This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 767 471

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE DE BRETAGNE

ET DE VENDÉE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE DE BRETAGNE

ET DE VENDÉE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE
DE BRETAGNE
ET DE VENDÉE

DIRECTEUR : **Arthur de la Borderie**
SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION : **Emile Grimaud**

QUATORZIÈME ANNÉE

TROISIÈME SÉRIE. — TOME VII
(TOME XXVII DE LA COLLECTION)

ANNÉE 1870. — PREMIER SEMESTRE.

NANTES
BUREAUX DE RÉDACTION ET D'ABONNEMENT, PLACE DU COMMERCE, 4

1870

Digitized by Google

Nantes, imprimerie Vincent Forest et Émile Grimaud, place du Commerce, 4.

Digitized by Google

DC611
B841R4
v.27

A TRAVERS LA SUISSE

A M. L'ABBÉ H. DUBOIS.

Tu connais, mon cher H., ma manie de locomotion. Quand je ne raconte pas les voyages d'autrui, j'en fais volontiers pour mon propre compte, beaucoup moins longs, il est vrai, et beaucoup moins fréquents que je ne le désirerais; mais il faut savoir se contenter du possible. Je laisse aux Mac-Clure, aux Kane, aux Hayes, aux Speke, aux Baker, la gloire de découvrir le passage du nord-ouest, la mer libre du pôle ou les grands lacs du haut Nil; aux Burke et aux Mac-Kinlay celle d'accomplir les premiers la traversée du mystérieux continent australien. Colomb pour rire, je « reconnais » des pays que nombre de générations ont vus avant moi, je « découvre » des lieux que foule le pied humain depuis vingt ou trente siècles. C'est tout au plus s'il m'est arrivé trois ou quatre fois de franchir la frontière, et il y a tout lieu de penser que la Société de Géographie n'aura jamais à faire, en faveur de son très-indigne membre, la dépense d'une médaille du plus humble module, pour la découverte de la plus petite terre inconnue.

Donc, cette fois, si tu veux bien m'accompagner, nous pousserons une pointe en Suisse. Sujet bien rebattu, pays sur lequel les chemins de fer allemands et français vomissent, chaque été, des légions de touristes, sans compter les bibliothèques de *Guides* en toute langue, en tout format, et de livres divers, scientifiques ou simplement descriptifs, écrits sur la matière. Tu penses bien que je n'ai

M729074

Digitized by Google

pas la prétention d'ajouter un chapitre aux uns ou aux autres, de dire quelque chose de nouveau sur un sujet épuisé, si toutefois un tel sujet n'est pas inépuisable, comme la nature elle-même et l'homme qui la contemple. Voir, admirer après tant d'autres, fixer quelques souvenirs, me distraire à te tracer au courant de la plume mes impressions personnelles : voilà, plus modestement, quel a été et quel est mon but. Voir est un si grand plaisir! Se souvenir est un plaisir plus grand encore peut-être : *Ament meminisse,* dit le poète. En voyage, on se bourre, si j'ose dire, les yeux et la mémoire de vues, de paysages, d'incidents, de ces mille détails du chemin. Tout cela passe devant vous pressé et un peu confus. Revenu, reposé, on classe, on met de l'ordre; bien des détails secondaires s'évanouissent à distance, mais l'ensemble se dégage mieux.

Les fanatiques de peinture entreprennent volontiers de lointains pèlerinages pour visiter tel musée, tel *Salon,* ou même tout simplement tel chef-d'œuvre d'un maître : qui s'en va à Anvers admirer la *Descente de croix,* de Rubens; qui, en Hollande, la *Ronde de nuit,* de Rembrandt; qui, à Venise, les fresques du Tintoret.

Dieu, le suprême Artiste, a, lui aussi, ses *Salons* et ses musées. La nature tout entière, qu'est-ce autre chose, sinon un musée immense, peuplé des chefs-d'œuvre aussi variés qu'inimitables sortis de sa main créatrice? On peut dire toutefois de certaines parties de l'univers qu'elles sont ses musées privilégiés; il semble que le divin Sculpteur en ait pétri le relief avec plus d'amour; que leurs accidents aient offert au pinceau du Peintre des peintres des toiles mieux préparées, où il s'est joué dans sa magnifique et toute puissante fantaisie. Parmi ces pays du pittoresque par excellence, en Europe, sinon dans le monde entier, la Suisse compte à bon droit au premier rang. Là, dans une étendue égale à peine à celle de deux ou trois de nos départements, se déroule toute la gamme des beautés naturelles, le gracieux, le grandiose et le terrible ; riante verdure, lacs aux eaux limpides et bleues, prairies et vallées édéniennes, montagnes gigantesques, pics sourcilleux, neiges et glaciers; — en bas, le printemps dans toute sa gaie parure; en haut, les éternels frimas. Jamais plus doux paysages ne s'offrirent à la palette pastorale d'un Paul Potter, d'un Hobbema, d'un Ruysdaël;

Digitized by Google

jamais aussi l'imagination d'un Salvator Rosa n'en rêva de plus farouches. Comment s'étonner que grandisse chaque année la foule de ceux qui viennent admirer sur place ce merveilleux musée que la nature s'est plu à enrichir de ses œuvres les plus gracieuses ou les plus imposantes, — de tableaux charmants et frais comme le lac et la vallée de Sarnen, de statues géantes taillées en plein bloc par quelque Michel-Ange surhumain, comme le *Rigi* ou le *Pilate;* de monuments comme la *Jungfrau* ou le *Mœnch,* dont un architecte titan a fait jaillir le dôme à 12,000 pieds dans les airs?.. *Salon* artistique s'il en fut, composé non plus de pâles copies, d'imitations impuissantes que l'homme appelle pompeusement ses créations et ses chefs-d'œuvre, mais d'œuvres vivantes sorties des mains même du Créateur, toutes frémissantes de son souffle, toutes chaudes de son rayonnement, belles de cette beauté majestueuse et tranquille que la nature imprime à ses ouvrages comme son indélébile cachet.

A mon tour, j'ai voulu faire mon pèlerinage à ce *Salon* choisi des chefs-d'œuvre de la nature.

I

Souvenirs. — Du Puy-de-Dôme a la Grande-Chartreuse. — Le *Lac.*

Déjà, tu te le rappelles, il y a deux ans, il m'avait été donné de jeter un premier coup d'œil sur une partie de la Suisse, de Genève à l'Oberland. Cette première et trop courte visite n'avait eu d'autre effet que d'aviver, d'aiguiser ma curiosité, loin de la satisfaire. Je m'en étais revenu avec le regret d'avoir vu si peu, et le désir de voir davantage à la première occasion.

J'avais d'ailleurs abordé la Suisse en flâneur, par le chemin des écoliers. Poussant droit devant moi jusqu'en pleine Auvergne, j'avais revu Clermont, la ville pittoresque et noire bâtie avec la lave de ses volcans éteints, et son demi-cercle de montagnes qui la ceint à demi comme un anneau brisé; cette plantureuse Limagne, cette ravissante vallée de Royat, toute fraîche de ses ombrages, toute murmurante de l'eau de ses sources, avec ses coulées de lave refroidie, son clocher crénelé, ses rouges maisons enfouies dans la

Digitized by Google

verdure, — un recoin des bords du Rhin ou de la Suisse égaré au cœur de la France. J'avais contemplé de nouveau, comme un avant-goût de ce que j'allais voir plus tard, cet étrange Puy-de-Dôme que, dans une autre visite, il m'était arrivé, un peu par bravade, de gravir à pic (d'en bas je devais assez bien produire l'effet d'une fourmi escaladant un pain de sucre), — histoire de *fourbir* mes jambes de futur touriste. J'ai encore présente à la pensée et au regard la vaste et magnifique vue que le sommet permet d'embrasser : cette riche plaine de la Limagne parée de ses moissons, la double masse rougeâtre de Clermont et de Montferrand groupés en bas comme d'humbles villages aux toits de tuiles ; ces montagnes bleuâtres fuyant à l'est, du côté de Thiers ; surtout ce chaos de cônes tronqués surgissant de toutes parts, comme les boursoufflures d'une immense chaudière en ébullition, volcans autrefois actifs, au cratère encore visible, aujourd'hui muets témoins des révolutions géologiques qui jadis bouleversèrent cette région ; — puis enfin, là-bas, la chaîne du Mont-Dore et ses flaques de neige non encore fondue..... Même après les panoramas que me réservait la Suisse, celui-ci conserve bien quelque valeur pittoresque.

Mais pourquoi m'arrêter à te décrire des lieux que nous avons eu le plaisir de parcourir de compagnie ?

De Vichy à Lyon, tu as dû suivre également cette route accidentée à travers les chaînes montagneuses du Forez et les charbonnages de Rive-de-Gier et de Saint-Etienne. Ainsi que moi, sans doute, tu n'as pas revu sans plaisir et sans quelque émotion cette belle et riante Loire, ici peu large et voisine de sa source, et qui là-bas, bien loin dans l'espace et le temps, compagne et amie de notre enfance, témoin de nos premiers rêves et de nos premiers chagrins, nous vit, Joseph et Benjamin des douze enfants d'un autre Jacob, garder sur ses bords les troupeaux paternels....

..... — La nuit est venue. Il me semble que, comme trois ans plus tôt, je roule vers Aix-la-Chapelle et Cologne à travers la Belgique industrielle de Liége et de Verviers. Même pays montueux, même spectacle fantastique de hauts-fourneaux à la gueule embrasée, de cheminées couronnées de langues de feu qui lèchent le ciel bas et sombre, étincelant çà et là dans la nuit comme des phares...

Digitized by Google

Que te dirai-je que tu ne saches et n'aies vu, de Lyon, cette contrefaçon, fort réussie d'ailleurs, de Paris, avec le bois de Boulogne en moins et le Rhône en plus; de sa Seine, de son Montmartre et de son Belleville, qui ici s'appellent la Saône, Fourvières et la Guillotière ?

... En montant à la Grande-Chartreuse, je songeais encore que tu m'y avais précédé. Quel enchantement que ce chemin de Saint-Laurent-du-Pont au célèbre couvent, dans cette gorge tortueuse qui s'en va serpentant et montant pendant des lieues, entre ses deux hautes murailles de granit et ses forêts en amphithéâtre, sans oublier ce torrent qui roule et gronde sous vos pieds, dans son lit de plus en plus profond et caverneux! C'était le matin. Levés avant l'aube, l'ami de la T... et moi, nous cheminions frais et dispos. Les brumes de la nuit s'attardaient paresseusement au fond de la vallée; mais bientôt les sommets se dorèrent et le soleil prêta au paysage la magie de ses rayons. Chaque détour de la gorge nous ménageait un décor nouveau, et, tout en savourant délicieusement le charme de ce paysage et de cette matinée, nous montâmes de notre pied léger jusqu'au monastère, puis de là jusqu'à l'ermitage de saint Bruno. Quelle solitude ce devait être, il y aura tout à l'heure huit cents ans! et quel asile bien choisi pour la méditation ! Des bêtes sauvages, des forêts, des rochers, le ciel et Dieu; — tout en bas, bien loin, les hommes, le monde, dont le vain bruit ne pouvait monter jusqu'à ces sereines hauteurs... Il n'en est plus ainsi. Aujourd'hui, les mondains viennent par troupes troubler ce silence. Chaque année des milliers de touristes profanent de leurs ébats l'austère *Désert* de Bruno. L'impraticable sentier d'autrefois, devenu route carrossable, vous mène commodément jusqu'à ce refuge, à ce nid aérien que la prière, qui aime les sommets, se bâtit jadis, à la façon des aigles, au pied du *Grand-Som,* dans un creux de la plus haute cime des Alpes dauphinoises. Pendant des mois, chaque été, les cloîtres séculaires se transforment en une vaste auberge. Cent cinquante lits attendent chaque soir les visiteurs. Sans cette hospitalière attention, d'ailleurs, ceux-ci se verraient exposés à coucher à la belle étoile et à mourir d'inanition, aucune autre maison ne se rencontrant à plusieurs lieues à la ronde. Je ne parle pas de la fa-

Digitized by Google

meuse liqueur, si chère aux gourmets, dont le produit annuel dépasse un million [1], et dont un petit verre est généreusement offert à chaque survenant, en manière de bienvenue.

De Saint-Laurent-du-Pont à Grenoble, as-tu suivi cette charmante vallée qui aboutit à Voreppe pour tomber tout à coup, par un lacet abrupt, dans celle de l'Isère ? C'est une des plus agréables promenades dont il me souvienne. Juché sur l'impériale de la voiture publique, je croyais revoir le val pyrénéen d'Ossau, de Louvie à Laruns, sa double chaîne parallèle, ses prairies en talus, ses vergers, ses villages, ses villageois fauchant ou fanant le regain, — le tout éclairé d'un gai et chaud soleil. Par la beauté pittoresque de son relief accidenté, le Dauphiné est, d'ailleurs, le digne voisin de la Savoie et de la Suisse.

Je ne te rappelle pas Grenoble, assis au pied des monts, à cheval sur l'Isère, avec sa ceinture de forts, les uns creusés dans le roc comme de petits Gibraltars, les autres fièrement assis sur les cimes ; puis, au loin, la chaîne des Alpes au dos déchiqueté et tacheté de neige.

Ici, je perds tes traces. Si je ne me trompe, tu obliquas à droite vers la Salette. Je remonte au nord-est vers Chambéry, en suivant d'abord le fertile val de l'Isère. Un salut en passant à cette colline qui porte le château où naquit le Chevalier sans peur et sans reproche... Ici, naguère, s'arrêtait la France. Solferino fit les Savoyards nos compatriotes. Nous avions déjà les Auvergnats, ces Savoyards de la France, quand les Savoyards étaient les Auvergnats de l'Italie ; mais, dussent nos nouveaux frères faire double emploi, je ne m'en plaindrai nullement pour ma part : s'ils nous ont apporté un supplément de ramoneurs, ils nous ont donné le Mont-Blanc, un cadeau qui en vaut un autre. D'ailleurs la Savoie, que je me figurais volontiers pierreuse, triste et stérile, nous accueille avec le sourire de sa verdure, de ses prairies, de ses vignobles rouges de grappes mûrissantes...

[1] Hâtons-nous d'ajouter que denier de saint Pierre, pauvres, incendiés, églises rebâties, aumônes de toute sorte, absorbent le plus clair de cette grosse somme. Inutile de dire que les religieux ne se mêlent en aucune façon de la fabrication de la *Chartreuse*, laquelle se distille dans une usine située à deux lieues du couvent, à l'entrée de la gorge, près de Saint-Laurent-du-Pont.

Digitized by Google

Nous *brûlons* Chambéry, que décime en ce moment le choléra... Nous voici à Aix-les-Bains, la célèbre ville d'eaux, gracieusement située au milieu de vergers où la vigne court en guirlandes d'arbre en arbre et enlace les mûriers de ses festons, que diaprent les riches teintes de l'automne : on sent que non loin d'ici, de l'autre côté des monts, est l'Italie.

Cette longue et ombreuse avenue de platanes nous conduit au lac du Bourget, — le *Lac* de Lamartine ! — bien digne d'être chanté en effet pour la grâce de son cadre et le saphir de ses ondes, le plus bleu des lacs si celui de Genève n'existait pas. Nature molle et charmante, beauté des rives, transparence opaline des eaux : théâtre bien choisi pour les amours romanesques de la vingtième année.... Hélas ! l'amour s'est fané plus vite qu'une fleur au printemps. *Elvire* n'est plus ; *Raphaël* vient de s'éteindre dans une enfance sénile... Le lac, lui, est toujours aussi bleu, ses rives sont toujours aussi vertes, et la barque qui se balance là-bas sous sa blanche voile, porte peut-être un autre Raphaël et une autre Elvire se jurant un amour éternel et qui, à leur tour, s'oublieront ou mourront demain...

Dans son impassible sérénité et son inaltérable rajeunissement, la nature continuera ainsi jusqu'à la fin de sourire ironiquement à l'homme et à ses illusions. Et tant qu'il restera sur la terre un cœur saignant et meurtri, c'est-à-dire tant qu'il y aura un homme, l'élégie du poète ne cessera de soupirer en vain sa plainte immortelle :

Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sons retour,
Ne pourrons-nous jamais, sur l'Océan des âges,
Jeter l'ancre un seul jour !

Ces eaux si calmes et si bleues sont perfides d'ailleurs, comme ces blonds et doux visages sous lesquels se cachent des passions violentes. Elles ont leurs légendes funèbres et ont vu périr autre chose que des rêves de vingt ans. Cette année encore, il y a quelques mois, elles ont englouti une famille parisienne, une mère et sa fille, double proie que leurs gouffres avares ont refusé de rendre et qu'ils bercent toujours dans leur mouvant linceul.

Digitized by Google

Nous remontons en wagon. La voie ferrée côtoie le lac de si près qu'il vous semble naviguer sur ses eaux. Une succession de tunnels au fronton gothique crénelé comme la porte d'un castel moyen âge, nous dérobe le paysage et nous rend à la lumière tour à tour. Chaque fois que vous émergez de la nuit de ces souterrains successifs, le jour vous paraît plus éclatant, le lac plus charmant encore, surtout en ce moment où l'œil peut l'embrasser dans toute son étendue et où le soleil couchant empourpre ses eaux, en même temps qu'il dore les bois et les montagnes qui l'encadrent... Sur la rive opposée, au pied des hauteurs, un imposant et massif édifice mire dans le lac ses tourelles et ses clochetons : c'est l'abbaye de Haute-courbe, le Saint-Denis des ducs de Savoie...

Culoz, gare bruyante où se croisent les trains venant de France, de Suisse et d'Italie... Bellegarde, gare-frontière... Genève.

— Voilà, mon cher H..., par quel détour d'école buissonnière j'abordai la Suisse, il y a deux ans.

Cette fois, je cours tout droit au but crainte de le manquer.

II

Bale et son Münster.

Le 31 août dernier, au soir, je m'endormais dans un wagon de première de la compagnie de l'Est. Le lendemain matin, après avoir entrevu à travers la pénombre du crépuscule et d'un demi-sommeil les derniers ballons d'Alsace et des Vosges, Vesoul et son paysage mamelonné, Mulhouse et ses usines fumantes, j'achevai de me réveiller à Bâle. J'étais attendu par l'excellent ami P. Ch. et sa charmante femme, arrivés de la veille. J'allais les chercher à l'hôtel des *Trois-Rois*, lorsque je les aperçois à l'entrée du pont du Rhin. Nous serrer la main, faire un tour à l'hôtel et nous installer pour déjeuner à l'allemande, avec bière et jambon, sur la terrasse du *Café National*, avec le Rhin sous nos pieds et l'amphithéâtre du Grand-Bâle devant nos yeux, — fut l'affaire de quelques instants. Après quoi, l'estomac lesté, nous eûmes à nous acquitter en conscience de notre devoir de touristes en courant par la ville. Rues peu droites, souvent escarpées ou même parfois en escalier, comme à Lyon pour

Digitized by Google

monter à Fourvières ; maisons blanchies, murailles peintes à l'huile avec une propreté toute flamande ; croisées armées à l'extérieur de grilles de fer soigneusement peintes aussi et fort artistement ouvrées, miroirs dits *espions* fixés à l'extrémité d'une longue tringle et qui, réfléchissant ce qui se passe dans la rue, vont porter indiscrètement votre image à l'œil curieux de mesdames les Bâloises, dont elle distrait un instant l'ennui au fond de leur monotone gynécée ; quelques vieux édifices tranchant sur la vulgarité des maisons modernes ; de belles promenades sur les hauteurs, de somptueux hôtels le long du Rhin : voilà à peu près la ville dont jadis le castellum romain de *Basilia* marqua, dit-on, le premier le futur emplacement. Coupe la ville en deux par le fleuve, jette sur celui-ci un large pont, et tu auras complété le croquis. Assez belle ville en somme et fort bien située, mais belle ville de province à la vie calme et peu mouvementée. Il est vrai que je sors du tohu-bohu parisien, et que j'ai encore dans les oreilles le bruit assourdissant et dans les yeux le vertigineux va-et-vient des cent mille voitures qui sillonnent jour et nuit la cité de M. Haussmann : à côté de cette agitation épileptique, le mouvement perpétuel lui-même semblerait de l'inertie.

Nous ne pouvons décemment quitter Bâle sans faire visite à son *Münster* (lis cathédrale), dont les deux flèches dentelées, hautes de deux cents pieds, nous attirent de loin. L'édifice, de style gothique du xve siècle, est bâti avec ce grès rose qui m'avait déjà frappé dans les monuments des bords du Rhin, et qui leur prête un cachet si spécial. L'intérieur vous saisit tout d'abord par je ne sais quoi de froid et de nu particulier au protestantisme et à ses temples. Des bancs, encore des bancs, une table de marbre, une chaire (chef-d'œuvre quatre fois séculaire) : c'est tout. Le culte réformé est visiblement dépaysé dans ces magnifiques basiliques dont il dépouilla le catholicisme qui les avait édifiées suivant de tout autres données. Elles avaient jailli de sa foi toutes rayonnantes de leurs rosaces, tout illuminées de leurs verrières aux reflets chatoyants et mystérieux, poussant vers le ciel, comme un *sursum corda* de pierre, leurs colonnes, leurs voûtes, leurs flèches, leurs forêts de clochetons ; toutes peuplées d'images et de statues, et surtout toutes vivantes de leurs autels, de leurs tabernacles où résidait effectivement

Digitized by Google

Dieu. La Réforme vint et, tout en reniant les dogmes, s'empara des temples qui en étaient l'expression. Ces vitraux, ces bas-reliefs, ces tombeaux, restes du culte banni, ces voûtes élancées protestent encore contre cette intrusion de trois siècles. Prévention et préjugé, dira-t-on peut-être : toujours est-il que ce contraste vous choque comme une contradiction. Une grande chambre carrée, sans ornement, avec ses quatre murs crépis à la chaux, une chaire, une Bible : voilà, ce me semble, surtout pour le fataliste et sombre calviniste, pour qui tout le reste doit être réputé « idolâtrie, » le type idéal du culte protestant (un temple sans autel et un culte sans sacrifice, est-ce bien un temple et un culte ?) Cette sèche et froide abstraction est d'ailleurs si antipathique à l'homme que le protestantisme en revient peu à peu aux formes du culte catholique, contre lequel jadis il n'avait pas assez d'anathèmes, et qui, s'adressant à la fois aux sens et à l'esprit, matériel et spirituel, comme l'homme lui-même, est si bien en harmonie avec la double nature de celui-ci.

Est-ce le voisinage de la *Salle du Concile* qui m'nispire ce hors-d'œuvre plus ou moins théologique ? Du chœur un escalier vous conduit dans une pièce basse peu étendue, éclairée de quatre fenêtres gothiques aux vitraux cerclés de plomb, entourée d'un banc de bois scellé dans le mur. Sur ce banc, le 14 décembre 1431, s'assirent cardinaux, patriarches, archevêques, évêques, docteurs, princes et ambassadeurs. Pendant seize ans, cette chambre étroite retentit des débats de l'une des quinze ou seize grandes assises de la chrétienté ; ces deux clepshydres mesurèrent l'heure et la durée des discussions du fameux *Concile de Bâle* (je ne doute pas que le Concile du Vatican que tu te prépares à aller voir de près, ne soit installé plus largement et d'une façon plus digne de lui sous les voûtes du Saint-Pierre de Michel-Ange.) La salle, restée telle que l'a laissée la célèbre assemblée en 1447, et les pièces qui en dépendent sont devenues un intéressant musée où sont exposées des antiquités et curiosités de toute sorte, religieuses ou nationales, bas-reliefs, statues, vitraux, inscriptions, ornements d'église, armures, armoiries, fragments d'une *danse macabre* qui n'est pas celle d'Holbein, sans oublier le fauteuil, la cuiller et la fourchette

Digitized by Google

d'Erasme, dont nous venons de voir le tombeau dans la cathédrale...

A l'ombre du *Münster* se déroulent les arcades d'antiques et vastes cloîtres gothiques également en grès rouge, et dont le sol, où dorment entassées je ne sais combien de générations, est tout pétri de la cendre des morts. Moines et réformateurs reposent ici pêle-mêle dans la paix éternelle. Celui que recouvre cette pierre s'appelait Œcolampade, cet autre, Grinœus... Vous errez au milieu des mausolées de ce *Campo santo,* l'imagination songeuse et hantée par les fantômes du passé... — De la métropole vous sortez, au chevet de l'église, sur une terrasse plantée de marronniers séculaires et dominant un vaste et beau paysage tout bossué de vertes collines; en bas, le Rhin impétueux, qui accourt de Schaffouse écumant encore de sa chute, Niagara en miniature, et fuit vers Strasbourg. Ce paysage, les Pères du Concile pouvaient le contempler, il y a quatre cents ans, des fenêtres de la salle de leurs séances. Sur cette terrasse, Erasme peut-être rêva son spirituel *Eloge de la folie...* Nous remarquons une fois de plus avec quel sentiment du pittoresque les moines (le *Münster* de Bâle fut bâti par les Dominicains) surent toujours choisir pour asseoir leurs édifices, églises ou monastères, des sites disposés à souhait. Bientôt ce fait allait nous frapper plus vivement encore en contemplant la cathédrale de Berne et son horizon des pics neigeux de l'Oberland, et celle de Lausanne avec son magnifique panorama du lac de Genève, des montagnes du Faucigny et du Chablais, par-dessus lesquelles le Mont-Blanc élève sa tête de géant...

Sans demander à Bâle s'il avait autre chose à offrir à notre curiosité, nous reprenons le chemin de fer qui, quelques heures plus tard, à travers un pays de plus en plus accidenté, nous déposait à la gare de Lucerne, sur le bord même du lac des Quatre-Cantons.

LUCIEN DUBOIS.

(La suite prochainement.)

Digitized by Google

OTHON

—

POEME HÉROIQUE *

—

La naissance d'Othon. — Merlin n'est pas mort. — Le baptême et les cadeaux.

Où suis-je transporté ? Du fleuve des années
J'ai remonté le cours jusqu'aux temps merveilleux ;
J'admire ses flots purs, ses rives couronnées
De coteaux verdoyants, de rocs audacieux ;
Je traverse des bois dont l'éternel feuillage
Semble une nuit charmante aux étoiles de fleurs,
Où d'oiseaux inconnus le rayonnant plumage
Sillonne l'air joyeux des plus vives couleurs.

D'harmonieux accords, sous cette voûte ombreuse,
S'exhalent pour s'unir au plus suave encens :
C'est que la poésie impérissable, heureuse,
Habite cet Eden qui charme tous mes sens.
Elle enchante, à la fois, l'air, les bois et la plage,
Où, dans les flots d'azur, glissent des poissons d'or.

* Ces trois chants sont détachés d'un poème de chevalerie. Les modèles de ce genre d'épopée ne manquent pas. A elle seule la littérature italienne a produit : *l'Orlando inamorato*, du comte Bojardo, si bien refondu par Berni ; l'*Orlando furioso*, du prodigieux Arioste ; le *Morgante Maggiore*, de Pulci ; l'*Amadiggi*, et le *Fioridante*, du *poète platonique* Bernardo Tasso ; et le *Rinaldo*, de son fils Torquato, l'immortel auteur de la *Jérusalem délivrée*. La *Secchia rapita*, de Tassoni, est encore un poème qui se rapproche souvent des œuvres que nous venons de citer et dont il nous eût été facile d'augmenter le nombre.

Digitized by Google

Aussi là tout vallon renferme un hermitage ;
Tout roc un diamant ; toute grotte un trésor !

D'après mon manuscrit, je suis en Armorique :
Carmor est le pays où s'égarent mes pas.
En vain je l'ai cherché sur une carte antique,
Dans des livres poudreux, dans un célèbre atlas,
J'ai bien perdu mon temps... Mais, après tout, qu'importe
Où se trouvait jadis ce pays sans rival ?
Savez-vous donc où fut Alésia la forte
Et le fameux rocher fendu par Annibal ?

Quoi qu'il en soit, Carmor, beau royaume, je t'aime !
Je m'enfonce, en rêvant, sous tes ombrages frais ;
J'assiste à tes combats et je combats moi-même;
Je m'égaie aux festins de tes nombreux palais...
O sainte illusion, reste toujours ma joie !...
Quand le vice éclatant montre sa nudité,
Que ta divine main couvre d'or et de soie
Le squelette effrayant de la réalité !

Qui veut m'accompagner, dans mon lointain voyage,
Vers ces lacs d'autrefois, ces agrestes coteaux ?
Les dames de Carmor, suivant l'antique usage,
Viendront nous saluer aux portes des châteaux.
Nous recevrons d'ailleurs, chez quelque saint hermite,
Une hospitalité comme on n'en trouve plus...
La muse des conteurs en riant nous invite.
Allons voir Argyra, femme du roi Bonus.

Depuis trente grands jours, la reine est tout en larmes :
Le palais retentit de sa longue douleur ;
Elle pousse des cris qui déchirent le cœur,
Et, de ses blanches mains, en meurtrissant ses charmes,
Arrache ses cheveux, si dorés et si doux.
Dames et chevaliers, près de leur souveraine
S'empressent, à l'envi, pour adoucir sa peine;
Elle n'écoute rien... elle pleure un époux !...

Elle pleure un époux, des époux le modèle,
Aussi bon qu'elle est bonne, aussi beau qu'elle est belle !

Digitized by Google

Ce cher prince est parti, depuis trente grands jours,
Sur son cheval rouan, plus prompt que l'hirondelle :
Du fleuve, une heure au moins, il a suivi le cours,
Puis il s'est avancé dans la forêt profonde :
On ne l'a plus revu sous le bois, ni sur l'onde...
Hélas ! serait-il donc disparu pour toujours ?

De la reine Argyra, la fidèle nourrice
S'approche et tendrement la presse sur son sein ;
Dans ces cheveux si blonds elle plonge sa main,
Sur ce front gracieux les caresse et les lisse,
La prend sur ses genoux, baise ses beaux grands yeux,
Et boit le pleur qui tremble au bord de la paupière :
La nourrice souvent, comme une bonne mère,
De triste avait ainsi rendu ce cœur joyeux.

Mais efforts superflus ! inutiles caresses !
Car d'abord Argyra répond par des sanglots.
Elle s'efforce en vain de dire quelques mots :
La bonne Dinoma, pour prix de ses tendresses,
D'un baiser languissant voit son front effleuré ;
La reine avec amour tente de lui sourire...
Trop profond est le mal ! trop cruel le martyre !
Les lèvres ont souri... mais les yeux ont pleuré.

— « Ma fille, dit alors la nourrice fidèle,
Pourquoi donc tant pleurer, pourquoi gémir toujours ?
Vous n'avez point dormi, depuis trente longs jours,
Songez au tendre fruit que votre sein recèle.
Avant que le soleil se soit levé dix fois,
A quelque bel enfant vous donnerez la vie.
Calmez-vous.... la douleur d'allégresse est suivie,
Que vous serez heureuse en entendant *sa* voix !

» Comme il vous sera doux, quand reviendra son père,
De lui montrer ce fils qui lui ressemblera ;
Qui sera comme lui formidable à la guerre ;
Qui saura tant aimer celle qui l'aimera !
Ah ! comme il sera beau ! Ce n'est point un mensonge !
Cette nuit je l'ai vu trois fois dans mon sommeil.
Ou je n'ai su jamais interpréter un songe,
Ou jamais votre fils n'aura vu son pareil.

Digitized by Google

» Buvez de ce doux vin, ma fille, et soyez sage,
Tenez-vous en repos et reprenez courage,
Votre époux reviendra plus beau, plus glorieux;
Un baptême, au retour.... Dieu ! quelle double fête !
Et que nous passerons bientôt des jours joyeux !
En attendant, ma fille, il est bon qu'on apprête
Un berceau pour l'enfant que porte votre sein;
Je veux le préparer et l'orner de ma main. »

— « Ma bonne Dinoma, lui répondit la reine,
Il faut que j'exécute un projet avec toi,
Car, pour me rassurer sur le sort de mon roi,
Je veux ce soir aller dans la forêt prochaine.
Mon père était ami de l'enchanteur Merlin,
Même ils étaient un peu de la même famille.
On dit que tous les mois, lorsque la lune brille,
Merlin vient sous un chêne au bord du grand chemin.

» Il est mort, nous dit-on, depuis deux cents années,
Et pourtant, comme Arthur, il n'est pas toujours mort;
Mais il fut réservé pour d'autres destinées;
Certes ce n'est pas moi qui doute de son sort,
Car à la cour d'Othon j'ai vu Merlin lui-même,
Avec sa barbe blanche et ses longs cheveux blancs;
C'est un vieillard si beau qu'en le voyant on l'aime :
Il me baisa le front, lorsque j'avais dix ans.

» De ses bienfaits Merlin reçoit la récompense,
Il n'est mort seulement que vingt-cinq jours par mois.
Et, les cinq autres jours, il défend l'innocence,
Délivre les captifs, visite les bons rois,
Punit la trahison, secourt la triste veuve,
Veille sur l'orphelin dans son petit berceau
(Mon cousin Forbinal peut en donner la preuve),
Puis, vingt-cinq jours entiers, il dort dans son tombeau.

» Je veux le consulter... Je crains fort qu'une fée
Ne tienne, par amour, mon époux prisonnier.
Sous les murs de granit sa voix est étouffée :
Que lui sert de gémir? que lui sert de crier?
Je suis jalouse enfin,... pardonne à mon caprice !
Hélas ! tant de beautés enviaient son amour !

Digitized by Google

Viens à mon aide, viens, ô ma bonne nourrice,
Partons toutes les deux quand finira le jour ! »

Dinoma connaissait fort bien la jalousie ;
Elle en avait senti très-souvent l'aiguillon,
Lorsque, jeune, à la cour du vénérable Othon,
Elle avait vu Myrtha, beauté d'Andalousie,
Du chevalier Axel lui disputer le cœur.
Axel, comme guerrier, était plein de franchise,
Mais c'était un amant, il faut bien qu'on le dise,
Capricieux, volage, et même un peu moqueur.

Je vous laisse à penser ce qu'un tel caractère
A l'amante d'Axel faisait, hélas ! souffrir.
Cent fois la pauvre fille aurait voulu mourir ;
L'amour la retenait, malgré tout, sur la terre.
Mais le ciel eut pitié de son affliction :
Axel blessé se vit soigné par un hermite,
Qui le guérit d'abord, le convertit ensuite,
Tant il sut déployer d'adresse et d'onction !

Au grand mal Dinoma ne voit d'autre remède
Que de céder aux vœux de la pauvre Argyra.
— « Je vais tout préparer, et, quand la nuit viendra,
Eh bien ! nous partirons, ma fille, et Dieu nous aide !
La lune, cette nuit, doit briller en son plein,
Et, grâce à ses rayons, qui vont bientôt paraître,
Auprès du chêne creux nous pourrons reconnaître
Les vénérables traits de l'enchanteur Merlin.

» Mais dans cette forêt, féconde en aventures,
Les chevaliers armés à peine osent, le soir,
Des rameaux frémissants écouter les murmures
Et braver les lutins cachés sous le bois noir.
Je tremble, quand je pense aux livides fantômes
Que le pâtre égaré rencontre vers minuit,
Visiteurs s'enfuyant de ces tristes royaumes
Où tous vont se cacher sitôt que le jour luit.

» Qu'Axel vienne avec nous ! Comme je suis sa femme,
Je sais qu'il est instruit dans l'art mystérieux
Qui des noirs nécromans peut déjouer la trame :

Digitized by Google

C'est un homme très-brave et très-ingénieux.
D'ailleurs il a souvent, dans ses veilles nocturnes,
Parcouru de ces bois les lugubres sentiers,
Exploré ces grands rocs, ces ravins taciturnes,
Où s'égarent souvent les autres chevaliers. »

A la nuit, la nourrice, Axel, la pâle reine,
Sur d'excellents chevaux quittèrent le palais.
Ils suivirent d'abord le sentier de la plaine
Et trottèrent bientôt sous les hêtres épais.
Argyra conduisait la blanche haquenée,
Cousine de Bayard, coursier des fils d'Aymon.
Par le rusé Maugis elle lui fut donnée,
Quand il vint visiter la cour du vieil Othon.

Bruyère, — c'est ainsi que sa bonne maîtresse
L'appelle en la flattant de sa charmante main ;
Et Bruyère, sensible à la douce caresse,
A peine de ses pieds effleure le chemin.
Elle assouplit sa marche et porte sans secousse,
Avec un tendre instinct le fardeau précieux.
La reine eût pu se croire assise sur la mousse,
Si les prés et les bois n'eussent fui sous ses yeux.

Tous trois, jusqu'à minuit, marchèrent en silence,
Et rien d'inusité ne vint troubler leurs pas.
Argyra crut bien voir sa marraine Emerance,
Morte depuis quinze ans, lui tendre au loin les bras.
Dinoma distingua l'ombre de son grand-père,
Dans un rayon de lune, auprès de son cheval ;
Axel heurta du front le dos d'une sorcière
Se rendant au sabbat sur son balai fatal.

Dans ces temps éloignés, c'était chose commune
De trouver des esprits blottis dans tous les coins,
Et d'ailleurs il faisait un si beau clair de lune,
Que l'on distinguait tout jusqu'à dix pas au moins.
Ce soir un farfadet eût en vain cherché l'ombre
Et quelque obscur réduit pour fuir votre regard :
On en voyait bien moins quand la nuit était sombre,
Un spectre tout au plus, un gnôme par hasard.

Digitized by Google

Mais, quand minuit sonna, tous les arbres frémirent,
Les hiboux, les corbeaux élevèrent leurs voix;
Tous les loups d'alentour hurlèrent à la fois,
Et du fond des halliers tous les renards glapirent.
La reine eut peur, l'enfant tressaillit dans son sein;
Elle arrêta Bruyère : « Ah! ma bonne nourrice,
Pourquoi donc me laisser suivre ainsi mon caprice!
Je comptais sur ma force et je comptais en vain!

» Arrêtons-nous bien vite au pied de ce grand hêtre,
Prions Dieu, car je sens que l'instant est venu...,
Argyra va mourir et son enfant va naître,
Fils d'un roi, dans ce bois, pauvre, chétif et nu!
Qu'on lui prépare un lit de mousse et de feuillage :
Dinoma, sois sa mère et parle-lui de moi;
Axel, soyez son père et formez son jeune âge
A toutes les vertus que doit montrer un roi. »

Elle dit : le sommeil vint clore sa paupière,
Un long sommeil que rien ne troubla désormais,
Ni l'amour, ni l'espoir, ni les bruits du palais,
De ses soupçons jaloux, source injuste et première.
Son âme vole au ciel... près de son père Othon,
L'ange qui la conduit sans hésiter la place;
Le vieillard radieux la reconnaît, l'embrasse,
Et l'ange, en souriant, s'enfuit dans un rayon.

Retournons à l'enfant, couché sur la verdure.
Songe-t-il aux honneurs qui l'attendent un jour?
Sa bouche a proféré quelque léger murmure;
Va-t-il donc appeler ses vassaux et sa cour?
Un autre fils des rois, toujours à sa naissance
Voit mille courtisans autour de son berceau,
Des poètes nombreux célèbrent sa puissance,
On dit : qu'il sera grand! comme il est déjà beau!

Lui, n'entend que gémir... la nourrice est en larmes;
Le bon Axel, brisé jusqu'au fond de son cœur,
Ose à peine à sa femme exprimer ses alarmes;
Il veut, mais il ne peut implorer le Seigneur.
Il cherche en son esprit une sainte prière
Qui puisse ranimer le courage et l'espoir,

Digitized by Google

Mais il ne trouve plus, à genoux sur la pierre,
Son *Pater* du matin, ni son *Ave* du soir.

Pour tout dire en un mot, Axel perdit la tête.
Lui qui par son courage avait vaincu cent fois...
Toujours calme à la guerre, au milieu des tournois,
Lui pour qui les combats n'étaient rien qu'une fête,
Voyez-le !... sur son front quelle affreuse pâleur !
Il sourit à l'enfant, pleure sur sa maîtresse,
Puis, laissant éclater le chagrin qui l'oppresse,
Il remplit la forêt de ses cris de douleur.

L'écho répète au loin les accents de sa plainte,
Et les fait retentir de vallons en vallons,
Le chevreuil éveillé bondit sous les buissons;
Les loups de la forêt abandonnent l'enceinte.
Axel avait la voix plus forte que Stentor,
Et l'on m'a raconté qu'au pays d'Armorique,
Où dans un vieux moutier j'ai lu cette chronique,
La force de sa voix était célèbre encor...

Cette nuit-là, Merlin revenait d'un voyage,
Sur un char d'or traîné par douze cygnes blancs,
Lui-même avait dressé ce superbe équipage,
Pour parcourir les mers et franchir les torrents.
Il entendit la voix puissante, mais plaintive :
— « Ah! dit-il, c'est Axel; d'où viennent ses douleurs ? »
Du milieu de la mer il poussa vers la rive
Ses douze cygnes blancs, tous excellents nageurs.

Il fut bientôt rendu... Car vous savez sans doute
Comment un enchanteur menait son char léger;
Oh ! ce n'était pas lui qui tardait sur la route,
Et modérait le pas par crainte du danger.
Dans un pays boueux, difficile,sauvage,
Les cygnes étendaient leurs ailes dans les airs;
Rencontraient-ils un lac ? ils passaient à la nage,
Et de leur plus doux chant ils charmaient les déserts.

Aussi, dans peu d'instants, sans danger et sans peine,
Le bon Merlin passait du Nord à l'Orient,
Laissant derrière lui la montagne et la plaine,

Digitized by Google

Le guerrier à cheval et l'hermite priant...
Axel entend déjà frémir les ailes blanches;
Il voit flotter l'écharpe et la robe de lin,
Le char mystérieux glisse à travers les branches,
Et là, près de l'enfant, est l'enchanteur Merlin.

Blanche, comme au printemps un rameau d'aubépine
Qn'un zéphyr matinal caresse en s'éveillant,
Sa barbe descendait à flots sur sa poitrine...
Quel air majestueux! quel œil calme et brillant!
Il portait à la main la célèbre baguette
Qui, dit-on, descendait de celle d'Aaron :
Mise en terre avec soin quand mourut le prophète,
Elle verdit, poussa, mais n'eut qu'un rejeton.

Ce rejeton, combien d'enchanteurs et de sages
Aux plaines d'Orient le cherchèrent en vain!
Merlin seul le trouva pendant le long voyage
Qu'il fit de Babylone aux rives du Jourdain;
Il est vrai qu'il était conduit par une fée,
Dont sa grande beauté sut captiver l'amour.
Elle avait exigé pour prix d'un tel trophée
Que l'enchanteur Merlin l'épousât au retour.

Nous ne vous dirons pas si de ce mariage
Le bonheur fut plus long que la lune de miel,
Si sage était Merlin, Socrate aussi fut sage...
Mais laissons là Socrate... allons trouver Axel.
Je vous laisse à penser s'il fut charmé d'apprendre
Que Merlin ne venait que pour le secourir,
Lui qui croyait déjà que cet enfant si tendre
Près de sa mère morte allait bientôt mourir!

Il reprit ses esprits, salua jusqu'à terre :
— « Prince des enchanteurs, vous venez à propos,
Regardez cet enfant et regardez sa mère,
Partie, hélas! déjà pour l'éternel repos!...
Nous sommes seuls ici; ma femme en vain s'empresse
De réchauffer l'enfant qu'elle baigne de pleurs;
Moi quand j'ai vu mourir notre douce maîtresse,
Insensé, j'ai rempli les bois de mes clameurs.

Digitized by Google

» Deux chevaux à mes cris ont fui pleins d'épouvante.
Que devenir? Comment regagner le palais?
Mon Dieu! si notre reine était encor vivante...
Ses conseils... Je m'égare!... Oh! parlez... je me tais!... »
En voyant Argyra, le bon Merlin soupire;
Il se penche sur elle et dit : « Il est trop tard!
Son corps est déjà froid et le plus fameux mire
De ses yeux ne pouvait obtenir un regard.

» Mais calmez-vous, Axel, et reprenez courage :
L'enfant vivra longtemps, je serai son parrain,
Vous le verrez un jour l'un des preux de son âge,
Merlin vous le promet, il faut croire Merlin!
Demain je veux aller célébrer le baptême.
Cette nuit je ne puis me rendre à votre cour,
Car je dois délivrer un paladin que j'aime,
A Bagdad retenu captif dans une tour.

» Cependant écoutez ce que je vais vous dire,
Et surtout ayez soin de suivre mon conseil :
Retournez au palais; qui pourrait là vous nuire?
Tous s'y trouvent plongés dans un profond sommeil.
Vous mettrez sur son lit le corps de votre reine;
Que ce petit enfant soit posé sur ses bras;
Essuyez bien vos pleurs et cachez votre peine,
A l'heure du lever vous ne paraîtrez pas.

» Je ferai ce qu'il faut pour que le peuple ignore
Tout ce qui s'est passé dans cette triste nuit.
Nul ne devinera, quand paraîtra l'aurore,
Les soupçons d'Argyra, le mal qu'ils ont produit :
Deux chevaux sont partis, mais Bruyère vous reste,
Et seule elle pourra vous porter au palais;
C'est le sang de Bayard qui porte, frais et leste,
Les quatre fils d'Aymon sans qu'il bronche jamais.

» Quand vous serez rendus, Axel, partez de suite;
Vous savez le chemin de la Vallée aux Loups,
Allez-y de ma part chercher le saint hermite;
Pour baptiser l'enfant qu'il revienne avec vous!
N'oubliez pas de prendre, en quittant la fontaine
Que vous verrez couler dans son petit jardin,

Digitized by Google

Au milieu d'autres fleurs, un pied de marjolaine;
Que Dinoma le plante et l'arrose avec soin.

» Je lui montrerai l'art d'en extraire un topique
Qui guérira les maux dont l'enfant souffrira.
Pas ne sera besoin de formule magique,
De mots mystérieux ou d'*abracadabra*...
Il faudra seulement y verser une larme
Du baume que contient ce petit flacon d'or.
Un mage de Memphis sut y mêler un charme,
Sous Pharaon premier — ce charme existe encor.

» Plus tard, lorsque l'enfant aura ceint la cuirasse,
Qu'il croisera le fer avec ses chevaliers,
Le monde admirera sa force et son audace;
Mais les plus valeureux sont blessés les premiers.
Que dans chaque tournois et dans chaque campagne
Ce topique excellent en tous lieux l'accompagne,
Il pourra s'en servir pour guérir ses amis,
Même pour se gagner bien des cœurs ennemis.

» Ainsi cultivez bien le pied de marjolaine!...
Je ne sais d'où l'hermite en rapporta la graine,
Mais nul autre n'aurait son étrange pouvoir.
Ne cueillez point la fleur lorsque la lune est pleine,
Attendez le croissant et neuf heures du soir.
N'ayez qu'un œil ouvert, retenez votre haleine :
Et dès que vous serez maître de ce trésor,
Vous verrez d'autres fleurs naître et s'ouvrir encor!

» J'ajoute à ce cadeau d'une haute importance
Ce miroir composé d'un métal merveilleux;
Bientôt vous connaîtrez ce que vaut sa puissance,
Le sceau de Salomon n'est pas plus précieux :
La femme a beau parler et l'homme a beau se taire,
Le métal sous vos yeux offrant la vérité,
Vous fait juger chacun d'après son caractère;
On l'appelle Miroir de la Sincérité.

» Quand mon filleul aura passé le premier âge
Et qu'un duvet soyeux ornera son menton,
Axel de ce miroir lui montrera l'usage
Pour qu'il puisse juger le méchant et le bon.

Digitized by Google

Il devra le garder pour les cas difficiles
Et ne pas s'en servir dans le moindre embarras ;
Ses effets deviendraient plutôt gênants qu'utiles.
Conseillez-lui d'user, mais de n'abuser pas. »

Il dit; vers le palais nos époux retournèrent,
Portant la reine morte et l'enfant avec eux...
Le lendemain, grand deuil... Les courtisans pleurèrent ..
Tous aimaient Argyra, sauf une femme ou deux.
(Je n'en citerai qu'une : on la nommait Ingonde.
Elle ne pleura pas ; devinez-vous pourquoi ?
L'ambition troublait sa pauvre tête blonde.
Elle n'avait qu'un but : se faire aimer du roi !)

Mais bientôt le bonheur remplaça la tristesse ;
— De pareils changements sont communs à la cour :
Un beau prince était né... Quel sujet d'allégresse !
Comme les cœurs battaient de respect et d'amour !...
Le baptême, surtout, fut vraiment magnifique ;
Merlin fut proclamé le prince des parrains,
Quand, du hant de son char, drapé daus sa tunique,
Sur le peuple il jeta l'or pur à pleines mains.

L'enfant reçut le nom qu'avait porté naguère
Le père d'Argyra, le vénérable Othon,
Qui fut un roi vaillant, généreux et sincère,
Et, si Merlin l'aimait, c'était avec raison :
Tous deux étaient parents ; le degré, je l'ignore.
Othon disait toujours : « L'Enchanteur, mon cousin. »
Être parent d'un roi.... ce titre vous honore,
Mais quel plus grand honneur qu'apparenter Merlin?

Voilà que Merlin part, et la fête est finie.
Tout le peuple s'écoule, en disant : C'était beau !
Le prince, fatigué de la cérémonie,
Vient d'être déposé dans son royal berceau ;
Dinoma, près de lui, ronfle et croit qu'elle veille...
Dors en paix, noble enfant, sous la garde de Dieu.
Que faire maintenant ?... Puisque l'enfant sommeille,
Imitons-le, lecteur, reposons-nous un peu.

HIPPOLYTE DE LORGERIL.

(La suite à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

VIEILLES CHRONIQUES

LA BLONDE INOGUEN

(XIe SIÈCLE)

« Tristan, quand il se veid ainsi debouté, s'enfuit à Foulgeres, une seigneurie proche Vitré, laquelle seigneurie tenoit lors un moult puissant et noble baron appelé Men..... Et avoit celuy Men une sœur nommée Ynoguen, belle à merveilles, laquelle aima Tristan de Vitré, et revela le secret de son cœur à son frère. »

(Les Chroniques de Vitré, chap. IX.)

I.

Vallée profonde ; pentes abruptes arc-boutées de roches grises, empanachées de vieux chênes aux bras tordus, drapées de fougères gigantesques. Dans le fond trois étangs noirâtres ; au milieu de ce marécage un banc de roches, sur ce rocher un donjon, sur ce donjon la bannière de Méen de Fougères.

Sévère donjon, sanglé dans son corselet de granit comme un baron dans sa brogne [1]. Dans son enceinte jamais de fêtes ni de rires, de soleil presque jamais ; toujours du fer et du fer, des cris de guerre, des cliquetis d'armes. Méen de Fougères n'a qu'un plaisir : sang et bataille.

Parfois seulement, sur la plate-forme de la tour, parmi les lances, les hauberts, les casques pointus, surgit une blanche figure : robe de paile [2] couleur d'azur, blonds cheveux en ondes sur les épaules, œil bleu triste et doux.

Comme une étoile dans la nuit ou un lys dans les orties, elle

[1] *Brogne*, cotte ou chemise d'armes de chevaliers du XIe siècle, synonyme de *haubert*. Voir la tapisserie de Bayeux, et la *Chanson de Roland*.

[2] *Paile*, belle étoffe de soie, peut-être le satin. Voir la *Chanson de Roland* et autres chansons de gestes.

Digitized by Google

rayonne et illumine tout le noir donjon. Devant elle les hommes de fer s'adoucissent, Méen essaie de sourire; les vassaux qui la contemplent d'en bas se jettent à genoux ,croyant voir leur sainte patronne, Notre-Dame du Marais.

Vierge, lys, étoile, c'est Inoguen, la blonde Inoguen, la sœur de Méen.

II.

La blonde Inoguen se promène dans son jardin, — jardinet joli, conquis de vive force sur la roche aride.

Là, dans des compartiments symétriques remplis de terre noire, ourlés de vert gazon, découpés par des sentiers de sable jaune, croissent cent herbes aromatiques: romarin, thym, lavande, menthe, marjolaine franche, sauge vert-pâle; là fleurissent tour à tour, et à foison, roses, lys, violettes, pervenches.

Le chévrefeuille tapisse le mur de l'enclos; la vigne s'accroche et serpente au flanc du roc; aux quatre coins quatre beaux pommiers dressent leurs têtes fleuries comme des bouquets gigantesques.

Avec Marie-Luce, sa sœur de lait, madame Inoguen [1] s'assied sous un aubépin en fleurs: — Petite Lucette, as-tu pas ouï, cette nuit, chanter le rossignol dans la vallée? — Nenni, Madame, jusqu'au jour ne me suis éveillée mie.

— Moi je l'ai entendu, Lucette, et si doux était son chant que je l'entends encore à cette heure dans mon cœur. — Madame, on dit que cela porte bonheur. — Et quel bonheur espérer pour moi dans ce monde de fer et de sang où je vis... où je souffre... où je serais morte depuis longtemps s'y tu n'y étais avec moi, mignonne, pour m'aimer?

— Qui sait, dame? reprend Lucette en levant un doigt vers le ciel bleu.

III.

Dans l'avant-cour du château les grailes [2] sonnent, les hommes crient, les chevaux hennissent. La herse se lève, le pont-levis se

[1] *Madame* Inoguen. — Quoique non mariée, Inoguen avait droit à ce titre de *madame*, attribué alors à toutes les femmes et filles de haute noblesse.

[2] *Grailes*, trompettes ou clairons de guerre, dont le son était particulièrement clair et perçant. Voir *Chanson de Roland*.

Digitized by Google

baisse, la porte s'ouvre. Méen part avec ses hommes d'armes pour une chevauchée lointaine.

Sur l'étroite chaussée qui borde les étangs de la Couarde ils défilent au petit trot, un à un, serrés dans leurs dures chemises de cuir, treillissées, annelées ou maillées de fer [1], le crâne coiffé d'un heaume [2] pointu à long nasal, la gauche couverte d'un grand bouclier ovale-pointu, la lance à l'épaule, le branc [3] au fourreau. On entend cliqueter l'une contre l'autre la hache et la masse d'armes pendues à l'arçon de la selle.

En tête marche Méen, hissé sur un énorme auferrant [4] gris-pommelé. Avec son haubert jazeran [5] à écailles d'acier luisantes, il a un peu l'air d'un gros poisson qui vient de sortir du lac. Il dresse fièrement sa lance, dont la longue banderole balance une tige de fougère sur un fond d'or.

Songeuse, Inoguen suit vaguement de l'œil tantôt un vol de corbeaux tournoyant vers le sommet du donjon, tantôt la file onduleuse des hommes d'armes trottinant sur la chaussée : — Dis-moi donc, Lucette, qui est celui-là ? Je ne le reconnais pas du tout.

— Lequel ? — Le dernier sorti de la poterne. — Celui dont la brogne est rapiécée comme la coule d'un moine, l'écu ébréché, le casque bossué ?... — Oui, et dont le cheval étique ressemble à la haquenée d'une sorcière [6]. — Voyez, Madame, il tourne la tête vers

[1] Dans la brogne à mailles, le tissu de mailles de fer n'était pas appliqué sur une chemise de cuir, il constituait seul la cotte d'armes. Les autres brognes étaient bien des chemises de cuir sur lesquelles on appliquait, à se toucher, des losanges, des anneaux ou encore de gros clous de fer.

[2] *Heaume*, casque. Quelques archéologues réservent ce nom de *heaume* pour une espèce particulière de casque, de forme cylindrique, qui ne parut que dans le cours du XIIe siècle. Pourtant la *Chanson de Roland* dit vers 1601-1602 (édit. Théod. Muller) :

Li quens le fiert tant vertuusement,
Tresqu'al *nasel* tut le *helme* li fent.

Ce qui prouve que ce nom de heaume s'appliquait aussi au casque *à nasal*, c'est-à-dire au casque pointu du XIe siècle et de la tapisserie de Bayeux.

[3] *Branc*, glaive, épée; c'est proprement la lame de l'épée. Voir *Chanson de Roland*.

[4] *Auferrant*, cheval de guerre (*Chanson de Roland.*)

[5] Haubert *jazeran* : cotte d'armes consistant en une chemise de cuir sur laquelle étaient cousues des plaques d'acier ou de fer imbriquées comme des écailles de poisson (*Chanson de Roland.*)

[6] *Haquenée de sorcière*, manche à balai.

Digitized by Google

nous ; ne le reconnaissez-vous point? — Œil cave et sombre face pâle et osseuse... où veux-tu, Lucette, que j'aie connu ce pauvre soudoier [1] ?

— Madame, c'est messire Tristan de Vitré. — Tristan, mon compagnon de jeux, à Rennes, dans mon enfance, chez la bonne duchesse Havoise? — Lui-même. — Tu rêves, Lucette ; s'il était ici, je l'aurais vu ; puis, ce maigre hère, dirait-on pas que les Sarrasinois viennent de le ronger jusqu'à l'os? Or Tristan est un riche ber [2].....

— Il l'était, madame; mais ses vassaux, émus, dit-on, par Monseigneur de Bretagne, l'ont bouté hors de sa terre, et il s'est venu réfugier ici. — Depuis quand? — Depuis quinze jours. — Comment se fait-il alors.... et pourquoi mon frère?...

Mais sa voix se fige; un flot de sang, montant du cœur, empourpre sa joue; son œil, si doux tout à l'heure, lance un éclair et enveloppe d'un long regard les hommes d'armes qui, arrivés au bout de la chaussée, grimpent par un chemin à pic les pentes boisées de l'autre côté de l'étang, et s'éclipsent, un à un, au tournant de la route, derrière un grand châtaignier.

IV.

Inoguen, devant sa fenêtre, est assise sur un banc de bois sculpté à têtes de griffons, garni de coussins de drap aurore, — et sur un coussin pareil Lucette assise à ses pieds.

Inoguen a en main une longue bande de toile, haute de deux pieds, où son aiguille patiente peint, fil à fil, les exploits du roi Arthur. Dans un confus amas de laines et de soies de toutes couleurs Lucette trie, un à un, nuance par nuance, les brins convenables, et un à un les présente à Inoguen.

Sur cette tapisserie figure, entre autres, le terrible duel d'Arthur contre le géant Magog, ravisseur de la princesse Hélène, renfermée par lui dans une caverne à la cime de cette immense pyramide rocheuse qui devait un jour s'appeler le mont Saint-Michel.

[1] *Soudoier*, chevalier qui recevait une solde du seigneur sous l'enseigne duquel il combattait, *miles soldearius*. (Titres du prieuré de Donges, dans D. Morice, *Preuves de l'hist. de Bret.*, I, 477.)

[2] *Ber*, baron. — A proprement parler, *ber* est le nominatif ou cas direct, le *baron* l'accusatif ou cas oblique; il en est de même de *mes-sire* et *mon-seigneur*.

Digitized by Google

On voit la flambante épée d'Arthur faucher d'un revers la tête du monstre, qui roule livide sur le sable rayé d'un long jet de sang; puis le héros va en triomphe, avec sa cour, tout au haut du mont poser les fondements d'une basilique.

Inoguen en est justement là; l'aiguille levée, elle regarde, compare, hésite : — De quelle couleur ferons-nous, cette fois, le manteau d'Arthur ?... bleu, vert, pourpre ?... dis-moi, Lucette.

V.

Dans l'instant la porte s'ouvre. Eperonné, casqué, chargé de sa brogne salie maintenant de sang et de boue, Méen entre dans la chambre à grand bruit : — O Dieu, mon frère, qu'est-ce ? Du sang ! Blessé ! Vous m'apportez un malheur !...

— Un bonheur, chère Inoguen, et un grand : hier, à Rennes, messire le duc de Bretagne m'a demandé votre main; à franc étrier j'accours vous le dire, sans ôter mes armes.

— Le duc ! il ne me connaît pas. — Il vous a vue, Inoguen, donc il vous aime. Peut-être aussi, quoiqu'il n'en ait soufflé mot, n'est-il pas fâché de joindre votre terre du Vendelais à la baronnie de Vitré, dont les chevaliers se sont redonnés à lui.

— Et messire Tristan de Vitré, qui a pris asile chez vous, que deviendra-t-il ? — Ce qu'il voudra... Comment savez-vous qu'il est ici ?

— Enfin, mon frère, quelle réponse au duc ? — Belle demande ! j'ai accepté. — Mon frère, vous avez eu tort. — Ma sœur, vous êtes folle. — Plutôt me rendre de suite nonnain au moutier de Saint-Georges ! — Mais encore, peut-on savoir ?...

— Aisément, écoutez bien : qui aura ma terre aura ma main, qui aura ma main aura mon cœur, et mon cœur est à... — A qui ? — A Tristan de Vitré.

— Mais Tristan n'a plus ni homme ni terre, ni sou ni maille ; il ne vous a pas vue, il ne sait rien !

— Tristan ne sait rien et n'a rien,... mais il a mon cœur. Avec mon cœur il aura ma main, et avec ma main, ma terre ; avec ma terre il reconquerra la sienne.

Et ainsi fut fait.

LOUIS DE KERMALO.

Digitized by Google

LES ÉVÉNEMENTS DE RENNES

AU MOIS D'AVRIL 1814

AVERTISSEMENT

En 1868, étant à Paris, je passais rue Richelieu devant l'arcade Colbert — devenue depuis, hélas ! l'une des victimes des exécutions de M. Haussmann. L'arcade Colbert, tant qu'elle a vécu, a toujours été chère aux chasseurs de bouquins, et cela *pour trois raisons*, comme eût dit M. Pincé, ce bon type de pédant raisonneur dû à l'imagination de Destouches. — D'abord, l'arcade en question touchait la Bibliothèque impériale ; puis, étant couverte, elle permettait aux bibliomanes d'y poursuivre, même en temps de pluie, le cours de leur chasse aux livres ; enfin le brave et digne libraire qui tapissait de ses bouquins les parois intérieures de l'arcade, l'honnête M. Lefèvre, avait la délicate attention d'offrir aux amateurs ses brochures plaquettes, pièces diverses imprimées ou manuscrites, toutes classées au préalable dans de grands portefeuilles par ordre de matières ou de provinces, ce qui épargnait singulièrement le temps des fureteurs.

Passant donc là, ce souvenir me revint ; je tournai à droite, j'entrai sous l'arcade, je retrouvai en face de moi M. ou plutôt Mme Lefèvre — car c'est elle ordinairement qui surveillait l'étalage — et, auprès d'elle, les bouquins rangés en longues files sur de petites tablettes attachées à la muraille, puis, au-dessus, les portefeuilles étiquetés : le tout exactement dans le même ordre où je l'avais laissé cinq ans plus tôt, car il y avait bien ce temps-là que je n'y étais venu.

Comme cinq ans plus tôt, je m'adressai tout d'abord au portefeuille *Bretagne*, et au bout d'un petit quart d'heure j'emportai, avec diverses brochures imprimées, un cahier manuscrit petit in-folio d'une dizaine de feuillets, intitulé : *Observations sur la situation politique de la Bretagne*

Digitized by Google

depuis le mois de mars dernier, et récit exact de ce qui s'est passé à Rennes les 10, 11 et 12 avril suivants, daté à la fin *Paris, 8 août 1814,* et signé COUDÉ, *avocat à la Cour royale de Rennes.*

C'était un mémoire, destiné sans doute à être mis sous les yeux d'un prince, d'un ministre ou de quelque autre personnage important, et ayant pour but de solliciter certaines mesures jugées par l'auteur indispensables à la bonne administration des départements de l'Ouest. Les considérations politiques dont ce mémoire s'appuie seraient aujourd'hui sans intérêt; mais il s'ouvre par une relation détaillée, vraiment curieuse, des circonstances qui, en 1814, accompagnèrent à Rennes la chute de l'Empire et le rétablissement des Bourbons.

Cependant, comme il existe deux histoires spéciales de la ville de Rennes, l'une publiée en 1845, par MM. Ducrest-Villeneuve et Maillet [1], 'autre en 1853, par M. Marteville [2], je ne doutais pas que l'une ou l'autre, et peut-être l'une et l'autre, eût fait connaître au public les principaux faits, au moins, du récit de M. Coudé. Chose singulière, il n'en était rien; je me convainquis, au contraire, en les relisant, que les événements relatés dans ce récit sont jusqu'ici, on peut le dire, vraiment inédits. Pour mettre le lecteur à même d'en juger, j'extrais des deux ouvrages en question tout ce qui concerne l'histoire de Rennes en 1814. Voyons d'abord le premier en date :

« 1814. — Cependant l'orage approche rapidement. L'ennemi a passé le Rhin. Un bruit sinistre se répand : Paris est investi, Paris a capitulé !... — Notre ville attend, tête baissée, les événements qui vont suivre une si grande catastrophe. Le sénateur comte Canclaux commande à Rennes. Une députation du conseil municipal se rend près de lui « pour lui rendre compte de la situation des esprits et se concerter sur la conduite à tenir pour empêcher l'effusion du sang et les malheurs dont la ville est menacée. » Il y régnait une certaine effervescence royaliste, dans le but de proclamer Louis XVIII, à l'exemple de Bordeaux. Paris ne l'avait pas fait encore. — Avant que le prince exilé débarquât à Calais, mais alors que Napoléon avait abdiqué à Fontainebleau et partait pour l'île d'Elbe, notre ville signait une adresse au roi, et nommait au scrutin une députa-

[1] *Histoire de Rennes* par E. Ducrest de Villeneuve et D. Maillet, bibliothécaire de la ville de Rennes, avec deux anciens plans de la ville; Rennes, Edouard Morault, libraire, 1845, in-8° de 550 pp.

[2] L'histoire de Rennes, de M. Marteville, se compose : 1° de l'article *Rennes* de la 1re édit. du *Dictionnaire de Bretagne* d'Ogée, augmenté de nombreuses annotations et qui, dans la 2e édit. (Rennes, 1843-1853, 2 vol. in-8° jésus à 2 col.), occupe les pp. 444 à 515 du tome II; 2° du nouvel article *Rennes,* entièrement rédigé par M. Marteville pour la 2e édit. du *Dictionnaire de Bretagne,* où il figure t. II, pp. 515 à 675. M. Marteville a d'ailleurs fait de ce double travail un tirage à part sous le titre d'*Histoire de Rennes;* Rennes, Molliex, libr. 1853, 3 vol. in-12.

Digitized by Google

tion de quatre membres pour accompagner le Maire à Paris et la présenter au nouveau monarque. » (Ducrest et Maillet, *Hist. de Rennes, p. 513).*

M. Marteville, plus bref encore, se borne à dire :

« L'Empire jetait trop d'éclat pour que la ville de Rennes eût alors une apparence quelconque de vitalité. Elle se bornait à se réjouir des victoires de la grande-armée et à se désoler de l'impôt périodique levé par la gloire sur les populations valides. Aussi, pourquoi le dissimulerait-on? la Restauration fut accueillie à Rennes avec une certaine faveur. Depuis 1790, cette malheureuse cité, sans cesse tour à tour décimée par la Terreur, par les guerres civiles et par la conscription, entrevoyait enfin dans la Restauration un avenir de calme. Ce fut par le peuple surtout, par cette classe qui plus que les autres avait acquitté le tribut du sang, que la Restauration fut reçue favorablement. »

Et après une critique assez acerbe des tendances politiques de la première Restauration, l'auteur conclut en ce qui concerne Rennes :

« Cette réaction fut bien reçue des classes inférieures de la société, mais déjà les classes moyennes y virent le retour d'un passé contre lequel leurs pères avaient lutté. » (*Dictionn. hist. de Bret.* nouv. édit., t. II, p. 653-654.)

Si M. Marteville s'était borné à parler ici d'une partie de la classe moyenne, son appréciation serait assez juste, et encore est-il vrai de dire qu'à Rennes — à part les fonctionnaires de l'Empire et leurs amis, ce qu'on appelait déjà *la colonie* — la classe moyenne tout entière accueillit la première Restauration avec la même satisfaction que le peuple; les dissentiments ne parurent qu'en 1815.

Quant à MM. Ducrest et Maillet, il semble, à les lire, que pour adhérer explicitement au gouvernement de Louis XVIII, la ville de Rennes aurait attendu le départ de Napoléon pour l'île d'Elbe, c'est-à-dire le 20 avril 1814. Il est certain, au contraire, comme on le verra tout à l'heure, que les Bourbons furent proclamés à Rennes dès le 10 avril.

Mais ce que ni M. Ducrest ni M. Marteville ne laissent soupçonner, c'est que cette proclamation s'opéra par un mouvement spontané de la population qui, entraînant dès le principe et sans aucune résistance le Maire et le Conseil municipal, ne triompha qu'après avoir bridé, non sans lutte et sans péripéties dramatiques, l'évident mauvais vouloir des autorités bonapartistes et notamment du préfet.

Ce mouvement dont n'a parlé aucun livre, M. Coudé en retrace avec détail l'origine, le développement, le résultat. C'est donc là vraiment une page retrouvée de l'histoire de Rennes et même, si je ne me trompe, une page qui n'est pas sans intérêt.

Quant à l'exactitude du récit, elle semble incontestable. L'auteur était

Digitized by Google

non-seulement témoin, mais acteur principal de ce qu'il raconte. Il écrivait quatre mois à peine après l'événement, en face de tous ceux qui y avaient pris part et qui auraient aisément pu le contredire. Et il dépose son récit dans un mémoire nécessairement destiné, par son objet même, à passer sous les yeux d'hommes fort intéressés à le contrôler.

Mais, dira-t-on, justement parce qu'il avait pris grande part aux événements, l'auteur devait être passionné, partial. — Soit; seulement il faut distinguer : que dans l'interprétation des faits et le jugement des personnes, dans ses épithètes et ses appréciations politiques, la passion et la partialité se montrent çà et là, c'est très-possible, et il n'y a guère à s'en étonner. Mais dans l'exposé des faits il est exact; il l'est d'abord, parce qu'avec les conditions où il écrit il ne peut pas ne pas l'être. —

Aussi ai-je traité cette pièce comme un document purement historique. Tout ce qui est fait, récit, je le respecte scrupuleusement, fond et forme, y compris même certaines expressions caractéristiques, comme *Buonaparte* et *le tyran,* par exemple, toujours employés, pour dire *Napoléon :* c'est la marque de l'époque. Mais tout ce qui est réflexion, appréciation, en un mot politique proprement dite, qui ne nous apprend rien de nouveau sur les faits, et porte seulement la trace des passions et des divisions d'alors, je l'ai élagué sans miséricorde.

Car nul ne réprouve plus hautement que moi l'odieux procédé de certaines gens qui s'efforcent de raviver, de prolonger indéfiniment, dans le présent et même dans l'avenir, les dissensions éteintes du passé.

ARTHUR DE LA BORDERIE.

RELATION DES ÉVÉNEMENTS DE RENNES

AU MOIS D'AVRIL 1814

La présence d'un prince [1] de l'auguste famille des Bourbons sur le territoire de la France avait comblé de joie les véritables royalistes....

En Bretagne, la majeure partie du peuple était bien disposée.

[1] Le duc d'Angoulême, qui avait pris possession de Bordeaux, le 12 mars 1814. — Les notes signées A. B. comme celle-ci sont de l'éditeur; les autres de l'auteur même de la *Relation* (A. B.)

Digitized by Google

Les chefs des anciens insurgés lui rappelaient sans cesse que les Bretons avaient été les derniers à combattre; ils les exhortaient à prouver qu'ils conservaient toujours le même esprit, le même dévouement; mais, surveillés avec rigueur par des autorités vendues à Buonaparte et, pour la plupart, partageant ses maximes, les outrant même et inventant des moyens de vexation qui lui avaient échappé, il leur était difficile de dire un mot qui ne fût recueilli, et de se soustraire à l'activité de la police.

On doit ajouter qu'il n'y avait en Bretagne ni armes ni argent. Tous les moyens avaient été employés pour enlever à cette province, que l'usurpateur n'a jamais osé visiter, ce qui pouvait contribuer à sa résistance contre l'oppression et contre l'affreux despotisme avec lequel on l'administrait. Au contraire, les partisans de Buonaparte, ayant pour eux le concours des baïonnettes et des autorités, mettaient tout en œuvre pour prouver leur zèle et leur attachement.

Entre autres, le préfet d'Ille-et-Vilaine (le baron Bonnaire) allait toujours au delà des ordres qu'il recevait pour envoyer à la mort tel ou tel nombre de conscrits ou de gardes nationaux. Non content d'avoir organisé et porté au complet la garde nationale active, il désignait de sa propre autorité et dirigeait sur Paris ou Brest, tous les huit jours, un grand nombre d'habitants du département, qui n'avaient point été compris dans la formation et qui, d'après Buonaparte lui-même, ne devaient pas marcher. On ne se libérait du départ qu'en payant une contribution qu'il avait arbitrairement fixée à 155 francs, sans aucun égard aux moyens de subsistance. Tous y étaient assujettis, le pauvre comme le riche, celui qui était chargé d'une nombreuse famille de même que le célibataire, l'homme privé de l'usage de ses membres aussi bien que le plus apte au service militaire [1].

Deux habitants de Rennes s'opposèrent à ces mesures : on ne cessa de les persécuter, d'ordre du préfet [2].

[1] Un employé chez le receveur de l'enregistrement, privé de l'usage d'un bras et d'une jambe, n'ayant pour vivre que ses honoraires s'élevant à 600 francs par an, n'en fut pas moins condamné par le préfet à payer les 155 francs. On connaissait son opinion. Cette contribution n'est pas la seule levée par le préfet : il y en a eu une autre immense, en grains, sans parler de l'équipement des gardes d'honneur, des levées de chevaux au delà de la quantité demandée, etc.

[2] MM. Coudé et Le Blanc.

Digitized by Google

Cependant Bordeaux venait de donner l'exemple, et l'effet en fut prompt. Le procureur général près la cour de Rennes, pour arrêter les progrès de l'insurrection qui commençait à se manifester, assembla les chambres le 25 mars, et requit, vu l'état de fermentation dans lequel se trouvait la Bretagne, en exécution des décrets oppressifs de Buonaparte, dont il fit une longue énumération, qu'une commission militaire, spéciale et permanente, chargée de réprimer les crimes qu'il venait de dénoncer, fût formée à l'instant. Cette proposition, digne par ses conséquences d'un démagogue de 1793 et plus odieuse dans les circonstances, fut, à la vérité, rejetée, mais à la majoritée d'une seule voix. De son côté, le comte de Canclaux, envoyé extraordinaire de Buonaparte, inondait la Bretagne de proclamations appelant les Bretons à la défense du tyran.

Les royalistes faisaient leur possible pour diriger l'opinion vers un meilleur but. Depuis quinze mois, MM. Coudé et Leblanc ne cessaient de répandre dans le département d'Ille-et-Vilaine, et surtout à Rennes, divers écrits dirigés contre la monstrueuse domination de Napoléon, et dévoilant ses crimes et ceux de son sénat. On se borne à en rapporter un [1] :

« Bretons,

» Des hommes qui mettent dans la balance les intérêts de la nation avec leur intérêt personnel, vous appellent aux armes.

» En se couvrant du manteau de l'honneur national, ils se flattent que la multitude séduite applaudira elle-même à sa ruine.

» C'est au nom de Buonaparte qu'ils invoquent votre bravoure, votre fidélité de tous les siècles envers vos souverains..... vous, qu'il dédaignait, qu'il abreuvait d'humiliations!....

» Avez-vous donc donné votre foi à ce monstre sanguinaire?

» Obéirez-vous à la voix de ses envoyés?...

» Un décret oppressif et despotique a-t-il été rendu, des impôts désastreux ont-ils été proposés, des mesures contraires à votre sûreté ont-elles été prises, nulle opposition ne s'est fait entendre dans le Sénat. L'injustice du tyran a toujours été sanctionnée par

[1] Cette adresse aux Bretons fut affichée au moment où parut la proclamation du comte de Canclaux, à son arrivée à Rennes.

Digitized by Google

le silence criminel des hommes chargés de défendre vos droits.... Et ils osent se dire les représentants de la nation.... lorsqu'ils ne sont que les vils agents du pouvoir qui l'opprime !

» BRETONS,

» Sortez de votre stupeur léthargique.... Frémissez d'horreur à l'aspect de six millions de Français égorgés depuis 1805 pour assouvir la frénésie du despote qui prétend vous gouverner. Que le cri terrible du désespoir retentisse du fond de vos chaumières ! Qu'il soit le signal de la destruction de l'infâme Buonaparte!.... Un Corse devait-il jamais commander à des Français ?...

» Ralliez-vous donc à l'antique bannière des Lys, et frappez cette idole que ses adulateurs qualifient de *plus qu'humaine* [1].

» Jurez de ne poser les armes qu'après le rétablissement de votre légitime souverain, du digne héritier d'Henri IV.... Alors le pouvoir, confié à des mains pures, organe de lois justes et bienfaisantes, sera respecté comme elles; et pénétrés de reconnaissance et d'admiration, nous crierons tous, dans l'effusion de nos cœurs : *Vivent les Bourbons !..... Vive le Roi !..... Vive Louis XVIII, notre bon Père !* »

L'asservissement était poussé à ce point par la terreur, que ceux auxquels ces écrits parvenaient, s'empressaient de les déposer au bureau de la police. Quelques-uns cependant devinrent publics, et, s'ils n'eurent pas tout l'effet désiré, au moins ils préparèrent les esprits au mouvement que l'on cherchait à exciter en Bretagne. Quelle que fût la surveillance des autorités, le bruit de l'approche des armées alliées vers Paris se répandit ; les menaces, les procédés violents, en un mot tous les moyens furent employés pour le détruire. On précipita et on multiplia les départs de gardes nationaux [2].

Le courrier parti de Paris le 30 mars, à cinq heures et demie du soir, arriva le 1er avril à trois heures ; il se rendit aussitôt chez le préfet et lui donna connaissance de ce qui s'était passé jusqu'au

[1] Expressions du comte de Canclaux dans sa proclamation.
[2] Le dernier départ eut lieu le 10 avril.

Digitized by Google

moment de son départ[1]. Le silence le plus absolu lui fut commandé ; on publia que la malle avait été arrêtée et pillée ; sous ce prétexte, la distribution fut retardée ; on ne remit aucun papier, nouvelles ou lettres donnant quelques renseignements. On fit courir les bruits les plus propres à exalter les partisans de Buonaparte et à lui ménager un appui en Bretagne. Les autorités du département d'Ille-et-Vilaine étaient parfaitement secondées par celles des Côtes-du-Nord, du Finistère, du Morbihan, de la Mayenne, de l'Orne, de la Sarthe et de Maine-et-Loire.

Le 5 avril, l'entrée des alliés dans Paris était devenue si publique que les autorités se virent contraintes de l'annoncer officiellement. Pour balancer l'effet que cette nouvelle devait produire, elles y ajoutèrent que Buonaparte était seulement à deux lieues de la capitale ; qu'il avait réuni tous les corps de son armée, à laquelle allait se joindre la garde nationale partie de tous les points de la France. Des hommes, connus par leurs relations habituelles avec le préfet, assuraient que Napoléon était rentré dans Paris ; qu'il avait totalement détruit l'armée des alliés, que le maréchal Davoust avait réuni une partie des troupes que nous avions dans le nord de l'Allemagne et s'avançait à marches forcées sur le Rhin, etc. Le ton d'assurance des adorateurs du despote était tel qu'il persuadait les faibles et rendait indécis beaucoup de ceux attachés à la bonne cause.

Le 6, on afficha un ordre de l'impératrice Marie-Louise, défendant de reconnaître le gouvernement provisoire et d'obéir aux actes qui pourraient en émaner. Les estafettes venant de Blois se succédaient sans interruption ; il en était de même des dépêches adressées par le préfet de Laval ; mais rien ne transpirait des communications officielles, et toutes les relations particulières étaient interceptées. Toujours est-il vrai qu'il est impossible que le comte de Canclaux et le préfet d'Ille-et-Vilaine n'eussent aucune connaissance, ainsi qu'ils l'ont prétendu depuis, des actes du gouvernement provisoire.

[1] Le 30 mars, vers 4 heures de l'après-midi, les maréchaux Marmont et Mortier avaient demandé aux alliés une suspension d'armes et étaient en pourparlers sur la capitulation de Paris, qui fut signée le soir même. Les alliés entrèrent à Paris le endemain. (A. B.)

Digitized by Google

Quel pouvait donc être leur but et celui de tous les partisans de Buonaparte ? Etaient-ils à connaître le résultat de l'entrée des alliés à Paris ? Pouvaient-ils se méprendre sur l'opinion et les désirs de l'immense majorité des Français ? Non, sans doute, mais ils se rendaient justice. Ils savaient combien ils avaient été complices de leur digne maître, et ils se trouvaient si coupables, qu'ils n'entrevoyaient pas même l'espoir du pardon : leur âme pouvait-elle jamais s'élever jusqu'à la magnanimité d'un roi père de son peuple? Que leur importait de prolonger nos malheurs, s'ils devaient trouver au milieu des horreurs de la guerre civile la conservation de leurs places ?... Ils connaissaient l'entrée des alliés à Paris, la déchéance de l'usurpateur, la remise faite au souverain légitime du pouvoir trop longtemps confié à un étranger [1]... Mais ils croyaient une armée à Buonaparte... En admettant que la force des alliés fût telle qu'il se vît contraint de quitter les environs de Paris et de se retirer, son armée se renforcerait de tous ses partisans, c'est-à-dire de tous les gens compromis qui ne voyaient de salut que dans la continuation de la tyrannie. La levée en masse d'une partie de la Normandie, des départements de la Mayenne, de la Sarthe, de Maine-et-Loire, etc ; celle de la Bretagne, les facilités qu'offre cette province pour une guerre défensive, lui assuraient un point d'appui et des ressources qui le mettraient à lieu bientôt de reprendre l'offensive contre une armée affaiblie par ses propres succès et, pour ainsi dire, hors de communication avec les places dont elle pourrait tirer ses approvisionnements.

Tel était le plan transmis, le 2 avril, de Blois.

Dans cette hypothèse rien n'était désespéré, les chances pouvaient devenir incertaines ; chacun pouvait encore se décider d'après ses affections. Les autorités, en Bretagne, choisirent Buonaparte [2].

[1] Le Sénat avait voté, dès le 2 avril, la déchéance de Napoléon, et le lendemain il adopta le rapport motivant cette déchéance ; et, dès le 4 avril, le gouvernement provisoire, institué le 1er avril par le Sénat, proclamait, dans une déclaration officielle, le rétablissement de la monarchie des Bourbons comme la seule issue possible de la situation. (A. B.)

[2] Il est fort possible que les autorités impérialistes d'Ille-et-Vilaine aient en effet conçu ou adopté le plan que leur prête ici M. Coudé ; mais on ne peut ni on ne doit leur faire un crime d'avoir voulu jusqu'au bout tenter tous les moyens praticables pour sauver le gouvernement qu'elles s'étaient engagées à servir ; c'était en définitive

Digitized by Google

Par suite du système de destruction qu'elles venaient d'adopter, on s'occupa sans relâche des moyens d'organiser la levée en masse. Trois cents hommes venant de Lorient et seize cents de Brest furent dirigés sur Rennes, dont la garnison était composée de mille hommes. On espérait que la réunion de ces forces comprimerait l'esprit public et que le restant de la province imiterait l'exemple qu'on aurait forcé la capitale à lui donner ; le 9 avril, ce projet n'était pas encore abandonné ; le maître des requêtes accompagnant le comte de Canclaux, se faisait surtout remarquer : jamais tyran n'eut un serviteur plus zélé.

M. Coudé avait reçu par une voie indirecte, le 9 au soir, le *Journal des Débats* du 3 avril[1] ; il rassembla aussitôt quelques amis absolument dévoués. D'un côté, Buonaparte pouvait avoir réuni une partie de son armée ; l'affection que les autorités lui portaient, leurs efforts pour organiser la levée en masse et favoriser sa retraite, étaient bien connus : il était essentiel de lui enlever cette ressource. De l'autre, on ignorait quel serait positivement le résultat des événements qui s'étaient passés à Paris.

De véritables royalistes ne pouvaient vouloir ni de Buonaparte ni de son Sénat; ils n'avaient donc qu'un parti à prendre, celui de proclamer Sa Majesté Louis XVIII, comme elle l'avait été à Bordeaux, avec enthousiasme et respect, sans restriction, et indépendamment des observations des rédacteurs de constitutions : c'est aussi celui qu'ils adoptèrent.

Le lendemain 10, ils arborèrent la cocarde blanche[2] et se transportèrent à la préfecture. Deux d'entre eux allèrent trouver le préfet et l'engagèrent, par toutes les considérations que pouvaient faire valoir des sujets fidèles, à donner connaissance au public des heureux événements qui assuraient le retour de princes bien vivement

leur devoir. Leur tort commença le jour — très-prochain d'ailleurs — où, comme on le verra plus loin, elles s'empressèrent, pour garder leurs places, de transporter de l'Empereur aux Bourbons un dévouement que sa banalité intéressée rendait à la fois très-peu honorable et très-suspect. (A. B.)

[1] Ce numéro du *Journal des Débats* contenait le vote du Sénat sur la déchéance de l'Empereur. (A. B.)

[2] Ceux qui se mirent plus particulièrement à la tête du mouvement étaient MM. Le Blanc, de Tanouarn, d'Orgères, de Marigny, Petitmaison, Fleuryais t Coudé.

Digitized by Google

désirés. Les cris de *Vive le Roi!... Vive Louis XVIII!... Vivent les Bourbons!...* se firent entendre ; plusieurs habitants accouraient se joindre à ceux qui jetaient ce cri, chéri des Bretons. Mais déjà des ordres étaient donnés, un détachement de troupes entourait l'hôtel de la préfecture; ceux qui s'y trouvaient renfermés se firent jour sans employer aucune arme; deux furent blessés [1]. L'arrivée de ce détachement dispersa des habitants sans armes; ceux qui avaient arboré la cocarde blanche se trouvaient trop peu nombreux pour pouvoir résister; ils convinrent de se séparer et de réunir pour trois heures ceux qu'ils connaissaient véritablement attachés à leurs princes. Un peu de réflexion fit remarquer à MM. Petitmaison et Coudé que ce délai rendrait impossible l'exécution du projet concerté : toute la troupe était à la disposition des autorités, il fallait aller au-devant des mesures qu'elles pourraient prendre. Tandis que le comte de Canclaux, le maître des requêtes, le préfet, le général, etc., délibéraient sur ce qu'ils devaient ordonner, ils parcoururent les rues de Rennes aux cris de *Vive le Roi!... Vivent les Bourbons!...* en distribuant des cocardes blanches. Bientôt toutes les rues, toutes les maisons retentirent de ce cri, mille fois répété avec un enthousiasme dont certes il est peu d'exemples. Les partisans de Buonaparte que la ville renfermait, quoique nombreux, purent apercevoir qu'ils étaient loin de former la majorité.

A trois heures, un nombre considérable de jeunes gens, tous décidés à ne pas retarder d'un instant le moment où Sa Majesté serait reconnue dans la ville de Rennes, se trouva réuni sur la place de l'hôtel de ville. M. Coudé, qui avait fait imprimer la proclamation de S. A. R. Mgr le duc d'Angoulême, la fit aussitôt afficher dans tous les quartiers [2].

Le conseil municipal était assemblé; une députation lui fut envoyée. M. Coudé porta la parole et demanda si l'intention du corps municipal était de reconnaître Louis XVIII. Le maire répondit que c'était son avis particulier, que le conseil délibérait à ce sujet, qu'il

[1] MM. d'Orgères et Coudé.

[2] Toutes communications ayant été interceptées, M. Coudé s'était empressé de faire imprimer chez M. Frout des extraits du *Journal des Débats* du 3 avril, qu'il avait reçu par une voie indirecte, afin de faire cesser les bruits mensongers que les partisans de Buonaparte répandaient.

Digitized by Google

venait d'envoyer une députation au comte de Canclaux, pour avoir son avis. M. Coudé répliqua que le comte de Canclaux et le préfet étaient les hommes de Buonaparte, que ce n'était pas eux qu'il convenait de consulter, qu'un peu de vigueur de la part du corps municipal déterminerait les esprits que la crainte tenait encore indécis, et paralyserait les mesures que prenaient ceux qui voulaient allumer la guerre civile en soutenant le tyran.

On apprit, au même moment, que la garde urbaine commençait à s'assembler sur la place de la Motte et que la troupe s'armait dans les différentes casernes. Les intentions des autorités supérieures n'étaient pas équivoques; on savait dans quel but elles dirigeraient les militaires sous leur commandement; l'indécision du corps municipal augmentait leur force. Le nombre des royalistes était considérable, mais on ne pouvait compter sur une population sans armes; ceux en état de faire face ne paraissaient pas excéder cent cinquante ou deux cents [1]; les autorités pouvaient réunir douze ou quinze cents hommes; il n'y avait donc d'espoir qu'en ne leur donnant pas le temps de se reconnaître. La troupe n'avait pas encore quitté ses casernes; il n'y avait qu'un très-petit nombre de gardes nationaux réunis; les chefs des divers partis se trouvaient rassemblés chez le comte de Canclaux; on résolut de s'emparer de leurs personnes avant qu'ils pussent être secourus, s'ils persistaient à ne pas reconnaître Sa Majesté. On se porta donc à l'hôtel du sénateur (Canclaux). MM. de Tanouarn, Raguenel, Fleuryais et Coudé se détachèrent et entrèrent dans la cour de l'hôtel, où le comte de Canclaux s'était également rendu, avec tous ceux qui se trouvaient chez lui. Toutes les considérations furent inutilement employées; le comte de Canclaux opposa toujours le serment de fidélité qu'il avait prêté à Buonaparte; il engagea ces messieurs à se retirer et à disperser le peuple, promettant de rapporter ce qui s'était passé de telle manière que, loin d'avoir à craindre l'indignation de Buonaparte, ils en seraient au contraire récompensés.

M. Coudé lui répliqua que de véritables royalistes n'avaient rien

[1] Il y avait bien, dans les environs de Rennes, un nombre assez considérable d'insurgés; rien n'était si facile que de les introduire dans la ville; mais on désirait éviter tout ce qui aurait pu déterminer à répandre le sang.

Digitized by Google

à démêler avec un usurpateur, que de tout temps ils avaient été fidèles à Louis XVIII et l'avaient servi autant qu'ils l'avaient pu, que, dès lors qu'il persistait à ne pas le reconnaître, les circonstances étaient telles, qu'ils devaient s'assurer de sa personne, quels que fussent les égards qu'ils crussent lui devoir à raison de sa conduite pendant les guerres civiles; qu'on en userait de même avec ceux qui l'accompagnaient. Cette résolution qu'on se mit en devoir d'exécuter les ébranla; l'un d'eux proposa de consigner la troupe dans les casernes, de laisser le corps municipal et les habitants se décider comme ils l'entendraient sans y mettre obstacle, mais aussi sans y prendre part. Ces conditions furent acceptées; le comte de Canclaux et le général Frère donnèrent leur parole qu'elles seraient fidèlement exécutées; le préfet proposa la sienne, on la refusa.

Le drapeau blanc fut à l'instant arboré à l'hôtel de ville. L'enthousiasme fut à son comble. Toute la population des campagnes environnant Rennes était accourue au premier bruit; quarante mille personnes se pressaient sur les places; chacun s'abordait avec l'expression du bonheur. On contemplait avec ravissement cette bannière, signe assuré de la fin des malheurs qui accablaient la France. Tous jurèrent de ne combattre désormais que lorsqu'elle dirigerait leurs pas et de ne jamais l'abandonner. Ce serment fut prononcé au milieu des cris de : *Vive le Roi !... Vivent les Bourbons !...* sans cesse répétés avec cette franche vivacité qui caractérise les Bretons.

La ville avait été spontanément illuminée; le préfet, le procureur général près la cour et son fils, étaient les seuls qui n'eussent pas donné cette marque d'allégresse publique. Ce dernier allait plus loin et publiait que tout ce qu'on affichait de la déchéance de Buonaparte, de l'abandon qu'en avait fait son armée, etc., était faux; que son père venait de recevoir à l'instant des dépêches de Blois qui démentaient tous ces bruits. Les deux hôtels non illuminés devenaient un signe de ralliement et le point de réunion de tous ceux que la tyrannie de Buonaparte n'avait pas encore dégoûtés de son sceptre de fer. Il parut prudent de faire disparaître tout signe tendant à manifester une opinion contraire au parti que la ville venait de prendre : on força le procureur général et le préfet à illuminer.

Digitized by Google

Les habitants se livrèrent pendant toute la nuit à la joie que leur inspirait le bonheur de pouvoir exprimer ce qu'ils pensaient ; mais ils ne se portèrent à aucun excès et se rappelèrent que le retour des Bourbons devait être le terme des haines et commander autant que possible l'oubli du passé.

Le 11 au matin, M. Coudé reçut des lettres de Lorient et Brest, lui annonçant que les troupes en garnison dans ces deux villes s'étaient mises précipitamment en marche pour Rennes. C'était celles appelées par les autorités; il apprit également que trois cents hommes de ces troupes étaient déjà arrivés à Plélan et qu'ils seraient le jour même à Rennes; qu'ils manifestaient les plus mauvaises intentions contre les habitants et s'étaient portés à tous les excès, avaient même fait feu sur différentes personnes qui portaient la cocarde blanche; enfin, que le maire de Plélan les avait harangués au nom de Buonaparte. On avait lieu de croire que le vicomte de Turenne, arrivé de Paris dans la nuit, était porteur d'ordres pour agir suivant les circonstances; avant de se déterminer sur le parti à prendre relativement à ces trois cents hommes et ceux qui les suivaient, on crut devoir en communiquer avec lui. Il répondit à MM. de Marigny et Coudé qu'il était seulement chargé d'activer le départ des prisonniers russes et de confirmer de vive voix les derniers événements; qu'il ne prendrait rien au delà sur son compte ; qu'il fallait s'adresser au sénateur pour connaître le but de la marche des troupes et prendre ses ordres. On lui fit observer que le sénateur se refusant à reconnaître Louis XVIII, la ville n'avait aucun ordre à en recevoir.

MM. de Marigny et Coudé passèrent chez le comte de Canclaux pour lui représenter que la marche de ces troupes et leur entrée dans Rennes seraient contraires à la parole qu'il avait donnée la veille. Ils trouvèrent chez lui le général commandant la division, le préfet, le chef d'état-major et le commandant de la place, etc. Tous nièrent d'abord formellement qu'aucune troupe fût dirigée sur Rennes. M. Coudé ayant insisté et produit les lettres qui lui en donnaient avis ainsi que de la force et de l'esprit de chaque corps, en ajoutant que les habitants les considéreraient comme responsables de ce qui pourrait en résulter, le

Digitized by Google

commandant de place avoua, sur l'interpellation du général, que réellement les troupes annoncées étaient attendues, que le jour même il devait entrer trois cents hommes. MM. de Marigny et Coudé représentèrent alors qu'ils savaient dans quelles intentions elles avaient été appelées et quelle direction on avait donné à leur manière de voir; que s'ils désiraient éviter tous malheurs et veiller à leur propre sûreté, ils n'avaient qu'un moyen, celui d'envoyer contre-ordre aux troupes qui n'avaient pas encore dépassé Plélan [1], la ville étant décidée de s'opposer de vive force à leur entrée; que quant aux trois cents hommes, les mesures étaient prises pour changer leurs dispositions. Et en effet, aussitôt qu'ils furent rangés sur la place, ils se virent entourés d'une telle quantité de royalistes qu'ils purent apercevoir d'un coup d'œil que leur expédition se bornerait aux vociférations qu'on leur avait fait prodiguer contre les habitants. Ils furent conduits à la caserne Saint-Georges et consignés.

L'arrivée de ces troupes avait réveillé l'inquiétude que la conduite des autorités et leur refus constant de reconnaître Louis XVIII inspiraient. On désirait rentrer sous l'administration paternelle des Bourbons, sans qu'il en coutât une goutte de sang, et l'on se décida à tenter un dernier effort auprès du comte de Canclaux.

Le maire de Rennes, MM. de Marigny, Tanouarn, Foulon et Coudé furent chargés de lui communiquer le vœu des habitants et de l'engager à ôter tout prétexte aux malveillants en proclamant Louis XVIII, et s'il ne voulait le faire qu'avec les restrictions du Sénat, en publiant les actes de ce corps et déclarant y adhérer. Toutes leurs instances ne purent déterminer le sénateur, auquel ils déclarèrent enfin que le peuple était décidé à lui faire faire cette proclamation, de force ou de gré, voulant absolument connaître ce qui s'était passé à Paris ; qu'il était sur le point de forcer les gardes que l'on avait établies et de pénétrer dans l'intérieur de l'hôtel. M. de Canclaux se décida alors à se rendre à la porte extérieure, et s'adressant aux habitants, il s'exprima en ces termes : « D'après le vœu de

[1] Les autorités l'expédièrent de suite en apparence, mais les troupes n'en continuèrent pas moins leur marche, et ce ne fut que d'après l'arrivée du courrier, le 13, qu'on leur expédia réellement contre-ordre.

Digitized by Google

la ville et ce qui m'a été dit par M. de Turenne, que je ne crois avoir intérêt à me tromper, pour éviter de plus grands malheurs, je déclare que le Sénat a prononcé la déchéance de l'Empereur et que la famille des Bourbons a été rappelée au trône. »

Dans l'après-dînée, les partisans de Buonaparte cherchèrent à porter les militaires à quelques excès; ils leur distribuèrent de l'argent et parvinrent à exciter une assez grande fermentation. Le 6e d'artillerie en vint jusqu'à pointer un obusier sur l'hôtel de la mairie; mais quarante mille personnes de la ville et des campagnes, rassemblées sur les places et dans les rues, criaient: *Vive le Roi !...* Il fallut céder. Des feux de joie furent allumés dans tous les quartiers, et l'illumination fut aussi générale qne la veille.

Le lendemain (12 avril), le même enthousiasme, les mêmes signes de l'allégresse publique se manifestèrent.

Enfin, le mercredi 13, le courrier de Paris arriva : les autorités ne purent plus douter de l'entière chute de Buonaparte; elles connurent son abdication.

C'est par tout ce qu'ils imprimèrent les 13, 14, 15, 16 et 17 avril, qu'il faut juger ces hommes, qui sont devenus depuis si sincèrement attachés à Louis XVIII. Ils n'avaient pas encore eu le temps d'étudier leurs rôles; contraints d'annoncer le retour de leur souverain légitime, ils ne se sentent point animés par une aussi noble mission; le froid de leurs expressions trahit leur secret et décèle leur penchant pour l'usurpateur. Ce qu'ils disent bien, ce qu'ils proclament avec emphase, c'est l'acte qui les conserve dans leurs emplois... L'ont-ils donc mérité? Qu'ils interrogent l'opinion publique.

Cette dernière nouvelle fit l'effet d'un coup de foudre; un morne silence succéda aux bruyants témoignages de la joie; les rues et les places devinrent désertes; les Bretons ne pouvaient se persuader que ceux qui les avaient administrés jusqu'alors fussent les mandataires du Père du peuple.

M. le comte de Ferrières fut envoyé en Bretagne, et ils espérèrent être délivrés. Loin de moi la pensée que M. le comte de Ferrières ne fût pas digne de toute la confiance que Sa Majesté lui accordait, qu'il ne la méritât pas sous tous les rapports; mais aperçut-il le piége qu'on lui tendait? Le sort des autorités dépendait de l'opinion

Digitized by Google

qu'elles lui feraient concevoir; aussi l'entourèrent-elles à peine arrivé; elles se gardèrent bien de parler des mesures violentes auxquelles on s'était livré avant le 9 avril; elles passèrent sous silence leurs correspondances avec le préfet de Laval, qui arrêtait tous les courriers et ouvrait leurs dépêches; leurs communications non interrompues avec Blois furent dissimulées, et leur conduite présentée comme celle à tenir par des autorités personnellement responsables, qui craignaient d'être les victimes d'une erreur. On exagéra le mécontentement des militaires (insignifiant, si l'on soutenait et dirigeait bien l'enthousiasme que le peuple avait d'abord montré); le nombre des partisans de Buonaparte parmi les habitants (tandis qu'on peut assurer qu'il se bornait aux autorités, à quelques-uns de leurs subalternes, aux employés des droits-réunis qui se croyaient sans ressources par le nouvel ordre de choses, et aux militaires retirés). Les prétentions de quelques nobles, dont on pouvait commander le silence par une seule observation, furent offertes comme animant les esprits et pouvant exciter des troubles. Enfin, tous les Bretons furent métamorphosés en hommes désirant, à la vérité, le retour des Bourbons, mais sous les conditions imposées par le Sénat, lorsqu'il est hors de doute que l'immense majorité ne voulait ni du Sénat ni de sa constitution.

Pour donner quelque poids à cette opinion, qui devait paraître bien extraordinaire, on joua une espèce de comédie; cinquante ou soixante mauvais sujets, soudoyés et guidés par quelques jeunes gens, fils des intéressés, parcoururent les rues pendant trois ou quatre nuits, en criant : *Vive le Roi !... Vive la Constitution, rien que la Constitution proposée par le Sénat ! Vive la liberté et l'égalité, ou à bas la tête !...* Ils s'arrêtaient de préférence vis-à-vis la demeure de ceux qui avaient dirigé le mouvement du 10 avril, et finirent par se rendre dans la cour de l'hôtel occupé par l'envoyé de Sa Majesté. Ils y brûlèrent tous les écrits en faveur du monarque contre les prétentions du Sénat, en y joignant une proclamation du comte de Ferrières. Les honnêtes gens n'attendaient qu'un ordre pour dissiper cette mascarade; M. le comte de Ferrières ne le donna pas; il ne connut point les ressorts secrets qui la faisaient

Digitized by Google

mouvoir, et les Bretons furent réputés partisans du Sénat et de sa constitution.

Les gens en place saisirent l'instant. Il y eut chez eux une métamorphose complète en sujets fidèles et totalement dévoués, dont les connaissances locales, la prépondérance qu'une longue administration leur assurait, pouvaient être très-utiles à la cause du Roi, et déterminer les Bretons à se contenter de la constitution qu'il leur donnerait.... Et ils conservèrent leurs places, comme ils les ont conservées à chacune des réactions qui ont ensanglanté la France.

COUDÉ,

Avocat à la Cour royale de Rennes.

Paris, 8 août 1814.

Digitized by Google

ORAISON FUNÈBRE

DE MONSEIGNEUR

ANTOINE-MATTHIAS-ALEXANDRE JAQUEMET

ÉVÊQUE DE NANTES*

« Mementote præpositorum vestrorum,
» quorum intuentes exitum conversatio-
» nis, imitamini fidem. »
« Souvenez-vous de ceux qui furent
» placés à votre tête, et considérant la
» fin de leur vie, imitez-les dans leur
» foi. »

(Hébr. XIII, 7.)

Monseigneur [1],

Etait-ce bien à moi d'élever aujourd'hui la voix dans cette enceinte? J'ignore l'art de bien dire et je porte le deuil d'un Père. — A ces deux titres, le silence convenait mieux à ma douleur comme à ma faiblesse. — La Providence en a décidé autrement; et je viens, en ce moment, vous entretenir de celui que nous avons perdu, à quelques pas de cette tombe qui naguère, sous nos yeux, s'est refermée sur lui, et tout près de cet autel où il montait jadis si imposant et si pieux.

C'est donc une main filiale et respectueuse qui va soulever devant vous les voiles que la mort a jetés sur son cercueil, pour replacer un instant, sous votre regard, sa vie tout entière. Vous dire que je le ferai avec les froids jugements de l'indifférence, je ne le puis.

* Prononcée dans l'église Cathédrale le mercredi 19 Janvier 1870.

[1] Mgr de la Hailandière.

Digitized by Google

Toutefois, Mes Frères, ne redoutez pas les partialités de la tendresse. En venant offrir à votre attention et à vos hommages cette vie qui, j'aime à le penser, a mérité les complaisances miséricordieuses du regard divin, je n'obéis pas au désir de concilier à la mémoire de votre Evêque une vaine et trompeuse renommée. Du fond de sa tombe il me semblerait l'entendre m'en adresser des reproches. Ceux qui l'ont connu, en effet, savent qu'il n'aimait pas l'ostentation et le bruit. Mais *s'il est bon de taire les secrets du roi, il est honorable de révéler les œuvres de Dieu* [1]. Je n'ai pas d'autre but en cette circonstance; et Dieu dont je cherche la gloire gardera, je l'espère, mes lèvres fidèles à la vérité.

D'ailleurs, Mes Frères, vous êtes ici mes garants. J'ai vu, au jour des obsèques de votre premier Pasteur, ces magnificences de la mort que votre deuil étalait sur le passage du funèbre cortége, et où votre douleur cherchait je ne sais quelle consolation suprême, et j'ai compris, à n'en pouvoir douter, combien vous paraissait grande la perte que l'Eglise de Nantes venait de faire. J'ai vu, pendant trois jours, ces flots innombrables de fidèles qui s'approchaient avec attendrissement et vénération de ces restes bénis, et demandaient à leur contact cette vertu mystérieuse qui ne s'échappe que du corps des élus de Dieu; et j'ai compris qu'à vos yeux cette mort avait été précédée d'une sainte vie. J'ai vu couler les pleurs de tous ceux qui, à des titres divers, avaient mêlé leur vie à cette vie, et j'ai compris la place qu'elle occupait dans bien des cœurs; et je me suis rassuré. La louange, appuyée sur ces témoignages, ne peut être ni une complaisance, ni une témérité. — Et voilà pourquoi je viens avec confiance rendre hommage à cette chère mémoire, et faire devant vous l'éloge d'Illustrissime et Révérendissime Père en Dieu, Mgr ANTOINE-MATTHIAS-ALEXANDRE JAQUEMET, Evêque de Nantes, assistant au Trône Pontifical.

J'essaierai de vous dire ce qu'il fut dans sa vie privée et intime, dans son diocèse et dans l'Eglise; et, si Dieu vient en aide à ma faiblesse, cette louange suffira.

I

L'Eglise de France respirait entre deux luttes. Son sang ne coulait plus. Pour panser ses blessures, une main accoutumée aux combats et à la victoire déposait un instant le glaive et signait le concordat.

[1] Tob., XII, 7.

Digitized by Google

Les temples se rouvraient à la foule des chrétiens fidèles que la hache révolutionnaire n'avait pas eu le temps de moissonner, et l'hymne d'action de grâces montait de toutes parts vers les cieux.

Ce fut peu après cette époque, au milieu de ces joies et de ces espérances, qu'Antoine-Matthias-Alexandre Jaquemet naquit à Grenoble, le 6 septembre 1803.

Faut-il y voir un dessein spécial de la Providence? A quelques années de distance, avant et après cette date, l'antique et noble cité devait recevoir dans ses murs deux Papes exilés et captifs; et, jonchant leur chemin de fleurs, les accueillir l'un et l'autre en triomphe, comme on accueille un vainqueur ou plutôt un père qui revient, après une longue absence, dans une famille chérie. — En fixant sur cette terre fidèle la naissance de celui qui devait être un jour notre Evêque, Dieu voulait-il faire entendre que plus tard l'exilé de Gaëte pourrait sans crainte lui confier une portion choisie de son troupeau, et l'appeler du nom de frère; que dans cette frêle poitrine battrait, à défaut d'autre souffle, le souffle ardent de l'amour de l'Eglise et de l'amour de la Papauté, respiré pour ainsi dire en naissant? Je n'en sais rien.

Toujours est-il qu'à ceux qui disaient à sa mère, en le voyant si chétif, qu'il ne pourrait pas vivre et qu'elle aurait tort de s'attacher à lui, elle répondait avec assurance : *Vous vous trompez. Il vivra pour la gloire de Dieu et le bonheur de sa famille.*

La confiance en Marie était, sans doute, le gage de ces espérances presque prophétiques d'une mère. L'enfant avait tressailli dans son sein, aux approches de l'autel de Dieu, le jour même où l'Église célèbre la fête de la Visitation de la très-sainte Vierge; et, à ce moment, par une inspiration soudaine, elle l'avait consacré à la Reine du ciel. C'était mettre en bonnes mains ses destinées, et nul doute que sa seconde mère ne veille désormais sur lui, et ne le conduise, guide invisible, dans toutes les voies que la divine Providence ouvrira devant lui.

Suivons nous-mêmes ses premiers pas.

Le chef de sa famille, remplissant des fonctions dans une administration financière, subissait les exigences de cette situation, et ne pouvait pas, à son gré, se fixer longtemps dans un même lieu. Alexandre Jaquemet était au berceau encore, lorsqu'il fut transplanté bien loin de ce beau ciel du Midi qui l'avait vu naître, et dix années de son enfance s'écoulèrent sur le sol de la Belgique, terre française

Digitized by Google

alors. Ce fut là qu'il commença le cours de ses études classiques; puis il vint, avec sa famille, habiter à Saint-Jean-d'Angély, où il fut placé au Petit-Séminaire, pour y continuer son instruction.

Délicieuses prémices de la vie, années pures et charmantes, qui s'épanouissent, comme les fleurs au soleil, d'abord sous l'œil d'une mère, et plus tard sous le regard de ces maîtres auxquels la sainte Église donne le cœur et souvent le nom de Pères, qu'il serait doux de vous voir refleurir tout entières, dans les souvenirs de cette belle vie, dont nous verrons un jour le plein développement!

Cette joie nous est en partie refusée; mais, après tout, qu'importe? La fleur épanouie n'a pas des beautés et des parfums d'une autre nature que ces beautés et ces parfums qui s'élaborent lentement sous l'enveloppe fermée ou à peine entr'ouverte de son calice. Et ce que nous connaissons de notre Évêque, dans les années de sa maturité, nous permettrait de deviner ce qu'il fut dans les années de sa jeunesse et de son enfance.

Ne perdons rien pourtant de ce que la Providence veut bien nous laisser entrevoir dans un passé déjà trop loin de nous. Cette jeune plante, si faible sur sa tige, reçut la principale culture des mains d'un homme éminent et d'un maître dévoué autant qu'habile, M. l'abbé Maréchal, dont le nom n'est pas inconnu parmi nous. Dans cette cité même, des mémoires doublement fidèles pourraient dire quelle puissante et durable impulsion ce prêtre vénérable savait donner aux facultés naissantes des âmes qu'il avait à former. Or, ces facultés, dans l'âme d'Alexandre Jaquemet, n'étaient pas des facultés communes. Dans une famille où la distinction de l'esprit semble se transmettre en héritage, sans jamais se séparer de la vertu, la précocité d'intelligence du petit Alexandre était remarquée. Ces qualités naturelles, cette culture habile et dévouée devaient lui assurer, dans les luttes classiques, de brillants succès: il les obtint.

Chose surprenante, dans cet âge si tendre, cet enfant délicat, de médiocre stature, spirituel, enjoué, vif à l'extrême par tempérament, ses maîtres, comme ses condisciples, ressentaient pour lui du *respect*. Était-ce sur son front, ce double rayon de l'âme, qui se compose de doctrine et de pureté? Était-ce dans son regard, dans son maintien, dans ses habitudes, dans sa parole, comme un reflet anticipé du sacerdoce, auquel aspirait déjà son âme si naturellement sacerdotale? Il y avait de tout cela, sans doute, dans le jeune et brillant élève de Saint-Jean-d'Angély, dans ce pieux enfant de la

Digitized by Google

très-sainte Vierge, doublement consacré à cette Reine du ciel, autrefois par sa mère, aujourd'hui par le choix de son cœur.

Aussi sa famille ne put-elle être surprise, lorsqu'à la fin de ses humanités, à peine âgé de seize ans, il manifesta la volonté d'entrer au Séminaire de Saint-Sulpice, pour s'y préparer aux saints Ordres.

Son jeune âge, sa frêle santé, les désirs et les conseils de ses parents et de ses maîtres amenèrent un délai d'un an.

Enfin il est libre d'obéir à l'attrait qui le sollicite. Il part, il suit le cours de philosophie dans cette maison d'Issy, où tant de souvenirs délicieux pour la piété laissent à peine quelque place, dans l'âme, à des souvenirs historiques qui ne sont pourtant pas sans intérêt et sans charme. Il parcourt, pendant six années, à Paris, les austères sentiers de la théologie, et guidé par le docte M. Carrière, qui l'a pris en affection, il en aborde d'un pas ferme les plus hauts sommets. Ces travaux, néanmoins, ne suffisent pas à l'activité de son esprit, et il faut un aliment à son cœur. On l'appelle donc à faire partie de ces admirables catéchismes de la paroisse de Saint-Sulpice, qui ont depuis servi de modèle à tant d'autres.

Ainsi préparé au sacerdoce par les méditations de la science et les exercices de la piété et du zèle, il voit alors combler le plus ardent de ses désirs : il est prêtre. Il monte pour la première fois au saint autel, le jour de la fête de l'Assomption, et il quitte le Séminaire.

Tour à tour préfet des études dans la maison des Clercs de la Chapelle de Roi ; retiré pendant un an, à Bordeaux, dans la famille de sa plus jeune sœur, après les événements de 1830 ; rappelé ensuite par Mgr Bernet dans le diocèse de la Rochelle, auquel il était agrégé ; nommé successivement, par son Evêque, professeur de théologie dogmatique au Grand-Séminaire, chanoine théologal, aumônier des Dames-Blanches, membre du Conseil épiscopal, il s'emploie avec zèle et succès à ces fonctions diverses, jusqu'à ce que les circonstances l'appellent à remplir ailleurs des fonctions plus hautes, mais toujours transitoires. Dieu le conduit ainsi par des voies multiples, incertaines en apparence et souvent brisées. Dans ces vicissitudes que la Providence impose à son existence, où va-t-il ? Il ne le sait pas. Il sait seulement que cette Providence maternelle a ses desseins toujours sages, et, comme il le fait entendre un jour à son plus jeune frère, ces desseins, il ne veut pas

Digitized by Google

les connaître, sinon quand il plaira au divin Maître de les lui manifester, ici-bas peut-être, au ciel du moins où se dit toujours le dernier mot de toutes choses.

En attendant que la Providence ait prononcé ce mot révélateur, semblable à l'abeille industrieuse, et dans ces conditions variées, dans l'activité comme dans les loisirs studieux, ou dans le repos réparateur auquel il sera de temps en temps condamné, avec un sûr instinct et un discernement merveilleux, il recueillera comme le suc de toutes choses et s'appropriera ce qu'elles renferment de meilleur et de plus utile, pour son instruction et sa formation, sans trop s'arrêter aux accessoires; et, par l'action combinée des dons de la nature et du secours de la grâce, des bienfaits de l'éducation et de l'influence des circonstances, il arrivera à se composer ces trésors de l'esprit et du cœur, des formes et du langage, qu'il a mis en œuvre parmi nous et dont l'ensemble attirait et imposait à la fois.

Que de choses il y aurait à dire ici de cet esprit modeste et distingué, fin et délicat, étendu et subtil, où la vivacité se joignait à la sûreté; difficile à prendre au dépourvu sur les choses qu'il lui convenait de connaître, prompt à saisir ce qui lui était étranger! Ornée de littérature et de poésie, sans jamais en faire parade, sa mémoire était surtout enrichie de tous les grands souvenirs de l'histoire, et lui fournissait à point nommé, dans un récit, avec une étonnante précision, les détails les plus inattendus et les plus exacts sur les époques, les faits et les hommes.

Tant que la maladie ne l'eut pas condamné à un silence presque continuel, sa conversation enjouée ou sérieuse, toujours digne et pleine de convenance, intéressait ou faisait sourire, sans jamais blesser en rien le bon ton ou la charité.

Il aimait d'ailleurs plus à écouter qu'à parler, témoignait un intérêt bienveillant à ce qui était dit par d'autres, et le respect inspiré par sa présence n'allait pas jusqu'à mettre obstacle à l'expansion et à une douce gaîté.

Que dire de son cœur, que la nature et la grâce avaient comme pétri d'énergie et de sensibilité? *Doleo et amo,* écrira-t-il un jour dans ses notes de retraites — *Je souffre et j'aime.* Tout son cœur, je crois, était là. Puissant à aimer, puissant à souffrir, puissant à concentrer ses propres souffrances pour consoler ceux qui souffraient et s'approprier leurs douleurs.

Ah! je le sais, il n'avait pas la surabondance des paroles et la

Digitized by Google

profusion des témoignages extérieurs. La puissance d'expansion est quelquefois en raison inverse de l'énergie des sentiments intimes. Mais quand il s'agissait de laisser tomber de ses lèvres ou de sa plume un de ces mots de bonté ravissante ou de suave tendresse qui guérissent, comme par enchantement, une âme blessée, en vérité je suis tenté de dire qu'il n'avait pas d'égal.

C'est dans ces courtes paroles, accompagnées d'un doux sourire, c'est dans ces lettres toutes pleines des expressions les plus affectueuses que son cœur aimant se révélait.

Ne soyons donc pas étonnés, Mes Frères, si, malgré une certaine réserve apparente, ce cœur suscita autour de lui des amitiés ardentes et fidèles. Sa jeunesse ecclésiastique et son âge mûr le mirent en relation avec des condisciples ou des prêtres qui ont occupé depuis des postes divers dans la hiérarchie sacrée. Les nommer serait nommer des hommes que l'Eglise de France a comptés ou compte encore parmi ses membres les plus vénérés. Ceux qui lui ont survécu ont pleuré sa mort; et leurs lettres resteront avec celles d'amis plus récents, mais non moins dévoués et non moins illustres, comme un hommage attendri et tout spontané à la mémoire de celui qui fut notre Père, et un témoignage non équivoque des vives affections qu'il avait su mériter.

Lui aussi, hélas! avant d'être pleuré, il avait eu à pleurer sur de saintes amitiés que l'infatigable mort était venue successivement briser. Lui, le plus faible de tous, et à peine moins âgé que plusieurs d'entre eux, il se vit ravir, l'un après l'autre, des amis comme M. de Courson, M. Vrignaud, M. Féret, M. Dandé. Qu'on lise les lettres émues par lesquelles il annonçait à son diocèse la mort de ces hommes vénérés, et qu'on nous dise si ce cœur savait sentir et aimer.

N'est-ce pas cette inclination sympathique de son cœur qui lui inspira, une fois Evêque, et séparé de sa famille selon le sang par la double consécration du sacerdoce et de l'épiscopat, de se créer une famille selon l'esprit?

Ceux qui ont eu l'honneur d'en faire partie peuvent dire quel désir il avait de leur être agréable et de leur faire aimer sa commensalité; d'éviter ce qui pouvait leur être à charge, même lorsque, dans ces dernières années, l'état de sa santé lui aurait donné le droit de demander davantage. Ils se rappelleront toujours combien, dans ses rapports avec eux, il fut doux en exerçant l'autorité, paternel

Digitized by Google

dans le commandement, modeste dans ses exigences, d'une familiarité confiante, d'une indulgence presque sans bornes, d'une rare patience et sérénité ; mais ce qu'ils n'oublieront jamais surtout, c'est le désir ardent qu'il avait de les sanctifier et de se sanctifier avec eux.

Fidèle aux exemples et aux leçons qu'il avait reçus, dans les années de sa jeunesse cléricale, de ces prêtres de Saint-Sulpice dont il parla toujours avec tant de respect, d'amour et de reconnaissance, il voulut en faire la règle de sa vie et de la vie de sa famille spirituelle, dans la demeure épiscopale.

Aussi longtemps que sa santé lui permit de séjourner à la ville, chaque jour, non-seulement on s'asseyait à une table commune, mais chaque jour encore on faisait en commun l'examen particulier, la lecture spirituelle, la prière du soir, après laquelle il prenait congé des siens en les bénissant avec cette croix de l'Archevêque-martyr qu'il portait toujours sur son cœur et qu'il leur donnait à baiser. Chaque mois, on faisait ensemble les exercices de la retraite du mois. Et, dans ce qui ne pouvait être commun, ses exemples indiquaient à tous la voie qu'ils avaient à suivre pour arriver à la sainteté.

Quelles vertus ne lui vit-on pas pratiquer ?

Sa foi était ardente. Elle imprégnait tout son langage, dictait ses jugements, inspirait sa conduite. Ce n'était pas seulement une conviction, c'était une impression vive et profonde, qui, dans les grands actes de la religion, mais surtout dans les fonctions du sacerdoce et de l'épiscopat, le pénétrait de respect, d'émotion, quelquefois d'une sorte de terreur.

Elle avait en lui cet épanouissement surnaturel, qui est comme la parure de toute âme vraiment catholique, la piété, dans ses deux manifestations les plus belles et les plus délicieuses, la dévotion envers Jésus dans l'Eucharistie et la dévotion à Marie.

On ne le vit jamais manquer à sa visite au Saint-Sacrement. Il y passait volontiers des temps considérables, dans cette petite chapelle de sa maison de campagne, si froide dans la mauvaise saison, que les plus robustes y avaient à souffrir. Pour lui, il semblait ne pas s'en apercevoir. Il aimait à y réciter son bréviaire et à y faire sa lecture. Durant un assez long espace de temps, à Nantes, le premier vendredi de chaque mois, alors que la nuit étant venue, les portes du vaste temple étant fermées, la lampe du sanctuaire veillait seule devant le tabernacle, il conduisit les siens aux pieds du Dieu

Digitized by Google

caché de nos autels, et là, pendant une heure, il priait, il méditait, il adorait avec eux.

Toute filiale était sa dévotion envers Marie. Le chapelet était souvent entre ses doigts, et l'image de la très-sainte Vierge était constamment sous son regard, dans sa chambre, dans son cabinet de travail, et, pendant les courses pastorales, jusque dans sa voiture, où il avait suspendue devant ses yeux une peinture sur émail, ayant appartenu au saint Évêque de Genève, et représentant Marie avec Jésus entre ses bras.

Déjà nous avons dit un mot de sa charité. Nous ne pouvons nous empêcher d'en parler encore ici.

Avant que la continuité de ses souffrances et l'affaiblissement graduel de ses forces eût éteint en lui presque toute expansion extérieure, il aimait ce qui pouvait répandre dans ses réunions intimes une douce et aimable gaîté; et nul n'était plus à même d'y contribuer. Dans la diversité des situations que la Providence lui avait faites, il avait beaucoup vu, et, doué d'une mémoire fidèle et d'un esprit observateur, sans nul doute il était riche en souvenirs. C'est en vain néanmoins qu'on eût cherché dans sa conversation des mots, des traits, des révélations qui fussent de nature à offenser la mémoire des morts ou à blesser les égards dus aux vivants. La louange venait sur ses lèvres plus aisément que la critique, et il eût plutôt réprimé qu'encouragé toute saillie tant soit peu maligne, qu'on se fût permis, par surprise, de laisser échapper devant lui.

Et cependant, il évitait avec un soin extrême de rien dire de désobligeant, même à ceux qui n'auraient pas eu la même délicatesse pour autrui; et maintes fois, quand il avait entendu ou remarqué quelque chose de répréhensible, il aimait mieux qu'on fût amené par les circonstances à s'en apercevoir soi-même, que de faire de la peine en le signalant directement.

Ce qu'il y avait dans cette manière d'agir de véritable esprit d'humilité et de mortification chrétiennes, quiconque a étudié la nature humaine, sur le terrain de son propre cœur, le reconnaîtra aisément.

J'ai prononcé le mot de mortification. Cette mortification tout intérieure n'excluait pas dans votre Evêque la mortification des sens. Il la conseillait aux autres, et l'usage même des instruments de pénitence ne lui paraissait pas une pratique surannée. Comme pour son prédécesseur, le crucifix était pour lui un spectacle auquel

Digitized by Google

il demandait sans cesse des émotions nouvelles, et il affectionnait le Chemin de la croix. Obligé par sa frêle constitution à une foule de ménagements, on peut dire que, ces ménagements exceptés, il se retranchait tout ce qu'il pouvait se retrancher, et ceux qui l'ont vu de près savent jusqu'à quel point il était étranger à toute recherche de la sensualité.

Pourtant, avouons-le, il aimait les fleurs ; et, sans en aspirer le parfum, il ne se défendait pas de réjouir ses yeux au spectacle de leurs multiples et délicates beautés ; mais le disciple bien-aimé de Jésus ne se complaisait-il pas à caresser du regard et de la main un paisible et innocent oiseau ; et reprocherons-nous à cette âme assidue à tant de sévères labeurs, de prendre de temps en temps quelque repos dans la contemplation des fleurs, dont les grâces fragiles et les beautés d'un jour lui servaient à élever sa pensée vers la beauté éternelle et souveraine du Dieu qui les avait créées ?

Dieu, du reste, à mesure que son serviteur avança dans la vie, se plut à faire naître sous ses pas d'autres fleurs, les fleurs du Calvaire, aux âpres senteurs, qui s'appellent les épreuves et les souffrances de l'âme et du corps. — Ce qu'il y eut pour lui de douloureux et d'amer pendant ces dix dernières années de son épiscopat, où, à part le travail aride et sans relâche de l'administration, il dut renoncer peu à peu à tout ce qui pouvait dilater son cœur et rafraîchir son âme, Dieu seul le sait bien.

Pourtant il nous est permis d'en entrevoir quelque chose dans les notes intimes que notre Evêque nous a laissées. Rien n'est touchant comme les sentiments qui les remplissent. C'est une impression profonde du mystère de la croix et un désir ardent d'y pénétrer plus avant : « J'en ai goûté les fruits, écrit-il ; mais l'amour prodigieux de Notre-Seigneur et des Saints pour les souffrances est encore pour moi un mystère caché. Je demande fréquemment à Notre-Seigneur de lever les sceaux de ce livre sacré. *Da quod jubes et jube quod vis.* — Faites-moi comprendre, aidez ma volonté et je vous suivrai. »

C'est une soumission sans bornes à la volonté de Dieu, et un besoin d'expiation pour ses péchés qui nous confond dans une vie comme la sienne : « Adhérer avec amour en esprit d'expiation pour mes péchés et ceux de mon peuple à la justice de Dieu qui s'exerce sur moi, écrit-il encore. — *Doleo* et *Amo.* Expiation et amour. » — Et ailleurs : « Dans les cérémonies de la consécration épiscopale,

Digitized by Google

j'ai répondu à beaucoup de questions : *Volo. Je veux.* Maintenant, à la fin de mon épiscopat, Notre-Seigneur m'envoie la privation et la souffrance, et il me demande : Veux-tu, après avoir agi, souffrir avec moi... pour l'expiation de tes péchés ? Je dois répéter sans cesse : « *Volo.* Oh ! oui, Jésus, *volo, volo. Je veux, je veux.* »

Il veut, et, avec la grâce de Dieu, comme en toutes choses, il veut bien. Dans la souffrance et l'épuisement, il est toujours empressé au labeur, appliqué à sa tâche, depuis l'heure de son lever jusqu'à celle de son coucher, sans même se reposer dans les instants qui suivent son modeste repas. A la fin du jour, il est vrai, la pauvre nature est bien brisée. « Dieu me donne chaque matin, dit-il, assez de forces pour aller jusqu'au soir. » Et chaque jour, en effet, avec la même activité d'esprit et la même vivacité de conception, il reprendra la tâche de la veille, jusqu'au jour de l'éternel repos.

II

Tel est l'homme avec ses apparences fragiles, son esprit vigoureux et délié, son cœur tendre, sa foi vive, sa piété profonde, sa puissante activité intellectuelle, sa forte volonté. Assez longtemps nous l'avons contemplé dans sa vie privée et intime. Il faut maintenant monter plus haut, gravir ensemble les marches du temple, si je puis appeler ainsi une vie où partout nous trouvons Dieu. Il faut le contempler dans les régions plus élevées de la vie publique, et le voir à l'œuvre, pendant un épiscopat de vingt ans, dans le gouvernement de ce beau diocèse de Nantes, que Jésus-Christ et son Vicaire lui avaient confié.

Nous avons vu que Dieu, à qui appartient le secret de nos destinées, s'était plu à conduire Mgr Jaquemet par des voies comme incertaines, qui dérobaient à son regard le but vers lequel il était mené ; mais c'était pour l'y préparer plus parfaitement.

Vous souvenez-vous, Monseigneur, de ce jour où, à Nantes, avec deux jeunes amis, dont l'un devait être depuis le premier évêque d'Alger, et l'autre est encore aujourd'hui l'Evêque de Metz, vous remontiez, sur une petite barque, le cours de cette rivière de l'Erdre, dont les flots paisibles semblent dormir entre ses bords enchanteurs ? Le charme d'une excursion joyeuse ne vous empêchait pas de penser à un ami absent, et bientôt quelques lignes affectueuses allaient lui porter au loin et le récit de vos innocents plaisirs et le regret de les avoir goûtés sans lui.

Digitized by Google

Mystérieuse coïncidence ménagée par Celui qui voit d'un même coup d'œil et le présent et l'avenir. Vous ignoriez alors que cet ami absent, l'abbé Jaquemet, car c'était lui, serait plus tard le pilote de cette nef mystique qui porte au ciel et sur la terre le nom de l'Eglise de Nantes.

Avant qu'il en prît le gouvernail, et afin qu'il le pût tenir d'une main ferme et expérimentée, Dieu avait voulu qu'il s'initiât ailleurs à cette science difficile.

Mgr Bernet, qui fut depuis décoré de la pourpre, transféré par le Saint-Siége au gouvernement de l'Eglise d'Aix, désira que le jeune théologal de la Rochelle le suivît dans son nouveau diocèse et lui prêtat, comme vicaire général, l'appui de sa sagesse précoce. La Provence garde encore le souvenir des cinq années qu'il y passa ; mais sa faible santé s'altéra sous ce climat brûlant, et il dut une fois de plus chercher un peu de repos dans sa famille.

Il n'y goûta pas longtemps les charmes du recueillement et de loisirs utiles, que l'archevêque de Bordeaux ne voulut pas laisser sans honneur, et dont le Père Lacordaire, prêchant alors une station dans cette ville, venait souvent réclamer sa part.

Depuis deux ans archevêque de Paris, Mgr Affre l'appela près de lui, pour lui confier, dans un poste aussi élevé que périlleux, ces fonctions de vicaire général qu'il avait si dignement remplies dans la métropole de la Provence.

Ce qu'il mit au service de l'illustre archevêque d'expérience et d'habileté, de souplesse et de flexibilité d'esprit, de calme et de circonspection vigilante, de fermeté mesurée et sage, dans les attributions délicates et difficiles qui lui furent données; ce qu'il prit de part aux actes nombreux et importants de cette grande et noble vie; et aussi ce qu'il put apprendre à l'école de ce docte Pontife, qu'un ministre de la Restauration songeait à nommer, tout jeune prêtre, au Conseil d'Etat; ce qu'il put retenir pour lui-même des exemples d'un prélat aux franches et fières allures, qui, sans s'écarter du respect dû aux majestés d'ici-bas, ne consentit jamais, même en leur présence, à tenir la vérité captive : nous pourrions peut-être l'étudier avec intérêt.

Mais la grandeur unique de l'événement qui termine cet épiscopat domine et couvre tout ce qui a précédé.

La pensée n'est plus libre; et tous les autres souvenirs sont comme forcés de s'effacer devant celui-là.

Digitized by Google

Au bruit de la guerre civile, et aux cris des victimes qui, de quelque côté qu'elles succombent, sont également ses enfants, l'archevêque s'est levé pour aller porter des paroles de réconciliation et de paix. Mais là encore il était dans les desseins éternels qu'un seul mourût pour le salut de tous. L'archevêque tomba, blessé à mort, et son sang fut le dernier versé.

L'histoire le dira; mais l'histoire dira aussi que l'archevêque-martyr ne marchait pas seul en ce jour; et que des deux vicaires généraux qui se tenaient à ses côtés, l'un, M. l'abbé Jaquemet, ne dut qu'à une protection plus spéciale de la Providence de n'avoir pas été victime comme lui. Du moins ce ne fut pas faute d'avoir généreusement exposé sa vie, et, autant qu'il le put, il *s'approcha de la mort* [1].

Il y a quelques mois à peine, notre évêque, pour la première fois, fut forcé de prendre la plume et de le raconter lui-même. Dans quelles circonstances, vous le savez ! Avec quel calme, quelle sérénité, quelle modestie, quelle absence de toute amertume, vous le savez aussi ! On n'a pas vu mourir un martyr sans avoir appris à pardonner.

Le jour où tomba l'archevêque, sa main mourante mit dans la main de son compagnon d'héroïsme son anneau pastoral et sa croix ensanglantée. C'étaient les insignes de l'épiscopat, c'était le secret de Dieu, entrevu peut-être par la victime expirante, qui commençait à se révéler. Encore quelques mois, et ce secret sera dévoilé pleinement.

Le vénérable évêque de Nantes, Mgr de Hercé, sentait ses forces chanceler sous le poids de l'âge. — Il demanda un successeur, et grâce aux actives démarches de M. l'abbé Vrignaud, l'un de ses grands-vicaires, il obtint du pouvoir exécutif que ce successeur serait le courageux vicaire général de Mgr Affre, M. l'abbé Jaquemet.

Avec quelle joie le vieil évêque salue son héroïque successeur ! « Vous arrivez, Monseigneur, lui écrit-il, entouré de cette auréole dont vous a couronné votre belle conduite à côté de votre saint prélat, et on s'est écrié : c'est Dieu qui l'a nommé. » Avec quelle confiance il le présente, de son lit de mort, à ses bien-aimés diocésains ! Avec quelle reconnaissance émue, enthousiaste, les vicaires capitulaires l'annoncent au fidèle peuple de Nantes, en ordonnant

[1] Philipp. II, 30.

Digitized by Google

des prières pour le repos de l'âme de celui qui l'avait choisi : « C'est le dernier bienfait de son épiscopat, c'est le testament de son amour. Et quel plus magnifique présent pouvait-il faire » à son diocèse ?

Hélas ! celui qui faisait ce don ne devait pas le voir de ses yeux ! Pie IX venait de prendre le chemin de l'exil, et c'est le 2 avril de l'année suivante seulement, que le Pontife réfugié à Gaëte put préconiser le nouvel évêque de Nantes, fils bien-aimé, engendré dans ses fers, et recevant de Pie IX, après l'avoir reçu de Mgr Affre, le grand enseignement de la fermeté dans le sacrifice.

Maintenant donc il peut avec confiance offrir ses mains et son front à l'onction sainte. Il ne s'est pas arrogé cet honneur de l'épiscopat par des désirs ou des sollicitations téméraires.

Dieu l'y a appelé, par la voix de tout un peuple interprétant le dernier acte d'un martyr, par les supplications d'un Evêque mourant et par le commandement du chef suprême de l'Eglise. Ce n'est pas lui qui s'est glorifié; *mais c'est bien Dieu qui l'a nommé.*

Malgré cela, il se trouble et il hésite. Il hésite à mesure qu'approche le jour saint et solennel de la consécration épiscopale. Et, après avoir reçu l'onction, il hésite encore, tant est grande sa défiance de lui-même, tant est vive l'impression qui le pénètre et le fait tressaillir à l'aspect de la dignité sublime et des redoutables devoirs de l'épiscopat.

Enfin, il se redresse sous son fardeau sacré. Il vient vers nous, au nom du Seigneur, en qui il met son appui. Combien douce et pacifique est son entrée ! La devise qu'il a recueillie des lèvres de son Archevêque et qu'il a inscrite dans ses armes, après l'avoir gravée dans son cœur, nous dit ce qu'il veut être pour nous. Ce n'est pas un roi ou un maître, c'est un Père, c'est un Pasteur, résolu, à l'exemple du divin Pasteur, à donner sa vie pour ses brebis.

L'a-t-il fait ? Je réponds sans crainte : sa devise résume son épiscopat. Son épiscopat, c'est sa vie, ou, pour suivre de plus près le texte sacré, c'est son âme se donnant tout entière à ses diocésains.

Dans les premières années de cet épiscopat, à la vue de cette organisation si frêle, qu'un souffle semblait capable de la briser, on disait de lui, trop ingénieusement peut-être : « Monseigneur l'Evêque de Nantes, ce n'est pas un corps, c'est une âme. » Laissez-moi,

Digitized by Google

Mes Frères, m'emparer de ce mot et l'élevant à une signification plus haute, vous dire à mon tour : une âme ! Si vous entendez par là une intelligence puissante, un amour fort et dévoué, une activité infatigable et une énergie incapable de défaillance, dans un corps toujours épuisé et défaillant, oui, votre Evêque, c'était une âme, une grande âme; et c'est cette âme qu'il a mise à votre service.

Cette âme, comme elle se livre à nous, comme elle respire et comme elle frémit dans cettre lettre pastorale qu'il écrit à son diocèse, au milieu même des émotions de son sacre ! Comme elle embrasse toutes les âmes dans son immatérielle étreinte ! Puis, quand elle s'est définitivement unie à nous, comme cette âme n'est plus seulement son âme, mais notre âme, l'âme de ce grand corps qu'on appelle dans l'Eglise catholique un diocèse, l'animant, le vivifiant, le fortifiant, le protégeant contre tout dépérissement, contre toute atteinte funeste, entretenant en lui et vigueur et beauté !

La vie d'un diocèse se compose d'un double élément, la vie matérielle et la vie spirituelle. Inégales en dignité et en importance, elles sont pourtant inséparables et toutes deux réclament à des degrés divers les soins et la sollicitude d'un Pasteur digne de ce nom.

Votre Evêque ne le méconnut pas. Par son impulsion, ses encouragements, ses conseils, l'ordre, la régularité, la prévoyance, s'introduisirent de plus en plus dans l'administration temporelle des paroisses. Les grands et nombreux intérêts qui s'y rattachent furent efficacement procurés, protégés, développés. L'accomplissement fidèle des obligations perpétuelles ou temporaires, qui s'y trouvent souvent unies, fut assuré et garanti pour l'avenir par les précautions les plus sages. Les charges pieuses et les droits utiles légués par les siècles antérieurs, et dont les vicissitudes des temps avaient pu affaiblir et même éteindre la mémoire, ou suspendre l'exercice, furent recherchés jusque dans un passé reculé, et rétablis suivant les règles de l'Eglise et les lois d'une parfaite équité ; puis mis en garde contre un nouvel oubli, avec toutes les traditions, les titres, les souvenirs locaux, dans ces précieuses archives des paroisses dont il recommanda toujours si fortement la formation.

Des résultats de cette sollicitude éclairée et constante appliquée à l'ordre matériel plusieurs demeureront obscurs ou complétement ignorés du grand nombre; mais il en est qui frappent tous les regards, et puis-je ne pas les rappeler ici ?

Prêtres et pasteurs du diocèse de Nantes, si vos presbytères vous

Digitized by Google

offrent aujourd'hui une demeure moins incommode et plus décente que celle dont votre désintéressement et votre modestie savaient le plus souvent se contenter, n'est-ce pas aux inspirations de sa charité, quelquefois aux injonctions affectueuses de sa paternelle sollicitude que vous le devez ?

Et si le sol de ce beau diocèse, comme on l'a si bien dit déjà, a vu s'élever dans les villes comme dans les campagnes tant de magnifiques églises, monuments gracieux ou grandioses, lui formant comme une indestructible parure dont il s'est couvert pour des siècles, ne peut-on pas, dans une large mesure, en attribuer aussi la gloire à votre Évêque ?

Là, sans doute, il n'avait pas besoin de stimuler votre zèle, ou de réchauffer votre ardeur; mais dites si les appels de sa foi, si la direction de son expérience, si l'appui persévérant de ses sympathies et de son autorité et le concours de son intervention bienveillante autant qu'efficace, n'ont pas doublé votre élan, aplani les obstacles, multiplié les moyens et rendu non-seulement possible, mais souvent aisée, la réalisation de ces entreprises hardies, devant lesquelles des âmes non dépourvues de courage eussent été d'abord tentées de reculer.

Ah! je le sais, il en est qui ne lui en feront, ni à lui ni à vous, un titre à la reconnaissance et à l'honneur. A quoi bon des temples, disent-ils? L'univers n'est-il pas un temple érigé par la main de Dieu même à son éternelle Majesté? Ceux qui parlent ainsi ne savent pas, ou ils ont oublié que nous, enfants de l'Église catholique, nous avons l'attrait et le devoir de la prière commune, et le temple en est l'asile. Ils ne savent pas, ou ils ont oublié que nous avons le trésor des Sacrements, et le temple est le lieu béni où ce trésor est dispensé. Ils ne savent pas, ou ils ont oublié que nous avons l'Eucharistie, et que le temple est le palais sacré où le Dieu de nos tabernacles daigne résider nuit et jour.

S'ils se plaignent que ces temples soient trop splendides, et s'ils nous disent que Dieu n'a nul souci de ces somptueuses demeures : qu'un toit de chaume vaut pour lui les voûtes de nos basiliques, nous n'essaierons pas d'y contredire; mais nous répondrons que si Dieu n'a pas besoin de ces magnificences, nous, nous en avons besoin.

Nous croyons et notre foi a besoin d'éclater dans ces affirmations solennelles. Nous aimons, et notre amour ne fait pas tous ces froids

Digitized by Google

calculs, et sa joie est de prodiguer. Nous adorons, et nous voulons multiplier sous toutes formes nos adorations et nos hommages, afin de leur donner quelque proportion avec Celui qui est l'objet divin de ces hommages et de ces adorations.

Puis, à leur tour aussi, notre foi, notre amour et nos adorations se fortifient et s'exaltent au spectacle de ces splendeurs de la pierre et du marbre, de l'argent et de l'or, de ces richesses de la nature et de l'art, offertes par nous au Créateur, et qui nous rendent comme un reflet de sa Majesté sainte : et ainsi ces magnificences de notre culte sont tout à la fois effet et cause, signe matériel, et visible témoignage d'invisibles et toutes spirituelles réalités.

C'est parce qu'il l'avait compris, que notre Évêque ne cessa, par ses discours et ses exhortations, dans les tournées pastorales, par ses mandements, par ses sacrifices personnels, de favoriser cette œuvre de l'agrandissement, de la restauration, de la reconstruction de nos sanctuaires et de nos églises.

Les travaux longtemps suspendus de l'Église cathédrale furent enfin repris, grâce à ses sollicitations persévérantes, et tout nous fait espérer qu'il ne s'arrêteront plus. L'entrée du vieux temple s'embellit de statues nombreuses d'une remarquable exécution, dont notre vénérable Prélat faisait lui-même généreusement les frais. En même temps, sur tous les points du diocèse, on se mit avec ardeur à la tâche, et aujourd'hui, par le dévouement infatigable du clergé, par la libéralité des fidèles, et, disons-le par le large concours de l'Etat, l'œuvre est pour ainsi dire accomplie : grande et belle assurément, et telle, on peut le prédire, que les siècles qui viendront après le nôtre auront peine à ne pas l'admirer.

J'entends ici une dernière objection. Les pauvres, dans cette prodigalité dont on se fait gloire pour les monuments du culte, les pauvres, y a-t-on pensé? Mes Frères, cette préoccupation n'est pas d'hier. Pourquoi cette inutile profusion, disait le disciple cupide qui devait bientôt vendre son maître pour trente deniers? On aurait pu tirer un grand prix de ce parfum et de ce vase d'albâtre et le distribuer en aumônes?

Rassurons-nous, Mes Frères, les pauvres, votre Évêque avait trop véritablement le cœur d'un Pasteur et d'un Père pour les oublier. Il donnait avec munificence, jusqu'à effrayer parfois les confidents nécessaires de quelques-unes de ses charités; mais il donnait sans

Digitized by Google

bruit et en vue de Dieu seul ; et les établissements de bienfaisance, et les dispensaires, et ces malheureux de tout nom et de tout rang que secourait sa compassion, avaient seuls le secret de ce qu'il faisait pour eux. Que de fois, dans le cours de son épiscopat, n'élevait-il pas la voix en faveur des membres souffrants de Jésus-Christ ! Les pages qu'il écrivit pour plaider leur cause et les recommander à ceux qui pouvaient venir en aide à leur détresse, resteront parmi les plus touchantes qu'il nous ait laissées.

Ainsi, Mes Frères, Evêque et clergé, s'inspirant d'une même pensée, c'était, d'une part, toute activité laborieuse encouragée, et un noble salaire offert à ceux qui ont la force nécessaire pour le gagner : c'était, d'autre part, toute faiblesse aidée, autant qu'il est humainement possible, et les libéralités de l'aumône affectueuse et chrétienne versées à ceux qui ne peuvent plus rien pour eux-mêmes. C'était la pratique sans ostentation de théories que d'autres se contentent de professer.

Si l'édifice matériel des temples réclame à bon droit les soins et la sollicitude d'un Evêque, il n'est pas l'objet le plus important auquel ait à s'appliquer son zèle. L'édifice spirituel des âmes doit pardessus tout l'occuper. Ce devoir, ignorez-vous comment l'a rempli notre Evêque ?

A la base de cet édifice immatériel il faut une foi éclairée et raisonnable, et non pas une foi aveugle. Aussi l'Eglise a-t-elle eu toujours à cœur de répandre parmi ses enfants toute lumière et toute instruction. Ce n'est pas en vain qu'elle est l'épouse de Celui qui, étant *la lumière vraie, illumine tout homme venant en ce monde* [1]. Mais, hélas ! sa céleste lumière luit dans les ténèbres humaines et les ténèbres ne la comprennent pas. Comme son divin Fondateur, dans ce monde qu'il a créé, et qui ne le connaît pas, elle est, dans nos sociétés chrétiennes, qu'elle a faconnées de ses mains ; et celles-ci méconnaissent leur mère, jusqu'à vouloir la chasser, elle qui, par la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, fait de tous ceux qui la reçoivent de véritables enfants de Dieu.

Tout pénétré de l'esprit de la sainte Eglise, votre Evêque ne négligea rien pour donner à ses diocésains ce trésor d'une foi aussi éclairée que sincère. Innombrables sont les écoles chrétiennes qui se sont élevées sous son inspiration et sous ses auspices, et où l'ins-

[1] Jean, I. 9.

Digitized by Google

truction humaine et divine, les connaissances du temps et celles de l'éternité sont largement et souvent gratuitement données.

Rendons ici hommage à ces congrégations, de noms divers, mais d'un zèle égal, qui sont venues à son appel, et qui, dans l'ardeur d'une sainte émulation, travaillent à répandre de tous côtés l'instruction chrétienne par leurs leçons et la vertu par leurs exemples. Et ne refusons pas un juste honneur à ces instituteurs et institutrices laïques, qui ont souvent rivalisé de dévouement et d'esprit chrétien, dans cette tâche importante et ingrate, avec les membres des congrégations religieuses. Dans sa tendresse impartiale, je ne puis le taire ici, il formait pour eux des projets qui, en mettant à leur disposition les secours religieux abondamment dispensés aux membres des congrégations, auraient augmenté leur puissance pour le bien, en même temps qu'accru leur considération aux yeux des peuples. Je veux parler des retraites annuelles auxquelles il avait l'intention de les convier, lorsque la mort est venue l'atteindre.

Non content de favoriser de toutes ses forces la diffusion des bonnes écoles, il fit en sorte, partout où cela fut possible, qu'on leur assurât la durée et la perpétuité, par des fondations régulières et entourées de toutes garanties utiles.

Et ce qu'il réalisa dans les humbles sphères de l'instruction primaire, il l'accomplit aussi dans les sphères plus hautes de l'instruction secondaire, grâce à cette Liberté de l'enseignement dont il fut toujours attentif à défendre les conquêtes. On nous le rappelait naguère, et je n'ai pas à le répéter ; mais ce que je veux remarquer ici, comme nous l'avons remarqué déjà, au sujet de l'instruction primaire, c'est la forte stabilité qu'il a su imprimer à ce que l'on a appelé à juste titre une grande institution diocésaine. Il n'omit rien pour lui donner, chaque année, des éléments plus puissants de vie et de durée, et la mettre à même d'affronter avec succès les nobles luttes qui se préparent dans l'avenir ; léguant en mourant, à son diocèse, avec d'importants établissements, admirablement appropriés à leur but, tout un corps enseignant qui s'efforce d'acquérir de plus en plus le double prestige de la vertu et de la science, et de mettre au service des jeunes générations ambitieuses de s'instruire l'expérience unie au dévouement.

Quant à dire au prix de quels labeurs, de quelles sollicitudes du jour et de la nuit, il a obtenu ces résultats, c'est en vérité difficile et comme impossible.

Digitized by Google

Quelle science d'administration il a déployée au milieu d'inextricables difficultés qu'il résout comme en se jouant! Quelle vue nette de la fin à obtenir! Quelle habileté à trouver les moyens! Quel ordre dans l'emploi et la distribution des ressources! Quelle attention vigilante à garder l'équilibre de toutes choses, pour que les créations du présent ne deviennent pas les entraves de l'avenir! Quelle calme possession de soi-même, pour tout juger et tout apprécier avec maturité et prudence, tout exécuter avec une sage lenteur, sans céder à aucun entraînement, sans obéir à aucune impatience, mais aussi sans reculer jamais devant aucun obstacle placé sur le chemin du but qu'il veut atteindre! Ceux-là seuls peuvent s'en faire une juste idée qui l'ont vu à la tâche, dans la réalisation de cette vaste et difficile entreprise, l'une des préoccupations les plus incessantes de sa vie, comme elle sera l'une des meilleures gloires de son épiscopat.

Est-ce tout? Non sans doute. Il sait que le Christ, lumière et amour, doit vivre dans l'homme tout entier, qui est à son image et lumière et amour aussi; et, s'il lui prépare les esprits par la science unie à la foi, il veut lui donner les cœurs par la grâce et la charité.

Que n'aurais-je pas à dire ici si je voulais être complet? Toutes les œuvres du zèle apostolique qui peuvent contribuer à faire naître et à développer la vie de Jésus-Christ dans les âmes, à la renouveler ou à la ranimer quand elle s'est affaiblie ou éteinte, lui sont singulièrement chères.

C'est vous dire avec quelle maternelle sollicitude il encouragea et rendit fréquente la confession des petits enfants; fonda, multiplia, favorisa, autant qu'il était en lui, les retraites particulières ou collectives, paroissiales ou générales, les œuvres de toute nature qui sont, entre les mains du sacerdoce catholique, de si puissants moyens de communiquer, de conserver et d'accroître la vie chrétienne.

A toutes celles que l'on vous a déjà citées, je ne puis en vérité me défendre d'ajouter ces retraites d'enfants, où tant de petites âmes sont exhortées, éclairées, purifiées : où naguère, au dernier jour, sous les yeux de leurs parents attendris, tous ces petits anges recevaient, joyeux et fiers, les médailles bénies que leur Evêque et leur Père leur avait envoyées. Encore moins puis-je oublier la création de ces retraites pour les sourds-muets des deux sexes et d'un âge avancé, restés privés du bienfait de l'instruction, retraites dans les-

Digitized by Google

quelles, à force d'industrie, de dévouement et de bénédictions divines on réussit, dans un court espace de temps, à donner à ces infortunés une connaissance suffisante de Dieu, de nos mystères, des sacrements, pour se confesser et communier.

Je devrais mentionner encore ces exercices extraordinaires des Jubilés, auxquels il prenait toujours un intérêt si vif, et dont il aimait à recevoir et à lire les comptes rendus détaillés.

Mais ce qu'il faut citer surtout, au premier rang peut-être, parmi tout ce qu'il a tenté et réalisé pour la conversion et la sanctification des âmes, ce sont ces Missions décennales dont l'inestimable bien s'étend déjà presqu'à toutes les paroisses de ce grand diocèse. D'un seul coup et, pour ainsi dire, sans tâtonnement, il a fondé et établi cette œuvre avec une perfection d'organisation où il est permis de croire que l'avenir aura peu de chose à modifier. Par elle, il aura assuré, autant qu'il est humainement possible, dans son bien-aimé diocèse, la sanctification et le renouvellement des âmes, — comme par la solide organisation de l'enseignement il aura, suivant son pouvoir, assuré la diffusion d'une instruction et d'une science qui ne se sépareront pas de la foi.

Il me resterait maintenant à vous dire ce qu'il a fait pour répandre dans le diocèse de Nantes cette piété qui était en lui, envers le Dieu de l'Eucharistie et envers la très-sainte Vierge Marie. La piété catholique est en effet au temple spirituel des âmes ce que sont au temple matériel ces riches et précieuses décorations dont on couvre la nudité de ses colonnes et de ses murailles, ou ces parfums qu'on brûle autour de son autel.

Je devrais vous parler de ces paroisses nouvelles établies par lui avec tant de sagesse et dans des conditions prudemment ménagées de prospérité et de vie; de ces nouveaux postes de vicaires créés et dotés, toutes les fois que l'étendue des territoires et l'accroissement de la population lui faisaient légitimement craindre que les âmes ne pussent plus recevoir avec assez d'abondance les soins spirituels dont s'alimentent la piété et les vertus chrétiennes. Sur toutes choses il redoutait d'entendre un jour le reproche du Pasteur éternel : *Les enfants ont demandé du pain et il n'y avait personne pour leur en distribuer* [1].

Je devrais vous parler aussi de ces instructions pastorales, d'un style élégant et facile; mais toujours simples, pratiques, à la portée

[1] Thren. IV, 4.

Digitized by Google

de tous, par lesquelles il s'efforçait, avec l'autorité de sa parole épiscopale, de disposer les cœurs à la conversion et d'y répandre les sentiments d'une vraie et solide piété. Mais ce serait être infini et il faut se borner dans cette tâche immense.

Aussi bien, puis-je passer sous silence ce qu'il a fait pour ceux qui furent les auxiliaires de son œuvre, par la prédication, le ministère des Sacrements, la prière et l'exemple : son clergé et ses communautés ?

Son clergé, il avait l'ambition de le voir instruit et saint. Il le voulait instruit, et toute institution déjà existante pouvant conduire à ce but, il se faisait un bonheur de la soutenir et de la développer; toute idée nouvelle, favorable à la même fin, il l'accueillait, et, après mûr examen, la faisait sienne et travaillait à la réaliser. Non content d'avoir amélioré l'état matériel des Petits-Séminaires et colléges ecclésiastiques, et d'avoir obtenu de la générosité éclairée de l'Etat la construction de cet admirable Grand-Séminaire, que la plupart des diocèses de France pourraient nous envier, il mit ses soins à fortifier les résultats des études dans ces pépinières du sacerdoce. Les thèses publiques de théologie et de philosophie instituées, les examens des jeunes prêtres inaugurés et régulièrement pratiqués; ces jeunes prêtres eux-mêmes stimulés à produire des travaux intéressants et sérieux ; les conférences ecclésiastiques sans cesse excitées à répondre à la pensée qui les fit établir, rendront témoignage au zèle avec lequel il a cherché à entretenir et à fomenter de plus en plus, parmi ses prêtres, l'ardeur de l'étude et le goût de la science sacrée.

Son clergé, il voulait qu'il fût de tout point exemplaire et saint. Admirable fut, à cet égard, sa vigilance ; et, par ses avis publics ou privés, par les salutaires influences de la retraite pastorale à laquelle, malgré son état de souffrance, il se fit, jusqu'à l'année dernière, un devoir d'assister, par la ferveur constante de ses prières, il prit à cœur de conserver et de développer parmi les membres de ce clergé les saintes traditions qu'il y avait trouvées.

Disons aussi que, sachant son désintéressement, il n'omit rien pour épargner aux vétérans du sacerdoce les privations auxquelles les exposerait souvent une imprévoyance qu'on pourrait qualifier d'héroïque.

Ses communautés, il les voulait ferventes et dignes de leur sainte vocation. Tant qu'il en eut la force, il faisait sa joie de les visiter,

Digitized by Google

de leur parler, de les bénir. Il se considérait et il voulait être considéré comme leur ami et comme leur Père. Il était heureux de les voir prospérer, et multiplier leurs moyens d'action. Il veillait sur leurs intérêts légitimes. Toujours elles rencontraient en lui, dans leurs difficultés, un conseil sûr et un appui dévoué. Le diocèse de Nantes lui devra d'en avoir augmenté le nombre; et son Évêque, en lui donnant les humbles Filles de Sainte-Claire, — les auxiliatrices du Purgatoire, — les religieuses enseignantes de Chavagnes, — l'institution naissante des sœurs de l'Immaculée-Conception, — et enfin, tout récemment, les disciples de cet homme de Dieu, si vénéré dans nos contrées, le Père de Montfort, — aura accru d'autant le riche trésor d'œuvres parfaites, de prières, de science pieuse, de charité surnaturelle et de fervent apostolat, que moins d'un siècle a suffi pour former.

A ce clergé et à ces communautés, savez-vous ce qu'il a laissé comme magnifique et immortel abrégé de ses désirs et de ses ambitions pour eux? Deux noms, deux souvenirs de saints dont il ressuscite la gloire et dont il nous lègue l'exemple avec leurs restes sacrés. Vous avez nommé saint Emilien, l'évêque courageux, restitué par lui à l'amour de ce diocèse qu'il avait autrefois gouverné; et Françoise d'Amboise, la bonne et pieuse duchesse, béatifiée par ses soins : c'est-à-dire, d'une part la foi ardente et la vie sainte, le dévouement jusqu'à la mort à l'Eglise comme à la patrie, noble modèle pour son clergé; et, d'autre part, la suavité dans la force, la pureté, la mortification, le détachement du monde et des créatures, l'amour souverain de Dieu, doux et séduisant modèle offert à ses communautés.

Si maintenant nous voulons savoir le secret de tant de choses accomplies avec une si misérable santé, il est dans ce que nous avons dit tout d'abord : en venant à nous, il se donna à nous tout entier; il nous donna, avec son corps fragile, son âme forte et généreuse, et c'est cette âme qui a tout opéré.

On peut dire, avec vérité, qu'il s'était identifié avec nous; et qu'à partir du moment où il fut entré dans le diocèse de Nantes, ce diocèse fut tout pour lui. Il semblait qu'il fût né Nantais. Il aimait le séjour, l'esprit, les habitants de son diocèse.

Il aimait ces familles qui, se rattachant plus étroitement au passé, gardent, comme un précieux héritage, de beaux noms, de grands souvenirs, et la tradition de ces inépuisables dévouements dont le

Digitized by Google

vieux sang français a toujours été si prodigue. Il aimait ces autres familles, riches d'honneur et de probité, de vertus chrétiennes, d'intelligence et de savoir, qui se comptent en si grand nombre dans notre industrie, notre commerce et nos professions libérales. Les unes et les autres se souviendront de la grâce, de la courtoisie, de l'affabilité avec lesquelles, pendant longtemps, il leur ouvrit, chaque dimanche, son salon, dans la saison d'hiver. Il savait leurs alliances, les noms de leurs enfants et petits-enfants, leurs joies et leurs peines, et il y prenait une part dont on ne pouvait n'être pas touché. Il aimait ces classes laborieuses que l'Eglise a toujours tant aimées; et, à peine arrivé dans le diocèse, il jetait vers elles ce cri de tendresse confiante : A moi les ouvriers !

Il aimait son clergé, dont, vers la fin de sa vie, il lui fut si dur d'être forcément séparé, et dont il faisait rechercher les anciennes gloires dans les fastes sanglants de notre Révolution. Pendant vingt ans qu'il a été à sa tête, je ne sais s'il serait possible de rappeler une circonstance où il lui soit échappé de dire un mot à son désavantage. S'il avait des préoccupations ou des désirs, Dieu seul en recevait la confidence, et il ne s'en souvenait lui-même que pour prier ou pour agir avec opportunité.

Il aimait, dans le clergé, ces zélés missionnaires qui s'empressaient, avec tant de dévouement, sous son autorité, à évangéliser son diocèse, et à qui il fit cette résidence imposante et monumentale qui abrite leur vie studieuse. Il aimait ces fervents auxiliaires du clergé régulier, toujours prêts à le seconder pour le bien. Il vous aimait, saints religieux de Notre-Dame-de-Melleray, qui, par vos austérités, dans un siècle ennemi de la pénitence, confondez notre mollesse et expiez notre lâcheté.

Il aimait ses visites pastorales dont il revenait joyeux et comme fortifié. Il aimait les fêtes, les cérémonies, les réunions de tout genre auxquelles il était invité et où il imposait par sa dignité, édifiait par sa piété, ravissait par la grâce et l'à-propos de ses paroles.

Tout dévoué aux intérêts de ce cher diocèse, il travaillait à les servir, avec une assiduité infatigable, avec un dévouement de tous les instants, une étonnante appréhension de l'ensemble et du détail des choses, une prévoyance qui ne laissait que bien peu au hasard, une justesse de coup d'œil qui, sur les affaires plus encore que sur les hommes, l'a bien rarement trompé. Joignons-y un caractère modéré, patient, ennemi des discussions irritantes, contenant avec

Digitized by Google

soin sa vivacité naturelle : une pureté de motifs qui lui faisait juger toutes choses, à la lumière de la foi, et ne rechercher jamais que le plus grand bien : une fermeté que rien ne pouvait ébranler, quand il avait reconnu ce que Dieu et le devoir lui demandaient.

Ajoutons, enfin, qu'à l'égard des autorités diverses avec lesquelles les exigences de l'administration diocésaine le mettaient en rapports journaliers, le calme et la mesure, dans la discussion des affaires, furent toujours scrupuleusement observés. La paix et la bonne harmonie ne reçurent jamais de préjudice de divergences ou même des oppositions les plus profondes d'idées et de manières de voir,qui parfois pouvaient se produire.

Je viens de tracer, trop rapide et trop imparfaite, l'esquisse de ce que fut notre Evêque dans le gouvernement du diocèse que Dieu lui avait confié.

J'aurai achevé de le peindre et de le louer, lorsque je vous aurai montré ce qu'il fut dans l'Eglise catholique.

III

La vie d'un Evêque ne peut se concentrer dans les bornes étroites d'un diocèse. Elle est, à certains égards, catholique comme sa foi. Semblable à cette huile parfumée qui a coulé sur les mains et sur le front du Pontife, au jour de sa consécration, elle cherche sans cesse à se répandre et à étendre au loin sa douce et salutaire influence. Elle peut le faire sans crainte : la source à laquelle elle s'alimente ne sera jamais épuisée. Cette source, c'est Jésus-Christ.

Aussi plus elle s'épanche, plus elle veut s'épancher. Plus elle répand autour d'elle de lumières, de forces, d'amour, plus elle veut en répandre encore.

Et voyez comme il en est ainsi dans notre Evêque. Cette vie, qui est dans son âme, s'épanche bien au delà des limites de la cité et du diocèse et fait sentir au loin son action. Pour lui, comme pour l'Eglise, il n'y a pas des peuples et des peuples, des races et d'autres races. Il n'y a que la grande famille des âmes rachetées sur le Calvaire, que l'Eglise voudrait rassembler dans une vaste et sublime unité. Rien d'humain ne lui est étranger, parce que rien n'est étranger à Jésus-Christ.

Si le moment de l'histoire était venu, nous pourrions en donner ici des preuves, qui montreraient à quel point sa haute sollicitude s'étendait véritablement à tout ce qui, dans le Pays et dans l'Eglise,

Digitized by Google

est digne d'intéresser un Evêque : grandes questions, grandes infortunes, grandes renommées ; mais il n'est pas temps encore de rompre le silence sur ces choses, et nous ne parlerons que de ce qui peut être connu de tous.

S'agit-il d'ouvrir, sur quelque point de la France, un asile aux pauvres enfants abandonnés, pour les former aux rudes, mais saines habitudes de la vie agricole? Faut-il porter secours à la détresse de nos concitoyens décimés ou éprouvés par tous les fléaux, soit dans nos colonies lointaines, soit au sein même de la mère-patrie? Faut-il solliciter l'aumône catholique en faveur de ces pauvres Arabes, nos frères par la conquête, mais qui, ne l'oublions pas, pour être à jamais Français, ont besoin, avant tout, d'être chrétiens? Veut-on ajouter de nouveaux fleurons à cette couronne de sainteté dont brille le front de la France, par les solennités de la béatification de Germaine Cousin et de la canonisation de Benoit Labre? Songe-t-on, enfin, à relever de ses ruines une basilique autrefois célèbre dans l'Europe entière, sur la tombe même de l'illustre Pontife qui fut le modèle à la fois de l'épiscopat, du sacerdoce et de l'ordre monastique? Toujours, pour y concourir, sa voix s'élève pressante et persuasive, et toujours elle est entendue.

Cette voix épiscopale, qui a des supplications puissantes à mêler à tous les appels charitables et à tous les cris de détresse de notre patrie, elle a de magnifiques paroles aussi pour s'associer à toutes ses gloires légitimes.

L'industrie et la civilisation modernes viennent célébrer à Nantes, au début de cet épiscopat, l'une de ces solennités dont elles ont raison d'être fières. Ce sont de nobles accents que ceux que fait entendre votre Evêque, à l'inauguration du chemin de fer de Nantes à Angers, en présence des dépositaires du Pouvoir et des représentants du Pays. Il y a là un hommage sincère à ce qui se trouve de réel et de bon dans la civilisation présente ; aux merveilles qu'elle opère par l'industrie et par la science, aux bienfaits et aux prospérités dont elle peut devenir la source. Mais en même temps, comme on y sent vibrer cet esprit chrétien et breton, qui a la conscience de sa force comme il a le respect de ses traditions.

Pendant les vingt années de l'épiscopat de Monseigneur Jaquemet, la France a plus d'une fois joué ce jeu sanglant des batailles, où elle fut toujours si redoutée. Le cœur tout français de notre Evêque cédait non moins à ses sentiments personnels qu'au vœu du

Digitized by Google

Pouvoir, lorsqu'il priait ou faisait prier pour nos soldats, ou lorsqu'il conviait ses diocésains à chanter, dans nos temples, le cantique d'actions de grâces. Toutefois quand, dans ces hasards de la guerre, outre les dangers ordinaires qui suscitent sur ses lèvres l'expression éloquente de patriotiques émotions, il en entrevoit d'autres où une cause sacrée peut être compromise, ni sa tendre sympathie pour ceux qui combattent, ni l'éclat des triomphes espérés ou déjà obtenus ne pourront lui faire perdre de vue des éventualités funestes; et il saura dire, avec une loyale franchise, aux conducteurs des peuples, de prendre garde aux suites de leurs victoires, et, à tout son diocèse, à quelles conditions il consent à y applaudir.

Mais telles sont les vicissitudes des choses humaines, qu'à ces fêtes de la paix, à ces enivrements de la victoire, viennent souvent succéder, dans la vie d'une nation, de grands deuils et parfois de grands crimes.

Qui, dans ces circonstances, sut mieux que votre Évêque s'attendrir, consoler, avertir avec amour ? Quel cœur de frère, de compatriote ou d'ami aura lu sans émotion ces lignes par lesquelles il annonçait à ses diocésains le naufrage de la frégate la *Sémillante*, lignes tout imprégnées de tendresse, de sympathie et d'espérances, et qu'une mère semblerait avoir dictées.

Et lorsque dans Paris, séparés à peine par un intervalle de quelques années, deux grands attentats viennent épouvanter le monde et jettent mourant sur le pavé du sanctuaire le successeur de Mgr Affre, ou mettent brusquement en péril la vie du souverain, quel langage il fait entendre ! quelle vue haute et chrétienne des causes ! quelle affliction et aussi quels conseils !

Hors de France, pas une noble cause, pas un malheur public, pas une œuvre importante qui n'ait obtenu ses secours ou ses sympathies.

La Pologne, cette France du Nord, ce peuple martyr, à qui un siècle de persécutions et d'épreuves n'a pu arracher l'espérance, pas plus qu'il n'a pu nous accoutumer à nous résigner à ses malheurs, vient de subir des calamités nouvelles. Ses enfants exilés n'oublieront pas l'accueil qu'il a fait à leur infortune. Lorsque, dans cette chaire, une parole éloquente plaida pour eux devant nous, elle ne fit que traduire, dans ses cris émus, les généreuses sympathies de celui qui lui avait dit : Parlez !

Les massacres des chrétiens de Syrie retentirent douloureuse-

Digitized by Google

ment dans son cœur. Sans différer, il sollicite pour eux la prière et l'aumône; et bientôt il envoie de larges secours à leur inexprimable détresse, et à leurs églises dévastées, des vases sacrés et des ornements.

L'Irlande, à son tour, lui tend la main; et, malgré la difficulté des circonstances, il ne se résigne pas à être insensible à son appel.

Plus d'un évêque, dans les deux Amériques, sait ce qu'il a fait pour ces lointains diocèses, leur envoyant des prêtres d'élite qu'il veut toujours considérer comme ses enfants, ou recevant leurs propres sujets dans ses séminaires et colléges, aux conditions souvent les plus généreuses, pour en former des prêtres instruits et pieusement exemplaires.

Les élèves de ses séminaires sont allés en grand nombre s'enrôler sous les étendards de tout dévouement apostolique, ou se sanctifier sous toute règle parfaite.

L'œuvre par excellence des Missions, la Propagation de la Foi, l'œuvre de la sainte Enfance, l'œuvre de Saint-François de Sales, se maintiennent prospères ou font de nouveaux progrès. Le nombre des pieuses ouvrières de la sainte Eucharistie s'accroît; et leurs travaux et leurs sacrifices vont enrichir au loin la pauvreté des églises et des sanctuaires, qui offrent au divin Sauveur un abri par trop indigne de sa Majesté.

Dans ces œuvres et dans beaucoup d'autres, il voit des moyens de servir l'Église de Jésus-Christ, d'étendre son action, d'accroître sa puissance pour le salut des âmes, de la glorifier dans l'univers, et dès lors elles sont assurées de sa sollicitude et de son plus bienveillant intérêt; car s'il est un sentiment qui soit dominant en lui, c'est un amour sans bornes de l'Église de Jésus-Christ.

On comprendra qu'il tressaillit de joie le jour où dans la ville métropolitaine, réuni à ses collègues en Concile provincial, il vit se rouvrir pour l'Eglise, dans des temps de liberté agitée qui eurent leurs profits et leurs périls, l'ère salutaire de ces saintes assemblées; mais on comprendra aussi combien il se sentit ému le jour où le Chef de l'Église, spolié de la plus grande partie de ses États par une ambition sans sincérité comme sans scrupule, se vit menacé sur ce trône dix fois séculaire que la Providence lui avait donné. On ne voulait plus reconnaître que les siècles avaient fait cela, et qu'ils avaient bien fait. Cette royauté temporelle des Papes, où

Digitized by Google

l'Église catholique trouvait, dans la liberté souveraine de son Chef, la garantie de sa liberté, on voulait la renverser.

On vit alors un grand spectacle. L'épiscopat catholique se leva tout entier pour défendre son Chef et son Père. A l'avant-garde, dans cette phalange sacrée, l'épiscopat français parut debout et courageux, et je ne suis que vrai si je dis que Mgr l'évêque de Nantes marqua sa place au premier rang.

On ne sait pas assez peut-être quelle force réside dans l'épiscopat. Il n'a pas d'armes à sa disposition et sa force matérielle est nulle; mais sa force morale est immense, car elle s'appuie sur deux choses avec lesquelles on aura toujours à compter : les lumières et la vertu. Ajoutons pour ceux qui croient, et nous sommes tous de ce nombre, que Dieu aussi lui sert d'appui. Or, cette force morale passe, pour ainsi dire, entière dans chaque membre du corps épiscopal, lorsqu'il se tient uni à ses frères dans la communion de la foi, de la justice et de la charité. C'est, à nos yeux, l'un des sens dans lesquels se vérifie cette belle parole : *l'épiscopat est un*. Et voilà ce qui a rendu si grand quelquefois même un évêque isolé.

« En vérité, jamais jusqu'ici on ne m'a parlé avec une telle hardiesse, disait le préfet Modeste à l'Evêque de Césarée. Peut-être aussi, lui répondait saint Basile, n'avez-vous jamais rencontré d'Evêque; autrement il vous eût parlé de la même manière, entrant en lutte pour la même cause. Préfet Modeste, en toute autre occurrence, nous sommes doux, paisibles et humbles, non-seulement à l'égard des princes de ce monde, mais à l'égard des plus petits et des derniers parmi le peuple; mais, si la cause de Dieu est en péril, alors regardant tout le reste comme rien, nous ne voyons plus que Lui. »

Je viens de dire, en ces paroles, ce que fut notre Evêque dans les circonstances difficiles que la Papauté a traversées et traverse encore aujourd'hui.

Je ne crains pas de l'affirmer ici bien haut : Jamais un calcul de politique humaine, une complaisance ou une antipathie personnelles pour des idées ou des aspirations étrangères à l'intérêt suprême de la Religion n'inspirèrent ses actes d'Evêque. Il se fût plutôt résigné aux jugements les plus sévères, aux accusations les plus injustes, que de sortir, pour un pareil but, de la réserve qu'il aimait; mais quand il vit la paix de l'Eglise et la sécurité de son Chef mises en

Digitized by Google

péril : quand il vit les doctrines les plus étranges proclamées, les actes les plus odieux sanctionnés, il se souvint des instructions qu'il reçut au jour de son sacre : *Aimer l'humilité, mais aussi la vérité, et n'en jamais abandonner la cause, séduit par la louange ou effrayé par la menace; ne pas appeler la lumière ténèbres, et les ténèbres lumière; ne pas donner au mal le nom de bien, et au bien le nom de mal.* Et, fort de ce souvenir, rien ne put l'empêcher d'agir et de parler.

A cette royauté appauvrie du Chef de l'Eglise catholique, son diocèse envoya, chaque année, par ses mains, le tribut de son or; et vous n'ignorez pas combien fut grand le nombre de ceux qui, enflammés par ses pressants appels, vinrent lui demander de les bénir, et s'en allèrent ensuite offrir à Pie IX le tribut de leur sang, qui devait être trop tôt versé.

Quand ces jeunes et héroïques défenseurs d'une cause sainte, mais abandonnée, tombèrent, aux champs de Castelfidardo, écrasés plutôt que vaincus, et plus glorieux dans leur défaite que les vainqueurs dans leur triomphe, quels pleurs il versa sur eux! Quels hommages à la mémoire des plus humbles comme des plus renommés! C'est avec fierté et avec tendresse qu'il parle de leur illustre chef, qui, mis bientôt après en rapport plus intime avec lui, comprendra vite quelle grande âme s'enveloppe dans ce faible corps.

C'est avec une éloquence indignée qu'il flétrit l'iniquité sacrilége momentanément triomphante. C'est avec une autorité qui subjugue, que, dans un enseignement concis et énergique, au milieu de ces nuages que l'erreur et la malveillance s'efforçaient d'amonceler, il jette, comme des éclairs, ces maximes et ces principes qui illuminent d'un seul coup un esprit juste et sincère :

« La force ne constitue pas le droit.

» Le succès ne justifie rien.

» La félonie et la trahison sont de mauvais appuis d'un trône.

» Les rois et les puissants ont au ciel un juge sévère, qu'on » n'apaise pas en appelant la violence contre les faibles du nom de » raison d'Etat.

» Dieu est patient, parce qu'il est éternel. »

La noble France pouvait entendre ce langage. Protectrice née de la Papauté et voulant être fidèle à sa mission, elle n'était pas complice de ces injustices et de ces audaces : votre Evêque le savait. Les services qu'elle rendait au Saint-Siége et qu'elle lui rend en-

Digitized by Google

core aujourd'hui ne le trouvèrent jamais ingrat, mais le firent plus confiant pour lui rappeler ses devoirs et stimuler son dévouement.

Quand vinrent enfin pour la Papauté les jours d'un éclatant triomphe, comme il sut bien mêler, sur la tombe de ceux que la mort avait ensevelis dans la victoire, l'admiration, la prière et la reconnaissance pour tous ceux qui combattaient avec eux!

Vous n'assistiez pas à ce triomphe qui pourtant, à le bien prendre, était votre œuvre, magnanime héros, que Dieu avait jugé assez grand et assez saint pour n'avoir part qu'à la défaite. Vous le vîtes du haut du ciel où déjà vous étiez monté. Ah! qui pourrait oublier le jour où, dans ce temple, voilé comme aujourd'hui, nous célébrâmes votre deuil. Un Evêque, et quel Evêque! vous loua dans cette chaire. Sous ses yeux quelle assemblée illustre! Dans cette foule immense de concitoyens, d'amis et d'admirateurs, il pouvait entrevoir de loin, comme enveloppée dans sa douleur, cette femme forte et cette mère admirable, à qui Dieu a semblé réserver tous les deuils et tous les sacrifices. Quelques années se seront à peine écoulées, qu'il nous sera donné de la revoir, dans une foule presque semblable, aux obsèques de notre premier Pasteur. Quand le silence et la solitude se seront faits, dans le vaste temple, elle ne s'éloignera pas encore. Elle restera là, à genoux, pensant peut-être à une autre tombe qui va bientôt s'ouvrir, priant et pleurant, jusqu'à ce que la froide dalle ait caché pour jamais à nos regards celui qui avait tant aimé et tant glorifié son époux. Mon Dieu, que vos desseins sont impénétrables ; et, dans certaines circonstances, que de glaives vous enfoncez à la fois dans un pauvre cœur humain!

Après ce que nous avons dit de ce qu'a fait notre vénérable Evêque pour la défense du pouvoir temporel du Chef de l'Eglise et la glorification de ses défenseurs, est-il nécessaire de dire ici ce qu'il a fait pour rendre hommage à son pouvoir spirituel ? Mais ce pouvoir spirituel, c'était lui qu'il entendait défendre, en se montrant si ardent à la défense de la royauté terrestre. Non, ce n'est pas un coin de terre qu'il s'agissait avant tout de sauver, c'était le libre exercice du pouvoir souverain de lier et délier, auquel il fallait garder ces garanties que les siècles et la Providence lui avaient données. Pasteur à l'égard de son troupeau, mais, brebis à l'égard de Pierre, notre Evêque eut toujours pour le Chef de l'Eglise une amoureuse et filiale soumission.

Digitized by Google

Lorsqu'au milieu de son épiscopat, il inaugura, parmi nous, le retour de cette antique et belle liturgie romaine, qui fut la prière, de nos aïeux, que fit-il, sinon s'inspirer des désirs bien plus que des ordres de notre Pontife bien-aimé ?

Chaque fois que se produisit un de ces actes mémorables qui marqueront d'un sceau immortel le pontificat de Pie IX, notre Evêque fut toujours l'un des premiers à s'y associer, avec un cœur respectueux et avec une ardeur joyeuse. Soit que Pie IX élève la voix pour proclamer, aux applaudissements de toute l'Eglise, le dogme de la Conception-Immaculée de Marie ; soit qu'il adresse au monde entier des protestations nécessaires contre les injustices dont il est lavi ctime ; soit surtout que, du haut de la chaire apostolique, il signale à tous les chrétiens, dans un document demeuré célèbre, les erreurs du siècle présent; sans hésitation, sans respect humain, sans crainte, notre Evêque s'empresse de promulguer, dans son diocèse, les enseignements de l'Eglise, Mère et Maîtresse, et il sait, au besoin, se plaindre, avec dignité, des entraves momentanées apportées à la libre diffusion de la vérité.

Et de même qu'il s'incline devant l'enseignement du siége apostolique, il remplit fidèlement aussi le devoir de soumettre ses propres actes au jugement de cette sagesse suprême.

Ce fut une grande joie dans sa vie, quand il lui fut donné de revoir, comme Evêque, cette ville éternelle que déjà, vicaire-général d'Aix, il avait été heureux de pouvoir visiter, et dont il avait rapporté de douces et ineffaçables impressions.

Pie IX allait partir pour ce voyage triomphal dans les Marches et l'Ombrie, que devaient suivre de si près les trahisons et les infidélités. L'Evêque de Nantes put voir encore l'Evêque de l'Eglise universelle, se prosterner à ses pieds, lui renouveler ses serments de fidélité et d'amour, s'entretenir longuement avec lui, et recevoir avec ses bénédictions tous les témoignages de sa confiance et de la plus vive tendresse. Il ne devait pas le revoir.

Dans cette foule innombrable d'Evêques réunis autour de Pie IX aux fêtes de la canonisation des martyrs du Japon et aux fêtes du Centenaire, notre Evêque ne se trouvait pas : Dieu multipliait pour lui les occasions du sacrifice, dont le désir et l'amour se retrouvent si souvent dans ses correspondances intimes et dans ses actes, depuis le jour de son sacerdoce. Du moins il voulut prendre part aux

Digitized by Google

manifestations solennelles qui se produisirent alors, par des lettres et des adresses remplies des sentiments les plus purs et les plus vifs d'un dévouement toujours croissant pour le Vicaire de Jésus-Christ.

Le cinquantième anniversaire du sacerdoce de Pie IX lui donna lieu d'en renouveler publiquement l'expression, en présence de tout son diocèse, dans des termes d'une sensibilité non feinte et d'une délicatesse pleine de charme.

Cet acte de piété filiale devait être l'un des derniers d'un épiscopat si rempli, et cette vie touche à son terme. Il y a longtemps déjà, suivant toute apparence, que, dans les conditions ordinaires de l'épiscopat, ce terme aurait été atteint. Depuis dix ans bientôt, la frêle constitution de Monseigneur Jaquemet avait subi des ébranlements auxquels on s'étonnait qu'il n'eût pas succombé.

Si, néanmoins, il nous a été conservé, nous le devons à Dieu tout d'abord ; mais après Dieu, nous vous le devons, Monseigneur. Je tardais à le dire, sachant que je parlais devant vous ; mais vous seriez le seul à ne pas me reprocher de m'être tu.

Dans ces dix années, pendant lesquelles vous n'avez reculé devant aucune fatigue pour venir en aide à votre frère et à votre ami, vous n'avez pas seulement épargné à sa faiblesse des travaux dont elle n'était plus capable, vous avez épargné à son âme des souffrances morales qui l'auraient brisée.

C'est par vous qu'il a vécu ; et son diocèse tout entier dira, avec reconnaissance, que, si l'effusion, dans les âmes, des grâces et des dons de l'Esprit-Saint n'a pas été un seul instant interrompue, c'est à vous qu'en est dû le bienfait.

Maintenant, Monseigneur, vous qui l'avez aidé à vivre, je vous convie à le voir mourir ; car si la mort du juste a des tristesses qui en sont inséparables, elle a aussi des consolations et des enseignements.

La vie physique se retire peu à peu de ce corps amaigri et épuisé ; mais l'âme forte qui l'a soutenu jusqu'ici de son énergie incomparable, il semble qu'elle vit plus que jamais de cette vie dont nous avons vu les œuvres. Il nous semble le voir devenir chaque jour plus saint dans sa vie intime, plus pasteur dans son diocèse, plus Evêque dans l'Eglise.

Tous ses exercices de piété sont continués, malgré l'affaiblisse-

Digitized by Google

ment et la souffrance. Ne pouvant plus célébrer le saint-sacrifice, il se nourrit chaque matin de ce pain des anges qui adoucit toute amertume et soutient toute fragilité. Sa patience est inaltérable. Pas une plainte ne vient à ses lèvres. Sa bonté pour les siens s'accroît encore. Si, dans un moment de surprise, il n'a pas accédé à quelque désir légitime, il se le reproche bien vite et s'efforce de réparer un mouvement involontaire, avec une grâce qui attendrit.

La foi lui donnera des inspirations touchantes. Lorsqu'il n'aura plus la force de se traîner jusqu'à la chapelle, il fera ouvrir la porte de son appartement qui en est la plus rapprochée, et, se tournant de ce côté, il adorera de loin le Dieu qu'il ne peut plus visiter.

Il ne veut pas quitter la terre sans avoir vu, réunie autour de lui, cette famille selon la nature qu'il avait si tendrement aimée ; mais il veut qu'auparavant il ait pu accomplir, dans tout le calme et la liberté sereine de son esprit, ces grands actes de la vie chrétienne, qui ont pour but de nous préparer plus immédiatement à l'éternité. Cela fait, il sera heureux de voir ses proches et de les bénir. Il aura des mots pleins de douce affection pour ceux qui sont présents et un souvenir pour chacun des absents. Puis il se hâtera de se retourner vers Dieu, pour se préparer à mourir dans la plus entière soumission à son adorable volonté.

A ce travail de sanctification personnelle, il joindra, presque jusqu'au dernier jour, le travail assidu de sa charge pastorale.

Cinq ans auparavant, lorsque le jour de l'Immaculée-Conception, un effroyable accident faillit l'enlever brusquement à notre amour : « J'aurais encore besoin de cinq années de vie, » disait-il à l'excellent docteur qui lui a donné ses soins jusqu'à la fin, avec le dévouement d'un ami.

Comme s'il avait le pressentiment que ce terme ne sera pas dépassé, depuis longtemps déjà il parcourt lui-même, les unes après les autres, les vastes collections de documents dont il s'est entouré dans sa solitude, pour suivre de plus près les affaires importantes qui concernent son diocèse. Il s'assied de longues heures à sa table de travail. Il repasse toutes choses, fait donner suite à toute affaire qui ne serait pas terminée ; puis classe tout, avec un ordre nouveau et parfait. Chaque jour, il adresse des notes sur les objets les plus divers et forme des projets pour l'achèvement des œuvres commencées.

Digitized by Google

A peine quelques jours avant sa mort, il couvre de longues pages du développement de ses idées sur une entreprise importante. Le but, les moyens, les époques, tout cela est énoncé avec précision et clarté; et aujourd'hui, pour réaliser l'œuvre, il n'y aurait qu'à suivre pas à pas les indications qu'il a tracées.

Au milieu de ces occupations diverses, il n'oublie pas le grand événement qui s'approche. Successivement il adresse à ses diocésains deux instructions pastorales pour les éclairer sur la nature et le but du Concile œcuménique, leur dire sa douleur de ne pouvoir y assister, les inviter à appeler les bénédictions de Dieu sur la sainte Assemblée par la prière et la pénitence. En même temps, il les exhorte à se préparer aux grâces divines, dont Pie IX vient, une fois de plus, d'ouvrir la source, par la publication d'un Jubilé.

Ce serait le moment de vous rappeler ce jour mémorable du 21 novembre, fête de la Présentation de la très-sainte Vierge, et 21e anniversaire de la nomination de Monseigneur à l'épiscopat; cette administration solennelle des derniers Sacrements; ce clergé de l'église cathédrale et ces prêtres des paroisses de Nantes prosternés aux pieds de leur Évêque, et renouvelant, à son lit de mort, ces promesses de la consécration cléricale, qui leur donna Jésus-Christ pour la part de leur héritage et de leur calice.

J'aurais à vous redire ce témoignage que notre Pasteur et Père put se rendre à lui-même, en présence de l'Hostie sainte : « Que, depuis le premier jour de son épiscopat, il n'avait eu d'autre désir que de consacrer son existence à son diocèse; et qu'en mourant il offrait sa vie de grand cœur à Dieu pour le salut de toutes les âmes qui lui étaient confiées. »

Je devrais vous rappeler encore ces protestations de foi, d'amour et d'obéissance, qu'en fils dévoué de Pie IX il transmet au saint Pontife en lui demandant sa bénédiction paternelle.

Mais ces souvenirs touchants sont maintenant dans toutes les mémoires. A partir de ce moment, l'éternité, l'Église, le Concile qui s'approche, sont les seules pensées qui l'occupent. L'agonie ne tarde pas à commencer, car comment appeler d'un autre nom ces huit jours qui précédèrent celui de sa mort? Le soir de l'Immaculée-Conception, à cet état de cruelles angoisses dont il souffre sans repos succèdent soudain le recueillement et la paix. Il interrompt alors un silence dont il ne sortait plus : Qu'avez-vous appris

Digitized by Google

du Concile, dit-il; et ceux qui veillent près de son lit peuvent lui répondre : « Monseigneur, le Concile s'est heureusement ouvert et la sainte Eglise, assemblée sous la présidence de son chef, a commencé son œuvre aux applaudissements du monde. »

Ce qui se passa alors dans l'âme de l'Évêque, qui, peu de jours auparavant, offrait sa vie pour le Pape, pour l'Église et pour le Concile, Dieu seul le sait; mais bientôt les derniers liens qui le rattachaient à la terre furent brisés, et enfin il se reposa dans la mort.

Dans la mort, qu'ai-je dit....? O mon Évêque et mon Père! c'est au sein d'une vie immortelle et glorieuse qu'aujourd'hui vous vous reposez.

L'Église militante ne vous verra pas siéger dans ses solennelles assises; mais l'Église triomphante vous a reçu dans les rangs de ces grands et saints Évêques qui ont ici-bas bien servi sa cause et les âmes. De ce séjour de paix sans mélange d'aucune inquiétude, ô Évêque et Pasteur, veillez. Veillez sur tout ce que vous avez aimé sur la terre. Veillez sur cette pieuse famille qui ne cessera de vous pleurer. Veillez sur ce diocèse et sur ces âmes dont vous prîtes soin si longtemps. Veillez, et que, par vous, Dieu garde à vos bien-aimés diocésains la foi, la piété, les vertus chrétiennes, que vous aviez l'ambition de conserver et d'accroître parmi eux. Veillez sur ce clergé qui doit les conduire au ciel par l'enseignement et par l'exemple, afin qu'il soit toujours digne de l'amour que vous aviez pour lui.

Et nous, Chrétiens, au moment de quitter le saint lieu, après avoir mêlé pieusement, sur la tombe de celui qui fut notre guide, nos hommages et nos prières, souvenons-nous qu'il nous reste à remplir un dernier et important devoir : mettre en pratique les enseignements que nous avons reçus.

Fidèles, qui m'écoutez, votre Évêque accepta de grand cœur la mort pour le salut de vos âmes. Ces âmes, vous travaillerez à les sauver, afin qu'au dernier jour les brebis ne soient pas séparées du Pasteur.

Pour nous, ô Mes Frères dans le sacerdoce, pourrions-nous oublier jamais les exemples de vie sainte, de zèle des âmes et d'amour de l'Église que notre Évêque nous a donnés? Ah! les temps sont difficiles, les périls sont nombreux, et le fardeau d'immenses devoirs, unis à tant d'épreuves moins que jamais consolées, nous

Digitized by Google

paraît souvent bien lourd; mais si, ce qu'à Dieu ne plaise, nous sentions un jour notre dévouement s'attiédir, et notre courage s'ébranler, que ferons-nous, frères bien-aimés? Nous placerons, par la pensée, sous le regard de notre âme défaillante, cette croix et cet anneau de l'Archevêque-martyr, que notre Évêque nous a légués, et que nous-mêmes nous avons baisés tant de fois. Nous invoquerons à genoux ces grands et saints Pontifes qui nous ont laissé ces souvenirs et ces reliques du sacrifice, et nous nous relèverons plus forts, pour marcher jusqu'au bout dans la voie qu'il nous ont tracée. C'est la voie qui conduit au ciel, où notre Évêque nous attend, pour être sa couronne pendant toute l'éternité.

L'ABBÉ PICAUD,
Chanoine-honoraire, vice-official.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE BRETONNE & VENDÉENNE

CHANTS DU BOCAGE VENDÉEN, par Émile Grimaud, avec sept eaux-fortes, par Octave de Rochebrune. — In-18. VIII-228 p. — Nantes, imp. Vincent Forest et Émile Grimaud; Paris, A. Lemerre, 47, passage Choiseul; Niort, L. Clouzot. (Ce livre n'a été tiré qu'à 300 exemplaires)..... 6 fr. »»

LEVR BUGALE MARI MAD DA VEZA LENNRT E MIZ MARI; gand ann aotrou Aogustin Chatton, etc. In-16, 433 p. — Lannion, imp. et lib. Ve Le Goffic.

LEVRIC AR SANTAÇON, corriget ac augmentet eus an Associacion pe vreuriez an Eal Gardien. In-64, 72 p. — Landerneau, imp. et lib. Dumoulin.

MÉLANGES NUMISMATIQUES. Trouvailles de monnaies du XVIe siècle, France, Bourgogne, Bar, Savoie, Vaud et Bretagne; par Ch. Robert. In-8o, 16 p. et 1 pl. — Paris, imp. Cusset et Cie.
Extrait de la *Revue numismatique.*

MÈRE (LA) DU SOURD-MUET (vers); par M. P. Pelissier, sourd-muet. In-8o 3 p. — Nantes, imp. Bourgeois.

NOTE sur l'emploi de l'opium dans l'étranglement herniaire; par M. Edmond Vignard, chirurgien-suppléant des hôpitaux de Nantes. In-8o, 12 p. — Nantes, imp. Ve Mellinet.
Extrait du *Journal de Médecine de l'Ouest.*

PORTS MARITIMES DE FRANCE: Port de Saint-Nazaire. Plan général (ponts et chaussées, Loire-Inférieure). 1 feuille in-plano. — Nantes, lith. Charpentier.

PRINCIPES (LES) DE 89 ET LE CONCILE, par l'abbé Grandclaude, professeur de théologie. In-18 jésus, 240 p. — Rennes, imp. Hauvespre; Paris, lib. Lethielleux.

REDON ET SET ENVIRONS. Guide du voyageur; par F. Desmars. In-18, 180 p. — Rennes, imp. Oberthur et fils; Redon, lib. Guihaire.

RÊVES ET SOUVENIRS; par M. François Massé. In-16, 56 p. — Rennes, imp. Leroy fils.

TEMPS (LE) PASSÉ ET LE TEMPS PRÉSENT, ou l'ancien et le nouveau régime mis en parallèle; par D. Gagon, conseiller honorairs à la cour impériale de Rennes. In-8o, 99 p. — Rennes, imp. Catel et Cie.

Gravures.

SEPT EAUX-FORTES, par Octave de Rochebrune, illustrant les CHANTS DU BOCAGE VENDÉEN, par Émile Grimaud :

I. Vignette du titre : *La Colonne de Torfou.* — II. *Chaumière de Cathelineau,* d'après une ancienne lithographie. — III. *Donjon et grosse tour du château de Clisson.* — IV. *Côte de l'île de Noirmoutier,* vue prise du bois de la Chaise. — V. *Donjon du château de Tiffauges.* — VI. *Le pont de Boussay près Tiffauges.* — VII. *Grotte du P. Montfort dans la forêt de Vouvant.*

Le Secrétaire de la Rédaction, ÉMILE GRIMAUD.

Digitized by Google

DU VRAI DANS LA LITTÉRATURE

Rien d'absolu dans le cœur humain. Un sentiment est un fait. Pour qu'il soit vrai, il suffit qu'il soit senti. Il n'est qu'un juge compétent du cœur : c'est le cœur. Quand il a traduit sa sentence intérieure par un sourire ou par une larme, il n'y a plus d'appel.

Pour qu'un sentiment soit réputé vrai en littérature, il suffit qu'on puisse l'attribuer à l'homme en général, dont chacun de nous porte en soi le type plus ou moins altéré ; à cet homme complet, à qui rien d'humain n'est étranger. Le poète a pour le moins observé chez autrui le sentiment qu'il exprime, s'il ne l'a pas plutôt éveillé en soi par une recherche instinctive ou par un instinct supérieur à toute recherche. Personne au monde ne saurait mettre en nous ce qui n'y est pas. Si aucune créature n'a le pouvoir d'ajouter à son corps, à combien plus forte raison à l'âme?

Salluste dont les années ont mûri la haute raison, sans rajeunir son cœur usé par les passions viles, a beau faire le vieux Romain dans ses prologues, il ne dérobe au vieux Caton que ses mots surannés sans ses antiques vertus. Son style le trahit presque autant que sa conduite ; et la postérité lui a donné le renom de bien dire, non celui de bien faire. Il n'a pu mettre dans ses écrits que ce qu'il possédait : l'élégance de son esprit et la netteté de ses réflexions politiques. La gloire est la récompense de la vertu : Salluste n'a mérité que la réputation. Très-inférieur à lui comme écrivain, le cardinal de Retz, qu'on cherche à lui comparer, déplaît moins par le caractère ; il se montre volontiers ce qu'il est : un fanfaron ;

Digitized by Google

l'autre se montre aussi, mais involontairement, ce qu'il est : un hypocrite. Ce n'est point là cette grande âme de Tacite qui se peint sans même y songer dans ses tableaux empreints d'un goût pur de la vertu et d'une profonde indignation à l'aspect du crime [1].

Saint Augustin disait, avec une candeur digne de son génie et de son caractère, qu'il n'était ni sentiment ni action dont il ne sentît sa propre nature capable, pour criminels et insensés qu'ils fussent. L'instinct du cœur, en effet, démêle aisément et n'importe où ce qui lui appartient. Si dans un ouvrage quelque chose répugne invinciblement à votre *moi* humain et à votre *moi* chrétien, cela seul est un grave préjugé contre l'ouvrage. Je sais bien qu'il y a dans la nature des sentiments exceptionnels par leur développement ou leur application. Mais un secret instinct nous avertit que c'est encore la nature qui parle, bien qu'elle n'ait pas sa voix ordinaire. Socrate peut goûter en paix l'espoir de sa mort, quand il songe que la mort même fut toute l'œuvre de sa vie : accoutumée à *fuir de toutes parts l'attouchement du corps,* cette âme dont un instant doit achever la longue purification va voir briser ses chaînes. Ainsi, près de quitter la terre, le vieux philosophe lègue à ses disciples ses hautes spéculations et ses espérances [2]. Mais ce n'est plus cette sagesse mortelle, c'est un transport surhumain qui s'est emparé de saint Paul, lorsqu'il demande en gémissant d'être enfin délivré de ce cadavre, ou plutôt de cette mort [3]. Et Bossuet, tout rempli de l'antiquité profane, tout nourri et tout abreuvé de la science sacrée, dont saint Paul est le philosophe, Bossuet n'en est pas moins l'écho de son propre cœur, quand il voit, après Socrate, dans le désir de la mort et du ciel, le fruit d'une bonne conscience et de la sublime habitude de séparer par la méditation cette âme de feu et ce corps de boue [4].

[1] *Forma mentis æterna, quam tenere et exprimere non per aliam materiam et artem, sed tuis ipse moribus possis.* AGRICOLA. « La figure de l'âme est éternelle, et l'on ne peut la saisir ni l'exprimer au moyen d'une matière et d'un art empruntés, mais par les mœurs seulement. »

[2] Phédon, c. XXXII.

[3] *Epître aux Romains.*

[4] *Méditations sur l'Evangile.*

Digitized by Google

Il est des cimes élevées dans le domaine de la pensée et du sentiment, où les grands cœurs se rencontrent, où les grands génies posent le pied à la fois. Cette doctrine que nous venons d'admirer, ou plutôt cette effusion d'âme, se rencontre à chaque page de Bossuet et de Platon. Essayons de remonter à la source enflammée de ce sublime sentiment. L'immortalité nous attire, quoique effrayante par l'infini qu'elle met devant nous. C'est que nous sommes créés primitivement pour ne pas mourir. Et il est évident que, si Dieu nous a faits d'abord immortels par une première grâce, s'il nous a donné la mort comme un châtiment, il a voulu que nous sentissions ce châtiment comme tel. La mort ne nous est donc point naturelle, mais imposée. Tel est le secret de l'appréhension que nous en avons, conséquence d'ailleurs inévitable de l'état présent du corps, dont la corruption innée va se développant jusqu'à la fin. Mais un esprit sublime ne s'arrête point à cette crainte de la mort : il la dépasse des yeux, parce qu'il voit l'immortalité au delà et non point en deçà. *Qui sait,* dit Euripide, *si la vie n'est point une mort et la mort une vie?* De plus, ce haut instinct de pureté naturel à l'âme se révolte contre le mélange impur d'un cadavre qui l'appesantit et rabat sa sublimité. D'où vient qu'à la vue de pareils élans il est aussi impossible de ne pas croire que de ne pas s'étonner? C'est qu'un sentiment vrai s'impose, et la nature, bien loin qu'elle soit proscrite, se trouve ici élevée à son plus haut point par une philosophie épurée ou au-dessus d'elle-même par la puissance surnaturelle de Dieu.

Si le cœur se plaît aux divins tableaux où Racine a si bien assorti les nuances les plus délicates et les plus fortes de l'amour, il aime aussi les peintures fidèles que fait si souvent Lamartine de cette mélancolie qui n'a son entière floraison que dans quelques âmes, mais dont toutes ont reçu d'Adam le germe profond [1].

Mais dans ces drames où Victor Hugo fait mouvoir des caractères faux, nés de sa seule fantaisie, *velut ægri somnia* [2], le cœur ne

[1] Montaigne, l. II, c. XX : « Il y a quelque umbre de friandise et délicatesse au giron mesme de la mélancolie. Y a-il pas des complexions qui en font leur aliment? »

[2] « Comme les songes d'un malade. » Hor. *Art. poet.*

Digitized by Google

voit qu'un appât grossier : il sent qu'on le trompe, et il se ferme.

Ajoutons que la réalité la plus incontestable ne saurait suffire à la beauté du sentiment ; et par cela même que celui-ci n'a rien d'absolu, l'absolu le gouverne. Or, la règle absolue, applicable aux actions des hommes et aux sentiments qui en sont le principe, c'est la morale. Elle doit présider à nos écrits, non moins qu'à toute notre conduite, parce que, de tous nos actes, ceux-là sont assurément les plus contagieux. Il y a certaines réalités de l'âme à la fois si rares et si laides qu'un art noble et sérieux doit absolument les laisser dans l'ombre. Je comprends Othello, cette âme toute de feu ; je conçois son ardente jalousie : il aime, il a toutes les fureurs de l'amour ; un perfide, plein d'adresse, le trompe, et les circonstances se font les complices du traître ; un noble cœur est crédule, un amant est plus crédule encore. Qui peut défendre Othello contre lui-même ? Je devine donc dans ses premiers transports les derniers effets de sa folie, et je le plains plus encore que je ne le blâme. Et puis, il est du moins fidèle à cette épouse dont il est jaloux. Mais qu'un Angelo, tyran de Padoue, vienne m'étaler sur le théâtre sa jalouse infidélité, que je voie un objet misérable de son amour sauver en cachette, et malgré lui, l'épouse qu'il veut tuer par la hache réservée à la justice ; que l'intrigue se complique par l'odieuse rivalité de la grande dame et de la courtisane, toutes deux éprises du même Rodolfo ; que la Tisbe enfin s'empoisonne par générosité : tout mon être se révolte et accuse de mensonge un art aussi bas. Ces révélations ignobles outragent la nature de la même façon que Cham outrageait son père. Quelques rares spectateurs pourront trouver en eux la vérité de semblables sentiments ; mais, nous le disons avec fierté, ce ne sera pas nous. Un écrivain qui se respecte, qui respecte son art, qui respecte la vérité et la morale, n'écrit point pour les goûts blasés, pour les imaginations folles, et le cœur humain sans doute est autre chose que le cœur des êtres corrompus et dénaturés qui ne méritent même pas le nom d'hommes.

Je conçois Phèdre, vaincue par un horrible amour après une

Digitized by Google

lutte désespérée. Encore a-t-elle laissé faire le mal plutôt qu'elle ne l'a fait. Les circonstances ont triomphé de sa volonté,

La détestable Œnone a conduit tout le reste.

Que pouvait-elle, misérable, contre ces dieux qui commandaient le crime? Mais je ne conçois pas Marion Delorme marchant de plain-pied dans le vice, et je répudie au nom de la morale ses actes mêmes de vertu, comme on rejette une liqueur précieuse qui sort d'un vase souillé. Ce n'est plus la nature, c'est la corruption de la nature. Ce n'est pas plus une âme qu'un cadavre pourri n'est un corps. Ces âmes cadavéreuses, il ne faut pas les étaler au théâtre comme à une morgue, il faut les cacher. La beauté dramatique ne peut consister dans une passion coupable, mais dans les beaux instincts qui s'y rattachent, dans la lutte, dans le remords. Pour moi, j'eusse mieux aimé, comme Euripide, appeler l'intérêt sur Hippolyte que sur sa belle-mère. Mais Racine a tourné toute sa peinture du vice à l'éloge de la vertu. Qu'on nous présente dès l'abord sur la scène l'âme humaine chancelant dans sa vertu, non absolument tombée. Qu'on m'offre une âme en quelque sorte mourante, non les horreurs de sa décomposition. Que la vue des indices précurseurs et des symptômes de la maladie puisse m'en indiquer du moins le préservatif ou le remède. Que si le mal consommé paraît, sous la figure de quelque agent de crime ou de vice, ce ne doit être que pour servir comme de repoussoir à la vertu et faire mieux resplendir son éclat à côté de cette noirceur.

Vainement un épisode gracieux et touchant reste égaré quelque part dans l'étendue de la pièce, tout rafraîchi d'ingénuité et de vertu, comme d'une légère rosée : eh! que m'importe cette île de fleurs au milieu d'un lac de boue?

Eveiller le beau dans l'esprit du spectateur ou du lecteur, et pour cela, le montrer dans l'âme humaine, soit par sa vue directe, soit par ses contraires, soit pour l'éloge en action du beau, soit pour l'ironie en action du laid, tel est le but et l'effet du vrai dans la peinture des sentiments. Or, montrer le beau dans l'homme, c'est montrer Dieu à travers l'homme.

Digitized by Google

La vérité d'un fait demande à passer par l'esprit du narrateur, sans rien y laisser comme sans rien y prendre. Un sentiment surtout est chose délicate et facile à froisser ; mais un défaut, qui lui est toujours mortel, c'est la recherche du nouveau. Le cœur est vieux comme le monde, et tous les amours du cœur sont vieux comme lui. Quelques écrivains se refusent à le comprendre : on exagère le sentiment par la phrase, et toute la beauté s'en évanouit.

Les anciens Hellènes, et encore plus les auteurs sacrés, c'est-à-dire les interprètes naïfs de la nature et les interprètes inspirés de Dieu, ont borné leur étude à contempler à nu le cœur humain et à le peindre comme ils le voyaient. Mais notre amour-propre, toujours croissant à mesure que nous nous éloignons de l'origine des choses, a laissé tomber voile sur voile autour de nos passions. Qui pourrait traduire ces mots gracieux et presque enfantins qu'avec un charme indicible et une convenance parfaite le vieil Homère sait mêler aux scènes les plus effrayantes et même à des imprécations? Théocrite, le père de la poésie pastorale, développe la passion dans toute sa rage avec la simplicité d'un berger. Quels mots accumulés vaudront jamais ce mouvement naïf de Virgile, alors que, rassemblant en un seul trait les horreurs de l'amour, le poète indécis balance entre les deux coupables : ce dieu cruel et cette mère homicide? Quand on lit les touchantes excuses du serviteur des Onze à Socrate avant de lui présenter la ciguë et les paroles bienveillantes du condamné sur cet homme qui sort en pleurant, on sait gré à Platon d'avoir conservé à toute la scène sa grandeur familière, et surtout aux paroles du sage la bonhomie élevée dont elles sont empreintes.

Saint Paul doit se rendre à Jérusalem. Un prophète lui annonce qu'il va être lié par les Juifs et livré aux Gentils. Alors tous les chrétiens supplient l'apôtre de renoncer à ce voyage. Mais lui : « Que faites-vous de pleurer ainsi et de briser mon cœur? Je suis tout prêt, non-seulement à être lié, mais encore à mourir à Jérusalem pour le nom du Seigneur. » Voilà bien cette richesse de nature et de grâce où les plus grandes forces de l'âme se mêlent

Digitized by Google

aux plus délicates tendresses. « Ce cœur de diamant, s'écrie Bossuet [1], qui semble défier le ciel et la terre et l'enfer de l'émouvoir, peut souffrir la mort et les plus dures extrémités ; il ne peut souffrir les larmes de ses frères. »

Mais quand le Fils de Dieu fait homme pleure la mort d'un ami, comment la langue humaine saura-t-elle exprimer ces larmes divines? « Jésus, dit simplement l'Evangéliste, se troubla, il frémit en lui-même et il pleura. Et tous ceux qui étaient présents se dirent : Voilà comme il l'aimait ! »

L'habitude de l'onction biblique et de la sobriété grecque finit par rendre le goût tellement chatouilleux qu'un triple airain ne lui suffirait plus pour affronter la lecture de certains beaux esprits. Le *Voyage sentimental* de Sterne est écrit de ce style plein d'affectation qui ne touche à nul sentiment que pour le gâter. Mais il n'est pas besoin de sortir de France pour faire une moisson d'exemples en ce genre. Contentons-nous d'un seul. La *Nouvelle Héloïse* de Rousseau a des sentiments ingénieux auxquels il ne faudrait retrancher pour les rendre touchants que la peine qu'il s'est donnée à les farder [2]. Musset et André Chénier [3] m'ont semblé s'être approprié quelquefois l'or de Jean-Jacques en le débarrassant du clinquant où il est enchâssé. Cette prose de Rousseau, qu'on prétend nous donner comme un modèle, est rarement simple, partant rarement vraie dans l'expression du sentiment. C'est que le cœur et l'esprit du philosophe ont été gâtés dès l'enfance, comme il nous l'apprend dans ses *Confessions*, quand il se flatte, par exemple, d'avoir acquis une précoce maturité de style par la lecture et l'étude de ces livres d'aventures galantes si goûtés du vulgaire en ce temps-là : genre bas qui décalque au lieu de peindre, et qui n'a fait d'autre progrès par delà l'épopée que de changer les héros en bourgeois et le merveilleux en bizarre ; genre confus, qui brouille par une effrayante complication

[1] *Panég. de S. Thom., de Cantorb.*

[2] Il prend la peine de nous raconter dans ses *Confessions* que cette espèce de roman fut écrit par lui sur le plus beau papier, relié avec des faveurs roses. Les faveurs roses sont passées jusque dans son style.

[3] Ce dernier a versifié une belle déclamation de Rousseau (dans la *N. H.*) en faveur de Caton d'Utique, de l'orgueil et du suicide.

Digitized by Google

d'intrigues la simplicité primitive de l'art; genre faux, qui pétrit par un mélange adultère la plus niaise ou la plus dégoûtante réalité avec l'idéal; genre bâtard, qui n'a quelque valeur qu'en s'échappant de sa sphère; genre inutile et parasite, dont tous les mérites se trouvent dans les genres anciens et qui n'a de propre que ses défauts; genre nuisible, qui flatte les esprits légers et paresseux ou les imaginations encore en enfance, et les rend lâches à toute lecture solide, comme une nourriture trop légère rend peu à peu l'estomac incapable de supporter les viandes fortes; genre vide et décevant qui, de toutes les curiosités naturelles à l'âme, n'a pour tâche de satisfaire que la moins noble et la plus stérile. Quand l'esprit est entraîné sur une pente, il y roule sans fin: les *Confessions* mêmes de Rousseau sentent le faux. De rares et charmants passages montrent quel écrivain la simplicité et la droiture eussent fait de lui. Mais en se confessant, il faut que cet homme pose encore, et qui pis est, dans des postures souvent ignobles. Les *Confessions* de saint Augustin sont une éclatante réparation de ses fautes; les *Confessions* de Rousseau sont le couronnement des siennes.

Xavier de Maistre, que l'on a dit être à la fois le Sterne et le Jean-Jacques Rousseau de la Savoie, ne semble pas avoir à beaucoup près l'imagination de ces deux auteurs, du dernier surtout; mais il a de plus qu'eux la vérité constante du sentiment, et par suite le naturel et la netteté du style. C'est un or moins abondant, mais plus pur.

J. DU DOT.

Digitized by Google

LE FILLEUL DE LA SAINTE VIERGE *

Un fermier breton allait un jour payer son seigneur. Comme il se dirigeait vers le manoir, tout joyeux d'avoir ses cent écus dans sa poche et songeant au bon dîner qui l'attendait après les écus donnés, des voleurs sortirent d'un bois, au bord de la route, le renversèrent à terre et lui enlevèrent son argent. Il se désolait et se lamentait quand vint à passer un seigneur inconnu, qui lui dit :

— Qu'avez-vous pour vous désoler ainsi, mon brave homme?

— Hélas! monseigneur, je suis ruiné, un homme perdu!

— Et pourquoi donc?

— J'allais payer ma Saint-Michel à mon seigneur, et je ne songeais point à mal, quand des voleurs sont sortis de ce bois, m'ont jeté à terre et m'ont enlevé les cent écus que je portais dans une bourse de cuir. Je suis un homme perdu! Mon seigneur va vendre tout ce que je possède, et je serai réduit à mendier de porte en porte, avec ma femme.

— Voyons, ne vous désolez pas tant, tout peut s'arranger pour le mieux; promettez-moi de me livrer, dans douze ans, ce que votre femme porte présentement de plus précieux, et je vous donnerai cent écus à l'instant même.

Le paysan promit imprudemment, ne se doutant guère de ce que

* C'est ici un de ces nombreux récits populaires transmis par la tradition orale et qui font le charme des longues veillées d'hiver, au foyer de nos chaumières et de nos manoirs bretons. Il a été recueilli *en breton* et fidèlement reproduit dans cette traduction.

Digitized by Google

lui coûterait un tel engagement. L'inconnu lui compta alors cent écus, et le fermier alla payer son seigneur, sans autre souci.

Au retour, il raconta à sa femme ce qui lui était arrivé.

— Ah! malheureux, qu'as-tu fait? lui dit celle-ci. Assurément, ce seigneur étrange devait être le Diable, et tu lui as vendu ton enfant, car je suis enceinte!

Et les voilà de se désoler et de pleurer ensemble.

— Et que faire, mon Dieu?

— Il faut consulter M. le curé.

Et ils allèrent tous les deux au bourg, et racontèrent tout au curé. Celui-ci leur dit : Donnez-moi pour parrain à l'enfant, quand il sera né; prenez la sainte Vierge pour sa marraine, et peut-être parviendra-t-on de la sorte à briser le fatal marché.

L'enfant vint au monde, quand son temps fut arrivé; un fort bel enfant. Il fut baptisé, et on lui donna pour parrain et marraine le curé de la paroisse et la sainte Vierge. Il fut nommé Pipi. A l'âge de huit ans, on l'envoya à l'école chez des moines qui étaient dans le voisinage. Mais on s'aperçut bientôt qu'il devenait triste et maigrissait d'une façon alarmante. Ses parents avaient beau l'interroger, lui demander s'il était malade, pourquoi il était si triste; — l'enfant répondait toujours qu'il n'était pas malade, et qu'il n'avait aucune raison d'être triste. Son parrain ne se contenta pas de ces réponses, et un jour il se cacha sur le bord du chemin, pour le guetter au passage, alors qu'il se rendait à l'école. Il fut bien étonné de le voir accompagné d'un barbet noir, qui le roulait sur la route et mangeait son pain. Il se montra aussitôt, fit le signe de la croix sur le barbet noir, et celui-ci s'enfuit en grognant et en lui montrant les dents. L'enfant raconta alors à son parrain que le barbet noir le roulait ainsi tous les jours sur la route et lui arrachait son pain.

Dès lors, on connut la cause de sa tristesse et de son état maladif. A partir de ce jour aussi, le curé l'accompagnait chaque matin jusqu'à la porte du cloître, et le ramenait chaque soir jusque chez ses parents. Ils voyaient bien encore le barbet noir qui grinçait des dents, mais à distance, car il n'osait pas s'approcher du prêtre. Pipi était un garçon éveillé, et il apprenait tout ce qu'il voulait.

Digitized by Google

Cependant il approchait de l'âge de douze ans, et ses parents et son parrain devenaient de jour en jour plus soucieux.

La veille du jour où il atteignait ses douze ans, son père, sa mère et le curé passèrent toute la nuit à prier pour lui; le lendemain matin, son parrain dit à son intention une messe, à laquelle il assista, puis il l'envoya, sous je ne sais quel prétexte, sur la route, à l'endroit où le marché fatal avait été conclu et où il devait être livré quand ses douze ans seraient accomplis. Mais il lui recommanda de ne pas oublier d'entrer dans une chapelle dédiée à la Vierge, qui se trouvait sur le bord de la route, pour prier sa marraine de le protéger dans le danger. Pipi partit, sans se douter de rien. Arrivé près de la chapelle de la Vierge, il y entra, fit une prière à sa marraine, et fut bien étonné de voir les larmes qui coulaient le long des joues de la Mère de Dieu.

— Comment, ma bonne marraine, lui dit-il, est-ce donc moi qui vous cause de la peine, pour vous faire pleurer ainsi? Je ne passe jamais devant l'une de vos maisons sans vous faire ma visite, et, si j'ai manqué en quelque chose, je vous serais obligé de vouloir bien me le faire savoir.

— Hélas! mon pauvre enfant, tu ne te doutes pas du danger qui te menace, et tu ne sais pas où tu vas.

— Mon parrain m'envoie lui faire une commission au bois.

— Tu vas te livrer au Diable, mon pauvre enfant, car tu lui appartiens par un marché qui a été conclu par ton père, avant ta naissance. Mais ta marraine, que tu as toujours aimée et honorée, ne t'abandonnera pas dans le danger. Prends ce petit livre, garde-le précieusement en souvenir de moi, et, pendant que tu l'auras sur toi, sois tranquille, rien ne pourra te faire de mal, en aucune façon. Arrivé à l'endroit où t'envoie ton parrain, tu verras un seigneur avec deux chevaux. Ce seigneur n'est autre que le Diable, qui t'attend pour t'emmener dans l'enfer. Il te priera de monter sur un de ses chevaux; mais garde-toi bien de lui obéir, et dis-lui que, s'il veut t'avoir, il faudra qu'il te porte lui-même. Il te priera alors de lui monter sur le dos. Tu le feras; mais grâce à mon petit livre, tu lui sembleras si lourd, si lourd, qu'il s'enfoncera dans la terre jus-

Digitized by Google

qu'aux genoux. Il te jettera alors en l'air, bien haut; mais tu retomberas à terre sans mal, toujours par la vertu de mon petit livre. Il te reprendra une seconde fois, et s'enfoncera dans la terre jusqu'à la ceinture, il te jettera encore en l'air; puis une troisième fois, et il s'enfoncera jusqu'au cou. Alors, renonçant à toi, il te jettera si haut en l'air, que tu iras retomber à plusieurs lieues de là, mais toujours sans éprouver de mal. Alors tu seras sauvé du Diable. Mais garde toujours précieusement mon petit livre, car tu en auras encore besoin.

Pipi prit le petit livre des mains de sa marraine, la remercia du milieu de son cœur, puis il se dirigea vers le lieu du rendez-vous, et avec assurance, malgré ce qu'il venait d'apprendre. Quand il arriva, il vit un seigneur qui vint à lui et lui dit : — Ah! te voilà? tu as bien fait d'être exact au rendez-vous, car s'il m'avait fallu aller te chercher, tu aurais eu à t'en repentir. Monte sur ce cheval, et partons.

— Excusez-moi, monseigneur, mais je ne monte jamais à cheval.

— Tu ne peux pas me suivre à pied, et il faut que tu montes sur ce cheval; il ne te fera pas de mal.

— Je ne monterai pas sur votre cheval, et, si vous voulez m'avoir, il faut que vous me portiez sur votre dos.

— Allons, monte donc sur mon dos, et partons.

Et il monta sur le dos du Diable, et celui-ci s'enfonça dans la terre jusqu'aux genoux; ce que voyant, il le rejeta au loin.

— Et qu'as-tu donc sur toi pour être si lourd?

— Je n'ai rien sur moi, vous le voyez bien.

— Remonte vite, et partons.

Et Pipi lui monta encore sur le dos, et le Diable s'enfonça encore dans la terre jusqu'à la ceinture; et il le rejeta en disant:

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi lourd! Il faut que tu aies sur toi quelque relique de saint!

— Je n'en ai point.

— Remonte encore, et finissons-en.

Pipi remonta encore, et cette fois le Diable s'enfonça dans la terre jusqu'au cou. Il poussa un cri effrayant et jeta Pipi en l'air, si

Digitized by Google

haut, si haut, qu'on ne le voyait plus. Pipi alla retomber dans un bois, à plusieurs lieues de là. Il retomba sur ses pieds, sans aucun mal, et se mit à se promener dans le bois. Il arriva auprès d'une fontaine. L'eau était si limpide et si belle, qu'il ne put résister à la tentation d'en boire. Aussitôt il s'endormit sur la mousse, au murmure du ruisseau.

Une jeune demoiselle vint à passer en ce moment tout près de lui. Le petit livre que lui avait donné la sainte Vierge sortait de sa poche entr'ouverte. La jeune demoiselle, curieuse de savoir ce qu'il contenait, s'en empara, et se retira sans avoir été entendue.

Quand Pipi se réveilla, son premier soin fut de s'assurer s'il avait encore son petit livre sur lui. Hélas! il avait disparu! Le voilà désolé! — Après tout je suis sauvé du Diable! se dit-il pour se consoler. Mais pourtant ma marraine m'a dit que j'en aurais encore besoin. Il faut que je le retrouve. Je l'aurai sans doute perdu dans le bois. Et il se mit à le chercher. Il chercha longtemps, longtemps, mais en vain, comme vous pouvez le penser. Il se trouva bientôt dans une belle avenue, qui le conduisit jusqu'à la porte d'un château. La porte était ouverte, et il entra, et se trouva dans une vaste cour, où il ne vit personne. Il entra dans une salle, dont la porte était également ouverte, et vit là une belle demoiselle lisant un livre qu'il reconnut tout de suite pour être le sien.

— Bonjour, belle demoiselle, lui dit-il.

— Bonjour, répondit-elle.

— Si je ne me trompe, le livre que vous lisez là m'appartient, et je vous prie de me le rendre.

— Vous le rendre, je le veux bien, mais à une condition.

— Et laquelle, s'il vous plaît?

— C'est que vous m'emmènerez hors de ce château, et que vous me prendrez un jour pour femme.

— C'est ce que nous verrons.

— Dites que vous ferez ce que je vous demande, car maintenant que mes yeux se sont ouverts, grâce à la lecture de votre petit livre, je ne puis et je ne dois rester ici plus longtemps.

— Si ce que vous dites est vrai, je consens à vous mener chez mon père.

Digitized by Google

— Eh bien! fuyons tout de suite. Mon père et ma mère sont sorcier et sorcière, et prennent toutes les formes qu'ils veulent; mais je vous dirai ce qu'il faudra faire pour leur échapper, car j'ai aussi lu leurs livres, et j'en ai profité. Ils dorment en ce moment. Nous allons charger deux mulets d'or et d'argent, prendre deux chevaux à l'écurie, puis partir sans perdre de temps.

Ils chargèrent deux mulets d'or et d'argent, prirent les deux meilleurs chevaux de l'écurie, et partirent.

Quand le sorcier et sa femme se réveillèrent, ils virent tout de suite que leur fille était partie, emmenant deux mulets chargés d'or et les deux meilleurs chevaux de l'écurie.

— Va à la poursuite de ma fille, dit la sorcière au sorcier. Elle n'est pas partie seule, et malheur à celui qui l'a enlevée!

— Regarde derrière toi; ne vois-tu rien venir? dit bientôt la jeune sorcière à Pipi.

— Si! je vois le chemin rempli d'une fumée épaisse qui vient sur nous.

— C'est mon père! Nos chevaux, les mulets et l'argent vont être changés en une glace dont une extrémité touchera la terre et l'autre les nuages, pour arrêter la fumée; et nous deux nous serons à nous chauffer au soleil de l'autre côté.

Ce qui fut fait sur le champ, comme elle l'avait dit.

La fumée, arrivée à la glace, s'arrêta, puis rétrograda, au bout de quelque temps.

— Poursuivons notre route, dit alors la jeune sorcière.

Et les voilà de poursuivre leur route avec leurs chevaux et leurs mulets chargés d'or, revenus aussitôt à leur forme première.

Quand le vieux sorcier arriva à la maison: — Eh bien! lui dit sa femme, tu ne les ramènes donc pas?

— J'ai rencontré tout à coup une glace dont une extrémité touchait les nuages, l'autre la terre, et je n'ai pas pu aller plus loin.

— Imbécile! cette glace, c'étaient les chevaux et les mulets chargés d'or, et eux se chauffaient au soleil de l'autre côté! Retourne vite, et ramène-les.

Et le vieux sorcier de repartir.

Digitized by Google

— Regarde derrière toi, dit encore la jeune sorcière à Pipi ; ne vois-tu rien ?

— Si !

— Que vois-tu ?

— Toujours de la fumée plein le chemin, comme l'autre fois.

— C'est encore mon père, dit-elle. Nos chevaux et nos mulets chargés d'or vont être changés en une fontaine, et nous deux nous serons au fond de l'eau sous la forme d'un miroir resplendissant.

Ce qui fut fait aussitôt. Le vieux sorcier fut tout surpris de trouver une fontaine, qu'il n'avait jamais vue, sur une route dont il connaissait le moindre caillou. Qu'est-ce cela ? s'écria-t-il, et il s'arrêta pour la regarder. Comme cette eau est claire ! On dirait un miroir resplendissant ! Et il l'admira longtemps. Puis, ne voyant pas autre chose, il retourna encore sur ses pas.

Dès qu'il fut parti, Pipi et la jeune sorcière ne perdirent pas de temps pour se remettre en route.

Quand le vieux sorcier arriva au château, sa femme lui dit encore :

— Comment, tu viens encore seul !

— Je n'ai vu qu'une fontaine au bord de la route. Dans la fontaine, l'eau brillait comme un miroir, et je ne pouvais en détacher mes yeux.

— Triste sorcier que tu fais, en vérité ! Les pierres de la fontaine, c'étaient les chevaux et les mulets ; l'eau, c'était l'or et l'argent ; et ce beau miroir, car c'en était un qui se cachait au fond de la fontaine, c'étaient notre fille et son ravisseur ! Il faut que j'aille avec toi, car tu ne fais que des bêtises.

Et les voilà partis tous les deux.

— Regarde derrière toi, dit encore la jeune sorcière à Pipi ; ne vois-tu rien ?

— Si !

— Que vois-tu ?

— De la fumée et du feu plein le chemin !

— Ah ! c'est ma mère qui vient, cette fois, avec mon père ! Cette fois, nous aurons plus de peine à nous tirer d'affaire. Nos chevaux et nos mulets vont se changer en pont ; l'or et l'argent, en rivière ; toi, en saule, auprès de l'eau, et moi, en anguille, dans l'eau. Ma

Digitized by Google

mère ne s'en retournera pas aussi facilement que mon père, et il me faudra livrer un combat terrible ; mais si nous l'emportons, nos peines seront finies, et ils n'auront plus aucun pouvoir sur nous.

Et aussitôt voilà une rivière, un pont sur la rivière, un saule au bord, et une anguille au fond de l'eau.

Le vieux sorcier et la vieille sorcière arrivèrent avec un bruit effrayant. La sorcière, qui était sous la forme d'une flamme, reconnut sa fille devenue anguille an fond de l'eau. Elle se changea aussitôt en une grosse truite, pour la poursuivre, et voilà un combat terrible. Le vieux sorcier, qui était en fumée, reconnut le ravisseur de sa fille devenu saule, et il se changea en cognée pour le frapper. Mais la cognée ne put entamer le saule, et, à chaque coup, elle rebondissait et s'émoussait : c'était sans doute le petit livre, qu'il avait repris, qui protégeait encore Pipi... Le combat entre la truite et l'anguille fut long et avec des chances diverses. Enfin l'anguille enlaça si fortement la truite qu'elle allait l'étouffer, quand celle-ci s'avoua vaincue.

Alors, le vieux sorcier et la vieille sorcière s'en retournèrent sous forme de fumée et de flamme, au milieu du tonnerre et des éclairs, avec un bruit épouvantable. La jeune sorcière, Pipi, les chevaux, les mulets chargés d'or et d'argent, reprirent aussi leurs formes premières; et désormais ils purent continuer leur route tout à leur aise. Pipi conduisit la jeune fille chez ses parents qui, ne le voyant point revenir, le croyaient au pouvoir du Diable, et demeuraient plongés dans une inquiétude mortelle. Avec l'or et l'argent qui chargeaient les deux mulets, on fit bientôt un château superbe au lieu où était la pauvre chaumière. La jeune sorcière fut plus tard baptisée par le parrain de Pipi, puis quand celui-ci eut atteint l'âge d'homme, ils furent mariés, et il y eut une noce magnifique.

Le grand père de la grand'mère de mon grand père, qui était un peu parent de Pipi, fut invité des noces, et c'est ainsi qu'il en vint des nouvelles dans ma famille, et que nous en avons gardé le souvenir jusqu'aujourd'hui.

Recueilli par F.-M. Luzel.

Conté par Barba Tassel.

Plouaret, novembre 1869.

Digitized by Google

SEPT NOUVELLES EAUX-FORTES

DE M. DE ROCHEBRUNE

Il y a bientôt cinq ans, j'ai publié, dans cette *Revue*, le catalogue des œuvres de M. Octave de Rochebrune, le maître graveur fontenaisien. Ce catalogue, qui comptait alors 108 pièces, la plupart contenues dans l'important ouvrage de POITOU ET VENDÉE, s'est depuis beaucoup augmenté ; je devrais dire beaucoup enrichi. Qu'il me suffise de rappeler que c'est à partir de 1865 que sont apparues aux *salons* les magistrales eaux-fortes des châteaux d'Ecouen, de Pierrefonds, de Notre-Dame de Paris et de la cour du Louvre. Les critiques les plus autorisés ont sanctionné de leurs éloges le mérite de ces dernières pages et, par deux fois, le jury des beaux-arts a ratifié l'opinion des critiques, des amateurs et des artistes.

Je ne me propose donc point de faire une étude rétrospective de ces œuvres, sur lesquelles je ne saurais mieux dire que ce qui a été déjà dit. Mais ne voilà-t-il pas qu'après avoir exposé des eaux-fortes d'une si fière et si large physionomie, M. de Rochebrune vient de produire de petits sujets vendéens, traités avec toute la finesse et la couleur d'un Flamand du XVIIe siècle.

Il faut le reconnaître, le talent de M. de Rochebrune est d'une souplesse merveilleuse; tout en conservant sa personnalité, il obtient parfois des effets puissants comme les Piranesi, ou des finesses blondes et vaporeuses comme les aqua-fortistes des écoles de Leyde et de Harlem.

Digitized by Google

Les gravures que je vais étudier participent de cette deuxième catégorie, et forment une petite série de sept pièces, publiées en dehors de l'œuvre générale du graveur; ce qui, soit dit en passant, doit être bien noté par les collectionneurs.

Ces petites eaux-fortes composent l'*illustration* (mot très-heureux ici) d'un charmant petit volume de poésies, par M. Émile Grimaud, volume ayant pour titre : CHANTS DU BOCAGE VENDÉEN, *avec sept eaux-fortes par Octave de Rochebrune.* — Il y a, dans cette intime alliance du poète et de l'artiste, deux enfants de ce pays qu'ils décrivent par la plume et par le burin, tout ce que peuvent désirer, en notre siècle de matérialisme et d'agitation, les rares, mais fervents adeptes du culte des beaux-arts et de la poésie. Poésie et beaux-arts,

Ces deux consolateurs des misères humaines;

car, chants pour chants, n'y a-t-il pas lieu de préférer les refrains plaintifs et monotones du laboureur,

Quand la brise du soir effleure la prairie,

aux hurlements patriotiques du faubourg Saint-Antoine ? Et, tableau pour tableau, l'habitation prétentieuse d'un rustre enrichi a-t-elle autant d'intérêt que la *Chaumière du paysan Cathelineau?*

Voilà que, précisément, en ouvrant le volume, cette petite chaumière du héros vendéen se présente à mes yeux. L'aspect de cette gravure est brillant, l'effet vif et coloré; puis, chose rare pour une eau-forte de proportion si réduite, la pointe du graveur et la morsure ont largement attaqué le cuivre. Autour de la chaumière s'élèvent et se groupent des arbrisseaux et des arbres, et, tout à côté de l'huis, un noueux pied de vigne grimpe à la muraille et développe inégalement ses rameaux et ses pampres au niveau du toit, comme une frise antique au faîte d'un monument en ruines. Il serait peut-être désirable que ces diverses natures de végétation

Digitized by Google

eussent une touche moins égale, un griffonnis plus varié ; mais il ne faut point oublier que cette gravure est l'interprétation d'une ancienne lithographie, dont M. de Rochebrune a tiré le meilleur parti possible.

Au-dessous du titre du volume, à l'imitation de ces devises ornées que plaçaient au siècle dernier nos anciens libraires, est un cartouche, fort joliment agencé, dont voici la description : — Au centre, la *Colonne de Torfou* se détache sur un ciel radieux. Une couronne de lauriers l'entoure. A droite, les lys, symbole de la fidélité monarchique; à gauche, le chêne, image de la force et de la ténacité ; au bas du cartouche, sur une banderole est inscrite la devise vendéenne : DIEU ET LE ROI. Au sommet, la fleur de lys florentine s'harmonise parfaitement avec les feuillages qui couronnent ce charmant ensemble.

La colonne de Torfou, — ai-je besoin de le dire ici ? — est le monument qui rappelle la plus glorieuse lutte de l'Ouest, celle où des paysans triomphèrent de soldats comme les Mayençais et de généraux comme Marceau et Kléber. Nul sujet ne convenait donc mieux pour orner le frontispice d'un livre qui rappelle à chaque page les souvenirs de cette grande guerre vendéenne.

Enfin je feuillette le livre, et, bien que je n'aie pris à tâche que d'étudier les eaux-fortes de M. de Rochebrune, je ne puis taire le plaisir que me font éprouver ces petits tableaux du poète, où l'on respire à pleine poitrine la tiède et douce haleine du printemps, où l'on s'en va dans les chemins creux du bocage vendéen, à travers

Les prés tout reverdis, les bois tout pleins de mousse,

M. Emile Grimaud a trempé sa plume dans la palette d'un paysagiste, et ses descriptions ont toute la fraîcheur des œuvres de Daubigny. — Après tout, puisque la peinture est une poésie, — *ut pictura poesis*, — la poésie doit être une peinture. Topffer l'a dit avec raison : « Le poète n'est qu'un peintre. Les mots sont ses traits, les images, ses couleurs [1]. »

[1] *Réflexions et menus propos d'un peintre genevois.* 1853, p. 141.

Digitized by Google

J'examine donc lentement le volume, comme un album rempli de croquis spirituels et d'aquarelles réussies, et j'arrive,

Par le chemin couvert, par la route poudreuse,

au *Château de Clisson.* Voilà bien ce vieux donjon et cette grosse tour, qui domine la petite ville, le cours de la Sèvre et les coteaux boisés, où apparaît la villa Valentin.

C'est surtout dans la représentation des demeures féodales qu'excelle M. de Rochebrune : — Goulaine, Blois et Chambord l'ont bien prouvé ; — c'est là qu'il règne en maître et qu'il s'est fait dans l'art un fief particulier.

La gravure suivante est inspirée de ce petit coin de terre appelé *Noirmoutier,* île trop peu visitée par nos artistes et qui leur fournirait cependant des motifs très-heureux. Ces groupes de chênes verts et ces roches amoncelées, ou gisant à fleur de sol, comme de vieux sépulcres, forment, sur le rivage de la mer, des compositions du pittoresque le plus imprévu, le plus original.

M. de Rochebrune nous donne un aperçu de ce pays à part dans la Vendée; seulement, ne pouvant, dans un si petit cadre, développer toute l'ampleur que présente la longue ligne des dunes, vers le goulet de Fromentine, et qu'on aperçoit à travers le grand bois de l'ancien monastère [1], l'habile graveur nous en offre une indication spirituelle et qui fait bien saisir le caractère de l'île de Noirmoutier.

La cinquième gravure des CHANTS DU BOCAGE a pour sujet les *Ruines de Tiffauges.*

M. de Rochebrune le sait mieux que personne, il n'est malheureusement pas permis à l'artiste de rendre tout ce qu'il voit, et l'intérêt de son œuvre est d'autant plus grand qu'il est condensé. Dès lors, pourquoi la vieille église d'une part et les ruines du château de l'autre? Tout cela est mignonnement fait, mais la gravure y perd sa largeur et son unité.

A la place de M. de Rochebrune, j'eusse bien volontiers sacrifié la

[1] Le bois de la Chaise.

Digitized by Google

vieille église du bourg, pour donner à mon dessin tout l'intérêt que présentent les importantes ruines de Tiffauges. Je me souviens de l'impression qu'elles me produisirent, un jour de novembre, où je les visitai, en compagnie d'un de nos meilleurs artistes nantais, Achille Joyau. Ses grandes murailles grises, festonnées de lézardes profondes et de guirlandes de lierre, se *silhouettaient* vigoureusement sur un ciel sombre, tandis qu'à la base des courtines et des tourelles, des repousses de chênes, au feuillage rougi par le vent d'automne, ressemblaient à de larges taches de sang. Ah! voilà bien Tiffauges,

Que de crimes hideux souilla Gilles de Retz!

Souvenirs du Pont de Boussay.

La rivière est franchie à Boussay; vers Schwardin,
Le général Kléber s'est retourné soudain :
— « Braquez ces deux canons au lieu même où nous sommes;
» Résistez, colonel, avec quelques cents hommes,
» Et faites-vous tuer! »
Et Schwardin lui répond :
— « Oui, général..... » [1]

Voilà bien encore un souvenir de sang que rappelle la sixième gravure de M. de Rochebrune; mais au moins d'un sang généreusement versé, car la réponse de Schwardin est tout empreinte de la simplicité de l'héroïsme antique. Ajoutons au souvenir de ce fait glorieux un motif de paysage des plus ravissants, et l'on comprendra l'intérêt de cette eau-forte. — Au premier plan, les ruines pittoresques du vieux pont de Boussay se reflétant dans la Sèvre, — et sur la berge s'élèvent et s'entrelacent deux troncs d'arbres étendant leurs branches desséchées; puis, tout à l'horizon, les tours du château de Tiffauges, couronnant le sommet d'un coteau. Tout cela se dispose bien et fait tableau. Je ne reprocherai que la lourdeur du premier plan à gauche et le travail trop accentué des lointains.

[1] *Les Vendéens*, — Torfou.

Digitized by Google

J'arrive à la septième et dernière gravure du livre : la *Grotte du Père Montfort, dans la forêt de Vouvant.*

J'ai quelquefois ouï dire que M. de Rochebrune n'était pas un paysagiste, (quelle calomnie!) mais spécialement un monumentaliste. Pour confondre les détracteurs, je n'ai qu'à placer sous leurs yeux la vue de l'ermitage du Père Montfort. Cette délicieuse gravure reproduit une vue *sous bois*, où l'air circule dans les profondeurs de la futaïe ; où les rochers de la grotte sont spirituellement accusés ; où le hêtre séculaire, qui se dresse au premier plan, est d'une finesse et d'une précision de dessin remarquables. Et l'on viendra dire que M. de Rochebrune n'est pas un paysagiste! Certes, je reconnais bien que c'est par la reproduction si merveilleuse des chefs-d'œuvre de l'architecture française du moyen âge et de la Renaissance que le graveur fontenaisien s'est fait un nom distingué dans les arts ; et je n'ai garde de lui conseiller d'abandonner cette spécialité qu'il affectionne. Mais je soutiens que, si M. de Rochebrune voulait s'adonner au paysage, à la reproduction des environs de la Châteigneraie ou de la forêt de Vouvant, la réussite du paysagiste égalerait celle du graveur de Blois et de Pierrefonds.

Enfin, quoi qu'il advienne, M. de Rochebrune, bien qu'*artiste de la province*, nous fournit un brillant témoignage de ce que peut obtenir une volonté ferme, et nous donne le consolant spectacle du succès couronnant le travail.

CHARLES MARIONNEAU.

Digitized by Google

OTHON

—

POEME HÉROIQUE

—

II*

Ce que rêva l'oreiller de Bonus. — L'acte de justice de ce roi. — Déplorable effet de l'ambition. — Gorric et Ingonde.

Si la reine Argyra souvent était jalouse,
Jamais le roi Bonus ne se montrait jaloux :
Sans doute il adorait sa gracieuse épouse,
Mais il aimait aussi cerfs, sangliers et loups;
Il aimait les forêts; l'éclatante fanfare
Qui tremble dans la brise et meurt au fond des bois;
La chasse qui s'assemble et s'éloigne et s'égare;
Le galop des chevaux; la meute aux mille voix.

C'était un cavalier d'une audace incroyable
Pour braver le péril que d'autres auraient fui :

* Voir la livraison de janvier, pp. 16-27. — Dans le premier chant, il s'est glissé une faute qui rend un passage inintelligible; — page 25, vers 8 :
Au lieu de :

et le plus fameux mire
De ses yeux ne *pouvait* obtenir un regard,

il faut : ne *pourrait*.

Digitized by Google

Certes, si sa naissance eût devancé la fable,
La fable eût copié le centaure sur lui.
Puis, la chasse finie, il était bon convive,
Sablait les vins joyeux de ses joyeux vassaux,
Et chantait vaillamment quelque chanson naïve,
Très-sûr d'être applaudi quoiqu'il chantât très-faux!

Or il advint, un jour, que, d'amphore en amphore,
De propos en propos, de chanson en chanson,
Le gai repas durant du soir jusqu'à l'aurore,
Le roi Bonus perdit tout à fait la raison.
Il perdit l'équilibre aussi, nous dit l'histoire,
Et tombant sous la table où ronflaient ses amis,
Il trouva qu'un bon somme était doux après boire,
Et dormit étendu sur deux des endormis.

Ah! celui qui connaît les fatigues royales
Ne le blâmera pas de goûter ce sommeil!
Les rois ne dorment plus!... Le repos fuit ces salles
Où mille lustres d'or remplacent le soleil,
Ces lits voluptueux où, caché par la soie,
Mollement étendu sur des flots d'édredon,
Le remords vigilant guette sa noble proie,
Et la livre aux soucis, amis de la maison.

Ce n'était point alors comme au temps où nous sommes :
Le roi Bonus était un brave chevalier
Rendant son peuple heureux et le meilleur des hommes;
Les noirs soucis fuyaient loin de son oreiller.
Son oreiller était, dans cette circonstance,
Le comte Mériand, paladin très-fameux:
Ce comte était muni de la plus large panse,
Le roi Bonus trouvait son oreiller moelleux.

Qui put jamais prévoir les coups de la fortune?
Qui peut toujours compter sur des moments heureux?
Le bonheur ici-bas est comme un clair de lune,
Lorsque la brise est forte et le ciel nuageux.

Digitized by Google

Voyez... des rayons d'or illuminent l'espace :
Tout apparaît splendide et votre œil est séduit.
Ecoutez... le vent souffle ; un lourd nuage passe ;
Ah ! le charme a cessé : vous voilà dans la nuit.

Mériand, qui portait sur sa panse charnue
Le chef du roi son maître, eut un songe effrayant.
Il chassait au milieu d'une plaine inconnue...
Les sangliers, de loin, lui montraient, en fuyant,
L'appareil meurtrier de leurs longues défenses ;
Les vents grondaient; les bois tremblaient aux sons du cor ;
La meute remplissait des espaces immenses :
Il la voyait passer et repasser encor...

Tout à coup il entend un vacarme effroyable :
Les sangliers vainqueurs reviennent sur leurs pas.
A leur tête paraît un monstre épouvantable,
Un sanglier enfin comme l'on n'en voit pas...
Le monstre devant lui chasse la meute entière,
Frappe, abat et décout, se vautre dans le sang.
Déjà dix cavaliers ont mordu la poussière
Il renverse l'onzième et fond sur Mériand !

Le comte était vaillant : au moins dans deux batailles,
Longtemps on l'avait vu combattre, d'une main,
Et de l'autre tenir prudemment ses entrailles.
Ce fait si merveilleux est cependant certain.
D'autres preux agissaient jadis de cette sorte ;
Je n'en citerai qu'un : Renaud de Montauban,
Quand de son fier castel il défendait la porte...
Maugis le guérit vite avec de l'orviétan.

Qu'importe le courage ? En un instant sur l'herbe,
Le preux voit son cheval près de lui renversé :
Ce cheval alezan, vif, nerveux et superbe,
Jamais avant ce jour n'avait été blessé.
Le comte est sous le monstre et sent la bave impure ;
Il cherche son épieu qu'il ne retrouve plus ;

Digitized by Google

Il saisit le couteau qui pend à sa ceinture
Et d'un bras vigoureux frappe... le roi Bonus !

Il s'agite, en criant d'une voix triomphante :
« Le sanglier est mort !... Hallali !... Hallala !... »
Il s'éveille en sursaut... Quelle est son épouvante !...
Le monstre a disparu... le roi Bonus est là,
Pâle, défait, sanglant et respirant à peine.
Bonus crie : « On me tue !... ah ! Mériand, c'est toi !
Arrêtez l'assassin, le voilà... Qu'on l'enchaîne !
Lâche, qui m'as frappé, que t'avait fait ton roi ? »

Pour obéir au roi chacun se précipite ;
Tous tiennent à prouver leur zèle et leur amour ;
Tous veulent entraîner le coupable au plus vite
Dans le plus noir cachot de la plus noire tour.
Longtemps en vain le comte, en suppliant, demande
Que le roi veuille bien modérer son courroux.
— Qu'on le pende ! dit l'un; et l'autre : — Qu'on le pende!
— Qu'il parle ! dit le roi. — Qu'il parle ! dirent tous.

Alors, à deux genoux, le chevalier raconte
Quel incroyable rêve a causé son malheur,
Ses yeux étaient remplis de larges pleurs de honte ;
Ses regards exprimaient ce que sentait son cœur.
« Je veux mourir, dit-il, mon crime involontaire
A mérité la mort : qu'on m'applique la loi !
Frappez !.. Je serais trop malheureux sur la terre !
Périsse Mériand ! Vive à jamais mon roi ! »

Ce cri parti du cœur entraîna l'assemblée :
On ne demandait plus les fers et la prison,
La colère du roi s'était vite envolée :
Il rendit un arrêt digne de Salomon.
La grande amphore était encore sur la table :
Dans un discours ému que très-fort on prisa :
« Voilà, dit-il, voilà celle qui fut coupable,
Et je vais la punir. » Il dit, et la brisa.

Digitized by Google

Une bonne action porte sa récompense :
Le plaisir que Bonus goûtait en pardonnant,
Ranima sa vigueur et calma sa souffrance.
Un bienfait applaudi... quel bon médicament !
Cependant la blessure était large et profonde :
Il fallait bien des jours avant de la guérir,
Un fameux mire vint et dit que, seul au monde,
Il pouvait empêcher le bon roi de mourir.

« Bien. Nous verrons plus tard, mais songeons à la reine,
Dit Bonus, écrivons, pour rassurer son cœur,
Que je retournerai, vers la lune prochaine...
Appelez un courrier vigoureux, plein d'ardeur,
Qu'il choisisse un cheval et parte ventre à terre ! »
Le courrier partit donc... Que devint-il ?... Son sort,
Qui pour le roi Bonus fut toujours un mystère,
N'en est pas un pour moi... le messager est mort !

Il mourut en chemin, le messager fidèle !
Destin, cruel destin, voilà bien de tes coups !
De la reine Argyra, si sensible et si belle,
Le cœur, le tendre cœur eût-il été jaloux
Eût-elle au fond des bois entraîné sa nourrice,
Pour y trouver la mort, croyant trouver Merlin,
S'il n'eût, ce messager, au fond d'un précipice,
Été poussé par toi, destin ! cruel destin !

J'ignore si le mire appela des confrères.
Quoi qu'il en soit, Bonus n'en mourut certes pas :
Il revint bien portant au palais de ses pères,
Son cœur était joyeux.... Mais quel retour, hélas !..
Il apprend, en entrant, que la reine était morte ;
Tombe sans mouvement aux portes du palais,
Et ne peut voir son fils que la nourrice apporte !..
Mon Dieu, ses yeux fermés s'ouvriront-ils jamais ?...

Ingonde (que ne peut une âme ambitieuse,
Quand elle veut un trône et le veut à tout prix !)

Digitized by Google

Sur les tempes du roi verse une eau précieuse,
Qui de ce triste époux ranime les esprits...
Elle veut que Bonus l'appelle la première,
Qu'elle soit belle et pâle et que ses yeux menteurs
D'une larme brillante aient mouillé leur paupière,
Elle est belle ; elle est pâle ; elle a les yeux en pleurs !

Le roi reprend ses sens ; il gémit ; il soupire :
Ingonde aussi gémit, mais il ne la voit pas,
Il pleure sur son fils, le caresse et l'admire,
Baise ses yeux charmants, le serre dans ses bras.
Ingonde, en vain ce jour tu préparas tes charmes,
En vain tu prodiguas tes soins insidieux,
Tes longs regards voilés par de menteuses larmes;
Pour son fils, son fils seul, Bonus avait des yeux !

C'est qu'il lui rappelait, dans sa grâce enfantine,
Les beaux yeux de la reine et ses traits adorés :
Ainsi le frais bouton rappelle l'églantine,
L'aube incertaine encor, l'astre aux rayons dorés.
Tout son passé, rempli d'heures délicieuses,
Tous ces jours de bonheur et de tendre abandon,
Ses rêves de vingt ans, ses amours radieuses,
Tout renaissait pour lui dans ce petit Othon.

Dirai-je de quel soin et de quelle tendresse
L'enfant fut entouré pendant ses premiers ans ?...
Axel et Dinoma l'accompagnaient sans cesse :
L'une formait son cœur ; malgré ses cheveux blancs,
L'autre s'était remis aux jeux de son enfance ;
Il le faisait courir et monter à cheval,
Avec d'autres enfants exercer sa vaillance :
A tous les jeux, Othon n'avait pas de rival.

Le roi Bonus aimait à voir leur exercice ;
Ses enfants combattaient dans de petits tournois ;
Ayant aux poings la lance et la dague de bois,
(Car de cet âge-là qui connaît le caprice ?

Digitized by Google

Le fer entre ses mains est dangereux parfois.)
Bonus applaudissait, quand Othon, dans la lice,
Penché sur le vaincu, se mettait à crier :
« *Notre-Dame Carmor !* rendez-vous, chevalier ! »

Ingonde cependant ne perdait pas courage,
Et dix ans n'avaient fait qu'augmenter ses attraits.
Vers le cœur de Bonus, lançant toujours ses traits,
Elle ornait ses cheveux et parait son visage.
En esclave soumis de son ambition,
Son cœur ne sentait rien, ni l'amour, ni la haine ;
Il fallait commander ; il fallait être reine
Et s'enivrer d'orgueil et d'admiration.

C'était là son seul but... Qui pourrait jamais dire
Ses efforts pour complaire à tous les goûts du roi ?
Pour croiser ses regards, pour guetter son sourire,
Pour l'attirer, le vaincre et lui dicter la loi ?
L'oiseleur n'eut jamais besoin de tant d'adresse
Pour tendre ses filets aux habitants des bois.
Pauvre Bonus, prends garde à sa langue traîtresse,
A son traître sourire, à sa traîtresse voix !

Longtemps il s'en garda, ne s'inquiétant guère
Des regards caressants et des vagues soupirs :
Il avait trop aimé, trop gémi sur la terre,
Son cœur était trop plein de tendres souvenirs.
Cependant il finit par regarder Ingonde,
Par sentir les rayons qui partaient de ces yeux.
On sait qu'elle était grande et belle et fraîche et blonde,
Elle savait séduire.... Il n'était pas très-vieux.

Dirai-je qu'il l'aima ?... Ce serait trop peut-être.
Aimer !... Est-il un cœur qui puisse aimer deux fois ?
Il peut bien s'émouvoir, il faut le reconnaître,
Mais, si du pur amour il a subi les lois,
D'un noble sentiment éternelle est l'empreinte,
Et de profanes feux ne peuvent l'effacer.

Digitized by Google

Rien ne rompt les anneaux d'une chaîne si sainte :
L'erreur est d'un moment, l'amour ne peut passer.

Pour Ingonde, Bonus se montrait fort aimable ;
Il vantait sa beauté, sa grâce, ses cheveux,
Et s'écriait parfois : « Comme elle est adorable ! »
Il disait à Brenhil, son compagnon de table :
« Avec elle je crois que tu serais heureux ! »
Mais ce n'était pas là ce qu'entendait la belle :
Il lui fallait un roi... Quant à Brenhil, pour elle,
Qu'était-ce ? Rien du tout... un chevalier, un preux !...

Bonus ne la priait jamais d'être la reine :
De là le désespoir qui la mordait au cœur.
Le peuple de Carmor se disait avec peine :
« Peut-être l'aurons-nous un jour pour souveraine. »
Pour lui quel noir chagrin ! Pour elle quel bonheur!
Alors, efforts nouveaux, piéges de toute sorte...
Qu'il coure dans les bois ; qu'il entre ou bien qu'il sorte,
Un piége est toujours prêt pour prendre ce chasseur.

La belle aux cheveux blonds, un soir, en elle-même,
Se dit, le front brûlant et caché par sa main :
« Ce pauvre roi Bonus, je crois enfin qu'il m'aime,
Aujourd'hui s'il se tait, il l'avouera demain !
Mais m'épousera-t-il ? Je sais ce qui s'oppose
A mes vœux les plus chers : c'est son fils, c'est Othon.
Bonus peut hésiter... S'il hésite, moi j'ose...
Un obstacle pareil m'arrêtera-t-il ? Non !

Il était à la cour un nain noir et difforme,
Comme on n'en vit jamais que dans quelque roman.
Le roi l'avait trouvé jadis au pied d'un orme ;
Il passait pour le fils d'un affreux nécroman,
Mais, comme il amusait le roi par ses saillies,
(Les rois dans tous les temps ont aimé les bons mots)
Les dames du palais, laides, vieilles, jolies,
Lui pardonnaient ses tours pour ses joyeux propos.

Digitized by Google

Il advint que ce nain portait dans sa poitrine
Un cœur... Qui donc jamais l'en aurait soupçonné ?
— Le nain !... me direz-vous, un cœur... Bonté divine !
Laissez ce manuscrit, car il est erroné !...
Un rustre en a souvent ; un financier peut-être ;
Un poète amoureux l'a toujours sur la main ;
Le sage en a parfois sans le faire paraître ;
Si la coquette en a... qu'il est dur !... Mais un nain !... —

Je disais donc : ce nain portait dans sa poitrine
Un cœur, — mais un cœur fait d'une étrange façon,
Plein de détours affreux et de ruse féline,
Méprisant la vertu, détestant la raison.
Rien n'émouvait ce cœur que deux objets au monde,
Choisis fort à propos par sa méchanceté :
Gorric adorait l'or ; il adorait Ingonde...
Le bel amour ! Ingonde en avait profité.

Par Gorric la perfide exerçait sa vengeance
Sur plus d'une rivale et plus d'un courtisan...
Gorric avait appris la coupable science,
Et n'était pas en vain le fils d'un nécroman.
Il savait combiner une trame en silence,
Calomnier, trahir, accuser... Heureux nain !
Ingonde souriait et, douce récompense !
D'une lèvre fangeuse il lui baisait la main !

Il chantait ses chansons, sur un luth magnifique,
D'une voix dont les sons faisaient grincer les dents,
Roulait, en soupirant d'un air mélancolique,
Des yeux plus enflammés que les charbons ardents ;
Dans les bois d'alentour il n'était pas un chêne
Qui ne portât le nom d'Ingonde près du sien.
Il disait, en passant à son corps une chaîne :
« Ingonde est ma maîtresse et moi je suis son chien ! »

La perfide beauté voit Gorric et l'appelle ;
Elle sourit au nain comme s'il était roi :

Digitized by Google

— « Toi seul, dit-elle, ici tu me restes fidèle,
Mon Gorric, pour ami je n'ai plus rien que toi.
Tous ces vils courtisans poursuivent de leur haine
Celle qui comme toi n'a que dédains pour eux,
Qu'ils tremblent cependant!... Ingonde sera reine;
Gorric, l'or, le pouvoir tout sera pour nous deux!

» Nous les verrons ramper à nos pieds, vils esclaves,
Et mendier en vain les charges du palais;
Tu pourras à ton gré souffleter les plus braves,
Nous empêcherons bien qu'ils se vengent jamais...
Mais il faut que ta main m'assure la victoire,
Que ta ruse infaillible aide ma volonté.
Du triomphe avec moi viens partager la gloire,
Sur les marches du trône auprès du roi dompté!

» Oui, du sceptre Bonus n'aura que l'apparence :
A Gorric les faveurs, les trésors, le plaisir;
Car Gorric sera maire; à Carmor, comme en France,
Le maire du pouvoir saura bien se saisir.
Tu choisiras alors une aimable compagne,
Et peut-être qu'un jour, de toi, nouveau Pépin,
Il naîtra pour Carmor un nouveau Charlemagne. »
— « Pourquoi pas? dit Gorric: Le Bref était un nain!

» Mais pour compagne alors il me faudrait Ingonde :
Nous la rendrons bien veuve et je l'épouserai... »
Ingonde secoua sa belle tête blonde.
« Réussissons d'abord, et plus tard... je verrai!...
Ecoute, à mes projets un obstacle s'oppose;
Tu l'as bien deviné : c'est ce fils... c'est Othon.
Sur ce seul héritier tout son espoir repose
Pour propager sa race et soutenir son nom.

» Qu'Othon vienne à mourir!... Je me charge du reste! »
— « Qu'il meure! dit Gorric, pour moi je le veux bien.
Et d'abord, cet enfant à quoi sert-il? A rien.
Si la peste le prend, j'en absoudrai la peste;

Digitized by Google

S'il voulait se noyer, là-bas, dans le canal,
Ingonde, mon amour, n'en sois pas étonnée,
Toute permission par Gorric est donnée,
Même je trouverais qu'il ne ferait pas mal. »

— « Hélas ! mon bon Gorric, trève de railleries ;
Dans un pareil moment qu'importent tes souhaits ?
Est-il temps de songer à des plaisanteries,
Quand tu peux devenir le maire du palais !
Compare le présent à ce que tu serais ;
Songe à ce que j'ai dit; agis en conséquence.
Les plantes, les métaux, leur étrange puissance,
Leurs effets dangereux, Gorric, tu les connais. »

— « Eh bien, si seulement tu voulais sur ta joue,
Ingonde, mon amour, me permettre un baiser;
Mon souffle écarterait la boucle qui s'y joue;
Ingonde, tu frémis... Ah ! daigne t'apaiser !
Et j'extrairai des fleurs un merveilleux breuvage :
Celui qui le boira goûtera le repos,
Ce bien tant désiré par le fou, par le sage :
Que le ciel ait son âme et la terre ses os ! »

Il dit et soupira : l'ambitieuse Ingonde
Se pencha doucement jusqu'au niveau du nain ;
Sur sa joue il posa d'abord sa lèvre immonde,
Puis de bave et d'écume il lui couvrit la main.
L'affreux monstre imprégna la blonde chevelure,
Dont les flots caressaient son visage hideux,
Des émanations de son haleine impure
Comme celle d'un bouc au banquet des Hébreux.

Tel fut le sceau maudit de l'infâme alliance,
Dont la mort d'un enfant devait être l'objet.
Et, dans leurs vils désirs puisant leur confiance,
Ils fixent les détails de l'horrible projet :
Le poison sera tel qu'Ingonde le désire,
Lent, mais sûr, quinze jours amèneront la mort.

Digitized by Google

A peine verra-t-on quelque effet se produire ;
L'enfant expirera sans douleur, sans effort.

Ingonde de sa main versera le breuvage,
Vers la fin du repas, dans la coupe d'Othon ;
Gorric s'efforcera, par un gai badinage,
Du roi, des courtisans, d'écarter le soupçon.
Il leur racontera quelque amusante fable,
Et par une grimace il fixera leurs yeux.
Puis, la main sur le cœur, et d'un air adorable,
Ingonde chantera quelque lai gracieux.

Il est, sous un rocher, dans la forêt voisine,
Un antre spacieux au mystère éternel :
Des buissons rabougris de ronce et d'aubépine
N'y laissent point passer la lumière du ciel.
Par les chauves-souris et la lugubre orfraie
Cet antre formidable est toujours habité ;
En entendant leurs cris, le voyageur s'effraie
Et s'éloigne à grands pas de ce lieu détesté.

Là, le vil nécroman, loin des regards de l'homme,
Va cacher les secrets de cet art infernal,
Cet art toujours maudit et foudroyé par Rome,
Toujours chéri du traître et de l'esprit du mal.
Là, frémit sur le feu l'eau du bassin magique ;
Il y mêle les fruits, les feuilles et les fleurs,
De la ciguë ardente et de l'arum caustique,
L'euphorbe et l'aconit aux trompeuses couleurs.

Il y joint deux crapauds qu'il a réduits en cendre,
La tête d'un aspic, le cœur d'un scorpion,
Le corps d'une araignée et d'une salamandre,
Le fiel de deux hiboux, la barbe d'un lion.
Avec un bâton noir il trace sur la terre
Un cercle redoutable autour du noir bassin :
« Viens, Astharoth, dit-il, accomplir le mystère ;
Sois présent, aide-nous à l'heure du festin.

Digitized by Google

» Je connais le moyen de te rendre propice :
Regarde, ô roi du mal, je t'apporte un chat noir !
De plus je veux t'offrir, mon maître, en sacrifice,
Un enfant gras et gros qui naquit hier au soir.
Je saurai bien demain le voler à sa mère :
Alors, quels pleurs ! quels cris autour de son berceau !
Pour tes meilleurs amis, Astharoth, sois bon père,
Protège nos desseins... Je t'en ferai cadeau ! »

Ainsi tout était prêt pour accomplir leur crime ;
Mais il survint un fait qu'ils ne prévoyaient pas :
Axel, le bon gardien de leur jeune victime,
Quand l'enchanteur Merlin le tira d'embarras,
En reçut deux cadeaux : le pied de Marjolaine
Et le fameux miroir de la Sincérité.
Axel de ce miroir se souvenait à peine :
Le pied de Marjolaine avait été planté !

Axel, homme excellent, avait peu de mémoire,
Et quand il eut placé la fleur dans son jardin,
Le miroir merveilleux au fond de son armoire,
Il oublia les dons de l'enchanteur Merlin.
Mais, un jour, attiré par une odeur divine,
Il s'approche, aperçoit la plus charmante fleur,
Pour la mieux admirer le chevalier s'incline,
Et reconnaît le pied donné par l'enchanteur.

Un rayon tout à coup l'éclaire : il se rappelle
Le discours de Merlin et son fameux miroir.
Comment à sa promesse a-t-il été fidèle ?
Où l'a-t-il mis ?... Il veut le retrouver, le voir ;
Il le trouve en effet ; il l'essuie... O prodige !
Qu'est-ce ? Qu'a-t-il donc vu ? Ses yeux s'ouvrent d'effroi ;
Sa main tremble ; le sang dans ses veines se fige ;
Pourquoi ?... L'ignorez-vous ?... Je le devine, moi.

Devant lui le miroir montre la belle Ingonde
Initiant Gorric à son complot affreux ;

Digitized by Google

Il voit leur lâcheté, leur malice profonde,
Le lien criminel qui les unit tous deux ;
Il voit ce que j'ai dit, ce que je n'ai pu dire,
Car qui peut pénétrer tous les secrets du cœur?
Il voit la trahison ramper, tuer, sourire,
Et de l'antre infernal sonde les profondeurs.

Dinoma vient le joindre : avec elle il arrête
Les moyens d'entraver ce complot odieux.
Ils n'eurent pas beaucoup à s'en troubler la tête :
N'ont-ils pas le miroir pour ouvrir tous les yeux ?
— « Ah ! ce sera charmant, dit la bonne nourrice ;
Comme nous verrons rire Ingonde avec son nain,
Attendons qu'au repas la coupe se remplisse ! »
Lecteurs, c'est mon avis... Attendons à demain.

HIPPOLYTE DE LORGERIL.

(La fin à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

—

ELLEVIOU

Jean Elleviou naquit à Rennes, le 2 décembre 1769. Il y reçut une bonne éducation et fit d'excellentes études au collége de cette ville, où il eut pour condisciples deux autres Bretons devenus célèbres : le poète Alexandre Duval et le général Moreau. A dix-sept ans, Elleviou était élève en médecine, attaché à l'hôpital militaire de sa ville natale, dans lequel son père occupait les fonctions de chirurgien en chef.

C'est à cette époque que remonte une escapade de jeunesse du futur artiste, escapade qui nous est révélée dans tous ses détails par une correspondance inédite que nous devons à l'obligeance de M. l'Archiviste du département d'Ille-et-Vilaine.

Dès le collége, Jean avait manifesté une véritable vocation pour le théâtre, et ce goût n'avait fait que se développer plus tard, à la suite de petits succès obtenus dans des comédies de société. La médecine, au contraire, lui répugnait presque et il ne cessait de dire : « Je n'aime pas à fouiller dans les cadavres. »

Il était cependant, comme nous le disions tout à l'heure, aide-chirurgien à l'hôpital militaire de Rennes. Or, un beau matin, son père, en faisant sa visite, ne le trouva pas, comme d'habitude, près du lit des malades. Qu'était-il devenu ? C'est ce que la lettre sui-

Digitized by Google

vante, adressée par M. Elleviou père à l'intendant de Bretagne, nous apprend : il était allé à Paris, s'engager dans une troupe de comédiens, et de là s'était rendu à La Rochelle.

A Monseigneur Bertrand de Molleville, intendant de Bretagne, à son hôtel, à Paris.

« Rennes, le 18 avril 1787.

» Monseigneur,

» Aussitôt que j'appris la désertion de mon fils et les desseins qu'il avait formés, j'eus l'honneur de vous en donner avis. Quelque douloureux qu'il fût pour moy de vous faire part de son inconduite, mon devoir m'imposait cette obligation. Les bontés dont vous avez bien voulu m'honorer m'enhardissent à vous supplier de vouloir bien le condamner aux peines prononcées par l'ordonnance contre les élèves qui quittent l'hôpital sans permission. J'avais alors l'espoir de le faire arrêter à Paris, il m'étoit parvenu des avis sur la vérité desquels je comptois, et la vigilance du magistrat proposé à maintenir le bon ordre dans cette grande ville me donnoit lieu de croire que mes recherches ne seroient pas sans succès ; mais toutes mes espérances ont été trompées, mon fils a quitté Paris et s'est engagé dans une troupe de comédiens établis à La Rochelle. Résolu à l'arracher, malgré luy-même, du précipice où il s'est jeté, j'ay eu recours à M. le Prévôt général du pays d'Aunis, je l'ay prié d'arrêter mon fils et de me le renvoyer par deux cavaliers. J'ay tout lieu de croire qu'il voudra bien déférer à mon réquisitoire, et que j'auray la consolation de le rappeler à luy-même ; mais, Monseigneur, les réflexions auront au moins autant d'effet que mes représentations ; il est donc absolument nécessaire de le mettre dans le cas d'en faire. Le moyen le plus propre est de le priver pendant quelque temps de sa liberté ; je vous prie donc très-instamment, Monseigneur, de vouloir bien donner ordre au supérieur de la maison de Joué, demeurant à Saint-Méen, de le recevoir dans cette maison pour y garder prison jusqu'à nouvel ordre, comme ayant quitté son service sans permission. Je préférerois cette maison à toute autre,

Digitized by Google

parce qu'elle me donnera la facilité de revoir mon fils et d'employer vis-à-vis de luy le langage du sentiment pour le rappeler à ses devoirs et à luy-même. Si mes conseils, si mes prières, si mes larmes étoient insuffisantes, il ne me resteroit d'autre ressource que de recourir aux pieds du trône pour y solliciter un ordre pour le détenir plus longtemps; mais je désirerois bien ne recourir à cette dernière extrémité qu'après avoir épuisé toutes les représentations propres à faire triompher dans son cœur la vertu et l'honnêteté dont le germe n'est certainement pas encore étouffé, quelque violente que puisse être la fermentation des passions.

» Honorès-moy, je vous supplie, Monseigneur, d'une réponse; je l'attends avec impatience, et j'ose espérer que vous voudrez bien venir au secours d'un père malheureux qui ne cherche, qui n'a d'autre désir que de faire de son fils un citoyen utile.

» Je suis avec un profond respect, Monseigneur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» ELLEVIOU. »

Voici la réponse de l'Intendant de Bretagne :

A Monsieur Elleviou, chirurgien-major de l'hôpital militaire de Rennes.

« Paris, le 28 avril 1787.

» J'ai reçu, Monsieur, votre lettre du 18 de ce mois, par laquelle, en m'informant que votre fils est engagé dans la troupe des comédiens de La Rochelle et que vous avez écrit au Prévôt général de la maréchaussée en cette ville pour le prier de le faire arrêter et conduire à Rennes, vous demandez que je donne ordre au supérieur de l'hôpital de Saint-Méen de le recevoir.

» Comme cette maison est soumise à l'administration des hôpitaux, c'est à l'un des principaux administrateurs que vous devez vous adresser pour obtenir la permission d'y faire conduire votre fils, si, toutefois, le Prévôt général de la maréchaussée, à La Rochelle, se porte à le faire arrêter sur votre seule réquisition, mais

Digitized by Google

je doute qu'il prenne ce parti sans y être provoqué par un ordre supérieur, et je pense que pour éviter des lenteurs et des formalités qui pourraient déceler vos démarches, vous feriez beaucoup mieux de m'adresser un mémoire pour M. de Breteil, tendant à obtenir des ordres du Roi pour faire arrêter votre fils et le conduire à l'hôpital de Saint-Méen, d'où vous seriez toujours maître de le faire sortir lorsqu'après une épreuve suffisante vous vous serez assuré de ses dispositions. »

La lettre suivante prouve que M. Elleviou n'eut pas besoin de recourir au Roi pour faire incarcérer son fils.

A Monseigneur Bertrand de Molleville, intendant de Bretagne, à son hôtel, à Paris.

« Rennes, le 30 avril 1787.

» Monseigneur,

» M. le Grand-Prévôt de La Rochelle vient de marquer à M. de Melesse qu'il a fait arrêter mon fils à sa prière et à ma réquisition, qu'il a été constitué prisonnier, mais qu'il n'a pu le faire ramener par les cavaliers, comme je l'en avois fait prier, parce que la Directrice l'a chargé, en prison, attendu qu'elle réclame 180 fr. d'avance qu'elle dit luy avoir fait, plus 400 fr. d'indemnité qu'elle luy demande pour ne pas tenir à son engagement.

» Mon fils, âgé de dix-sept ans, par conséquent mineur, n'a pu faire un engagement valide. Les loys coutumières de France rejettent comme nul tout engagement fait pendant la minorité. La Directrice n'a donc pas eu le droit de retenir mon fils prisonnier. Cette circonstance, Monseigneur, m'engage à me rendre sur les lieux pour prendre la défense de mon fils. J'ay fait part de mon projet à M. Dubreil en luy demandant, dans votre absence, la liberté de me rendre à La Rochelle, ce qu'il m'a accordé. J'ay recommandé le service de l'hôpital militaire à l'aide-major, et ay prié M. Blin d'y voir mes malades aussitôt qu'il en sera requis, lequel m'a promis. D'après ce, Monseigneur, persuadé que vous ne désapprouverès pas

Digitized by Google

le voyage, je partiray demain pour faire élargir mon fils et pour me charger de son retour.

» Mon fils m'a écrit, sa lettre a été insérée dans celle de M. le Prévôt général de La Rochelle et adressée à celuy de Rennes ; il connoit toute l'énormité de la faute qu'il a commise, il me prie de luy pardonner. Son pardon est dans mon cœur si son repentir est sincère. Dans le cas contraire, je solliciterois de nouveau vos bontés, Monseigneur, pour obtenir une lettre de cachet, mais j'ay du plaisir à me persuader que les principes que je luy ay inculqués ne sont pas entièrement détruits et que je retrouveray en luy ceux de l'honneur et de la vertu, et que vous voudrès bien luy rendre votre estime lorsqu'il l'aura méritée par une conduite régulière et soutenue.

» Je suis, etc.

» ELLEVIOU. »

Le chirurgien-major partit immédiatement pour La Rochelle, et arriva au moment où Jean, enfermé dans une tour de la prison donnant sur la place, chantait à sa fenêtre, devant un auditoire plus nombreux qu'au théâtre, la romance de Richard :

Dans une tour obscure,
Un roi puissant languit, etc.

Les bravos de la foule, en entendant la voix fraîche et vibrante d'un talent à son aurore, et les sympathies des femmes pour un aussi jeune captif, émurent le trop tendre père, qui se jeta dans les bras de son fils et lui pardonna tout.

Ils revinrent ensemble à Rennes, où le déserteur reprit ses études médicales, pour aller ensuite les compléter à Paris. Là, au milieu d'artistes de tous genres qu'il se plut à fréquenter, encouragé par les uns et les autres, Jean oublia promptement les conseils de son père, abandonna de nouveau la médecine et débuta, le 1er avril 1790, au théâtre Favart.

Il y fut accueilli avec enthousiasme et fit oublier aux habitués de

Digitized by Google

l'Opéra-Comique Clairval, qui avait été si longtemps l'objet de leurs regrets. Ce fut lui qui créa les rôles du nègre Zabi dans *Paul et Virginie*, de Philippe, dans *Philippe et Georgette*, d'un émigré français, dans *le Siége de Lille*, et de Théobald, dans *Roméo et Juliette*. Il échoua cependant dans l'emploi des *colins* où il remplaçait parfois Michu. Sa vivacité naturelle ne s'accommodait pas du ton mélancolique et langoureux qu'exige cet emploi. Son genre, à lui, était plutôt les mauvais sujets, les militaires ferrailleurs, les étourdis en vacances; aussi excella-t-il dans tous ces rôles.

La loi sur le recrutement vint suspendre ses études dramatiques et le réclamer pour en faire un soldat. Son absence, heureusement pour lui, ne fut pas de longue durée; après une courte apparition à l'armée, il revint à Paris en 1795; mais, bientôt compromis dans les réactions de la jeunesse dorée, il se vit encore obligé de partir. Ce fut à Strasbourg qu'il se réfugia et où les ovations qu'il reçut au théâtre le consolèrent de son exil.

Enfin, de retour pour la troisième fois dans la capitale, ses succès continuèrent, et en 1801, lorsqu'eut lieu la réunion des deux théâtres de Favart et de Feydeau, il fit partie de cette troupe brillante d'opéra comique, qui porta ce genre à un si haut degré de prospérité. Ses plus beaux rôles furent ceux qu'il créa dans le *Calife de Bagdad, le Prisonnier, Maison à vendre, Adolphe et Clara*, et dans beaucoup d'autres pièces.

A ce moment, M. Elleviou père, — qui avait cessé toute espèce de relations avec son fils, — fit un voyage à Paris, et fut entraîné par un ami à l'Opéra-Comique. Séduit par la voix sympathique du ténor, qu'il ne reconnaissait pas sous ses costumes, le chirurgien-major ne cessait de répéter : « Oh ! si mon malheureux fils avait au moins le quart de ce talent, je lui pardonnerais volontiers le chagrin qu'il m'a fait ! — Il est alors pardonné, s'écria l'ami tout joyeux, car c'est lui ! »

A partir de ce moment, le père et le fils furent réconciliés.

Elleviou était un très-joli garçon, aux manières distinguées, au jeu franc et spirituel, au débit vif et naturel. Sa voix, qu'il maniait avec infiniment d'adresse, était douce et agréable; en un mot, tout n lui révélait le véritable artiste.

Digitized by Google

« De toutes les voix d'hommes que nous avons entendues, dit M. de Planard, celle d'Elleviou nous a paru aller le mieux à l'âme, et beaucoup de connaisseurs soutiennent encore qu'il chantait, pour la scène, infiniment mieux que Martin, dont la voix a une si grande réputation.

» Elleviou attira tout Paris pendant dix ans, en jouant tour à tour *Azor, l'Ami de la maison, le Déserteur, Félix et Richard, le Roi et le Fermier*. Aucun chanteur, italien, français, allemand, espagnol, n'a jamais produit, sur le théâtre, un effet aussi délicieux qu'Elleviou dans certains rôles.

» Il n'était point à la hauteur du siècle, pour le dédain des paroles : il avait la bonhomie de croire qu'il fallait au théâtre jouer un peu ce qu'on chantait, et avec ce système, si ridicule de nos jours, il remplissait chaque soir la vaste salle de Feydeau. »

Sans être un musicien consommé, l'artiste savait tirer tout le parti possible de sa voix et de son art, ce qui ne l'empêchait pas de trembler d'une façon étonnante, chaque fois qu'il entrait en scène. Une fois parti, c'était fini. Il passait avec une facilité merveilleuse des rôles les plus distingués aux charges les plus plaisantes, telles que *le Cabriolet jaune, l'Irato, les Rendez-vous bourgeois*, etc. Aussi le regret fut-il général, lorsqu'on le vit, en 1813, abandonner le théâtre, dans toute la force de son talent.

Toutes les conjectures les plus bizarres furent faites à ce sujet : les uns supposèrent qu'un embonpoint précoce le forçait à se retirer; les autres assuraient qu'il avait demandé cent vingt mille francs d'appointements par an et que Napoléon Ier avait exigé une réduction de quatre-vingt mille francs. Toujours est-il qu'il joua, pour la dernière fois, *Adolphe et Clara*, le 10 mars 1813.

Cette détermination inattendue fit oublier plusieurs incidents regrettables de la vie de l'artiste, et même quelques duels fâcheux que, dans sa vivacité bretonne, il avait eus avec deux ou trois auteurs et compositeurs.

Nous avons oublié de dire qu'Elleviou avait aussi tenté quelques essais littéraires, hélas! bien peu heureux : il avait fait jouer, le 10 mai 1805, un opéra-comique de sa composition, intitulé *Délia*

Digitized by Google

et Verdikan. Malgré la musique de *Berton*, cette pièce n'eut aucun succès, à cause de ses longueurs et du peu d'intérêt qu'elle offrait. Elle était écrite cependant très-purement et très-élégamment. Enfin, *l'Auberge de Bagnères*, dont il fut l'un des auteurs, obtint un accueil un peu plus favorable, grâce à la partition de Catel.

Voulant jouir d'une assez belle fortune, loyalement acquise, et vivre tranquille près d'une femme chérie, l'ex-chanteur se retira à sa terre de Roncières, près Tarare, dans le département du Rhône, où on le vit, en 1815, organiser contre l'invasion étrangère un corps franc, qu'il commanda lui-même.

Là ses goûts se portèrent vers l'agriculture, qu'il fit prospérer dans le pays par des innovations et des expériences qui lui réussirent. Il devint même un agronome fort remarquable, ce qui lui valut divers honneurs : il fut nommé maire de sa commune, conseiller général du canton et chevalier de la Légion d'honneur.

Il mourut dans un voyage qu'il fit à Paris, en 1850, où il fut frappé, dans la rue, d'une attaque d'apoplexie foudroyante, en allant prendre un abonnement à un journal.

ADOLPHE ORAIN.

Digitized by Google

VARIÉTÉS HISTORIQUES.

UN DUEL POUR UN VERRE D'EAU[1]

Remission de cas de meurtre pour Bertran Gouéon, dont la teneur ensuist :

Loys, par la grâce de Dieu, Roy de France et Duc de Bretaigne, à touz présens et avenir, salut. Savoir faisons nous avoir receu l'humble supplicacion des parens et amis consanguins de nostre subgect Bertran Gouéon Vaurouault, contenant que comme ainsi soit que, puix le temps de deux ans ou environ, feu Guyon de la Chappelle, seigneur de Molac, et ledit Bertran, qui estoint jeunes gentilzhommes soubz l'eaige de vingt deux ans, feussent demourans en la maison de nostre très chier et amé cousin le sire de Rohan, et que à ung jour de mercredi au soir, ainsi qu'ilz estoint à leur logeix en la ville de Rohan, après soupper, ledit de la Chappelle aiant en sa main ung vaire (*sic*) ou quel y avoit de l'eau, laquelle il versa sur le coul dudit Bertran Gouéon, qui à l'eure dist par telles ou semblables parrolles : « Voiez là, gentiment faict » et print parreillement ung peu de eau en ung vaire, et en cuidant jecter ladicte eau contre ledit de la Chappelle, ledit vaire luy eschappa, et d'icelluy frappe l'espaulle dudit de la Chappelle, sans avoir autre differant pour celle heure, pour ce que en furent impeschez par Loys de l'Abregement, Jullien d'Avaugour, Guillaume Rouxeau, François de l'Espinay et autres gentilzhommes de la maison dudit

[1] La curieuse *lettre de rémission* que nous publions ici est tirée du *Registre de la Chancellerie de Bretagne de l'an* 1510 (fol. 153, verso), déposé aujourd'hui aux Archives de la Loire-Inférieure, *Fonds de la Chambre des Comptes de Nantes.*

A. DE LA B.

Digitized by Google

sire de Rohan; et la nuict ensuivante, couchèrent ensemble lesditz de la Chappelle et Gouéon, sans avoir autre différant ensamble, et le landemain ensuivant, desjunèrent ensemble environ neuf heures du matin, et subséquantement disnèrent assemblément en la salle de la maison dudit sire de Rohan sans aucun différant avoir entreulx ; et iceluy jour, ainsi qu'ilz estoint à soupper assemblément et assiis l'un près l'autre sans aucun débat, ung quidem (*sic*), illec assistant, s'adrecza audit de la Chappelle luy disant par telles ou semblables parrolles : « Vous faillistes aier soir à avoir ung beau coup de barre. » Et sur tant ledit de la Chappelle se tourna vers ledit Bertran, luy disant : « Regardez, Vaurouault, quel bruyt j'ai » acquis de vous avoir souffert me gecter ung vaire à la teste. » A quoy respondit ledit Bertran qu'il lui avoit faict plus de oultraige que n'avoit faict celuy Bertran, et qu'il luy avoit mis l'eau au coul, sans ce que ledit Bertran luy feist aucun ennuy, luy disant oultre qu'il ne congnoïssoit guères de gens qui le luy eussent faict qu'il ne leur eust rué le vaire à la teste, et sur tant ledit de la Chappelle luy dist qu'il luy en gecteroit une seiglée[1], et qu'il n'oseroit en avoir rien dict car il estoit meschant, lasche et batable, et que ledit Bertran estoit pour l'endurer. Et lors celuy Bertran, grandement passionné et partroublé de collère d'icelles parrolles injurieuses, respondit que ledit de la Chappelle avoit menty comme ung yvroigne, et qu'il n'estoit lasche ne meschant.

Et sur tant, pluseurs gentilzhommes qui illecques estoint, firent cesser les parrolles par entreulx, et empeschèrent ledit de la Chappelle de frapper ledit Bertran Gouéon o la main, de quoy faire il s'efforcza ; et apprès avoir achevé de soupper assemblément, sans avoir autres parrolles ne question, départirent d'illec ledit Bertran et autres, s'en allèrent pour trouver ledit sire de Rohan qui estoit en la ville d'icelluy lieu, et se rendirent en la basse court dudit chasteau de Rohan, et ledit de la Chappelle s'en alla à son logeix, et bientost vint en icelle basse court, en ung séon[2] noir, saésí d'un Dame ; j'ay à parler à vous. » Ce que feist ledit Bertran, et s'en alla

[1] Une *seillée*.

[2] Un *sayon*, sorte de manteau.

Digitized by Google

grant estoc qu'il avoit prins à sondit logeix, s'aprouche dudit Bertran, et luy dist tout bas : « Venez, venez encza auprès de Nostre-après ledit de la Chappelle qui alloit devant, et lorsque furent arrivez près ledit lieu, ledit de la Chappelle dist audit Bertran : « Vous » me avez à soupper appellé yvroigne ; vous avez faucement et » mauvaisement menty », ou parrolles de pareil effect ; et en disant celles parrolles, desgaina ledit de la Chappelle sondit estoc, marchant devers ledit Bertrand, et cuyda luy en donner en la teste ; mais ledit Bertran voiant ce, esvagina[1] une épée qu'il avoit, dont se couvroit, et par tant empescha ledit coup, et non content de ce, ledit de la Chappelle de recheff cuyda luy donner d'estoc ung coup ou ventre ; mais l'un des braz dudit Bertran qu'il mist au devant receut ledit coup, et entra ledit estoc oudit braz environ trois doiz à grand effusion de sang ; puis après donna pluseurs autres collées[2] dudit estoc audit Bertran, et le blecza ès doiz et en cinq ou six autres lieux et endroiz de son corps à grant effusion de sang, sans ce que ledit Bertrand l'eust aucunement bleczé ne oultraigé ; puix assemblèrent et s'entreprindrent au corps, mais furent despartiz et esloignez l'un de l'autre par ung nommé Jacques de la Mothe, cousin dudit de la Chappelle, Guillaume Rouxeau et autres, qui illec sourvindrent, sans ce que ledit de la Chappelle feust blecé ne oultraigé. Et ce néantmoins, ceulx de la Chappelle et Bertran Gouéon marchèrent l'un vers l'aultre, aians leursdites épées en leurs mains, et en celuy instant, ledit Bertran donna un coup d'estoc dedans le corps dudit de la Chappelle sans lui donner autre coup ; et sur tant ledit de la Chappelle se retira disant qu'il estoit mort, demandant le presbtre ; et bientost après avoir esté confessé, en iceluy jour, à occasion dudit coup, ala ledit de la Chappelle de vie à deceix.

Remonstrans oultre lesdiz parens et amys que auparavant ledit cas avenu, ledit Bertran avoir esté de bon rest et gouvernement, sans jamais avoir esté reprouché, attaint ne convaincu d'aucun mauveix ne villain cas, gentilhomme appartenant à pluseurs nobles de ce nostredit pais, nous suppliant qu'il nous plaise sur et dudit cas,

[1] *Dégaîna.*
[2] Plusieurs autres *coups.*

Digitized by Google

remectre, quicter et pardonner audit Bertran le cas et crime dessurdit, et de ce luy impartir noz grace, rémission et pardons, etc., très-humblement le nous requérant. Pourquoy nous luy accordons ladite grâce, pourveu qu'il en personne presentera cestes noz présentes lettres de grace aux prochains ou seconds generaulx plectz de notre court et barre de..... devant nostre seneschal ou autre juge dudit lieu qui les expédira. Donné à Nantes, au moys d'aougst, l'an de grace mil cinq cens dix, et de nostre règne le treziesme. Ainsi signé sur le replict: *Visa*, Par le Roy et Duc, à la relation de son Conseil DE LANVAULX, et seellées en laz de soye et cire verd.

Digitized by Google

BIOGRAPHIES VENDÉENNES

—

M. CARDIN

La ville de Poitiers vient de perdre un de ses enfants les plus dignes et l'un des hommes les plus savants de l'Europe, M. Cardin, docteur en droit et docteur ès-lettres, ancien magistrat, démissionnaire en 1830, membre actif de la Société des Antiquaires de l'Ouest, et correspondant de plusieurs associations savantes.

M. Julien Cardin était né à Fontenay-le-Comte, le 16 juillet 1794, du mariage d'Aimé Cardin, auditeur à la Chambre des comptes de Nantes, avec demoiselle Louvart de Pontlevoy. Sa famille était vendéenne. Son grand-père, qui avait épousé Mlle Jeanne-Gabrielle Merland de Chaillé, était secrétaire du roi de Pologne, avocat au Parlement et greffier en chef de la Chambre des comptes de Nantes.

Élève au lycée de Nantes, il manifesta, par ses succès continus, les talents et l'intelligence vive et profonde qu'il devait appliquer plus tard à l'étude des langues. Il aimait à rappeler qu'élève de rhétorique, il écrivit une ode en grec, et citait avec plaisir ce premier triomphe, qui présageait une aptitude toute particulière pour cette langue riche et puissante, qu'il cultiva toujours et possédait complétement.

La Restauration résumait toutes ses convictions, ses aspirations, ses espérances : l'alliance sur la légitimité, base inébranlable, de

Digitized by Google

l'Église, de l'autorité et de la liberté. Il accepta des fonctions dans la magistrature ; la révolution de 1830 le trouvait substitut du procureur impérial à Parthenay ; il donna sa démission et se livra tout entier à ses études favorites : l'histoire et la linguistique. Les loisirs que lui faisait la politique furent consacrés exclusivement à ces travaux et à la préparation aux grades qu'il ambitionnait et qu'il obtint facilement. Docteur en droit à une époque où peu d'étudiants prétendaient à ce titre, il devint promptement docteur ès-lettres, lorsque cette palme n'était même recherchée que par quelques privilégiés.

Célibataire, M. Cardin n'avait pas à se préoccuper de l'avenir de ses enfants ; assez riche du patrimoine que lui avaient transmis ses parents, il pouvait, sans inquiétude et sans préoccupation, acquérir ces livres aimés dont il faisait sa compagnie habituelle, et qui étaient son unique passion. Il consacra tout son temps, ses jours et une portion de ses nuits aux recherches, aux études, à la science, qui étaient ses délices et sa vie.

D'un caractère doux et affable, de mœurs aimables et purs, d'une foi vive, d'un esprit charitable, abondant et fin, d'une distraction proverbiale, c'était un véritable savant, avec son esprit investigateur et naïf, caustique et charitable, désintéressé outre mesure et bon à l'excès. Vous le rencontriez dans une rue occupé à ranger une pierre qu'il avait heurtée ; vous le supposiez sur la trace d'une antiquaille précieuse, et il prévenait simplement un accident que cet obstacle aurait pu causer.

Ce trait confirmera l'idée que chacun s'était faite dans la ville de Poitiers du vénérable M. Cardin ; et cependant nul ne répondait mieux que lui à l'idée que l'on peut se faire du savant, dont l'esprit a fouillé dans les archives du pays et qui a posé devant Bossuet, lorsqu'il écrivait : « Qui veut entendre à fond les choses hu-
» maines, doit les reprendre de plus haut, et il lui faut observer
» les inclinations et les mœurs, ou, pour dire tout, en un mot, le
» caractère tant des peuples dominants en général, que des princes
» en particuliers, et enfin de tous les hommes extraordinaires qui,
» par l'importance du personnage qu'ils ont eu à faire dans le

Digitized by Google

» monde, ont contribué en bien ou en mal aux changements des » États et à la fortune publique ; » et dont le cœur s'émeut et tressaille à toutes les douleurs, à toutes les joies, aux moindres inquiétudes de la patrie. Car tel était M. Cardin. Il le fallait entendre lorsque, sous le coup d'une semblable émotion, il s'épanchait et, avec les ressources et les trésors de son immense érudition, manifestait les regrets et les espérances de son cœur, et montrait le port où pouvait s'abriter, dans la paix et le bonheur, la nef qui porte la France.

Je vois sourire ; on rit de mes illusions, mais je m'y complais ; et je crois que la disparition de ces intelligences, le départ de ces âmes pour un autre séjour, est un malheur. Il me semble que la présence, au sein de nos sociétés agitées, ébranlées et corrompues, de ces hommes au cœur pur et simple, aux convictions fortes et inébranlables, est une garantie, une intercession permanente qui prie Dieu et nous sauve. J'y sens comme un parfum délicieux qui embaume notre société et la préserve de toute corruption, ou du moins en ralentit les effets délétères.

Les travaux de M. Cardin, dans sa foi sincère et profonde, étaient bien une prière ; mais chez lui, tout était modeste et simple ; il craignait ces dévoûments intempérants et violents qui ne supportent aucune conciliation, n'admettent que la force et perdent les causes qu'ils défendent. Il voyait avec peine certains catholiques combattre pour l'Église avec des armes qu'il trouvait dangereuses et soulever des questions que l'on ne pouvait discuter sans compromettre, en une certaine manière, le triomphe de la vérité. Bien qu'à ses yeux la main de la divine Providence imprimât sa marque sur tous les événements de l'histoire, et que, pour lui, il y eût là un miracle permanent, il n'eût pas aimé que l'on accablât ses adversaires sous le poids des malheurs qui les frappent, répugnant à l'idée de faire de la Providence l'exécuteur de ses condamnations. Il savait bien qu'aucune cause, même la plus juste, la plus sainte, n'est exempte des épreuves ni des défaites ; les meilleures ont été vaincues, en un mot. Il ne voulait pas qu'on fût obligé de les condamner pour cela. Et, en effet, il n'était pas pour le culte du succès, ni pour la légitimité de la victoire.

Digitized by Google

La Bruyère a peint, sous des traits satiriques, l'érudit : « Hermagoras, dit-il, ne sait pas qui est roi de Hongrie; il s'étonne » de n'entendre faire aucune mention du roi de Bohême ; ne lui » parlez pas des guerres de Flandre et de Hollande, dispensez-le » du moins de vous répondre ; il confond les temps, il ignore » quand elles ont commencé, quand elles ont fini ; combats, » siéges, tout lui est nouveau. Mais il est instruit de la guerre des » géants ; il en raconte les progrès et les moindres détails : rien ne » lui est échappé. » M. Cardin était un érudit ; il savait beaucoup de choses, il est vrai, de la guerre des géants, mais il en savait davantage encore sur l'histoire en général, et particulièrement sur l'histoire de France et les événements contemporains. Mais sa science profonde lui avait démontré combien d'erreurs, de calomnies, de mensonges, sont développés dans tous les livres publiés sur ce sujet ; et il ne se fût pas associé aux décisions de l'Institut, au sein duquel il aurait dû siéger, lorsqu'il couronnait l'*Histoire de France* de M. Henri Martin.

Nous l'avons dit, M. Cardin consacra toute sa vie au travail, et il ne cessa qu'au moment où l'âge et la maladie l'arrachèrent à son cabinet et à sa chère bibliothèque. Ses études furent dirigées vers la littérature, l'histoire, la philosophie, la religion ; mais elles s'appliquèrent particulièrement à la linguistique. Quoi qu'on en ait pu dire, M. Cardin ne s'est pas arrêté dans la voie qu'il avait ouverte un des premiers, parce que ces découvertes heurtaient ses convictions religieuses et alarmaient sa foi. Au contraire, jusqu'au dernier jour, ses travaux continus vinrent affirmer la vérité de la religion catholique et confirmer les saintes Écritures, pour lui comme pour tout esprit sérieux.

Au courant de tous les travaux que l'Allemagne et l'Angleterre ont publiés sur l'étude comparée des langues, il avait poussé très-loin ses investigations dans les vieux idiomes de l'Europe et de l'Inde, et il avait fait lui-même des découvertes importantes sur ce terrain inexploré. Et il ne faut pas croire que cette érudition n'ait qu'un intérêt de curiosité, qui charme celui qui s'y livre. Il y a là un dépôt précieux de renseignements sur les origines, les migra-

Digitized by Google

tions des peuples; sur leurs aptitudes, leurs affinités et leurs alliances, qui serviront aux historiens scrupuleux et sincères. M. Cardin, avec son caractère facile et bon, son cœur ouvert et sans ambition, était véritablement une mine riche et abondante, où chacun pouvait venir puiser; et je crois que, s'il n'a rien publié lui-même d'une manière complète, il a livré souvent les matériaux qu'il avait extraits, à ses amis ou à ses correspondants.

Une partie de la linguistique avait surtout attiré son attention : l'étude des vieilles langues du Poitou. Il était arrivé ainsi à découvrir, par les noms de lieux, qui doivent évidemment appartenir à la langue parlée par les premiers peuples qui se sont établis le long de ce fleuve, au pied de cette montagne, au fond de cette vallée, que, sous les diverses couches de Celtes qui ont successivement habité et cultivé notre sol, on retrouve une autre famille gauloise, les Irlandais ou Gaïls.

Longtemps confondus avec les Celtes de César, les Gadhéliques n'appartiennent pas à la même branche, quoique les uns et les autres fassent partie de la grande famille aryenne. L'étude de la langue irlandaise, son mode de formation, la rapprochent, l'identifient presque avec le sanscrit, l'indoustan, le latin, le grec ionien, attique; tandis que le kimrique ou breton se rattache étroitement au zend ou persan, au grec dorien. L'invasion irlandaise serait donc contemporaine de l'invasion bramanique, pélasgique, tandis que les Kimris seraient entrés en Europe avec les Hellènes ou Doriens. Dans un article publié par la *Revue*, ces idées de M. Cardin furent exposées déjà. Depuis, il avait encore reconnu que les divisions en provinces du sol de la Gaule, qui reproduisaient les divisions romaines, manifestaient un partage primordial que chaque tribu celtique avait fait elle-même. Le nom de ville : *Ingrande,* qui, dans les vieilles langues gauloises, rappelait l'idée de limites, se rencontre toujours à la séparation de deux provinces.

M. Cardin, dont toute la vie avait été modeste, pieuse et humble, est mort dans les bras de la religion, sans se préoccuper de la gloire de son nom et de la récompense humaine due à ses travaux;

Digitized by Google

il n'a pris, que nous sachions, aucune mesure relative à ses manuscrits. Il doit se trouver là un trésor. Nous savons qu'il projetait de publier un ouvrage important sur les langues du Poitou, le conduisant à des résultats inattendus ; mais où en est ce travail ? Qu'il serait à désirer que les mains pieuses des nombreux amis qu'il avait conservés à Poitiers pussent fouiller dans cette mine précieuse et en extraire les matériaux solides et rares qui pourraient entrer dans les fondements d'une histoire de France qui est encore à faire ! Une partie de l'éclat que jetterait cette œuvre rejaillirait sur le nom modeste de M. Cardin, qui avait vécu et travaillé, non pour la renommée, mais pour la vérité et la science, et qui a reçu déjà la récompense de ses fatigues et de ses vertus, la seule qu'il ambitionnât !

ALFRED BIRÉ.

Digitized by Google

A TRAVERS LA SUISSE

—

A M. L'ABBÉ H. DUBOIS.

—

III *

Lucerne et le lac des Quatre-Cantons.

Des hauteurs de Lucerne, 2 septembre, 5 heures du soir.

Vue admirable. Je doute qu'il y ait au monde beaucoup de villes offrant un site comparable à celui-ci.

Derrière moi, la ligne des remparts avec leurs tours carrées au pignon élancé; à mes pieds, Lucerne étalant en demi-cercle le fouillis de ses toits de tuiles rouges, que dominent les flèches aiguës de ses églises et le beffroi quadrangulaire de sa *Stadthaus* (hôtel de ville); — à droite, la Reuss rapide s'échappant du lac et glissant sous les ponts comme un ruban de moire bleue que le soleil fait étinceler par places, ou tombant des barrages en cascades sonores et argentées; — devant moi, le lac des Quatres-Cantons, ou plutôt l'un de ses nombreux golfes ; — tout autour, un multiple amphithéâtre de collines et de montagnes fuyant les unes par delà les autres jusqu'aux extrêmes limites de l'horizon, et au milieu desquelles le lac étend ses bras tortueux, dédale liquide au sein d'un dédale granitique, celui-là réfléchissant celui-ci dans le miroir de ses eaux ; — là-bas,

* Voir la livraison de janvier, pp. 5-15.

Digitized by Google

ce bateau à vapeur qui double un cap, derrière lequel il disparaît bientôt, trahi toutefois encore par son panache de fumée ; çà et là, des barques de plaisance, déployant en vain leur voile au souffle d'une brise paresseuse, ou battant des rames à la surface du lac azuré, semblables à des oiseaux battant des ailes dans l'azur des airs.....

La multiplicité des plans de cet immense paysage défierait le crayon ou le pinceau le plus exercé. Ville, lac, collines boisées où rient de coquettes villas éparses sur les versants ; montagnes surgissant à l'envi comme si, se défiant, elles tentaient de s'exhausser jusqu'au ciel et de se dépasser mutuellement dans ce sublime élan ; cimes lointaines blanchissant sous leur couronne de neige : tels sont les degrés successifs de l'échelle que l'œil mesure.

De cette vaste étendue le soleil couchant n'éclaire que certaines parties, les autres se voilant déjà d'une pénombre crépusculaire. De tous ces sommets, les uns, perdus dans les nuages, fument comme des volcans ; les autres tour à tour se découvrent ou s'empanachent de vapeurs, suivant que celles-ci, chassées par le vent, s'élèvent vers les hauteurs ou glissent mollement le long des pentes, semblables à d'énormes amas d'ouate. Tout au bout de l'horizon se dressent deux pics jumeaux dont les crêtes dorment majestueusement au sein de nuées empourprées qui leur font comme une gloire, pendant que des nuages plus lourds rampent en bas sur leurs flancs. Du *Rigi* on ne voit que la partie inférieure, sur laquelle les derniers rayons du soleil étendent une large nappe dorée. La tête chauve du *Pilate*[1] reste coiffée de son chapeau de brumes, signe de temps incertain pour demain, au jugement des météorologistes du lieu.

Ces deux montagnes se font pendant. Plantées comme deux gigantesques phares de chaque côté du lac, elle vous étonnent par le contraste de leur aspect : à l'ouest, le Pilate se dresse farouche et nu, comme un débris du chaos ; à l'est, le Rigi déploie ses pentes herbeuses et fleuries, comme un souvenir de l'Eden.

Calme profond, d'ailleurs. Tout semble dormir, les nuées au ciel, le lac que ride à peine le triangle moiré du sillage des bateaux ; les

[1] Ce mot vient, dit-on, du latin *pilatus*, chauve.

Digitized by Google

montagnes, majestueuses et mornes comme des géants pétrifiés et qu'anime seul le lent et silencieux glissement des nuages inférieurs, blancs fantômes que chasse un souffle invisible.

Je reste longtemps, pour me l'imprimer dans les yeux, en contemplation devant ce splendide paysage, épiant les moindres variations de la lumière et des ombres, suivant les diverses scènes de ce drame banal, mais toujours émouvant, de la lutte du jour et de la nuit, drame particulièrement solennel quand il se joue sur un aussi magnifique théâtre.

Peu à peu s'épand le voile des ombres, le rideau s'abaisse sur cette scène grandiose, ou plutôt il s'élève des vallées vers les hauteurs ; et déjà les premières ont disparu dans un diaphane linceul de vapeur bleuâtre, que les autres, leur pied baigné dans la brume, brillent encore des suprêmes lueurs du jour. Elles ne tardent pas à s'éteindre à leur tour, et, quand je descends de la terrasse du *Café Musegg*, la nuit a achevé de vaincre....

Et la ville, me demanderas-tu ? A part son incomparable site, elle n'offre rien de particulièrement remarquable. Aucun monument digne d'être noté, si ce n'est peut-être sur la Reuss, ce long et vieux pont de bois, couvert à la façon d'un tunnel et illustré d'anciennes peintures d'un faire naïf, représentant une autre danse macabre, une de ces nombreuses danses de la Mort que paraît affectionner la gaieté funèbre de ces braves Allemands-Suisses.

Je ne parle pas des somptueux hôtels qui s'alignent sur les quais, et dont plusieurs feraient fort belle figure sur le boulevard des Italiens. Entre eux et le port s'étend une jolie promenade plantée de tilleuls, d'où la vue, égayée par l'incessant va-et-vient des barques et des bateaux à vapeur, au milieu desquels se joue une troupe de poules d'eau apprivoisées, glisse sur le lac jusqu'aux montagnes d'en face.

Ce port qui, par la beauté de son cadre, fait rêver du Bosphore ; cette humble et gothique Byzance qui aligne derrière vous ses rues pittoresques ; ces hôtels magnifiques ; ces paquebots qui sillonnent le golfe ; cette foule de touristes de toute nation qui arrivent,

Digitized by Google

partent, ou flânent en oisifs : tout cela compose un tableau plein de mouvement, de charme et de grandeur.

Hier soir, j'errais sur la promenade, mon sac de nuit à la main, en quête d'un gîte pour la nuit, quand je crois distinguer deux voix à moi connues. C'étaient M. et Mme J. Ch., retour de Bade, Constance, Pfæffers, Zurich et autres lieux ! Il faut être en pays étranger pour apprécier tout le charme de ces rencontres inopinées.

Nous étions trois, nous voici cinq, car ces excellents amis veulent bien me considérer un peu comme de la famille. Il est vrai qu'à peine réunis, nous nous dispersons de nouveau. P... est parti ce matin, avec sa femme, pour le Saint-Gothard et le glacier du Rhône. M. et Mme J... vont prendre le chemin d'Interlaken, où, dans quelques jours, nous devons nous retrouver tous réunis de nouveau. Moi, je reste pour jouir du lac des Quatre-Cantons tout à mon aise et faire l'ascension du Rigi. Ainsi que tu vas le voir, je n'ai pas été le plus mal partagé.

Lac des Quatre-Cantons, 3 septembre.

Embarqué à 8 heures 15 sur le paquebot le *Stadt-Basel* (traduis l'*Etat de Bâle*). Temps brumeux. Nous naviguons dans les nuages à l'instar des héros d'Ossian. Tout à coup apparaît, baignée de lumière, la cime décharnée du Pilate, pendant que le pied du gigantesque squelette de granit reste noyé de vapeurs. Successivement les autres sommets se découvrent. Du fond du lac, le soleil, trouant la brume, darde vers nous un faisceau de rayons ; devant lui fuient les nuées, fantômes attardés de la nuit. Peu à peu, le paysage, écartant les uns après les autres et comme à regret les voiles dont il est enveloppé, se révèle dans sa splendeur. Notre œil peut suivre dans ses capricieux méandres ce lac, le plus beau de la Suisse et sans doute de l'Europe, projetant à droite et à gauche ses vastes baies, semblables aux branches d'une croix brisée. Baies de Lucerne à l'ouest, de Küsnacht au nord, d'Alpnach au sud, de Buochs et d'Uri à l'est : cinq lacs qui, parcourus les uns après les autres, vous paraissent isolés, et qui n'en font

Digitized by Google

qu'un mesurant huit lieues de long sur quatre de largeur extrême, profond de près de mille pieds et élevé de plus de douze cents au-dessus du niveau de l'Océan. Chacune de ces nappes liquides repose au fond d'un bassin granitique dont les bords s'élèvent jusqu'aux nues et dont les aspects varient d'instant en instant, décors de cette féerie grandiose. Vous errez ainsi de lac en lac, comme égaré au sein de ce double labyrinthe d'eaux et de montagnes. Les eaux sont d'un vert d'émeraude, les montagnes vous écrasent de leur masse ; votre œil va incessamment des unes aux aux autres, ravi et effrayé tout ensemble... N'est-ce pas une hirondelle qui plane au firmament? C'est un aigle, me dit-on : tant le roi des airs paraît lui-même petit au sein de cette nature géante.

Nous venons de quitter l'escale du joli village de Brunnen, par-dessus lequel on aperçoit la blanche ville de Schwyz étagée sur une pente, antique et humble bourgade qui, berceau de la confédération helvétique et de son indépendance, mérita de lui donner son nom. Nous doublons le rocher de *Treib* et entrons dans l'étroit goulet qui donne accès dans le dernier des cinq lacs, dans la branche d'Uri, la plus magnifique de toutes ; car ce lac merveilleux est comme une sublime symphonie pittoresque en cinq parties, que la nature se joue à elle-même, en grande artiste qu'elle est, et dont l'intérêt va croissant d'acte en acte jusqu'à la fin.

C'est sur ces bords que s'accomplirent les scènes du drame fameux de la délivrance de la Suisse, et jamais drame ne se joua sur un pareil théâtre. Voici, à droite, au pied de cette montagne, le *Grütli*, la prairie du serment, où, le 8 décembre 1307, Fürst d'Uri, Stauffacher de Schwyz, et Arnold d'Unterwalden jurèrent de délivrer leur pays du joug de l'étranger. Plus loin, à gauche, la célèbre chapelle de Guillaume Tell vous indique l'endroit où le héros s'élança de la barque de Gessler. Plus loin encore, est le village d'Altdorf, où l'on vous montre la place qui vit l'habile archer abattre la pomme de dessus la tête de son fils.

La Critique (saluez, M. Renan), cette sèche et pédante personne, envieuse ennemie de toute poésie et de tout enthousiasme, dont la main glacée flétrit tout ce qu'elle touche et qui, par ses décevantes analyses, est en train de faner toutes les fleurs

Digitized by Google

de l'histoire, — la critique ne pouvait manquer de s'attaquer aussi à Guillaume Tell. Le libérateur de la Suisse n'a pas, il est vrai, établi de religion nouvelle, mais il a délivré son pays, et c'est un crime que la critique, qui a horreur des héros, ne pouvait lui pardonner. Aussi, toute une bande de pédants buveurs de bière, en *mann,* en *heim* ou en *off,* s'est abattue sur cette glorieuse mémoire ; des Suisses n'ont pas craint de prêter leur main parricide pour déchirer la légende nationale. Si bien qu'aujourd'hui, « dans le monde de la science, » comme disent ces messieurs, il est à peu près convenu que Tell, Gessler, la flèche, la pomme, n'ont jamais existé, que tout cela n'est qu'un *mythe* (c'est le mot consacré) né de l'imagination populaire. Reste à expliquer comment la Suisse, serve de l'Autriche, s'est trouvée libre tout à coup, et comment ont été composés les trois *Tellenlieder* (chansons de Tell), dont le premier remonte authentiquement à quatre siècles.

Apocryphe ou non, jamais légende n'eut un tel cadre. Chaos circulaire de montagnes, où le lac dort encaissé comme au fond d'un abîme. A droite, de larges et hauts sommets où la neige étale ses nappes éclatantes. A gauche, court, suspendue au flanc de l'*Axenberg,* une route stratégique, creusée en tunnels, ou profilant son parapet découpé en arcades, comme une guirlande de balcons, d'où la vue sur le lac doit être féerique. Tout au fond, une borne colossale clôt l'horizon : c'est l'*Uri-Rostock,* dont le pied plonge dans la brume et dont la tête, assise sur un lit de nuages floconneux et comme suspendue dans les airs, étincelle au soleil du feu de ses glaciers.

Après un court arrêt au village de Fluelen, dernière étape à l'extrémité du lac, le paquebot revient sur ses pas, et nous allons assister, en sens inverse, à une seconde représentation de cette féerie à la fois sublime et sauvage. Au promontoire de Treib, non loin du Grütli et du monument élevé par la Suisse reconnaissante à Schiller pour sa tragédie de *Guillaume Tell,* nous embarquons trois vénérables descendantes du héros, dont le type et le costume méritent d'être croqués en passant. Nez arqué en bec d'aigle, visage amaigri, aigu et tanné par le hâle ; tête nue, cheveux rares et grisonnants, ramenés en arrière à la chinoise ; chignon, trop peu fourni pour

Digitized by Google

n'être pas authentique, traversé horizontalement par une longue flèche d'argent se terminant en une large spatule ornée de filigrane et de pierreries (?); corsage laissant la chemise à nu sur les bras et le haut de la poitrine; collier, agrafes et chaînes pendantes également en argent. Ces modestes bijoux étalés avec une coquetterie si naïve et, avouons-le, un peu hors de saison, se transmettent sans doute précieusement dans la famille de génération en génération. Ils m'ont tout particulièrement intéressé, comme un vestige des vieux costumes nationaux qui, hélas! en Suisse comme ailleurs, disparaissent de plus en plus devant le laid uniforme de la « civilisation moderne. » Te figures-tu Guillaume Tell affublé d'une blouse, d'un paletot et d'un *tuyau de poële!*

Il me semble que je ne t'ai pas encore, à mon tour, présenté mon Anglais, cet éternel et inévitable Anglais, sur les cors duquel vous pilez, où que vous mettiez les pieds; ce touriste acharné, un peu grossi par la caricature, qui semble avoir pris la suite des affaires de feu le Juif-Errant, et qui, son *Guide* à la main et sa lorgnette en bandoulière, les yeux enfouis dans un livre, court d'un bout à l'autre du monde sans rien voir, fuyant le *spleen* qui partout le précède, et s'en revient *at home* (quand il y revient), la mémoire pleine des impressions de voyage qu'il a lues dans son *Berlepsch.* A bord du bateau, je n'aurais que l'embarras du choix, car, comme de juste, l'élément britannique y foisonne. J'ai justement là, sous la main, un couple fort bien appareillé : le mari, grand, maigre, mince, sec, noir de cheveux et de teint; la femme, aussi rouge de teint que de cheveux, grosse, grasse, joufflue, rebondie, — une vivante antithèse. Excellentes gens au demeurant, avec qui je cause volontiers, et qui, eux du moins, veulent bien lever les yeux de temps à autre de dessus leur *Guide* pour regarder le paysage. A tout prendre, je préfère leur société à celle de ce couple français, une des innombrables incarnations du typique ménage Prud'homme, qui débite sentencieusement de plates banalités.

Nous voici revenus à Weggis, au pied du Rigi. Nous débarquons, mes Anglais et moi. Nous sommes convenus de faire l'ascension de compagnie. Mais l'estomac d'un Anglais est exigeant; en gens de précaution, mes futurs compagnons de route, avant de tenter l'es-

Digitized by Google

calade, entrent à l'hôtel pour prendre des forces. Ils en prennent tant et si longtemps, que je m'impatiente d'attendre, et me voilà parti seul, mon *alpenstock* (bâton ferré) à la main.

IV

Le Rigi.

Je monte au Rigi.

Je traverse les délicieux vergers du joli village de Weggis, le « jardin de Lucerne. » La pente s'accentue peu à peu; bientôt elle devient franchement raide... Le soleil me darde sur le dos et la tête : rude montée ! Par contre, vue de plus en plus étendue et magnifique sur le lac et les montagnes. De temps en temps un nuage passe et m'enveloppe de brume ; puis, tout à coup, le soleil luit plus radieux sur le paysage plus splendide... Touristes qui montent et descendent, à cheval, en chaise à porteurs, à pied. Je dépasse trois Anglaises qui ont bravement entrepris l'ascension pédestre ; si elles continuent de ce pas, elles arriveront de bonne heure demain matin... Châlets, bois, haies, gras pâturages : ce n'est pas une montagne, c'est un jardin, et il en sera ainsi jusqu'à l'extrême sommet... Vieille chapelle de *Heiligkreuz (Sainte-Croix)* suspendue sur la pente dans un site incomparable. Ermitage et son ermite qui vous offre des fleurs et de l'eau fraîche... Stations du chemin de la croix espacées le long de la route : l'admirable calvaire !... Je passe sous l'arche d'un pont naturel formé d'énormes blocs écroulés, au sommet desquels un chêne déploie fièrement son vert panache, et qu'entraîna peut-être avec lui le torrent de boue qui tomba du Rigi en 1795 et inonda le versant.

M'épongeant le front, courbé sur mon bâton ferré, je monte toujours, l'œil fixé sur les hauteurs, dont les assises superposées comme des gradins semblent me narguer... Je les atteins enfin ! Ce vaste et bel établissement, là-bas, ne serait-ce pas le Rigi ? Point du tout : ce n'est que le *Kaltbad* (bains froids), et voici au-dessus de ma tête de nouveaux sommets que je ne soupçonnais

Digitized by Google

pas ; et je monte depuis deux heures et demie !... Encore des nuages : si, rendu là haut, je ne pouvais rien voir ! Du courage, et allons jusqu'au bout... En passant à l'hôtel du *Rigi-Staffel*, j'arrête ma chambre pour cette nuit, et je reprends ma course vers le *Rigi-Kulm*, que j'aperçois enfin dessinant sur le ciel son cône évasé.

Sur le Rigi. — Panorama.

M'y voici enfin !... Deux ou trois cents personnes m'ont précédé, errant par groupes, regardant de tous leurs yeux. Le spectacle en vaut la peine ! Jamais je n'en ai contemplé de pareil. Je suis ébloui, ébahi. De quelque côté que je me tourne, le paysage est écrasant d'immensité et de variété. Au nord et à l'ouest, toute une partie de la Suisse étalée à mes pieds comme une carte géographique, avec ses plaines ondulées, ses villes, ses cours d'eau, ses lacs, jusqu'aux extrêmes limites de la puissance visuelle. A l'est et au sud, un fouillis, un chaos de montagnes de toutes formes, de toutes hauteurs, fermé à l'horizon par une ligne continue de pics neigeux et hérissés, semblables à une scie colossale aux dents aiguës et blanches : c'est la *sierra* des glaciers de l'Oberland bernois. Vastes plaines, villes et villages innombrables, dix à douze lacs, fleuves et rivières, plus de soixante montagnes ou pics principaux distincts à l'œil nu : voilà, en abrégé, cet incomparable panorama, dont le diamètre doit se mesurer par cent ou cent cinquante kilomètres, et qui embrasse une étendue d'environ cent lieues carrées.

La *Reine des montagnes* [1], centre de ce cercle immense, se dresse isolée au milieu de tout cet ensemble et le domine, comme un observatoire que la nature se serait plu à élever pour mieux permettre d'admirer ses splendeurs.

Et ce n'est là que le squelette du paysage. Imagine là-dessus le jeu de la lumière et des ombres, et tu arriveras à une véritable magie. Sur notre tête, le ciel est d'un bleu de lapis ; le soleil, incliné vers l'occident, est radieux ; plus bas, les nuages, dont j'ai

[1] *Regina montium*, telle serait, en effet, suivant quelques-uns, l'étymologie du mot *Rigi*. Selon d'autres, il viendrait de *rigidus*..., à moins qu'il ne vienne d'ailleurs. Quant au mot *Kulm*, c'est tout simplement le latin *culmen*, sommet.

Digitized by Google

enfin percé la couche, flottent épars sous nos pieds et composent une indescriptible fantasmagorie. Inondant toutes les parties basses comme une mer débordée, ils ne laissent voir que les hauteurs, qui se dressent à leur surface en montueux archipels. Ici d'un blanc laiteux, là d'un noir d'encre; compacts et rigides comme un étang glacé, moelleux comme un amas de duvet de cygne, ou légers et transparents comme un voile de gaze, ils dorment paresseusement au fond des vallées, ou se meuvent lentement sur les plaines, fermant et découvrant le paysage tour à tour, pareils à un rideau de théâtre qui se lève et s'abaisse.

Soudain, chassée par le vent vif et froid, une bouffée de brume monte jusqu'à nous : terre et ciel s'évanouissent; — elle a passé : le paysage réapparaît dans sa magie. Tout le long du pied des glaciers de l'Oberland, s'étend une mer de vapeurs moutonnante et floconneuse, d'où les pics émergent comme des îles. Est-ce pureté de l'air, ou bien illusion née de l'interposition des nuages? Ces pics, séparés de nous par une distance de dix, quinze ou vingt lieues, notre œil les juge à une ou deux à peine; et il semble qu'en étendant le bras nous allions les toucher. Sur les pentes neigeuses descendent comme des cascades de nuages qui, par leur moelleuse blancheur, continuent les immobiles cascades de neige et de glace, et semblent tomber avec elles dans l'océan vaporeux.

Ailleurs, vous diriez d'une mer qui bat furieusement la base des montagnes : vous voyez la vague déferler, l'écume jaillir... Ce pic au-dessus duquel se balance ce léger panache, n'est-ce pas quelque Vésuve en éruption ?... D'où vient cette épaisse fumée? Cette vallée est sans doute ravagée par quelque incendie? Non, ce sont des tourbillons de brume que le vent fouette et soulève...

Ces nuages viennent-ils à s'élever à l'est? Les rayons solaires se décomposant y décrivent des arcs-en-ciel circulaires, ou mieux des *cercles-en-ciel* (phénomène que je n'avais encore jamais vu) aux plus riches teintes prismatiques. Je suis assis à deux pas d'une croix érigée à l'endroit où périt, il y a quelques années, un touriste emporté par le vertige dans le précipice : tout à coup monte derrière la croix un nuage, et sur ce nuage se dessine un de ces étranges arcs-en-ciel précisément autour du signe sacré qu'il ceint d'un nimbe irisé, avec

Digitized by Google

un tel à propos et des dimensions si exactement égales, qu'une âme pieusement exaltée serait tentée de voir là quelque signe surnaturel...

Quelles sont ces gigantesques ombres chinoises dont les noires silhouettes se meuvent sur ce nuage ? L'une d'elles serait-elle mon sosie ? Je marche, elle marche ; je m'arrête, elle s'arrête... Je reconnais tout simplement mon ombre et celles de mes nombreux cospectateurs se projetant sur le mur de brouillard en proportions démesurées : c'est le « spectre du Rigi, » analogue au célèbre spectre du Brocken...

Que te dirai-je enfin ? C'est une succession de coups de théâtre, un incessant changement de décors. Lumière, ombres, montagnes, lacs, vallées, nuages, soleil, composent une fantasmagorie sublime aux mille scènes diverses, dont l'aspect varie d'instant en instant. Le crayon et le carnet à la main, malgré le froid qui me gèle les doigts, je vais, je viens, ému à en souffrir, le cerveau légèrement pris de vertige ou d'ivresse, regardant, buvant des yeux toutes ces beautés, essayant de noter chaque variation, chaque incident, à mesure qu'il se produit, — comme si cela pouvait se décrire et ne défiait pas crayon, plume et pinceau !

J'erre ainsi, pendant des heures, sur cet étroit sommet, dont le point culminant mesure à peine quelques mètres carrés, — planant du haut de cette cime comme de la nacelle d'un ballon, promenant circulairement mes regards sur tous les points visibles, ou essayant de les glisser sous la couche nuageuse qui me dérobe les autres : là-bas, au creux de cette vallée, le lac de Lowerz et la ville de Schwyz, que dominent ses deux *Mitres (Mythen)* ; puis le mont Rossberg, dont, en 1806, un éboulement écrasa quatre villages et quatre cent cinquante-sept personnes ; plus près, le bleu et charmant lac de Zug, encadré de verdure et de blanches villes et bourgades (Zug, Arth, Immensee, etc.) ; — de l'est à l'ouest, cette armée immobile de montagnes et de pics, boules de granit que souleva jadis dans les airs quelque ouragan géologique et que la tempête souterraine laissa fixées dans leur chaotique entassement ; — sous mes pieds, le lac des Quatre-Cantons, qui d'ici semble un serpent déroulant ses anneaux autour de la base du Rigi, et dont un rayon

Digitized by Google

de soleil ferait étinceler çà et là les écailles ; dans le lointain, à travers une pénombre bleuâtre, Zurich, les lacs d'Halwyl, d'Œgeri, de Baldegg, de Sempach, de Sarnen... ; plus loin encore, plutôt soupçonnés que visibles, le Jura, la France !...

Coucher du soleil.

Cependant le soleil a bientôt achevé de descendre la pente occidentale du ciel. Comme pour lui préparer sa couche, les nuages se sont amassés à l'ouest en une vaste nappe. Sur leur surface ouatée, ondulée de vagues neigeuses, l'œil glisse sans points d'arrêt jusqu'à l'extrême horizon. Je me croirais volontiers au bord de l'Atlantique, quand la brise berce mollement ses flots. L'illusion devient plus frappante à mesure que croissent les ombres. Regarde là-bas le Pilate détachant sur le couchant empourpré sa masse échancrée et triangulaire, du sein de ces nuages aux formes tourmentées : n'est-ce pas le Mont-Saint-Michel agrandi, battu à marée haute par quelque bourrasque de la Manche ?

Le soleil descend toujours, incendiant, de teintes de plus en plus chaudes, l'océan de vapeurs, où il va tout à l'heure se noyer, et sur lequel il projette une traînée d'or fondu. A travers la brume du soir, son disque, d'un rouge sanglant, nous apparaît couronné d'auréoles irisées et de halos, qui lui prêtent d'énormes proportions : je crois assister à l'un de ces prestigieux couchers de soleil décrits par les navigateurs aux régions boréales.

Autre singulier phénomène d'optique : à mesure que l'astre, déjà entamé, disparaît, sa forme change ; il s'élargit à sa base et s'entoure d'un bourrelet : c'est une cloche aux bords de plus en plus évasés..., puis un chapeau dont le sommet s'applatit progressivement..., puis une barre de feu..., puis un simple point lumineux..., puis plus rien... La mer de nuages a achevé d'engloutir le soleil, ou plutôt de le dérober à nos regards, car, sans aucun doute, il continue à briller au dessous du dôme de brouillards, comme il continue à éclairer en haut les sommets. Nos yeux peuvent suivre ses derniers rayons fuyant de cime en cime. Les glaciers de l'Oberland sont les derniers à refléter les clartés de l'astre mourant ;

Digitized by Google

puis ils pâlissent à leur tour, et s'éteignent un à un, comme des flambeaux qu'on souffle...

Glaciers et mer de nuages, que tout à l'heure animait et colorait la lumière, prennent dès lors la teinte mate et blafarde, de plus en plus accusée, d'un linceul. On dirait d'un morne paysage polaire avec ses champs et ses montagnes de glace. Ces blanches nappes à la surface raboteuse simulent, à s'y méprendre, un *pack*, un *ice-field* ou une banquise. Et ces pics de l'Oberland, ne dirait-on pas des *ice-berg* détachés de quelque glacier du Groënland et échoués sur des bas-fonds? Le froid qu'il fait aide lui-même au rapprochement; jusqu'à cette longue bande d'un pourpre vif qui barre le couchant et qui, au besoin, figurerait fort bien une aurore boréale.

Un montagnard, embouchant une rustique trompette de bois en forme de trombone, salue le soleil couchant d'une fanfare dont les échos répercutent les sons étranges, pendant que ranz des vaches, tyroliennes des pâtres, tintements argentins des clochettes des troupeaux, montent à la fois des vallées en harmonies sauvages : rien ne manque au charme de cette incomparable soirée...

..... Je m'arrache à regret à ce spectacle, auquel je dois des impressions qu'on n'oublie pas, et je descends au Rigi-Staffel....

.....

Je dîne à côté de deux jeunes sujets de M. de Bismark, dont j'ai fait la connaissance sur le Kulm. Ces Allemands sont étonnants. Devine un peu de quoi ceux-ci s'occupent? D'études sur nos patois français et notre vieille langue du XVe et du XVIe siècle! Ils me citent à brûle-pourpoint des tirades de nos vieux auteurs, de Rabelais notamment, et c'est tout au plus si je sais le nom de leur Hans-Sachs. Ils s'intéressent tout particulièrement à la Bretagne et à son antique idiome. De Brest à Nice, de Bayonne à Dunkerque, je te défie bien de trouver un seul Français se livrant à l'étude des dialectes tudesques du moyen âge. C'est tout au plus si quelques-uns d'entre nous daignent écorcher l'allemand du XIXe siècle. Nous sommes, à l'égard des langues étrangères, d'une ignorance honteuse et dont, surtout en voyage, on a sans cesse l'accasion de

Digitized by Google

rougir. Il est vrai que les étrangers nous gâtent en parlant notre langue ; mais l'excuse est insuffisante.

Après dîner, mes deux jeunes philologues et moi, nous sortons prendre l'air sur la terrasse de l'hôtel.

Nuit resplendissante d'étoiles. Soit transparence de l'air, soit effet de l'altitude de 6,000 pieds à peu près à laquelle nous sommes et qui, diminuant d'autant pour nous l'épaisseur de la couche atmosphérique, nous rapproche du firmament, — les constellations brillent d'un éclat particulier ; jamais je n'ai vu si pressée leur rayonnante multitude ; jamais la voie lactée ne m'a paru si blanche, si vraiment *de lait*... Pour que rien ne manque au spectacle, voici qu'un magnifique bolide éclate tout à point au-dessus du lac de Zug, comme une fusée d'artifice, en décrivant une longue parabole et en laissant derrière lui une traînée d'un vif éclat verdâtre...

En nous penchant au bord du précipice, nous apercevons tout en bas, comme au fond d'un puits, de petits points lumineux piquetant les ténèbres de leurs clartés à peine perceptibles, à la façon de vers luisants : ce sont les réverbères de Lucerne, de Küsnacht et d'Immensee, — humbles et rares étoiles terrestres, singulièrement éclipsées par ces innombrables astres dont les feux variés font ressembler la coupole du ciel à un radieux parterre, tout diapré de fleurs rouges, bleues et blanches, à la corolle scintillante...

— Je rentre dans ma petite chambre, je prends quelques notes, et je me couche. Bonsoir.

4 septembre. — Lever du soleil.

Réveillé à quatre heures et demie par un domestique qui va frappant de porte en porte ; je me crois revenu au dortoir du collége. Je m'habille à la hâte, je m'arme de mon bâton, et me voilà parti. Une longue file de touristes me précède déjà, gravissant, le dos courbé, la pente ardue du Rigi-Kulm ; une grande demi-heure de fatigante ascension. Sur le sommet sont déjà groupés les pensionnaires de l'hôtel du Kulm, — un grand et fort bel hôtel situé à 2,000 mètres au-dessus du niveau de l'hôtel du Louvre, mais de prix élevés en

Digitized by Google

proportion. Tu rirais de voir tous ces gens mal éveillés, frottant leurs yeux battus et gonflés de sommeil, coiffés de foulards ou de bonnets de nuit, chaussés de pantoufles, emmitoufflés de robes de chambre, houppelandes, pardessus de toutes formes (mon voisin me confie à l'oreille qu'il a emporté la couverture de son lit). C'est que le froid est extrêmement piquant et le vent glacial. — Mais il s'agit bien des hommes et de leurs airs grotesques ! Je suis venu pour contempler la nature qui, elle, ne l'est jamais. Regardons.

Ciel d'une pureté idéale ; étoiles de plus en plus rares et pâlissantes. Le couchant reste d'un bleu sombre, pendant que le levant se colore progressivement des premières lueurs de l'aube : on dirait d'une vaste palette où s'étalent, fondues dans une gradation insensible, toutes les nuances, depuis le saphir et l'émeraude jusqu'au rouge vif. La nature, en silence, attend la venue de son roi et semble lui préparer un chemin de pourpre et d'or. Déjà les crêtes neigeuses de l'Oberland blanchissent, puis du blanc passent à une teinte de plus en plus rosée. Hier au soir, le dernier rayon allait s'éteignant de sommet en sommet; ce matin, le premier va s'allumant de cime en cime, depuis la Jungfrau et ses satellites, les plus élevés de ces gigantesques candélabres, jusqu'au Tœdi et au Riesselstock. Car ces virginales et blanches cimes, qui, hier, furent les dernières à saluer le soleil à son coucher, sont aujourd'hui les premières aussi à le saluer se levant.

Tout à coup, des montagnes de Glaris, part une flèche d'or qui nous éblouit : c'est le premier rayon du soleil. En un instant le rayon est devenu faisceau... puis, gravissant la pente, l'astre grandit à vue d'œil, et bientôt son disque entier apparaît au sommet des monts, comme une hostie radieuse sur un colossal autel... Ce fut alors une inondation progressive de lumière descendant des hauteurs vers les vallées ; ciel et terre sont en joie et en fête : le grand magicien, le puissant vivificateur est revenu ! Fête et joie incomplètes toutefois : les régions inférieures sont restées dans l'ombre. Les nuages d'hier, encore descendus pendant la nuit, s'étendent sur les plaines en larges flaques cotonneuses, à trois ou quatre mille pieds au-dessous de nous. Sous ce couvercle de brume dorment villes, lacs et vallées. On dirait d'un cataclysme qui a tout inondé. Le spectacle est

Digitized by Google

différent de celui d'hier, mais il n'est que différemment fantastique. Cependant, au contact des rayons du soleil, la masse endormie semble s'éveiller; sa surface, comme frémissante, s'agite lentement; bientôt, au travers, se percent des trouées par où l'œil se glisse et entrevoit des pans de lac étincelant en bas, comme des fragments de miroir...

Et, à côté de ces magnificences, ces choses aimables et naïves qui s'allient si bien à la majesté des spectacles de la nature : de charmantes fleurettes alpestres, entre autres une sorte de petite pensée sauvage à la corolle blanche, finement nuancée de filets jaunes et bleus, et qui émaille de ses touffes les vertes pentes du Rigi; des troupeaux de vaches mouchetées, au pis gonflé de lait savoureux, des moutons familiers qui, jusqu'à la cime du Kulm, viennent indiscrètement fourrager dans vos poches; des châlets tapis frileusement au creux des ravins; d'humbles oratoires où vient s'agenouiller le pâtre et gracieusement dédiés à *Marie-des-Neiges* (*Maria-zum-Schnee*)...

— En résumé, le panorama du Rigi, vanté à juste titre parmi les plus beaux de l'Europe, a tenu pour moi toutes ses promesses. J'en ai joui, il est vrai, dans des conditions exceptionnellement favorables, avec une juste proportion de lumière et de nuages. Trop de lumière enlève au spectacle son fantastique et en diminue la magie; trop de nuages empêche de rien voir. J'ai eu assez de l'une et des autres pour que leur jeu combiné produisît tous ses effets.

.... Je promène un dernier coup d'œil sur tout cet incomparable ensemble, et je descends, non sans jeter plus d'un regard en arrière.

Une suite d'enchantements nouveaux d'ailleurs que cette descente! Une foule de détails (et quels détails! un seul suffirait à faire la célébrité d'un autre paysage), que les nuages me cachaient hier pendant la montée, m'apparaissent aujourd'hui en plein et rayonnant soleil. Deux heures, qui semblent un instant, me ramènent au pied du mont, à Weggis, en compagnie de deux Parisiens, deux des dix ou douze Français que j'ai rencontrés au milieu de deux ou trois cents

Digitized by Google

étrangers. Et le Rigi est à quelques lieues de notre frontière, à douze heures de Paris!

A Weggis, en attendant le paquebot, bain délicieux dans le lac des Quatre-Cantons, une baignoire sans pareille, à l'eau profonde et transparente, aux gigantesques bords de granit... Visite à l'église et au cimetière : devant ce lac, au pied de ces montagnes, l'admirable lieu pour dormir du suprême sommeil !...

Retour à Lucerne. Promenade au magnifique point de vue des *Trois-Tilleuls*, près du couvent des Capucins.

Seconde visite au célèbre *Lion de Lucerne,* noble et touchant monument taillé en plein roc par le sculpteur Ahorn, sur les dessins du Michel-Ange danois, Thorwaldsen, et érigé par le général Pfyffer à la mémoire des officiers et soldats suisses, tués en 1792 et en 1830 en défendant Louis XVI et Charles X. Une lance brisée au flanc, l'œil à demi-fermé d'où s'échappe une larme, le lion expirant est étendu tenant entre ses pattes puissantes l'écusson fleurdelysé qu'il défend jusqu'à la mort. Œuvre à la hauteur du sentiment qui l'a inspirée : je n'en puis et n'en veux faire un autre éloge. D'un côté du soubassement sont inscrits les noms de ceux de ces obscurs héros, qui furent massacrés en protégeant une femme et un enfant contre les hordes sanguinaires du 10 août; de l'autre est gravée la liste de ces autres héroïques victimes du devoir qui tombèrent aux « immortelles journées » de juillet. *Immortelles journées* qu'avaient précédées les *immortelles* d'août et de septembre, et que devaient expier à si court intervalle les non moins « *immortelles* » de février, lesquelles faillirent être suivies de si près à leur tour des sanglantes *immortelles* de juin, sans parler des autres « immortelles » que l'avenir nous réserve peut-être... Si bien que, « d'immortelles » en « immortelles, » le calendrier en arrivera à y passer en entier et que, n'était sa vitalité puissante, notre pauvre France, épuisée de révolutions, finirait par mourir à force d'*immortalités!*

LUCIEN DUBOIS.

(La suite à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

NOTICES ET COMPTES RENDUS

HISTOIRES DU FOYER, par M. Louis d'Estampes. — Un vol. in-18. Paris, Ch. Blériot; Nantes, Morel.

Nous voulons souhaiter ici la bienvenue à d'intéressantes nouvelles que M. d'Estampes vient de publier sous le titre d'*Histoires du Foyer*. Ce titre est bien choisi; voici le moment où le foyer devient le centre des réunions de la famille. Dans les longues soirées, est-il rien de plus agréable que de se trouver, après les occupations de la journée, autour du foyer, de se livrer à d'intimes causeries ou de se reposer sous le charme de lectures communes qui à la fois élèvent l'esprit et rendent le cœur meilleur?

Cependant, combien peu de livres remplissent cet objet; le plus grand nombre, au contraire, profanent le sanctuaire de la famille et ternissent l'imagination d'images malsaines.

— « Ces livres causent beaucoup de mal, dit un penseur, quand au lieu de nous tempérer, ils nous agitent et nous dépravent, en jetant de l'éclat sur ce qu'il y a de pire, l'excès et le désordre. »

Les *Histoires du Foyer* sont dignes de trouver place à tous les foyers que la foi et la vertu dominent et embellissent : ce livre flétrit ce qu'il y a de pire et exalte ce qu'il y a de meilleur. Dans *une Soirée de jeu*, le lecteur assistera au spectacle instructif du désordre que cause cette passion fatale :

« Les yeux égarés, les mains crispées, le corps agité par des émotions convulsives, les joueurs sont là, sombres, muets. Ne parlez à ces hommes ni de leur famille, ni des risques qu'ils courent : le cœur ne bat plus quand on brasse les cartes, et, peu importe la misère, la faim de demain à ceux qui ont aujourd'hui la soif inex-

Digitized by Google

tinguible de l'or. Ils sont là, tout absorbés par une fatale passion. Les uns font des rêves dorés, les autres ont le cauchemar; à l'aube, ils sortiront de ce repaire presque tous désespérés; l'élu de la chance dissipera follement ce gain qui constitue la ruine de ses adversaires. »

Simple Histoire nous introduit dans une humble chaumière des Pyrénées, « sur la dernière limite de la végétation qui s'arrête, étouffée par les avalanches, au bruit des cascades mugissantes. » C'est l'histoire d'un amour pur et constant, où apparaît le beau caractère d'un soldat, « demeuré, dans la vie des camps, chrétien de foi vive, comme l'était le montagnard adolescent. » Ici on pénètre dans la réalité douloureuse de la vie, et, en parcourant ce récit émouvant, le lecteur s'associe à la mélancolique pensée de l'auteur.

« Heureux sont ceux qui ont la virginité du deuil, et qui peuvent encore, grands dans la vie, embrasser leur père, leur mère en même temps qu'une femme et de petits enfants ! »

Jehan Butel montre l'influence d'une forte amitié et d'un amour vrai et profond sur l'âme dissipée du jeune homme qui, pour se rendre digne de celle qu'il veut appeler à partager sa vie, sait réparer ses égarements passagers en se dévouant à la plus sainte cause.

Nous n'en voulons point dire davantage, de crainte d'enlever quelque intérêt à cette attrayante lecture; qu'il nous suffise d'ajouter que, dans ces nouvelles, les caractères sont bien tracés, les dialogues bien conduits, les descriptions agréables, et que ce livre promet à ses lecteurs de salutaires jouissances.

Nous espérons que M. d'Estampes continuera ses *Histoires du Foyer*. — Sans sortir de notre horizon, il trouvera dans notre Bretagne des caractères dignes d'être étudiés et compris par lui, des sites que sa plume saura décrire avec succès.

Nous pourrions reprocher à son livre d'être trop court : mais, s'il est court, il est bon et utile, et saint François de Sales n'a-t-il pas dit : « J'ai cherché le repos partout, et je ne l'ai trouvé que dans un petit coin, avec un petit livre. »

Vte DE BÉLIZAL.

Digitized by Google

CHRONIQUE

SOMMAIRE. — Un concours historique à l'Académie de Rennes. — *L'Armorique au Vᵉ siècle*, de M. Morin. — *Les Archives des Côtes-du-Nord*, de M. Lamare. — *Le District de Machecoul*, de M. Alfred Lallié. — M. Cardin. — M. Bouhier de l'Écluse.

Si, depuis plusieurs livraisons, je n'avais été contraint de céder ma place habituelle, j'aurais déjà entretenu nos lecteurs d'un petit événement qui ne manque pas d'un certain intérêt pour les « ouvriers de la pensée » dans notre province.

On sait, ou, si on l'ignore, je constate que, le 30 mars de l'an dernier, un des innombrables décrets auxquels l'ex-ministre de l'instruction publique, M. Duruy, avait mis la main, arrêta qu'un concours annuel était institué au chef-lieu de chaque académie, concours qui récompenserait d'un prix de mille francs, tantôt la meilleure étude historique locale, tantôt le meilleur travail archéologique.

Cette année, pour commencer, c'était au tour de l'histoire politique ou littéraire. Le jury établi à Rennes, sous la présidence du recteur, se composait de : MM. de la Villemarqué, de l'Institut; du Chatellier, correspondant de l'Institut; Martin, doyen de la Faculté des lettres, correspondant de l'Institut; Alfred Ramé, avocat général près la cour de Rennes, et de sept membres délégués par les sociétés savantes : MM. Geslin de Bourgogne, ancien président de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord; Arrondeau, ancien président de la Société polymathique du Morbihan; Aussant, président de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine; abbé Cahour, président de la Société archéologique de la Loire-Inférieure; Lambert, membre de la Société académique de la Loire-Inférieure; de la Broise, membre de la Société de l'industrie de la Mayenne, et Nicolas, membre de la Société d'agriculture, sciences et arts de Maine-et-Loire.

Vingt-huit mémoires, brochures ou livres ont été soumis à l'examen de ce jury. Il en a tout d'abord éliminé quinze, qui n'ont pas semblé répondre aux exigences du programme. Sur les treize qui restaient, quatre ont été particulièrement distingués :

1° Une *Notice sur les archives des Côtes-du-Nord*, par M. J. Lamare, archiviste à Saint-Brieuc, qui a obtenu une mention honorable ;

2° *Le Maine sous l'ancien régime*, par M. Léon Maître, archiviste du département de la Mayenne, à Laval, qui a obtenu une mention très-honorable ;

Digitized by Google

3° *Le District de Machecoul, de 1788 à 1793.* Étude sur les origines et les débuts de l'insurrection vendéenne, par M. Alfred Lallié, de Nantes, qui a obtenu également une mention très-honorable ;

Et 4° *L'Armorique au Ve siècle,* par M. Morin, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Rennes, qui a remporté le prix de mille francs.

Le rapport sur le concours a été fait par M. du Chatellier. Des juges plus compétents que nous trouveraient peut-être qu'il est discutable en plus d'un point. Nous ne savons si tout le monde acceptera que le livre de M. Morin « ferme la longue controverse qui se poursuivait depuis le XVIIe siècle, soit sur l'expulsion des légions romaines de l'Armorique et leurs stations militaires, soit sur les immigrations des insulaires vers la petite Bretagne et les établissements religieux qu'ils fondèrent dans le IVe et le Ve siècle, soit plus particulièrement sur la présence et l'ingérence des Francs jusque dans les régions extrêmes de notre province ; soit enfin sur les dynastes et les chefs militaires du pays, que la chronique n'avait jamais déterminés d'une manière certaine. » C'est affaire à de plus savants que nous à contester, s'il y a lieu, ces affirmations. Nous nous contentons de citer :

« Le travail de M. Lamare, y lisons-nous, se bornait aux détails d'un catalogue demandé par les instructions ministérielles. Mais M. Lamare ne s'est pas arrêté à une simple nomenclature des titres qu'il avait à inventorier. Il y a joint un travail précieux et bien fait sur plusieurs parties du régime administratif de notre ancienne province. »

Quant au livre de notre collaborateur, M. Alfred Lallié, le *District de Machecoul,* voici le jugement qu'en porte M. du Chatellier :

« Nous avons ici un volume de plus de 400 pages, où le récit se trouve appuyé de pièces et de citations qui donnent au lecteur la satisfaction la plus complète sur les faits qui sont soumis à son appréciation. Cette méthode, quand il est question d'événements aussi graves et aussi rapprochés de nous, est évidemment la meilleure et la plus sûre.

» A beaucoup d'égards, le livre de M. Lallié est donc une œuvre utile et très-bonne. Quelques personnes, cependant, restées profondément affligées des divisions intestines qui ont si malheureusement troublé notre pays à la fin du dernier siècle, continuent à être pénétrées d'un sentiment d'inquiétude sur la reproduction des désastres et des scènes qui ont signalé les funestes années de cette époque, et, par suite, seraient disposées à penser que les livres qui traitent des faits relatifs à la Révolution française devraient être écartés des concours.

» La grande majorité du jury n'a pas été de cet avis; et, en recommandant à l'attention publique le livre de M. Lallié, qui lui a paru une bonne monographie du district de Machecoul, pour les premières années de la

Digitized by Google

Révolution (de 89 à 93), elle tient à dire que le livre lui a surtout paru utile par l'impartialité et la sage réserve que l'auteur a su mettre dans l'exposé comme dans l'appréciation des faits qui caractérisent l'esprit, les excès et les désordres des partis qui se sont trouvés engagés dans la lutte.

» Quand les faits sont ainsi reproduits avec mesure et fermeté à la fois, la vérité n'a que beaucoup à y gagner; et l'auteur, qui parvient à donner à celle-ci le relief auquel elle a droit, ne peut avoir que bien mérité de tous, et il serait très-fâcheux, ce nous semble, que les concours publics fussent fermés à des travaux de cette nature.

» Et où donc, après la dissolution définitive des anciennes provinces et la constitution nouvelle des départements, où donc se trouverait l'histoire de notre pays, si ce n'est dans les luttes et les faits qui ont précédé le régime nouveau sous lequel nous sommes placés depuis bientôt un siècle. Je ne connais, pour ma part, aucune source plus féconde d'enseignement, et, en laissant de côté, pour un moment, les grands événements dont l'histoire de nos plus petites localités se trouve, en quelque sorte, saturée, je ne puis oublier que c'est dans ces luttes, dans ces exposés de principes et ces applications de méthodes nouvelles, heureuses quelquefois, souvent étranges, souvent même inapplicables, que nos pères et nous avons appris à vivre de la vie nouvelle que la Révolution et un changement complet de régime nous ont imposée. A tous ces titres, les études de la Révolution faites sur place, et pièces en main, quand c'est un esprit impartial qui s'attache à celle-ci, ne peuvent être que très-utiles, et le travail de M. Lallié devait, à ce titre, être signalé tout particulièrement.

» Mais cette étude, par la nature même de sa limitation, avait plus d'une difficulté à surmonter, pour acquérir l'intérêt qu'un livre doit inspirer au lecteur; car tout en restant empreint de l'esprit du temps et de la localité, pour conserver aux faits leur physionomie propre, il faut maintenir aux actes du dehors leur influence sur tout ce qui concerne la localité dont on veut faire l'histoire.

» Au point de vue de l'art, M. Lallié n'a pas échappé à ces difficultés, et son récit se trouve souvent arrêté dans sa marche, par l'obligation où il est, pour nous expliquer les faits qui se passent sous ses yeux, de revenir sur les actes et les décisions du gouvernement et des assemblées législatives. Le même embarras se représente quand, en parlant de ce qui a eu lieu à Machecoul et à Pornic, il est obligé de revenir à Nantes, au département, ou au quartier général de l'armée, pour s'informer de ce qui s'y passe et de ce qu'on va faire.

» Quoi qu'il en soit, M. Lallié, écrivain impartial et très-habilement pénétré de son sujet, parvient facilement à faire comprendre quelle fut la position de la noblesse et du clergé dans les premiers soulèvements

Digitized by Google

de la Vendée ; et en ajoutant à cela, comme un commissaire enquêteur, tous les détails qui se rattachent aux événements, on ne peut savoir que très-bon gré à M. Lallié de son travail sur le district de Machecoul. »

Puisque nous parlons d'érudition, qu'il nous soit permis de saluer la tombe où repose, depuis le 5 janvier, un des hommes les plus savants de notre époque. Nous ne recommencerons pas la notice si sympathique consacrée par M. Alfred Biré à M. Cardin, mais nous avions besoin de lui donner ce témoignage public de notre respectueuse vénération.

La Vendée a aussi vu disparaître dans le même mois un homme qui avait été digne d'elle pendant toute son existence, M. Robert-Constant Bouhier de l'Écluse, décédé à Paris le 24 janvier.

Né aux Sables-d'Olonne, le 18 octobre 1799, M. Bouhier de l'Écluse avait été volontaire royal aux Cent-Jours, lieutenant aide de camp du général inspecteur des gardes nationales de la Charente-Inférieure en 1816; magistrat du parquet du ressort de la cour de Paris de 1822 à 1830 ; démissionnaire à la révolution de Juillet ; représentant du peuple pour le département de la Vendée, aux assemblées nationales constituante et législative, de 1848 à 1851 ; député au Corps législatif lors de sa création en 1852, il fut déclaré réputé démissionnaire en la séance du 3 février 1853, pour refus de serment à l'empire.

On doit à M. Bouhier de l'Écluse les ouvrages suivants : *Du célibat sacerdotal dans l'Église catholique et du mariage des prêtres en France* (1831, in-8o); *De l'adoption par les prêtres* (1840, in-8o). Ces deux écrits ont été réunis sous ce titre : *De l'état des prêtres en France,* etc. Il a publié, en outre, *La paix* (1859, in-8o), brochure qui fut saisie chez l'imprimeur ; *Le Pape et l'Italie* (1860) ; *Lettre à M. Baroche, ministre des Cultes, à l'occasion de l'Encyclique du Pape Pie IX ;* ces deux ouvrages lui ont valu de Sa Sainteté le Pape un bref des plus flatteurs. Citons encore un ouvrage historique : *Marianne l'Olonnaise,* chroniques sablaises (1866, in-8o). Il est aussi auteur d'une comédie de mœurs intitulée *Les Femmes d'affaires* et de divers travaux, tels que : *Eloges du duc d'Enghien et de Mgr Clausel de Montal, évêque de Chartres ; Lettre à M. Jules Favre sur les libres-penseurs ;* de plusieurs brochures reproduisant ses discours à la Chambre, etc.

Depuis sa sortie du Corps législatif, M. Bouhier de l'Écluse s'était retiré dans sa propriété, au château de Villebourgeon (Loir-et-Cher), où il se livrait à de grands travaux d'agriculture, dans le but d'améliorer la Sologne, et ses efforts n'ont pas été sans obtenir d'importants résultats.

On le voit, cette carrière de soixante-dix années a été toute consacrée aux plus nobles occupations : M. Bouhier de l'Écluse mérite donc de vivre dans le souvenir de ses compatriotes.

LOUIS DE KERJEAN.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE BRETONNE & VENDÉENNE

ALMANACH administratif, agricole et statistique de l'arrondissement de Quimperlé pour 1870. 8e année. In-12, 58 p. — Quimperlé, imp. et lib. Clairet.

ALMANACH ADMINISTRATIF ET COMMERCIAL de Nantes et du département de la Loire-Inférieure, pour l'année 1870. In-18, 252 p. — Nantes, imp. Vincent Forest et Émile Grimand..... 1 fr. 25

ALMANACH DES ADRESSES DE RENNES, annuaire d'Ille-et-Vilaine et des tribunaux du ressort de la cour impériale de Rennes. 23e année, 1870. In-18, 374 p. — Rennes, impr. Oberthur et fils.

ALMANACH DES ADRESSES DE SAINT-BRIEUC. 1870. 3e année. In-12, 83 p. — Saint-Brieuc, lith. Guyon-Lepouliquen.

ALMANACH des sociétés d'agriculture et d'horticulture d'Ille-et-Vilaine, pour 1870. Calendrier agricole; par J. Bodin. In-18, 72 p. — Rennes, imp. Oberthur et fils.

ALMANACH du comice agricole de Nozay et Derval. Calendrier du cultivateur. Année 1870. In-12, 40 p. — Nantes, imp. Vincent Forest et Émile Grimaud..... 10 c.

ANNUAIRE administratif et commercial du département d'Ille-et-Vilaine, de la cour impériale de Rennes et de tous les tribunaux du ressort. Almanach des adresses de Rennes, pour 1870. In-18, 331 p. — Rennes, imp. Leroy fils.

ANNUAIRE DU COMMERCE (étrennes nantaises), pour l'année 1870, précédé d'une description de Nantes. In-18, 323 p. — Nantes, imp. Ve Mellinet..... 1 fr. 25

ANNUAIRE de Lorient et de son arrondissement. Guide administratif et commercial pour l'année 1870. In-16, 132 p. — Lorient, imp. et lib. Corfmat..... » fr. 50

ANNUAIRE statistique, historique et administratif du département du Morbihan. 1870. In-18, 308 p. — Vannes. imp. et lib. Galles... 1 fr. 25

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE BREST. Tome 5. Année 1868-69. In-8o. — Brest, imp. Gadreau.

CANTICOU choazet evit ar missionou ha retrejou Quemper. Eil edicion. Cresquet. In-32, 126 p. — Brest, imp. et lib. Lefournier. — Quimper, lib. Salaun..... 30 c.

CHATEAU (LE) DE BLAIN, sa description, son histoire; par M. L. Prevel, architecte. In-8o, 149 p. — Nantes, imp. Ve Mellinet.
(Extrait des *Annales de la Société Académique de Nantes*).

COLONEL (LE) NIEPCE; par M. Henri Nadault de Buffon. In-8o, 78 p. — Rennes, imp. Leroy fils.

COURS DE CHIMIE AGRICOLE professé en 1869, par M. G. Lechartier, à la faculté des sciences de Rennes. In-12, 172 p. — Rennes, imp. Oberthur et fils.

Digitized by Google

ÉPHÉMÉRIDES MARITIMES à l'usage des marins du commerce et des candidats aux grades de capitaine au long cours et de maître au cabotage, pour l'année 1870. 34e année. In-12, 112 p. — Saint-Brieuc, imp. et lib. Prudhomme; Paris, Robiquet ..... 1 fr. 50

ÉPHÉMÉRIDES MARITIMES à l'usage des marins du commerce et des candidats aux grades de capitaine au long cours et de maître au cabotage, pour l'année 1870, rédigées d'après l'autorisation et les tables de F.-J. Dubus; par C.-H. Bellanger, professeur d'hydrographie. 34e année. Petit in-8o, 123 p. — Saint-Brieuc, imp. et lib. Guyon; Paris lib. Robiquet..... 1 fr. 50

ÉTUDE SUR LES RACES DE CHEVAUX DE LA RUSSIE; par C. de la Teillais. In-8o, 133 p. — Rennes, imp. Oberthur et fils.

GARANTIES (LES) POLITIQUES NÉCESSAIRES, ou méthode historique du progrès social; par Louis Ollivier, avocat. In-8o, 139 p. — Saint-Brieuc, imp. et lib. Guyon.

GLOSSAIRE POITEVIN; par l'abbé Rousseau, curé de Verruyes (Deux-Sèvres). 2e éd. revue et corrigée d'après les manuscrits inédits de l'auteur. In-8o, 99 p. — Saint-Maixent, impr. Reversé; Niort, lib. Clouzot.

IMPÔT (DE L') SUR LE SEL, nouvelles observations à l'enquête sur les sels; par Gustave Goullin, directeur du syndicat des marais de Bourgneuf-en-Retz (Loire-Inférieure). In-8o 189 p. — Nantes, imp. Mangin; lib. Morel; Paris, lib. Guillaumin et Cie.

MES ÉCRITS POLITIQUES, RELIGIEUX, PHILOSOPHIQUES ET LITTÉRAIRES; par J.-M. Poulain-Corbion. Première série. Politique. In-8o, 445 p. — Saint-Brieuc, imp. Hillion.

MONSEIGNEUR JAQUEMET, évêque de Nantes. Petit in-8o 38 p. — Nantes, imp. Vincent Forest et Émile Grimaud..... » fr. 30
(Extrait de la *Gazette de l'Ouest* et de la *Revue de Bretagne et de Vendée*).

NOS TRAVERS. MAXIMES, JUGEMENTS, PORTRAITS; par J.-L. Valada. In-18 jésus, 306 p. — Napoléon-Vendée, imp. Ve Ivonnet; Paris. lib. Didier. 3 fr.

PALAIS (LE) DU SILENCE, ou la fourberie confondue, tragédie en trois actes; par Gabriel Prigent. In-12, 180 p. — Landerneau, imp. Desmoulins fils.

PETIT TRAITÉ DU SYSTÈME MÉTRIQUE, à l'usage des élèves des écoles primaires, colléges, etc...., contenant environ 400 exercices et problèmes, et 30 figures intercalées dans le texte. 3e éd., augmentée. In-12, 100 p. — Lannion, imp. et lib. Ve Le Goffic.

PILOTE DES CÔTES OUEST DE FRANCE; par A. Bouquet de la Grie, ingénieur hydrographe. Tome I. Partie comprise entre Penmarc'h et la Loire. In-8o, 419 p. — Paris, lib. Bossange.

POÈMES ITALIENS ET BRETONS, par Joseph Rousse. In-18, x-138 p. — Nantes, imp. Vincent Forest et Émile Grimaud; librairie Morel, rue Crébillon; Paris, Aubry, rue Séguier, 18..... 3 fr. »»

PROBLÈME (D'UN) FAMEUX CHEZ LES ANCIENS et d'un avocat de Fontenay, qui avait nom François Viète. Causerie scientifique; par Frédéric Ritter, ingénieur en chef des ponts et chaussées. In-8o, 16 p. — Saint-Maixent, imp. Reversé; Niort, lib. Clouzot.

RECHERCHES SUR L'ORIGINE D'UNE ANCIENNE COUTUME BRETONNE; par P. Le Guen, chef d'escadron d'artillerie. In-8o, 48 p. — Brest, imp. Lefournier aîné.

Digitized by Google

RECUEIL DE CANTIQUES à l'usage des réunions de la confrérie de N.-D. des malades, érigée dans l'église Saint-Germain, à Rennes, et pour le mois de Marie. In-18, 84 p. — Rennes, imp. Catel et Cie.

RÉVÉREND (LE) PÈRE JULIEN MAUNOIR, de la Compagnie de Jésus, apôtre de la Bretagne au XVIIIe siècle ; par Edm.-M. P. du V., avocat à la cour impériale de Rennes. In-18. 175 p. — Nantes, imp. Vincent Forest et Émile Grimaud ; Paris, lib. Albanel.

SAINTE-MAISON (LA) ou histoire abrégée de la Maison de la B. Vierge Marie, mère de Dieu. Grand in-18. 138 p. — Nantes, imp. Vincent Forest et Emile Grimaud ; Paris, lib. Lecoffre fils et Cie.

SONJIT ER-VAD ENN HO FINVESIOU DIVEZA LAKEAT A NEVEZ E BREZOUNEK; gant G. Milin. In-18, 322 p. — Brest, imp. et lib. Lefournier; Quimper, lib. Salaun.

SOUVENIRS DE LA VIE INTIME DE MONSEIGNEUR JAQUEMET, DURANT SES DERNIÈRES ANNÉES ET SA MALADIE. Petit in-8°, 24 p. — Nantes, imp. Vincent Forest et Émile Grimaud..... » fr. 25

SUPPLÉMENT A LA GÉNÉALOGIE DE LA MAISON DE BRÉHANT, en Bretagne, imprimée en 1867; suivi d'un index alphabétique général des noms propres. In-8°, 231 p. — Paris, lib. Bachelin-Deflorenne.

TELENN GWENGAM. La Harpe de Guingamp ; par J.-P. Lescour. In-12, 297 p. — Brest, imp. Piriou ; Saint-Brieuc, lib. Prud'homme ; Guingamp, Mlles Tanguy.

THÉATRE DE LA RENAISSANCE. Concert d'été; ouverture de *Rienzi*, Richard Wagner. Feuilleton du *Phare de la Loire* (18, 19, 20, 21 juillet 1869); par Édouard Garnier. In-18, 68 p. — Nantes, imp. Mangin.

TRAITÉ de la composition et de la lecture de toutes les inscriptions monétaires, monogrammes, symboles et emblèmes, depuis l'époque mérovingienne jusqu'à l'apparition des armoiries; par J.-M.-R. Lecoq-Kerneven. In-8°, 430 p., 10 pl. et 6 tableaux. — Rennes, imp. Leroy fils; lib. Verdier.

UN PROJET DE VERRIÈRES POUR LA CATHÉDRALE DE NANTES, étude historique, par M. l'abbé Richard. In-8°, 36 p.— Nantes, Vincent Forest et Émile Grimaud..... » fr. 50
(Extrait de la *Revue de Bretagne et de Vendée*).

VIE DU R. P. JEAN EUDES, premier apôtre de la dévotion aux SS. Cœurs, et instituteur de la congrégation de Jésus et Marie, etc....; par le R. P. A. L. D. de la congrégation de Jésus et Marie. In-18, 76 p. — Redon, imp. et lib. Guillet.

VIE ET RÈGNE DE JÉSUS DANS LES AMES CHRÉTIENNES. Ouvrage contenant plusieurs exercices de piété pour vivre chrétiennement et saintement, etc...; par le P. J. Eudes. Nouvelle édition par un ancien professeur de théologie. In-18, 630 p. — Rennes, imp. et lib. Hauvespre.

Le Secrétaire de la Rédaction, ÉMILE GRIMAUD.

Digitized by Google

LES CÉSARS DU IIIe SIÈCLE

PAR

LE COMTE DE CHAMPAGNY

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE [1]

Au moment où il allait être reçu à l'Académie, M. de Champagny vient de livrer au public la fin de ses belles études sur l'empire romain [1]. Vingt-neuf ans se sont écoulés depuis le jour où parurent les deux premiers volumes des *Césars,* qui révélèrent, du premier coup, un écrivain studieux, éloquent, et, comme l'a dit plus tard Sainte-Beuve, un *Tacite chrétien.* Ces deux volumes présentaient une histoire vivante de Rome à partir de la jeunesse de Jules César jusqu'à la mort de Néron. Deux ans après, en 1843, l'auteur, revenant sur la même époque, mais faisant abstraction cette fois des événements, c'est-à-dire de la partie purement historique, nous donnait, en deux nouveaux volumes, le tableau le plus animé et le plus saisissant de la société romaine. Déjà, au commencement de son ouvrage, il nous avait introduits dans le monde romain, tel que le luxe l'avait fait depuis la prise de Carthage. Il avait fait passer devant nous les proconsuls, les sénateurs, les publicains, toute cette hiérarchie pillarde et usurière qui jetait tant d'éclat sur Rome et qui préparait sa ruine : il nous avait conduits dans cet *ager publicus*

[1] 3 vol. in-8°. — Bray et Retaux, 82, rue Bonaparte.

Digitized by Google

labouré jadis par une population libre et robuste, l'une des grandes forces de la République, mais qui maintenant, acheté par l'usure, livré au travail servile, n'offrait plus à l'œil que d'immenses pâturages où erraient quelques pâtres, la chaîne au pied, gardant d'immenses troupeaux. Cette étude préliminaire nous avait montré en M. de Champagny mieux qu'un écrivain éloquent et même qu'un historien instruit. Elle témoignait à la fois et d'une érudition profonde et d'une réflexion qui ne s'arrêtait jamais aux faits publics, connus, mais savait toujours en pénétrer les causes. Les deux nouveaux volumes, que l'auteur avait intitulés : *Tableau du monde romain sous les premiers Empereurs*, mettaient au grand jour cette face, la plus curieuse, sans contredit, de son talent. Après avoir eu l'histoire des Césars, nous avions, suivant le mot de M. de Champagny, la *contemplation philosophique de leur siècle :* géographie de l'empire, lois et mœurs des divers peuples qui lui étaient soumis, *monde romain, monde allié, monde sujet*, politique, administration, jouissances privées, aspect de Rome, constitution de la famille, sciences, lettres, spectacles, philosophie, religion, tout était approfondi avec une sûreté de jugement et une facilité de style qui ne laissaient jamais s'égarer ni faiblir l'attention.

Rome et la Judée, que M. de Champagny publia en 1855, offrit un intérêt non moins grand, mais plus sérieux, et qui, par suite, ne fut pas aussi généralement senti, bien que, dans aucun de ses livres, l'auteur n'ait été plus fortement inspiré par ce sentiment de philosophie chrétienne qui l'a placé si haut dans l'école de Bossuet.

J'ai rendu compte, dans ce recueil, des *Antonins* qui parurent en 1863, et je ne puis que renvoyer aux deux articles publiés par moi à cette époque ceux qui voudraient connaître mon opinion sur cet ouvrage, où science et style ont atteint leur plus complète maturité. L'époque d'ailleurs était, sinon plus grande que celle d'Auguste, marquée du moins par un cachet spécial de droiture et d'honnêteté. Jamais l'empire ne fut plus étendu, jamais la *paix romaine* ne fut plus respectée, jamais caractères plus élevés ne présidèrent aux destinées des peuples. Et cependant c'est du règne de Marc-

Digitized by Google

Aurèle, l'empereur philosophe, que date le déclin, parce que si Marc-Aurèle eut le désir du bien, il n'en eut ni la complète intelligence ni la forte volonté. « Il n'est pas de genre de bien qu'il n'ait voulu et qu'il n'ait manqué, disait M. de Champagny ; Romain et laissant la vie romaine s'affaiblir ; Grec par l'intelligence et laissant envahir le génie grec par les ténèbres de la superstition orientale ; disciple des philosophes et laissant la rhétorique envahir la philosophie... surnommé, pour sa sincérité, *Verissimus*, et se prêtant à toutes les impostures idolâtriques ; sans intrigue et sans arrogance, mais encourageant toutes les arrogances et toutes les intrigues de ses faux philosophes et de ses faux amis ; miséricordieux et persécuteur des chrétiens, ayant de l'indulgence pour tous, excepté pour ceux qui méritaient plus que de l'indulgence ; disciple de tout le monde, contentant tout le monde, écoutant tout le monde, sophistes, rhéteurs, philosophes, devins, prêtres, intrigants, affranchis... ; tout le monde, excepté les chrétiens. Et quand ces chrétiens, dont la charité le gagnait malgré lui, lui adressèrent vingt fois d'admirables expositions de leurs doctrines, les comprenant, je n'en doute pas, mais n'osant pas les approuver ; voulant le bien de l'empire plus que nul de ses prédécesseurs, et n'osant pas même autant que ses prédécesseurs admettre l'unique moyen de faire le bien ; n'osant ni tolérer le christianisme qui pouvait sauver son peuple, ni écarter Commode qui devait le perdre ; n'osant pas, c'est toujours le mot. Aussi, avec un grand amour pour l'humanité, pour Rome, pour l'empire, laissait-il après lui l'humanité plus malade, Rome complétement ouverte au retour de la tyrannie, les traditions vitales de l'empire entamées et le temps propice de la monarchie romaine fini sans retour [1]. »

Nous tenions à rappeler ce portrait tracé au burin et quelque peu différent des lithographies courantes, pour expliquer le passage de ce qu'on a appelé l'âge d'or de l'empire à cette décadence effrénée où le pouvoir, discrédité par ses crimes, tombe entre les mains parfois du peuple, presque toujours des soldats, et devient le prix de l'argent et du sang. Dans les cent ans qui venaient de s'é-

[1] *Les Antonins*, t. III, p. 253.

Digitized by Google

couler, Rome n'avait eu que sept empereurs; dans les cent qui vont venir, elle en aura vingt-cinq et plus, en comptant tous ceux qui se firent couronner dans quelques parties de l'empire. Le pouvoir est à l'encan et à l'assaut, et l'on peut prévoir le moment où l'empire sera aux barbares.

Commode ouvre la liste des princes qui semblèrent se vouer eux-mêmes à l'assassinat. Il fut le dernier et le plus funeste cadeau que Marc-Aurèle fit à Rome. Dès l'âge de douze ans, on l'avait entendu donner l'ordre de jeter au feu un étuviste qui avait mal chauffé son bain. Et cependant cet homme, né pour toutes les hontes, suivant le mot de Lampride, fit ce que son père n'avait osé faire : il épargna les chrétiens. Dion Cassius attribue cette tolérance singulière à l'influence de sa concubine Marcia, qui aurait été chrétienne. L'était-elle réellement? On peut en douter aux habitudes de sa vie et à la part qu'elle prit au meurtre de Commode. « Ce ne sont pas des chrétiens, ainsi que Tertullien le faisait remarquer, qui se cachent entre deux lauriers pour attaquer un César, qui s'exercent à la palestre pour étrangler un empereur [1]. » Mais Marcia tenait sans doute à des chrétiens. Ne voyons-nous pas, parmi les compagnons de jeux du fils de Septime Sévère, du futur Caracalla, un enfant qui appartenait, dit Spartien, à la religion juive, c'est-à-dire sans doute à la foi chrétienne, que l'on confondait à Rome avec le judaïsme? Ce même Caracalla avait eu une nourrice chrétienne; « Evhode avait été son précepteur, et c'était un affranchi d'Evhode que ce chrétien qui, après avoir guéri Sévère malade [2], était devenu le commensal du palais [3]. » Nous nous rappelons que dès le temps de Néron il y avait des chrétiens dans la maison de César; il y eut même bientôt des saints dans le palais; la race de Domitien eut ses martyrs, et maintenant les chrétiens sont partout, suivant le mot de Tertullien, dans les camps, dans les villes, près du trône et quelquefois même sur le trône. Mammée, mère d'Alexandre Sévère, paraît avoir été chrétienne; Philippe, qui fut empereur avant Dèce, était chrétien; plus

[1] *Apologétique*, 25.

[2] Tertull. *Ad scapudam*, IV.

[3] *Les Césars du* III*e siècle*, I, p. 297.

Digitized by Google

le vieil édifice païen croulait, et plus le divin monument du Christ se faisait jour à travers les ruines et à travers le sang. Il faut le dire pourtant, jamais la lutte n'avait été aussi violente qu'elle le fut au IIIe siècle, Comme un gladiateur blessé qui ne compte plus sur son adresse et frappe à l'aveugle, le paganisme se rua sur les chrétiens, s'efforçant de les anéantir, seul moyen de les vaincre. Et, chose remarquable, ce ne furent pas toujours les plus mauvais princes qui furent les plus sanguinaires. Commode, esclave de tant de vices *(turpis, improbus, crudelis, libidinosus)*[1], Caracalla, le plus cruel des êtres, suivant le mot de Spartien, *omnium durissimus;* Elagabale, qui tenait si peu à l'estime des hommes, mais qui tenait tant à son dieu Soleil, furent de moins terribles ennemis pour l'Evangile que Septime Sévère, auquel ne manquaient pas certaines grandes qualités; que Valérien, qui mérita le trône, dit son historien, par soixante-dix ans de vertu; que Dioclétien si prudent politique. C'est moins le prince que le paganisme aux abois qui poursuit désormais la lutte et veut en finir sur toute la ligne par une dernière et sanglante bataille.

Les persécutions revêtent donc alors un caractère particulier; on ne les ordonne plus, comme Néron, pour se disculper d'un crime, ou, comme Domitien, dans une pensée cupide; on ne les tolère plus par lâcheté, comme Trajan et Marc-Aurèle, mais on les commande de sang-froid, par mesure générale, par acte public. Quel besoin cependant avait-on de nouvel anathème? L'édit de Trajan, qui déclarait le christianisme une religion illicite, n'existait-il pas toujours? Et ne pouvait-on recourir en outre à cette loi de majesté, *lex majestatis,* comme dit Tacite, épée de Damoclès suspendue par Tibère sur la tête de tous ceux qui étaient accusés de diminuer la majesté du prince. Une parole injurieuse, un manque de respect devant la statue de l'empereur rendaient coupable de lèse-majesté, et le doux Pline envoyait sans grand scrupule à la mort les accusés qui refusaient *d'offrir le vin et l'encens à l'image de l'empereur* qu'il faisait apporter avec les statues des dieux. Ce culte idolâtrique de la personne impériale, auquel ne pouvait se prêter la conscience chrétienne,

[1] Lampride, I.

Digitized by Google

offrait donc toujours un moyen facile à quelque proconsul ou à quelque population fanatique de faire torturer les chrétiens. Eh bien ! Septime Sévère, qui n'était pas seulement un soldat, qui était un homme de lettres, un rhéteur, Sévère qui avait été guéri par un chrétien, fit plus encore. « Il est le premier dont on nous dise, fait remarquer M. de Champagny, que, par un acte formel, public, daté, il défendit qu'il y eût des chrétiens, rendant ainsi la persécution non-seulement légale, mais obligatoire ; non-seulement possible çà et là, mais partout nécessaire. Il donna le premier le signal d'un de ces duels en champ-clos entre le pouvoir et l'Église que, plusieurs fois pendant le cours de ce siècle, le monde devait voir se renouveler, toujours à la honte de la tyrannie idolâtrique et à la gloire de la patience chrétienne. Le duel fut atroce et dura longtemps [1]. »

Jamais, en effet, on n'éprouva mieux qu'alors la vérité du mot de Tertullien : *Le sang des martyrs est une semence de chrétiens.* Aussi, lorsque la persécution recommença, sous le règne de Dèce, après cinquante ans d'une tranquillité relative, le système fut perfectionné. « On voulut, comme Pharaon, *opprimer sagement*, dit M. de Champagny. Les empires civilisés sont experts dans l'art d'opprimer sagement. On régla la persécution selon les lois d'une prudence calculatrice et d'une parfaite régularité administrative. On voulut n'user du bourreau qu'avec économie, exiler avant de torturer, torturer avant de mettre à mort, s'en prendre au pasteur avant d'attaquer le troupeau [2]. » Au lieu de *tuer des hommes,* on avait compris qu'il valait mieux *défaire des chrétiens,* amener autant que possible des apostasies, aussi peu que possible des martyres. « L'exil, l'emprisonnement prolongé, la faim, la soif, les tortures ménagées avec un art infini pour faire durer la souffrance et ne pas éteindre la vie, d'épouvantables épreuves pour la pudeur des femmes devaient épuiser la patience. A la dernière extrémité seulement, après des jours et des mois de tortures, Dèce, pour faire voir aux autres chrétiens qu'il savait tuer, permettait qu'on accordât la mort à ses victimes »

[1] *Les Césars du* III*e siècle,* I, 260.

[2] *Les Césars du III*e *siècle,* II, 289.

Digitized by Google

La méthode ne fut pas sans succès malheureusement ; les chutes furent nombreuses, mais pas assez pour qu'on ne fût obligé de recommencer sous Valérien, puis sous Dioclétien, et ce dernier n'était pas encore dans la tombe, que le christianisme était sur le trône.

J'ai commencé par cette partie du livre de M. de Champagny, parce que c'est celle, je l'avoue, qui me touche le plus. Elle y est d'ailleurs traitée avec cette science toujours sûre qui n'omet rien, mais sait se borner, parce qu'elle est maîtresse d'elle-même. L'étude des idées, de quelque manière qu'elles se produisent, par les lettres, la philosophie et l'hérésie trop souvent, offre aussi dans le nouveau livre un intérêt qu'on chercherait vainement dans ceux qui sont consacrés à l'histoire générale. Les systèmes n'y sont pas seulement exposés, mais approfondis en quelques pages que la clarté du style rend toujours aisées à lire ; les caractères y sont tracés d'une main ferme, le mouvement des esprits y est rendu avec ce sentiment du vrai et du juste qui produit naturellement l'éloquence. Je prends au hasard le portrait de Tertullien :

« En ce siècle d'imitateurs et de copistes, son éloquence est peut-être la plus nouvelle qui se soit jamais produite, et c'est la plus exclusivement chrétienne que, depuis les Apôtres, le monde ait entendue. Parmi les écrivains chrétiens qui nous sont restés, saint Justin a surtout l'éloquence de la vérité et du courage ; Athénagore est encore un Grec et un Athénien, un disciple d'Aristote et d'Isocrate. Minutius Felix, contemporain de Tertullien, mais habitant de Rome, est, dans la forme de son idiome et dans son éloquence, tout cicéronien, et plus il est admirablement vrai, plus il est admirablement cicéronien. Mais ne parlez à Tertullien ni d'atticisme, ni d'imitation cicéronienne. Ce génie étrange est tout lui-même et tout chrétien. A vrai dire, il n'est ni orateur, ni écrivain, ni philosophe, ni évêque, ni prêtre, ni apôtre, ni prédicateur : il est soldat ; il ne harangue pas, il combat. Il ne parle pas comme un rhéteur à des auditeurs curieux et désœuvrés qui aiment à avoir de belles paroles à applaudir. Ses auditeurs à lui ou ceux à qui il voudrait se faire entendre, ce sont des proconsuls qui ont le

Digitized by Google

glaive en main et qui vont frapper ; c'est tout un peuple chrétien que la mort attend et qu'il faut accoutumer à ne pas pâlir devant l'échafaud ; ce sont des confesseurs enchaînés dans la prison et qu'il faut encourager à aimer aujourd'hui leurs fers comme en effet ils les aiment, et à se laisser tuer demain comme en effet ils se laisseront tuer. Génie vraiment singulier qui n'a pas plus été imité qu'il n'a été imitateur ; trop heureux si la violence de son âme et l'intempérance de sa vertu ne l'eussent mené à la fois à trouver l'Eglise trop peu militante, les martyrs trop peu dévoués, la vertu chrétienne trop peu rigide, l'Évangile pas assez divin [1]. »

Ailleurs, M. de Champagny ajoute : « A cette âme forte, ardente, belliqueuse, la douceur manquait... L'onction manque à cette âme, l'huile manque aux ressorts de cette argumentation si pressante et si vive. Il n'a pas, comme Bossuet et comme tant d'autres, la suavité à côté de la force, la charité qui élève à côté de la puissance qui abat [2]. »

Jugement très-vrai, si l'on considère l'ensemble des œuvres de l'illustre apologiste. Comme le dit M. de Champagny, il est bien peu de Pères de l'Église qui aient laissé d'aussi nombreux écrits dans lesquels *le côté suave, charitable, miséricordieux du christianisme soit aussi rarement touché ;* mais enfin si l'onction manque à Tertullien, c'est moins la faute de la nature que l'habitude de la lutte ; et lorsqu'on lit les deux lettres *Ad Uxorem*, le traité de l'*Oraison dominicale*, et ceux sur la *Patience*, sur la *Pénitence*, sur le *Voile des Vierges*, on est tout étonné d'y rencontrer une sensibilité et une grâce qui font contraste avec l'âpreté accoutumée de l'impitoyable logicien. C'est le soldat qui a déposé ses armes et qui alors a la candeur émue d'un enfant.

L'école d'Alexandrie avec ses tendances diverses et ses illustres chefs, Clément, Ammonien, Plotin, Origène, occupe, à elle seule, tout un chapitre, dans lequel est patiemment et savamment étudiée l'action de la philosophie aux premiers temps de la prédication chrétienne. Pour Tertullien, le philosophe n'était qu'un animal

[1] *Les Césars du IIIe siècle*, I, 203.
[2] *Les Césars du IIIe siècle*, I, 268.

Digitized by Google

d'orgueil et d'ignorance ; pour les maîtres d'Alexandrie, la philosophie de Platon était comme *un préliminaire et une préparation de l'Évangile; la science hellénique*, comme *une Bible humaine*[1]. Discerner ce qu'il y a de vrai dans ce point de vue, mais ce qu'il y a aussi de faux et de dangereux, est chose très-délicate, et il faut le jugement de l'auteur pour ne s'égarer jamais dans ce dédale d'idées et de subtilités qui ne se produisirent nulle part avec plus d'abondance qu'à Alexandrie.

Le talent de M. de Champagny comme peintre de mœurs a été mis dans tout son jour par ses *Antonins* et ses *Césars*. Nous le retrouvons aujourd'hui d'autant plus remarquable, que l'époque est plus ingrate. La Rome de Septime Sévère n'est plus, en effet, ni la Rome d'Auguste, ni la Rome de Marc-Aurèle. Sa population s'est amoindrie ; son action sur le monde diminue chaque jour. Les empereurs lui viennent de l'Afrique, de la Pannonie, de l'Illyrie. Sirmium, une petite ville de la vallée du Danube, donne plus de maîtres au monde que l'antique capitale de la République. Et cependant plus l'influence de Rome décroît, plus il semble que les monuments deviennent chez elle nombreux et grandioses. Qu'était le temple de Jupiter près de cet autre temple aux cent mille victimes qu'on appelle l'amphithéâtre Flavien, et qu'étaient ces bains antiques où l'eau n'était pas toujours claire, toujours nouvelle, dit Sénèque, bains obscurs que n'éclairait nulle pierre spéculaire, près des thermes splendides qui, depuis Agrippa, faisaient l'orgueil et les délices de Rome ? L'amphithéâtre Flavien marqua la fin du Ier siècle ; les thermes marquent surtout les tendances et les habitudes du IIIe. Agrippa, sans doute, Néron, Tite, Trajan, avaient créé des thermes d'une rare magnificence ; mais ce fut surtout dans les derniers jours de l'empire païen, sous Caracalla, qui passa à peine quelques années à Rome, et sous Dioclétien, qui fixa le siége de l'empire à Nicomédie, que les thermes devinrent les plus insignes monuments de la capitale. Caracalla donna aux siens 1100 pieds dans tous les sens ; Dioclétien, 1200 pieds sur 1300. On con-

[1] *Les Césars du IIIe siècle*, II, 224.

Digitized by Google

naît cette exclamation de l'Asiatique Ammien Marcellin : — Leurs baignoires sont des provinces [1].

« Dans les vieilles mœurs de Rome, dit Sénèque, on se lavait journellement les bras et les jambes pour n'y rien garder des souillures du travail ; mais on ne se lavait entièrement qu'une fois par semaine ; les bains étaient en petit nombre et sans ornements; l'eau même n'y était pas toujours nouvelle, toujours claire, et cependant, Dieu bon ! quel plaisir d'entrer dans ces bains qui n'étaient enduits que de plâtre, mais où l'on savait que Caton, Fabius Maximus, où l'un des Cornelius avait trempé ses doigts pour régler la température. Aujourd'hui nos délicats se moquent de la simplicité de Scipion qui ne savait pas orner ses étuves et se baignait quelquefois en eau trouble. Malheureux homme ! s'écrient-ils, il ne sut pas vivre ! [2] »

Savoir vivre au temps de Sénèque, c'était passer aux thermes une partie du jour, manger, digérer dans le bain, se faire masser, épiler, parfumer, se livrer à l'exercice, au jeu, à la promenade dans de tièdes bosquets, à la conversation dans de vastes hexèdres ornés de statues, de peintures, de mosaïques, ou même à l'étude dans de riches bibliothèques ; puis, « à mesure que l'empire s'affaiblit, que Rome perd de son énergie, de sa puissance, de sa richesse, de sa sécurité, de sa population, le luxe et la sensualité prennent plus de place dans son sein, consument plus de trésors, dépensent pour leurs services plus de journées de travail, plus de souffrances, plus de vies humaines [3]. »

A la fin du règne d'Auguste, fait remarquer M. de Champagny [4], Rome avait 300,000 pieds carrés de bains publics ; sous Dioclétien, avec une population réduite de moitié, 5 ou 6 millions de pieds carrés n'étaient pas suffisants. On se baignait chaque jour six ou sept fois en été, deux ou trois fois en hiver. Le septième de la superficie de Rome était occupé par des thermes, et aucun de ces thermes ne

[1] *Les Césars du IIIe siècle*, I, p. 330.
[2] *Ad Lucil. Ep.* 86.
[3] *Les Césars*, I, 331.
[4] *Les Césars du* IIIe *siècle*, I, 331.

Digitized by Google

fut démoli ou supprimé avant les Barbares. Les tueries de l'amphithéâtre et le bain « avec ses raffinements infinis, le bain quotidien et plus que quotidien, *poison de l'âme et du corps* [1]; » telles étaient donc les dernières passions de Rome.

« Oui, tout s'affaiblissait, les corps et les âmes; un amollissement général est le caractère de ce temps. A l'amphithéâtre, il est vrai, pour voir couler le sang des gladiateurs, on est énergique, on est homme, on est Romain; on se fait gloire de ces jeux virils, dit-on, qui habituent la jeunesse à la guerre, au sang, à la mort; il est vrai encore, par un nouveau progrès de la férocité publique, on a livré l'homme libre au tortureur. Les mœurs ne s'adoucissent pas, tant s'en faut; mais, ce qui est différent, elles s'amollissent : la femme se fait homme, mais l'homme se fait femme [2]. »

Et l'auteur nous représente de hardies matrones descendant dans l'arène pour y faire métier de gladiateurs, tandis que d'autres affichent un luxe insensé, luxe d'argent, d'or, de soieries, de pierres précieuses, et luxe plus ignoble encore d'eunuques, de nains, de thersites, de bouffons obscènes. Quant aux hommes, ils se font parfumer, poudrer, farder, vêtir de robes de soie transparentes à franges d'or et chausser de souliers aux clous d'or sculptés, qui impriment sur le sol le cachet de leurs impudentes amours. « On vendrait votre personne, leur disait Clément d'Alexandrie, qu'on n'en trouverait pas mille drachmes (mille francs); mais pour vendre votre toilette ce qu'elle a coûté, il faudrait en trouver mille talents (six millions). »

« Quoi qu'on puisse dire pour justifier le luxe, ajoute M. de Champagny, j'ai peine à comprendre ce que gagnait le monde en dignité ou en richesse, parce que sur la table de l'Africain Plautianus des huîtres d'Abydos figuraient à côté d'un oiseau du Phase ou d'un paon de Médie, parce que sa maîtresse ne sortait pas sans avoir huit grands Gaulois pour porter sa litière sur leurs épaules, afin que de ce trône ambulant elle vît au-dessous d'elle le monde romain [3]. »

[1] *Les Césars du* III*e siècle*, III, 12

[2] *Les Césars du* III*e siecle*, I, 324.

[3] *Les Césars du* III*e siècle*, I, p. 323.

Digitized by Google

M. de Champagny excelle dans ces tableaux vivants, saisissants, qui résument en quelques traits une érudition profonde. « Il abrège tout, parce qu'il sait tout, » comme disait Montesquieu.

Le récit des faits est évidemment le côté par lequel M. de Champagny doit le plus se confondre avec les historiens qui l'ont précédé, car enfin la trame du récit est nécessairement toujours la même; mais là encore il se distingue généralement par plus d'étude et une étude plus réfléchie. La plupart des historiens du temps, Lampride, Spartien, Capitolin, Pollion, Vopisque se bornent à être des compilateurs d'anecdotes. Nulle critique fort souvent et peu de vues générales. Or, c'est précisément par l'esprit critique et par les vues d'ensemble que brille M. de Champagny. Lisez, par exemple, la vie de Septime Sévère par Spartien, puis celle que nous donne M. de Champagny, et vous comprendrez toute la différence. Le récit de Spartien est une espèce de journal en vingt-quatre paragraphes où se trouvent parfaitement notées les actions du prince, mais où rien n'indique l'importance que put avoir son règne pour l'avenir de Rome. M. de Champagny, au contraire, étudie l'esprit de ce règne et en fait ressortir les influences diverses. De lui date, par exemple, la puissance prépondérante de l'armée. « Multipliant, dit-il, et étendant les priviléges de droit civil que les autres empereurs avaient accordés à l'armée, Sévère achevait de sortir de l'ancien système romain, de faire de l'armée une nation à part, de séparer le soldat du citoyen, de subordonner la curie à la caserne, sans penser que c'était lui subordonner le palais [1]. »

On ne s'en aperçut que trop dans la suite. Qu'arriva-t-il, en effet? En faisant l'armée puissante, Sévère la fit indisciplinée; et M. de Champagny ajoute ces mots si vrais : « Quand on fait le soldat prépondérant dans l'État, on le fait mauvais soldat; quand on s'appuie sur l'armée toute seule, on n'est plus maître de l'armée [2]. » Ces deux mots ne sont que le résumé fidèle de toute l'histoire du IIIe siècle.

[1] *Les Césars du* III*e siècle*, I, p. 149.
[2] *Les Césars du* III*e siècle*, I, 318.
[3] *Les Césars du* III*e siècle*, I, 312.

Digitized by Google

Mais si Septime Sévère cherchait une force sociale dans l'armée, il était trop *l'homme de la règle*, comme le fait remarquer notre auteur, pour se contenter d'un gouvernement tout de fantaisie et de caprices. « Son absolutisme régulier, dit-il, s'accommodait assez bien des jurisconsultes dont *l'esprit est exact et dont le caractère n'est pas toujours récalcitrant* [1]. » Depuis Adrien, sans doute, les jurisconsultes avaient une place importante dans les conseils du souverain; mais c'est le règne de Sévère qui marque l'époque de leur triomphe. Papinien est nommé par lui préfet du prétoire, et il continuera de l'être sous Caracalla; Paul et Ulpien le seront sous Alexandre Sévère. La loi devient le seul refuge de cette société livrée à toutes les violences et toutes les incertitudes de la politique.

Le règne d'Héliogabale n'est qu'une épouvantable orgie; mais au fond même de cette orgie, M. de Champagny démêle une idée, celle de soumettre Rome et l'empire à un nouveau dieu apporté de l'Orient, le dieu Soleil (Ηλιος), et de faire de son culte le centre de toutes les religions du monde. « Est-ce seulement dérision, haine, mépris de tous les dieux romains? se demande-t-il. C'est cela, mais c'est autre chose encore; car dans cette confusion de religions, non-seulement les cultes étrangers, mais le judaïsme, mais le christianisme ne sont pas oubliés. Le dieu Héliogabale doit être le lien de ce syncrétisme universel. »

Alexandre Sévère, qui succéda à Héliogabale et qui lui ressembla si peu, voulut, si nous en croyons Lampride, élever un temple au Christ et le mettre au rang des dieux : *Christo templum facere voluit eumque inter Deos recipere* [2]; » mais il en fut empêché, ajoute-t-il, par les ministres de la religion, qui déclarèrent, sur la foi des livres sacrés, que tout l'Empire deviendrait chrétien s'il accomplissait son projet, et que les autres temples seraient abandonnés. »

Ainsi le besoin d'unité religieuse que n'avait compris jusque-là aucun empereur romain, pas même Marc-Aurèle, se faisait jour sous Héliogabale; et sous Alexandre Sévère on commença à entrevoir, même parmi les païens, que cette unité se ferait par le Christ.

[1] *Les Césars du* IIIe *siècle*, I, 428.
[2] *In Alex. Sev.*, c. XLII.

Digitized by Google

L'influence chrétienne se releva aussi de plus en plus, et le règne d'Alexandre est justement qualifié par M. de Champagny de règne *à demi-chrétien* [1]. Or, ce règne fit non-seulement le bonheur, mais l'admiration des païens. Lampride lui consacre plus de pages que plus tard Vopisque n'en consacrera au *divin* Aurélien, à ce prince illustre, ce valeureux empereur qui rendit à *l'empire romain toute la terre;* et cependant Vopisque possédait les livres en *toile de lin* dans lesquels Aurélien lui-même avait ordonné d'écrire, jour par jour, toutes les actions de sa vie. Mais M. de Champagny a pris pour guides mieux encore que les récits de Lampride et les toiles de lin d'Aurélien. L'étude des rescrits d'Alexandre lui révèle une suite de progrès, et, l'on pourrait dire, une transformation qui marque l'avènement prochain du christianisme. Ainsi le prince ne veut plus entendre parler de ces crimes de lèse-majesté qui sont devenus l'arme la plus terrible de la tyrannie. « Sous mon règne, dit-il, pour quelque cause que ce soit, les poursuites de lèse-majesté sont abolies. A plus forte raison, ne permettrais-je pas d'accuser un juge de lèse-majesté, sous prétexte qu'il aurait enfreint ma Constitution [1]. » Et un citoyen s'étant imaginé qu'ayant juré par l'empereur de ne pas pardonner à son esclave, il ne pouvait plus lui pardonner : — « Tu sais bien peu mes principes, lui dit Alexandre, si tu crois qu'en rétractant une promesse étourdie, tu peux encourir une poursuite de lèse-majesté. Non, les accusations de lèse-majesté ne sont plus de mon temps. »

On sait que les empereurs avaient, en général, la passion des héritages. Accepter et provoquer des testaments était de leur part une vieille habitude, et les testaments qui étaient à leur profit ne pouvaient être argués de nullité. Alexandre repoussa hautement et dignement ce privilége : « Bien que la loi de l'empire, dit-il, exempte l'empereur des formalités du droit, rien ne convient mieux à la dignité impériale que de vivre selon les lois. »

Des enfants viennent-ils devant lui accuser leur mère ? « Les principes que je professe, leur répond-il, ne me permettent pas de

[1] *Les Césars*, II, p. 98.
[2] *Les Césars*, II, 55.

Digitized by Google

vous entendre. » Il prend en même temps la défense de l'esclave qu'on opprime : « On ne doit pas faire de tort, dit-il, même à l'esclave d'autrui. » Il favorise les affranchissements ; il améliore le sort des affranchis ; il se fait le protecteur de l'homme libre qu'on veut réduire à l'esclavage. Dans l'administration de la chose publique se révèle également un esprit nouveau, esprit de bienfaisance, d'intelligence et, l'on pourrait dire, d'économie chrétienne. Même esprit dans la tenue du palais, d'où sont exclues toutes les hontes du temps passé : femmes compromises, magistrats concussionnaires. Le prince lui-même, bien que dans l'âge des passions, vit avec la chasteté des anciens Romains. C'est mieux que le règne d'Antonin, mieux que le règne de Marc-Aurèle. Chez Alexandre, dit M. de Champagny, « tous les éléments du bien et de la vérité s'étayaient et se prêtaient secours. Plus pur dans ses croyances, il fut plus pur dans ses mœurs ; à son tour la chasteté de sa vie lui épargna les ruineuses voluptés auxquelles la dépravation et l'ennui avaient conduit ses prédécesseurs. Le luxe ainsi écarté, la prospérité des peuples fut plus grande ; les peuples furent moins pauvres ; l'État lui-même, plus riche de sa richesse légitime, n'eut besoin de demander des écus ni à la terreur, ni aux déprédations, ni aux supplices. Ainsi, chez lui, toutes les vertus étaient sœurs et étaient enseignées par son exemple. Épargne, sagesse domestique, simplicité de la vie, amour du travail, pureté de mœurs, douceur, bienfaisance, Rome faisait un pas dans toutes ces voies [1], » uniquement parce qu'Alexandre avait une chrétienne pour mère.

Malheureusement le règne d'Alexandre ne fut que de treize ans et l'empire dut subir ensuite soixante-dix ans de tyrannie et de décomposition, avant que le *Labarum* ne vînt remplacer les aigles déchues.

Pendant ces soixante-dix ans d'anarchie militaire, mais auxquels les caractères énergiques et parfois même élevés ne manquèrent pas, les deux grandes préoccupations sont, d'un côté, les chrétiens, de l'autre, les barbares, qui menacent l'Empire chaque jour davantage d'une double invasion. Contre les chrétiens, on emploie

[1] *Les Césars*, II, pp. 97.

Digitized by Google

les bourreaux ; contre les barbares, la force décroissante des légions qui se recrutent elles-mêmes de barbares. Les provinces éloignées, réduites souvent à se défendre elles-mêmes, tendent à se détacher de l'Empire. M. de Champagny signale comme autant de réveils d'indépendance, de retours au sentiment d'une nationalité presque oubliée, les mouvements qui alors s'y produisirent ; mais, tout en proclamant des Césars gaulois, africains, illyriens, on tenait toujours au nom de Rome, on inscrivait toujours sur les monnaies : ROMÆ ÆTERNÆ *(à Rome éternelle)* [1], tant la civilisation romaine s'était profondément implantée chez les peuples. Enfin la dislocation devient une nécessité ; Dioclétien partage le premier l'Empire et, en donnant les Gaules à Constance Chlore, prépara les voies à Constantin.

On comprend l'intérêt qu'offre l'histoire, étudiée de la sorte, non plus seulement dans ses détails, mais dans les grandes lignes qui marquent ses diverses époques. M. de Champagny ne néglige aucun moyen d'information. L'épigraphie surtout et le *digeste* lui viennent sans cesse en aide ; puis, après avoir épuisé les sources, il sait faire sortir de leur ensemble les plus grands enseignements. L'histoire ainsi n'est jamais morte, et, en racontant les *gestes* des nations qui ne sont plus, elle ne fait bien souvent que raconter ceux des nations qui vivent encore. A quelle époque, par exemple, plus que de nos jours, a-t-on mieux senti la vérité de ces paroles : « Nos vertus, et surtout les vertus païennes, ont grandement besoin de s'appuyer sur le sentiment de la responsabilité vis-à-vis des hommes, et, dans les assemblées, cette responsabilité ou disparaît ou diminue. On serait énergique et digne si on agissait pour son propre compte et si on devait porter seul la responsabilité de ses actes ; mais quand on est quatre ou cinq cents pour faire acte de vertu ou de peur, on s'inquiète peu de son quatre-centième de responsabilité, et l'on ne rougit pas d'une faiblesse partagée entre tant de coupables [2] ? » Combien pourrions-nous citer d'autres pas-

[1] *Les Césars*, III, 21.

[2] *Les Césars*, I, 104.

Digitized by Google

sages sur le césarisme[1], sur l'*absence du droit* et l'*absence du respect* qui forment le fond de toute société où il n'y a *rien d'ancien*[2]; sur le *culte de la force* qui aboutit trop souvent à la *souveraineté du meurtre*[3]; sur le fait accompli, sur la *puissance du crime*[4]; sur les deux sources du pouvoir absolu, Dieu et le peuple[5], passages où sont éloquemment exprimées des vérités de tous les lieux et de tous les temps? Qu'il me suffise de reproduire cette page où l'on retrouve comme un écho du *Discours sur l'histoire universelle :*

« Il faut aux sociétés humaines quelque chose de divin, afin qu'elles soient gouvernées non plus seulement par la crainte, mais aussi par le respect, ajoutons par l'amour. Ce *divin*, dans les sociétés humaines, l'antiquité le cherchait dans les nuages de sa mythologie; elle ne trouvait qu'un mensonge qui, au bout de bien peu de temps, était démasqué. Mais aux peuples de la chrétienté, ce principe divin a été donné dans la foi commune, l'amour du même Dieu, la loi morale commune à tous, qui est descendue du Calvaire. Il nous a été donné vrai de la plus complète vérité... De là ces longs siècles qu'ont vécu les nations chrétiennes, plus âgées aujourd'hui qu'aucune nation païenne ne le fut; ces siècles d'une vie ascendante pour les peuples et pour l'humanité, ces siècles qu'ont signalés tant de phases, tant de formes, tant de péripéties diverses, sans que les nations vissent se perdre, pour peu qu'elles tinssent à le garder, le principe divin qui était en elles, parce que ce principe, infini de sa nature, était bien plus large qu'il n'était besoin pour soutenir en elles toutes les phases de la politique et tous les progrès de la science humaine.

» Mais malheur aux sociétés qui anéantiraient dans leur sein le principe divin et prétendraient vivre de leur propre force; aux sociétés qui se croiraient toutes humaines, toutes terrestres, faites

[1] *Les Césars*, II, 362.
[2] *Les Césars*, II, 155.
[3] *Les Césars*, II, 158.
[4] *Les Césars*, III, 193.
[5] *Les Césars*, III, 251.

Digitized by Google

de la main de l'homme, mais non créées de la main de Dieu; indépendantes, mais aussi sans appui ; souveraines absolues, mais souveraines pour un jour ! Elles n'auraient même pas le faible secours que prêtaient aux sociétés antiques les mensonges de leur mythologie ; elles ressembleraient bien plutôt à l'Empire romain dépouillé de ses traditions soi-disant divines et ne voulant pas accepter le principe véritablement divin du christianisme. Là le respect manquerait. — Pourquoi l'homme respecterait-il ce qui n'est qu'humain ? — La peur gouvernerait seule ; la force, comme au temps des Césars, serait souveraine maîtresse. Là où il n'y a pas de Dieu, la force est Dieu [1]. »

Comprenne qui voudra comprendre.

En deux mots, le nouvel ouvrage de M. de Champagny nous le montre tel qu'il a été toujours : profond penseur, historien érudit et éloquent écrivain. L'âge n'ôte rien à une verve qui, chez lui, vient de l'amour du vrai et du sentiment de la conscience. Le savoir est vieux, mais le style est toujours jeune.

EUGÈNE DE LA GOURNERIE.

[1] *Les Césars*, II, 164.

Digitized by Google

OTHON

—

POEME HÉROIQUE

—

III*

Azor et sa fille. — Deux mariages et leurs conséquences. — Glinfinlas heureusement refendu.

Les bons seigneurs buvaient l'hypocras à plein verre ;
Bonus avait chanté sa naïve chanson ;
Les dames s'animaient : seul Axel, l'œil sévère,
Attendait le moment fixé pour le poison.
Plus belle que jamais, la séduisante Ingonde
Dirigeait vers le roi ses regards les plus doux :
Celui-ci, souriant à la charmante blonde,
Dit à son affreux nain : — « Gorric, amuse-nous.

» Voyons, raconte-nous quelque nouvelle histoire.
Il en est que déjà tu nous redis vingt fois,
Je n'en veux point : c'est bon, tout au plus, après boire,
Quand la raison s'en va, qu'on n'a plus de mémoire,
Quand, pour rire, il suffit qu'on entende ta voix.
Mais quand on a peu bu, que la tête est bien saine,
Un récit répété vous intéresse à peine :
Dans tes contes, Gorric, fais donc le meilleur choix. »

* Voir la livraison de février, pp. 111-124.

Digitized by Google

Le nain dit : « Il était naguère, à Trébizonde,
Un illustre empereur qui se nommait Azor :
Le bon prince ! aujourd'hui, qu'il n'est plus de ce monde,
Son peuple, en le nommant, verse des pleurs encor !
Il avait une fille... une fille si belle,
Qu'on ne pouvait la voir sans en tomber épris :
Rois, comtes, chevaliers, tous soupiraient pour elle,
Tous voulaient l'épouser et n'importe à quel prix.

» Tous, dès qu'ils l'avaient vue, allaient trouver son père.
Azor sous un portique était assis au frais;
Chacun disait : — « Azor, votre fille m'est chère,
Accordez-moi sa main... Sans elle, je mourrais ! —
De ces amants parfois il se présentait mille,
Et même beaucoup plus, dit-on, dans les longs jours.
L'Empereur les faisait tous passer à la file,
Leur montrait un miroir et disait : oui, toujours.

» Oui .. pourtant ils partaient; la chose était bizarre.
Aucun ne revenait pour réclamer du roi
Sa promesse et la main d'une beauté si rare :
Ils partaient; ils pleuraient; ils soupiraient... pourquoi?
Rois, comtes, chevaliers, avaient l'âme sensible :
Ils pleuraient leur bonheur qui s'était envolé;
Ils pleuraient leur amour qu'un pouvoir invisible,
Une image effrayante, avait soudain troublé.

» Ils pleuraient; ils partaient. Qu'importe? en plus grand nombre,
On en voyait toujours venir le lendemain...
Un jour il était tard et le ciel était sombre,
Aux portes du palais, il se présente un nain.
C'était un chevalier d'un aspect agréable,
Il avait de longs cils et de plus longues dents,
Ce nez sec et crochu qui donne un air aimable,
Des ongles recourbés et des yeux très-ardents.

» Azor était toujours la politesse même :
Il reçut le galant avec de beaux saluts...
Le nain dit : « Vous avez une fille... Je l'aime,
Je ne veux que sa main, son cœur... et rien de plus ! »

Digitized by Google

« Prenez, » reprit Azor, en lui montrant sa glace.
Le nain se mit à rire à la barbe du roi,
Et lui fit, sous le nez, une étrange grimace.
Si vous voulez la voir, sire, regardez-moi. »

C'était l'instant .. Axel dit, d'une voix vibrante :
« Non, sire, écoutez-moi.. regardez ce miroir ;
Vous y verrez bientôt votre race expirante,
La trahison montant les degrés du pouvoir ;
Et, si vous ne rendez ses espérances vaines,
Bientôt, par ses forfaits, elle vous ravira
Celui dont le sang pur est le sang de vos veines,
Cet enfant qu'à mes soins confiait Argyra. »

Le miroir a parlé : la trame est dévoilée :
Bonus aux mains d'Ingonde a saisi le poison,
Sous ses cheveux flottants l'infâme s'est voilée,
Ses regards, sa pâleur, tout dit sa trahison.
Sa main cherche un appui, son corps tremble et chancelle ;
Le noble roi Bonus la voit avec horreur :
Bien qu'en son désespoir elle soit encor belle,
Son âme apparaît là dans toute sa laideur !

« Voilà donc où j'avais placé ma confiance,
Dit-il, voilà la main qui versait le poison !
A mon tour, chevaliers !... qu'une juste vengeance
Préserve désormais les jours du jeune Othon.
Qu'on élève un bûcher sur la place publique !
Ingonde la perfide y montera demain :
Pour qu'il fasse l'essai de son pouvoir magique,
Qu'avec elle au sommet on attache le nain !

» Mais qu'on aille, d'abord, trouver le vieil hermite :
Laissons ces insensés réfléchir aujourd'hui...
Le vieillard, sur le nain répandant l'eau bénite,
Chassera le démon qui se complaît en lui.
Adressons tous à Dieu nos ferventes prières...
Il nous a protégés, il nous écoutera.
Demain, si pour toujours se closent leurs paupières,
Quand l'homme aura puni... le ciel pardonnera. »

Digitized by Google

Ainsi le roi Bonus parlait avec sagesse :
Les seigneurs l'écoutaient, pleins d'admiration,
Complimentaient Axel et vantaient son adresse.
Le bon vieux chevalier, dans son émotion,
Serrait le fils du roi sur sa noble poitrine.
Dinoma, qui pleurait et riait à la fois,
Tourna ses pas tremblants vers l'église voisine,
Et remercia Dieu d'une tremblante voix.

Pria-t-elle beaucoup pour le nain, pour Ingonde?...
Il faut bien le penser... je n'en suis pas certain.
Mais, dans un cœur bien né quand le bonheur abonde,
Qui n'accorde une larme au malheur du prochain?
Dans sa joie, elle offrit à l'autel de la Vierge,
Pour la remercier de protéger Othon,
Deux deniers carmoris et tous les mois un cierge;
Un manteau d'écarlate au grand saint son patron.

La nuit qu'aux condamnés doit consacrer l'hermite
S'écoule lentement, sans produire de fruit.
Ingonde en son orgueil se renferme et s'irrite,
Gorric, maudit du ciel, rit du saint et le fuit.
Le vieillard, d'une main par les ans affaiblie,
A trois fois arrosé ce front audacieux.
Mais la bouche du nain, d'un fiel impur remplie,
Épouvante la terre en insultant les cieux!

Déjà le soleil luit... le bûcher se prépare,
Les dames, les seigneurs, se pressent alentour :
En venant contempler un spectacle barbare,
Tous pensent au bon roi témoigner leur amour.
Bonus est sur son trône et, d'un œil inflexible,
Il voit les condamnés pour la dernière fois.
Aux discours de l'hermite Ingonde est plus sensible,
Et Gorric fait enfin le signe de la croix.

Dans les mains du bourreau déjà la torche fume,
Mais tout à coup Othon, poussant un cri d'effroi,
Fend la foule et de pleurs baigne les pieds du roi :
« Ne permets pas, dit-il, que le bûcher s'allume!

Digitized by Google

Grâce! grâce pour eux! mon père, écoute Othon :
De ces deux condamnés il demande la vie.
Est-il si doux de voir sa vengeance assouvie?
Amère est la vengeance et doux est le pardon!

Pardonne! » Le bon roi se cache le visage :
Il veut se dérober à son fils, à ses pleurs...
Doit-il de la justice amortir les rigueurs?
Si doux est le pardon, le châtiment est sage.
Il faut bien les punir... Il réfléchit... Soudain :
« Suspendons, cria-t-il, les apprêts du supplice;
Car pour la belle Ingonde et pour son noir complice
J'en sais un plus cruel : qu'elle épouse le nain!... »

Un long éclat de rire accueillit ces paroles :
On applaudit Bonus, on applaudit Othon.
J'ai déjà comparé Bonus à Salomon;
Mais le peuple trouva bien d'autres hyperboles.
Le peuple avait raison... Mais, soit dit entre nous,
Lorsque sur le bûcher, près de la belle Ingonde,
Gorric sut qu'il allait épouser cette blonde,
Je pense qu'il trouva le châtiment très-doux !

Mais plus tard!... Le bon roi commande qu'on apprête
Un costume splendide et les plus nobles mets :
— « Rien de trop beau, dit-il, pour une telle fête,
Où la reine s'unit au maire du palais!
Que Gorric sur le front ait deux oreilles d'âne;
Ingonde une couronne en feuilles de chardon;
Pour coupe, d'un vieux bouc on leur mettra le crâne,
Et pour mets deux hiboux, un chat, un hérisson! »

Laissons les deux époux goûter du mariage,
Loin de tous les regards, les premières douceurs.
Quel couple heureux!... Déjà, suivant l'antique usage,
On a paré leur seuil de festons et de fleurs.
Ils sortent... Sur leur front quelle ineffable joie!
Mais quoi... Gorric, ton nez a d'étranges couleurs...
Mais, Ingonde, où sont donc tes longs cheveux de soie?
Tes ongles ont du sang et tes yeux ont des pleurs! »

Digitized by Google

Vers le bon roi Bonus Gorric se précipite :
Le maire du palais tombe aux genoux du roi :
— « Fais relever, dit-il, le bûcher au plus vite;
Ne me pardonne plus; qu'il s'allume pour moi.
Je préfère sa flamme à la flamme d'Ingonde!
Si tu savais les maux qu'elle m'a fait souffrir!...
Satan m'a quelquefois tourmenté dans ce monde,
Ce n'était que Satan... Grand roi, fais-moi mourir!...

» Hier, je vous racontais une incroyable histoire :
Axel vous empêcha d'en écouter la fin,
En dévoilant mon crime et cette âme si noire
A laquelle aujourd'hui m'enchaîne le destin.
Cette histoire, ô Bonus, souffrez que je l'achève!
Elle est presque la mienne, et vous verrez, hélas!
Quelle était ma folie et la fin de mon rêve.
Vous me plaindrez un peu, tout en ne m'aimant pas!

» Je disais : — Le nain fit une étrange grimace,
Quand il eut regardé le magique miroir;
Puis il dit en riant : « Que la noce se fasse!
Mes yeux n'ont rien vu là que ce qu'ils voulaient voir!
Votre fille, à mon sens, est toujours adorable...
Tous ses goûts sont les miens... pour moi, c'est un trésor!
Vous connaîtrez bientôt ce dont je suis capable;
Je ferai le bonheur de votre fille, Azor! »

— « Puisque vous la voulez, seigneur, je vous la donne :
Les noces se feront sans attendre un moment.
Mais fussiez-vous un ange ou le diable en personne,
Vous vous repentirez de votre aveuglement... »
— « Bah! dit le nain, je sais que ce miroir fidèle
Indique, sans détour, les pensers de son cœur;
Mais à ce cœur mon cœur a servi de modèle :
Je le connais donc bien... Sire, n'ayez pas peur. »

« N'ayez pas peur!... Le mot était facile à dire :
Mais Azor soupçonnait déjà la vérité,
Lorsqu'il voyait le nain grimacer et sourire
A l'aspect du miroir de la sincérité;

Digitized by Google

(Car, vous le devinez, c'était le miroir même
Qu'Axel a retrouvé, qu'il plaça devant vous,
Qui trahit à vos yeux notre affreux stratagème,
Et d'Ingonde m'a fait le déplorable époux!)

— « N'ayez pas peur! Je suis Satan, ne vous déplaise...
Les vices à vos yeux, aux miens sont des vertus...
Mon cœur brûle d'amour, il faut qu'hymen l'apaise :
Unissez-nous bien vite et puis n'y pensez plus !
Pas n'est besoin de prêtre à la cérémonie,
Car je suis très-pressé, je dois quitter ce lieu,
Mon char est là tout prêt et l'affaire est finie...
Venez, partons, Madame, et vous, mon père, adieu ! —

» Il partit; quinze jours étaient passés à peine,
Le royaume d'Enfer était tout en émoi;
Si Satan sur le trône avait placé la reine,
La reine de ce trône avait chassé le roi.
Si Satan la voulait calmer par des caresses,
Elle mordait au nez sa sombre majesté.
Fuyait-il? dans son dos plongeaient vingt dents traîtresses,
Il était balafré, meurtri, même éreinté...

» Vraiment pour lui l'Enfer n'était plus habitable,
Par ses propres sujets il se voyait joué...
C'était un pauvre sire et même un pauvre diable;
Dès qu'il montrait sa corne, il était bafoué.
Dans ses souliers fourchus sa femme était chaussée;
Elle avait ses flatteurs, un jeune favori;
Magistrats, généraux, cour et sénéchaussée,
Tout était insurgé contre son vieux mari.

» Ne se possédant plus, il vint à Trébizonde;
Il n'était pas si fier que la première fois;
Il sentait le bâton d'une lieue à la ronde...
Azor se dit: mon gendre a reçu sur les doigts!
Satan, la larme à l'œil, s'inclina jusqu'à terre,
Il se mit à genoux, comme ici me voilà;
Comme je vous le dis, il dit à son beau-père :
— De vous je tiens ma femme, eh bien! reprenez-la! »

Digitized by Google

Bonus examinait, avec un gai sourire,
Le front meurtri du nain prosterné devant lui :
— « Ce récit n'est pas mal, j'en connais plus d'un pire,
Et je l'ai jusqu'au bout écouté sans ennui,
Mais sais-tu bien, Gorric, ce qu'Azor dit au Diable ?
Avec le pied, il fit le geste que voilà,
L'appliqua rudement sur le point convenable,
Et dit : — Tu la voulais... décampe et garde-la. »

Ainsi se termina cette terrible affaire.
Le brodequin du roi porta, devinez où ?
D'après mon manuscrit, ce n'était pas au cou,
Et Gorric, consterné, meurtri, se mit à braire...
On entendait de loin cet époux malheureux,
Gémir et de son poing se frapper la poitrine.
Il s'enfuit tristement vers la forêt voisine,
Et se cache aux regards dans son repaire affreux.

Ce beau trait fit honneur au fils autant qu'au père ;
On admirait d'Othon la générosité,
La douceur de son âme et de son caractère ;
L'à-propos de Bonus était aussi vanté.
Mais, aux yeux de son père, Othon parut sublime.
Jamais avait-on vu de meilleur fils qu'Othon ?
Bonus eût-il gémi, si quelque nouveau crime
Eût permis de nouveau d'implorer un pardon ?

Il grandissait en force, en esprit, en sagesse,
Ce prince en qui Bonus mettait tout son espoir :
Son grand oncle Alibrand aimait fort la jeunesse,
On lui vantait Othon : il désira le voir.
Alibrand était roi du pays de Mirage :
L'aïeule de Bonus et sa mère étaient sœurs.
Avec Axel, Othon entreprit le voyage.
A l'instant des adieux la cour fut tout en pleurs.

Lentement s'écoula le temps de son absence,
Pour Bonus qui souvent encourageait ses jeux
Et savait enflammer sa précoce vaillance.
Cependant à la cour on vit venir un preux,

Digitized by Google

Le puissant Diarmid, célèbre roi d'Irlande;
Il était escorté de deux cents chevaliers.
La réputation de ce prince était grande :
Partout il était peint le front ceint de lauriers.

Tous les ans à Bonus il faisait sa visite,
Pour lever un tribut que lui devait Carmor.
Il y passait trois mois et repartait ensuite,
Après avoir vidé la cave et le trésor.
Du reste Diarmid était un galant homme,
N'usant que de son droit et plutôt moins que plus.
Carmor aux Irlandais redevait cette somme,
Pour des secours fournis au père de Bonus.

Bien des dames trouvaient Diarmid fort aimable.
Il est vrai qu'il avait au moins six pieds de haut,
Les cheveux d'un beau rouge et tordus comme un câble,
Le sourire charmant, la taille sans défaut...
Un jour que l'on vantait sa force, son adresse...
— « Mes faits d'armes, dit-il, sont assez étonnants :
A douze ans je luttai contre Amadis de Grèce,
Je vainquis Périon, à l'âge de quinze ans.

Depuis lors, mon plaisir fut de rompre une lance
Avec les paladins dont les exploits fameux
Ont rempli l'univers du bruit de leur vaillance ;
J'ai désarmé Roland, une fois ou bien deux.
Renaud, que je trouvai près de Brocéliande,
Fut forcé par mes mains de vider les arçons,
Et Bayard au galop fuit à travers la lande...
Dieu sait que de héros me montrent leurs talons !

Dieu sait combien ma force a gagné de gageures !
Un jour je pariai cent vingt mille ducats
De fendre, juste en deux, le fameux Glinfinlas,
Dont une douce main réparait les blessures.
Arondelle partout accompagnant ses pas,
Portait le sang d'un monstre abattu par Hercule.
Ce sang d'hydre, mêlé d'armoise et de spergule,
Recollait, ranimait têtes jambes et bras.

Digitized by Google

Je gagnai mon pari sous les yeux d'Arondelle;
Mon sabre, descendant des hauteurs du cimier,
Malgré casque, haubert, cotte de maille et selle,
Du premier coup, fendit cheval et cavalier.
Saisissant du blessé les moitiés séparées,
Arondelle aussitôt les recolle et soudain
Le sang est arrêté, les chairs sont réparées,
Cheval et chevalier couraient le lendemain.

Mais de l'amante en pleurs les yeux baignés de larmes
L'aidèrent mal, hélas! dans l'opération,
Sa main trembla... Son cœur était si plein d'alarmes
Qu'il faut bien pardonner à son émotion.
Les deux moitiés du nez, du menton, de la bouche
Ne retrouvèrent point leur place d'autrefois.
Placé trop bas, l'œil gauche avait un aspect louche,
Le demi-nez de droite avançait de deux doigts!

Je vous laisse à penser combien était étrange
Le visage ainsi fait du noble Glinfinlas,
Lui qui naguère encore était beau comme un ange,
Dont la fée et la reine admiraient les appas!
Car Glinfinlas jamais n'eût trouvé de rebelle,
Mais il avait toujours tant de droiture au cœur,
Que jamais dans sa vie il n'aima qu'Arondelle;
La vertu de ce prince égalait sa valeur!

L'amante, en contemplant ce bizarre visage,
Se frappe la poitrine, arrache ses cheveux!
Elle sanglotte et dit: — Voilà donc mon ouvrage!
C'est moi, qui, dans l'ardeur d'un zèle malheureux,
Ai de ces traits charmants fait cette tête informe!
Maudits soyez, mes yeux, maudite sois, ma main!...
Inquiet, Glinfinlas auprès de moi s'informe
Du sujet qui produit ce désespoir soudain.

Alors, dans mon esprit, je cherche une parole
Qui puisse un peu calmer le malheureux héros:
A la cour un savant tenait naguère école;
Un souvenir de lui me vint fort à propos.

Digitized by Google

Mon oncle, très-goutteux, fut atteint de la pierre :
Le savant composa, pour consolation,
Un discours qui remplit une journée entière ;
J'en écrémai la fleur, dans cette occasion.

— Ami, lui dis-je, allez près de cette fontaine,
Le cristal en est pur, vous pourrez vous y voir.
Gardez vous d'imiter l'horrible désespoir
De cette pauvre enfant dont vous voyez la peine.
L'homme fort ici bas doit braver le malheur,
Et nul ne peut compter longtemps sur la fortune.
La vie, en ses hasards, change comme la lune ;
La beauté, mon cousin, n'est hélas ! qu'une fleur.

Il vous faut consulter les sept sages de Grèce !
Ce sont gens de mérite et d'excellent conseil,
Tous les sept vous diront : Si le sort vous oppresse,
Ah ! ne vous plaignez point ! regardez le soleil.
Ne luit-il pas pour vous comme pour tout le monde ?
Elevez votre esprit aux sublimes hauteurs,
Demandez-vous : La terre est elle plate ou ronde ?
L'étude est un moyen de calmer les douleurs.

Proposez-vous toujours quelque savant problème,
Comptez et recomptez tous les astres des cieux ;
Admirez leur accord et dites en vous même :
Que suis-je sur ce globe immense et merveilleux ?
Rien ! Pourquoi donc gémir en songeant à ma face ?
Quoi ! l'ordre ravissant de ce grand univers
Est-il donc compromis si je fais la grimace,
Si mon nez, mon menton, mes yeux sont de travers ?

Ainsi je m'efforçais d'affermir son courage
Pour qu'il pût bravement supporter sa laideur :
Mais, sans trop écouter un discours aussi sage,
Il s'incline sur l'onde et pousse un cri d'horreur.
Puis se précipitant aux genoux d'Arondelle :
« Astre de ma jeunesse, ô lumière d'amour,
Fuis moi... cesse d'aimer celui qui t'est fidèle !
Et qui va se cacher loin des regards du jour ! »

Digitized by Google

« Moi te fuir, ô héros, seul charme de ma vie,
Moi te fuir!... l'as tu dit, mon noble Glinfinlas?
Arondelle quitter l'ami qui l'a suivie
De l'aurore au couchant pour veiller sur ses pas!
Moi fuir le défenseur de ma chaste innocence;
Moi fuir mon tendre amour, mon espoir, mon bonheur!
Pars, et j'irai partout adoucir ta souffrance...
Ce n'est pas ta beauté qu'il me faut, c'est ton cœur. »

Ils partirent tous deux : J'admirai leur tendresse
Et je vantai partout cette fidélité
Egalant à mes yeux la plus belle prouesse.
— « Goûtez en paix amour, joie et félicité,
Leur dis-je ; ô chevalier, sois toujours digne d'elle! »
Deux mois après, je vis l'amoureux Glinfinlas.
Il était seul : — « Cousin, que devient Arondelle? »
Il pousse un long soupir et dit : — « N'en parlez pas!

Ou plutôt parlons en pour soulager ma peine :
Vous voyez devant vous le plus infortuné
Des esclaves courbés sous le poids de leur chaîne.
Ah! pourquoi l'ai-je aimée et pourquoi suis-je né? —
« La perfide! » — « Mais non, elle n'est pas perfide!
La pauvre enfant gémit du matin jusqu'au soir,
Son teint se décolore et son doux front se ride
Diarmid elle m'aime et ne veut plus me voir!

Si je veux l'approcher, elle tourne la tête...
— « Soleil, éclaire moi d'un rayon de tes yeux,
Lui dis-je, et tout en moi sera bonheur et fête;
Devant moi s'ouvriront tous les palais des cieux! »
Mais de ses blanches mains couvrant son frais visage
Elle dit : — « Je t'adore! » et jette un cri d'effroi;
Et je vois ses regards, ô désespoir! ô rage!
Se fixer sans horreur sur un autre que moi!...

En me tournant le dos, elle me dit : Je t'aime!
Mais à d'autres ses yeux que ne disent-ils pas?...
— Arondelle, mon cœur est cependant le même...
Rien en lui n'est changé... Je suis ton Glinfinlas...

Digitized by Google

Rien en moi n'est changé... Qu'est-ce que la surface ?
Mon sang est-il moins pur, mon bras est-il moins fort ?...
Si mes traits ne sont pas tout à fait à leur place,
Ils sont tous là pourtant... Glinfinlas n'est pas mort !...

Insensé, qu'ai-je dit ?... il n'est pas mort, sans doute,
Mais il ne veut plus vivre, il va bientôt mourir !
Vous qu'un heureux hasard a placé sur ma route,
Diarmid, mon cousin, vous m'avez vu souffrir !
A ma douce beauté vous redirez ma flamme
Et vous lui porterez ces boucles de cheveux,
Cet anneau, doux présent de son âme à mon âme :
— Prenez le sang de l'hydre, ami, soyez heureux !

Sa main me présentait la fiole magique,
Aux merveilleux pouvoirs tant de fois célébrés,
Et des larmes coulaient sur sa face énergique,
Sur ses traits beaux naguère et si défigurés !
Et je voulais pleurer, mais il me fallut rire...
Lui n'apercevait rien dans sa grande douleur.
Ainsi l'homme égaré par l'ardeur du délire
Ne voit rien, n'entend rien que son rêve trompeur.

Il saisissait déjà sa fameuse flamberge
Et voulait, disait-il, la plonger dans son sein.
Elle était un cadeau de la reine Ingelberge,
Qui régna bien longtemps sur les îles de Sein,
Et qui d'un noir dragon vaillamment délivrée
Par ce charmant héros jeune et naïf encor,
A l'âge de cent ans fut d'amour enivrée,
Et voulut lui donner peuple, cœur et trésor.

Mais le fier paladin déjà discret et sage
Ne voulut accepter qu'un seul de ses cadeaux.
Ce n'était pas le cœur (escorté d'un visage,
Qui, pour dire le vrai, n'était pas des plus beaux) ;
Mais c'était une épée aussi forte que fine,
D'une trempe excellente et forgée avec art,
Les savants connaissaient son illustre origine,
Et son fourreau portait le grand nom de César.

Digitized by Google

Il prend donc sa flamberge et criant : Arondelle!...
Il veut... Mais je l'arrête et lui saisis la main :
— Glinfinlas, n'allez pas mourir ainsi pour elle !
Ne vous hâtez pas trop ! Attendez à demain !...
Il me vient à l'esprit une bonne pensée.
Écoutez. Si par moi fendu naguère en deux,
Vous fûtes mal collé par votre fiancée,
Ne puis-je vous refendre et vous recoller mieux ?...

— « Je reconnais bien là votre amitié sincère !
Répondit-il ; l'espoir qu'elle éveille est bien doux !
Réparez tout le mal, soyez mon second père ;
Le sang d'Hydre et le mien, Diarmid, sont à vous !
Il dit et présenta son front, de bonne grâce,
Mon bras s'élève et frappe... O coup béni cent fois,
Sans s'égarer le fer suit la première trace,
Comme si d'une fée il eût suivi les doigts.

Pour appliquer le baume à l'heureuse blessure,
Ce n'était plus alors cette charmante main
Que la douleur rendait frissonnante et peu sûre;
Diarmid était là ferme, calme et serein.
Il rapprocha les chairs ; mon admirable adresse
Ne laissa plus de louche et d'inégalité :
Gracieux fut le nez, la bouche enchanteresse ;
Glinfinlas fut plus beau qu'il n'eût jamais été !

Devinez maintenant les transports d'Arondelle,
En revoyant celui qui devint son époux.
Rien depuis n'a troublé leur tendresse fidèle.
Et jamais Glinfinlas n'eut droit d'être jaloux.
Je vais souvent les voir..... Alors les sérénades,
Les splendides festins, les merveilleux tournois,
Les chasses et les bals, les folles cavalcades,
Pour fêter leur ami durent pendant un mois. » —

Quand Diarmid narrait cette émouvante histoire,
Du ton qu'eût pris Hercule en vantant ses travaux,
Il n'avait pas dîné... Mais qu'était-ce, après boire,
Quand il vous racontait ses immortels assauts,

Digitized by Google

Ses guerres de dix ans et ses vastes conquêtes,
Et son art merveilleux pour captiver un cœur?
D'un regard il savait tourner toutes les têtes,
Et s'écriait : Je viens ; je vois ; je suis vainqueur!

Un soir qu'il se livrait à ses fanfaronnades :
« — Ah ! dit-il, je suis las de ne rien faire ici ;
Il me faudrait par jour une ou deux estocades ;
Mon armet va rouiller et ma flamberge aussi.
J'aimerais à trouver, mes gentes damoiselles,
Un seigneur comme moi sorti d'un sang royal,
Qui voulut devant vous, en l'honneur de nos belles,
Rompre une lance ou deux dans un combat loyal.

De grâce, roi Bonus, faites que je me batte !
« J'y consens, dit Bonus, je ferai publier
Par mes douze hérauts tous vêtus d'écarlate,
Qu'en cette cour il est un loyal chevalier
Pour sa belle et l'honneur prêt à rompre une lance.
Si j'étais jeune encor, bientôt on me verrait
Disputer avec vous le prix de la vaillance.
Mais vous dédaigneriez un bras qui tremblerait. »

» Moi combattre jamais un homme de votre âge !
Je vous respecte trop. Pour qui me prenez-vous ?
Mon grand-père parlait de votre fier courage ;
Ma grand'mère aurait pu vous avoir pour époux.
Mais laissons pour ce soir réfléchir l'assemblée :
Vos amis, vos parents, vos vassaux, vos voisins
Ont eu par mon défi leur âme assez troublée...
Ah ! j'ai souvent troublé bien d'autres paladins !

Cependant le tournoi se prépare avec pompe ;
Sur le champ du combat flottent les étendards :
Et l'affiche éclatante ou le son de la trompe
Partout frappe l'oreille ou frappe le regard.
Dans Carmor bien des preux auraient voulu combattre
Et plus d'un regardait sa lance et son cheval.
Au lieu d'un chevalier, on en eût trouvé quatre ;
Mais nul ne se savait issu d'un sang royal.

Digitized by Google

Pendant onze grands jours l'appel fut inutile,
Et Diarmid montant son noble palefroi
Promenait sur la foule un œil calme et tranquille,
Et semblait dire : Ici tout tremble devant moi.
Mais le douzième jour, dans des flots de poussière,
Et faisant retentir au loin le son du cor,
Parut un chevalier..... Lisez l'histoire entière,
Et vous saurez son nom plus tard... mais pas encor... [1].

[1] *Othon* se compose de deux parties. La première, dont ces trois chants sont extraits, renferme douze chants et forme à elle seule un poème qu'on peut considérer comme complet. Il paraîtra sous ce titre : *La Conquête du Charme.*

HIPPOLYTE DE LORGERIL.

Digitized by Google

LE SIFFLET MERVEILLEUX

RÉCIT DU BRACONNIER.

I. — UN CHARMANT PAYS.

Bain est situé sur la route de Rennes à Nantes, à huit lieues de la première de ces deux villes et à dix-huit lieues de la seconde. Bâtie sur la crête d'une montagne, de quelque côté qu'on y arrive, cette petite ville présente un aspect charmant. De riches prairies étalent leur verdure sur le versant du coteau, un ruisseau murmure dans la vallée, et un bel étang, entouré de tilleuls, complète le tableau de ce pittoresque pays.

Quand j'étais étudiant dans le chef-lieu de la Bretagne, il m'arrivait fréquemment d'y aller chasser chez un de mes amis. Bain ! que ce nom me rappelle de souvenirs joyeux et poétiques ! que de délicieuses journées dans les bois ! que d'agréables veillées au coin du feu !... L'on s'y rendait alors tout doucement, cahin-caha, au son des grelots de la petite voiture publique, dans laquelle la connaissance entre voyageurs était sitôt faite. Une politesse échangée, une place préférée cédée à une dame, la main offerte pour descendre du véhicule, et tout était dit. La confiance était gagnée, et les confidences se suivaient, Dieu sait avec quelle facilité ! Enfin, après quatre heures de voyage, l'on n'était plus de simples connaissances, mais bien de vieux amis.

Hélas ! la voiture n'existe plus, et une heure suffit maintenant

Digitized by Google

pour effectuer en chemin de fer le trajet de Rennes à Bain. Malgré cela, si le voyage n'est plus aussi romanesque, il n'est pas encore tout à fait dépourvu de charme; qu'on le fasse, même en chemin de fer, on y voit toujours de magnifiques horizons, — de grandes landes grises, sombres et tristes, parsemées de grosses pierres blanches qui, de loin, ressemblent à des tombes où les oiseaux de proie viennent se poser, — d'alpestres rochers, couronnés de sapins, le long des rivières, — et de jolis ruisseaux argentés qui gazouillent le long des prés.

C'est dans une de mes pérégrinations au milieu de ce beau pays, que j'ai recueilli le conte qui va suivre.

II. — LA HUTTE DU BRACONNIER.

Par une noire après-dînée du mois de novembre, — il y a déjà bien longtemps, — un brouillard épais et froid enveloppait la terre comme un grand linceul. Par instants, la bise soufflait dans les futaies et laissait échapper des plaintes lugubres; puis tout rentrait dans le silence : pas un lièvre dans les bruyères, pas une perdrix dans les sillons. Sur le bord des fossés, les arbres morts et les grands bouleaux blancs, noyés de brume, se dressaient semblables à des spectres, et, sans la note aiguë de la mésange, suspendue aux mélèzes, et les corbeaux égarés croassant dans l'air, on eût pu croire que la vie s'était retirée de ces lieux.

Je fis part à mon compagnon de chasse des impressions tristes qui s'emparaient de moi.

— « Nous ne sommes pas ici à la Basoche, me dit-il, et si les hôtes de ces bois parlent moins que messieurs les étudiants, ils réfléchissent peut-être davantage; la preuve, c'est qu'ils restent chez eux par un temps pareil, tandis que nous voilà trempés comme des barbets. »

Et sans me laisser le temps de répondre : — « Tiens, ajouta-t-il, en m'indiquant de la main la lisière du bois, vois cette fumée qui s'échappe derrière les grands arbres; puisque tu désires de la société, je vais te présenter au vieux Robinson que j'aperçois là-bas en train de ramasser des brindilles, qui serviront tout à l'heure à sécher nos vêtements. »

Digitized by Google

En effet, au milieu des bruyères jaunies par les pluies d'automne, j'aperçus un vieillard, chaussé de gros sabots recouverts de guêtres; un vaste chapeau noir et usé lui cachait la moitié du visage, et une peau de chèvre jaune et blanche, retenue par des cordes nouées sur la poitrine, le couvrait presque entièrement. Vu à une certaine distance, cet homme ressemblait autant à un animal sauvage qu'à un être humain.

— « Holà, père l'Affût! s'écria mon ami. Qu'est-ce à dire? On laisse les pigeons dormir en paix, et on fait le paresseux! Voilà qui n'est pas naturel!

— » Que voulez-vous, monsieur Jules, les pigeons font la nique au père l'Affût aujourd'hui. Ce brouillard l'empêche de les voir et le force à rester chez lui..... Je voudrais bien, messieurs, ajouta-t-il, vous inviter à vous reposer un instant; mais j'ose à peine vous dire d'entrer dans ma misérable demeure.

— » Allons, allons, pas tant de façons, riposta Jules; vous savez bien que j'y suis entré cent fois, chez vous, et que vous ne m'avez jamais vu pressé d'en sortir. »

La cabane que nous avions devant nous était bien misérable, en effet, et certes les loups et les renards, voisins du père l'Affût, étaient mieux logés que lui, et surtout mieux préservés du froid et de l'humidité. Des pieux, enfoncés en terre, recouverts de branches entrelacées et de mottes de gazon, en faisaient seuls les frais. La toiture, façonnée de la même manière, sur laquelle s'élevait une végétation luxuriante, avait au milieu une ouverture d'où s'échappait la fumée. Enfin, par la porte, faite de genêts et d'ajoncs, et laissée entr'ouverte, se glissaient furtivement quelques poules, effrayées de notre présence. Voilà pour l'extérieur.

Quant à l'intérieur, il me faudrait le pinceau de Téniers ou de Rembrandt pour rendre complétement le tableau qui s'offrit à ma vue. Qu'on se figure une seule pièce, passablement grande, à peine éclairée par un trou pratiqué au milieu des branches et par le bois mort qui brûlait dans l'âtre. D'abord je ne distinguai rien; puis, peu à peu, lorsque ma vue se fut habituée à l'obscurité qui régnait autour de moi, je me crus dans l'arche de Noé. Sur les parois de la cabane, partout, en haut, en bas, étaient enfoncés des perchoirs,

Digitized by Google

où des volatiles de toute espèce reposaient déjà ; plus loin, dans un coin, une petite chèvre rousse était couchée sur des feuilles ; des instruments aratoires, quelques rares ustensiles de cuisine et des vases plus ou moins brisés gisaient à terre.

— « Quel joli tableau de genre ! » m'écriai-je.

— « Oui, pour un instant, » ajouta Jules.

Un immense tronc de châtaignier, non dégarni de ses racines, servait de table et occupait le centre de la pièce, tandis que les siéges, de même nature, mais beaucoup plus petits, étaient épars çà et là. Enfin, dans l'endroit le plus sombre, un amas d'herbes et de fougères sèches tenait lieu de lit sur lequel étaient amoncelées des peaux de bêtes sauvages.

Lorsque nous eûmes roulé nos sièges près du foyer, où se trouvaient accrochés quelques fusils rouillés, nous allumâmes nos pipes et la conversation s'anima. Après un instant, mon compagnon pensant m'être agréable, reprit : « Vous devriez bien, père l'Affût nous raconter une histoire ou une légende.

— » J'y consens d'autant plus volontiers, répondit le bonhomme, qu'hier soir j'ai entendu un conte assez drôle chez Pierre Barré, le fermier de la Marzelière, et, si vous y tenez, je vais faire en sorte de me le rappeler; seulement il est long et je crains de vous ennuyer.

— » Au contraire, dit Jules, en passant la tête par la lucarne; le brouillard est plus épais que jamais, la journée n'est pas avancée, et nous sommes parfaitement ici pour écouter des histoires. Commencez, père l'Affût; mon ami et moi, nous mourons d'envie de vous entendre. »

Après avoir donné de l'herbe à sa chèvre, du grain aux pigeons qui s'étaient insensiblement rapprochés de nous, jeté quelques morceaux de bois dans le feu, notre hôte vint s'asseoir entre nous deux, devant le foyer, dont la flamme éclairait son visage, et il s'exprima en ces termes.

III. — LE SIFFLET MERVEILLEUX.

Le *pâtour* de la ferme de la Croix-des-Haies, en conduisant son troupeau sur les communs du village, rencontra une vieille

Digitized by Google

femme, pâle, maigre, en haillons, accroupie au pied d'un genêt. Elle faisait vraiment pitié ! C'était en hiver ; ses membres, à peine couverts par des loques, grelottaient d'une manière effrayante, et les quelques dents qui lui restaient, en frappant les unes contre les autres, imitaient le bruit des castagnettes. Pierre, qui n'avait encore que douze ans, ne fut point effrayé comme aurait pu l'être un enfant de son âge. Ému, au contraire, à l'aspect misérable de cette pauvre vieille, il s'approcha d'elle et lui dit respectueusement : — « Vous semblez bien malheureuse, ma bonne femme ; puis-je faire quelque chose pour vous ?

— » Hélas ! dit-elle, je meurs de faim et de froid, et, depuis plus de huit jours, je suis repoussé de tout le monde, sans pouvoir obtenir la plus petite aumône et un gîte pour me reposer. »

— « Tenez, dit le *pâtour*, en tirant de son bissac un énorme morceau de pain noir recouvert d'une épaisse tranche de petit salé blanc et rose, appétissant au possible, réparez vos forces, et dans un instant vous pourrez vous réchauffer devant un bon feu. »

En effet, pendant que la mendiante mordait à plaisir dans le morceau de pain, Pierre prit dans sa *pochette* une corne de bœuf, remplie de bois mort ; il battit ensuite le briquet, et une étincelle suffit pour y mettre le feu. Ce charbon embrasé, placé au centre d'un amas de fougères, de bruyères et de feuilles sèches, fit jaillir d'abord une épaisse fumée blanche, puis une flamme réjouissante, qui fit sourire l'étrangère. Depuis un moment, elle regardait le pâtre avec attendrissement, les yeux noyés de larmes. Soudain, elle se leva, prit la blonde tête de l'enfant dans ses mains, et, tout en lui donnant un bon gros baiser sur le front, elle lui dit : — « Que tu es bon, Pierre ! Je le savais. J'ai voulu seulement te faire subir une dernière épreuve ; maintenant, écoute-moi bien : je suis moins à plaindre que je n'en ai l'air, car je t'apparais sous un déguisement. Regarde plutôt. »

Elle jeta son masque ; ses haillons tombèrent, et le pâtre stupéfait vit une grande dame, couverte de dentelles superbes, de joyaux et de pierreries.

— « Je suis la fée des troupeaux, ajouta-t-elle, qui fais briller chaque soir l'étoile du berger, qui le conduis à travers les méandres

Digitized by Google

des landes et des bois, qui éloigne les loups du bétail et ramène les moutons à l'étable en veillant à leur sécurité. Pour récompenser ton bon cœur, je veux te faire un cadeau. Prends ce sifflet d'argent, avec lequel tu obtiendras tout ce que tu pourras désirer. Il te suffira, pour cela, de souffler dans l'instrument, qui, jadis, a appartenu à saint Hubert, et immédiatement tu verras apparaître ou même tomber à tes pieds l'objet que tu auras souhaité; seulement, n'en abuse jamais, crois-moi; ne demande que des choses utiles, ou, autrement, tu t'en repentirais. »

Le pâtre, rouge de bonheur, ne se lassait pas de regarder son sifflet, et lorsqu'il leva les yeux pour remercier la fée, elle avait disparu. A sa place il ne vit plus qu'un charmant oiseau, une petite bergeronnette, qui, tout en agitant la queue, sautait à la suite du troupeau d'un air joyeux.

Toute la journée, Pierre admira son superbe cadeau, mais n'osa formuler aucun souhait, dans la crainte d'enfreindre les recommandations de la fée. Le soir venu, comme une brebis manquait à l'appel, il fut enchanté de pouvoir essayer l'effet du sifflet merveilleux. A peine l'eut-il porté à ses lèvres, qu'il en sortit un bruit si aigu, que tous les échos d'alentour y répondirent. Une minute après, il vit arriver au galop la brebis perdue. Pierre fut ravi, mais ne divulgua son secret à personne.

IV. — LA PRINCESSE TINAH.

Les années s'écoulèrent, et le *pâtour* grandit sans qu'une pensée d'orgueil vînt troubler son bonheur. Il ne demanda jamais que des choses raisonnables. Le fermier, son maître, l'avait en haute estime pour sa sagesse et son entendement; aussi l'envoyait-il souvent aux foires et marchés pour vendre des bestiaux ou acheter tout ce qu'il fallait pour les besoins de l'exploitation.

Un jour qu'il était allé vendre des bœufs dans la capitale du royaume, il vit des attroupements dans toutes les rues. S'étant approché d'un groupe de jeunes gens, il apprit que le roi promettait la main de la princesse, sa fille, à l'homme assez habile pour la guérir de la maladie dont elle était atteinte. — « Singulière mala-

Digitized by Google

die! disaient les commères; maladie qui consiste à désirer des choses impossibles, et cela parce que le roi a gâté son enfant, son unique héritière, en ne lui refusant jamais rien et en ordonnant qu'on satisfît ses plus légers caprices. ».

En effet, la princesse Tinah qui avait perdu sa mère dès sa plus tendre enfance, était arrivée, par la faute de son père, à avoir un caractère déplorable. Habituée à voir tout lui céder, elle se mettait en colère et tombait en syncope, si l'on ne pouvait lui procurer immédiatement ce qu'elle demandait. Ainsi, par exemple, lorsque son cuisinier ne lui servait pas les mets qu'elle lui commandait, elle ne voulait plus manger et menaçait son malheureux père de se laisser mourir de faim. Or, c'est ce qui avait lieu au moment où Pierre entendit parler de la capricieuse jeune fille. On était alors en juillet, et elle avait demandé un salmis de bécasses à son cuisinier, qui ne pouvait lui faire comprendre que ces oiseaux ne viennent dans notre pays qu'à la Toussaint et qu'il est impossible de s'en procurer à une autre époque.

— « Eh bien! disait-elle, donne-moi une gibelotte de colibris, ou je ne mangerai rien de ce que tu prépareras! »

Le malheureux s'arrachait les cheveux de désespoir en disant : « Princesse, c'est impossible, nous n'avons jamais vu d'oiseaux semblables. »

— « Je le veux! » répondait l'enfant gâtée.

Le roi lui-même était dans la désolation.

Lorsque Pierre fut au courant de ce qui se passait, il se dit : — « Je puis bien, pour être agréable à mon roi et pour consoler un père malheureux, satisfaire les volontés d'une folle. »

Enchanté de son raisonnement, il s'isola dans un coin et obtint aussitôt, au moyen de son sifflet, les oiseaux convoités par la princesse Tinah. Il les porta bien vite au palais et laissa son adresse pour qu'on pût, à l'occasion, aller lui demander ce qui ferait plaisir à la princesse. Tous les courriers et valets du palais surent promptement le chemin de la ferme de la Croix-des-Haies, car chaque jour Tinah souhaitait de nouvelles choses qu'il aurait été impossible de se procurer sans le secours du pâtre.

Digitized by Google

V. — LES SUITES D'UNE MAUVAISE ÉDUCATION.

Enfin, voyant que ses désirs les plus extravagants étaient exaucés, la jeune capricieuse en fut pour ainsi dire contrariée et ne voulut plus rien. A partir de ce moment, elle devint sage.

Le roi fit alors appeler le pâtre et lui dit : — « J'ai des engagements à remplir envers toi. J'ai promis d'accepter pour gendre l'homme assez heureux pour guérir ma fille ; or, c'est à toi seul que je dois de la voir raisonnable. Viens, que je te fasse faire sa connaissance. »

Pierre, tout intimidé, répondit qu'il ne méritait pas cet honneur ; que, bien certainement, la princesse ne voudrait pas de lui, et qu'il ne se sentait nullement appelé à une aussi haute destinée. Le roi insista et le conduisit dans le salon où se tenait Tinah.

Celle-ci ne détourna même pas la tête lorsque son père lui dit : — « Voici le jeune homme qui t'a procuré toutes les raretés et toutes les merveilles que tu as désirées. Je te le présente, afin que tu l'agrées pour époux. Outre que je tiens, ajouta-t-il, à exécuter la promesse publique que j'ai faite, j'ai l'assurance que Pierre réunit toutes les qualités désirables pour te rendre heureuse. Je te prie donc, mon enfant, de l'accepter pour mari. »

Pierre n'osait dire une parole et aurait voulu être bien loin, tant l'air hautain de la princesse le bouleversait. Le pauvre gars restait ébahi et se confondait en salutations. Il était cependant superbe à voir. Il avait revêtu ses plus beaux atours : un petit veston couleur cannelle, le pantalon de sa première communion, qui ne lui descendait que jusqu'aux genoux, et un col de chemise qui lui coupait les oreilles.

Lorsque le roi eut fini, Tinah lui dit en riant : — « Comment ! c'est vous, mon père, qui m'offrez d'épouser ce petit paysan ? Mais je ne vous comprends pas, et je ne puis croire que vous parliez sérieusement. »

Elle se mit à rire de nouveau d'une manière si inconvenante et même si irrévérencieuse pour son père, que celui-ci, les larmes aux yeux, emmena Pierre dans une pièce voisine et s'écria : — « Cette enfant est incorrigible et me fera mourir de chagrin ! »

Digitized by Google

Ensuite il s'excusa de son mieux près du pâtre, qui répondit aussitôt : — « Consolez-vous, sire, je ne me suis jamais bercé de l'espoir d'épouser la princesse, et tout ce que j'ai fait était uniquement dans le but d'être agréable à mon roi. »

Ce dernier fut ravi de rencontrer autant de bonté et de désintéressement chez un de ses sujets ; aussi le combla-t-il de caresses, en lui offrant de choisir, parmi ses châteaux, ses forêts et ses fermes, ce qui lui plairait le mieux, ou bien encore le grade de général dans ses armées.

Pierre le remercia à son tour, mais n'accepta rien. Il prit congé du roi et retourna à la ferme.

VI. — LE PÉCHÉ D'ORGUEIL.

L'accueil de la princesse Tinah avait attristé le pâtre, qui y songeait beaucoup plus souvent qu'il n'aurait voulu. Pierre, en un mot, avait beaucoup d'amour-propre et avait été profondément humilié.

Un dimanche qu'il était allé rêver dans les bois, à travers les clairières, il vit, au milieu d'une cépée de chênes, un gros tas de feuilles qui avaient été balayées sous les arbres pour servir de litière au bétail. Se sentant fatigué, le jeune gars s'y reposa, et bientôt s'endormit, car son lit était de feuilles de tremble qui, quoique mortes, frissonnent toujours, comme si elles étaient vivantes, et le bruit qu'elles font invite nécessairement au sommeil.

Le pâtre rêva encore à l'accueil de la princesse, et il lui sembla entendre les feuilles lui dire aux oreilles, de leurs voix tremblotantes : — « Venge-toi! venge-toi! venge-toi! » Puis il se voyait dans un carrosse couvert d'or, mieux habillé que le suisse de la cathédrale de Dol et fuyant au galop. Sur la route était la princesse, à genoux, qui le suppliait de s'arrêter; mais l'attelage semblait fuir plus fort aux cris de Tinah, éperdue en le voyant s'éloigner.

Pierre s'éveilla. — « Au fait, dit-il, pourquoi ne me vengerais-je pas? » D'un coup de sifflet, son lit de feuilles prit la forme d'une splendide calèche découverte. Six cerfs dix cors sortirent des buissons, tout garnis, prêts à être attelés, et son chien Fido, qui l'avait suivi, fut lui-même métamorphosé en un grand cocher doré sur tranches.

Digitized by Google

Le brillant attelage prit aussitôt le chemin de la capitale, emportant Pierre, commodément assis sur des coussins moelleux et vêtu à la dernière mode. C'était un dimanche, une musique militaire jouait devant le palais du roi, et Tinah se tenait à sa fenêtre pour mieux entendre. Tout à coup surgit l'équipage, qui attira les regards de la foule, car jusqu'à ce jour l'on n'avait encore rien vu d'aussi beau. Il passa cinq à six fois sous les yeux de la princesse et disparut comme un éclair.

Tinah, intriguée, voulut savoir quel était ce beau jeune homme. Lorsqu'elle apprit par ses gens que c'était le pâtre qu'elle avait si mal reçu quelques jours auparavant, elle en éprouva un vif dépit : — « O ciel! disait-elle, me pardonnera-t-il? Je veux maintenant lui accorder ma main, car il m'est apparu comme le prince de mes rêves. »

VII. — LA BALLADE BRETONNE.

Pierre fut ramené à l'endroit du bois d'où il était parti et se retrouva sur son lit de feuilles sèches. Il comprit seulement alors qu'il avait agi sous l'influence de l'orgueil, et vit bien que la fée désapprouvait sa conduite, car son sifflet, ordinairement très-brillant, était devenu complétement noir.

Il reprit le chemin de la ferme, l'âme toute chagrine, se promettant de réfléchir davantage à l'avenir. En passant près d'une haie de coudriers, il entendit, à quelques pas seulement, une voix profondément triste, mais plus douce que les mélodies des fauvettes, au printemps, dans les buissons d'aubépine, qui chantait la ballade suivante :

C'est à la veillée,
Ou sous la feuillée
Du pays d'Armor,
Assis devant l'âtre,
Ou bien près du pâtre,
Qu'on entend encor :

Hier, sur la lande,
On a vu la bande
Des noirs korigans
Sortir des fougères,

Digitized by Google

Du sein des bruyères,
Comme des brigands !

Criant tous ensemble :
— « Allons sous le tremble,
Au bord du chemin,
Attendre du monde
Pour danser la ronde
Au fond du ravin. »

C'est à la veillée,
Ou sous la feuillée
Du pays d'Armor,
Assis devant l'âtre,
Ou bien près du pâtre
Qu'on entend encor :

Regardez une ombre
Quand la nuit est sombre
Parmi les roseaux ;
La barque légère
De la passagère
Sillonne les eaux ;

C'est Nina la belle,
Pour un infidèle
Qui mourut d'amour,
Pâle fiancée
Par les flots bercée
Au déclin du jour.

La chanteuse semblait tellement émue, qu'elle avait l'air de pleurer en finissant les derniers vers. Pierre avança timidement la tête à travers les broussailles, et reconnut la fille de son maître qui fondait en larmes.

Jeanne comptait à peine seize printemps et était bien, sans contredit, la plus jolie fille du pays. C'était, en outre, la meilleure et la plus douce créature du monde entier. — Que pouvait-elle avoir ? Quelle affreuse douleur faisait couler ses larmes ? — Telles étaient les questions que s'adressait Pierre sans y trouver de réponse. Il n'y tint pas. S'avançant résolûment vers la jeune fille, il lui demanda ce qu'elle avait.

Jeanne sembla d'abord contrariée d'être ainsi surprise, et,

Digitized by Google

s'essuyant promptement les yeux, du coin de son tablier, elle répondit : — « Je n'ai rien, Pierre; je suis gaie, puisque je chante.

— « Il est inutile de dissimuler avec moi, ajouta le pâtre ; vous avez des chagrins, car j'ai vu vos pleurs. Vous n'ignorez pas sans doute tout l'intérêt que je vous porte, et, s'il me fallait donner ma vie pour vous consoler, je le ferais volontiers.

— « Votre vie ne vous appartient plus, dit la jeune fille.

— « Expliquez-vous, répondit Pierre, je ne comprends rien à votre langage.

— « Je vois, en effet, que vous ignorez le bonheur qui vous attend, et je vais vous l'apprendre, reprit Jeanne dont les sanglots entrecoupèrent la voix. Eh bien ! dit-elle, la princesse Tinah vous a choisi pour époux et vient d'envoyer à la ferme plusieurs courriers pour vous engager à l'aller voir. Malgré le plaisir que devrait nous causer cette nouvelle, mon père et moi regrettons, l'un le fils, l'autre le frère qui va s'éloigner. Si nous ne sommes rien par les liens du sang, vous avez été élevé par le fermier de la Croix-des-Haies, sous ses yeux, aidé de ses conseils, guidé par ses exemples ; nous avons grandi ensemble tous les deux, sous le même toit, dans les mêmes idées, sans nous séparer un seul instant, ayant les mêmes jeux et partageant aussi nos joies et nos peines. Allez, Pierre, où le sort vous appelle, soyez heureux ; mais songez que vous laissez derrière vous des cœurs qui vous aiment. »

Et elle se reprit à pleurer plus fort que jamais.

— « Séchez vos larmes, dit Pierre, visiblement ému à son tour, le bonheur pour moi ne peut être ailleurs qu'au sein de votre famille et je ne saurais la quitter.

— « Se pourrait-il que vous refuseriez les avances d'une aussi belle et aussi riche princesse ?

— « Personne au monde ne saurait me contraindre à épouser l'orgueilleuse Tinah, » répondit Pierre, qui raconta à Jeanne l'histoire de son sifflet merveilleux, la rencontre de la petite vieille, le voyage à la ville, ses services rendus au roi, sa présentation à la princesse, la réception de cette dernière, sa vengeance, enfin, tout !...

Digitized by Google

Puis ils regagnèrent ensemble la ferme, où le pâtre confirma, à la grande satisfaction de son maître, mais aussi à sa plus grande surprise, sa détermination.

VIII. — LA BONTÉ RÉCOMPENSÉE.

A quelque temps de là, tout semblait bouleversé à la ferme de la Croix-des-Haies. Depuis plus de huit jours, toutes les tailleuses et couturières de la contrée avaient été mises en réquisition. Les bouchers dépeçaient les veaux et moutons à l'étable. Des cuisinières venues de la ville, parées de tabliers blancs, les manches relevées jusqu'au coude, tordaient le cou aux oies et aux poules de la basse-cour ; les fours et fourneaux étaient sans cesse allumés ; c'était, dans toute la maison, un va-et-vient continuel.

Un matin, l'on vit arriver par les petits sentiers *messiers* de la paroisse, en costumes du dimanche, parents, amis et voisins du fermier. Ils étaient en si grand nombre, que la ferme ne pouvait les contenir. Aussi allaient-ils du courtil aux vergers, des vergers aux champs, des champs aux étables, pour admirer les légumes, les grains, les bœufs et les vaches du riche fermier, très en renom pour son savoir concernant les biens de la terre et la bonne tenue d'une métairie.

Ces apprêts et ces visites n'avaient d'autre cause que le mariage de Jeanne avec Pierre. Depuis leurs confidences échangées sous la haie de coudriers, ils ne se quittaient plus, et le fermier était enchanté de donner sa fille à un aussi brave et digne garçon.

Vers dix heures, les plus proches parents entrèrent dans la maison, et les autres restèrent dans la cour, attendant le cortége. Bientôt le fermier, conduisant sa fille, parut sur le seuil. Jeanne, tout habillée de blanc, était ravissante. Pierre venait ensuite, donnant le bras à une charmante personne venue de très-loin, disait-on, pour assister à la noce de son parent, et qui n'était autre que la fée des troupeaux ; mais il n'y avait que les mariés à le savoir. Après eux s'avançaient les parents et les amis.

Lorsque les cérémonies indispensables furent terminées, l'on revint se mettre à table pour le reste de la journée. Le soir, pendant que les jeunes gens restaient ensemble à chanter des *gwerz*

Digitized by Google

et des *sônes* du pays, les vieillards s'isolaient dans un coin pour s'entretenir du bonheur des nouveaux époux, et raconter aux enfants des contes et des légendes.

Son beau-père étant très-âgé, Pierre prit la direction de la métairie et l'améliora encore, aidé des conseils de la fée, qui voulut être la marraine de son premier enfant. Jeanne devint mère plusieurs fois, et jamais les mauvaises passions ne troublèrent un ménage aussi bien assorti.

IX. — LA MÉCHANCETÉ PUNIE.

Malgré les bonnes raisons alléguées par le pâtre pour refuser les avances de Tinah, la jeune princesse ne put se consoler d'un pareil échec. Elle eut beau voyager pour se distraire et rechercher tous les plaisirs que sa noble situation dans le monde pouvait lui offrir, rien ne put lui faire oublier le brillant cavalier qu'elle avait aperçu en si bel équipage. Son caractère s'aigrit au point de ne plus être supportable. Elle devint tellement acariâtre et maussade, qu'elle abrégea sensiblement les jours du roi son père.

Un génie malicieux, témoin de ces scènes de colère et de méchanceté, pour la punir, la métamorphosa en pie. C'est depuis cette époque que cet oiseau est devenu la terreur des autres animaux. Margot la pie possède, en effet, tous les défauts possibles. Bavarde, querelleuse, voleuse, elle passe sa vie à poursuivre et à huer le pauvre hibou inoffensif; à indiquer par ses cris au cruel chasseur le gîte du malheureux lièvre, et à insulter tous les oiseaux voyageurs qui passent à sa portée.

— « Le bonheur de Pierre et la punition de Tinah prouvent une fois de plus, dit le père l'Affût en terminant, que, même ici-bas, la bonté est toujours récompensée et la méchanceté punie. »

Il faisait complétement nuit, quand nous prîmes congé de notre hôte. Un vent d'est avait chassé le brouillard, les étoiles brillaient au ciel, et les orfraies, posées sur la cabane du père l'Affût, jetaient dans l'air leurs cris lugubres.

ADOLPHE ORAIN.

Digitized by Google

REVUE POÉTIQUE

POÈMES ITALIENS ET BRETONS, par Joseph Rousse.[1] — CHANTS DU BOCAGE VENDÉEN, par Émile Grimaud.[2]

I

Il a dû vous arriver mainte fois de rencontrer, à Paris, en Bretagne ou ailleurs — il y en a partout — de ces maisons à la façade solennelle, au fronton énorme et surchargé, dont la vue inspire l'ennui. Venu devant la porte, vous hésitez à entrer ; mais dès que vous avez passé le seuil, tout change ; la maison est aussi aimable en dedans que maussade en dehors : partout des rayons de soleil, des oiseaux chanteurs au gai plumage, des fleurs aux couleurs touchantes et aux parfums pénétrants, partout des hôtes au gracieux accueil, et à travers les fenêtres l'œil se joue, au plus près, sur les pelouses, les corbeilles et les bosquets d'un parc aux royales allées et aux arbres centenaires, plus loin sur un paysage varié, aux lignes fuyantes, encadré entre la mer qui luit comme un sabre, et une longue chaîne de collines qui déroule sur l'horizon ses ondulations bleuâtres.

[1] Un vol. in-18, Paris, Aubry ; Nantes, Morel.

[2] Un vol. in-18, avec sept eaux-fortes, par Octave de Rochebrune. — Paris, Lemerre ; Niort, Clouzot ; Nantes, Morel et Montagne.

Digitized by Google

Tel est, à mon sens, le livre de M. Rousse. Je ne puis vraiment deviner pourquoi il a eu l'idée fâcheuse de l'intituler *Poèmes italiens et bretons ;* on dirait qu'il y a là plusieurs iliades, et songez qu'ils sont nombreux les hommes, même lettrés, à qui les longs poèmes inspirent une crainte révérentielle. Heureusement, ici, le titre ment : un seul morceau va jusqu'à cent quarante vers, le plus long après celui-là ne dépasse pas soixante, et plusieurs de ces prétendus poèmes ont jusqu'à huit ou neuf vers.

Au lieu de poèmes, nous avons là en réalité de belles et bonnes toiles, presque toutes de petite dimension, d'une touche ferme, d'un ton vif, d'une couleur franche, singulièrement harmonieuse. Connaissez-vous par exemple beaucoup de descriptions de Venise comparables à celle-ci :

Au clocher de Saint-Marc si vous montez un jour,
Vous verrez deux gardiens qui veillent tour à tour
Dans le beffroi bordé de fines colonnettes.
Le sort de ces guetteurs fait envie aux poètes.
Sonner l'heure et veiller sur Venise et la mer ;
Vivre silencieux, comme exilé dans l'air ;
Voir au riant matin rougir les îles brunes,
Et le soleil couchant dorer l'eau des lagunes ;
Contempler des palais se mirant dans les flots ;
Le soir, suivre des yeux la lueur des falots
Qui sur les canaux noirs éclairent les gondoles ;
Écouter les pigeons gémir sur les coupoles
Et les cloches d'airain, qui parlent tout le jour
D'agonie et de mort, de naissance et d'amour ;
Puis jeter un regard vers les Alpes neigeuses :
Qui de vous n'envierait ce sort, âmes rêveuses ?

Le dessin, chez M. Rousse, reste parfois un peu au-dessous de la couleur ; il est toujours net, simple, élégant, savant même ; on voit que l'auteur possède à fond toutes les ressources de son art ; mais il semble enclin à sacrifier quelque peu la force à la grâce ; ce n'est pas au moins qu'il manque de vigueur, seulement — cela m'en a tout l'air — il a souvent peur d'appuyer trop, il se surveille et se contient de parti pris. Je crois qu'il a tort. Ce qu'il

Digitized by Google

ferait avec un peu plus de hardiesse, on le sent à certains traits énergiques qui éclatent çà et là dans son œuvre ; on le voit par certaines esquisses enlevées d'une pointe puissante, magistrale : je pourrais citer *les Soldats bretons, la Redoute, Silence! le Retour des proscrits;* je choisis la pièce suivante à cause de sa brièveté ; on dirait une eau-forte :

Le Colporteur.

La nuit vient. J'aperçois, comme un feu qui s'allume,
La forge du hameau, rougeâtre dans la brume.
Les pas des laboureurs sur le chemin glacé
Résonnent, et, longtemps après qu'ils ont passé,
Mon oreille les suit qui descendent la pente.
Un mouton, en traînant sa corde, se lamente
Au milieu des guérets que traverse un chasseur.
Le ciel n'a plus du jour qu'une vague pâleur.
Un homme près de moi marche d'un pied rapide,
Tout courbé cependant sous un ballot sordide.
Messager d'impudeur et d'incrédulité,
Pour corrompre les champs il vient de la cité.
L'Angelus tinte au loin. Il semble que la cloche
De cet homme sans foi veut annoncer l'approche.
Le voilà qui gravit lestement le coteau :
De ses livres, Seigneur, défendez le hameau !

Somme toute, M. Rousse dessine et peint la réalité vraie tout aussi bien que n'importe lequel des poètes les plus vantés du *Parnasse contemporain* et de l'école qui se glorifie du nom de réaliste. Et sur la plupart d'entre eux (car il faut excepter M. Coppée), il a cet avantage de n'être pas un poète-photographe, de ne pas se borner à reproduire la face matérielle des choses, mais aussi de la vivifier, de l'illuminer en y faisant transparaître cette réalité interne, plus vraie que l'autre, qui se nomme l'Esprit, et qui, par son rayonnement à travers le voile des formes périssables, constitue l'Idéal éternel.

Ce n'est pas avec un daguerréotype que travaille M. Rousse, c'est avec son âme ; à ses yeux, le Vrai, le Beau, le Juste, Dieu, la

Digitized by Google

Liberté, sont autre chose que des mots ou de sèches abstractions; ce sont des réalités souveraines, objets nécessaires d'un culte ardent, d'un amour infatigable, sans lequel l'homme ne peut monter aux sommets de l'inspiration, sans lequel dès lors il n'y a pas de poésie. Et c'est ce que notre poète exprime supérieurement dans sa belle pièce *Ad Summa*, magnifique profession de foi spiritualiste, dont on ne peut contester l'à-propos quand on voit le matérialisme infecter jusqu'à la poésie elle-même.

Il y a, en outre, chez M. Rousse une fleur de sentiment qui se manifeste dans une suite de petits tableaux exquis, les uns d'une fraîcheur charmante, les autres d'une touchante mélancolie, entre autres, *la Paysanne, l'Étranger, la Délaissée,* et surtout cette ravissante élégie de *Marion Kerner* que je citerai encore, parce qu'elle révèle comme une nouvelle face du talent de l'auteur :

Le vent siffle et la neige tombe :
C'était ainsi, le soir d'hiver
Où l'on a porté dans sa tombe
La pauvre Marion Kerner.

En tête du petit cortége
Une lanterne s'avançait;
Sa lueur fauve nous traçait
Le chemin recouvert de neige.

Le cercueil était bien léger :
Marion était un poète;
On maigrit vite à voyager,
Jour et nuit, d'étoile en planète!

Marion chantait, pour du pain,
Dans les fermes de nos villages,
Ses vers pleins de parfums sauvages
Comme les landes au matin.

On la croyait un peu sorcière
Et familière des Esprits :
Souvent une étrange lumière
Étincelait dans ses yeux gris.

Digitized by Google

Elle avait un grain de folie :
Son cœur passait, vingt fois le jour,
De l'indifférence à l'amour,
Du rire à la mélancolie.

Son pauvre corps fut descendu
Sur un velours de neige blanche,
Et dans sa tombe un inconnu
Jeta la dernière pervenche.

Voilà donc ce que M. Rousse appelle un *poème!* — car j'ai beau faire, je ne puis digérer son titre. *Rimes d'Italie et de Bretagne* si vous voulez; *Poèmes italiens et bretons* jamais. A force de chercher la raison de ce titre, je crois l'avoir trouvée. Sans doute quelque ami du poète lui aura reproché la brièveté des pièces de son premier recueil *(Au pays de Retz)*: — Prenez garde, lui aura-t-on dit, si vous restez aussi bref, on vous accusera de manquer de souffle et d'avoir la courte haleine. — Et le poète, sensible au reproche, se sera mis à composer (en cent quarante vers) sa chaste églogue de *Thécla,* pure comme un bas-relief antique; et pour que nul n'en ignore, il aura cru à propos de coller sur son volume cette étiquette de *Poèmes.*

Mais moi je lui dirai : Être court est un don; enfermer un effet puissant dans un petit cadre; évoquer avec quelques mots, quelques lignes, quelques vers, tout un monde de sentiments et d'idées, c'est là, en poésie surtout, un don précieux. C'est le vôtre, sachez l'estimer à sa valeur, cultivez-le avec soin et, sans mépriser personne, ne le croyez point inférieur aux plus belles abondances. Souvenez-vous que les liqueurs les plus exquises ne se boivent qu'à petits coups, dans de petits verres.

Au fond, je crois M. Rousse tout à fait de mon avis. Et quoi qu'il en soit d'ailleurs de son titre, je termine en constatant, dans son volume d'aujourd'hui, un progrès marqué, incontestable, sur son premier recueil publié il y a trois ans. La Bretagne peut aujourd'hui, avec juste raison, espérer que Brizeux sera remplacé. Ne lui reprochait-on pas aussi, à lui Brizeux, au moins dans le principe, la

Digitized by Google

brièveté de ses pièces, son prétendu manque de souffle : et cependant, quel poète !

II

J'ai chicané — trop longuement peut-être — M. Rousse sur son titre. De ce côté-là M. Émile Grimaud est inattaquable : *Chants du Bocage vendéen*, c'est frais comme un chant d'oiseau, héroïque comme un éclat de trompette; impossible de trouver mieux, et le meilleur éloge à faire de l'œuvre, c'est qu'elle tient effectivement les promesses du titre.

Il est en Bretagne de belles vallées, largement ouvertes, dont les pentes se couvrent au printemps de feuillées opulentes et le fond de gazons veloutés à travers lesquels ondulent des ruisseaux d'argent et de petits sentiers poudreux que le soleil transforme en rubans d'or. Sur ce fond de verdure éblouissante, de nobles monuments, semés çà et là, profilent leurs lignes blanches ou grises — châteaux, églises, tours antiques — qui attirent l'œil tout d'abord et font ressortir plus vivement, par le contraste, la luxuriante fraîcheur du cadre splendide d'où ils émergent.

Cela vous représente assez bien le nouveau livre de M. Émile Grimaud. Les monuments, ce sont les douze poèmes — *petits poèmes*, dit l'auteur — où il nous retrace divers épisodes de la grande guerre vendéenne ; le cadre, ce sont les vingt pièces, intercalées entre ces poèmes, où il peint, comme fond de tableau, les beaux paysages de la Vendée.

On n'a plus rien à apprendre au public de la *Revue* sur le talent poétique de M. Émile Grimaud; ce recueil a joui le premier de la plupart de ces petits poèmes vendéens et le lecteur, dès lors, sait depuis longtemps combien la fibre du poète vibre ardemment au contact de son sujet, et avec quelle énergie il sait rendre les scènes les plus émouvantes de cette lutte épique. Je ne suis pas fâché pourtant de trouver ici, sous ma main, une nouvelle preuve de la thèse que j'ébauchais tout à l'heure sur le mérite de la brièveté dans l'art. M. Émile Grimaud m'en semble bien convaincu. Déjà, dans ses

Digitized by Google

Vendéens, il avait chanté avec ampleur, dans plusieurs poèmes développés, la glorieuse histoire de son pays, et malgré l'heureuse issue de cette entreprise, voici que pour la continuer, il abandonne aujourd'hui le grand poème et ne voit rien de mieux que de donner à sa Vendée, lui aussi, ses *petites épopées*. Quant au succès, il est assuré, et pour en convaincre le lecteur, il suffit de lui rappeler au hasard le titre de quelques-uns de ces poèmes qu'il a déjà vus ici, par exemple, *Au pied d'un chêne*, — *Dans un fauteuil*, — *Une chrétienne*, — *le Balafré*, — *Aux derniers des Vendéens*, etc.

Inutile, je le répète, d'insister ici sur le talent de l'auteur comme peintre d'histoire; mais, quoiqu'il ait commencé par des paysages (*Fleurs de Vendée*), il est peut-être moins connu comme paysagiste, et c'est ce qui me décide à citer la délicieuse pièce qui suit :

Le Concert.

Sous un grand châtaignier je suis allé m'asseoir.
Au bourg midi sonnait..... Je ne rentrai qu'au soir.

J'avais pris en partant un poète que j'aime;
Le livre est resté clos, car un autre poème,
Le poème de Dieu, le beau livre des champs
Déroulait devant moi ses ineffables chants.

Le ciel était tout bleu, le ciel était en fête,
Et du bois le soleil illuminait le faîte;
La brise se taisait et soufflait par moment,
Et les feuilles alors ondulaient mollement;
Alors il s'élevait un paisible murmure,
Et sur le sol flottait l'ombre de la ramure.
Les herbes et les fleurs dont s'embaument les prés
Envoyaient leurs parfums à mes sens enivrés.
Des vaches se tenaient debout auprès d'un hêtre,
Et d'autres se couchaient, nonchalantes de paître;
Autour de leurs flancs roux un essaim bourdonnait,
Et leur queue agitait son fouet qui résonnait.

Aux mille bruits des champs mon oreille attentive
Recueillait la chanson ou joyeuse ou plaintive
Qui descendait des bois, qui montait des sillons;

Digitized by Google

La note que sans fin poursuivent les grillons,
Les beaux coups de gosier que le loriot lance,
Et ceux qu'avec tant d'art le rossignol balance;
Les refrains du linot, les refrains du pinson,
Les sifflements du merle en fuyant le buisson,
Les cris âpres du geai, du pivert, de la pie,
Qui des autres oiseaux semble rire, l'impie!
Enfin la tourterelle et ses gémissements,
Pareils à vos soupirs, cœurs blessés, cœurs d'amants.

Quand le printemps sourit, ce concert vif et tendre,
C'est au bois de Beaulieu qu'il est doux de l'entendre,
Et sous son dais tremblant quiconque ira s'asseoir,
Parti dès le matin ne rentrera qu'au soir.

A ce brillant paysage d'été, tout inondé de rayons, de chants et de parfums, opposons — pour connaître toute la palette de l'artiste — ce sévère paysage d'automne, la forêt de Vouvant au mois de novembre :

Des bois, toujours des bois. Pendant plus de six lieues,
L'horizon n'est borné que par leurs lignes bleues,
Contours pareils au flot mouvant.
Vous diriez, quand leur front s'agite dans l'espace,
L'Océan qui se tord sous l'ouragan qui passe.....
Et c'est toi, forêt de Vouvant.

Dans ta fière beauté je t'admire et je t'aime.
Sans doute tu naquis lorsque le monde même
Sortit des mains du Tout-Puissant.
Ce sol, que cache aux cieux ta voûte solennelle,
Garde pour te nourrir une séve éternelle,
Sang qui monte et qui redescend.

....

Sans venir jusqu'à nous le bruit humain s'émousse.
Une feuille tournoie et tombe sur la mousse;
Quelque geai crie en s'enfuyant.
Sous ce dôme immobile où se taisent les brises,
Tel que pendant la nuit dans les nefs des églises,
Il règne un silence effrayant.

Digitized by Google

Ces beaux vers font partie du morceau intitulé *la Grotte sainte,* le dernier du volume et l'un des meilleurs, où l'auteur a réuni, comme une poétique auréole, autour de la pieuse figure d'un saint pictavo-breton, le Père Montfort, les plus riches aspects du paysage vendéen et les plus patriotiques souvenirs de la Vendée. Pour qu'il ne lui manquât rien, cette pièce est illustrée d'une superbe eau-forte représentant la *grotte sainte*, c'est-à-dire la grotte du Père Montfort dans la forêt de Vouvant, — et malgré mon ignorance en pareille matière, je me trompe fort si cette illustration n'est pas la plus belle des sept dont M. Octave de Rochebrune — l'excellent artiste vendéen — a enrichi le volume de M. Émile Grimaud. — Quant aux six autres, je m'en tais, un juge aussi compétent que je le suis peu en ayant déjà parlé aux lecteurs de la *Revue.*

ARTHUR DE LA BORDERIE.

Digitized by Google

L'ILE DE SEIN

VERS L'AN 48 DE J.-C.

OU LA FIN DES PRÊTRESSES D'ARMORIQUE

(TRADUIT DE L'ANGLAIS)

I

La tempête rugit autour de l'île de Sein ; rayonnant de pourpre à travers les brouillards et l'obscurité, le soleil disparaît comme un vieil empereur aveugle dans sa tombe assiégée d'ennemis ;

Des abîmes de l'Occident, la mer en bouillonnant s'élève comme le premier flot de la douleur dans la poitrine de la Mégère enlacée par les serpents ;

La mer bat les récifs aigus qui la rejettent en écume, elle gronde au creux des cavernes profondes, elle se rit des Gnomes de granit qui toujours les gardent ;

Le vent du Nord assaillant des écueils d'Ouessant tire les habitants de Gobœum de leur sommeil hanté par les démons ; il laboure les dunes de Crozon, il ébranle les tours de la ville d'Is, il voile l'éclat du Dieu du jour avec les ombres sépulcrales du dieu des ténèbres.

[1] Cette élégie, où M. James Kenward a si bien rendu le caractère sombre, mystérieux, mélancolique et grand de l'ancienne poésie celtique, a été écrite pour ceux que le sujet saurait intéresser. Ils y retrouveront la note grave, adoucie par Châteaubriand, aiguisée par Mme Penquer, la note vraie et patriotique. Que n'a-t-il été donné au poète de se faire entendre au Congrès celtique international qui devait avoir lieu à Brest, l'année dernière ! Que n'avons-nous pu nous-mêmes apprécier publiquement, comme à Saint-Brieuc, son talent plein de distinction !

H. DE LA VILLEMARQUÉ.

Digitized by Google

Et à travers le brouillard qui s'épaissit, la vapeur qui envahit tout et les éléments qui rugissent, s'étend l'heure solennelle de minuit sur la grève sauvage d'Occismor.

II

Respirons ! — mais des éclairs bleuâtres sillonnent le manteau de brouillard de la mer.

Respirons ! — C'est le silence de mort qui précède le cataclysme.

Mais quels sont ces cris déchirants qui s'élèvent du rivage tourmenté de l'île ?

Quelles sont ces formes de Ménades, qui, échevelées, agitent leurs bras blancs sur le ciel, qui se dressent sur la haute falaise, qui menacent les furies des nuages, puis, se glissent parmi les chênes foudroyés, inclinant leur visage en pleurs ?

III

Ah ! ciel, c'est vous ! c'est vous, les neufs prêtresses, les Vierges indomptées, vous qui surpassez la Cybèle grecque, cette Keridwenn, venue de votre terre !

C'est vous qui déchaînez les tempêtes, vous qui répandez la terreur, sombres prophétesses du Destin, terribles oracles de la nuit. — Vous n'avez pu calmer l'orage que jadis enchaînaient vos charmes ; vous n'avez pu lier les Génies que vos voix tour à tour évoquaient ou paralysaient.

Ces spectres glacés sortis de l'urne de la nuit, Proserpine ne peut les arrêter, ils ne reculent plus devant Diane.

Bientôt vos serments, ô vierges ! seront anéantis par un pouvoir plus fort, vos feux sacrés seront éteints, votre chaudière mystique se brisera.

IV

Le temple druidique couronne l'île entourée d'arbres foudroyés ; il fut élevé dans la nuit des temps par des mains venues du pays de Defrobanie.

Autour de lui, se dressent, dans un ordre solennel, les mono-

Digitized by Google

lithes qui gardent l'enceinte du sacrifice. Là, sur la pierre centrale, convergent les triples rayons qui jaillissent du solstice et de l'équinoxe, quand brillent les rouges lumières de l'aurore.

Rayons! étincelants symboles du seul Nom Divin, traduction de ce qu'il exprime, vous étiez l'emblème de son généreux Amour!

Mais la tradition primitive s'éclipsa dans l'étendue de l'Arvor, la lumière brillante et sans tache de la vérité fut décomposée en mille lueurs trompeuses et le rêve engendra le rêve.

Le Teuton envoya les sombres traditions de ses forêts natales, le Romain apporta son patrimoine de divinités deux fois fausses, le faux Mithras renversa les Cercles.

Dans toutes les îles le temple brilla d'une pompe romaine, et la pierre d'une flamme mortelle.

Et cependant, à travers les voiles mythiques, dans un héros ou dans le soleil, ils voyaient, ils adoraient encore le Tout-Puissant, l'Être unique et universel.

Ainsi, Keridwenn, cette mère d'Apollon, de Bacchus et de Hu, dans laquelle on croit voir à la fois Isis, Cérès, Rhéa et Cybèle, — ainsi Keridwenn protège-t-elle les oracles de l'Océan, au-dessus desquels sont suspendus sa sphère d'argent, son navire, souvenir du Déluge, et les offrandes qu'on lui fait chaque année, mais surtout sa mystique chaudière entourée des perles du Kynwy scellées dans l'or africain.

V

Voici Diane, la belle Diane; elle guide dans la claire nuit son chariot d'argent, brillant de lumières reconquises;

Et ses joyeuses flèches tremblent dans les crevasses humides où nonchalamment se déroule le jaune serpent de la mer.

Tout retrouve enfin le repos dans la paix qui vient de naître, — mais tes fidèles reposent-ils?

Les nuages se dissipent, les vents s'apaisent, le sein de l'Océan se calme, — mais pour ceux qui, dans tous les temps, sont dans l'attente et dans les veilles, le repos vient-il aussi?

La Passion peut-elle vaincre ceux que les Présages menacent et que les Destins condamnent?

Digitized by Google

Oh ! déesse, renonce aux vaines caresses, à la terre, aux vagues, aux étoiles, et que ton amour console les cœurs que ton pouvoir ne peut sauver !

VI

Autour de la chaudière mystique, que leur haleine faisait bouillir, sont prosternées les neuf vierges vouées à Cérès jusqu'à la mort.

Prosternées, les cheveux flottants, les joues pâles, l'œil triste et morne, exténuées de rudes veilles, de longues prières, de sacrifices ; — car aujourd'hui les chefs de l'Occident se sont levés contre les envahisseurs romains ; — les Ossismiens, les Corisopites, les Vénètes sont venus, comme aux jours heureux, dédier au fier Andras leurs épées vengeresses.

La plus âgée, la première des neuf prêtresses, est la belle Arianrod, dont le nom est celui de la fille de Don qui dirige l'étoile polaire ; — tout en elle est d'une déesse ; en elle les anciens Druides revivent dans leur majesté ; elle a leur voix, leur geste, leur front.

Gwenhuiwar la suit, blanche comme l'écume de la mer, légère sur ses pieds, toute jeune ; — puis vient Prydwen, autrefois belle, encore fière de l'avoir été.

Viennent encore Creirwy et Ladon, sœurs d'un nom jadis glorieux ; à elles est confié l'entretien de l'éternelle flamme sacrée. Puis Leontium d'Eleusis, nourrie dans la science de l'Hellade et des Mages, et la fière Velléda dont la voix faisait retentir les rives du Danube ; — Euronwy, des bois de Mona, et Cœlia, de naissance latine, alimentent le sacrifice nocturne. Elles le nourrissent de laurier et de blé, de guirlandes de fleurs et d'écorce, de l'écume de l'Océan et du plus pur cresson, et de la paisible verveine cueillie lorsque la lune est sombre, de la verveine dont les sucs donnent le génie des visions sur la destinée humaine.

VII

Et voilà que la brillante Arianrod se lève, laissant ses beaux cheveux dénoués flotter jusqu'à sa ceinture d'or :

« O mes sœurs ! ce n'est pas en vain qu'ils arrivent, ceux qui aver-

Digitized by Google

tissaient en pleurant, ce n'est pas en vain que la tempête a troublé l'île des Sept-Sommeils. Au delà de la Pointe-du-Raz, trois fois une étoile lugubre a brillé au-dessus du pâle menhir.

Tout nous dit que la fin est proche ; quelle est-elle ? Nous pouvons l'ignorer ; seulement notre art nous présage que l'aurore prochaine l'éclairera.

Oh ! sœurs bien-aimées, fortes dans l'amour, soyez fortes dans les épreuves et souriez à la destinée. »

Toutes répondirent : « Nous l'acceptons ! »

Alors se lèvent les neuf Gallicènes, et, calmes, elles regardent du côté de l'Orient.

Or, voilà que le long des grèves s'allument des feux tournants à la place de la lune éteinte. Les échos faiblement redisent le roulement des chariots, le pas cadencé des guerriers, l'appel soudain de la trompette, puis le bruit des rames rapides..... : ce sont des messagers qui viennent. Deux d'entre eux, debout devant le temple, s'acquittent ainsi de leur message :

« Malheur ! malheur ! les Aigles sont dans nos campagnes ; puisse la Mort dépouiller leurs ailes !

» Vainement nos frères ont juré, vainement ils se sont ligués, leur camp le plus fort est pris. — Vorganium, Is, de nouvelles légions les gardent ; Dariorig est envahi !

» Leurs vaisseaux souillent le Morbihan, leurs feux brillent au sommet de l'Arrez et un édit de César ordonne de proscrire les Druides des pays celtiques ; il ordonne d'abolir la religion des Druides, de faire taire leurs prophètes dans toutes les îles, depuis celles que baigne la Loire jusqu'à Barsa. — Vous surtout, ils vous menacent ; ils ont enchaîné nos princes et tous ceux qui peuvent les arrêter. »

Alors parla la belle Arianrod, et avec elle parlèrent les neuf vierges :

« Les vierges druidiques sont immortelles ; un Dieu protège leur sanctuaire. Adieu ! allez ! défendez vos foyers ; quoi qu'il arrive, vous nous verrez rire de la Loi romaine et défier les armes romaines ! »

Digitized by Google

VIII

Les flammes jaillissent dans le temple. Elles jaillissent autour du dôme de l'autel; elles s'élancent au-dessus des hautes piles de bois et du vin répandu à flots.

Et le front rayonnant, la poitrine oppressée par l'enthousiasme, les neuf vierges se préparent à la victoire et au sacrifice suprême. Elles nourrissent la flamme sombre avec leurs plats d'or et leurs pierreries ; elles y jettent les symboles, les herbes, les grains et les feuilles sybillines.

Puis elles offrent leurs ceintures de vestales, et, dénouant leurs robes, elles attendent la couche nuptiale du Feu qui sera suivie de la gloire. Et l'aube vient; froide, elle paraît au-dessus du lugubre cap, et la passion, pour la recevoir, fait gémir l'hymne orphique des vierges.

Mais Arianrod élève les mains, et, sur le bord de l'abîme, ses lèvres brûlent et prophétisent ; ses yeux sont enflammés par la haine de Rome ;

« Race maudite de loups et de vautours ! vous pensiez montrer du courage en proscrivant l'adoration ; vous espériez lier les nations de l'Occident, en étouffant dans leurs prêtres la lumière, l'âme et la voix ! Vous avez voulu déshonorer pour toujours toute loi, tout rite druidique, imaginant ce que vous ne voyez point, calomniant ce que vous voyez !

» Que les âges futurs se rient de vous quand vos Préteurs seront oubliés ! Que la Fin-de-la-Terre l'atteste avec ses mille langues de pierre !

» Car la Foi unira le gui aux palmes de la religion, et le Druide adoucira sa voix pour chanter un plus beau cantique. Au-dessus des cercles symboliques, les champs de la Foi s'étendront, et à l'extrémité de ses voies paraîtront les horizons célestes ; et vous, dans votre haine du grand Nom Éternel, vous opprimez les chrétiens comme les Druides par le fer et par le feu.

» Mais le sang versé dans la Bretagne et la Gaule ne restera pas sans vengeance ; votre traître Claudius peut détruire, votre Constantin relèvera !

Digitized by Google

» Pour nous, nous ne paraîtrons pas dans vos camps pour respirer un air souillé ; votre puissance, votre pompe sont la mort dans la vie; nos feux donnent la vie dans la mort; en nous revivent les neuf prêtresses harmonieuses qui, au milieu des roseaux du Nil, entouraient Osiris sur le bûcher d'alisiers; en nous souffrent les neuf vestales qui se tenaient aux pieds de Cérès, les brillantes Melisses qui ont pris de l'art toute la fraîcheur et tout le charme!

» Et maintenant Keridwenn nous guide, exilées de l'île de Sein, soit vers la terre dorée du repos hyperboréen, soit vers le monde où les vierges, couronnées de lauriers, font vibrer leurs harpes d'or sous des bosquets toujours verts, ce monde où les corps célestes glissent doucement sur les mers calmes et bleues ; soit vers les pays de l'Aurore où brillent les premiers rayons de la Foi, soit vers les cités de l'Abîme.

» Que nous importe? Nous avons instruit votre race, nous l'avons élevée, nous l'avons aimée, et à travers les voiles matériels, nous voyons la Divinité lorsque notre peuple demeure aveugle. Ah! qu'importe le lieu où battra notre cœur, qu'importe le pays où s'élèveront nos chants? Toujours notre cœur battra pour adorer, toujours nos chants s'élèveront contre la Tyrannie et le Mal ; oui, nous le savons : nous travaillerons encore pour le bien de l'humanité que votre épée aura été brisée, que votre étoile aura disparu dans le sang. Pendant que le pâle falot de vos lourdes trirèmes irisera l'écume des mers, une brillante lumière venue de la libre terre d'Arvor dirigera ses fils errants vers la Patrie ! »

IX

Le soleil rouge brille sur les rochers et sur la plage, sur les festins et sur les larmes, sur les peaux de loups des Vélites et leurs lances légères : poussant de grands cris, ils courent en foule vers les galères et portent avec un fier sourire les étendards du monde vers l'île solitaire d'Arvor.

L'île attend, déserte et sans voix, — aucun signe, aucun mouvement....., si ce n'est la fumée des cendres expirantes qui forme autour des morts comme une légère auréole.

JAMES KENWARD.

Digitized by Google

NOTICES ET COMPTES RENDUS

FRANCE ET CHINE, *Vie publique et privée des Chinois anciens et modernes, Passé et avenir de la France dans l'extrême Orient*, par M. l'abbé Girard, ancien curé et témoin synodal aux îles Mascareigues; 2 vol. in-8o, Hachette.

Ce livre vient à son heure. Si le mot n'était trop léger pour un tel sujet, je dirais que la Chine est à la mode. Le vieil empire du Milieu, si longtemps et si jalousement refermé sur lui-même, se voit attaqué de tous côtés : par nos missionnaires, qui ont si chèrement acheté de leur sang le droit de le pénétrer et de le connaître ; par nos soldats, ces missionnaires de l'épée comme nos missionnaires sont les soldats de la parole, qui, après avoir vu les armées d'un immense empire fuir devant leur petit nombre, ont forcé en conquérants la porte de Pékin ; par nos voyageurs, surtout par cette poignée d'officiers français qui remontant le Me-Kong, de Saïgon aux frontières du Thibet, et du Thibet descendant le Yang-tse-Kiang jusqu'à Canton, ont récemment accompli cette odyssée vraiment héroïque que nous raconte, dans la *Revue des Deux Mondes*, un jeune Breton, bien digne de son nom et de sa race, M. de Carné, l'un des membres d'une expédition qui est déjà et restera célèbre.

Un érudit ecclésiastique vendéen, M. l'abbé Girard, s'est laissé tenter, à son tour, par un sujet qui, malgré des publications déjà fort nombreuses, ne sera pas de longtemps épuisé. S'il n'a pas vu la Chine de ses yeux, ses voyages et un séjour prolongé dans

Digitized by Google

notre colonie de Bourbon, l'ont du moins fort bien préparé à pénétrer et à juger les hommes et les choses de l'extrême Orient. S'aidant des travaux antérieurs, des richesses, encore manuscrites pour la plupart, accumulées dans nos bibliothèques et dues presque toutes à nos savants missionnaires du XVIIe et du XVIIIe siècle, ces véritables *découvreurs* de la Chine après Marco Polo, — M. Girard a réussi, grâce à ses consciencieuses recherches, à composer de la vie politique, sociale, religieuse et littéraire des Chinois, dans le passé et dans le présent, un tableau à la fois attrayant et sérieux, sinon tout à fait nouveau, fort instructif du moins et d'un vif intérêt.

Je viens de parcourir d'une haleine ces deux volumes, (ceci seul n'est pas un mince éloge, ce me semble) et, ainsi qu'il m'est presque toujours arrivé après la lecture d'un livre sur la Chine, je suis saisi de surprise.

En vérité, ces étonnants Chinois ont tout su, tout deviné, tout fait, tout trouvé. Ils nous appellent *barbares*, et, il faut le reconnaître, ils ont bien quelque raison pour cela; ils ne font guère que se tromper de date. Nous n'étions encore que des barbares, en effet, que dis-je? nous n'étions pas encore nés, nos premiers ancêtres erraient dans les forêts de la Gaule, ou aiguisaient péniblement une hache de serpentine ou un couteau de silex au fond de quelque caverne d'Aurignac, — que déjà les Chinois étaient une nation policée, civilisée. Nous nous vantons de les avoir fort dépassés depuis, et, à leur tour, ils sont devenus pour nous des barbares. Mais, à y regarder de près, presque tous les progrès dont nous sommes si fiers, nous les avons, sans le savoir, renouvelés, non plus des Grecs, mais des Chinois, et peut-être nous resterait-il encore plus d'un emprunt à faire à ce vieillard de peuple, à qui une vie de plus de quatre mille ans a permis d'amasser un inestimable trésor d'expérience.

Depuis moins d'un siècle, nous avons usé, au bas mot, une quinzaine de constitutions diverses et autant de régimes politiques: avons-nous jamais imaginé quelque chose de plus savamment ingénieux que ce système chinois gouvernemental, administratif,

Digitized by Google

judiciaire et militaire, ce réseau compliqué d'institutions se contrôlant, se surveillant et s'entr'aidant ; cet empereur au sommet, entouré de son *conseil (nei-ko)* et de son *conseil privé*; au-dessous, ces six ministères ou cours souveraines, connaissant chacun des affaires de son ressort ; ces dix-huit degrés de mandarins lettrés et ces neuf catégories de mandarinats d'armes ; ce *Tribunal des rites*, et au-dessus de tout, même de l'empereur, ce redoutable *Tribunal des censeurs* exerçant un contrôle universel et jaloux, et envoyant dans les provinces ses *missi dominici* chargés de surveiller les faits et gestes des mandarins de tous degrés ; et de lui adresser des rapports sur toute question intéressant le service public ? Est-ce donc une *barbare* institution que ce *Tribunal des censeurs*, et le besoin ne s'en ferait-il sentir qu'en Chine ?

Quand la Convention, ce Tibère collectif, fondait notre « glorieuse » centralisation bureaucratique en décrétant le partage de la France en départements, arrondissements, cantons et communes, avec préfet, sous-préfets et le reste, elle copiait, sans le savoir, quelque avisé despote chinois.

Que dis-je ? l'égalité de tous devant la loi, l'accessibilité à tous des emplois publics, le droit d'association, la liberté de la presse... qui eût jamais osé penser que ces « immortels principes de 89 » ne fussent eux-mêmes que de vieilles chinoiseries ! Avec cette différence toutefois que, chez nous, ce ne sont encore que belles maximes à mettre sur le papier, et qu'en Chine on les traduit en pratique depuis des siècles. Chinoiserie encore notre pédante classification littéraire en bacheliers, licenciés et docteurs, et l'obligation de passer par ces grades pour arriver à telles ou telles fonctions.

Notre suffrage universel, la « plus glorieuse conquête » des « journées de février, » — chinoiserie toujours ! Il est vrai que, moins radical et moins absolu que le nôtre, qui du vote d'un idiot fait l'égal de celui d'un homme de génie et nous prépare peut-être de redoutables surprises dans son inintelligente brutalité, — le suffrage universel chinois ne s'étend qu'aux chefs de famille, sans distinction de classe d'ailleurs ni de cens fiscal. Le législateur chinois a jugé que, de tous les

Digitized by Google

citoyens, les chefs de famille offraient les plus sérieuses garanties de responsabilité, au point de vue de l'ordre et d'un progrès sage et mesuré. Le raisonnement n'est pas déjà si chinois, et nos constituants de 1848 auraient pu, ce me semble, s'en inspirer utilement.

La DÉMOCRATIE elle-même, ce mot fatidique sur lequel, chaque soir, dissertent savamment les hommes d'État des Folies-Belleville, sans parvenir à en tirer le sens bien au clair, la démocratie était en Chine une réalité quelque trois mille ans avant la naissance du citoyen Budaille. En Chine, pas de castes, l'égalité, les seuls descendants de Confucius jouissant, par privilége unique, de la noblesse héréditaire. Le gouvernement chinois n'est qu'une démocratie autoritaire servie par une bureaucratie savamment centralisée : l'idéal de nos gouvernements modernes!

Où que je regarde enfin, je me demande ce que n'a pas pratiqué avant nous ce peuple prodigieux : population classée en neuf catégories ou *feux* (*hon*), divisées en *décuries* et en *centuries* à l'instar des Romains; dénombrement cadastral des terres en catégories analogues, — le tout pour arriver à dresser la *liste jaune (hoang-tse)*, des impôts personnel et foncier; — trésoriers généraux, ingénieurs en chef *(fén-chéou)*, inspecteurs des ponts-et-chaussées *(fén-siun-tao)*; — codes civil, pénal et militaire; — monnaies d'or d'argent et de cuivre; — système, et *décimal*, s'il vous plaît! des poids et mesures (encore une invention que nous ont volée ces satanés Chinois!); — machine arithmétique *(souan-pan)*, également décimale, que l'*abacus* des Romains, l'*abax* des Grecs, seule vraie table de Pythagore, ainsi que le *tschote* des Russes n'ont fait que reproduire; — théâtre, tragédie, comédie, mimodrame, marionnettes; — jeux de cartes, de dés, d'échecs, cerf-volant, sabot, toupies, etc.; — brouette inventée bien avant Pascal, et même brouette à voile, façon de bateau terrestre naviguant sur le sol avec mât, nattes et cordages; — jusqu'à l'ogive gothique, appliquée à la construction des arches des ponts! Et que d'ingénieuses trouvailles je passe!

Je ne parle pas de trois des capitales découvertes de l'humanité, l'imprimerie, la poudre et la boussole, que la Chine pratiquait déjà

Digitized by Google

qnand nos pères mangeaient encore les glands de leurs forêts et qu'elle nous a peut-être communiquées au moyen de nos premiers missionnaires dans l'extrême Orient. La Chine a depuis quarante siècles son *Tribunal de l'histoire,* institution unique par ses garanties de véracité, sa continuité à travers les âges, et à laquelle nous n'avons rien à comparer. Huit cents ans avant Richelieu et l'hôtel Rambouillet, Pékin avait son Académie des *Ham-lin,* se décorant du titre superbe de *Forêt-de-Pinceaux,* une forêt à laquelle nos « immortels » de Paris n'ont à opposer que leurs quarante porte-plumes (encore s'en trouve-t-il toujours un ou deux de cassés, plusieurs autres n'en valant guère mieux).

On sait ce que signifie ce mot dit de quelqu'un : il n'a pas inventé la poudre. Les Chinois, eux, l'ont inventée, et non-seulement la poudre, mais les armes à feu, en particulier un *tonnerre* ou canon, et *fretté* encore (autre nouveauté à laquelle il faut que nos inventeurs contemporains renoncent); et non-seulement le canon, mais une *mitrailleuse* portative, décorée poétiquement du nom significatif d'*essaim d'abeilles,* et lançant à la fois cent balles qui allaient tuer l'ennemi à quatre ou cinq cents pas! Feu grégeois, bombes, torpilles souterraines auxquelles on mettait le feu de loin au moyen d'une longue mèche, et autres ingénieux engins de mort complétaient l'arsenal. Il n'est pas encore question de fusil à aiguille; il est vrai que tous les livres chinois sont loin d'être traduits.

Et en philosophie, combien les Socrate, les Platon et les Aristote furent loin de jouir de l'immense influence, du prestige quasi divin d'un Cong-Fou-Tseu, d'un Lao-Tseu ou d'un Miao-Tseu, dont les disciples se comptent par centaines de millions depuis plus de deux mille ans ! Et quel étonnement vous saisit quand vous lisez les témoignages de ces antiques croyances-notions d'un Dieu unique *(Tien)* et de la Trinité *(Chin-San-Yé,* Trinité-Unité*)*, des esprits, bons et mauvais, de la chute de l'homme et de l'attente d'un rédempteur, — par exemple ce célèbre et tout biblique passage de Lao-Tseu : « *Tao* (Dieu) est *un* par nature. Le *premier* engendra le *second;* les deux produisirent le *troisième;* les *trois* ont fait toutes choses. » Lao-Tseu, qui vivait six cents ans avant Jésus-Christ, dé-

Digitized by Google

clare, d'ailleurs, qu'il ne fait que répéter ce que d'autres ont enseigné avant lui. Certains commentateurs chinois font remonter cette étonnante doctrine jusqu'à Hoang-Ti, troisième empereur de la Chine, qui a vécu plus de huit siècles avant Moïse.

Coïncidence singulière ! l'attente du *Saint de l'Occident*, comme l'appelle Confucius, paraît avoir préparé les voies à l'idolâtrie lamaïque qui, venue de l'Inde, c'est-à-dire de l'ouest, pénétra en Chine précisément au premier siècle de l'ère chrétienne, et y devint bientôt l'une des religions dominantes. La Chine fut bouddhiste au lieu d'être chrétienne, et Jésus, le seul vrai « Saint de l'Occident » espéré, se vit, grâce à cet étrange malentendu, supplanté dans cet immense empire par Cakya-Mouni. — Dès lors, décadence progressive. Idolâtrie, indifférence et matérialisme, égoïsme et rapacité conspirèrent avec la conquête mogole contre les vieilles croyances et les vieilles vertus. Et insensiblement la Chine tomba à l'état d'enfance sénile où nous la voyons. Mais qui sait quelle secrète vitalité recèle encore ce Nestor des peuples aux quatre cents millions de têtes !

Sans nous en apercevoir, nous venons d'analyser, librement et en y mettant un peu du nôtre, l'ouvrage de M. l'abbé Girard. Le lecteur peut juger de l'intérêt qu'il offre quant au fond. La forme n'y nuit point, au contraire ; elle est constamment et soigneusement littéraire, distinguée, éloquente même quand il le faut. Bien que le temps soit peu aux lectures sérieuses et longues, je ne doute pas que le livre de M. l'abbé Girard ne trouve de nombreux lecteurs — il le mérite — et je serais heureux de lui en avoir attiré quelques-uns.

LUCIEN DUBOIS.

MON SILLON, CE PAUVRE VIEUX, par Mlle Zénaïde Fleuriot.

La lecture la plus à la mode aujourd'hui, c'est la lecture du roman et de ses dérivés, entre lesquels se place naturellement la *nouvelle*. Aussi le rôle du nouvelliste, comme du romancier, a-t-il grandi

Digitized by Google

dans la société au point de devenir celui même d'un maître de mœurs. Tous avoueront qu'il abaisse ou élève les âmes, selon qu'il est bien ou mal rempli, et si nous ne nions pas l'influence du siècle sur sa direction, il ne faudrait pas contester davantage sa propre influence sur la direction du siècle.

Beaucoup d'auteurs ont méconnu leur devoir et changé en poison un remède salutaire : en France, ce sont, hélas ! les plus grands par le génie.

Quelques-uns seulement, restés fidèles à la morale, n'ont usé de leur puissance que pour réformer les caractères et ramener les passions vers le bien.

Dans ce dernier groupe, Mlle Zénaïde Fleuriot occupe aujourd'hui l'une des premières places par son sympathique talent.

Que d'œuvres charmantes sont déjà sorties de sa plume pour entrer dans l'intérieur des familles et y devenir, non pas seulement une récréation honnête, mais une école de religion et de morale !

Unir l'utile à l'agréable, tel est le premier et double avantage qui recommande, au même degré que les précédentes, les deux Nouvelles auxquelles nous souhaitons, peut-être un peu tard, l'heureuse bienvenue. D'ailleurs, sans parler du nom de Mlle Fleuriot, qui leur forme à lui seul toute une réclame, les récommandations ne leur manquent pas. *Mon Sillon* et *Ce Pauvre Vieux* se feront remarquer par chacun des autres mérites dont l'auteur de *Sans Beauté* a coutume de relever ses écrits et de leur attirer des lecteurs. On y retrouvera, sous des formes de style agréables et correctes, sinon brillantes, ces mêmes peintures de la vie réelle que l'on dirait prises sur nature, tant la couleur locale est bien gardée dans les scènes intimes qu'elles retracent, tant s'y montrent reproduits avec vérité le caractère, le langage, l'allure et jusqu'aux moindres traits des personnages qui les animent.

Mon Sillon nous raconte l'histoire, souvent renouvelée, de deux jeunes gens dont l'un, ambitieux et vain, dédaigne le sort médiocre mais heureux qu'il tient entre ses mains, pour courir après une ombre trompeuse de bonheur et s'épuiser d'efforts sans l'atteindre, tandis que l'autre, moins privilégié de la fortune, mais aussi moins

Digitized by Google

orgueilleux et plus sage, finit par réaliser cette heureuse médiocrité à force de travail persévérant et de vertu courageuse. Ainsi, celui-là quitte un terrain facile et dont il est maître pour un sol pierreux où son outil se brise sans tracer de sillon : celui-ci, au contraire, creuse le sien, à travers les sueurs et les fatigues, dans la terre qu'il a eu la peine de découvrir. D'après la bonne ou la mauvaise direction de sa jeunesse, chacun d'eux, comme chacun de nous, devra récolter des blés nourrissants ou des herbes amères, c'est-à-dire des joies solides ou de tristes remords.

La morale n'est pas nouvelle, mais qui en nierait l'à-propos? Cette leçon ne s'adresse pas moins justement aux jeunes gens d'aujourd'hui qu'à ceux d'hier.

Ce Pauvre Vieux est un pauvre savant « retranché dans ses cartes et ses livres » et retranché aussi dans sa foi religieuse. Plusieurs disent en se moquant de lui : « C'est un vieux fou ! » entre autres son gendre, un gendre « fat, » un gendre « égoïste, » un gendre « imbécile, » enfin le plus détestable des gendres. (Il fallait toutes ces épithètes pour expliquer si vilain mot.) Or, ce pauvre vieux fou découvre un trésor de mines sur la fin de ses jours, dans une lande qu'il a explorée et fouillée pendant sa vie entière avec la plus admirable constance. Lui est étonné, le méchant gendre; mais il se console de sa méprise en prenant sa part du trésor.

Morale : La science patiente vient à bout de tout.

La même Nouvelle fait ressortir une autre leçon de la conduite très-opposée de Marguerite, petite fille du vieillard, aussi bonne et aussi douce que lui, et de Polyxène, fille seulement du gendre, pauvre des mêmes qualités que son aimable père, avec le surcroît d'une jalousie excessive. Marguerite, cet ange de paix, modèle de piété filiale et d'affection fraternelle, convertit sa sœur Polyxène, ce démon de discorde, vraie furie de femme. Merveilleux triomphe de la vertu de douceur et ajoutons de la grâce divine (car ce n'était pas trop des deux pour opérer le miracle)! Exemple bien digne d'être suivi par les lecteurs de ce récit, auxquels Dieu nous garde pourtant de souhaiter de pareilles occasions de mérite!

On le voit, *Ce pauvre vieux* a plus d'originalité que *Mon Sillon,*

Digitized by Google

mais il ne nous paraît pas exempt, comme lui, de certaines exagérations, trop rares chez l'auteur pour que nous ne les lui signalions pas et ne justifiions pas ainsi notre préférence.

Quoi qu'il en soit, les deux aimables livres que nous accueillons ici d'un éloge presque sans réserve doivent se ranger entre les plus jolis fleurons dont le public de nos salons ait tressé à Mlle Zénaïde Fleuriot sa gracieuse couronne de nouvelliste.

HIPPOLYTE LE GOUVELLO.

LA HARPE DE GUINGAMP, par M. J.-P.-M. Lescour.

Au frontispice de ce livre de poésies bretonnes, nous voyons gravée une harpe surmontée d'une étoile dont les rayons glissent entre ses cordes comme pour les animer; au-dessus de l'étoile nous lisons cet exergue : AVE STELLA MARIS.

L'emblème est bien choisi et il exprime à merveille le caractère religieux de l'ouvrage et de son auteur. La *Harpe de Guingamp* est un recueil de cantiques pieux à la Vierge Marie, *Étoile de la mer*, et M. Lescour aime à signer comme un titre de gloire : *barde de Notre-Dame de Rumengol.* Nous trouvons d'ailleurs, dans l'un comme dans l'autre, un modèle de foi catholique et de foi bretonne :

Le breton durera encore
En Bretagne plusieurs milliers d'années;
Le breton jamais ne mourra
Et la foi vivra toujours en Bretagne.....

Au dernier jour du monde,
Il y aura encore des bardes en l'église de Guingamp
Chantant des louanges à Jésus,
Des louanges à la Vierge Marie.

Ces vers enthousiastes donnent la clé de l'inspiration sous laquelle sont notés les chants du barde, depuis le premier jusqu'au dernier. Le ton nous en a paru généralement très-simple et très-naïf, sans grand éclat, mais sans prétention ni mauvais goût, d'une monotonie de sujets qui n'engendre pourtant pas l'ennui, enfin tel que celui de ces airs de complaintes dont plus d'une fois dans nos

Digitized by Google

campagnes nous avons ouï les sons venir à nous sur la brise du soir comme un perpétuel refrain.

Voilà, autant que nous en pouvons juger par une traduction littérale, les qualités et les défauts des poésies bretonnes de M. Lescour. C'est ce talent dont nous n'apprécions qu'à moitié tout au plus la valeur, faute de connaître la langue qui l'enrichit, c'est ce talent modeste mais bien employé, que, dans des pièces plus nombreuses que variées, M. Lescour consacre à célébrer le divin Jésus et sa Mère immaculée, Notre-Dame de Bon-Secours, Notre-Dame de Rumengol, Notre-Dame d'Auray, Notre-Dame d'Espérance, Notre-Dame de Bonne-Nouvelle ; les glorieux patrons de l'Armorique: saint Corentin, saint Brieuc, saint Tugdual, saint Guénaël, saint Hervé, saint Vincent, saint Guénolé, saint Efflam, saint Pol, saint Melaine, sainte Séve, sainte Léonor, sainte Pempée, sainte Triphine; le Père bien-aimé de toute la chrétienté, Pie IX ; nos vertueux prélats défunts et vivants : Mgr Le Mintier, le dernier évêque de Tréguier, mort en exil; Mgr Graveran, le restaurateur de la cathédrale de Quimper, l'*évêque blanc;* Mgr Augustin David, le plus Breton des évêques français; Mgr Godefroy Saint-Marc, archevêque de Rennes, le *grand-père des Bretons;* les pardons si populeux, les pèlerinages si suivis, toutes les fêtes et cérémonies catholiques si solennelles et si brillantes dans nos contrées, pleines encore de croyants fidèles; les églises gothiques qui « montent nombreuses au ciel de la Bretagne ; » enfin nos chers clochers à jour, dont les tours élancées « s'élèvent jusqu'aux cieux pour y envoyer nos prières » de leurs voix retentissantes.

Notre énumération est suffisamment longue et détaillée, croyons-nous, pour faire briller dans toute sa lumière l'auréole sainte de cette muse bretonne. Nous n'étonnerons plus personne si nous ajoutons, en terminant, que M. Thielmans, un savant artiste, a mis plusieurs de ces inspirations en musique, pour être chantées dans les églises de la Basse-Bretagne. Elles sont dignes de cet honneur sacré, le plus glorieux assurément auquel le barde de Notre-Dame de Rumengol pût aspirer, en récompense de son mérite et de sa foi.

HIPPOLYTE LE GOUVELLO.

Digitized by Google

CHRONIQUE

SOMMAIRE. — La réception de M. de Champagny à l'Académie française. — M. Henry de Riancey. — M. de Montalembert.

Si j'avais l'honneur d'être un personnage, — ambassadeur, ministre ou maréchal de France, — votre journal, cher lecteur, vous eût appris que, dans la soirée du mercredi 9 du présent mois, M. Louis de Kerjean avait fait son entrée dans la bonne ville de Paris. La *Revue*, du moins, vous transmettra cette nouvelle déjà vieille.

Le lendemain, sur le coup d'onze heures, je longeais le quai Voltaire, jetant un regard dans les cases des bouquinistes, afin de me pourvoir d'un livre propre à tuer le temps. Ayant déniché, dans un compartiment à soixante centimes, les *Contes d'un planteur de choux*, de M. de Pontmartin, je m'armai du volume et allai m'établir en face d'une des portes qui donnent accès sous la coupole de l'Institut. Là, je dus subir une faction d'une grande heure, en compagnie de gens devant lesquels les huis ne sont en général pas aussi longtemps ni aussi hermétiquement fermés. Je m'empresse de reconnaître cependant que, si l'exactitude est la politesse des rois, elle n'est pas moins celle du célèbre M. Pingard, secrétaire — non perpétuel — de l'Institut : la première vibration de midi résonnait à peine au-dessus de la queue impatiente, que les deux battants s'ouvraient devant le flot des porteurs de billets.

Hélas ! c'est un spectacle un peu cher payé qu'une séance à l'Académie ! Une fois introduit dans le sanctuaire, il vous faut vous armer encore de résignation, car deux heures interminables s'écoulerout grain à grain dans le sablier, avant que commence le spectacle — pardon, la lecture que vous êtes venu entendre. Il y a, par exemple, cet avantage du dedans sur le dehors que vous êtes assis et que vous pouvez vous récréer de trois façons différentes : soit en parcourant le livre ou le journal que vous avez prudemment glissé dans votre poche ; soit en causant avec vos voisins ou voisines, soit en regardant entrer dans l'hémicycle le public qui garnit peu à peu les banquettes : hommes en paletots ou en redingotes, femmes en toilettes élégantes et variées, tranchant sur l'austérité et la laideur des vêtements du sexe fort.

Digitized by Google

Grâce au ciel, il est deux heures : un roulement de tambour se fait entendre, et l'Académie, aussi polie que M. Pingard, entre en séance. Au bureau, je vois s'asseoir trois hommes, qui peuvent être supérieurs par l'esprit, je le crois, mais qui sont, pour la grâce du visage, de beaucoup inférieurs à bien des mortels : — M. Sylveste de Sacy, qui préside, M. Patin, chancelier, et M. Villemain, à son poste de secrétaire perpétuel.

M. le comte Franz de Champagny prend place devant le pupitre du récipiendaire, entre ses parrains, M. de Carné et M. Guizot. Je connaissais le premier, dont la tête a maintenant la blancheur des aubépins fleuris; mais je n'avais jamais vu qu'en portrait l'illustre homme d'État. C'était pour moi une très-heureuse rencontre, dont je profitai en me donnant le spectacle très-attachant que voici : — sur les traits sévères de ce noble vieillard, je suivis toutes les impressions produites par les discours des deux académiciens. Ce masque, d'abord froid, immobile, découpé comme une médaille antique, s'animait peu à peu, aux bons endroits; les yeux devenaient vivants, les lèvres laissaient éclore le sourire : l'esprit transparaissait, et alors cette tête revêtait une beauté saisissante, celle de l'âme qui se fait visible à tous.

Que vous dirai-je du discours de M. de Champagny? Je viens bien tard, et vous n'êtes pas sans l'avoir lu. Que l'honorable récipiendaire me permette de le lui avouer, là-bas, — cela tenait sans doute aux dispositions mauvaises où m'avaient mis trois heures d'attente, — je l'ai trouvé un peu long. Peut-être M. de Champagny a-t-il, par excès de conscience, trop tenu à examiner la vie de son immortel prédécesseur sous toutes ses faces; peut-être a-t-il trop fait une biographie, quand on ne lui demandait qu'un éloge.

Quoi qu'il en soit, les anecdotes de la vie de Berryer qu'il nous a racontées sont charmantes. En voici quelques-unes, que vous retrouverez ici avec plaisir :

« M. Berryer eut pour père un avocat déjà célèbre, et qui par bien des qualités annonçait son fils. Plus d'un magistrat se rappelle aujourd'hui encore avoir entendu Berryer père plaidant à près de quatre-vingts ans, avec une voix merveilleusement sonore, des gestes pleins de noblesse et de longs cheveux blancs tombant sur ses épaules selon la mode de l'ancien barreau. Si la gloire est quelque chose, c'est surtout la gloire d'un père pour un fils ou la gloire d'un fils pour un père; et je connais peu d'expressions plus touchantes de ce triomphe paternel que le simple mot inscrit un jour par le père, depuis longtemps célèbre, sur la première page d'un livre qu'il donnait en présent à son fils déjà illustre : *Gloria patris.* »

Applaudissements, comme bien vous pensez; premier sourire de M. Guizot.

Digitized by Google

«... Si j'en crois des souvenirs que votre gravité ne dédaignera pas, le droit, la justice, la gloire future du barreau n'absorbaient pas exclusivement la pensée du jeune étudiant ou du jeune avocat. Il n'échappait pas à la légèreté de son âge, et le plaisir, les spectacles, la muse familière de Désaugiers ou de quelque autre faisait un peu tort au Code de procédure. Il était un certain soir au Vaudeville devant deux hommes graves, âgés, dont le nom ne lui était pas inconnu, et dont il entendait la conversation pendant l'entr'acte : c'étaient deux avocats vénérés au barreau, et qui causaient de l'avenir de leur ordre : « Le barreau s'en va, disaient-ils, il n'y a personne pour nous succéder. Berryer (Berryer père) commence à vieillir, et ce n'est pas son fils qui le remplacera. Le fils ne s'occupe que de vaudevilles et de chansons. » M. Berryer entendit, ne dit mot, quitta aussitôt le spectacle, retourna au Code civil, et à partir de ce jour le théâtre et les chansons ne figurèrent plus dans la vie du jeune légiste que comme une récréation passagère. Un mot dit par un homme qui ne savait pas être entendu avait frappé sur ce cœur, et en avait fait jaillir une étincelle de conscience et de respect pour le nom paternel. Ce mot prononcé dans une stalle du Vaudeville donnait à la France son grand orateur. »

Nouveaux applaudissements; nouveau sourire de M. Guizot.

Avant tout, M. Berryer était une âme, et ce n'est pas lui qui eût mérité d'être appelé un *artiste en parole*. « A ce propos, nous dit M. de Champagny, j'entendais raconter un petit fait de la vie ordinaire, mais qui aide à comprendre ce qu'était ce talent tout spontané, cette parole forcée de se taire quand le cœur se taisait. Un jour, à la campagne, il lisait Molière devant quelques amis avec cette admiration ardente qu'il avait pour les classiques de notre langue. L'idée vint d'en jouer quelques scènes; deux jeunes femmes, certes bien étrangères au théâtre, lui demandèrent de leur donner la réplique. Son rôle fut vite appris, il savait Molière par cœur; depuis longues années il était accoutumé à la parole publique : et cependant, lorsqu'il s'agit de dire un rôle devant un auditoire peu effrayant, les deux jeunes débutantes furent moins intimidées que lui. Incapable d'accentuer la pensée d'autrui, il ne pouvait être qu'un mauvais comédien.

» Cette timidité et cet embarras se retrouvaient, pour lui, même au pied de la tribune, tant que l'émotion qui les avait causés ne les avait pas vaincus. « Je ne monte pas ces huit marches sans avoir la fièvre, » disait-il. Il les montait comme malgré lui, hésitant, agité, se tenant parfois le cœur à deux mains pour l'empêcher de battre. Sa parole au début était lente, quelquefois un peu pénible et confuse. Mais, lorsque l'âme avait pris le dessus, lorsqu'il s'était raffermi dans la volonté de dire le vrai et d'amener le bien...., son éloquence, sans être combinée dans son esprit, se faisait toute seule sur ses lèvres et exerçait sur son auditoire une action irrésistible. Puis, au bout d'une heure, parfois au bout de quelques

Digitized by Google

minutes, il redescendait haletant, épuisé, essuyant la sueur de son front. Il payait ainsi l'émotion de la tribune, sans laquelle, disait-il, « nul ne sera jamais grand orateur. »

Ici M. Guizot fait plus que de sourire : il applaudit comme tout le monde.

M. de Champagny nous apprend que, grâce à M. Berryer, il n'y avait plus de pauvres à Augerville... « Quand il le pouvait, et pour ne pas paraître faire tout le bien qu'il faisait, il dissimulait l'aumône sous une apparence de salaire. Ces travailleurs de sa charité n'étaient pas tous bien actifs, et lui-même, avec une bonhomie indulgente, racontait, en riant de tout son cœur, qu'il avait trouvé dans son parc un de ces ouvriers profondément endormi : « Et que fais-tu là, fainéant ? » lui avait dit M. Berryer. — « Ce que je fais là ! » avait répondu l'ouvrier sans se troubler; « mais je gagne les trente sous de M. Berryer ! »

Nous recommandons le trait suivant aux avocats qu'une cause embarrasse :

« Dans une circonstance grave, la musique rendit à M. Berryer un service qui ne peut s'expliquer que par l'extrême vivacité de ses impressions et l'affinité de son âme avec tout ce qui est harmonie. Il avait dû plaider pour M. de Chateaubriand, appelé devant la cour d'assises ; mais peu avant le jour fixé, l'illustre accusé s'était décidé à ne pas comparaître et M. Berryer ne songeait plus à sa plaidoirie. La veille de ce jour, à cinq heures du soir, M. de Chateaubriand change d'avis et réclame pour le lendemain l'assistance de M. Berryer. La pensée de l'avocat était bien loin de là, le plaidoyer qu'il n'avait pu qu'entrevoir ne s'était pas dessiné dans son esprit, le temps était bien court et l'inspiration faisait défaut. M. Berryer, troublé, inquiet, n'eut recours ni aux livres, ni au travail, ni à la réflexion ; mais, hors d'état de travailler, et pour remettre un peu de calme dans son intelligence, il alla entendre *Otello*. Bien plus qu'il ne l'espérait sans doute, le charme opéra, l'harmonie des sons amena avec elle l'harmonie des pensées; le plaidoyer se fit dans l'esprit de M. Berryer et ce plaidoyer fut admirable. Son ami Rossini se trouva être l'inspirateur d'une des plus belles harangues politiques dont le barreau ait gardé le souvenir. »

Croiriez-vous « que M. Berryer, plus de cinquante ans après le collége, passait quelques minutes de son loisir à traduire une des *Méditations poétiques* de Lamartine en vers latins? » — M. Victor Fournel ajoute que l'illustre orateur travailla à cette tâche avec tant d'ardeur que, dans le feu du travail il alla, vers deux heures du matin, réveiller son secrétaire, en bonnet de nuit et le bougeoir à la main, pour lui confier, avec une joie d'enfant, une épithète toute virgilienne qu'il venait de trouver.

Digitized by Google

Mais je m'aperçois trop tard que je me suis tant attardé avec le récipiendaire, qu'il ne me reste plus de place pour le discours en partie double du président. Constatons, en ce qui touche M. de Champagny, que M. de Sacy a rendu aux beaux livres du nouvel élu un hommage aussi vrai que bien exprimé. L'assemblée tout entière, — je me garderais d'en excepter M. Guizot, — a chaleureusement applaudi les lignes suivantes : « Homme d'un parti exclusif, M. Berryer a eu des adversaires dans tous les partis qui n'étaient pas le sien ; des ennemis, jamais ! Ce mot ne suffirait-il pas à son éloge ? — Vous aussi, Monsieur, permettez-moi de vous le dire en face, vous êtes un homme de parti. Vos œuvres portent toutes l'empreinte profonde du parti dont vous êtes ; mais, plus heureux que M. Berryer, votre parti est celui d'une légitimité contre laquelle aucune révolution ne prévaudra jamais, la légitimité de la foi chrétienne ! Oui, Monsieur, vous êtes chrétien toujours, partout, avant tout. C'est votre honneur, votre mérite, et le trait caractéristique qui frappe d'abord quand on lit tout ce qui est sorti de votre plume. »

Aussi bien qu'à M. de Champagny, un tel éloge ne convient-il pas à ce vaillant lutteur catholique, M. Henry de Riancey, que, le lendemain de la séance académique, on enterrait à Passy, au milieu d'un concours d'hommes de toutes les opinions ? car sur cette tombe, si prématurément ouverte, les louanges des adversaires ne l'ont cédé en rien à celles des amis.

Ce malheur nous affligeait profondément ; mais, hélas ! nous n'étions pas au bout de nos douleurs. Deux jours après, nous apprenions, avec tout Paris consterné, la mort subite de M. de Montalembert !... Nous avons eu la triste consolation de pouvoir assister à ces émouvantes funérailles et de répandre nos humbles prières près du cercueil où dormait à jamais celui que, du haut de la chaire de Notre-Dame, le P. Félix a si justement proclamé « un grand homme ! »

Nos gloires s'en vont ! nos gloires s'en vont !

LOUIS DE KERJEAN.

Le Secrétaire de la Rédaction, ÉMILE GRIMAUD.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE BRETONNE & VENDÉENNE

ANNUAIRE de Lorient et de son arrondissement, guide administratif et commercial pour l'année 1870. In-16, 164 p. — Lorient, imp. et lib. Corfmat ..... 50 c.

ANNUAIRE 1849 de la Société des anciens élèves des écoles nationales d'arts et métiers, publié par le comité de la Société. 1re année, 2e édition. In-8o, 14 p. — Dinan, imp. et lib. Bazouge.

AU BORD DU FLEUVE, poésies, par M. Charles Robinot-Bertrand. — In-18, 207 p. Paris, Lemerre ..... 3 fr. 50

DISCOURS prononcé par M. Gaudin, député de la Loire-Inférieure. Navigation intérieure, travaux de la Loire. Séance du 5 février 1870, Corps législatif. In-8o, 36 p. — Paris, impr. et lib. A. Wittershein & Cie.

ÉLOGE DE JOBERT DE LAMBALLE, prononcé le 11 avril 1868, à la séance d'inauguration de la Société des sciences médicales de Toulouse; par le docteur Alph. Ribel, chirurgien des hôpitaux et hospices civils de Toulouse. In-8o, 19 p. — Toulouse, imp. Rouget frères et Delahaut.

HISTOIRE DE SAINT MARTIN, abbé de Vertou et de Saint-Jouin-de-Marnes, et de ses établissements monastiques dans la Bretagne, la Vendée et les pays adjacents; par l'abbé Auber, historiographe du diocèse. 2e édition. In-18, 362 p. — Nantes, imp. Vincent Forest et Émile Grimaud.

INAUGURATION DU CANAL MARITIME DE SUEZ. — A M. Ferdinand de Lesseps, poésie, par Mlle Élisa Morin. In-8o, 8 p. — Paris, Dentu; Nantes, chez les libraires ..... 40 c.

LETTRES A M. PRÉVOST-PARADOL, de l'Académie française; par Emmanuel de Rorthays. In-8o, 15 p. — Nantes, imp. Vincent Forest et Émile Grimaud.

NOUVELLES RECHERCHES SUR L'ANTHROPOLOGIE de la France en général et de la Basse-Bretagne en particulier; par M. Paul Broca. Mémoire lu à la Société d'anthropologie, le 20 décembre 1866. In-8o, 67 p. et 2 cartes. — Paris, imp. Hennuyer.

OBSERVATIONS sur l'exécution de la loi du 11 juillet 1868, relative à l'achèvement des chemins vicinaux; par M. E. Ménard, conseiller général de la Loire-Inférieure. In-8o, 44 p. et 3 tableaux. — Nantes, imp. Ve Mellinet.

PRÉGENT DU BIDOUX, chevalier de Rhodes; PRÉGENT DE KERMENO, châtelain de la Haultière et autres lieux; par L. Nicolazo de Barmont, capitaine de frégate. In-8o, 14 p. — Nantes, imp. Vincent Forest et Émile Grimaud.

SAINT-NAZAIRE ET LA QUESTION MÉTALLURGIQUE; par Henry Despecher. In-8o, 15 p. — Paris, imp. Renou et Maulde.

UN PETIT COIN DE LA BRETAGNE. Impression de voyage d'un badaud. In-8o, 96 p. — Paris, imp. Rouge frères, Dunon et Fresné.

Digitized by Google

VOYAGE D'UN BIBLIOPHILE

A TRAVERS SES BOUQUINS

I

JOACHIM BLANCHON

Un des plus charmants esprits et des meilleurs écrivains de la France nous a donné cet immortel *Voyage autour de ma Chambre*, qui restera à jamais l'une des perles les plus exquises de notre littérature. Dans ce chef-d'œuvre les uns prisent d'abord le style, d'autres le sentiment, d'autres la finesse des pensées ; pour moi, avant tout, j'admire le courage de l'entreprise, la force d'intelligence qu'il a fallu pour la concevoir, la mener à bout et en retracer l'histoire à la postérité.

Ceci est sérieux. Quatre ou cinq fois pour ma part, j'ai tenté une expédition semblable autour de mon cabinet ; jamais je n'ai même pu atteindre au quart de la course ; et quand j'ai voulu en rendre compte, je me suis arrêté net, calculant que pour mettre sur pied mon récit, il me faudrait tout au moins les années de Mathusalem. Force m'est donc, depuis lors, de me contenter d'excursions partielles, poussées un peu au hasard, de droite et de gauche, à travers les bouquins, paperasses et parchemins, qui montent autour de moi jusqu'à l'horizon.

Aujourd'hui les hasards de ce voyage en zigzag m'amènent devant un volume petit in-8° de 360 pages, imprimé en italique d'un de ces jolis caractères bien nets de la fin du XVIe siècle, avec de

Digitized by Google

nombreux fleurons et lettres ornées de bon style, et portant pour titre : *Les premières Œvvres poetiques de* Ioachim Blanchon. — *Av tres chrestien Henry III, roy de France et de Pologne. — A Paris, pour Thomas Perier, rue Sainct-Iean de Beauuais.* M.D.LXXXIII. *Avec privilege du Roy.*

Modeste comme la violette, ce Blanchon, plus modeste encore, s'il est possible, et beaucoup plus inconnu : car (par parenthèse) malgré toute sa modestie, rien de plus connu, chanté, vanté et célébré que la violette ; si cette modestie est vraie — ce que, provisoirement, je ne nie pas, — avouons toujours qu'elle est bien récompensée, qu'elle procure à la violette des masses de louanges et même de flatteries, — et qu'à tout prendre, c'est là une modestie placée à gros intérêts ; aussi ne puis-je me défendre d'y soupçonner un alliage d'au moins deux tiers de finesse.

La modestie de Blanchon pouvait bien, en somme, n'être pas de meilleur aloi que celle de la violette ; mais le résultat a été tout autre : pour celle-ci une célébrité splendide ; pour celui-là une obscurité profonde. A peine, après de longues recherches, ai-je pu trouver deux auteurs qui aient parlé de Blanchon ; encore n'est-ce que pour en dire du mal et ôter à leurs lecteurs — si par impossible ils l'avaient eu — le désir de le connaître.

Pourtant il est drôle, aussi drôle au moins que ce Scalion de Virbluneau, sieur d'Ofayel, à qui, dans un jour de bonne humeur, M. Théophile Gautier a fait une célébrité en lui taillant une statuette parmi ses *Grotesques.*

Je ne puis malheureusement rendre à Blanchon le même service ; pour cela d'ailleurs il faudrait, entre autres choses, l'avoir lu ; et si je disais que je l'ai lu, je me vanterais : je l'ai seulement feuilleté ou, si l'on veut, *lisardé* — un mot qu'entendront sans peine les amateurs de bouquins. — Je ne prétends pas là-dessus le réhabiliter ; mais, à mon sens, il ne mérite pas non plus le mépris qu'on lui prodigue ; il vaut autant que la masse des poètes secondaires du XVIe siècle ; il se détacherait même de ce fretin, sinon par des qualités spéciales, du moins par certaines drôleries qui sortent de l'ordinaire.

Sans en dire plus long, je citerai. J'ajoute pourtant que de Blan-

Digitized by Google

chon nous ne connaissons rien que son livre et sa patrie; il était Limousin; et quoiqu'il intitule son volume « *Premières* Œuvres poétiques, » il est bien constant que ce sont aussi les seules léguées par lui à l'ingrate postérité.

Quant à ce volume, il se divise en trois livres : — livre Ier, *Amours de Dioné;* — livre II, *Amours de Pasithée;* — livre III, *Meslanges.* — Commençons par les *Amours :* ne vous effarouchez pas, lecteur; Blanchon brûle, mais il est chaste. Pour bien prouver qu'il ne s'agit point ici d'une réhabilitation impossible, mais d'une simple exhibition, je citerai d'abord ce sonnet *à l'œil de sa dame:*

Œil, bel œil, roy du ciel, le soleil de ma Dame,
D'où ce grand œil commun[1] prend son feu radieux,
Œil, bel œil, le flambeau des hommes et des dieux,
Darde-feu, darde-traits, porte-jour, porte-flamme;

Œil par qui, nuit et jour, toute vuë s'enflamme,
Qui aux ombres d'enfer peux être gracieux;
Œil qui m'as enchanté; œil, mon pis et mon mieux;
Ame de l'univers et phare de mon âme;

Œil, ma vie et ma mort, et d'où je sens au cœur
Le venin, la douceur, la flamme et la rigueur;
Œil, mon port de salut et havre d'espérance,

Retire-moy du flot des ondes d'Achéron,
Et si tu m'as blessé, sois mon propre Chiron :
Que d'où provient le mal renaisse l'allégeance[2] !

Quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre, — ni du ridicule non plus, apparemment : mieux vaut plonger au fin fond que barboter à la surface, et Blanchon s'y est mis ici jusqu'au cou.

Qui croirait que, tout à côté de cette extravagance, on trouve un autre sonnet juste de ton, presque touchant de sentiment? Le poète s'y compare au cygne qui, selon la vieille fable, chante quand il sent venir la mort :

Semblablement, quand la Parque me mène
Près du tombeau, en chantant je me meurs...

[1] *Ce grand œil commun,* c'est tout uniment le soleil — le soleil de tout le monde — qui emprunte son feu au *soleil de la dame,* c'est-à-dire à son œil, dont il n'est par conséquent qu'un satellite. Rien que cela!

[2] *Poésies de Blanchon,* p. 82.

Digitized by Google

Mais plus heureux est le cygne en ses jours :
Il meurt content de ses douces amours ;
Moy je finis en tristesse et en haine [1] !

— Vous rappelez-vous — et qui donc ne se les rappelle ? — les dernières strophes de l'incomparable *Lac* de Lamartine, où le poète interpelle tous les objets de la nature pour les associer à ses sentiments les plus intimes et en faire comme les complices et les échos de son bonheur :

O lac ! rochers muets ! grottes ! forêt obscure !
. . . . . .
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : Ils ont aimé !

Eh bien, — au risque d'accabler Blanchon sous ce pavé d'ami, — il me semble entendre vibrer un sentiment analogue dans ces deux premières stances d'un de ses sonnets :

Apres rochers, montagnes orgueilleuses,
Antres cavés, et vous, coteaux bossus,
Vallons ombreux, champs et tertres moussus,
Sentiers étroits, campagnes spacieuses,

Taillis rasés et forêts ténébreuses,
Torrents d'effroi, et vous, fleuves tortus,
Oiseaux ailés d'un bel émail vêtus,
Gémissez tous mes peines langoureuses ! [2].

Eh ! mon Dieu, je sais bien que plus d'un lecteur va rire des fleuves *tortus* et des coteaux *bossus* du pauvre Blanchon ; mais après tout c'est la langue d'alors, l'usage du temps, rien de plus ; puis, à vrai dire, je ne vois pas en quoi « fleuves *tortus* » est bien inférieur à « fleuves *sinueux,* » et je comprends beaucoup mieux ce que peuvent être les « coteaux *bossus* » de Blanchon que les « coteaux *modérés,* » de M. Sainte-Beuve. (Voir le premier vers des *Pensées d'Août).*

Nous avons d'ailleurs ici l'échantillon d'un genre de sonnet fréquent chez notre poète (qui semble presque s'en être fait une sorte

[1] *Ibid.*, p. 32.
[2] *Ibid.*, p. 49.

Digitized by Google

de spécialité) et que — faute d'un meilleur nom — j'appellerais volontiers le sonnet *énumératif*. Blanchon prend une classe d'objets, animés ou non, pierres, herbes, poissons, oiseaux, etc., et après en avoir nommé le plus possible, il trouve moyen de tirer de cette nomenclature pittoresque de quoi vanter la rigueur de ses tourments ou l'incomparable ardeur de sa flamme. Voici, à titre d'exemple, son sonnet *ornithologique*, qui me semble d'ailleurs passablement réussi :

Le gai chardonneret, la flayrante arondelle,
La gentille alouette et le joyeux pinçon,
Le tarin jaune et verd, le babillard griçon,
La linotte au doux chant, la douce philomèle,

Le merle au bec doré, la chaste tourterelle,
Le petit bénaric [1] branché sur le buisson,
Et le lascif moineau, chantent en leur chanson
Mille refrains mignards en la saison nouvelle.

Tous ces gaillards oiseaux, en passages divers,
Fredon dessus fredon ajoutent à leurs vers
Et aux vêpres d'amour veulent l'aube despendre,

D'un chant alternatif s'esgayant aux forêts.
Et je chante, Rimbaud, tous mes fatals arrêts,
Comme le blanc oiseau [2] sur le bord du Méandre [3].

Dans le même genre citons encore celui-ci, qu'on pourrait intituler *Paysage d'hiver :*

Les rochers glaçonnés, les bois nus de verdure,
Les fleuves languissants, le jaunâtre gazon,
Les Austres [4] courroucés haleinant l'horizon,
La campagne vitrée et son écorce dure,

Les lingots distillés, la terrestre ridure [5],
Des grands monts élevés la candide toison,

[1] Ou *bénari*, « ortolan passager qu'on voit en Languedoc, et qui passe pour un mets infiniment exquis. » (*Lexique* de Duboille.)

[2] Le cygne.

[3] *Poésies de Blanchon*, p. 109.

[4] Les *Austres*, les vents, de l'*Auster*, latin, qui est proprement le vent du midi.

[5] Dans ce vers, assez malheureux, le premier hémistiche désigne sans doute des blocs de glace et le second la terre qui se ride, c'est-à-dire qui se fendille sou l'action du froid.

Digitized by Google

Les marais endormis, la tremblante saison,
Philomèle en son nid où la faim elle endure,

Les oiseaux tous mussés, les ruisseaux arrêtés,
La glace au bord des toits et, de tous les côtés,
L'onglée, les frissons et des mains la gerçure,

Les feux que les bergers allument par les champs,
Augurent un hiver de tourbillons tranchants, —
Et mon ardeur, Benoist, d'un chaud été m'assure [1].

Ce n'est pas là un sonnet, c'est une glacière ; rien qu'à lire cela on frissonne, on gèle, on rapproche machinalement sa chaise de la cheminée.

Voulez-vous un autre genre de drôlerie ? Lisez ce sonnet en vers allitérés :

J'attends le temps que le temps je maîtrise ;
J'attends le temps de contenter mes yeux ;
J'attends le temps d'un secours gracieux ;
J'attends le temps que l'on me favorise [2].

Il y a quatorze vers comme cela, je vous fais grâce des dix autres. Cela ressemble tout à fait à la vieille chanson :

Il est pourtant temps, pourtant temps, ma mère,
Il est pourtant temps de me marier !

Mais ce qu'il faut connaître, ce sont les lamentations du pauvre Blanchon sur les douleurs sans pareilles que lui fait éprouver l'amour :

Les rochers combattus des vagues marinières,
Sans repos agités, en cent mille manières
Heurtés diversement,
Ne sont point tant battus ni du vent ni de l'onde
Que je suis assailli, misérable, en ce monde,
De peine et de tourment.

J'ay vu que librement j'eusse ouvert une armée ;
Mais dès que j'eus reçu cette œillade enflammée
Qui si fort m'arrêta,

[1] *Poésies de Blanchon*, p. 142 *bis*.
[2] *Ibid.*, p. 154.

Digitized by Google

Brûlé, saisi, lié de rigueurs éternelles,
Les tourments, les fureurs et les peines cruelles
Le sort me présenta.
.....
J'arrête à contre-poil les bruyantes rivières
Au son de mes douleurs[1].

Ailleurs, au contraire, ce sont ses douleurs qui font couler les rivières, car fleuves, lacs, ruisseaux ne sont que les larmes de la nature pleurant avec lui ses infortunes :

Mon effroyable cri adoucit la marine[2];
Les aquilons mutins déplorent ma ruine,
Et les âpres rochers répondent à ma voix,
En signe de pitié épanchant par les plaines
Des lacs et des ruisseaux qui sortent de leurs veines
Arrosant les vallons, les forêts et les bois[3].

Ce qu'il faut voir, c'est la fin. Désespéré des rigueurs de sa dame, Blanchon prend la résolution de se laisser sécher de douleur dans le creux d'un rocher; mais il veut chercher pour cela le plus vilain creux possible, et il nous en fait la description dans une pièce intitulée *Antre*. Rien de plus affreux ne saurait s'imaginer. Une nuit éternelle y règne, l'entrée en est défendue par un torrent fangeux et par d'abrupts rochers; sur le sol pourrissent les os « de cent mille amoureux » morts de douleur; sous les voûtes humides, visqueuses, les hiboux, les corbeaux, les griffons et mille autres monstres se croisent, tous plus effroyables les uns que les autres :

Les larves, les luitons et les démons incubes,
Les esprits furieux, farfadets et succubes,
L'ombre, l'obscurité, le silence et la mort,
Les pestes, les frayeurs, les horreurs et les rages,
Les tourments, les dépits, les feux et les outrages
Me suivront tout partout et croîtront leur effort.

Les dragons jette-feux, roidissant leurs écailles,
Me livreront l'assaut de leurs griffes-tenailles;

[1] *Poésies de Blanchon*, 52, 53.
[2] L'Océan.
[3] *Ibid.*, p. 55.

Digitized by Google

Le crapaud, le lézard, la vipère et l'aspic,
Secrètement cachés dans la voûte relante,
Y accompagneront la couleuvre sifflante
Et tous autres serpents, sans me donner respict[1].

Après une telle exhibition de coquecigrues, Blanchon comprit qu'il était impossible — en fait de grotesque — d'aller au delà, et renonça à chanter ses *Amours*.

La seconde moitié de son volume renferme, sous le nom de *Mélanges*, un recueil de pièces fort diverses mais presque toutes fort sérieuses : d'abord, en grande quantité, des poésies pieuses, odes, sonnets, stances, etc. ; puis des épîtres, discours, sonnets et autres morceaux, adressés au roi, aux princes, et à divers personnages plus ou moins marquants dans le clergé, la noblesse, la magistrature, la science ou les lettres ; un recueil d'épitaphes ou éloges funèbres en vers, qu'on appelait alors des *tombeaux ;* une série de pièces — des sonnets pour la plupart — intitulée *Trésor de Sentences*, où Blanchon s'est amusé à rimer sur des lieux-communs de morale, comme par exemple, la justice, la force, la libéralité, l'ambition, le mensonge, etc.; on doit rattacher à cette série ses stances *Pour le mariage* en réponse aux stances *Contre le mariage* de Philippe des Portes : enfin, au milieu de tous ces graves sujets, trois pièces qui détonent un peu : l'*Hymen de la fille*, où Blanchon exalte les filles aux dépens des veuves, l'*Hymen de la veuve*, où il chante la palinodie, et puis un troisième morceau relatif à la question, dès lors fort controversée, de la hauteur à donner aux corsages de robe des dames. Blanchon tient pour les tailles basses, très-basses même, — ce qui étonne un peu de sa part, car on lui doit ce témoignage que, dans le plus grand feu de ses *Amours*, il est infiniment plus retenu que la plupart des poètes du XVIe siècle. Mais enfin, que voulez-vous, cette fois-ci, il choppe ; après tout, une fois n'est pas coutume ; d'ailleurs — ce qui est encore une circonstance atténuante — la pièce ne vaut rien.

[1] *Ibid.*, p. 166.

Digitized by Google

Au reste, hâtons-nous de le dire, ses poésies graves valent ses poésies amoureuses : dans les unes comme dans les autres l'originalité, qui fait absolument défaut aux idées, ne manque pas toujours à l'expression ; seulement elle est le plus souvent noyée par un étrange amalgame de bizarrerie, d'affectation et de platitude : dans les *Amours* domine la bizarrerie, et la platitude dans les *Mélanges*.

Ce n'est pas qu'on ne rencontre çà et là, dans les pièces chrétiennes, de beaux mouvements, celui-ci par exemple :

Vive lampe du jour, soleil, Père de vie,
Phare de tout bonheur et rayon non pareil,
Veuille guider mes sens et conduire mon œil
Au sentier de vertu où la foy nous convie.

Que ta volonté soit de tout mon cœur suivie,
Soit le jour, soit la nuit, à tout point de réveil
Et à toute minute, et, comme vrai soleil,
Illumine l'esprit de mon ame asservie [1] !

On trouve aussi dans l'*Hymen de la Fille* de jolies stances, de fraîches images :

La fille est la beauté des œillets non cueillis,
Le pourpre rougissant et la neige du lis,
Le bouton vermeillet d'une nouvelle rose,
L'hyacinthe, l'aspic, le laurier, l'églantin,
Le beau lustre doré, la violette et le thim,
Dont le soleil encor n'a vu la fleur éclose [2].

Mais il est, je crois, impossible de citer une pièce entière qui se tienne et se soutienne suffisamment d'un bout à l'autre. Je citerai pourtant ici en entier — mais surtout à cause de son sujet — le sonnet adressé à Hugues Barbou, ancêtre et précurseur des excellents imprimeurs de ce nom :

AV Sr HVGVES BARBOV.

De l'Imprimerie.

Dans le fleuve d'oubly toute chose s'enfonce ;
La Parque amène tout aux ombreux monuments,

[1] *Ibid.*, p. 191.
[2] *Ibid.*, p. 264.

Digitized by Google

Et le Temps fauche tout par divers mouvements,
Fors la Vertu et l'art dont la Vertu s'annonce [1],

L'utile Imprimerie, — inventée à Magonce [2]
Par l'heureux Gutemberg, perle des Allemands, —
L'ymage et le miroir de tous les ornements,
Et du jour éternel la lumière et le nonce [3] :

Par qui le généreux, le docte, le sçavant,
Arrachés du tombeau, vont leur âme avivant,
Et leur vive clarté n'est d'ombrage périe [4];

Par qui l'homme, Barbou, n'est jamais le butin
De la mort ny du temps, du sort ou du destin :
Car l'Immortalité naît de l'Imprimerie [5].

Ce sonnet m'a tout l'air d'un remercîment adressé par l'auteur à son imprimeur en récompense des soins spéciaux prodigués à son volume, et l'on peut conclure de là que le volume fut imprimé à Limoges, chez Hugues Barbou. — Quoi qu'il en soit d'ailleurs, les poètes du XVIe siècle ont trop rarement célébré l'art typographique pour qu'on ne se fasse pas un devoir de recueillir les pièces de ce genre partout où on les trouve; puis, malgré quelques embarras, ce sonnet a bonne tournure, et le dernier vers est beau. Par malheur, il s'est bien mal vérifié pour le pauvre Blanchon.

Il avait pourtant eu soin de mettre ses œuvres sous la protection du roi de France Henri III, dans une dédicace placée en tête du volume et où il parle de ses vers en des termes qui, de la part d'un auteur, peuvent être considérés comme modestes :

Le simple laboureur, n'ayant plus riche chose
Que l'œillet printanier ou la vermeille rose,
La violette pourprée ou le lis blanchissant,
Excusant son défaut d'une volonté bonne,
En pare les autels et plus grand bien ne donne,
Comme de mon trésor je vous fais ce présent :

[1] C'est-à-dire « et l'art dont la Vertu fait son messager (*nuntius*); » ou « par qui *elle* se fait annoncer. »

[2] Mayence, en latin *Maguntia*.

[3] Le nonce, c'est-à-dire le messager, *nuntius*.

[4] Ne périt pas dans l'ombre, dans les ténèbres de l'oubli.

[5] *Poésies de Blanchon*, p. 286.

Digitized by Google

Suppliant aujourd'huy vostre Majesté haute
Prendre ce petit don comme un humble holocauste
Qui vous est présenté d'un cœur dévotieux,
Attendant que j'étale une plus riche toile,
Où vous serez dépeint le soleil et l'étoile
Qui guide l'œil des rois sous la voûte des cieux.

Il n'y a point à s'indigner, pas même à s'étonner de cet excès de flagornerie : c'est là de tout temps le fond même des dédicaces, la forme seule change. Mais un trait original de Blanchon, c'est d'avoir rejeté l'*Avis au lecteur* absolument à la fin de son volume, à la dernière page et après la table. De ce qui était naturellement préface, il a fait une post-face. Voyons la post-face de Blanchon ; elle a le mérite d'être courte et elle achèvera de nous le faire connaître :

« AU LECTEUR SALUT. — Mon dessein a tousjours esté, CANDIDE » LECTEUR, suyvant le prœcepte de l'Ancien Philosophe, de ne moisir » à l'oysiveté : comme cesmiennes œuvres te tesmougneront, te sup- » pliant estre leur Targe d'Ajax, considéré que leur enfantement a esté » au crepuscule de mon adolescence. Et si tu recougnois parmy » quelques traits des inventions de Petrarque comme aussi de » Messieurs de Ronsard, Des Portes, Jamin, Saluste, et aultres » excellents esprits, crois qu'à l'imitation de Terence, qui confesse » librement avoir reculhy de la *Perinthie* de Mœnandre et aultres » Grecs partie de son *Andrie*, j'advoue les avoir suivis, pour embel- » lir partie de mes premiers lineaments, dont ton amitié me sçaura » gré, actendant que j'estalle à tes yeux une plus Riche Toile, et » A DIEU. »

On voit que Blanchon avait positivement l'intention de doter ses contemporains d'*une plus riche toile*, c'est-à-dire d'un autre volume de vers. Pourtant il n'en a rien fait : pourquoi ? Dans ce premier essai, fort de plus de trois cents sonnets et de neuf à dix mille rimes, la vocation se déclarait déjà trop fortement pour s'être pu contenir d'elle-même. Je serais donc porté à croire que la mort seule nous a privés de cette *plus riche toile*, itérativement promise. Qu'y a perdu la poésie française ? Peu de chose, sans

Digitized by Google

doute. Blanchon avait de l'art, de la facture, souvent de la force et du pittoresque dans l'expression ; mais tout cela était souverainement gâté par la recherche du bizarre et par un vide d'idées presque complet. — Faut-il le dire, cela rappelle assez souvent certaines pièces du *Parnasse contemporain* de l'éditeur Lemerre (1866) : je n'entends pas, bien entendu, parler des meilleures.

J'ai transcrit littéralement l'avis *Au lecteur* pour faire connaître exactement l'orthographe de Blanchon, remarquable par cette singularité que le son de l'*l* mouillé, au lieu de se rendre par *ill*, est figuré par *lh*, exemple *reculhy* pour *recuilly*. Cette orthographe est constante dans toutes les poésies de Blanchon. Ce n'est d'ailleurs qu'un emprunt au système orthographique de la vieille langue du Midi, l'idiome romano-provençal, autrement dit la langue d'Oc : et peut-être est-il à regretter que cet emprunt n'ait pas été admis dans notre orthographe définitive.

YAN KILPENNEC.

Digitized by Google

LES ARMOIRIES DE LA VILLE DE NANTES *

En 1711, des fouilles pratiquées dans l'église de Notre-Dame de Paris, mirent à jour cinq autels gallo-romains enfouis sous le sol du chœur. L'un de ces monuments avait conservé l'inscription suivante :

TIBERIO CÆSARE AVG. JOVI OPTVMO MAXSVMO [*ara*]M
NAVTAE PARISIACI PVBLICE POSIERVNT [1].

En 1805, non loin de l'ancienne porte Saint-Pierre, presque sous la cathédrale de Nantes, des ouvriers exhumèrent une pierre sur laquelle étaient gravés, en caractères gallo-romains, les mots :

DEO. VOL. PRO SALVTE VIC[*anorum*] PORT[*ensium*] ET NAV[*tarum*]
LIG[*eris*] [2].

Ainsi à l'époque de la domination romaine, Paris, future capitale de la France, Nantes, future capitale de la Bretagne, chacune assise sur la rive d'un fleuve, possédaient également une compagnie, une association de *nautes* ou marins, dont la tradition s'est conservée jusqu'à nous, au moyen des monuments de leur pieuse libéralité.

* Nous offrons ici à nos lecteurs un chapitre de l'introduction d'un nouveau *Livre Doré*, que préparent MM. S. de la Nicollière et A. Perthuis, qui ne se bornent pas à une simple réimpression. Leur plan est beaucoup plus complet; aussi recommandons-nous cet ouvrage à l'attention des familles qui ont donné des membres à l'édilité nantaise. Les maires ont chacun un article généalogique, pour l'exactitude duquel les auteurs réclament des nombreux intéressés les renseignements suivants : 1° Date et lieu de naissance; 2° noms et prénoms des père et mère; 3° date du mariage; noms et prénoms de la femme; 4° date et lieu de décès.

(*Note de la Rédaction.*)

[1] HISTOIRE DE LA VILLE DE PARIS, par D. M. Félibien et D. G. Lobineau, 1725, t. I, p. CXXXI; planches des *Antiquités celtiques*, N° I.

[2] Pierre placée sous la galerie de l'Hôtel-de-Ville de Nantes.

Digitized by Google

Pour l'une, comme pour l'autre, le commerce fut donc l'élément constitutif de leur développement et de leur grandeur.

Par un curieux rapprochement, tout à fait étranger à l'art du blason, — cela va sans dire, — nous croyons pouvoir signaler un très-beau statère d'or des Namnètes, frappé environ un siècle avant la conquête, sur lequel se trouve déjà la barque, destinée à devenir, treize ou quatorze cents ans plus tard, le symbole de la ville à laquelle la vieille tribu gauloise a légué son nom [1].

M. Petit-Radel croit voir un *baris* égyptien, et par conséquent un symbole d'Isis, déesse de la navigation, dans la barque représentée au XIIIe siècle sur le sceau de la prévôté de Paris [2]. Celle du sceau de la prévôté de Nantes est à peu près identique. Toutes deux rappellent, à s'y méprendre, la gondole vénitienne, à la forme antique et élégante, perpétuée jusqu'à nos jours. Au reste, cette barque, quel que soit son type, peut être l'attribut d'une divinité, mais bien mieux encore celui du commerce, ainsi que le démontrent, et les deux inscriptions des *Nautes*, et la structure plate de l'esquif gravé sur le statère des Namnètes, esquif dont un spécimen, retiré des eaux mêmes de la Loire, est déposé au Musée Archéologique de Nantes.

Au moyen âge, le chef de la corporation des marchands parisiens est désigné sous le nom de *Prévôt de la marchandise de l'eau*. De là, suivant l'opinion de plusieurs auteurs, le navire des armes de la cité, gravé sur le sceau du prévôt des marchands.

De même que Paris, Nantes eut aussitôt son prévôt, et les armes de la première sont de gueules au navire d'argent flottant, au chef de France, comme le blason de la seconde est de gueules au navire d'or flottant, au chef de Bretagne [3].

[1] Voir l'Art Gaulois, par M. E. Hucher, *Monnaies des Namnètes*.

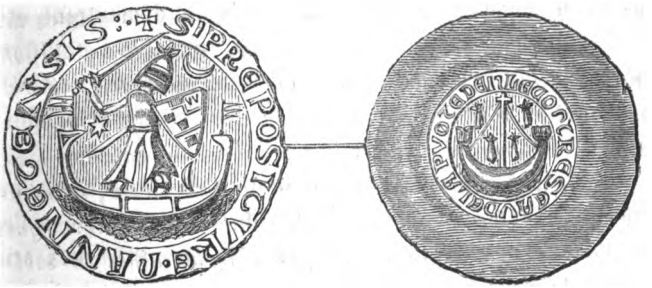
M. F. Parenteau, conservateur du Musée Archéologique de Nantes, possède également, dans sa collection, un exemplaire de cette pièce remarquable.

[2] Cinquième Mémoire de M. Petit-Radel, juillet 1810, note de la traduction de Panckoucke, p. 44.

[3] Remarquons toutefois que le prévôt de Paris et celui de Nantes ont bien le même nom, mais différent par l'origine. Le premier était, au XIIIe siècle du moins, un magistrat désigné, dans un arrêt de 1268, sous le titre de *Prepositus mercatorum*,

Digitized by Google

Le sceau de l'ancienne prévôté de Nantes qui nous a été conservé, peut servir de premier jalon pour les recherches héraldiques au sujet des armoiries de notre ville. Dans une légère nacelle, aux extrémités recourbées et ornées de pennons, le duc de Bretagne, armé de toutes pièces, reconnaissable à son écu échiqueté de Dreux, au franc quartier chargé de deux mouchetures d'hermines, la main droite brandissant l'épée, semble combattre pour la sûreté et la défense de la bonne ville, « clef de sa duché. » Mais cette traduction toute militaire de la pensée du prince peut s'appliquer aussi, avec non moins de raison, à la protection bienveillante par laquelle les ducs cherchèrent à encourager et à développer le désir ou le besoin, qui bientôt allait porter la cité nantaise à des tentatives d'administration particulière, germe de l'organisation de sa vie civile et politique.



L'aspect de cette empreinte indique la fin du XIIIe siècle, ou tout au plus les premières années du XIVe, attribution que confirme la forme des lettres de la légende latine :

S[*igillum*] PREPOSITVRE NANNETENSIS [1].

Au revers se trouve le contre-sceau. La nacelle est devenue une barque. La forme a peu varié ; cependant on y voit un mât et des

et dans un autre arrêt de 1273, *Magister scabinorum*, maître des échevins, ce qui semble constituer une origine populaire, tandis que le second était, au contraire, un magistrat seigneurial. Cependant ils avaient entre eux une certaine analogie de juridiction.

[1] Ce monument sigillographique, de 0,037 de diamètre, est apposé, sur queue de parchemin, au bas d'un acte d'obligation de payer au duc 445 livres de rente, pour

Digitized by Google

cordages. Quatre hermines dans le champ ont remplacé les croissants et l'étoile qui, sur l'avers, semblent guider la nacelle ducale. Les attributs héraldiques sont fixés; l'emblème du commerce et l'hermine bretonne sont désormais les insignes de Nantes.

La légende française :

LE CONTRE SEAV DE LA P[*ré*]VOTÉ DE N[*antes*],

dénote pour cette seconde empreinte la fin du XIVe siècle.

A l'époque des mariages d'Anne de Bretagne avec les rois Charles VIII (1491) et Louis XII (1499), le navire du sceau de la prévôté porte un écusson mi-parti France et Bretagne.

Aux funérailles de la reine Anne, quand son cœur fut déposé dans le tombeau des Carmes, monument de sa piété filiale, le blason de sa ville bien-aimée figura dans le cortége. « Aussi y avoit cent » torches armoyées aux armes de la ville, portées par poures ves- » tuz de deul ayans les chapperons en forme; lesquelles armes » sont : *de gueles, à ung chef d'hermynes, à une nef d'or flotante » sur mer, mastée, cordée et hunée de mesme, à une voille d'ar- » gent enrichie d'hermynes*[1]. »

D'après « un vieil livre et papier coupvert de cuir sur aisse de bois, » datant de la seconde moitié du XVIe siècle, « l'escusson contenant le portrait des armoiries de ladite ville portoit : *de gueules à un navire d'or, et à la teste d'argent cinq hermines de sable*[2]. »

Suivant le développement progressif de Nantes, la barque s'était successivement transformée en une lourde carraque, en une élégante nef, puis en un superbe trois ponts, hérissé de canons, voguant fièrement sur une mer de *sinople*. Gracieusement arrondies par le souffle protecteur qui dirigeait le vaisseau, les voiles empruntèrent

le droit de pêche dans la rivière de Loire, souscrit le 9 février 1397, par les paroissiens de Sainte-Croix de Nantes, de Saint-Pierre de Bouguenais et de Rezé. (Arch. départ., *Trésor des Chartes*, arm. E, cass. C, N° 32.) Il sert de marque à la *Revue de Bretagne et de Vendée*; mais, pour l'approprier à ce recueil breton, on a substitué les hermines pleines à l'écu de Dreux et supprimé la légende, qui n'avait pas de raison d'être.

[1] *Bibliothèque publique de Nantes*, manuscrit N° 25,455.

[2] Priviléges accordés par nos rois très-chrétiens aux maires, échevins et habitants de Nantes, in-4°, imp. chez Maréchal, 1671, p. 36. Éd. Verger, 1734, p. 104.

Digitized by Google

leur fond d'argent semé d'hermines aux couleurs de la ville. Souvent aussi elles reproduisaient alors la noble devise, choisie par nos premiers édiles :

OCULI OMNIUM IN TE SPERANT DOMINE[1],

également enroulée autour de l'écu. Celui-ci, timbré d'une couronne comtale, en raison de l'ancien titre du comté Nantais, était entouré de nœuds de cordelières rappelant le souvenir précieux de la bonne duchesse Anne[2].

La livrée de la ville était noire et blanche, ainsi que l'indique la description suivante des casaques des archers : « En sarge de Beauvays noire et blanche, parsemée d'hermines de velours noir et blanc, doublées de raz noir et garnies de boutons à queue de soie noire et blanche. Lesdites hermines pourfilées de fil d'argent avec deux grands escussons à chacune, portant les armes de la ville, la cordelière et la couronne ducale, le tout en broderie d'or et d'argent[3]. »

Telles furent les armes de Nantes, et telles elles doivent être d'après l'histoire, les monuments et surtout les règles héraldiques, règles qui ne souffrent d'altération qu'en vertu de faits importants et bien établis.

Cependant vers 1754, alors que la population débordant de tous côtés la vieille enceinte des remparts, en détruisait les restes, Nantes, qui jamais n'avait songé à se faire un diadème de ses murailles, remontant cependant à l'ère gallo-romaine, vit son écusson timbré d'une couronne murale et crénelée. L'insigne du titre de son territoire, la couronne comtale, fut dédaigneusement mis de côté pour un nouvel ornement faisant allusion aux fortifications, dont chaque jour la civilisation et le pic des démolisseurs lui enlevaient un morceau.

[1] Psaume 144, ℣. 15.

[2] Chacun sait, en effet, que la cordelière fut un ornement particulier à Anne de Bretagne, qui en fit adopter la mode à la cour de France. Cependant l'usage de la cordelière était déjà connu à la cour de Bretagne. Dans son testament, Marguerite de Bretagne, première femme du duc François II, légua à sa mère Isabeau une de ses chaînes à nœuds de cordelières. (D. Morice, *Pr.*, t. III, col. 203.)

[3] Archives municip., série *Mairie*, carton *Organisation*.

Digitized by Google

La Révolution ayant supprimé les titres et le blason, la statue de la Liberté devint le seul emblème autorisé, et prit pour un instant la place du vieux navire.

Le sceau en usage était ovale. Il représente la République tenant de la main gauche une pique ornée du bonnet phrygien, et la main droite appuyée sur les faisceaux. A l'exergue l'ancre et le trident croisés. Légende : *Administration municipale de Nantes*[1].

A la Révolution succéda l'Empire. Napoléon créa une noblesse nouvelle et rétablit le blason, fort ingénieusement modifié par l'addition réglée de certaines pièces qui permettaient de reconnaître, à première vue, la dignité du titulaire et les causes de son annoblissement. Les bonnes villes sollicitèrent des armoiries, et voici les lettres patentes données à Nantes en cette occasion[2] :

« NAPOLÉON, *par la grâce de Dieu, Empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, médiateur de la Confédération Suisse, à tous présents et à venir salut.*

» Par notre décret du dix-sept mai mil huit cent neuf, nous avons déterminé que les villes, communes ou corporations, qui désireraient obtenir des lettres patentes portant concession d'armoi-

[1] ARCH. MUNICIP., série *Mairie*, carton *Dossiers des maires*. Mairie Saget.

[2] ARCHIVES MUNICIP., série *Historique*, carton *Archéologie*. Ces lettres n'existent plus qu'en copie dans le dossier *Armoiries de la ville*. L'original fut envoyé à Paris, lorsque, sous la Restauration, eut lieu la demande du changement des armoiries.

Digitized by Google

ries, pourraient, après s'être fait préalablement autoriser par les autorités administratives compétentes, s'adresser à notre cousin le prince archichancelier de l'Empire, lequel prendrait nos ordres à cet effet.

» En conséquence, le sieur Bertand-Geslin, maire de notre bonne ville de Nantes, s'est retiré pardevant notre cousin le prince archichancelier de l'Empire, à l'effet d'obtenir nos lettres patentes portant concessions d'armoiries.

» Sur quoi notre dit cousin, le prince archichancelier de l'Empire, a fait vérifier en sa présence, par notre conseil du sceau des titres, que le conseil municipal de notre bonne ville de Nantes, dans une délibération à laquelle furent présents les sieurs : Bertrand-Geslin, maire, Lincoln, Marion, Martin, Mayracq, Landais, Allot, Fabré, Deridelières, Le Roux, Le Lasseur de Ranzay, Pimparay, Lamaignère, Boulard, de Bruc, Caillaud, Cossin, Guérin-Doudet, Baudot, Desplantes, Goyau, Bouteiller et Dumaine, membres dudit conseil, a émis le vœu d'obtenir, de notre grâce, des lettres patentes portant concession d'armoiries, et que ladite délibération a été approuvée par les autorités administratives compétentes.

» Et, sur la présentation qui nous en a été faite, de l'avis de notre conseil du sceau des titres et des conclusions de notre procureur-général, nous avons autorisé et autorisons par ces présentes, signées de notre main, notre bonne ville de Nantes à porter les armoiries telles qu'elles sont figurées et coloriées aux présentes, et qui sont : *tiercé en fasce, de gueules d'argent et de pourpre, le gueules à trois abeilles en fasce d'or,* qui est le signe des bonnes villes de notre Empire, *l'argent à cinq mouchetures d'hermines en fasce de sable, le pourpre à la frégate d'argent voguant à senestre, soutenue d'une mer de sinople.* Voulons que les ornements extérieurs desdites armoiries, ainsi que ceux des autres bonnes villes de notre Empire, consistent en : *une couronne murale à sept créneaux, sommée d'une aigle naissante d'or pour cimier, et en deux festons servant de lambrequins, l'un à dextre de chêne, l'autre à senestre d'olivier, aussi d'or et rattachés par des bandelettes de*

Digitized by Google

gueules à un caducée d'or posé en fasce au-dessus du chef de l'écu.

» Chargeons notre cousin, etc.....

» Donné à Paris, le vingt-et-unième jour du mois de novembre, l'an de grâce mil huit cent dix.

» *Signé :* NAPOLÉON, etc..... »

Les armes impériales de Nantes sont bien peu connues et ne figurent, à notre connaissance, sur aucun monument.

Nous donnons la reproduction du cachet gravé à leur type. Par un motif d'économie mesquine, il a été mutilé afin de pouvoir servir, au retour de Louis XVIII, en 1814; l'aigle surmontant la couronne murale fut enlevée, et les abeilles du chef martelées. C'est ainsi qu'il nous est parvenu.

Le décret du 17 mai 1809, cité en tête des lettres patentes, porte entre autres dispositions que les frais d'enregistrement de concession d'armoiries seraient, pour les bonnes villes dont les maires assistaient au couronnement, les mêmes que ceux fixés pour les ducs dans le décret du 17 mars 1808, c'est-à-dire de 600 fr. En totalité la ville déboursa pour cette affaire la somme de 942 fr. 45 c.

Par ordonnance du 26 septembre 1814, Louis XVIII autorisa les villes à faire les démarches nécessaires pour obtenir l'autorisation de reprendre leurs anciennes armoiries. L'administration voulut

Digitized by Google

formuler une demande qui donna lieu à une correspondance assez longue, de laquelle sont extraits les renseignements suivants[1].

Une lettre, adressée à M. Crucy, à la date du 28 octobre 1814, soumit à l'approbation de l'habile architecte un dessin des anciennes armoiries exécuté d'après un jeton de 1770, frappé pour la mairie de M. Roger. En voici la description : de gueules à la frégate d'or, voiles d'argent, mer de *sinople*, au chef cousu d'argent chargé de douze hermines 3.4.5; surmonté de la couronne murale à cinq tours ; pour supports deux palmes au naturel.

Sur l'avis du préfet, M. Debay, sculpteur nantais de mérite, auteur du joli groupe qui surmonte le portail de l'Hôtel-de-Ville, fut aussi consulté, selon une lettre adressée à ce magistrat, le 15 décembre 1814, dans laquelle nous lisons :

« M. Debay, conformément à vos désirs, a dessiné ces armoiries telles qu'il se propose de les sculpter sur le portail de l'Hôtel-de-Ville. J'ai l'honneur de vous remettre, ci-joint, en communication ce dessin que j'ai fait copier.

» L'écusson est conservé tel qu'il a été primitivement donné; vous en jugerez, Monsieur le Préfet, par la description qu'en fait l'*Armorial de Bretagne*. Elle porte pour armes : de gueules au navire d'or, aux voiles déployées d'argent semées d'hermines, au chef aussi d'argent chargé de cinq hermines de sable. Le vaisseau antique a été conservé, parce que c'est ainsi qu'il se trouve sur tous les monuments qui ont conservé les traces des armes de cette ville, quoique dans celles données par le précédent gouvernement, le navire fût moderne. Paris a également conservé le vaisseau antique, assure M. Debay.

» La couronne murale est préférable à toute autre, pour indiquer les villes. Elle n'existait point dans les anciennes armoiries de Nantes, surmontées de la couronne ducale ou de comte, qui ne peut plus convenir maintenant, mais elle faisait partie de celles données par le précédent gouvernement, comme ornement extérieur des bonnes villes. Un jeton, frappé par la mairie en 1770, la

[1] ARCHIVES MUNICIP., série *Historique*, carton *Archéologie*.

Digitized by Google

représente également semée de lions; et la tradition à cet égard assure qu'elle dérive de Henri IV, à cause des priviléges qu'avait la ville de Nantes de pourvoir elle-même à sa défense par ses propres habitants.

» Le ministre a laissé au talent de M. Debay à y adapter le signe principal qui doit indiquer le rang de bonne ville. Il propose en effet, comme vous en jugerez, Monsieur le Préfet, de surmonter la couronne murale de la couronne royale; et il faut convenir qu'elle est prise dans le dessin avec tout le goût qui produit le meilleur effet.

» L'ancienne devise : IN TE SPERANT OCULI OMNIUM, qui accompagnait les armes de Nantes, pourrait être placée dans la rosette unissant les deux palmes. »

La réponse ne se fit pas attendre ; elle est du 21 septembre. Après avoir approuvé le dessin, M. de Barante, préfet de la Loire-Inférieure, s'exprime ainsi : « A la devise que vous indiquez, je croirais préférable de substituer la suivante, que j'ai lue sur un ancien écusson de la ville : FAVET NEPTUNUS EUNTI. *Elle me paraît plus convenable et plus à propos* [1]. »

Telle est la première mention officielle de la devise qui a prévalu et usurpe aujourd'hui, au-dessous des armes de Nantes, la place légitime de la précédente, qui figure jusqu'à la veille de la révolution.

Rien, dans nos recherches, n'a pu nous faire découvrir un motif plausible à l'appui de cette substitution, provoquée, trop légèrement peut-être, par le futur auteur de la savante *Histoire des Ducs de Bourgogne.*

[1] M. de Barante fait allusion ici au LIVRE DORÉ de 1752, dont le frontispice, gravé par Quillaud en 1751, reproduit cette même devise, qui paraît là pour la première fois. Le volume est terminé par deux vers latins dus, suivant une note manuscrite — communiquée par M. E. Péhant, bibliothécaire de Nantes, — à M. S.-J. Bertrand, avocat au Parlement, né à Nantes où il mourut en 1752, et connu par quelques poésies. C'est lui qui passe pour avoir écrit la préface de cette édition, et nous croyons, sans porter un jugement téméraire, pouvoir laisser à un simple caprice de poète la responsabilité d'un changement n'ayant, du reste, aucun caractère historique ou sérieux.

Digitized by Google

L'ancienne devise, choisie par nos premiers maires, offre à la pensée un sens large et sérieux, l'image grandiose et belle de tous les habitants d'une populeuse cité, unis dans une seule et même pensée d'espérance et d'avenir; elle explique, elle complète les armes de Nantes, qui, dans sa splendeur actuelle, rend hommage à son glorieux passé, dont elle perpétue la tradition.

La légende moderne, au sens restreint et borné, semble la froide expression d'un vœu banal, dans la réalisation duquel personne ne peut avoir confiance.

Mais nous n'avons pas à discuter le plus ou moins de « *convenance*, » la supériorité littéraire ou « *l'à-propos* » de l'une et l'autre devise. Historien et héraldiste nous constatons un fait. D'après les monuments irrécusables qui nous servent de bases et de preuves, il est démontré que la légende : OCULI OMNIUM, etc., est la devise de Nantes, adoptée de toute antiquité, consacrée par un usage traditionnel et constant « *qui en pareille matière fait loi* [1]. » Au contraire, le FAVET n'a pour lui que la fantaisie et le malheur d'être une dérogation flagrante aux dernières lettres patentes, qui autorisent la ville à reprendre ses anciennes armoiries, ainsi que le voulait le maire, et non pas à les innover comme le faisait à tort le préfet.

Les Cent-Jours, et les événements qui suivirent, retardèrent l'exécution de cette mesure, que M. Du Fou, maire de Nantes, reprit de nouveau en 1816. Elle eut pour résultat l'obtention de lettres patentes de Louis XVIII, les dernières accordées à la ville de Nantes, et qui terminent la série de ces documents, dont le premier remonte au duc Jean III.

« LOUIS, *par la grâce de Dieu, Roi de France et de Navarre, à tous présents et à venir, salut.*

» Voulant donner à nos fidèles sujets des villes et communes de notre royaume un témoignage de notre affection, et perpétuer le souvenir que nous gardons des services que leurs ancêtres ont rendus aux rois nos prédécesseurs, services consacrés par les ar-

[1] Lettre de M. de la Rhoellerie, référendaire, p. 14.

Digitized by Google

moiries qui furent anciennement accordées auxdites villes et communes et dont elles sont l'emblème ; nous avons, par notre ordonnance du 26 septembre 1814, autorisé les villes, communes et corporations de notre royaume à reprendre leurs anciennes armoiries, à la charge de se pourvoir, à cet effet, par devant notre commission du sceau, nous réservant d'en accorder à celles des villes et corporations qui n'en auraient pas obtenu de nous ou de nos prédécesseurs, et par notre autre ordonnance, du 26 décembre suivant, nous avons divisé en trois classes lesdites villes et corporations.

» En conséquence, le sieur Du Fou, maire de la ville de Nantes, département de la Loire-Inférieure, autorisé à cet effet par délibération du Conseil municipal de cette ville, du 18 décembre 1815, s'est retiré par devant notre garde des sceaux, ministre secrétaire d'Etat au département de la justice, lequel a fait vérifier en sa présence par notre commission du sceau, que le Conseil municipal de ladite ville de Nantes a émis le vœu d'obtenir de notre grâce des lettres patentes portant concession des armoiries suivantes : *de gueules au navire équipé d'or, avec des voiles d'hermines, flottant sur des ondes d'azur, au chef d'hermines.*

» Et, sur la présentation qui nous a été faite, de l'avis de notre commission du sceau, et des conclusions de notre commissaire faisant près d'elle fonction de ministère public, nous avons par ces présentes, signées de notre main, autorisé et autorisons la ville de Nantes à porter les armoiries ci-dessus énoncées, telles qu'elles sont figurées et coloriées aux présentes.

» Mandons, etc.....

» Donné à Paris, le 3 février de l'an de grâce 1816, et de notre règne le vingt-et-unième.

» *Signé :* LOUIS. »

La ville paya 285 fr. 80 c. En adressant cette somme à M. Rebut de la Rhoellerie, référendaire, le maire lui fit observer que les lettres ne mentionnaient ni la couronne murale surmontée de la couronne royale, ni les palmes, ni la devise *Favet Neptunus eunti,*

Digitized by Google

et le pria en outre de lui donner les motifs du changement de la couleur de la mer, qui devait être de *sinople* au lieu *d'azur*[1].

« Vous avez parfaitement jugé, — répondit M. de la Rhoellerie, — que le silence gardé dans les lettres patentes sur les signes et ornements extérieurs de vos armoiries, n'empêchait pas d'en faire usage : les lettres ne doivent régler que les pièces de l'écu. Les supports, devise et couronne sont réglés uniformément d'après la nature du titre et souvent par l'usage qui, en pareille matière, fait loi. Je ne vois pas un grand inconvénient dans le changement de la couleur de la mer, et je regarde cela comme une erreur des dessinateurs. Comme les lettres qui viennent d'être expédiées vous accordent le droit de reprendre vos anciennes armoiries, vous pouvez très-bien conserver la mer de *sinople*, au lieu de la mer d'*azur*, qu'on y a substituée à tort. »

Malgré ces lettres, le cachet municipal n'eut pas toujours l'écusson de la ville, car il en existe un de cette époque, avec les armes de France accompagnées des accessoires reproduits sur le grand sceau royal, c'est-à-dire le collier des ordres, le sceptre, la main de justice et la légende : MAIRIE DE NANTES.

Sous la Restauration, le goût des recherches historiques et de la paléographie était loin d'avoir atteint les développements qu'il a acquis depuis. Cependant, il faut en convenir, la dernière démarche tentée en faveur de l'ancien écusson nantais, fut entourée de certaines études destinées à la conduire à bien. Pour les armes impé-

[1] La couleur d'azur donnée à la mer est déjà employée en 1696, dans l'ARMORIAL GÉNÉRAL de d'Hozier (BIBLIOTH. IMP., *manuscrits*). Mais chacun sait que cet ouvrage ne fait pas toujours autorité, comme c'est ici le cas.

Digitized by Google

riales, l'administration avait subi un ordre; pour les armes de 1816, elle chercha à s'éclairer et à raviver le souvenir de son passé. Malheureusement MM. Crucy et Debay, très-compétents dans les questions d'art, l'étaient probablement très-peu en fait de blason. Les divergences qui se rencontrent dans les documents que nous venons de parcourir, démontrent qu'on effleura le sujet plutôt que de l'approfondir. Au lieu du jeton de 1770, il eût fallu en consulter de plus anciens. La tradition qui fait remonter les lions à Henri IV est tout à fait inadmissible, attendu que ce prince, qui traita Nantes avec rigueur, lui conservait rancune de sa longue résistance à lui ouvrir ses portes. La garde des remparts nantais, prolongée par la Ligue, était une injure aux yeux du Béarnais. Il n'eût jamais accordée une concession destinée à transformer la rébellion en acte de bons et fidèles sujets. La raison qui détermina le choix de M. de Barante pour la devise, n'a aucune valeur.

Ainsi successivement modifiées, depuis un siècle, les armes de Nantes ont perdu le caractère particulier qu'elles présentent sous Henri IV et Louis XIV. Les meubles, les accessoires de l'écu, déterminés avec méthode, font allusion à la protection des ducs, à la bienveillance de la reine Anne, au titre du pays, à l'ancienneté de la ville, à ses maires. Ils offrent un intérêt semblable à celui qui s'attache aux armes des plus illustres familles, et appartiennent à l'histoire.

Guy le Borgne, d'Hozier, Pol de Courcy, etc..., ont décrit l'écu des armes de Nantes avec plus ou moins de variantes. Il ne sera donc pas inutile, en terminant, d'indiquer les beaux jetons frappés au XVIIe siècle, comme offrant le meilleur type à consulter, et de donner, en termes héraldiques, le texte exact de notre vieux blason.

De gueules au navire équipé d'or, habillé d'hermines, c'est-à-dire *aux voiles d'argent semées d'hermines de sable, voguant sur une mer de sinople, au chef d'argent chargé de cinq hermines de sable* (alias, au chef d'hermines). *L'écu timbré d'une couronne comtale et entouré d'une cordelière.* Devise :

OCULI OMNIUM IN TE SPERANT DOMINE.

S. DE LA NICOLLIÈRE et A. PERTHUIS.

Digitized by Google

A TRAVERS LA SUISSE

A M. L'ABBÉ H. DUBOIS.

V*

DE LUCERNE A MEIRINGEN.

Dimanche, 5 septembre.

Entendu la grand'messe à la cathédrale. Belles orgues; chants assez harmonieux; trois sermons ou lectures, dont une en chaire par un laïque, le tout en allemand, c'est-à-dire en hébreu pour mes ignorantes oreilles. Assistance nombreuse et recueillie. — Si les temples protestants sont trop nus, ce temple catholique pèche par excès contraire : un peuple de statues (et quelles statues!), peintes et dorées sur toutes les coutures; autels également tout dorés et redorés à neuf; c'est riche, brillant, mais, il faut bien l'avouer, d'un goût équivoque et qui me remet en mémoire les basiliques espagnoles de Saint-Sébastien. Rien de remarquable, d'ailleurs, dans l'édifice, au point de vue de l'architecture. Autour de l'église, un cloître-cimetière, mais de beaucoup inférieur au *Campo Santo* de Bâle.

Déjeuné sur le port, à l'ombre des lauriers-rose de l'*Hôtel des Alpes*.

Adieu à Lucerne ! A onze heures et demie, je m'embarque sur le *Saint-Gothard* pour Alpnacht. Je navigue pour la dernière fois sur

* Voir la livraison de février, pp. 143-159.

Digitized by Google

cet incomparable *Vier-Waldstœtter-See*[1] que j'ai essayé de te décrire. A regret je regarde fuir cette ville charmante et son amphithéâtre semi-circulaire. Longtemps encore j'aperçois les flèches jumelles de la cathédrale profilant sur le ciel leurs grêles aiguilles. Un cap que nous doublons achève de me les dérober.

Nous voici dans le golfe d'Alpnacht; — c'est après la branche d'Uri, la plus remarquable en beautés pittoresques.

Ne crains pas que je t'inflige l'ennui d'une description nouvelle. Je serais d'ailleurs fort empêché; je m'aperçois que j'ai épuisé en prodigue imprudent ma provision d'épithètes; et il me reste tant de choses à voir et à peindre! Figure-toi l'embarras d'un paysagiste qui, parti en quête de *vues*, en rencontre dès le début une qui le séduit et le fascine au point qu'il s'attarde à la brosser à grand renfort de toile et de couleurs; si bien que, le tableau fini (si encore il était bon!), sa palette est à sec; un maigre et pâle crayon devra lui suffire pour croquer au passage ce que le reste de sa tournée artistique lui offrira d'intéressant. Cette situation est précisément la mienne. Le feu d'artifice d'adjectifs que je viens de tirer sur le Rigi, va faire, je le crains, singulièrement pâlir par comparaison ce que j'ai à te décrire encore et à te narrer. Tout ce que je puis faire c'est de tâcher d'être le moins possible terne et plat, et, pour ne pas me répéter, de chercher dans le dictionnaire quelque épithète qui n'ait pas encore servi. J'essaierai.

La vallée de Sarnen.

Voici, par exemple, — nous venons de débarquer — une vallée qui, de la base du Pilate au Brünig, d'Alpnacht à Sarnen et de Sarnen à Lungern, s'étend devant nous plantureuse, fertile et riante comme un val de notre Loire; verger long de plusieurs lieues avec ses pommiers, ses poiriers, ses pruniers et ses pêchers chargés de fruits mûrs, ses champs de maïs et de chanvre, rappelant tout à la fois la Normandie et les Pyrénées, — comment m'y prendre pour t'en peindre le frais et gracieux aspect?

Assis sur le devant d'une calèche, dont l'intérieur est bourré

[1] Littéralement *Lac des quatre cantons forestiers* (Lucerne, Uri, Unterwalden et Schwyz).

Digitized by Google

d'Anglais, je vois passer champs, jardins et villages, sur lesquels un soleil d'été fait pleuvoir d'un ciel sans nuages ses gais et chauds rayons. Anglais derrière, Suisses-Allemands à mes côtés, cocher Allemand-Suisse devant : personne à qui parler; je regarde et jouis en silence.

Nous sommes en plein canton d'Unterwalden, c'est-à-dire en pleines légendes patriotiques et religieuses, et par religieuses j'entends catholiques. Car le cœur de la Suisse, le berceau de son indépendance est resté catholique. Fidèles à la religion de leurs ancêtres comme à leur antique patrie, qu'ils délivrèrent, les quatre cantons primitifs semblent avoir emprunté à leurs montagnes leur inébranlable fixité, leur fermeté de granit. Les fils de Tell, de Fürst, de Stauffacher et d'Arnold sont restés ce qu'étaient leurs pères, catholiques aussi dévoués que braves patriotes (où donc ai-je lu que patriotisme et catholicisme sont deux choses inconciliables et qui s'excluent?). Les tyranneaux radicaux de Berne et de Genève l'ont parfois oublié, et mal leur en a pris.

Voici précisément le Melchtal où naquit Arnold, l'un des quatre héros du drame de 1307 et du chef-d'œuvre de Rossini. Et voici, au-dessus de Sarnen, le Landenberg où perchait, comme un oiseau de proie, le bailli autrichien Beringen, le Gessler de l'Unterwalden, que chassa Arnold en 1308. A quelques lieues d'ici, au bourg de Stans, se voit encore la maison d'un autre Arnold, de Winkelried, le héros de la bataille de Sempach. La bourgade de Sachseln que nous traversons, fut la patrie et garde précieusement le tombeau de Nicolas de Flüh, le célèbre et saint ermite du Ranft, qui, en 1481, par le seul ascendant de sa parole et de sa vertu, sauva son pays d'une guerre civile que faillirent amener à la fois le partage des dépouilles de Charles le Téméraire et l'entrée de Soleure et de Fribourg dans la confédération.

Mais j'oublie qu'ici encore je rencontre la Critique, laquelle vient de reléguer dans les vaines régions du *mythe*, Beringen de Landenberg et Arnold de Melchtal, en compagnie de Gessler et de son bonnet, de Tell et de son arc. Rendons toutefois justice à la discrétion de la savante en *us* : elle veut bien encore faire grâce à Arnold de Winkelried et à la bataille de Sempach, ainsi qu'à Nicolas

Digitized by Google

de Flüh, et leur reconnaître quelque réalité historique. Ce n'est, je pense, que partie remise. En attendant, jouissons du moins de ces noms et de ces faits, tant que la terrible pédante ne les aura pas réduits en poudre avec le reste dans le creuset de sa chimie.

Si, au lieu de s'enfermer au fond d'un cabinet pour éplucher de gothiques grimoires, la Critique voyait ce que je vois, elle serait plus indulgente, j'en suis sûr, pour ces charmantes fleurs de l'histoire qu'on appelle les légendes et qui, d'ailleurs, le plus souvent cachent un fond réel sous leurs broderies imaginaires.

Pour ma part, en parcourant ce pays enchanté, je me sens disposé à croire tous les merveilleux récits dont il est comme peuplé et qui, la Critique aura beau faire, ajouteront toujours leur poésie à son charme, et font désormais partie intégrante de son histoire.

Ces montagnes austères, aux flancs pelés et nus ou vêtus de noires forêts de pins; cette vallée riante et verte qu'elles encadrent, n'est-ce pas là un théâtre disposé à souhait pour la légende, un décor tout fait pour le drame en même temps que pour l'idylle? Si les unes vous parlent héroïsme et combats, l'autre vous fait rêver de vie pastorale, de bonheur calme et doux. Et c'est là, en effet, toute l'histoire de la Suisse sous son double aspect.

Laboureur et berger, le Suisse n'a été un héros qu'à son corps défendant. La charrue d'une main, la pique de l'autre, ce peuple de Cincinnatus a dû, pendant des siècles, défendre le sol de sa patrie contre l'étranger et l'âpre nature qui le lui disputaient à l'envi. Aussi combien il y tient, à ce coin de terre qu'il a si chèrement payé de ses sueurs et de son sang! Cette race forte et simple, qui rappelle de si près notre race armoricaine, ne s'est jamais armée que pour repousser un agresseur ou chasser un tyran. Jamais de son sein ne sortit un de ces fléaux qui s'appellent des conquérants; ses annales sont pures de ces brigandages fameux que l'on décore du nom de conquêtes. Tous ses héros sont des patriotes, à la gloire pure, touchante et poétique; et si, de temps à autre, elle vit un État nouveau venir accroître le nombre de ses cantons, elle ne dut ces humbles conquêtes qu'à la pacifique contagion de la liberté.

Le joli lac de Sarnen, que nous côtoyons par une ombreuse allée de parc anglais, vient fort à propos couper court à mes spéculations

Digitized by Google

historico-politiques. D'un vert bleuâtre, sa nappe est longue d'une lieue et demie, profonde de près de 300 pieds et élevée de plus de 1,500 au-dessus du niveau de la mer. — Une heure plus loin, autre lac, celui de Lungern, mais aux trois quarts desséché au moyen d'un canal souterrain creusé à grands frais jusqu'au lac inférieur de Sarnen, dans lequel se déversent ses eaux. Dans l'ancien lit du lac, un village éparpille ses châlets.

Le Brünig.

Cependant la route suit une pente de plus en plus ascendante et raide. Notre attelage marche au pas, suant et soufflant. Des fillettes du village voisin profitent de ce répit pour nous offrir des fruits et du lait, pendant que trois autres, de leurs voix fraîches et justes, nous régalent en *trio* d'un concert en plein vent, harmonieux vraiment et d'une saveur tout alpestre.

A mesure que nous montons, le paysage s'étend. De ce point, nous embrassons d'un regard la vallée que nous venons de parcourir jusqu'au Pilate, dont la tête décharnée ne cesse depuis ce matin de nous poursuivre, comme un spectre importun. Champs, jardins, vergers, villages, lacs, prairies, se succédant à perte de vue et ondulant mollement dans leur cadre de montagnes, sous les rayons dorés du soleil déclinant : le ravissant coup d'œil! Trois ans plus tôt, aux Pyrénées, j'avais beaucoup admiré le val d'Ossau, aperçu des hauteurs des Eaux-Bonnes. Le panorama est fort beau, en effet, mais celui-ci l'emporte en ampleur et en variété.

C'est que nous arrivons au col du Brünig, chanté par Topffer, l'un des passages de la Suisse les plus justement vantés.

Dédale sauvage et charmant de montagnes et de forêts; bois de pins à droite, à gauche, sous vos pieds, au-dessus de votre tête; route sinueuse, montant, descendant, remontant, ici se glissant sous le couvert d'épais ombrages, là taillée dans le roc vif et suspendue sur l'abîme; vieille et rustique chapelle aux murs noircis; arbres et rochers couverts de la blanche lèpre du lichen; prairies vêtues du velours de la mousse et du gazon; derrière vous, l'édénien panorama de la vallée de Sarnen; devant vous, les pics chenus de l'Oberland qui commencent à vous montrer leurs sommets couronnés de glace et de neige, — l'hiver en face du printemps : — impossible d'imagi-

Digitized by Google

ner un site d'nn romantisme plns achevé! Weber n'aurait pu rêver mieux pour son *Freyschütz*. L'oreille se tend instinctivement et écoute, comme si l'écho allait lui apporter le son étouffé du cor enchanté d'Oberon...: elle n'entend que le concert des torrents et des cascades, et le bruissement du vent dans la cime des pins, si étrangement semblable à l'éternelle plainte de la mer sur le sable des grèves...

Du sommet du col, notre attelage tombe et se précipite plutôt qu'il ne descend, par une suite de rampes escarpées se succédant en zigzags sans fin : tournoyant labyrinthe d'où notre vue plonge bientôt sur la vallée du Hasli, que sillonne l'Aar comme un sinueux ruban d'argent. Laissant à droite la route de Brienz, nous obliquons à gauche, au galop de nos maigres et agiles chevaux, et nous continuons notre course vertigineuse vers Meiringen. Nous étions donc montés bien haut, pour descendre de ce train et si longtemps!

Quand nous arrivons à Meiringen, la nuit est venue. J'arrête une chambre à l'hôtel de la *Couronne (Krœhn)* — en ce pays républicain, les *hôtels de la Couronne* sont innombrables — et je m'en vais errer dans le village et aux environs.

Le Fœhn.

Je n'ai pas fait dix pas que je me sens le visage fouetté par un vent violent et chaud, qui semble s'échapper de la gueule d'un four... Je reconnais le *fœhn!* le *fœhn* que je ne connaissais encore que de réputation et par les livres. J'aurais voulu absorber toute sa tiède haleine, tant il m'intéressait et bien qu'il me fît craindre de la pluie pour le lendemain, — pronostic qui ne s'est que trop fidèlement réalisé, ainsi que tu le verras.

Le *fœhn* n'est, en effet, rien moins que l'un des rouages, et non des moins importants, de la grande machine terrestre. C'est ce vent providentiel qui, concurremment avec le soleil, provoque la fonte annnuelle des neiges et des glaces, et, par suite, l'alimentation de nos rivières et de nos fleuves.

C'est lui qui, au printemps, donne, dans le massif alpin, le signal du réveil de la nature. Au passage de son souffle vivifiant, la terre secoue son blanc linceul hivernal et sort de sa longue torpeur; le gazon verdoie et les fleurs s'épanouissent. Telle est l'élévation de

Digitized by Google

sa température, qu'on l'a vu fondre jusqu'à trois et quatre pieds d'épaisseur de neige en vingt-quatre heures! — « il mange la neige, » dit un proverbe local. Mais les agents de la nature sont redoutables dans leur puissance aveugle et inconsciente, il faut parfois payer chèrement leurs bienfaits. Telle est quelquefois la violence du *fœhn,* surtout s'il rencontre une vallée s'étendant dans le sens de son cours (du sud au nord), qu'il dessèche tout et abat arbres et maisons. En 1861, il renversa en partie la ville de Glaris et provoqua un incendie qui la réduisit en cendres. Aussi est-il ordonné d'éteindre tous les feux quand il souffle.

D'où vient-il? On ne sait au juste. J'avais lu que le *fœhn* (le *favonius* des Latins) devait n'être autre chose que le prolongement du *simoûn* africain, la brûlante et desséchante haleine de la fournaise sâh'rienne, dont le *sirocco* italien et le *solano* espagnol sont également regardés comme des dérivés, le *fœhn* lui-même n'étant que l'un de ces deux vents prolongé. J'avoue que cette opinion me semblait fort satisfaisante et plausible. Mais voici que M. Dove la rejette, en se fondant sur ce que la rotation terrestre imprimerait une autre inclinaison au prolongement du simoûn. Je me garderai d'oser combattre l'objection de l'éminent météorologiste prussien; pourtant, à mon humble avis, la rotation du globe devrait précisément avoir pour effet de faire dévier vers les Alpes, sinon le *sirocco* italien, du moins le *solano* d'Espagne, en vertu de cette loi suivant laquelle tout courant, liquide ou gazeux, tout corps mobile, trains de chemin de fer, boulets de canon ou balles de fusil, inclinent vers leur droite dans notre hémisphère et vers leur gauche dans l'hémisphère austral. Une autre objection, mieux fondée à mon sens, apportée par le célèbre physicien berlinois contre l'hypothèse de l'origine africaine du vent en question, c'est que des montagnes autres que les Alpes, le Caucase, par exemple, ont aussi leur *fœhn*, lequel semble ne pouvoir provenir du Sâh'ra ou d'un désert analogue. Si M. Dove avait raison, je ne verrais guère d'autre moyen d'expliquer le *fœhn* qu'en le supposant produit par une dérivation descendante du contre-alizé du nord.

Mais je m'aperçois que je *pédantise* ni plus ni moins qu'un doc-

Digitized by Google

teur à lunettes de Tubingue ou Gœttingue. C'est la faute du *fœhn* qui s'avise de me souffler ainsi à la face. Je m'étais pourtant bien promis de me borner à voir et à décrire, en laissant de côté les points scientifiques qui viendraient à surgir, et dont l'exposé et surtout la discussion m'entraîneraient beaucoup trop loin. Ailleurs et une autre fois, je me permettrai peut-être d'aborder ces questions.

Je ne te parlerai même pas de l'hypothèse suivant laquelle le *fœhn* serait né de l'asséchement de la vaste méditerranée africaine, devenue depuis le Sâh'ra, et aurait été le principal agent de la fonte de ces glaciers immenses que l'on suppose avoir recouvert une partie de l'Europe à l'époque dite *glaciaire :* hypothèse qui tombe, en partie du moins, si l'objection de Dove est fondée.

Allons plutôt dîner, et d'une viande moins creuse que la science.

A table d'hôte, je retrouve l'un de mes Parisiens du Rigi, avec quatre jeunes Belges, qu'il a raccolés en route. Je puis enfin délier ma langue ! Depuis une longue journée qu'elle est muette, je craignais sérieusement qu'elle ne fût paralysée. Dieu merci, il n'en est rien, et je puis me venger tout à mon aise de mon mutisme forcé. Le *yes* et le *ia* ont des charmes que je ne nie point, mais n'entendre que cela du matin au soir, on s'en lasse, et le moindre *oui* vous sonne à l'oreille comme une musique.

Nous sortons pour voir l'illumination, aux feux du Bengale, de la chute inférieure du Reichenbach (un spectacle qui en vaut un autre), et nous rentrons nous coucher. Je t'écris pour te dire que je suis encore de ce monde, et je m'endors au bruit de trois cascades qui, de ma fenêtre, se détachent vaguement dans la nuit. A demain.

VI.

LE REICHENBACH ET LE ROSENLAUI.

6 septembre. — Le Reichenbach.

Levé à six heures. Mon Parisien, mes jeunes Belges et moi, nous voilà partis, eux à cheval, moi à pied. Il s'agit de remonter de chute en chute la cascade du Reichenbach, jusqu'au glacier de Rosenlaui, d'où tombe un de ses affluents.

Digitized by Google

Plus libre de mes mouvements, — n'ayant que mes jambes pour monture, — je grimpe seul le long du torrent, à travers taillis, champs et prairies.

Caverneux abîmes se succédant en gradins inégaux et heurtés, sur une échelle quasi perpendiculaire de 1,500 à 2,000 pieds ; au fond, un torrent en furie qui court, tombe et retombe, poudroie et fume, mugit, rugit et tonne. Un vertige pour les oreilles et les yeux. Voilà le Reichenbach.

C'est une succession de cinq cataractes, dont la plus belle est celle dite *supérieure*, au-dessus du hameau de *Schwœndi* — (j'aperçois, en passant, par la porte entr'ouverte d'une étable, un chamois vivant; j'examine curieusement ses jambes fines et nerveuses, son pied menu qui tant de fois s'est joué au bord des plus effrayants précipices, sa jolie tête timidement farouche, où étincellent deux yeux fauves qui semblent encore refléter les neiges et les glaciers; ses deux cornes noires et luisantes, plantées toutes droites et recourbées à la pointe).

D'un bond, d'un seul bloc, par une étroite fente du granit, le torrent se précipite, d'une hauteur de 200 pieds. Cylindrique au sommet, s'évasant plus bas en éventail, l'ouragan liquide tombe avec le fracas de la foudre et, sous la pression élastique de ses molécules, rebondit à la moitié de sa hauteur. — Bouquet d'artifice renversé, avec ses mille fusées blanches, qui éclatent, se brisent, se croisent, se jouent et s'abîment dans un nuage de vapeurs fumantes ; — Alhambra fantastique, aux formes sans cesse changeantes et mobiles, avec ses colonnades emmêlées, ses voûtes de cristal, ses arcades mauresques, ses arabesques infinies, aussitôt détruites que créées, par le caprice, ce semble, de quelque fée... : c'est quelque chose de cela, sans être cela encore... Un furtif rayon de soleil vient à se glisser dans cet argent fondu et le transperce d'une écharpe d'or, que la décomposition de la lumière change aussitôt en un pâle arc-en-ciel...

De la chute supérieure, nous nous élevons d'étage en étage jusqu'à la vallée (une vallée située à 3 ou 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer) qui doit nous conduire au Rosenlaui. Le Reichen-

Digitized by Google

bach, dont nous ne cesserons de remonter le cours, nous guide, toujours grondant, toujours furieux, roulant dans ses eaux fangeuses d'énormes galets et des cadavres de pins déracinés. A droite, hautes murailles perpendiculaires de granit, qui nous renvoient en échos retentissants la puissante voix de l'*alpenhorn* (corne des Alpes), un instrument *sui generis* que je te décrirai plus loin et dont s'escrime un montagnard à grand renfort de poumons. Cascades et cascatelles : l'une d'elles, à cause de sa longueur et de sa ténuité, a reçu le nom expressif de *Seilbach,* comme qui dirait *la Corde qui tombe...* Bois de pins... un village... petite et verte plaine, avec châlets épars...

Tout à coup, par une éclaircie, apparaît le glacier s'épanouissant dans le ciel comme une fleur de pourpre et d'azur.

Après deux heures de marche, voici enfin le hameau de Rosenlaui, ou plutôt l'hôtel du *Steinbok* (Capricorne), qui le compose à peu près à lui seul: Frugal déjeuner. Mes compagnons de route continuent leur chemin vers la grande Scheideck et Grindelwald, et je monte seul au glacier : une grande demi-heure d'ascension.

Glacier de Rosenlaui.

Autrefois le glacier était beaucoup plus rapproché du village; il a reculé de plusieurs centaines de mètres, en vertu du mouvement périodique d'oscillation dont semblent animés les glaciers de la Suisse et dont je me réserve de te dire un mot quand nous serons à Grindelwald, où j'ai pu constater *de visu* le phénomène à deux ans d'intervalle. Aujourd'hui, il faut aller chercher le front du glacier loin et haut, par une rampe abrupte, dont une section ne peut être gravie qu'au moyen d'échelles superposées.

Poétique et charmant comme son nom, le glacier de Rosenlaui est célèbre par sa pureté, sa transparence et sa teinte azurée. C'est le plus joli et le plus bleu de la Suisse.

Regarde plutôt, et entre avec moi dans cette grotte taillée en plein glacier, où vient de nous précéder toute une troupe de touristes anglais et allemands :

La ravissante féerie ! Glace sous nos pieds, glace sur notre tête, glace à droite et à gauche, glace partout, et quelle glace ! Du cristal

Digitized by Google

et du saphir fondus ensemble. Voûtes et murailles transparentes, tamisant une lumière opaline et nacrée... Cela n'a rien de terrestre et vous fait rêver de tout ce que votre imagination a jamais pu concevoir de doux et de pur; cela tient du charme et du mystère, et vous rappelle ces contes extra-naturels qui ont bercé votre enfance; vous vous surprenez cherchant des yeux la fée qui habite ce palais enchanté...

Je laisse partir Allemands et Anglais pour songer tout à mon aise, et je reste longtemps seul, me promenant dans cette grotte élyséenne, ne me lassant pas d'admirer cette pureté idéale, cette diaphanéité cristalline, ce bloc de lapis dans le sein duquel je suis enfermé et je marche, ces parois translucides dont mon bâton ferré peut à peine entamer la dureté de granit et toutes constellées de bulles d'air, emprisonnées là depuis un siècle peut-être, diamants enchâssés dans l'opale; ces gouttes d'eau, perles liquides suspendues à la voûte ou tombant avec un bruit harmonieux dans de petits bassins de glace. J'ai plaisir à puiser dans le creux de ma main et à porter à mes lèvres cette eau vraiment vierge, fille de la neige et du soleil, et dont rien encore n'a terni la native limpidité. Au fond de la grotte, la voûte s'exhausse en crevasses profondes, d'où glissent de minuscules cascatelles qui à toute cette grâce ajoutent leur bruissement musical.

J'allais sortir, lorsque, pour comble d'enchantement, le soleil, jusque-là resté voilé, darde soudain une gerbe de rayons dans l'axe même du tunnel. Sous la baguette du magicien, cristal, opale et saphir miroitent et flamboient; c'est un indescriptible mélange d'azur et d'or; la grotte entière s'illumine comme de multiples arcs-en-ciel. Ce n'est qu'un éclair. Un nuage passe : or et arcs-en-ciel s'éteignent, il ne reste que l'azur.

— M'en irai-je sans voir le glacier dans son ensemble? Être venu si loin pour n'en voir que le front terminal, étranglé encore entre deux rochers... D'ordinaire, les touristes s'en contentent. J'en veux voir davantage : montons plus haut.

Monter est bientôt dit. L'horrible ascension ! Imagine une pente rapide, raide, longue surtout, et qui, pis est, toute recouverte

Digitized by Google

d'une épaisse couche de galets et de cailloux roulés par les avalanches et qui me roulent à leur tour. Trois pas en avant, deux en arrière, je glisse, je tombe, je sue, je souffle... La montagne semble fuir; je n'arriverai jamais... A deux reprises, je m'arrête découragé m'arcboutant sur mon bâton ferré (sans lui je dégringolerais, autre caillou, sur la pente, et m'en irais rouler je ne sais où, probablement dans le torrent du Weissenbach que j'entends gronder sous mes pieds). Prenant mon courage et mon bâton à deux mains, j'essaie de nouveau; je me glisse le long de la base du Wellhorn, je saute d'une pierre à l'autre dans le lit desséché d'un torrent... Après une heure d'efforts, suant, essoufflé, j'atteins enfin la crête d'un contre-fort d'où je domine la partie inférieure du glacier. Tapi dans un creux de roc qui me protége mal contre le froid vif qu'il fait à ces hauteurs, je regarde.

Large d'une demi-lieue, long d'une lieu et demie, le fleuve glacé descend, sur un plan inégalement incliné, depuis la mer de glace supérieure, sa source, jusqu'à sa partie terminale, d'où je viens. Mon regard embrasse l'ensemble de son cours. Et quel cours tourmenté !

Pics, aiguilles, pyramides, obélisques, menhirs, arcs, portiques à jour, crevasses, monticules : comment te peindre cette variété de formes, qui me rappellent ces fantastiques *ice-bergs* décrits par les navigateurs dans les mers boréales? Gigantesque cascade aux flots figés; armée de titans, précipités en désordre, les uns gisants, les autres penchés ou debout; ruines colossales de quelque invraisemblable édifice de saphir et d'albâtre... : à quoi comparer ce chaos de blocs écroulés? Et tout cela d'un bleu dont les nuances varient de l'indigo crû à l'opale.

Seul, entre ciel et terre, dans la région des nuages et des glaciers, je rêve longtemps..... J'assiste par la pensée à cette succession de phénomènes qui constitue la formation et la naissance des fleuves, phénomènes intéressants entre tous ceux de la physique terrestre, et dont les derniers s'opèrent sous mes yeux.

Une goutte d'eau est pompée par le soleil dans quelque mer lointaine. Atome de vapeur, je la suis des yeux, emportée par les vents

Digitized by Google

de latitude en latitude, jusque sur les Alpes, où, solidifiée par le froid, elle tombe en flocon de neige. Je vois le flocon fondre à la chaleur du soleil ou du *fœhn*, puis, regelé par le rayonnement nocturne, se liquéfier encore et, par une série de *gels*, de dégels et de *regels*, se transformer en *névé* et de *névé* en glace. Perdu dans la masse de la mer glacée, redevenu atome d'un autre océan, le flocon s'en échappera quelque jour (après des siècles peut-être), et, emporté dans le courant de quelque glacier, glissera avec lui le long d'une pente par un mouvement insensible (de vingt à quarante centimètres par vingt-quatre heures). Un jour, après un voyage long de quelques kilomètres, mais d'une durée de trente, quarante ou cinquante ans, l'atome, fondu de nouveau par le soleil, est rendu à la liberté, dégagé enfin de sa prison de glace. Je le vois tomber dans le torrent du Weissenbach que j'entends d'ici s'échapper en bouillonnant des flancs caverneux du glacier. Du Weissenbach au Reichenbach, du Reichenbach à l'Aar, de l'Aar au Rhin, du Rhin à la mer du Nord, — quelques jours (si les lacs de Brienz et de Thun ne l'arrêtent pas en chemin) lui suffiront pour retourner à l'Océan, d'où il sortit, il y a si longtemps....

Et c'est là à peu près tout le mécanisme de l'irrigation de notre globe, c'est-à-dire de sa vie. Goutte d'eau, atome vaporeux, flocon de neige, molécule de glace redevenue goutte d'eau, — cette série circulaire de métamorphoses résume, avec les vents pour véhicules, tout ce merveilleux et providentiel phénomène. Les glaciers sont les réservoirs des fleuves. Sans montagnes, pas de glaciers; sans glaciers, pas de fleuves permanents qui fertilisent la terre, mais seulement des torrents qui la ravagent, éphémères comme les pluies. De l'Océan au glacier et du glacier à l'Océan, c'est un incessant échange de molécules tour à tour liquides, gazeuses, solides et liquides encore; et cet échange d'atomes constitue l'une des principales harmonies de la création. Sans lui et sans les pluies, qui le complètent, notre planète, stérile et sans vie, errerait comme un cadavre dans l'espace.

Le glacier de Rosenlaui alimente, ai-je dit, l'une des sources secondaires du Rhin. Non loin d'ici, à quelques lieues, les trois

Digitized by Google

grands fleuves de l'Europe, le Danube, le Rhin et le Rhône, s'échappent des glaciers du massif du Saint-Gothard, en divergeant vers trois mers différentes et trois points cardinaux.

Tout en rêvant à ces choses, et comme fasciné, je continue à contempler le torrent figé qui, semblable à un gigantesque serpent aux rugueuses écailles, se tord et se déchire à mes pieds, sous la double pression de sa pente et de sa propre masse. Je l'entends gronder et comme se plaindre, quand vient à glisser un bloc au fond de quelque crevasse béante. De temps en temps, de la partie supérieure, où le glacier est coupé en deux par un ressaut du roc, une masse plus grosse, perdant l'équilibre, tombe comme une avalanche : éclatant tout à coup dans le silence de ces hautes régions, le bruit prend alors les proportions d'une canonnade, qui s'en va se répercutant d'écho en écho, s'enflant, diminuant, pour s'enfler encore, s'atténuer peu à peu et mourir.

Tonnerre des avalanches, en haut ; mugissement sourd et continu des torrents, en bas ; — nuages de plus en plus fréquents et épais, qui m'enveloppent en passant de leurs intermittentes et froides ténèbres ; — cette mer de glace étincelant dans le ciel comme un amas de diamants ; — ce glacier qui en descend, si pur et si bleu, qu'on l'a dit fait « de la candeur des anges et de la chasteté des vierges » ; — ce pic du Wellhorn et cet autre si poétiquement et si bien nommé *Engel-hœrner (Pic des Anges !)*, qui le dominent à droite et à gauche, et l'encadrent, gardiens de cet incomparable écrin de pierreries, dragons géants bien autrement imposants de taille que le Fafnir du *Niebelungenlied ;* — et moi, être chétif, mais seul vivant et pensant, suspendu, au milieu de tout cela, sur un étroit rocher..... Je plaindrais celui qui, à ma place, ne se sentirait ému de la solennelle majesté d'un tel ensemble !...

— Je descends, ou plutôt je roule, plus vite que je ne voudrais. Dieu merci ! me voilà revenu en bas, intact, sans cou rompu, sans jambe ni bras cassé..... Une cabane, où je me rafraîchis. Les montagnards qui l'habitent, me montrent jusqu'où s'étendait le glacier, il y a à peine vingt ans. Avec ces dimensions, le front du glacier devait être d'une admirable beauté. Suivant la classique

Digitized by Google

habitude des touristes, je fais graver au fer rouge sur mon bâton ferré le nom du *Rosenlauwigletscher,* un nom que je n'oublierai plus et qui va s'ajouter à ceux qui enguirlandent déjà mon fidèle compagnon de voyage, auquel je viens de devoir, sinon la vie, du moins l'intégrité de mes membres.

Pendant que je philosophais là-haut, les vapeurs d'eau dont les nuages étaient gonflés, se condensaient peu à peu, et si bien que voici la pluie. Pendant les deux heures du retour, elle ne cesse de me tomber sur le dos, fine, mais persistante, acharnée. Pour m'en garantir, j'avais pour tout parapluie mon bâton..... Si tu m'avais vu passer, tu aurais ri de mon air déconfit et piteux. — J'arrive enfin à l'hôtel, trempé de sueur et d'eau, transformé en gouttière, ni plus ni moins que si j'avais pris une douche sous une des cascades du Reichenbach. Je me change du faux-col aux bottines, je dîne de grand appétit, me couche et m'endors comme un plomb, fatigué, rompu, mais satisfait, les yeux pleins des reflets azurés des glaciers, l'oreille bercée par le *trio* des cascades voisines, que la voix lointaine du Reichenbach accompagnait de sa basse continue.....

LUCIEN DUBOIS.

(La suite à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

LE TERME ÉCHU

COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES :

ALBERT, peintre, 24 ans.
COGNASSIER, propriétaire, 55 ans.
FOUINEAU, brocanteur, 50 ans.
JEANNE, mère d'Albert, 45 ans.
ESTELLE, fille de Cognassier, 20 ans.
UN CONCIERGE.

La scène se passe à Paris, de nos jours.

Le théâtre représente l'atelier d'un peintre, dans une mansarde. — Porte au fond, porte latérale, à gauche. — Du même côté, au second plan, un poêle et une table en bois blanc, sur laquelle il y a une écritoire, une plume et quelques feuilles de papier. — De l'autre côté, un chevalet, dressé. — Çà et là, des bustes en plâtre, des statuettes, des ébauches. — Tout, dans cet intérieur, doit annoncer la misère. — Au lever du rideau, Albert, assis, travaille à un tableau, placé sur le chevalet. — — Fouineau le regarde, à cheval sur une chaise.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALBERT, FOUINEAU.

FOUINEAU, *lorgnant le tableau.*

L'œil, au premier regard, du sujet se pénètre :
Jeune fille, émiettant, au bord de sa fenêtre,
Du pain pour les oiseaux...

(*Ricanant.*)

Sujet... de charité.

ALBERT.

Ce n'est pas vous jamais qui l'eussiez inventé.

Digitized by Google

FOUINEAU.

Est-ce qu'il m'eût fallu des efforts de génie ?

ALBERT.

Un bon cœur.

FOUINEAU.

Vantez-vous... Mais c'est votre manie...

ALBERT.

Si vous ne mentiez pas, j'aurais grand tort.

FOUINEAU.

Pourquoi ?

ALBERT.

Dans ce tableau l'idée est d'un autre que moi.

FOUINEAU.

Et si je vous priais d'éclaircir ce mystère ?

ALBERT.

Vous parleriez pour rien.

FOUINEAU.

Alors, mieux vaut se taire.

(Se levant et repoussant la chaise.)

Vous aurez achevé cette toile aujourd'hui ?

ALBERT.

Sans doute.

FOUINEAU.

Je pourrai venir la chercher ?

ALBERT.

Oui.

FOUINEAU.

A quelle heure ?

ALBERT.

Ma porte est constamment ouverte.

FOUINEAU.

Après mon déjeuner ?

ALBERT.

Vous déjeunez, vous ?

FOUINEAU.

Certe !

Et vous ?

ALBERT.

Pas tous les jours.

Digitized by Google

FOUINEAU.

Vous n'en dînez que mieux.

ALBERT.

Quand je dîne !

FOUINEAU.

A votre âge...

ALBERT.

On a faim, jeune ou vieux.

FOUINEAU, *ricanant.*

Rien n'est plus complaisant qu'un estomac d'artiste.

ALBERT, *se levant.*

Le mot est vrai, monsieur Fouineau... mais il est triste...

(*Prenant le bras de Fouineau et le secouant avec colère.*)

Et, surtout, il sied mal à vous, cancres maudits,
Brocanteurs, qui guettez, au seuil de nos taudis,
L'heure où notre dent, prête à mâcher des couleuvres,
Pour un morceau de pain vous livrera nos œuvres,
Il sied très-mal à vous de plaisanter la faim...
C'est notre estomac creux qui fait le vôtre plein...
Songez-y !

FOUINEAU.

Pour un mot, que j'ai dit sans malice,
Votre regard flamboie et votre front se plisse...
Vous vous fâchez tout rouge... et contre moi?

ALBERT, *retournant à son chevalet et travaillant.*

J'ai tort.

FOUINEAU.

Je risque mon argent sur vos toiles...

ALBERT.

D'accord.

FOUINEAU.

Vous les payant bien cher, pourrais-je les revendre
A bénéfice ?

ALBERT.

Non.

FOUINEAU.

Il est bon de défendre
Son capital...

Digitized by Google

ALBERT.

Parbleu !

FOUINEAU.

L'artiste a de l'orgueil ;
De son gousset garni je redoute l'accueil ;
C'est quand il est à sec seulement que j'arrive...
(*Albert lance à Fouineau un regard d'indignation.*)
Ah ! pour être marchand il faut bien que l'on vive !
Je fais mon métier...

ALBERT.

Oui, mon cher monsieur Fouineau ;
Et le métier du loup c'est d'étrangler l'agneau.

FOUINEAU, *sur un ton de bonhomie.*

Un ingrat, vous aussi ?... Mais le monde en fourmille !

ALBERT, *vivement.*

Vous m'avez obligé ?

FOUINEAU.

Votre *Sainte Famille*,
Qui figure au Salon, depuis huit jours ?...

ALBERT.

Eh ! bien ?

FOUINEAU.

Je vous l'avais d'avance achetée...

ALBERT.

Oui, pour rien.

FOUINEAU.

Pour rien votre tableau ?... Quatre cents francs !

ALBERT.

Vieux ladre !
La toile, les couleurs, les modèles, le cadre,
M'avaient coûté plus cher...

FOUINEAU.

Eh ! je ne dis pas non...
Mais que m'importe à moi ? vous n'avez pas un nom.
Si belle qu'elle soit, que voulez-vous que vaille
Une toile signée : Albert de Blanchecaille ?
Qui vous connaît ? De vous parle-t-on dans Paris ?

Digitized by Google

Soyez célèbre... Après vous ferez votre prix
Vous-même.

ALBERT.

En attendant ?

FOUINEAU.

On s'arme de courage...

ALBERT.

On meurt de faim...

FOUINEAU.

Non pas... on s'acharne à l'ouvrage ;
On force ses pinceaux à conquérir un nom ;
Et, quand on le possède, on vit sur le renom,
Grassement, longuement...

ALBERT, *appuyé au poêle, tristement.*

La gloire et la fortune !

FOUINEAU.

Ça peut venir un jour...

ALBERT, *accablé.*

Ou l'autre !

FOUINEAU.

Sans rancune.
(*Sortant.*)
Je déjeune... et je suis ici...
(*Il sort.*)

SCÈNE II.

ALBERT, *seul, regardant sortir Fouineau.*

Cet homme-là
M'assassine... Il est donc méchant ? Non... Et voilà
L'horrible ! — Doux et calme, il saigne la misère...
Un bourreau peut bien être ou bon fils ou bon père...
(*Allant au chevalet et prenant ses pinceaux avec colère.*)
Ah ! pinceaux de malheur, quels destins ennemis,
Pour ma damnation dans mes doigts vous ont mis ?
(*Une pause.*)
Encor, si j'étais seul à souffrir de ma vie,
Je dirais : « Insensé, pourquoi l'as-tu suivie
La route où l'art planta sa croix ? Ne te plains pas !... »

Digitized by Google

Mais ma mère a voulu s'attacher à mes pas;
Mon sort devient le sien et je gémis pour elle...
(S'asseyant.)
Une misère à deux n'en est que plus cruelle...
Et cette épreuve-là, quand doit-elle finir?...
(Travaillant.)
A ta chaîne, forçat... Fouineau va revenir...
(Interrompant son travail, avec un gros soupir.)
Et mon terme est échu depuis hier...
(Peignant.)
Le cuistre
L'aura senti, sans doute... Il a le flair sinistre,
Ce brocanteur d'enfer...
(Se levant et se reculant pour juger de l'effet de son travail.)
Qu'il vienne!... Il peut compter
Qu'à son cupide argent je saurai disputer
(Regardant le tableau avec passion.)
Cette œuvre dont un ange a conçu la pensée,
Et que mon cœur bien plus que ma main a tracée...
(Se retournant et voyant entrer Jeanne par la porte du fond.)
Ma mère!
(Jeanne dépose sur le poêle un petit panier.)

SCÈNE III.

JEANNE, ALBERT.

JEANNE.

Je t'ai bien fait attendre... Tu dois
Avoir faim?

ALBERT, *dissimulant.*

Mon Dieu, non...

JEANNE.

Il faut manger... Les doigts
S'agitent mollement, quand l'estomac est vide...
(Elle indique le panier.)

ALBERT, *se levant.*

Manger, ou ne pas vivre... Ah! c'est un tour perfide
Qu'en nous créant le ciel nous joua! —

Digitized by Google

JEANNE.

Paix au ciel!
J'apporte à déjeuner, voilà l'essentiel.

ALBERT, *regardant sa mère avec tendresse.*

Mais vous brodiez encor cette nuit à quatre heures!

JEANNE.

Bah! les nuits de travail sont pour moi les meilleures.
(*Montrant le panier.*)
Et la preuve en est là.

ALBERT, *ouvrant le panier.*

Du veau froid, du dessert;
Un vrai festin de roi...

JEANNE, *joyeuse.*

Tu vois à quoi ça sert
De veiller un peu tard...
(*En souriant.*)
Pourtant, Monsieur me gronde.

ALBERT, *prenant les mains de sa mère.*

Ah! c'est que je vous aime, et plus que tout au monde,
Ma mère! et que je vois d'un œil épouvanté
Ces longs travaux de nuit miner votre santé...

JEANNE.

Qu'est-ce que tu dis là? Je me porte à merveille...
Mais ton pinceau dort-il, quand mon aiguille veille?
L'exemple vient de toi... Que me reproches-tu?...

ALBERT, *embrassant sa mère.*

De trop me chérir!

JEANNE.

Bah! C'est la moindre vertu
D'une mère.
(*Mettant le panier dans les mains d'Albert.*)
Va donc déjeuner.

ALBERT, *prenant le panier.*

Et vous même?

JEANNE.

Trop tard.

Digitized by Google

ALBERT, *étonné.*

Ah!

JEANNE.

La lingère est d'une grâce extrême
Pour moi. Je l'ai trouvée à table... Elle m'a fait
Prendre du chocolat... et le sien est parfait...
(*A part.*)
C'est faux; mais mon Albert mangera davantage...

ALBERT, *mécontent.*

Vous ne me mentez point?

JEANNE, *poussant Albert vers la porte latérale.*

Va donc... bel avantage
Que j'aurais à mentir! —
(*Albert sort.*)

SCÈNE IV.

JEANNE, *seule, suivant Albert des yeux.*

Pauvre enfant! celui-là
Méritait d'être heureux... et, pour sa part, il a
La misère...
(*Prenant sur une chaise un gilet d'Albert et le raccommodant, — assise.*)
Il est vrai qu'aujourd'hui c'est la lutte..!
Albert peut vaincre... L'art, dans le présent, recrute,
Parmi les indigents, des rois pour l'avenir...
Mon fils ne peut-il pas au sommet parvenir?
Albert a du génie...
(*Indiquant le gilet qu'elle raccommode.*)
Et des habits en frange!
Qu'il doit souffrir, — dehors! Et l'on dit : « C'est étrange;
» Il sort peu! »... S'il allait rencontrer par hasard
Celle...
(*Laissant échapper le gilet de sa main.*)
Malheureux fils! Croit-il que mon regard
N'a pas lu dans son cœur?... Je sais celle qu'il aime.
L'amour qu'il eût voulu se cacher à lui-même,
Je l'ai pressenti, moi, sa mère...
(*Se levant et allant au chevalet — en regardant le tableau.*)
La voilà

Digitized by Google

Jeune, belle, charmante... Ah! ce visage-là,
Si doux, si pur, reflet d'une grâce divine,
Où toute la bonté d'un ange se devine,
Ce visage, bien plus que la misère encor,
Pour Albert me fait peur...

(Avec une profonde tristesse.)

Elle est riche... c'est l'or
Qui la possédera...

(S'éloignant du chevalet.)

La fortune est traîtresse;
Plus une fille est riche et moins elle est maîtresse
De choisir un époux...

(Se retournant et voyant entrer Cognassier par la porte du fond.)

Son père!...

(Allant au tableau et le couvrant d'une serviette.)

Cachons-lui
Ce tableau... s'il savait!...

SCÈNE V.

JEANNE, COGNASSIER, puis ALBERT.

JEANNE.

Qui nous vaut aujourd'hui
L'honneur de voir monsieur Cognassier?

COGNASSIER.

Votre terme
Échu...

(Haussant la voix.)

Ne croyez pas...

(Jeanne remonte vers la porte latérale.)

Que faites-vous?

JEANNE.

Je ferme
Cette porte.

COGNASSIER.

Pourquoi?

JEANNE.

Mon fils est là.

COGNASSIER.

Morbleu!
Entre entendu par lui m'inquiète fort peu.

Digitized by Google

JEANNE.

Mais...

COGNASSIER.

Ne m'est-il pas dû l'argent que je réclame ?

JEANNE.

Sans doute... cependant...

COGNASSIER.

N'espérez pas, madame,
Comme au terme dernier me faire attendre un mois...

JEANNE.

Vous fûtes obligeant...

COGNASSIER.

C'est assez d'une fois.

JEANNE.

Si pourtant un délai nous était nécessaire?

COGNASSIER.

Refusé !... Je suis las de loger la misère...
(Regardant autour de lui.)
Trente francs paieraient bien tout ce qu'on voit ici...
(N'apercevant pas Albert, qui est entré.)
Qu'est-ce qui me répond de mon loyer?

ALBERT, *la main sur le tableau, sans le découvrir.*

Ceci.

COGNASSIER, *ricanant.*

Un chef-d'œuvre?

ALBERT.

Oui... le mot serait chose réelle,
Si, pendant que posait mon ravissant modèle,
Cette toile avait pu se changer en miroir...

COGNASSIER.

Vraiment!

ALBERT.

Chef-d'œuvre ou non, monsieur, avant ce soir,
Vous aurez votre argent...

COGNASSIER.

Bien sûr ?

Digitized by Google

ALBERT.

Faut-il écrire
Ma promesse?

COGNASSIER.

A quoi bon?... D'ailleurs, suis-je un vampire?...
Nullement! — mais d'ici je vous chasse demain,
Si je n'ai pas, ce soir, mon terme dans la main...
Un étage de moi seulement vous sépare...
Et j'aurai l'œil ouvert...

(Jeanne et Albert font un mouvement d'indignation.)

J'ai tout l'air d'un barbare;
Convenez-en?

JEANNE.

Ma foi, ce n'est pas sans raison...

COGNASSIER.

Je suis propriétaire...

ALBERT.

Après?

COGNASSIER.

Et ma maison,
Vous ne vous doutez pas du prix qu'elle me coûte?...

JEANNE, *très-indifférente.*

Un peu plus, un peu moins...

COGNASSIER, *s'asseyant.*

Enfant, je pris la route
De la mer... Loin du toit paternel emporté,
Je fus, pendant vingt ans, par l'onde ballotté...
Les feux de l'équateur ont brûlé mes épaules;
Mes pieds se sont gelés aux glaces des deux pôles;
Les plus âpres métiers, mon corps les accepta...
Une fois, au Brésil, et l'autre a Calcutta,
Je saisis la fortune; et, regagnant la France,
D'un bienfaisant repos je conçus l'espérance...
Chaque fois, j'échouai; chaque fois, sur la mer,
Je ne vis plus flotter... que mon regret amer...
Étais-je vaincu? Non!... Dans ce double naufrage,
Si je perdis mon bien, je sauvai mon courage...

Digitized by Google

San-Francisco me vit, labourant les placers,
Et tamisant de l'or... entre deux révolvers...
(Se levant.)
Eh bien! ce fruit tardif de cruelles épreuves,
Cet or fiévreux, cherché dans le courant des fleuves,
Convoité par le vol et par la trahison,
Cet or, teint de mon sang, a payé ma maison...
(Très-animé.)
Et, pour la posséder, quand j'ai risqué ma vie,
Quand, deux fois, la fortune à mes mains fut ravie,
Êtes-vous étonné de mon acharnement
Aux revenus d'un bien payé si chèrement?

JEANNE.

Non, monsieur...

COGNASSIER, *satisfait.*

Je le crois...

ALBERT.

Mais ce qui nous étonne
C'est qu'ayant, des mortels que le ciel abandonne,
Connu le sort fatal, vous soyez, à présent,
Envers les malheureux si peu compatissant.

COGNASSIER.

Oui, je suis sans pitié, je le dis à voix haute,
Pour certains malheureux, qui le sont par leur faute...
Vous, par exemple...

ALBERT.

Moi, monsieur?

COGNASSIER.

Vous, jeune, fort,
Très-sobre, très-rangé, fait pour dompter le sort;
Vous, qui pourriez choisir une honnête industrie,
L'exploiter, la changer en grasse métairie,
Rire, chanter, fleurir de pimpantes amours,
Dormir dans un bon lit et dîner tous les jours.

ALBERT.

Mais il faudrait briser mon pinceau.

Digitized by Google

COGNASSIER.

Belle perte !
Un métier qui toujours laisse la porte ouverte
A la misère.

ALBERT, *fièrement.*

Un art !

COGNASSIER.

Alors, il vaut bien mieux
Un métier lucratif qu'un art qui vous fait gueux.

ALBERT.

Mais, monsieur, cet art-là, je le portais dans l'âme,
En naissant... c'est ma vie, en un mot, c'est la flamme
Qui me chauffe le cœur, m'élargit le cerveau,
Et malgré moi me pousse à saisir le pinceau...
Dieu m'a dit : « Tu seras peintre, et pas autre chose ;
» De tes jours, de tes nuits, l'art à son gré dispose ;
» Sans vêtements, sans toit, de pain même privé,
» A ta vocation tu resteras rivé !.. »
Et quand c'est Dieu qui parle en vain on lui résiste.
Artiste, je suis né, je dois finir artiste...
Le ciel le veut...

COGNASSIER.

Le ciel, un grand mot ! —

JEANNE, *à part.*

Pauvre Albert !

ALBERT.

Oui, je comprends, monsieur, que vous ayez souffert.
Affronter la rigueur des climats ; sur sa tête
Voir les flots se dresser, fouettés par la tempête,
Voir son bien englouti par la mer, c'est affreux...
Mais il est un naufrage encor plus douloureux,
Plus terrible : celui de l'artiste qui sombre
Dans l'oubli ; qui rêvait la gloire et meurt dans l'ombre !
Quel âcre désespoir ! quels tourments ! quels combats !
Si je vous les disais, vous ne me croiriez pas...
(Exalté.)
Savoir qu'on peut créer, sentir qu'on a des ailes,

Digitized by Google

Du génie envier les palmes immortelles,
Vers un astre éclatant vouloir prendre son vol,
Et s'éteindre, inconnu, dans les fanges du sol!..
Ah!..

COGNASSIER.

Pure vanité que tout cela... chimère!

JEANNE.

Non... Une ambition bien noble.

COGNASSIER.

Vous, sa mère,
Dans cette bourde-là vous donnez, vous aussi,
La gloire!..

ALBERT.

Elle est pour vous muette...

COGNASSIER.

Dieu merci!
Moi, je vis sur la terre et non pas dans la lune.
J'ai vaillamment lutté... mais pour faire fortune.
Etait-ce à mon profit unique? — Non, parbleu!
Je suis né pauvre et sais me contenter de peu.
J'ai voulu faire un sort heureux à mon Estelle,
A ma fille... Et la mort, je la bravais pour elle...
Déjà riche, je veux l'enrichir encor plus;
Le bonheur accourt vite où sonnent les écus;
C'est prouvé.
(*Très-durement.*)
Quant à vous, qui caressez la gloire,
Sacrifiez-lui tout... mais gardez-vous de croire
Qu'ici votre folie habitera gratis...
Mon terme avant la nuit ou dehors...
(*Il sort, sans saluer.*)

SCÈNE VI.

ALBERT, JEANNE.

JEANNE.

Ah! mon fils,
Que j'ai souffert pour toi de sa parole amère!

Digitized by Google

Moi qui sais tout...

(Les yeux tournés vers le tableau.)

Qui sais que tu l'aimes...

ALBERT.

Ma mère,

Vous avez deviné mon amour? —

JEANNE.

Ton malheur !

ALBERT.

Oui, que n'ai-je étouffé cet amour dans mon cœur,
Aussitôt que j'en ai senti poindre le germe !

(Découvrant et parlant au tableau.)

Mais tu l'ignores, toi !

JEANNE.

Pour acquitter le terme,

(Indiquant le tableau.)

Voilà donc ta ressource ?

ALBERT, *debout, travaillant.*

Oui, mère... ce tableau,
Une fois terminé, je le vends à Fouineau.

JEANNE.

Tu l'as vu ?

ALBERT.

Ce matin... et j'attends mon corsaire.

JEANNE, *regardant le tableau.*

Es-tu content ?

ALBERT.

Assez... Ce qu'il me reste à faire
Est peu de chose... Mais, plus d'un petit détail,
La vérité qui charme en un pareil travail,
Aurait bien demandé que mon divin modèle
Posât deux fois, au moins... Puis-je espérer...

(Entre Estelle, par le fond, sans être vue d'Albert. Jeanne seule l'aperçoit.)

JEANNE, *frappant sur l'épaule d'Albert.*

Estelle !

(Estelle tient à la main une petite cafetière d'argent.)

Digitized by Google

SCÈNE VII.

EANNE, ALBERT, ESTELLE.

ESTELLE, *à Jeanne.*

Bonjour, dame...

(Répondant au salut d'Albert.)

Monsieur Albert...

(Regardant le tableau.)

C'est le tableau

Commencé d'hier ?

ALBERT.

Oui.

ESTELLE.

Vraiment, votre pinceau

Fait miracle...

(Accent d'une modestie vraie.)

Pourquoi m'avoir tant embellie ?

ALBERT.

La copie est exacte.

ESTELLE, *très-gaîment.*

Alors, je suis jolie !

ALBERT.

Vous étiez donc la seule à ne pas le savoir ?

ESTELLE.

Qui me l'aurait appris ?

ALBERT.

Au moins, votre miroir.

ESTELLE.

Bah !... Je m'en sers si peu.

JEANNE.

Privilége d'un âge

Où l'on n'a pas besoin de faire son visage.

ESTELLE, *posant la cafetière sur le poêle.*

Je vous dérange ?

ALBERT.

Oh ! non... Vous avez si bien fait

De venir !

Digitized by Google

ESTELLE, *un peu embarrassée.*

Pardonnez... J'ai voulu voir l'effet
De votre toile... car, moi-même, je dessine.

ALBERT, *avec joie.*

Vous ?

ESTELLE.

Si mal !... J'allais voir votre vieille voisine,
Suzon, la pauvre infirme... En tournant le palier,
J'étais justement là, devant votre atelier,
Je suis fort curieuse... et... puis...

ALBERT.

Un bon génie
Vous conduisait...

JEANNE.

Tant mieux !

ALBERT.

Oui, pour être finie,
Cette toile exigeait (mais j'en perdais l'espoir)
Qu'une seconde fois mon pinceau pût vous voir...
Je n'abuserai pas... un instant doit suffire...

ESTELLE.

Hier, quand je sortis, il fallait me le dire...

ALBERT.

Aurais-je osé !

ESTELLE, *assise, très-gaîment.*

Je pose.

ALBERT.

Un peu plus de côté...

(Estelle obéit au geste d'Albert.)

Là...

ESTELLE.

Cette toile aura bien un nom ?

ALBERT.

La Bonté.

JEANNE.

Et mon fils a raison, puisque c'est votre image
Qu'il peint.

Digitized by Google

ESTELLE.

Pour mériter un si touchant hommage,
Qu'est-ce que j'ai donc fait ?

JEANNE.

L'œuvre d'un ange...

ESTELLE.

Moi ?

JEANNE.

Vous... qui de vos loisirs faites un saint emploi,
Oui, vous, à qui Suzon, la vieille et bonne femme,
A conté nos malheurs...

ESTELLE.

Ceci, c'est vrai, madame.

JEANNE.

Comme il est vrai qu'Albert, sans travail, aux abois,
Tordait, désespéré, sa palette en ses doigts,
Et, sans idée au front, sans toile, sans modèle,
De son oisiveté trouvait l'heure éternelle,
Quand je vous vis, hier, sous un prétexte vain,
Accourir vers mon fils, une toile à la main,
Et, lui montrant le ciel au fort de la tourmente,
Offrir à son pinceau votre tête charmante.

ESTELLE.

Beau mérite ! — Aider ceux qui sont dans le malheur,
C'est s'obliger soi-même : on satisfait son cœur...
(*Très-souriante.*)
Et puis vous savez bien que vous fîtes attendre
Le terme d'août longtemps ; mon père n'est pas tendre
Sur cet article-là... pour le reste excellent.
Mon père se fâchait ; je l'entendis, parlant
A lui-même, et disant : « Je n'ai pas été ferme ;
» J'ai mal fait ; mais j'attends mon peintre au prochain terme. »
Or, moi, je ne veux pas que vous sortiez d'ici ;
Et, le terme arrivant, je suis venue aussi.

JEANNE.

Cœur d'or !

ESTELLE.

J'ai dit : « Le prix du tableau, je l'espère,

Digitized by Google

» Fournira plus d'argent qu'il n'en faut à mon père,
» Nous serons tous heureux... »

ALBERT.

La Bonté !

ESTELLE.

C'est que moi
J'aime les arts... Non pas que j'y brille, ma foi !
Car mon fusain charbonne et mon clavier piaille...
J'aime les arts chez ceux qui leur donnent la taille
Du génie... A ceux-là...

(S'interrompant, se levant et allant au poêle.)

Mais le lait de Suzon
Sera froid...

(La cafetière à la main et regardant dans le poêle.)

Pauvres gens ! pas le moindre tison !

(Présentant la cafetière à Jeanne.)

Voulez-vous lui porter ?

JEANNE, *prenant la cafetière.*

Mais oui, mademoiselle.

ESTELLE.

Peut-être que Suzon aura du feu chez elle...
Pardon.

(A Albert, en s'asseyant.)

Je ne vais plus remuer.

(Jeanne sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

ALBERT, ESTELLE.

ESTELLE, *les regards tournés vers le fond.*

Quel bonheur
D'avoir sa mère !... Moi, rien qu'au fond de mon cœur,
Depuis plus de quatre ans, je puis revoir la mienne.

ALBERT.

Je vous plains... Elle était, je crois, Italienne ?

ESTELLE.

Florentine... Elle avait, de son noble pays,
L'élégance, l'amour des arts, le goût exquis...
Elle en parlait souvent et d'une âme exaltée...

Digitized by Google

ALBERT.

Vous ?

ESTELLE.

Je suis née en France et ne l'ai pas quittée...
Il m'eût été bien doux pourtant de parcourir
Le rivage où ma mère aurait voulu mourir,
Cette étroite Italie, immense dans l'histoire,
Vieille de souvenirs et jeune encor de gloire,
Terre sacrée, où l'art, doté d'un ciel clément,
Avec les orangers refleurit constamment !

ALBERT, *tristement.*

L'Italie !... où mon père, officier de zouaves,
Tombait à Magenta, comme tombent les braves...
(Avec un enthousiasme croissant.)
Ah ! pieux pèlerin, moi, je voudrais aussi,
Sur le sol que foula Léonard de Vinci,
Sur la dalle illustrée où marcha Michel-Ange,
Des artistes fameux saluer la phalange,
Et, laissant déborder ma sainte émotion,
M'enivrer de génie et d'inspiration !

ESTELLE.

Ne serait-ce pas faire un splendide voyage ?

ALBERT.

Oh ! oui...

ESTELLE, *songeant.*

Je pars... mes yeux ont vu fuir le rivage...

ALBERT, *partageant le rêve d'Estelle.*

Je pars, le lendemain...

ESTELLE.

Le ciel est tout d'azur...

ALBERT.

La mer est de cristal...

ESTELLE.

Je sens un air plus pur
Rafraîchir mes poumons...

Digitized by Google

ALBERT.

Mon oreille est remplie
De chants mélodieux...

ESTELLE.

Je suis en Italie !

ALBERT.

De Civita-Vecchia j'ai traversé le port...

ESTELLE.

Rome ! Rome !

ALBERT.

J'y cours moi-même avec transport...

ESTELLE.

Saint-Pierre !... Que c'est grand !... Il avait donc des ailes
Le marbre qui monta si haut ?...

ALBERT.

Êtes-vous belles,
Loges du Vatican ! — Oui, ton œuvre est divin,
Raphaël... C'est la foi qui peignait par ta main...

ESTELLE.

L'arc de Titus !... Le Cirque !... Immortelles ruines !...
Mais le soir est venu... La ville aux sept collines
S'endort... L'ombre a surpris mes yeux... Je ne sais plus
Vers quel point diriger mes pas irrésolus...
Je veux crier... ma voix dans une larme expire...
J'ai peur...

ALBERT.

Ne tremblez pas... Je vais vous reconduire...

ESTELLE.

Vous !...

ALBERT.

Moi, qui, par hasard vous rencontre en ce lieu...

ESTELLE.

Le hasard n'est souvent qu'un des secrets de Dieu.

ALBERT.

Vous me prenez le bras...

Digitized by Google

ESTELLE.

J'en suis fière...

ALBERT.

Une étoile
Apparaît...

ESTELLE.

Je l'admire...

ALBERT.

Elle a percé le voile
D'une nuit ténébreuse...

ESTELLE.

Elle brille pour nous...

ALBERT.

Et, la remerciant de son éclat si doux,
Dans un élan pieux vers la céleste flamme,
Nos âmes se mêlant ne forment plus qu'une âme!...

ESTELLE.

Oui, qu'une âme !... Et mon père, alors...

ALBERT, *s'éloignant d'Estelle, avec douleur.*

Ah! malheureux!
Son père !... Je rêvais...

ESTELLE.

Nous rêvions tous les deux...

ALBERT.

Chassez le souvenir de ma folie étrange...
Pardon...

ESTELLE.

Ne peut-on voir un rêve qui se change
En réalité?...

ALBERT.

Non... pas celui-là... Jamais...
C'est impossible...

(Entre Jeanne, par le fond.)

SCÈNE IX.

JEANNE, ALBERT, ESTELLE.

JEANNE, *en sonnant, à Estelle.*

Enfin... vous ne posez plus...

(A Albert.)

Digitized by Google

Mais
Dans ton regard, pourquoi ces pleurs ?

ALBERT, *à Jeanne.*

Silence, mère !

ESTELLE, *à Jeanne.*

Comment va Suzon ?

JEANNE.

Mieux.

ESTELLE.

Elle est, sur sa bergère,
Toujours étendue ?

JEANNE.

Oui... mais avec quel bonheur
Elle réchaufferait ses membres sans vigueur
Au soleil qui rayonne à travers sa fenêtre !
Je n'ai pu la porter, seule...

ESTELLE, *remontant.*

A nous deux, peut-être ?...
Essayons...
(A Albert.)
Au revoir...

ALBERT, *à Estelle.*

Oubliez...

ESTELLE, *sortant.*

Je ne puis !

(Jeanne et Estelle sortent par le fond.)

SCÈNE X.

ALBERT, puis FOUINEAU.

ALBERT, *seul. très-agité.*

Tu dois être content, destin, qui me poursuis !
[illegible] coupable ! — Je suis aimé d'Estelle ;
[illegible] ... et mon cœur s'est ouvert devant elle ...
Sort des élus, pourquoi te laisser entrevoir ?
Le souvenir du ciel rend l'enfer bien plus noir !
(Passant près du poêle.)
Ah !
(Il s'appuie au poêle, la tête dans les mains et ne voit pas entrer Fouineau.)

Digitized by Google

FOUINEAU, *du fond.*

Me voilà... Je suis de parole, j'espère...
(Descendant.)
J'aurais bien pu venir un peu plus tôt...

ALBERT, *sans voir Fouineau.*

Son père !
Il ne connaît qu'un dieu : L'or !

FOUINEAU.

Hé ! monsieur Albert,
Répondez donc... Je suis là...

ALBERT, *voyant Fouineau.*

Ma tête se perd,
Je crois...
(Se levant.)
Que venez-vous chercher ?

FOUINEAU.

Belle demande !
(Montrant le tableau.)
Cette toile, parbleu !...

ALBERT, *encore troublé, vivement.*

Vous voulez que je vende
Ce tableau ?

FOUINEAU.

N'est-ce pas entre nous convenu ?
Comme Pygmalion, êtes-vous devenu
Amoureux de votre œuvre ?...
(Ricanant.)
Ou bien quelque héritage ?...
Non... vous seriez plus gai...

ALBERT, *revenu de son trouble.*

Trève à ce persifflage.
Si j'écoutais mon cœur, je garderais chez moi
Ce tableau... mais, hélas ! nécessité fait loi...
Je me résigne...

FOUINEAU.

Bien !... la raison se réveille...
(Ouvrant son porte-monnaie.)

Digitized by Google

Deux cents francs vous vont-ils?...
(*Regardant le tableau d'un air dédaigneux.*)
Je ne fais pas merveille
Avec ces sujets-là... Puis, ce n'est, après tout,
Qu'une ébauche...

ALBERT, *avançant la main.*
Donnez...

FOUINEAU, *l'argent au bout des doigts.*
Cela n'est pas du goût
De tout le monde...

ALBERT, *impatienté.*
Enfin!

FOUINEAU.
Deux cents francs... je m'avance
Beaucoup...

ALBERT, *avec colère.*
Terminons-en...

FOUINEAU, *donnant l'argent.*
Vous m'en serez, je pense,
Reconnaissant plus tard...

ALBERT, *livrant le tableau.*
Ah! damné brocanteur,
Vous comprendriez bien, si vous aviez un cœur,
Qu'emportant ce tableau vous emportez mon âme...

FOUINEAU, *ricanant.*
Oui... oui... votre maîtresse est fort jolie.

ALBERT, *courroucé.*
Infâme!
Ma maîtresse...

FOUINEAU.
Après tout, le grand mal?

ALBERT, *menaçant.*
Taisez-vous;
Sortez... mon sang bondit...

FOUINEAU, *le tableau sous le bras, sortant.*
Ces artistes sont fous...
Mais je crois avoir fait une bonne journée...

Digitized by Google

ALBERT, *seul, marchant à grands pas.*

Oh! je sens, au frisson de mon âme indignée,
Que si cet homme...

(*S'arrêtant et levant les épaules.*)

Bah! quand un cœur est pourri!

(*Regardant l'argent qu'il a dans la main.*)

Pour quelque temps encor, je t'assure un abri,
Ma mère...

(*Portant la main à son col.*)

Mais j'étouffe... et ma tempe bourdonne...

(*Remontant.*)

De l'air... j'ai besoin d'air...

(*Il sort par la porte latérale. — Au même moment, entrent, par la porte du fond, en se disputant, Cognassier et Fouineau.*)

SCÈNE XI.

COGNASSIER, FOUINEAU.

COGNASSIER, *tenant Fouineau par le collet.*

Mais, moi, mieux que personne,
Je la connais...

FOUINEAU, *voulant se dégager.*

Monsieur!...

COGNASSIER.

Je ne vous lâche pas...

FOUINEAU, *se débattant.*

Assez!

COGNASSIER.

Sur ce tableau qu'entoure votre bras,
Je n'ai fait que jeter les yeux à l'aventure...
Ça m'a suffi...

FOUINEAU, *dégagé et raillant.*

Monsieur m'a l'air fort en peinture!...

COGNASSIER.

J'ai vu que c'était bien Estelle... entendez-vous?

FOUINEAU, *ricanant.*

Estelle? mais alors, pour en être jaloux,
Seriez-vous Némorin?... Vous auriez dû le dire.

Digitized by Google

COGNASSIER, *obligeant Fouineau à le regarder en face.*

Est-ce que je vous semble un homme aimant à rire?

FOUINEAU.

Oh! non... vous êtes gai comme Bertram...

COGNASSIER.

Morbleu!

Les plaisants avec moi n'ont jamais eu beau jeu...

FOUINEAU, *expliquant avec le doigt le sujet du tableau.*

Eh! regardez donc bien, Monsieur le matamore...
Penchée à sa fenêtre, au lever de l'aurore,
Une jeune Persane émiette, en souriant,
Du pain pour les petits oiseaux...

COGNASSIER, *contrefaisant la voix de Fouineau.*

De l'Orient...

(*De sa voix ordinaire.*)

Pour moi, dans ce tableau, la chose la plus claire,
C'est que je reconnais ma fille...

FOUINEAU.

Vous, le père
De ce divin minois?... Vous ne le croyez point
Vous-même...

COGNASSIER, *avec colère.*

Vieux trumeau!

FOUINEAU, *ricanant.*

Différer à ce point!
Quel rapport peut avoir cette adorable tête
Avec votre museau de sapajou qui tette?

COGNASSIER.

Insolent!

FOUINEAU.

Vous avez, vous, le mot si flatteur!

COGNASSIER.

Pour avoir ce tableau, satané brocanteur,
Tu dois bien avoir fait quelque vile manœuvre?...

FOUINEAU.

Albert me l'a vendu, l'ayant peint.

Digitized by Google

COGNASSIER, *se souvenant.*

Le chef-d'œuvre !
Je me souviens...

FOUINEAU, *remontant pour sortir.*

Alors...

COGNASSIER, *le retenant.*

Non pas... restez ici...
Tout cela se complique et doit être éclairci.

FOUINEAU, *montrant le tableau.*

C'est d'Albert qu'il me vient ; la chose est bien croyable.

COGNASSIER.

Qu'il vous vienne d'Albert ou vous vienne du diable,
Vous ne partirez pas, vous, étant du complot,
Avant que, devant moi, l'énigme ait dit son mot.

FOUINEAU, *voulant remonter.*

Eh ! devinez tout seul, énigme ou logogriphe...

COGNASSIER, *lui prenant le bras.*

Non... Cognassier tient bien ce qu'il tient sous sa griffe...

FOUINEAU.

Mais on m'attend chez moi...

COGNASSIER.

Je cloue ici vos pas...
Ni vous ni ce tableau, vous ne sortirez pas...
Quand il le faut, je suis de fer...

FOUINEAU.

Et moi de glace.

COGNASSIER.

J'ai le poignet mortel...

FOUINEAU.

J'affronte la menace...

COGNASSIER.

J'ai, sur les bords du Gange, étouffé dans mes bras
Un chat-tigre.

FOUINEAU.

On vendait la paillasse et les draps

Digitized by Google

D'un peintre que j'avais fait saisir... Il pénètre
Dans ma chambre et me veut jeter par la fenêtre...
C'était au quatrième, et je n'ai point pâli.

(Faisant des efforts pour passer, et criant.)

Place, butor !

COGNASSIER, *le repoussant.*

Arrière, escogriffe accompli !

(Aux cris de Cognassier et de Fouineau, entrent, à la fois, Albert, par la porte latérale, Jeanne et Estelle, par le fond.)

SCÈNE XII.

COGNASSIER, FOUINEAU, ALBERT, JEANNE, ESTELLE.

ALBERT.

On s'éventre chez moi ?

JEANNE.

Pourquoi ces cris ?

ESTELLE.

Mon père !

COGNASSIER, *fermant la porte du fond et mettant la clé dans sa poche.*

Je condamne la porte.

ALBERT, *voyant Fouineau.*

Encor cette vipère !

COGNASSIER.

Albert, je fais appel à votre bonne foi.

(Indiquant du doigt le tableau, toujours sous le bras de Fouineau.)

Ce tableau, c'est bien vous qui l'avez peint !

ALBERT.

C'est moi.

COGNASSIER.

Ce tableau, de ma fille est le portrait fidèle ;
Comment l'avez-vous fait, n'ayant pas le modèle
Sous les yeux ?

ESTELLE.

J'ai posé, mon père, devant lui.

COGNASSIER.

Quoi ! toute seule, ici, vous êtes venue ?

Digitized by Google

ESTELLE.

Oui.
Parce que je savais que, dans cette mansarde,
(Regardant Albert et puis Jeanne.)
L'honneur et la vertu me prendraient sous leur garde.
Il fallait, fournissant un motif de tableau,
D'un peintre malheureux inspirer le pinceau...
Je l'ai fait...

JEANNE, *à part.*

Sainte fille !

ALBERT, *donnant de l'argent à Cognassier.*

Et le prix de ma toile
Paîra le terme échu.

FOUINEAU, *à part, haussant les épaules.*

Les pères ont un voile
Sur les yeux...
(Regardant Estelle.)
La rusée ! elle ne dit pas tout.

ESTELLE, *à son père.*

Eh ! bien ?

COGNASSIER.

C'est d'un bon cœur.
(Faisant sonner l'argent dans sa main.)
Le résultat, surtout,
Est louable... à coup sûr... Mais, dans son étalage,
(Regardant Fouineau.)
Monsieur, avant ce soir, suspendra ton image...
Et je ne le veux pas... On te reconnaîtrait...
(A Fouineau.)
Voilà vos deux cents francs; donnez-moi ce portrait...

FOUINEAU.

Il en valait deux cents, quand j'en ai fait l'emplette ;
Dans mes mains, il en vaut mille...

COGNASSIER.

Escroc !

FOUINEAU.

Si j'achète,
C'est pour gagner...

Digitized by Google

COGNASSIER, *à Albert.*

Combien de temps vous a coûté
Ce travail ?

ALBERT.

A peu près, deux jours.

COGNASSIER, *stupéfait.*

En vérité !
(*A Fouineau.*)
Et cette œuvre, bien vrai, vaut mille francs ?

FOUINEAU.

Encore,
Parce qu'elle est le fruit d'un talent qu'on ignore...

COGNASSIER.

Et que vous égorgez... je l'ai vite compris.
(*Réfléchissant.*)
Mille francs en deux jours... mais alors, à ce prix,
La peinture, elle aussi, conduit à la fortune...
De semblables profits la source est peu commune...

FOUINEAU.

Oui... mais il faut un nom qui soit un stimulant...
C'est le nom qui se paie et non pas le talent...
Albert n'est pas connu...

ESTELLE.

Mais, demain, il peut l'être.
Que chez lui, tout à coup, il trouve le bien-être,
Quelques billets de banque au bout de son pinceau,
L'absence des soucis qui rongent le cerveau,
Et la vogue, aussitôt, prônant au loin ses toiles,
Pour mieux les signaler les couvrira d'étoiles...

FOUINEAU.

Et de beaux louis d'or...

COGNASSIER.

Ce qui vaut encor mieux.

ESTELLE, *à son père, lui prenant le bras.*

Ne m'avez-vous pas dit bien souvent : « Jeune ou vieux,
» Celui qui de ton cœur aura fait la conquête,

Digitized by Google

» Tu pourras l'épouser, du moins s'il est honnête.
» Pourvu (ce pourvu là m'a bien fait réfléchir),
» Oui, pourvu qu'il soit riche ou puisse s'enrichir?... »
Eh! bien, Albert...

COGNASSIER, *interdit.*

Albert?...

ESTELLE.

Père, j'ai ta promesse!
Albert, en ce moment, n'a rien; mais la richesse
Est promise au talent qui peut se faire un nom...
Qu'Albert soit mon mari... Père, ne dis pas non!...
Et bien sûr il sera (c'est la chance ordinaire)
Célèbre dans un an, dans deux, millionnaire...

COGNASSIER.

Ou dans trois... Mais enfin, moi, qu'est-ce que je veux?
Te voir riche... certain que l'argent rend heureux.

ESTELLE, *très-joyeuse.*

Tu consens?

(*Geste affirmatif de Cognassier.*)

ALBERT, *ému et heureux, pressant les mains de Cognassier.*

Oh! merci!

COGNASSIER, *froidement.*

Tiens! cela vous étonne?
Je spécule... L'affaire, à mes yeux, paraît bonne...
Peintre ou pacotilleur, que m'importe, pourvu...

ESTELLE, *montrant Albert.*

Qu'il m'aime.

JEANNE, *prenant Estelle et Albert dans ses bras.*

Oh! j'en réponds.

FOUINEAU, *à part, regardant Cognassier.*

Le sot n'avait pas vu
L'intrigue.

(*On frappe à la porte du fond.*)

COGNASSIER, *écoutant.*

Entrez.

(*Remontant.*)

Digitized by Google

Sur moi, j'ai la clé de la porte.

JEANNE, *très-émue, s'asseyant.*

C'était donc le malheur seul qui me trouvait forte!

FOUINEAU, *à Albert.*

Sans la valeur par moi donnée à ce tableau,
Seriez-vous si joyeux!

ALBERT, *raillant.*

Ce bon monsieur Fouineau!

(Cognassier a ouvert la porte du fond. — Le concierge lui a remis un journal, en lui désignant un article. — Cognassier l'a lu rapidement et mis le journal dans sa poche.— Les autres personnages n'ont rien vu.)

COGNASSIER, *à Fouineau, avec l'accent de l'indifférence.*

Bah! je puis me passer du portrait de ma fille,
Ayant l'original... Mais la *Sainte Famille,*
Exposée au Salon... quel prix en voulez-vous?

FOUINEAU.

Mille écus...

COGNASSIER.

Marché fait.

(Etonnement de Fouineau et des autres personnages. — Cognassier tire des billets de banque de son portefeuille.)

FOUINEAU.

Des arrhes?... entre nous!
Pourquoi? Jamais Fouineau ne manque à sa parole.

COGNASSIER, *menant Fouineau à la table et écrivant.*

La parole est légère et promptement s'envole...

ALBERT.

Que veut dire ceci?

COGNASSIER, *à Fouineau, lui présentant un papier.*

Signez.

FOUINEAU, *ayant lu et signant.*

Voilà.

COGNASSIER, *donnant la somme à Fouineau.*

Comptez.

FOUINEAU, *après vérification.*

Très-bien.

(Remontant.)

Digitized by Google

Je m'en vais donc.

COGNASSIER, *le ramenant.*

Pas encore... Ecoutez...

(*Il tire un journal de sa poche, le déploie et lit.*)

« On nous communique, à l'instant, la liste des récompenses » accordées aux artistes qui ont exposé au Salon. — Un jeune » peintre, qui n'a pas encore de renommée, mais qui possède » un vrai talent, M. Albert de Blanchecaille, a obtenu, pour une » *Sainte Famille,* la première médaille d'honneur. — Nous » félicitons l'artiste et le jury... »

ESTELLE, *joyeuse.*

C'est la célébrité.

COGNASSIER, *lisant.*

« Ces lignes étaient à peine écrites, lorsque nous recevions » la visite de M. de V... (plusieurs étoiles). — Le noble et » généreux protecteur des jeunes artistes sortait du Salon, en- » thousiasmé par la vue de la *Sainte Famille.* — M. de V... offre » de cette belle toile la somme ronde de dix mille francs. »

(*Surprise et joie d'Albert, de Jeanne et d'Estelle.*)

FOUINEAU, *désespéré, ouvrant les bras et laissant choir le tableau, qui se crève en tombant sur une chaise.*

Je suis volé !

COGNASSIER.

Pauvre homme !

FOUINEAU, *ramassant le tableau.*

Un trou dans la figure...

(*Désolé.*)

Ah ! le guignon m'assomme !

C'est un tableau perdu !

ALBERT.

Ne vous désolez point ;

Un ange à mon secours est venu fort à point,
Mais misère et talent sont de vieux synonymes...
Vous trouverez encore, épiant vos victimes,
Pour leur serrer la gorge entre vos doigts crochus,
Des artistes sans pain... et des termes échus !

HIPPOLYTE MINIER.

Digitized by Google

NOTICES ET COMPTES RENDUS

LE SOUVERAIN, par M. l'abbé Joly, 1 vol. in-8°. — Paris, Emm. Renault, et à Nantes, chez tous les libraires.

Par son mérite intrinsèque et par le nom de son auteur, ce livre a doublement droit à une mention dans ce recueil. La *Revue de Bretagne et de Vendée* se doit à elle-même de ne pas le laisser passer inaperçu et de lui consacrer une de ses pages.

Le livre est un remarquable traité de philosophie politique. L'auteur appartient par son origine tout à la fois à la Vendée et à la Bretagne; son nom et sa parenté le rapprochent intimement de l'une des illustrations vendéennes. De plus, M. l'abbé Joly est prêtre et d'une intelligence fort distinguée, d'une science historique étendue, d'une réflexion souvent profonde. A tous ces titres nous sera-t-il permis d'en ajouter un autre qui nous est tout personnel : celui d'anciennes relations, respectueusement affectueuses, d'élève à maître ?

Cela dit de l'auteur, parlons du livre.

« Considérations sur l'origine, la nature, les fonctions, les préro-
» gatives de la souveraineté, les droits et les devoirs des souverains
» et des peuples. » — Ce sous-titre de l'ouvrage le résume tout entier; on voit assez quel vaste espace embrasse l'auteur, et il le parcourt d'un pas sûr et ferme. Planant au-dessus des partis, dans la sereine région des idées, il expose les principes chrétiens sur l'origine de toute souveraineté, ses droits et ses devoirs; il étudie les bases sur lesquelles repose le pouvoir, quelles qu'en soient les formes, et, par suite, l'édifice social lui-même. Par ce temps de dangereux paradoxes, lorsque tant d'esprits dévoyés, en quête de chimères, pré-

Digitized by Google

tendent tout démolir au risque d'être impuissants à rien réédifier, un tel livre vient à propos rappeler les nécessaires et éternelles conditions de l'ordre, les enseignements d'une expérience tant de fois mise à l'épreuve depuis cinquante à soixante siècles.

Deux grandes divisions partagent ce livre : *Le Souverain devant le Peuple,* et *Le Peuple devant le Souverain.* Et, dans le cours de chacune de ces deux parties, les chapitres se succèdent dans un ordre logique : Origines, Droits et Devoirs. C'est assez dire que l'auteur est amené à discuter les questions les plus ardues de la métaphysique politique, en particulier celle de l'origine du pouvoir, questions vieilles comme le monde et éternellement actuelles, qui auront longtemps encore, sinon toujours, le don d'émouvoir et de passionner. Lors même que mon incompétence ne me l'interdirait pas, ce n'est pas ici le lieu de discuter ces problèmes. Trop souvent d'ailleurs la brutalité des faits vient mettre en déroute les plus belles théories.

Est-ce à dire que les théoriciens perdent leur temps et leur peine à rappeler les idées? Loin de moi une telle pensée. Si la politique est relative, comme toutes choses humaines, encore faut-il, pour le bien des peuples, qu'elle se modèle le plus possible sur les principes éternels et qu'elle leur emprunte quelque chose de leur immutabilité. Aussi les livres qui, comme celui de M. l'abbé Joly, contiennent l'exposé précis, net, complet, des conditions théoriques de l'ordre politique et social, des relations qui, dans tout état civilisé, relient normalement les peuples à leur souverain ou au dépositaire du pouvoir, quel qu'il soit, empereur, roi, ou président de république ; — ces livres-là rendent à la société un service dont elle doit leur savoir gré. Elle devrait faire mieux encore : mettre en pratique les saines théories qu'on lui prêche ; et ce serait là pour elle la meilleure façon, et la plus effective, de témoigner sa gratitude à ces ouvrages et à leurs auteurs. Je souhaite de tout cœur, sans oser trop l'espérer, une aussi belle récompense à M. l'abbé Joly et à son livre : ils la méritent tous les deux.

LUCIEN DUBOIS.

Digitized by Google

ÉTUDES MÉDICALES SUR LES SERPENTS DE LA VENDÉE ET DE LA LOIRE-INFÉRIEURE. 2e édition, par le Dr A. Viaud-Grand-Marais. — 1 vol. grand in-8o, Nantes, chez tous les libraires.

Nous venons de lire avec le plus grand plaisir l'étude de M. le docteur Viaud-Grand-Marais sur les ophidiens de la Vendée et de la Loire-Inférieure. Ce consciencieux travail est écrit de main de maître, et quoique sur certains points nous soyons peut-être un peu en désaccord avec le docte écrivain, nous n'hésitons pas à dire que son livre est le meilleur de tons ceux publiés en province sur pareille matière.

M. Viaud-Grand-Marais commence son étude par celle des couleuvres, et en tête il place l'orvet. L'*anguis fragilis,* qui n'a du serpent que la forme, car, par la soudure des deux branches de la mâchoire inférieure, par la forme de la tête osseuse, par la présence des paupières et aussi par son orifice auditif, l'orvet est un saurien de la famille des scincoïdiens. Cuvier, dans son grand travail sur le règne animal, classe l'orvet dans l'ordre des ophidiens, mais en établissant une distinction bien tranchée entre lui et les autres ophidiens. qu'il nomme les vrais serpents. Sans vouloir se mettre en contradiction avec l'*Erpétologie générale* de Duméril et Bibron, où l'orvet est placé, comme dans tous les ouvrages modernes, parmi les lézards de la famille des scincoïdiens, M. Viaud-Grand-Marais a pensé que les rapports apparents qui existent entre l'orvet et les autres ophidiens pouvaient lui permettre de comprendre ce reptile dans son travail.

Les couleuvres de la Loire-Inférieure et de la Vendée sont au nombre de quatre, savoir : les couleuvres d'Esculape, à collier, vipérine et verte-jaune. Leurs mœurs sont décrites avec un soin particulier, et nous ne saurions trop recommander la lecture du chapitre où l'auteur traite des couleuvres, ces êtres inoffensifs, si utiles à l'agriculture, à cause de la grande quantité d'insectes et de limaces qu'ils détruisent.

Passant aux vipères, M. Viaud-Grand-Marais, en savant erpétologue, n'admet avec raison que deux espèces : la vipère aspic et la vipère peliade. M. Viaud-Grand-Marais, en consultant certaines faunes, a su éviter les nombreuses erreurs qu'elles contiennent. Puisse son amour du vrai ne pas le rendre victime de la calomnie ! Jamais,

Digitized by Google

au grand jamais, la vipère ammodyte n'a habité l'Ouest de la France. Cette vipère à museau cornu est très-rare en France ; elle a été signalée dans le sud-est, mais c'est surtout en Italie, en Grèce, en Espagne, dans les parties chaudes de l'Allemagne, en Algérie, en Dalmatie, en Sicile qu'elle est commune, et je porte le défi à ceux qui l'ont signalée dans l'Ouest de m'en apporter une vivante prise dans cette contrée.

Quant à la prétendue vipère à trois plaques, les trois plaques qui formeraient le caractère de cette espèce n'est pas constant. Ainsi, j'ai trouvé des vipères, ayant les unes deux plaques sur le milieu de la tête, d'autres trois, quelques-unes quatre. Ces observations ont aussi été faites par MM. Armand de Crochard et Henry de la Perraudière. La vipère à trois plaques, ou du moins celle qu'on a voulu appeler ainsi, n'est point une espèce, ce n'est autre que la vipère peliade. Il est donc inutile de vouloir créer des espèces que la science ne pourrait admettre.

Aussi M. le docteur Viaud-Grand-Marais était trop bon observateur pour faire les confusions qui ont eu lieu à l'égard de plaques qu'on voit sur la tête de la vipère peliade, et, comme tous les hommes sérieux qui se sont occupés d'erpétologie, il n'a décrit dans son livre que les deux seules espèces qu'on pouvait admettre : la vipère aspic et la vipère peliade. Nous ne sommes plus à l'époque où l'on acceptait tout sans contrôle ; les sciences naturelles sont des sciences d'observation, et lorsqu'on n'est pas dans le vrai, il est impossible de faire partager ses idées aux hommes qui font de l'étude de la nature l'occupation journalière de leur vie.

Le soin avec lequel M. Viaud-Grand-Marais a dirigé ses études ne pouvait le conduire qu'à un résultat certain ; le succès du livre est là pour le prouver.

Beaucoup de médecins de nos jours prétendent que la morsure de la vipère n'est pas dangereuse, si l'on sait appliquer à temps le remède à l'action du venin. — Quarante-neuf cas de mort, observés par M. Viaud-Grand-Marais, prouvent suffisamment ce qu'il y a d'exagéré dans une pareille opinion. D'après une statistique établie par l'auteur du livre qui nous occupe, on peut fixer par an deux cas de mort pour la Vendée et un ou deux pour la Loire-Inférieure. —

Digitized by Google

« Cette conclusion, dit M. Viaud-Grand-Marais, est aussi éloignée des opinions préconçues des médecins que de celles de nos campagnards; les premiers, en effet, écrivent, d'après Fontana, que la morsure d'une seule vipère n'a jamais de terminaison fatale, et les seconds considèrent cette blessure comme habituellement mortelle. »

Nous voudrions, chapitre par chapitre, analyser l'œuvre de M. Viaud-Grand-Marais; nous voudrions surtout parler de la partie médicale, qui est une des plus remarquables du livre; mais nous sommes forcé de nous resteindre; nous dirons seulement que vingt-sept expériences faites pour connaître les diverses méthodes contre la morsure de la vipère, ont permis à M. Viaud-Grand-Marais de répondre d'une façon victorieuse à ses contradicteurs.

La dernière expérience eut lieu le 15 mai 1869, à cinq heures quinze. — « Un jeune lapin mordu par un seul crochet, par une vipère-aspic, et traité par une simple goutte de la *solution de Rodet,* instillée dans la piqûre agrandie. Dix minutes après, il se remet à manger. Pas d'accidents généraux, si ce n'est une respiration très-prompte. Le lendemain, il a repris ses habitudes. Une très-petite plaque gangreneuse, due au perchlorure de fer, donne lieu pendant quelques jours à de la suppuration ; ce qui n'a pas de suites fâcheuses. »

Au moment où l'auteur terminait son travail, ce lapin était très-vigoureux et très-alerte.

Le livre de M. Viaud-Grand-Marais est arrivé à sa seconde édition. Il en aura nécessairement une troisième ; car c'est à la fois un livre d'une utilité pratique et un livre de science appelé à rester. Rien n'est décrit au hasard ; ce n'est qu'après un examen sûr que ce savant distingué a émis son opinion.

Nous regrettons bien vivement de n'avoir pas été à même d'entretenir des rapports d'études avec M. le docteur Viaud-Grand-Marais, lorsqu'il a composé son ouvrage ; nous lui aurions communiqué un fait, qui naturellement eût pris place dans son docte labeur. Qu'il nous permette de le produire ici : il viendra faire diversion à l'aridité d'un compte rendu malheureusement trop écourté pour la valeur de l'œuvre que nous présentons au public.

C'était à cette sombre époque de guerres de la Vendée, où les

Digitized by Google

soldats de Bonchamp, de Cathelineau, de Lescure, de d'Elbée, de la Rochejaquelein, de Charette, etc., n'avaient plus à combattre des troupes placées sous les ordres des Kléber, des Hoche et des Marceau, mais bien des bandes d'assassins laissant sur leur passage la désolation et la mort. Les *colonnes infernales,* dont le mot d'ordre était : *passer à la baïonnette tout brigand sans distinction d'âge ni de sexe,* avaient commencé leur œuvre [1]. Tuer les femmes, les

[1] Voici trois lettres du général Caffin, qui montrent quelle était la manière dont procédaient certains officiers supérieurs d'alors. Nous en avons scrupuleusement conservé l'orthographe :

« *Le 2 pluviôse lan 2e au commandant de la Tessouaille.*

» Hiert je t'avoit ecrit de tenir la trouppe pret et que je tauroit rejouint avec ma colonne.

» Après avoir fait attention à lordre de marche que je doit tenir je n'arriverai que demain à la Tessouaille.

» Aujourd'huy employe tout les moyens pour faire évacuer sur Cholet, toute subsistance de quelque nature qu'il soit. Requerre pour cette effet les officiers municipaux, et tu feras attention lorsque tu mettra le feu au metayrie, bourg, villages, de garantir toute subsistance; comme bled, foins, avoine et toute autre espece de grain sur ta responsabilité, et le 1er offer sous offer et volontaire qui contre-viendra a cette ordre sera puni suivant la rigueur des loi; tu feras passer au fil de la bayonnette tout ce que tu connaitra brigan et autre suspect.

» Le genéral de brigade CAFFIN. »

—

« Le 3 pluviose l'an II de la republique a Maulevrier.

» *Le general Caffin au republicain Boucret general de brigade à la Tessouaille.*

» Je suis encore a Maulevrier. Je nai encorre pu incendier raporte à la grande quantité de grains et fourages qui se trouvent dans les metairie et a Maulevrier. Mais il y a des commissaires arrivé d'hiert au soire qui s'occupent de lenlevement. Hiert jai envoyé un detachement au village de Chabroille, pour purger et incendier il en ont fusilliés quelque un, mais il non pu incendier vu que dans toutes les maisons il y avait des grains et fourages.

» Signé, CAFFIN. »

—

« Au quartier general a Maulevrier de 4 pluviose lan II de la republique francaise une et indivisible.

» *Le général de brigade Caffin au republicain Boucret general de brigade.*

» J'ai recu hier au soir ta lettre qui mannonce que tu es arrive a Moulin. Moi je suis toujours a Maulevrier, jen ay prevenu hier le general en chef qui mordonne de retarder pour assurer les subsistances qui sont en cantité.

» Je suis assuré daprêt tous les grains qui se trouvent dans toutes les maisons un cent de chartes ne sont pas dans le cas de les enlever et que si on incendiait auparavant l'enlèvement ce serait une perte considerable pour la republique dont je serais responsable.

Digitized by Google

enfants, enlever les animaux de labour, les grains, empoisonner les fontaines, mettre le feu aux fermes, telle était la mission que s'était imposée le chef de ces hordes devenues si tristement célèbres.

Un jour, un détachement républicain se dirigeant sur la Tessoualle, aperçut une jeune femme qui venait *faire l'herbe*. Se mettre à sa poursuite, décharger les armes sur elle, fut l'affaire d'un instant. Mais, par un hasard providentiel, la métayère put échapper à l'ennemi et se retirer dans un champ de genêts inaccessible pour tous ceux qui n'en connaissaient pas les inextricables détours. Les soldats, ayant perdu sa trace, entrèrent dans la ferme, brisèrent les meubles, emmenèrent les bœufs, s'emparèrent des provisions de grains; puis, pour couronner leur œuvre, remplirent la cheminée de fagots, y mirent le feu et se retirèrent.

La pauvre Vendéenne vit de sa retraite la flamme se lever au dessus de son toit, et les tuiles du faîtage voler dans des tourbillons de fumée. Tout à coup le feu se ralentit; le bois vert a cessé d'alimenter l'incendie. La fermière, n'entendant plus les cris de ses persécuteurs, se hâte de revenir au logis. Peu lui importent les ruines de sa demeure : elle n'a qu'une préoccupation, celle de savoir ce qu'est devenue une pauvre créature, un enfant de trois mois, qu'elle a laissé dans son *ber*. Elle entre, se fraie un passage au milieu du désordre qui règne autour d'elle, ouvre la porte d'un

» Tu ne pance peut-être pas que Maulevrier les Chambreuilles, et Hyzerné distance d'un quart de lieu l'un de l'autre composent plus de quinze cents maisons sans conter les métairies. Lorsque incendieray je ne veux pas qu'il reste vestiges et je commence ce matin par les eglises et chapelles et les maisons evacquées. Je fait fusiller ce matin 14 ou 15 femmes.

» Gai demandé un commissaire chargé pour l'enlevement des subsistances 400 chartes pour accelerer mon opération et gyrai de suite à S'-Laurent ou est ma destination.

» Le general de brigade, signé CAFFIN.

» *P. S.* Le command' de la gendarmerie et des chasseurs envoyeront de suite eclairer les routte de Vezin, Chemillier et Argenton le peuple.

» Comme les gendarmes connaissent mieux les routte que les chasseurs ils fourniront chacun d'eux hommes et un brigadier, ils yront le plus loin qu'il leur sera possible et prendront tous les renseignements sur la marche des brigand.

» A leur rentré ils viendront en faire leur raport chez le général.

» A Maulevrier le 9 pluviose lan 2 de la republique une et indivisible.

» Signé, CAFFIN.

Digitized by Google

petit cabinet. O bonheur ! elle trouve son fils sain et sauf, dormant du plus doux sommeil. Dans sa joie, elle va se précipiter pour l'embrasser, quand, tout à coup, elle recule d'horreur : cinq vipères étaient posées en pelote sur les langes de l'enfant, et semblaient, elles aussi, sommeiller tranquillement. Comment étaient-elles entrées dans ce réduit ? La chose fut facile à expliquer : les vipères étaient dans les fascines ; lorsqu'on y mit le feu, la chaleur les avait forcées de fuir, et naturellement elles s'étaient dirigées dans la partie de la maison où l'incendie ne faisait pas de progrès. La porte mal close leur avait offert un passage, et le *ber* leur servit d'asile.

Vite la mère va chercher des pinces et s'approche doucement du berceau pour saisir les reptiles ; mais, au premier mouvement qu'elle fait, une vipère s'éveille, se roule en spirale et lance un sifflement de menace. Les autres l'imitent, changent de place et arrivent à la hauteur de la figure du pauvre enfant, qui, heureusement, est encore endormi. Dans ses angoisses, la mère se rappelle combien les vipères sont avides de lait ; elle prend dans un placard un peu de ce liquide, le met auprès des tisons fumants. En un instant, le breuvage est chaud ; les vipères n'ont pas bougé ; l'enfant dort toujours. Une jatte est posée par terre, la fermière se retire et, le cœur palpitant de crainte, observe, à travers les planches disjointes de la porte, ce qui va se passer. A l'odeur du lait, les vipères quittent rapidement leur couche et viennent boire dans le vase. Quand elles sont repues, la mère s'avance, s'en empare sans danger et les jette dans le foyer ; puis, prenant son fils dans ses bras, le couvre de baisers.

C'est à l'enfant devenu grand (il s'appelait Pineau) qu'on doit connaissance de ce fait. Après bien des misères, il avait fini par s'établir sur les bords de la Loire et y exerçait la profession de colporteur. C'était toujours les larmes aux yeux qu'il racontait cet épisode de sa première enfance.

AIMÉ DE SOLAND.

ERRATUM. — Dans le compte rendu de *Ce Pauvre Vieux*, par M. Hippolyte Le Gouvello, page 240 de la dernière livraison, ligne 21, au lieu de : *Lui* est étonné, le méchant gendre, lisez : *Qui* est étonné ? le méchant gendre.

Digitized by Google

CHRONIQUE

SOMMAIRE. — M. Viennet en Bretagne. — Nos morts : M. de la Bintinaye, Mme de la Villemarqué, M. Paul de Saint-Georges, Mlle Marie Curo, S. A. R. MADAME, duchesse de Berry, le P. Gaudaire, M. Favreau.

Encore une réception à l'Académie ! Et le mois prochain, nous pourrons, imitant l'écho, vous répéter : Encore une réception !

Quand nous serons à dix, nous ferons une croix.

Au commencement de mai, M. Prévost-Paradol recevra dans l'illustre compagnie l'auteur des *Iambes*, succédant à un immortel, mort depuis bien longtemps, — s'il a jamais vécu ! — M. Empis ; le 31 mars dernier, M. d'Haussonville, à qui l'on doit cette belle histoire de l'*Eglise romaine et le premier Empire*, prenait place au fauteuil de M. Viennet, introduit par M. Saint-Marc-Girardin.

Il nous est impossible de nous arrêter à ces deux remarquables discours ; mais nous cueillerons dans celui du nouvel élu un récit qui nous appartient, puisqu'il a eu la Bretagne pour théâtre. Après avoir dit qu'au début de sa carrière, M. Viennet avait été officier d'artillerie de marine, M. d'Haussonville ajoute :

« La première campagne maritime de M. Viennet ne devait pas être heureuse. Envoyé à Brest, puis à Lorient, il était en train d'étudier les principes de la pyrotechnie et de tourner quelques vers galants aux dames de la ville, lorsqu'il fut, le 21 avril 1797, embarqué sur le vaisseau l'*Hercule*. Ce bâtiment n'eut pas plus tôt gagné le large, qu'il se vit donner la chasse par deux croiseurs anglais. Grâce à l'obscurité de la nuit, le plus fort des deux vaisseaux ennemis parvenait à décharger à bout portant, contre les flancs de l'*Hercule*, tous les canons de ses trois formidables batteries. Avant d'avoir pu tirer un seul coup, les pièces françaises étaient déjà hors de service. Mais, à défaut d'expérience, l'héroïsme n'a jamais manqué aux marins de la République, et l'on continua de se battre corps à corps, à coup de sabre et de pique. Le feu était à bord. « Sais-tu nager, citoyen ? » demanda le second de l'*Hercule* à M. Viennet. — « Non. — Eh bien ! tant mieux pour toi, tu seras plus vite noyé ! » Il s'agissait, en effet, d'être noyé, de sauter en l'air ou de se rendre. A minuit, l'équipage de l'*Hercule*, réduit de plus de moitié, devenait prisonnier des Anglais. M. Viennet, seul survivant de tous les officiers d'artillerie,

Digitized by Google

se ressouvint alors que, dansant la veille avec une jeune dame de Lorient, à laquelle il débitait je ne sais quelle folie, sa gracieuse compagne lui avait répondu également en riant : « Qui sait ! demain à pareille heure, peut-être ne serez-vous pas aussi gai. »....

» Cependant les officiers de l'*Hercule* ayant tous été définitivement échangés contre des prisonniers anglais, un ordre venu de Paris interrompit les travaux dramatiques de M. Viennet et l'envoya de rechef à Lorient. Il avait déjà rejoint son ancienne garnison, lorsqu'on y mit aux voix le consulat à vie. Un registre à double colonne était destiné à recevoir, par oui ou par non, les votes des militaires. Jamais, à aucune époque de sa vie, lorsque ses convictions étaient fermement arrêtées, M. Viennet n'a redouté l'isolement. Son vote négatif devait, cette fois, frapper d'autant plus l'attention de ses chefs, qu'il s'étalait fièrement au sommet d'une page demeurée toute blanche. « Je m'en doutais, » s'écria M. Decrès, alors ministre de la marine, et qui déjà, comme préfet maritime à Lorient, s'était plaint de l'insubordination politique du jeune lieutenant d'artillerie... Lorsqu'il fut question de voter pour ou contre l'établissement de l'empire, M. Viennet reçut, le jour où s'ouvrait le scrutin, la mission d'aller s'enquérir sur les côtes de la Bretagne de ce qu'était devenu un certain vaisseau français, le *Vétéran,* sur le sort duquel le ministre de la marine avait tout à coup été pris des plus vives inquiétudes. Ce bâtiment s'était, depuis un mois, mis à l'abri des croisières anglaises en se réfugiant dans un petit port de la Bretagne (Concarneau), où n'étaient jamais entrés que des caboteurs. A son retour, les registres étaient repartis pour la capitale ; et ce fut ainsi qu'à son très-grand regret, M. Viennet fut empêché de voter contre le premier empire. Suivant sa coutume, il s'en consola en fondant à Lorient une sorte d'académie littéraire, et en écrivant presque immédiatement une comédie, le *Désœuvré.* »

— La mort, qui frappe sans relâche à la porte de l'Académie, ne reste pas non plus inactive dans notre Bretagne : elle lui enlève coup sur coup M. le vicomte Édouard de la Bintinaye, capitaine de la garde royale, démissionnaire en 1830 ; — Mme de la Villemarqué, née Tarbé des Sablons, femme de notre collaborateur et ami, et dont tout le pays de Quimperlé a fait l'oraison funèbre par ces simples mots, volant de bouche en bouche : « C'était un ange; » — puis, M. le comte Paul Harscouët de Saint-George, enterré à Pluvigner, au milieu d'un concours immense. A l'issue de la messe, M. l'abbé Le Crom, chanoine de Vannes, ancien collègue du défunt à l'Assemblée législative, a dit en quelques mots émus les vertus du défunt. M. Vincent de Kerdrel a pris la parole au cimetière. Écoutons ce touchant hommage :

« Je n'ai pas à vous retracer en détail l'existence du comte Paul Harscouët de Saint-George. Elle s'est écoulée presque tout entière au milieu de vous. Vous connaissez mieux que moi la sereine et féconde succession des soixante-deux années qui l'ont remplie. Il y eut, cependant dans cette vie si pure et si calme, un jour qui mérite d'avoir son histoire. Un jour ! c'est deux que je devrais dire, car l'épisode auquel je fais allusion fut précédé d'une résolution tout aussi glorieuse que l'acte qui en fut la conséquence :

» C'était aux temps orageux de la dernière république. Le père vénéré

Digitized by Google

de Paul, que la mort, il y a trois ans à peine, frappait dans toute la majesté de ses quatre-vingt-six ans, le vieux comte de Saint-George, assistait indigné, mais impassible, à la violation de l'Assemblée Constituante, où les suffrages de ses compatriotes l'avaient envoyé. Son fils aîné, qui était à la séance, voit de près le péril que courent en même temps son père et la France; dès le lendemain, au mépris des intérêts qui l'appelaient à Keronic, il va s'inscrire sur les contrôles de la garde nationale de Paris.

» Un mois plus tard, l'émeute la plus formidable qui fut jamais éclate dans la capitale; la générale retentit, et l'élite des citoyens répond à son sinistre appel.

» Dans les circonstances ordinaires de la vie, Paul de Saint-George montrait quelquefois une certaine hésitation qui tenait à son extrême modestie. C'était, pourquoi ne le dirais-je pas? une nature un peu lente. Mais dans les grands moments, mais aux heures solennelles, plus d'hésitation, plus de lenteur. Nul n'était plus résolu et plus prompt que celui dont la perte va faire un vide immense dans ce pays. Arrivé l'un des premiers au fort de l'insurrection, il s'élance à l'attaque d'une barricade. La position est enlevée à la baïonnette, mais une seconde barricade, plus redoutable que la première, se dresse devant notre intrépide compatriote; la fusillade s'engage, il est atteint d'un coup de feu qui met ses jours en danger, et quand, après deux mois de cruelles souffrances, il reparut au milieu de ses amis, on vit briller sur la poitrine du royaliste morbihannais la croix d'honneur qu'y avait attachée le républicain Cavaignac, et qui a été, aujourd'hui, l'unique ornement de ce cercueil.

» M. le comte Paul de Saint-George n'avait pas besoin d'une action d'éclat pour fixer les regards de ses concitoyens; mais ils n'en furent que plus fiers de lui confier le mandat législatif, lorsque son noble père, après avoir largement payé sa dette à la patrie, demanda à rentrer dans son château de Keronic.

» M. Paul de Saint-George se montra à l'Assemblée Législative ce qu'il était depuis longtemps au Conseil Général du Morbihan. Ferme dans ses principes, indulgent pour ceux qui ne les partageaient pas, énergique et modéré tout à la fois, conciliant sans capitulation de conscience; assidu, laborieux, d'un esprit juste et pratique, il honora en même temps les électeurs morbihannais et la représentation nationale.

» Le 2 décembre 1851 mit fin à la carrière politique de Paul de Saint-George.

» Rentré alors dans la vie privée, il y reprit ses habitudes de dévouement et d'abnégation qui le faisaient citer depuis longtemps comme le modèle le plus complet des fils et des pères.

» Ses amis le revirent tel qu'ils l'avaient toujours connu : affectueux, bienveillant, compatissant (qui le sait mieux que moi?), prévenant, serviable, comme on ne l'est pas.

» Les cultivateurs, ses amis aussi, retrouvèrent leur guide le plus désintéressé et le plus sûr; les pauvres leur soutien le plus constant et le plus généreux.

» Une grande fortune, une grande situation ainsi comprises révèlent un noble cœur uni à une haute intelligence, et réalisent, si je ne me trompe, le type achevé et toujours admiré du gentilhomme chrétien. »

— La littérature d'éducation a fait dernièrement une perte regrettable dans la personne d'une enfant de la Bretagne, Mlle Marie Curo, née à

Digitized by Google

Saint-Brieuc, en février 1795, et décédée à Paris le 25 mars 1870. Fille d'un mathématicien distingué, professeur d'hydrographie à Saint-Brieuc, Marie reçut de son père une éducation virile qui l'éleva de bonne heure au dessus de la frivolité qu'on attribue à son sexe.

Prévoyant que sa fille écrirait un jour, M. Curo exigea d'elle la promesse de ne rien publier avant l'âge de quarante ou cinquante ans, qu'il jugeait nécessaire pour que l'expérience de l'auteur pût être suffisamment mûrie. Cette promesse fut tenue religieusement.

Le talent de Mlle Curo rappelle, avec un cachet plus moderne, bien qu'avec plus d'actualité, le talent plein de logique de Mme Leprince de Beaumont dans les entretiens de *Mlle Bonne,* ainsi que ce qu'il y a de meilleur dans les œuvres d'éducation de Mme de Genlis. Outre un grand nombre de récréations dramatiques, telles que comédies, charades en action, etc., nous avons d'elle d'excellents ouvrages, parmi lesquels il faut citer les *Etudes morales* et le *Vieux soldat,* devenus classiques, l'un dans les écoles de filles, l'autre dans les institutions primaires de garçons, et encouragés par le ministère de l'Instruction publique; *Six mois avant la première communion,* s'adressant aux filles; *Préparation des jeunes garçons à la première communion ; Louise et Caroline, ou les jeunes filles du catéchisme de persévérance;* un *Mois de Marie,* etc. On aurait quelquefois pu désirer un peu plus de fini dans le style, d'ailleurs si spirituel de Mlle Curo, qui ne retouchait point ses phrases, et les écrivait, disait-elle, « telles que Dieu les lui inspirait. » Mais Dieu l'avait douée d'un riche fond. Son esprit original et primesautier se retrouvait également dans sa conversation, de même que l'excellence de son cœur et les sentiments élevés qui ont inspiré toute sa vie. Morte en chrétienne comme elle a vécu, elle aura paru devant Dieu les mains pleines de bonnes œuvres.

Mlle Curo tenait par les liens du sang à l'un des plus glorieux fils de la Bretagne, l'amiral Charner; elle était sa cousine germaine : aux temps antiques, on les eût appelés frère et sœur; et ils l'étaient en effet par l'union et le dévoûment. La perte de ce proche parent avait été pour Mlle Curo un coup bien rude; une maladie semblable devait les réunir au bout de peu de mois.

Marie Curo est morte entourée des soins affectueux de M. et Mme Correch, son neveu et sa nièce, nous dirions presque son gendre et sa fille, tant il y avait échange de dévoûment maternel et filial entre elle et les enfants de son adoption. Elle leur laisse un grand vide, et en même temps de vifs regrets aux nombreux amis qu'elle s'était faits de tous ceux qui l'ont connue.

— Nous achevions cette chronique funéraire, quand le télégraphe nous a transmis la nouvelle d'une mort qui atteint à la fois la Vendée, la Bretagne, la France tout entière : S. A. R. MADAME, duchesse de Berry, est

Digitized by Google

décédée subitement, le jour de Pâques, à son château de Brunsée, dans la Haute-Styrie, à l'âge de soixante-douze ans !... Ce què fut Marie-Caroline de Bourbon, nous n'avons point à le dire à nos lecteurs, car nous écrivons dans cette ville de Nantes, qui fut témoin d'une des stations de son martyre, et à deux pas de cette Vendée dont elle fut l'*héroïne*, de cette Vendée pour laquelle, comme on l'a si bien dit, cette nouvelle Marguerite d'Anjou, avec son seul courage pour armée, désertait les palais de marbre de l'Italie et le vieil Holyrood de Marie Stuart, afin de venir tresser à son fils, orphelin par le crime, une couronne de genêts, en attendant que le Bocage lui reconquît celle de la France.

Ah! si l'écrivain de génie qui s'écria un jour : « MADAME, votre fils est mon roi! » si notre Châteaubriand vivait encore, quelles pages il ajouterait aux pages que lui inspira le forfait de Louvel!

LOUIS DE KERJEAN.

P. S. — Au dernier moment, nous avons le regret d'apprendre la mort du R. P. Gaudaire, supérieur général de la Société des Eudistes de Redon, et celle de M. Favreau, ancien représentant du peuple pour la Loire-Inférieure.

BIBLIOGRAPHIE BRETONNE & VENDÉENNE

ANNUAIRE DES CÔTES-DU-NORD, publié par une société d'écrivains du département. 34e année. 1870. In-18, 338 p. — Saint-Brieuc, imp. et lib. Prudhomme..... 1 fr. 25

ÉTUDE SUR LES OCTROIS ; par Auguste Foulon. In-8o, 148 p. — Nantes, imp. Ve Mellinet.

Le même ouvrage, 2e édition. In-8o, p. — Nantes, imp. Vincent Forest et Émile Grimaud ; L. Morel, rue Crébillon, éditeur..... 2 fr.

HISTOIRE DE BELLE-ILE-EN-MER ; par Stanislas Paris. In-18 jésus, 323 p. et carte. — Lorient imp. et lib. Auger.

HISTOIRE DES MOINES ET DES ÉVÊQUES DE LUÇON, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1821, au moment où Mgr Soyer arrive dans le diocèse, tome troisième, par M. l'abbé du Tressay, chanoine honoraire de Luçon. In-8o. — Paris, Lecoffre & Cie.

MÉMOIRES DE PAQUETTE; par Loïc Petit. In-8o, 90 p. — Nantes, imp. Vincent Forest et Émile Grimaud.
(Extrait de la *Revue de Bretagne et de Vendée.*)

OBSERVATIONS sur diverses séries de questions présentées par M. Féart, préfet d'Ille-et-Vilaine, à MM. les présidents des comices et associations agricoles du même département, le 15 mai 1860 ; par Gagon, conseiller honoraire à la Cour impériale de Rennes. In-8o, 91 p. — Rennes, imp. Catel & Ce.

Le Secrétaire de la Rédaction, ÉMILE GRIMAUD.

Digitized by Google

BIOGRAPHIES VENDÉENNES

LE VICE-AMIRAL DE GRIMOUARD

A toutes les époques et sous tous les gouvernements, non-seulement la grandeur des récompenses ne s'est pas mesurée à l'étendue des services, mais la persécution et la haine des classes populaires en ont souvent pris la place. Pour en trouver de mémorables exemples, il n'est pas nécessaire de remonter aux républiques grecque et romaine, de rappeler la sentence d'ostracisme rendue contre Aristide et l'exil de Camille; nous n'avons qu'à ouvrir un livre sanglant qu'on appelle l'histoire de la Terreur : nous trouverons, à chaque page, les meilleurs citoyens, ceux dont le nom a été gravé depuis au temple de la gloire, traînés à l'échafaud, aux applaudissements d'une populace imbécile et furieuse. L'amiral de Grimouard eut cet honneur, et nous regardons comme un devoir de faire connaître combien il l'avait mérité.

Nicolas-Henri-René de Grimouard, dit le chevalier de Grimouard, est né à Fontenay-le-Comte, le 25 janvier 1743, dans la maison qui sert aujourd'hui d'hôtel de ville et sur la porte de laquelle on a conservé son nom. La filiation suivie de la famille de Grimouard, qui compte aujourd'hui les hommes les plus honorables parmi ses descendants, remonte au XIVe siècle, par une substitution, opérée

Digitized by Google

régulièrement au XVIe, des chevaliers de Villefort aux Grimouard du Péré. La prétention qu'avaient ceux-ci d'être alliés à l'illustre maison Grimouard du Gévaudan, qui a donné à l'Eglise le pape Urbain V, était-elle fondée? C'est ce que nous ne saurions dire. Le colonel Henry-Barthélemy de Grimoard (il avait adopté cette orthographe comme plus en rapport avec la prétention dont nous venons de parler), dont le fils, le général Philippe-Henry, comte de Grimouard, a laissé des ouvrages importants de stratégie, était son parent à un degré assez éloigné, et non pas son frère, comme l'ont prétendu certains biographes. Son père, Pierre-Marthe de Grimouard, seigneur de Guinefolle, avait servi dans les mousquetaires. Il mourut avant la naissance de son dernier fils, et sa mère, Marie-Marguerite de Villedou de Gournay, épousa, en secondes noces, M. du Petit-Val.

Le chevalier de Grimouard et son frère aîné passèrent leur première enfance avec leur mère et leur beau-père, au château du Vigneau, commune de Nieul-sur-l'Autise. Plus tard, leur oncle, M. Grimouard de Saint-Laurent, arrière-grand-père de M. Grimouard de Saint-Laurent de la Loge, s'occupa de leurs intérêts.

Quand l'âge de l'éducation fut arrivé, ils allèrent faire leurs études au collége des Frères de l'Oratoire, à Niort. Destiné à la marine, Nicolas-Henri-René dut en sortir de bonne heure, car alors, plus encore que de nos jours, l'éducation du marin se faisait dès la première jeunesse. Le 17 décembre 1758, nous le trouvons dans la compagnie des Gardes de la marine, à Rochefort, et le 9 avril 1759, sur le vaisseau l'*Inflexible*, de 64 canons, que commandait le capitaine de Caumont.

Les premières armes de de Grimouard ne devaient pas être heureuses. L'*Inflexible* faisait partie de la division navale aux ordres du maréchal de Conflans, dont le nom a acquis une triste célébrité dans les annales de la marine française.

L'idée de porter la guerre en Angleterre, idée reprise depuis et jamais mise à exécution, agitait en ce moment les esprits à la cour de Versailles. Des troupes se réunissaient en Bretagne et à Dunkerque, en même temps que le ministre de la marine faisait cons-

Digitized by Google

truire dans tous les ports de France des bateaux plats pour les recevoir. Douze vaisseaux de lignes et trois frégates devaient leur servir d'escorte. C'était en Ecosse que l'expédition principale se proposait d'opérer une descente, pendant qu'un armateur français, avec quelques frégates, en préparait une en Irlande.

Bien que l'escadre dont nous venons de parler eût beaucoup souffert dans un glorieux combat, que, très-inférieure par le nombre de ses vaisseaux, elle avait soutenu contre une flotte anglaise, le dévouement héroïque de Sabran, un de ses capitaines, en avait sauvé la plus grande partie. Réunie aux forces navales qui se trouvaient dans le port de Brest, elle formait encore un effectif considérable.

Conflans mit à la voile avec vingt-et-un vaisseaux et cinq frégates, pour aller dégager la division sur laquelle devaient s'embarquer les troupes bretonnes, division que bloquaient les Anglais. Rencontré, le 20 novembre, par l'amiral Hawke, qu'il croyait pouvoir éviter en passant entre des rochers et des écueils, il se trouva dans une position telle, qu'il lui fut impossible de former sa ligne de bataille. Si le courage avait pu suppléer à l'habileté, cette journée n'aurait pas été, pour la France, aussi désastreuse qu'elle le devint. Quoique, au milieu de l'action, Conflans eût pris la fuite, la flotte, privée de son commandant, ne continua pas moins à se battre avec le courage du désespoir. Les dispositions avaient été si mal prises, qu'un vaisseau, le *Formidable*, que commandait Saint-André du Verger, se trouvant à lutter seul contre douze ou quinze vaisseaux anglais, fut contraint d'amener son pavillon, au moment où, foudroyé par une puissante artillerie, ayant perdu son capitaine et faisant eau de toute part, il allait s'enfoncer dans l'abîme. Un instant après, le *Thésée* disparaissait dans les flots, entraînant avec lui son brave commandant et deux de ses enfants. Montalais éprouvait le même sort sur le *Superbe;* d'autres s'échouaient à la côte. Villars de la Brosse, avec sept vaisseaux, sortit enfin de l'impasse où l'incapacité de Conflans avait engagé la flotte, et arriva, toujours poursuivi par l'ennemi, à l'embouchure de la Vilaine. L'*Inflexible* était un de ces sept vaisseaux. Quelques jours auparavant, il avait soutenu une canonnade à l'entrée du Goulet, contre deux vaisseaux anglais. Echappé à leur feu, il fut

Digitized by Google

moins heureux contre les accidents de la navigation : deux mois après, il se perdait dans la Vilaine.

De Grimouard avait dix-sept ans; son apprentissage de marin, comme on le voit, était assez rude.

La journée du 20 novembre 1759 avait été fatale à notre marine. Loin de chercher à la relever, le roi et son ministre proclamèrent que la France, se bornant désormais à être une puissance continentale, devait renoncer à disputer à l'Angleterre l'empire des mers. En conséquence de cette résolution, ce qui restait de vaisseaux de guerre fut vendu à des armateurs; l'Etat donna au plus offrant les agrès et les matériaux, vida les arsenaux, du plus honteux des désastres fit une spéculation financière.

Louis XV, à force d'humiliations, espérait obtenir la paix de l'Angleterre; mais celle-ci, voyant la puissance maritime de la France anéantie, ne voulut pas l'accorder avant d'être en possession de nos colonies, que nous ne pouvions plus défendre.

L'avénement de Choiseul au ministère, la signature du Pacte de famille avec l'Espagne, et le courage des corsaires français, dont le nombre se multipliait tous les jours, permettaient pourtant d'espérer que tout n'était pas encore perdu de ce côté.

A défaut du souverain, qui s'occupait beaucoup plus de ses maîtresses que de l'honneur du pays, les Francais firent un dernier effort pour se soustraire à la honte que Louis XV acceptait, sans que la rougeur lui montât au front. Pour que notre pavillon pût encore flotter sur les mers, des provinces, des villes, des compaguies, des particuliers, s'imposèrent de grands sacrifices. Le Languedoc offrit au roi un vaisseau de 84 canons, et la ville de Paris en fit construire un qui porta son nom. Au commencement de l'année 1762, la France avait quatorze vaisseaux et une frégate.

Mais, pendant qu'elle se préparait ainsi à une nouvelle lutte, nos colonies sans défense tombaient, les unes après les autres, au pouvoir de l'Angleterre, l'alliance avec l'Espagne n'ayant fait que compromettre cette dernière puissance, sans qu'elle eût pu nous être d'un secours bien efficace. Le 10 février 1763, Louis XV signait un traité de paix qui rappelait les plus mauvais jours de la monarchie.

Digitized by Google

De Grimouard, après la perte du vaisseau l'*Inflexible*, était passé à bord du *Solitaire*, de 64 canons, capitaine de l'Accary. Le *Solitaire* désarma dans le port de Rochefort, en 1761, et reprit la mer la même année, pour désarmer dans le port de Brest, en 1763. Pendant ce temps, les quelques vaisseaux qui nous restaient ne s'aventuraient guère au large, dans la crainte d'y rencontrer l'ennemi. Par intervalle, de Grimouard avait pourtant servi en qualité de second à bord d'une chaloupe canonnière qui s'était quelquefois hasardée à canonner les vaisseaux anglais, mouillés dans la rade des Basques.

La France mit à profit, pour l'instruction de sa marine, la paix humiliante que son souverain avait signée. Ce qui fut perdu pour la guerre fut donné à l'étude. Des savants, Jean Bouguer, d'Après de Mannevillette, Bigot de Morgues, Bordé de Villehuet, Charles Borda, Pierre Leroi, inventèrent de nouveaux instruments de marine, perfectionnèrent l'hydrographie et publièrent sur la tactique navale les ouvrages les plus estimés. Lalande, le marquis de Chabert, Gabriel de Bory, le chevalier de Fleurieu, de l'Isle, d'Anville, Cassini, par des travaux astronomiques et géographiques, assurèrent la longitude à quelques lieues près, corrigèrent les cartes marines, jusque-là fort défectueuses, en y déterminant des points de repère indispensables au navigateur; Grenier fit, dans la mer des Indes, des découvertes qui nous en rendirent la navigation plus courte et plus sûre, et le ministre Choiseul-Praslin prit soin qu'on exerçât les équipages, et que l'instruction des officiers de marine, jusque-là fort négligée, devint sérieuse.

L'émulation, sous ces influences diverses, s'empara des esprits, et si elle ne devint pas la plus puissante de l'Europe, au bout de quelques années, la marine française en fut la plus savante. En même temps, des ingénieurs spéciaux apportaient d'heureuses modifications dans la construction des vaisseaux, et, dans nos ports de guerre, la plus grande activité régnait sur les chantiers. Conduit par Bougainville, de Surville, de Kerguelen, Marion du Fresne, le drapeau de la France fut arboré sur des terres où il n'avait jamais paru; Pondichéry sortit de ses ruines; nous eûmes un pied à Madagascar; la France enfin releva la tête, et quand, après la prise de

Digitized by Google

l'île de Corse, l'Angleterre voulut en témoigner son mécontentement, Choiseul répondit fièrement à l'ambassadeur de cette puissance qu'il ne lui reconnaissait pas le droit de s'immiscer dans les affaires de notre pays.

De Grimouard participa à ce mouvement intellectuel qui s'étendit à toute la marine. En 1764, il revint sous le commandant de de Caumont, son premier capitaine. La corvette l'*Ambition*, qu'il montait, désarma à Rochefort la même année. Il passa, en 1765, sur le *Hardi*, que commandait La Touche-Tréville. De Grimouard se trouvait là à bonne école, La Touche-Tréville étant un officier d'un grand mérite, dont la carrière a marqué dans la marine.

La ville de Larache, appartenant aux Etats barbaresques, avait fait une insulte à notre pavillon. Le roi y envoya La Touche-Tréville pour en obtenir satisfaction. Comme cette satisfaction lui était refusée, il bombarda la place et en détruisit presque toutes les maisons.

A la suite de cette expédition, le *Hardi* fit voile pour l'Amérique, d'où il revint désarmer dans le port de Toulon.

De la flûte la *Fortune*, qui n'eut d'autre destination que de croiser de Lorient à Toulon, de Grimouard passa sur la *Belle-Poule*, et fit, avec elle, une campagne dans le Nouveau-Monde.

L'avancement, souvent si rapide en temps de guerre, est toujours lent en temps de paix. De Grimouard n'avait pas moins de vingt-sept ans lorsqu'il fut nommé enseigne de vaisseau ; il obtint ce grade le 4 février 1770. Le 22 avril de l'année suivante, il fut nommé second lieutenant de la compagnie des canonniers-matelots de Rochefort. Le 2 mars 1772, il s'embarqua à Brest, sur le vaisseau l'*Hippopotame*, le quitta la même année pour la frégate la *Terpsichore*, avec laquelle il fit, sous le commandement de La Touche-Tréville, une campagne d'évolutions.

Les campagnes d'évolutions sont l'image de la guerre ; souvent aussi elles en sont l'avant-coureur. Dès l'année 1772, toutes les poitrines battaient sur nos vaisseaux et aspiraient à remplacer le simulacre du combat par le combat lui-même. Le honteux traité du 16 février 1763, nos marins auraient voulu l'effacer de leur sang, et

Digitized by Google

quand les caveaux de Saint-Denis s'ouvrirent pour recevoir la dépouille mortelle de celui qui l'avait signé, ils tournèrent les yeux vers son successeur, dans l'espérance qu'il rejetterait la coupe d'humiliations à laquelle son aïeul avait bu à longs traits.

Louis XVI, un des rois de la monarchie française qui ont le plus véritablement aimé le peuple, ne partageait pas les aspirations belliqueuses de ses sujets. Redoutant les malheurs de la guerre, il cherchait dans les douceurs de la paix le soulagement aux maux qui accablaient la France, mais les événement allaient devenir tels, qu'il devait être bientôt entraîné, malgré lui, dans la lutte. Aussi, quand, au milieu de l'année 1776, les Etats-Unis proclamèrent leur indépendance, la France les salua-t-elle avec des acclamations enthousiastes, dans lesquelles l'amour de la liberté, bien qu'il fût réel, le cédait au sentiment du patriotisme.

Résister à l'élan national eût été d'une mauvaise politique, car, pendant qu'une partie de ses forces était employée à combattre une insurrection formidable, l'Angleterre nous offrait une occasion unique de prendre notre revanche. Bien avant donc que nous eussions reconnu la république américaine, les vœux de la France entière étaient pour le triomphe de ses armes. Si Beaumarchais faisait passer des munitions de guerre aux insurgés, le gouvernement n'y mettait aucun obstacle, et quand Lafayette s'embarquait, pour servir, comme simple volontaire, une cause qui allait devenir celle de la France, il applaudissait tout bas à cet acte glorieux de sa jeunesse. La guerre était donc inévitable et l'Europe en suspens en attendait le signal.

Elle éclata, avant que la déclaration en eût été faite et que les relations diplomatiques eussent été interrompues entre les deux puissances. L'*Aréthuse*, ayant rencontré la *Belle-Poule*, n'hésita pas à l'attaquer. Le combat fut brillant et l'issue longtemps incertaine; enfin, après cinq heures d'une lutte acharnée, l'*Aréthuse* se replia sur la flotte anglaise, abandonnant à la *Belle-Poule* l'honneur de la journée. Ce glorieux cartel fut salué en France avec de grands transports de joie ; à Brest, l'enthousiasme fut porté jusqu'au délire. Louis XVI n'hésita plus : après avoir récompensé, par le grade de

Digitized by Google

capitaine de vaisseau, le commandant de la *Belle-Poule*, sur la demande de tous les officiers généraux, il donna ordre au comte d'Orvilliers d'entrer dans la Manche. D'Orvilliers *était bien décidé à ne pas fuir devant l'ennemi, quelles que fussent ses forces* [1]. Quelques jours après les flottes ennemies se rencontrèrent non loin d'Ouessant, et l'action s'engagea immédiatement.

Bien que cette bataille, dans laquelle s'immortalisa un des compatriotes de de Grimouard, le lieutenant-général Duchaffault, eût laissé la victoire indécise, l'effet moral en fut tout entier pour la France. Il y avait si longtemps que l'Angleterre ne connaissait plus de rivale sur les mers, que pour n'avoir pas été victorieuse, elle fut considérée comme ayant été vaincue.

Tournons maintenant nos regards vers l'Amérique, devenue le théâtre d'une lutte décisive. C'est là que nous allons trouver de Grimouard, sorti des grades inférieurs de la marine, inaugurant son premier commandement par des actions d'éclat, et rendant à son pays des services signalés.

Quelques mois plus tôt, avant même que d'Estaing, trompant les Anglais sur la véritable destination de ses forces, eût fait voile pour l'Amérique, des bâtiments de guerre, dans l'éventualité d'une lutte prochaine, étaient partis pour protéger nos colonies des Antilles. De ce nombre était la frégate la *Charmante*, capitaine Macnemara. Le 23 janvier 1779, de Grimouard s'y était embarqué en qualité de second. Peu auparavant, il avait été promu au grade de lieutenant de vaisseau. C'est pendant que la *Charmante* était dans les parages des Antilles, que les hostilités commencèrent entre la France et l'Angleterre. Cette frégate ne se borna pas à la défense de nos possessions d'Amérique, elle vint en aide à la *Dédaigneuse*, dans l'attaque de la frégate anglaise l'*Active* et contribua à sa prise.

Débarqué au Cap Français, de Grimouard prit, le 17 septembre 1778, le commandement de la frégate la *Minerve* [2].

Cette frégate avait appartenu aux Anglais; elle leur avait été prise par le commandant de la *Concorde*, Le Gardeur de Tilly, et

[1] Lettre de d'Orvilliers. Archives du ministère de la marine.

[2] M. Levot dit qu'elle était armée de 32 canons, la *Gazette*, de 26.

Digitized by Google

devait leur revenir un jour, mais après une série de combats qui allaient illustrer son nom et celui de son nouveau capitaine.

Le 4 janvier 1779, de Grimouard rencontra un bâtiment anglais dont la prise eût été d'une grande valeur : c'était le *Belkourt* [1], de Liverpool, armé de 20 canons. En outre de sa cargaison de poissons salés, ce navire portait, d'Halifax à la Jamaïque, six mille guinées. Cette riche proie ne tomba point aux mains des Français : criblé de boulets, le *Belkourt* faisait eau de toute part et allait sombrer infailliblement, quand le feu prit à son bord. Son arrière ayant sauté, le malheureux bâtiment fut bientôt dévoré par les flammes, et la mer engloutit les richesses qui étaient à son bord. Il ne s'en échappa que trente-trois personnes. La *Minerve* avait eu quatre hommes tués, et vingt-trois blessés.

A un mois de là, de Grimouard eut besoin de tout son courage et de toute son habileté pour échapper aux Anglais. Le 7 février, au point du jour, comme il sortait de la baie des Baradaires, une escadre anglaise se trouva en vue. Elle était composée de quatre bâtiments de guerre, le *Ruby*, de 64 canons, le *Niger*, de 28 [2], le *Bristol*, de 50, et de la frégate l'*Æolus*, de 30. Après avoir échangé une bordée avec le *Ruby*, de Grimouard, comprenant bien que, sans une insigne témérité, il ne pouvait pas se mesurer avec un vaisseau qui lui était si supérieur en forces, résolut de s'en éloigner. Il se porta sur le *Niger*, et son feu fut si sûr et si bien nourri, qu'au bout de trois quarts d'heure, cette frégate fut forcée d'abandonner la partie. La *Minerve* n'avait pas de temps à perdre : le *Bristol* et l'*Æolus* s'avançaient pour lui couper la retraite. Elle mit à profit l'avantage qu'elle venait d'avoir en se débarrassant du *Niger*, se couvrit de voiles et gagna sur les ennemis. Le calme qui survint arrêta un instant leur poursuite, mais elle recommença, quand, à

[1] M. Levot qui, ainsi que je l'ai fait moi-même, paraît avoir puisé dans la *Gazette de France* le récit de cette affaire, appelle ce navire le *Bekoost*. Laperouse Bonfils le nomme le *Berkourt*. J'ai adopté le nom que j'ai trouvé aux Archives du ministère de la marine.

[2] Est-ce le *Niger*, comme on lit dans plusieurs relations, ou le *Lowestoffe*, comme il est dit dans la *Gazette*, ou bien le *Lowestom*, ainsi que l'écrit Laperouse-Bonfils?

Digitized by Google

une heure de l'après-midi, la brise s'élevant, le vent vint à souffler du N. N.-E. Toute l'escadre alors reprit à lui donner la chasse. Heureusement que la nuit était venue. A la faveur des ténèbres, la *Minerve* put faire fausse route et se dérober sans être aperçue. Craignant d'être rejoint s'il continuait sa marche sur Saint-Domingue, de Grimouard mit le cap sur l'île d'Icaque. Chemin faisant, il rencontra un bâtiment de guerre de la Providence, la *Débara*, de 20 canons, qu'accompagnait un brick de 16, et s'en empara.

Nous lisons dans ses états de service [1] que, dans cette campagne, il eut deux rencontres avec l'escadre anglaise, sans que nous ayons rien pu apprendre de la seconde. On y voit encore qu'il contribua beaucoup à la tranquillité et à la sûreté de l'île de Saint-Domingue, où il croisait, et qu'en raison des services qu'il avait rendus à la France, le ministre lui écrivit pour le complimenter.

Ayant reçu l'ordre de retourner en France, pour y faire radouber sa frégate et annoncer le départ du convoi du comte d'Estaing, il vint désarmer à Rochefort, après avoir pris, dans la traversée, trois petits bâtiments ennemis.

De Grimouard fut nommé chef de brigade de la marine, le 1er juillet 1779, et chevalier de Saint-Louis, le 10 octobre suivant.

Il y avait plus de cinq mois que la *Minerve* avait repris la mer, tantôt croisant, tantôt escortant les convois dans différents parages, quand, le 1er janvier 1781, le lendemain de sa sortie du fort de Brest, comme elle se trouvait par 14° dans l'ouest d'Ouessant, elle aperçut deux voiles, que l'épaisseur du brouillard l'empêcha d'abord de reconnaître. C'étaient deux vaisseaux anglais de 74, le *Courageux* et le *Vaillant*, qui bientôt s'en trouvèrent à portée de pistolet. Abandonnée de trois petites frégates françaises qui, bien meilleures marcheuses qu'elle ne l'était, avaient pu s'éloigner, elle se trouva seule aux prises avec ses deux formidables ennemis. De Grimouard ne voulut pourtant point amener son pavillon sans le défendre. Ce ne fut qu'après que la moitié de son équipage eut été mis hors de combat, qu'après que son neveu, le chevalier de Mussay, fut tombé mortellement frappé, qu'un de ses lieutenants eut été tué, trois au-

[1] Archives du ministère de la marine.

Digitized by Google

tres blessés et que lui-même, grièvement atteint, eut été obligé de remettre le commandement à son second, M. de Villeneuve, que la *Minerve, ayant ses canons démontés, la moitié de ses mâts à bas, les autres près de tomber, toutes ses manœuvres hachées et l'entrepont se remplissant d'eau, fut obligée d'amener la cale*[1].

Lord Murgrave, commandant le *Courageux,* fit le meilleur accueil aux prisonniers et complimenta de leur bravoure le chevalier de Grimouard, ses officiers et son équipage.

Rendu à la liberté par échange, il reçut, à son retour en France, la lettre la plus flatteuse du maréchal de Castries, alors ministre de la marine, et, en récompense de sa défense héroïque, le roi le nomma capitaine de vaisseau.

Peu de temps après, de Grimouard s'embarqua, en qualité de second, à bord du vaisseau l'*Actif,* sous les ordres du commandant Macarthy Macteigne. L'*Actif* faisait partie de l'escorte d'un convoi qui portait des troupes et des munitions en Amérique. Le comte de Guichen en avait le commandement. Rencontré à cinquante-trois lieues au sud d'Ouessant, par une escadre ennemie aux ordres de l'amiral Kempenfeld, qu'un brouillard épais l'avait empêché d'apercevoir, il perdit dix-sept bâtiments marchands ; il en aurait perdu davantage, si l'*Actif* n'avait pas puissamment contribué à arrêter la ligne anglaise. Canonné par une partie des vaisseaux qui la composaient, il donna le temps au reste du convoi de s'échapper.

De l'*Actif,* de Grimouard passa, le 16 janvier 1782, toujours en qualité de second, sur le vaisseau le *Magnifique,* qui vint rejoindre la division du comte de Grasse.

C. MERLAND.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

[1] *Gazette de France.*

Digitized by Google

LA POMME A SONNETTES

CONTE DU PAYS NANTAIS.

I

Oh ! qu'elle était vieille et laide, la pauvre femme que le roi de Pontchâteau rencontra sur les bords du Brivé ! Sa peau terreuse était incrustée de rides. Un sillon de chassie cernait profondément ses yeux ; son nez et son menton faisaient pince : on s'y fût pris le petit doigt. Sa bouche bavait par les coins. Sa lèvre et son cou se hérissaient d'une barbe effrayante, raide comme les épis de blé dans un champ. Hérode eût semblé jeune auprès d'elle.

Le roi de Pontchâteau, à cheval sur un beau lion de Barbarie richement caparaçonné, faisait, par un matin, sa promenade accoutumée, pour entretenir sa santé, son appétit et sa fraîcheur.

Le bon roi Robert humait donc à plein cœur l'air vif et sain des collines tapissées de bruyère, quand il aperçut, gisant parmi les roseaux, cette pauvre femme dont la tête sans cheveux branlait, dont les babines rentrées babinotaient sans cesse et heurtaient, à chaque mouvement, le nez et le menton. Elle était vraiment haletante, épuisée, rendue.

Vite et prestement le roi descend de lion et, prenant la pauvre femme dans ses bras, la hisse sur le quadrupède. Lui-même, tenant en main la bride dorée enrichie de diamants, marche devant la vieille et s'apprête à la conduire à son propre château. — Non,

Digitized by Google

pas par là, fit-elle; ramenez-moi dans ma chaumine. — Et elle désignait une grotte de rochers qu'on découvrait tout loin, parmi les collines tantôt nues, tantôt couvertes de châtaigniers et de pins où s'enchâsse, comme un diamant liquide, la claire et fuyante rivière.

Or cela avait lieu au temps de la féerie, au temps où les vrais palais de cristal s'élevaient en un clin d'œil, au temps où les châteaux en Espagne se bâtissaient en France, au temps où les bêtes parlaient un peu mieux qu'aujourd'hui, au temps où la terre n'était guère peuplée que de rois et de reines qui trouvaient encore moyen d'avoir des sujets.

Quand le roi et la vieille furent arrivés à l'entrée de la chaumine, la grotte sembla au-dedans toute resplendissante des pierreries les plus étranges, même pour un prince. Mais la bonne femme, au lieu de s'étonner, se mit à rire en frappant ses gros sabots avec son bâton de vert pommier. Aussitôt une rangée de perles brilla sous ses lèvres vermeilles, de longs cheveux, souples comme l'onde, se répandirent sur ses épaules, ses rides s'effacèrent, son nez se redressa et son menton fit voir, au lieu de cette pointe en crochet, la plus jolie fossette, comme s'il n'avait jamais porté un poil de barbe; tout son corps était droit et flexible comme la tige des roseaux.

— Je suis la fée Prudence, dit-elle à Robert. Jamais je ne sors que déguisée, pour éprouver les hommes, et aussi parce que, sous notre forme naturelle, nous sommes, au fond, si décrépites, qu'un homme qui le saurait tiendrait notre vie entre ses mains. La vieillesse nous a toutes rendues fragiles comme du verre; en respectant nos formes et nos traits, elle nous a minées par le cœur, pareille à ces vers qui piquent profondément les racines des plantes fleuries. Je te connais depuis longtemps, Robert de Pontchâteau. Quand tu auras besoin de la fée Prudence, appelle-moi. Ma devise est : *J'aimerai qui m'aime.* Tu as un désir, et je vais commencer par le satisfaire. La reine, ta femme, qui gémit depuis longtemps de sa stérilité, va donner le jour à la plus charmante fille qui se soit épanouie sous le soleil. Elle deviendra l'épouse aimée du jeune prince de Campbon.

Digitized by Google

— Du prince de Campbon ! jamais ! dit Robert. Le père est mon plus grand ennemi. N'a-t-il pas, contre le droit des gens, lancé hier encore une armée de six cent mille sauterelles pour ravager mes moissons, et cinq cent cinquante escadrons de rats pour faire le siége de mes greniers ? Jamais son fils ne sera mon gendre !

— C'est ce que nous verrons, dit la fée en souriant. Dans tous les cas, n'oubliez point de m'appeler à la naissance de la princesse, ma filleule, et plus tôt, s'il est besoin.

Cela dit, la fée fit entrer le roi dans un salon tapissé de papillons multicolores fixés à la muraille, emblèmes de l'inconstance maîtrisée. Elle lui servit un plat de limaçons délicieux, des serpents à la tartare et deux pommes à sonnettes cuites au four. Il mangea le tout de fort bon appétit et but ensuite une bouteille entière de fine rosée, recueillie sur la cime des pins par les esprits follets. Puis Robert prit congé de son hôtesse, qui le fit passer par une longue galerie toute formée d'une voûte d'arcs-en-ciel se suivant sans intervalle. A la porte il retrouva son beau lion sellé et bridé. L'ayant donc enfourché, il arriva bientôt à sa résidence de Coëdros, ainsi nommée des forêts de roseaux, plus grands que nos plus grands chênes, dont elle était pour lors environnée.

Il s'empressa de conter à la reine ce qu'il venait de voir et d'ouïr. Il ne tarda pas à éprouver l'effet des prédictions de la fée Prudence. Car, peu de jours écoulés, la reine devint grosse. Mais, vers le huitième mois, elle se trouva si malade qu'elle en pensa mourir. Tous les médecins des environs furent appelés ; mais leurs drogues et talismans demeurèrent complétement inutiles. Robert ne manqua pas de songer alors à la bonne fée. Il l'alla voir sur son lion fidèle.

La fée lui dit : — Votre femme n'a-t-elle pas demandé une pomme à sonnettes ?

— Il est vrai, dit le roi, mais dans tous mes Etats il n'a pu s'en trouver une seule.

— Je n'en avais que deux, reprit la fée : vous les avez mangées. Mais votre ami le roi de Campbon a trois pommes à sonnettes dans ses domaines : il ne saurait vous les refuser.

Digitized by Google

— Vous voulez rire, bonne fée? Comment mon plus grand ennemi me donnerait-il ses pommes à sonnettes?

— Hélas! pauvre roi Robert, la guerre est un triste fléau! Résignez-vous donc à voir votre chère femme mourir, faute d'une pomme; à moins toutefois que mon petit chien ne veuille se résoudre à m'en aller quérir deux.

Alors elle se met à crier à plusieurs reprises : — « A-Propos! A-Propos! »

A-Propos ne tarda pas à se montrer : il accourut hors d'haleine, sautillant, se roulant et cabriolant, fit plusieurs tours aux pieds de sa maîtresse en lui mordillant ses souliers de satin, puis, se haussant vivement sur ses pattes de derrière, commença à décrire mille figures avec ses deux pattes de devant, le tout si prestement qu'il eût fait mourir de rire un homme moins affligé que le roi Robert.

A-Propos avait le dos brun, le cou, la poitrine, les pattes et le museau blancs comme la neige, de petites oreilles soyeuses, une petite tête allongée, une petite queue touffue, agitée d'un balancement perpétuel, comme la touffe fleurie des roseaux. Ce petit chien s'élançait dans les arbres comme un écureuil. Il était dur et souple comme un ressort d'acier. Il avait la tête pleine d'idées et de malices charmantes: il ne lui manquait que la parole. A-Propos n'avait jamais désiré cet attribut, sachant fort bien que ce n'est point là ce qui distingue l'être sensé de la bête.

Sa maîtresse lui glissa rapidement quelques mots dans le fin tuyau de l'oreille. Le chien partit comme un trait, sauta par dessus la rivière, et disparut.

— Partez maintenant, dit la fée au roi; allez consoler la reine; vous trouverez A-Propos chez vous avec deux pommes aux dents et un billet à l'oreille. Lisez le billet.

Le roi Robert obéit. Mais à-propos, — puisqu'à qu'à-propos il y a, — qu'est-ce que *pomme à sonnettes*? C'est une pomme rouge, rayée et allongée comme le rambour et dont les pepins sonnent dans le fruit quand on le secoue. Eh bien! mes chers amis, il n'y avait, au temps des fées, qu'un seul pommier à sonnettes dans

Digitized by Google

tout Campbon ; encore ne donnait-il que trois pommes tous les trois ans. Cet arbre fortuné, aussi ancien que la terre sa mère, était le plus bel ornement du verger de la Préverie, lequel fut planté par Japhet, fils de Noë, père de tous les hommes. Hélas ! hélas ! les pommes à sonnettes sont devenues fort communes ; mais l'espèce en se propageant a perdu de ses vertus primitives, et n'est plus bonne absolument qu'à manger. C'est en vérité bien dommage !

Mais, tandis que je vous explique cela, le petit A-Propos qui, grimpé à l'arbre, a volé sans bruit au roi de Campbon les deux tiers de sa plus belle récolte, en dépit des gardes aux yeux desquels il a secoué la poudre d'*invisible* semée dans ses poils, est revenu comme le vent jusqu'au château de Coëdros. C'est qu'il avait trempé ses pattes dans un sac de poudre d'*escampette,* laquelle a la vertu de multiplier par cent cinquante le pas naturel.

Le gentil animal accueille Robert à la porte du château et lui fait son message. La première pomme devait être mangée par la reine pour satisfaire son envie. La seconde devait être remise à la princesse à l'âge de quinze ans, époque avant laquelle il lui était défendu, sous les peines les plus terribles, de quitter sa chambre. Quand la princesse serait en doute sur ce qu'il faudrait faire, elle devrait sonner la pomme à son oreille, et la pomme lui donnerait toujours un avis salutaire. Seulement qu'elle prît soin d'écouter toujours docilement et sans idée préconçue. Si elle hésitait jamais sur la route à suivre, elle devait jeter devant soi la pomme qui, roulant ou s'arrêtant, lui servirait de guide. Telles étaient les premières instructions de la fée Prudence.

II

Il arriva qu'un jour, au moment où le roi Robert faisait seller son lion, on vint lui annoncer qu'il était devenu père d'une charmante petite princesse. Il se rendit en toute hâte auprès de la reine et fit appeler en même temps la fée Prudence. Elle arriva, suivie de sept autres fées, ses meilleures amies, qui voulaient souhaiter aussi la bienvenue à la princesse et la douer des diverses qualités qui

Digitized by Google

étaient en leur pouvoir : la fée Mélisse, habillée d'une robe de fleurs qui sentaient délicieusement le thym, la marjolaine et le blé noir ; la fée Soyeuse, avec une couronne de mûrier et un long manteau de soie ; la fée Violette, toute couverte d'un voile brun, doucement parfumé ; la fée Marguerite, aux cheveux blonds, à la blanche auréole ; la fée Hyacinthe, avec sa robe blanche et bleue, emblème de l'innocence et de la fidélité. La fée Myosotis, la reine du souvenir amoureux et mélancolique, balançait d'un air doux et indécis sa taille frêle, mais ses yeux bleus étaient pleins de franchise et de tranquillité. Enfin, toute petite et toute timide, effleurant le sol avec une grâce et une délicatesse craintives, la fée Sensitive se dérobait à moitié parmi ses sœurs et trahissait tous ses sentiments exquis dans un demi-sourire indicible.

Les bonnes dames, entrées dans la chambre de la reine, s'approchèrent d'abord en silence et une à une du berceau doré. Prudence par politesse voulut parler la dernière. Ce fut donc Mélisse qui commença la cérémonie.

— La princesse, dit-elle, sera douce à tous ceux qui l'approcheront. Son âme répandra autour d'elle de doux parfums, comme le miel, trésor des abeilles.

Alors la fée ôta une épingle d'or de son chignon, tourna la fine pointe d'un de ses cheveux dans la tête de l'épingle, en tira un beau rayon de miel dont elle humecta le bout de son doigt, et toucha de la main les lèvres de l'enfant, qu'on vit aussitôt sourire.

Vint ensuite la fée Soyeuse ; le frôlement de sa robe s'entendait au loin. — La princesse est déjà toute charmante, dit-elle. Pour qu'elle le soit encore davantage, je veux la douer pour toute sa vie des plus beaux atours.

Alors la fée prit sur sa tête une feuille de mûrier, la dédoubla du bout de son ongle et en tira fil à fil d'interminables écheveaux de soie de toutes les couleurs, qu'elle remit à la femme de charge. Puis elle se rassit.

C'était le tour de Violette. Écartant lentement son voile, elle souffla légèrement sur le front de l'enfant et s'empressa de revenir s'asseoir. — L'enfant sera modeste, — dit-elle à voix basse.

Digitized by Google

Alors la fée Marguerite détache un fleuron de sa couronne blanche et le pose sur la tête de la princesse en disant : — Sois simple, chère enfant ; ne sache point que tu es belle, mais seulement que tu es aimée.

Puis la fée Hyacinthe, lui mettant son bouquet de lys sur le cœur, ne dit rien ; mais aussitôt une clarté douce qui s'épandit sur le berceau l'illumina.

La fée Myosotis lui dit à l'oreille : — Souviens-toi !

Quant à la fée Sensitive, elle s'approcha timidement de la princesse, laissa tomber sur la tête de l'enfant une goutte de la rosée de ses yeux, et disparut parmi ses compagnes.

Il ne restait plus que la fée Prudence : — Ce que je puis donner, je le donne, fit-elle. Hélas ! c'est bien peu ; car il n'est pas en mon pouvoir de me donner moi-même : un nom, et voilà tout. Qu'elle se nomme donc Aimée, et le soit-elle toujours ! Et maintenant, reine, levez-vous ; venez aussi, bon roi Robert, tout le monde est heureux. Appelez votre peuple et venez tous voir la danse des fées.

Aussitôt le roi et la reine sortirent, et cent hérauts embouchèrent la trompette pour appeler tous les villageois, ainsi que tous les animaux du royaume. Les belettes au corps fluet, les couleuvres indolentes, les lézards qui chérissent la musique, les grillons des foyers, les cigales des prairies s'y trouvèrent. Tous les oiseaux chanteurs se montrèrent fidèles au rendez-vous. Leur orchestre fut placé dans les ormeaux et les peupliers du voisinage, et dans les haies d'églantiers et d'aubépines qui entourent les prés. Linots, merles, pinsons, loriots, ne manquèrent point d'apporter leurs fredons et leurs sifflets. Le rossignol lui-même voulut bien, pour un cas si rare, faire trève à ses habitudes solitaires. Il chanta des airs nouveaux avec une gaieté qu'on ne lui avait jamais connue. La fauvette et lui firent assaut de talent et composèrent entre eux un de ces dialogues poétiques qu'on appelait jadis des tensons. Quand tous ces musiciens des fées se furent installés dans leurs siéges de feuilles et de fleurs, quand ils eurent commencé leur concert, l'aubépine et l'églantine et le lilas choisirent leur plus doux encens

Digitized by Google

pour l'éparpiller sur la fête en flocons invisibles. Les bonnes fées se mirent alors à danser des sarabandes fort curieuses. Après quoi elles formèrent une ronde, et Prudence se tint au milieu pour régler tous les gestes et tous les pas avec sa baguette de vert pommier, entourée d'un serpent sans venin qui se jouait autour du magique instrument en replis gracieux. La ronde fut suivie d'une danse des fées appelée *la Chacunière.* Sans courir et sans sauter, chacune d'elles s'avançait légère comme la brise et riante comme le matin. Mélisse la première, s'avançant vers Prudence, secoua mollement sa robe de fleurs : des essaims d'abeilles s'échappant aussitôt de leurs corolles se mirent à décrire dans les airs mille ronds fantastiques en bourdonnant avec un bruit musical. Soyeuse, en agitant sa couronne de mûrier, en fit incontinent sortir des nuées de papillons, pauvres vers à soie qui n'avaient pris des ailes, hélas ! que pour quitter la vie. C'était un spectacle curieux de les voir s'abattre sur les boutons d'or d'un vol gracieux et languissant. Violette fit glisser de son voile quantité de petites fleurs blanches et bleues qui, prenant racine en un clin d'œil sous les pieds des danseuses, enrichirent de broderies improvisées le tapis verdoyant des herbes. Les marguerites, les hyacinthes, les myosotis, que les fées semèrent sous leurs pas, exhalaient un parfum de simplicité, de candeur, de calme souvenir. La fée Sensitive ne voulut laisser nulle trace visible de son passage ; mais partout où son brodequin vert avait effleuré le sol, un parfum tout à fait unique et indicible demeura toujours.

La danse fut suivie d'un grand repas, dont tous les pauvres des royaumes voisins vinrent prendre leur part. Les animaux ne furent pas oubliés : on fit aux chèvres des distributions de cytise ; on tint, durant vingt-quatre heures, table ouverte de serpolet et d'herbe tendre pour les jeunes agneaux ; trois mille charretées de choux verts, parfumés de thym, furent destinées aux lièvres et aux lapins des alentours ; on introduisit les belettes et les chats dans tous les greniers de toutes les métairies du château où, tout en faisant chère lie, ces animaux rendirent grand service au roi et à la reine.

Digitized by Google

La cérémonie achevée, la bonne Prudence et ses amies prirent congé de la royale maison. Elles remirent au roi un coffret à sept clefs pour garder la précieuse pomme à sonnettes, jusqu'à l'époque où la princesse Aimée aurait atteint ses quinze ans. Elles présentèrent à la femme de charge sept petites boîtes contenant des joujoux propres à amuser l'enfance de la chère princesse. Ces boîtes avaient chacune la forme et la grosseur d'un fruit ou d'une graine particulière. Je ne me permettrai pas ni de les ouvrir, ni même de les regarder, avant qu'Aimée ne les ait vues et n'en ait joui.

La petite princesse grandit à vue d'œil et devint mignonne à ravir. A deux ans elle avait un parler gazouillant et un joli sourire malin, dont madame la reine se pâmait d'aise. La fée Prudence la venait voir et la faisait danser sur ses genoux. Un jour, Aimée dit à sa marraine : — « Je voudrais bien sortir. » Aimée avait alors trois ans. Elle avait vu souvent par la fenêtre de sa chambre le jardin se couvrir de fleurs et de fruits, le jardinier y planter la bêche et le hoyau, les moissonneurs et les vendangeurs presser les bœufs traînant les lourds chariots pleins de blés ou chargés de raisins, les agneaux bondir, les chevaux galoper dans la plaine. Il lui sembla que tout cela c'était la vie et qu'elle ne l'avait point. La fée, qui comprenait sa douleur, ne s'en affligeait pas, sachant combien il était facile à la féerie de l'en consoler. Elle appela la femme de charge et lui enjoignit d'aller quérir les sept boîtes d'Aimée : — « Approchez, ma mie, dit-elle ensuite à sa filleule, et venez voir vos trésors. » Alors elle lui offrit premièrement un grain de blé. La petite Aimée, sur l'indication de sa marraine, l'ouvrit avec l'ongle du petit doigt, et voilà qu'un vaste champ tout couvert de flottantes moissons s'échappa de cette première boîte et se déroula en un clin d'œil. La princesse put courir tout à son aise au travers des blés.

Quand elle fut bien lasse, la fée tira d'un noyau de cerise un admirable verger, tout étincelant de pommes vermeilles, que les merles piquaient à l'envi, de cerises rouges ou roses ou dorées, que les geais gaspillaient avec de grands cris. Pour elle, à demi-couchée sous un petit pêcher, dont elle cueillit quelques fruits, qui

Digitized by Google

fondaient sous sa dent, il lui sembla passer une après-midi délicieuse. Et pourtant elle n'avait fixé les yeux sur l'intérieur du noyau de cerise que l'espace d'une seconde.

Pour ne pas vous arrêter trop longtemps aux boîtes magiques, disons en deux mots que la fée Prudence fit sortir d'un gland une vaste forêt de chênes ; d'une mâcre, un lac transparent, vaste et poissonneux ; d'une graine de sapin, un bateau magnifique pour se promener sur le lac ; d'un noyau de cornouille, le plus joli jardin anglais qui se soit jamais vu ; d'une graine de foin, de verts pâturages où tous les animaux qui paissent et qui broutent erraient avec délice.

Grâce aux dons de sa marraine, la petite princesse Aimée cessa de s'ennuyer. Elle parvint ainsi jusqu'à l'âge de quatorze ans sans éprouver le plus léger chagrin. Aussi faisait-elle la joie de ses bons parents. Grâce aux progrès de l'âge, elle devint une fleur de beauté. Elle était née bouton de rose : encore un jour, elle allait s'épanouir. Déjà ses cheveux ondoyants s'épandaient à flots sur ses épaules et lui tombaient jusqu'aux pieds, comme toutes les chevelures des princesses au temps de la féerie. Mais la chevelure de la princesse Aimée avait cela d'étrange, qu'elle n'était ni d'or, comme on le raconte de la belle amante du gentil Avenant, ni d'ébène, comme on le dit de la *Belle au bois dormant,* ni de cette couleur qui tient le milieu entre le noir et le blond. Elle était admirablement nuancée : à l'ombre, elle semblait noire ; mais, au soleil, elle brillait d'une teinte brune, qui éblouissait l'œil d'abord et le charmait doucement à la longue. Son visage, d'une blancheur finement rosée, se détachait, au milieu de leurs boucles foncées, comme une petite églantine qui sort de son calice. Ses traits ne se peuvent dépeindre : ils plaisaient moins par leurs détails que par leur ensemble. On eût pu facilement trouver à redire sur le fini du dessin ; mais son âme, qui vivait sur sa figure, était parfaitement belle. Aussi, tous les peintres qui furent appelés pour faire son portrait demeurèrent absolument courts, vu qu'ils n'avaient jamais appris à peindre les âmes.

L'âme de la charmante Aimée habitait ordinairement dans ses

Digitized by Google

yeux, qui étaient le triomphe de sa beauté. Dame Nature en les créant ne put s'empêcher de sourire; mais, lorsqu'elle les eut créés, il lui fallut se délasser par un long sommeil. Aussi, jura-t-elle par ses grands dieux qu'elle ne ferait jamais un œil semblable. Elle en avait broyé la couleur, tout à fait unique, dans un godet de diamant ciselé. La douceur, la modestie et l'amour innocent, parfaitement saisissables dans cette couleur, étincelaient à travers les parois du vase. Dame Nature le prit avec colère, et, sans le regarder, le lança sur le globe, où il se brisa en mille pièces. Le liquide, partout dispersé, jaillit çà et là par gouttelettes presque imperceptibles, qui ont suffi à enrichir de beauté tous les beaux yeux qui sont les sources de l'amour.

J. du Dot.

(La suite à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

ÉCRIVAINS BRETONS DU XVIe SIÈCLE.

—

PIERRE BOAISTUAU,

SIEUR DE LAUNAY

I

Voici un écrivain breton, auteur de livres dont plusieurs ont eu jusqu'à dix, vingt éditions, et sur lequel nous manquons presque entièrement de renseignements biographiques. Tout se réduit à quelques lignes, très-brèves, d'un bibliographe du XVIe siècle, La Croix du Maine, qui dans sa *Bibliothèque françoise*, publiée en 1584, écrit :

« PIERRE BOISTUAU, surnommé LAUNAY, natif de Nantes en Bre-
» tagne, homme très-docte et des plus éloquents orateurs de son
» siècle, et lequel avoit une façon de parler autant douce, coulante
» et agréable qu'autre duquel j'aye leu les écrits. » — Suit une énumération assez longue et une appréciation favorable de ces écrits, qui se termine par ces deux lignes : « Il mourut à Paris l'an
» 1566. Il est enterré au cimetière des Ecoliers de Paris, près
» l'église de Saint-Etienne du Mont [1]. »

L'autre bibliographe du XVIe siècle, du Verdier, dont la *Bibliothèque* parut en même temps que celle de La Croix du Maine,

[1] *Bibliothèques françoises* de La Croix du Maine et de du Verdier, édit. de 1772, t. II, p. 254-256.

Digitized by Google

ajoute quelques détails bibliographiques, quelques extraits des ouvrages de Boaistuau [1], mais sur sa vie rien.

Dans notre siècle, Charles Nodier n'a pas dédaigné de s'occuper de Boaistuau et a signalé l'un de ses récits comme source probable d'une des plus belles fables de La Fontaine [2].

Brunet, dans son excellent *Manuel du Libraire*, a complété les notions bibliographiques de La Croix du Maine et de du Verdier, et il les a surtout précisées en fixant positivement la date de la première édition des principaux ouvrages de Boaistuau [3]. — Quant à la *Biographie bretonne*, elle n'a fait que copier ou résumer plus ou moins exactement Brunet, du Verdier, La Croix du Maine, mais sans mentionner le curieux article de Nodier, sans même essayer de donner quelque idée des ouvrages de Boaistuau, de leur nature et de leur valeur littéraire, à plus forte raison sans ajouter la moindre notion nouvelle sur la vie de l'auteur [4].

Je ne me flatte pas — il s'en faut — de suppléer à tout ce qui manque de ce côté; mais en parcourant quelques-uns des livres de Boaistuau, il m'a semblé possible d'en extraire certains détails biographiques qui, dans la pénurie où nous sommes, valent la peine d'être recueillis.

D'autant qu'en réalité, parmi les anciens auteurs bretons, Boaistuau ne me semble point à dédaigner. Sans parler de sa valeur littéraire, que nous discuterons plus loin, c'est quelque chose apparemment d'avoir produit trois ouvrages, qui, à tort ou à raison, ont eu pendant cinquante ans une vogue attestée par des dix, quinze, vingt éditions. Ces trois ouvrages sont :

1° *Le Théâtre du monde, où il est fait un ample discours des misères humaines* (1re édit. en 1558, à Paris, chez Longis et Le Maignier), et qui est presque toujours suivi d'un autre petit traité:

[1] Ibid., t. v, p. 237-242.

[2] Nodier, *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, Paris, 1829, p. 161-168.

[3] Voir la 5e édition du *Manuel du Libraire*, aux articles *Boaistuau*, *Bandello* et *Marguerite de France, reine de Navarre*.

[4] L'article est de M. Cayot-Delandre; M. P. Levot aurait été, je n'en doute pas, plus exact et plus complet.

Digitized by Google

Bref discours de l'excellence et dignité de l'homme (1re édit. 1559, Longis).

2° *Histoires tragiques*, extraites des œuvres italiennes de Bandel (1re édit. 1559, Paris, Prévost ou Gilles Robineau).

3° *Histoires prodigieuses*, extraites de plusieurs fameux auteurs grecs et latins (1re édit. 1560, Paris, Longis et Le Mangnier).

II

Comme on le voit, par le seul titre de ces ouvrages, Boaistuau est un moraliste et un conteur, — un conteur avant tout, car même dans ses moralités il sème à pleines mains les petits récits, les traits historiques, les anecdotes, les curiosités de toute sorte, dont il a un répertoire inépuisable.

C'est surtout dans ses *Histoires prodigieuses* qu'on rencontre des détails relatifs à la vie de l'auteur. Les quarante chapitres de cet ouvrage renferment la description et l'histoire de toute sorte de prodiges et de monstres, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral : visions étranges, illusions de Satan, morts effroyables, cruautés et voluptés excessives ; merveilleuses propriétés de certaines pierres précieuses, de certaines plantes ; prodigieux effets de la foudre ; poissons volants, dragons, serpents à sept têtes ; enfant ailé et à pieds d'oiseau, enfant mi-homme mi-chien, enfant à trompe ; filles jumelles liées ensemble les unes par la tête, les autres par le dos ou par le flanc ; homme à une seule tête et à deux corps, homme à deux têtes, etc., et puis au milieu de tout cela — qui s'y attendrait ? — l'histoire du Paysan du Danube.

— Bon Dieu, quelle omelette ! allez-vous dire, et comment un pareil pot-pourri a-t-il pu faire pour avoir quinze éditions ? Mais Nodier a depuis longtemps répondu : « Il y a peu de livres plus » populaires que ceux qui appartiennent à cette catégorie des » *Extraits historiques*, et qui se composent d'anecdotes singu- » lières, presque toujours assez piquantes pour attacher l'esprit et » généralement trop courtes pour le fatiguer. » Le XVIe siècle a eu ce goût plus qu'aucun autre, et plus les *histoires* ou anecdotes étaient extraordinaires, plus on les trouvait intéressantes.

Digitized by Google

Joignez à cela que Boaistuau, devançant la mode des éditions illustrées, avait orné son volume d'une cinquantaine de jolies gravures sur bois, montrant au vif la figure des monstres décrits dans le texte et qui, grâce à ses images, devenaient pour le lecteur de frappantes réalités : le public était pris ensemble par l'esprit et les yeux. Ces gravures, ou au moins plusieurs d'entre elles, ont aujourd'hui pour nous un autre genre d'intérêt, qui est d'offrir la représentation exacte des costumes français au début du règne de Charles IX. Quelques-unes ont aussi un vrai mérite de verve et d'invention fantaisiste, celle, par exemple, qui accompagne l'*histoire* VIIIe. C'est une ville ruinée par un tremblement de terre accompagné de foudre : temples, maisons, tours et portes, tout cela s'éventre, s'effondre, dégringole avec un entrain superbe — sans parler d'une pauvre femme, au premier plan, assommée par la chute d'une colonne, qui du même coup la tue et la fait accoucher. Impossible de voir plus beau gâchis. Cela rappelle les dessins de Victor Hugo, entre autres, ce fameux *Eclair* gravé dans les *Sonnets et Eaux-fortes* — moins toutefois la bouteille d'encre dont Hugo a la mauvaise habitude d'asperger ses pochades.

III

Voyons maintenant les passages de ce livre propres à jeter quelque lumière sur la vie de l'auteur. Le mieux, je crois, est de citer.

Quoique né à Nantes, Boaistuau fit ses études loin de la Bretagne, dans le Midi de la France ; lui-même nous le dit dans son XXXIIe chapitre, relatif aux *Serpents monstrueux*, où on lit :

« Plutarque, auteur grave, écrit que, tout ainsi que les mouches à miel s'engendrent des bœufs et les freslons des chevaux, tout ainsi s'engendre-t-il certaines espèces de serpents de la moëlle et charongne des hommes, mesme qu'il s'en trouve souvent dans les sepulchres des morts, qui se sont engendrez de cette corruption. *Ce qui est advenu du temps de mes estudes en Avignon,* où un certain artisan, ouvrant le cercueil de plomb d'un mort, fut mordu par un serpent qui estoit enclos là dedans ; la morsure duquel estoit si venimeuse que s'il n'eût esté promptement secouru, il eût terminé sa vie par ce genre de tourment [1]. »

[1] *Hist. prodig.*, édit. in-8° de 1561, pour Longis et Le Mangnier, fol. 150. C'est d'après cette édition, qui reproduit exactement la première, que sont faites toutes nos citations.

Digitized by Google

Pendant son séjour à Avignon, Boaistuau eut un spectacle d'un autre genre, qui lui frappa fortement l'imagination, et dont il nous a laissé le récit, — curieux tableau de mœurs, — inséré dans son chapitre XXV, *des Banquets prodigieux*, où, après avoir cité bon nombre d'excès de gueule commis chez les Grecs et les Romains, il continue :

« Mais sans nous amuser si curieusement à chercher la magnificence des anciens banquetz, *je veulx décrire ce qui est avenu de nostre temps en Avignon, lorsque j'estudiois en droict souz feu de bonne memoire Œmilius Ferretus,* jurisconsulte excellent, du temps duquel il y eut un Prelat estranger, duquel je tairay le nom, tant pour sa dignité que pour sa trop grande superstition [1]. Ce magnifique prelat, pour laisser quelque tesmoignage à la postérité de sa magnificence, convia un jour, entre les autres, les plus illustres et notables citoyens d'Avignon et leurs femmes. Et pour le commencement de sa magnificence, entrant en la salle où le banquet estoit appareillé, vous voyiez un grand beuf escorché et purgé d'entrailles, lequel avoit un cerf entier, acoustré de semblable parure dedans le ventre et tout farcy de petits oyseaux entiers, comme cailles, perdrix, alouettes, phaisans, aesgrettes [2], pales, hérons, et autres semblables irritemens de gueule, qui estoient tous enclos au ventre du second animal, le tout si bien agencé par ordre et proportionné l'un avec l'autre, qu'il sembloit que quelque bon mathématicien en eust faict l'ordonnance. Et ce qui rendoit encores ce spectacle plus célèbre, c'estoit que tous les animaux ainsi assemblés se cuisoient et tournoient tous seuls en une broche par certains compas, mouvemens et conduits, sans que personne y mist la main. Pour l'entrée de table de ce banquet (combien que cela soit vulgaire, je n'obmettray toutefois de l'écrire) il fut présenté force patisserie, en laquelle il y avoit plusieurs petits oyseaux vifs enclos, lesquelz incontinent que la crouste fut ostée, commencèrent à voleter (avec grand merveille) par la salle. Et, ce que je ne veulx obmettre digne d'admiration, c'est que parmy les autres services il fut presenté de grans plats d'argent pleins de gelée, si industrieusement elabourée, qu'on voyoit au fons des plats grand nombre de petits poissons vifs, qui nageoyent, et sautelloyent en l'eau succrée et musquée, avec grand merveille et plaisir des spectateurs. Encores n'est-il moins estrange, que toutes les volatiles qui furent servies sur table, estoyent lardées de lamproyon [3], combien que ce fust en

[1] Ce mot signifie ici « prodigalité, « ou plus exactement, « goût pour le *superflu* et pour le faste. »

[2] *Aigrette*, est une espèce de héron blanc.

[3] *Lamproyon* ou *lamprillon*, sorte de petite lamproie.

Digitized by Google

saison qu'il coustoit demy escu la piece. Ce que j'ai dit est admirable, mais ce qui s'ensuyt est quasi-prodigieux : c'est qu'il fist présenter autant de volaille vive qu'il en fut servy de morte sur table : de sorte que si on servoit un phaisan cuit sur table, il y avoit quelques gentilz-hommes deputez qui en presentoient un autre vif, qu'ils tenoyent en leur main, pour monstrer la magnificence de la maison, puis le remportoyent à la cuisine » (fol. 105 v° et 106).

La mention d'Emilio Ferreti comme professeur de droit à Avignon permet de dater approximativement les faits ci-dessus. Ce Ferreti, excellent jurisconsulte, né en Toscane en 1489, passa d'Italie en France, reçut du roi François Ier une charge de conseiller au Parlement de Paris, servit ce prince en plusieurs négociations importantes et se trouvait avec lui à Nice lors de l'entrevue qui eut lieu en cette ville, le 18 juin 1538, entre le pape Paul III, le roi de France et l'empereur Charles-Quint. Après cette entrevue, il se démit de sa charge de conseiller et se retira à Lyon, d'où il passa ensuite à Florence sur la demande du grand-duc, qui lui fit conférer le droit de bourgeoisie. Enfin, la ville d'Avignon lui ayant offert une chaire de droit dans son université, il alla en prendre possession et continua de l'occuper jusqu'à sa mort, survenue le 14 juillet 1552 [1]. On voit par là qu'il ne put guère commencer de professer à Avignon avant 1540.

Voici d'ailleurs qui va nous permettre de préciser un peu plus. Au chapitre XXII de ses *Histoires prodigieuses*, Boaistuau nous décrit un homme « du ventre duquel il sortoit un autre homme bien » formé de tous ses membres, réservé la tête » :

« Cet homme, dit-il, étoit âgé de quarante ans lorsqu'il fut vu en France, l'an 1530. Et portoit ainsi ce corps entre ses bras avec si grand merveille que tout le monde s'assembloit à grandes troupes pour le voir... *Je me recorde de l'avoir vu à Valence*, ainsi que je l'ay faict pourtraire icy, *du temps que monsieur de Coras* y enseignoit les loix civiles [2] » (fol. 87).

[1] Voy. le P. Niceron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république des lettres*, t. V, pp. 13-17.

[2] Ce monstre ou prétendu monstre se promena, paraît-il, par toute la France, car Boaistuau ajoute : « Depuis, on l'a veu près Paris, en un bourg appelé Montlhery, comme plusieurs m'ont attesté, mesme le bonhomme Jean Longis, libraire en

Digitized by Google

La date de 1530 indique la première apparition de ce monstre en France ; mais Boaistuau n'a pu le voir à Valence avant 1544, par la raison que ce Coras dont il nous parle (Jean de Coras, né en 1513, mort en 1572) a commencé à cette date seulement de professer en cette ville, où il n'est resté que quelques années [1]. — Conclusion : Boaistuau a suivi les cours des universités d'Avignon et de Valence, de 1540 à 1550, et si, comme il y a tout lieu de le croire, il était, en 1545, âgé de vingt à vingt-cinq ans, cela met sa naissance vers 1520.

IV

De Valence et surtout d'Avignon en Italie, le trajet est court ; Boaistuau le franchit, et alla — peu de temps, je suppose, après ses études finies, pour les compléter en quelque sorte — faire à Rome un séjour pendant lequel son goût pour les singularités et les spectacles étranges eut plus d'une fois lieu de se satisfaire, — comme le prouve, entre autres, le passage ci-dessous, encore tiré du chapitre des *Serpents :*

« Ceux qui ont fréquenté l'Italie sçavent qu'il y a certains charlatans, qui se disent enchanteurs de serpens, qui ont de grandes boîtes pleines de serpens vifz, desquelz ilz environnent leur col, et soubz ce pretexte vivent, et vendent quelques huiles, qu'ilz disent guérir les morsures de serpens et chiens enragez. Entre ceux-cy j'en observay un en Rome, qui avoit plusieurs de ces animaux, mais entre autres il en avoit en la main un de pied et demy de longueur, auquel en présence de plus de mille personnes il se fist mordre sa langue, laquelle commença à s'enfler grosse comme le poing, et outre la tumeur, elle devint toute noire et scabreuse, de sorte qu'on jugeoit aisément qu'elle estoit infectée de venin. Incontinent après, il commença à frotter sa langue de certaine huile, qu'il appelloit huile *balsamin*, laquelle, soudain après ce liniment et friction, devint aussi belle qu'elle avoit oncques esté, et sous couleur de ce miracle, il vendoit ses drogues ce qu'il vouloit. Je fuz fort attentif à regarder s'il

cette université (c'était l'éditeur même de Boaistuau) lequel m'a asseuré qu'on l'avait pris, audit Montlehery, pour celuy qui portoit ce monstre, de sorte qu'on lui demandoit ce qu'estoit devenu ce monstre qu'on avoit veu, le temps passé, sortir de son corps » (fol. 87 v°).

[1] Niceron, *Mémoires*, etc., t. XIII, p. 4.

Digitized by Google

n'usoit point d'art, mais je ne sceus oncques descouvrir qu'il y eust fraude, ny mesme aucun de ceux qui assistèrent à cest estrange spectacle » (fol. 152 v° et 153).

Du reste il rechercha curieusement à Rome la fréquentation des hommes doctes adonnés à l'étude de la nature, et particulièrement des médecins dont il nous nomme deux entre autres, l'un « monsieur Crispus » (Crispi), dans le cabinet duquel il observa curieusement deux *arondelles de mer* ou poissons volants (f. 59 v°) et l'autre, « monsieur Paludanus, médecin célèbre s'il y en a aucun en Italie, » et duquel nous attendons tous les jours les écrits, » lequel, dit-il, « m'a raconté et attesté par serment une histoire (de serpent) » semblable à la précédente, à laquelle j'adjoute foy comme si j'y » avois esté présent, pour la fidélité de celuy qui m'en a faict le » récit, qui en a vu l'expérience, et qui est homme ayant le sens » si bon qu'il n'est pas aisé à decevoir, mesme (surtout) aux » choses qui concernent son art » (f° 153).

V

Boaistuau, revenu en France, ne renonça point à ce goût, dès lors si décidé, pour les curiosités naturelles ou plutôt pour les prodiges extra-naturels. Ainsi, ayant lu, dans je ne sais trop quel auteur, que les Vénitiens avaient fait présent à François Ier d'un « horrible serpent à sept testes » venu du pays des Turcs tout embaumé, Boaistuau se mit en course pour retrouver ce monstre « émerveillable entre tous ; » — « mais (ajoute-t-il avec un regret bien senti) combien que je me sois enquis assez curieusement s'il se trouvoit » point un serpent semblable à celui-là au cabinet dudit roy » defunct, si est-ce que je n'en ay encore rien pu descouvrir de » certain » (fol. 147). — Un autre jour il allait « voir anatomiser » un corps mort en cette ville de Paris, qui estoit mort de la ma- » ladie de pierre, et qui en avoit une dans la vessie aussi grosse » qu'un œuf de pigeon » (f. 51 v°). — Une étude à laquelle il s'adonna encore curieusement, ce fut celle des pierres précieuses, non-seulement pour connaître les vraies et les distinguer des fausses,

Digitized by Google

mais aussi pour en fabriquer lui-même d'artificielles; il avait même préparé un ouvrage sur ce sujet; le passage où il en parle est curieux. C'est en son chapitre XV où, après avoir décrit les merveilleuses propriétés de certaines pierres, il ajoute :

« Je pourrais semblablement traicter des perles, du chrysolite asbeste, achate, opale, et de plusieurs autres; mais je m'en déporteray pour le present, parce que, Dieu aydant, je feray voir en brief à nostre France la description universelle de toutes les pierres précieuses,.... mesme découvriray les secrets desquels les imposteurs usent en leurs pierres artificielles, ce qui apportera grand profit au public, car par tel moyen on tranchera la voye aux Italiens et aux autres qui ne s'estudient qu'à corrompre, contrefaire, sophistiquer et adultérer ce qui nous est envoyé, de nature, sincère, pur et net. Joint aussi que les seigneurs et autres qui demeurent reclus en leurs maisons pourront avoir le plaisir de faire des pierres artificielles et imiter la nature, si bon leur semble, à peu de frais, par le moyen de mon œuvre, et sans l'aide d'aucun : de sorte que ce que j'ay observé par longues nuitées avec grand coût et labeur, mesme avec l'interruption de mes plus graves estudes, leur sera communiqué gratuitement avec telle facilité que les plus grossiers pourront comprendre l'art et s'en donner le plaisir; — comme j'ay fait cognoistre par expérience à ceux qui me fréquentent, lesquels sçavent que, par le long usage et exercice quotidian que j'en ay faict, j'ay si bien trouvé la perfection, que les plus excellents lapidaires travaillent bien à discerner mon œuvre artificiel d'avec le naturel, sans l'épreuve du feu ou de la lime » (fol. 50 r° et v°).

J'ai bien de la peine à m'imaginer que, dans ces *longues nuitées* dont nous parle ici Boaistuau, il n'ait pas souvent mêlé à l'étude des gemmes la recherche de la fameuse pierre philosophale, chimère bien faite pour séduire nécessairement un esprit aussi friand de merveilleux. Quoi qu'il en soit, le traité des pierres vraies et fausses, annoncé ici par notre auteur, n'a jamais paru. Quant à ce qu'il appelle *ses plus graves estudes,* cela s'entend apparemment de la préparation des ouvrages qu'il publia consécutivement de 1557 à 1560.

Digitized by Google

VI

Le premier en date est intitulé : « *L'Histoire de Chelidonius Tigurinus*, sur l'institution des princes chrestiens et origine des royaumes, trad. du latin. » (Paris, Vincent Sertenas, 1557, in-8°.) — Si c'est le premier, c'est aussi le plus inconnu; le titre en indique l'objet, c'est tout ce que j'en sais. Ce n'est point d'ailleurs une traduction, mais une œuvre originale, Chelidonius Tigurinus étant (selon Brunet) un nom supposé.

Après ce Chelidonius, Boaistuau songea à une œuvre d'une toute autre portée, — à une traduction française de la *Cité de Dieu* de saint Augustin. Mais pour bien comprendre et éclaircir le texte de son auteur, il lui fallut consulter quantité d'écrivains grecs et latins, et tout en les feuilletant pour son objet, il y recueillit, chemin faisant, quantité de passages et traits curieux dont il finit, en les amassant et coordonnant, par faire deux traités spéciaux, l'un où il développe, — en l'appuyant, en la renouvelant, on peut le dire, par mille exemples et par mille faits empruntés soit à l'histoire naturelle, soit à l'histoire politique — la grande et éternelle thèse des misères de la condition humaine ; l'autre où il soutient la thèse inverse, celle de la grandeur de l'homme. Ainsi Boaistuau, comme Pascal, s'est fortement établi au cœur de cette intime et prodigieuse antithèse : grandeur de l'homme, misère de l'homme. — Il n'y a entre eux deux que la distance d'un anecdotier à un philosophe.

Le premier des deux traités de Boaistuau est (je l'ai déjà dit) le *Théâtre du monde, où il est fait un ample discours des misères humaines* (paru en 1558) ; le second, son *Bref discours de l'excellence et dignité de l'homme* (1559). C'est dans la préface du premier qu'il nous fait connaître et son dessein de traduire la *Cité de Dieu* et l'occasion qui, de ce dessein, le fit dériver à la composition de son *Théâtre du monde*. D'ailleurs il ne cherche point à faire illusion sur la nature de cet ouvrage :

« Je te laisse juger (dit-il au lecteur) combien il m'a fallu feuilleter et

Digitized by Google

quasi épuiser d'autheurs grecs et latins pour conduire mon entreprise à son effect désiré..... Car de tous leurs meilleurs traicts et sentences, j'ay basti et cousu ce *Théâtre du monde,* duquel maintenant je te fais présent, t'asseurant (afin que je ne fraude aucun de sa gloire) que je n'ay pardonné à autheur quelconque, sacré ou prophane, grec, latin ou vulgaire, duquel je n'aye tiré cuisse ou aile pour plus entier ornement et decoration de mon œuvre. De sorte que si tu veux lui imposer le nom de rapsodie ou recueil de diverses authorités, tu ne lui feras point injure. » (*Théâtre du monde,* préface.)

Une fois sorti de la *Cité de Dieu,* Boaistuau eut de la peine à y rentrer. En 1559, il publia bien une traduction, mais d'un genre bien différent. Six ans plus tôt (en 1554), un moine italien, Matteo Bandello, avait publié à Lucques (voir Brunet) trois volumes de nouvelles ou petits romans roulant tous ou à peu près sur les effets plus ou moins émouvants, plus ou moins tragiques, des passions de l'amour. C'est une traduction française, ou plutôt une paraphrase de six de ces nouvelles que Boaistuau publia en 1559 sous le titre d'*Histoires tragiques, extraites des œuvres italiennes de Bandel.* Cet essai fut si bien reçu du public qu'un ami de Boaistuau, François de Belleforest, continua cette traduction de Bandello jusqu'à en faire sept volumes in-16 fort épais. Mais entre Boaistuau et son continuateur on a toujours mis grande différence, conformément à ce jugement de La Croix du Maine : « Pour dire ce qui me semble » touchant ces deux auteurs, les six premières histoires dudit » Boistuau sont si excellentes et traduites si heureusement, que » quand l'on sort de sa traduction pour entrer en celle de Bellefo- » rest, le changement est étrange : car cettui-ci (Boaistuau) avoit » rendu son œuvre bien poli et limé, pour ne l'avoir précipité à » l'impression, et Belleforest avoit fait ses traductions à mesure » que l'on imprimait son œuvre. » (*Biblioth. franç.,* édit. 1772, II, 255.)

VII

Ces travaux et ces publications n'empêchaient pas notre auteur de voyager. Après le Sud, le Nord ; après Rome et l'Italie, l'Angleterre et l'Écosse. Mais on dirait qu'il n'eût voyagé que pour

Digitized by Google

découvrir des monstres et des prodiges. S'il nous parle de son voyage, c'est à l'occasion « d'un chien monstrueux, engendré d'un » ours et d'un dogue d'Angleterre, observé par l'auteur à Londres, » avec plusieurs discours mémorables sur le naturel de cet » animal, » comme suit :

« Parce que, lecteur, ce fut en Angleterre, en la fameuse cité de Londres, que j'observay premier le naturel et la figure de cest animal, lequel tu vois icy dépeinct, j'ay bien voulu, avant qu'en faire plus ample description (pour n'estre accusé d'ingratitude) celebrer la memoire de ceux desquelz j'y ay receu quelque faveur. Au premier rang desquelz je doy à juste droict mettre la majesté de la Royne Elizabeth, laquelle, combien qu'elle fust mal disposée[1] lorsque j'arrivay, et qu'elle eust occasion de ne se rendre communicable à personnes de si petite qualité comme je suis, si est-ce qu'elle me fist tant d'honneur de me faire appeler devant sa majesté, où en presence de plusieurs grandz seigneurs et dames, elle commença à discourir de plusieurs choses haultes et ardues. Et non contente de tant de faveurs et tesmaignage d'humanité, pour ne laisser rien en arriere de ce qui appartenoit à sa generosité et grandeur, encores me fist-elle un present si honorable, qu'un grand seigneur eust eu bonne occasion de s'en contenter. Je ne puis semblablement passer sous silence, les courtoisies et honnestetez que j'ay receuës de Monsieur l'Admiral d'Angleterre, Monsieur Scicile, premier secretaire de la Royne, et entre autres de Monsieur le Conte d'Arfort, lequel, outre le gracieux acueil et autres faveurs particuliers que je receuz de luy, encores me fist il un present si honeste, qu'il merite bien d'estre publié en ce lieu. Je meriterois d'estre mis au premier rang de tous les plus extresmes ingrats du monde si je taisois semblablement la liberalité de monseigneur le Conte de Candalle, de monseigneur le Marquis de Trans, et de monseigneur le Marquis de Nelle, lesquels, non contens de m'avoir receu à leurs maisons comme leurs propres personnes, encores n'y eust-il celuy d'entre eux, qui à mon départ ne me fist present digne de n'estre jamais supprimé. Et parce que je ne puis en tout le cours de ma vie avoir moyen de m'en revencher, ny satisfaire à tant d'honestes obligations, je ne puis moins faire, ce me semble, que les mágnifier et en donner attestation à la postérité par mes écritz » (fol. 133 r°-v°).

Élisabeth ayant commencé à régner le 17 novembre 1558 et le passage ci-dessus se trouvant dans les *Histoires prodigieuses* publiées en 1560, c'est nécessairement entre ces deux dàtes que se

[1] *Mal disposée,* c'est-à-dire indisposée, légèrement malade.

Digitized by Google

place le voyage de Boaistuau en Angleterre. L'accueil empressé qu'il y reçut des seigneurs les plus huppés et de la reine elle-même nous le montre dans tout l'éclat d'une brillante réputation littéraire.

Dans le voyage qu'il fit en Écosse, la recherche des prodiges et des singularités du pays semble aussi avoir été la première de ses préoccupations. Ainsi il avait lu dans Hector Boëce et dans Énée-Sylvius « qu'on trouve certains arbres en Escosse qui produisent » leur fruit enveloppé dans les feuilles, lequel, quand il est tombé » en l'eau en temps convenable, prend vie et se tourne en oyseau » vivant, qu'ils appellent un *oyson d'arbre.* » Seulement ces deux auteurs n'étaient pas tout à fait d'accord sur le pays qui portait cet arbre merveilleux : l'un indiquait l'Écosse même, l'autre « l'isle de » Pomonne, qui n'est pas loin d'Escosse, vers Aquilon. » Boaistuau, qui ne négligeait rien pour arriver à la précision en cette matière, fit à ce sujet une enquête soigneuse dont il nous a donné résultat : « De laquelle chose (dit-il) nous, estant en Escosse, nous » enquérant vers Jaques Roy, homme bien quarré et chargé de » graisse, nous apprismes que cet arbre tant renommé ne se trou- » voit pas en Escosse, mais aux isles Orchades. » (*Hist. prodig.*, fol. 161.)

Reste à savoir quelle foi méritait au juste ce Jacques Roy, dont la graisse semble à Boaistuau une garantie de véracité, et qui pouvait bien être, après tout, l'un des ancêtres du Rob Roy de Walter Scott. On peut se demander aussi si le voyage en Écosse de notre auteur précéda ou suivit sa visite à la reine Élisabeth : ce qui tend à faire croire qu'il précéda, c'est que dès 1558 nous voyons le *Théâtre du monde* dédié à Jacques Beaton, archevêque de Glasgow et ambassadeur d'Écosse.

Quoi qu'il en soit, se voyant en possession d'une moisson déjà passablement riche de monstres, merveilles, faits extraordinaires, Boaistuau lia sa gerbe et la servit au public, en 1560, dans la première édition de ses *Histoires prodigieuses.*

ARTHUR DE LA BORDERIE.

(La fin prochainement).

Digitized by Google

A TRAVERS LA SUISSE

A M. L'ABBÉ H. DUBOIS.

VII *

Le val du Hasli, le lac de Brienz et le Giessbach.

7 septembre. — Le Hasli.

En attendant le départ de la voiture pour Brienz, je vague en flâneur dans le village de Meiringen. Ses châlets sont renommés pour leur rustique élégance. Peintres des deux sexes occupés à en croquer un particulièrement pittoresque, dans un jardin plein d'ombre et de fruits dorés... Scieries hydrauliques empruntant aux cascades prochaines une force dynamique aussi gratuite qu'inépuisable... Population belle, forte et industrieuse.

Je te dirais bien que, suivant d'antiques chants populaires, la ballade d'*Ostfriesenlied* notamment, ces habitants du val du Hasli, acculés aujourd'hui au fond d'une impasse de montagnes, seraient, ainsi que les riverains des lacs de Brienz et de Thun, les descendants d'émigrés frisons ou scandinaves, fuyant jadis devant l'invasion ou la famine. Le type de ce petit peuple, jusqu'à ses châlets et à leur mode, fort varié d'ailleurs, de construction, semblent, en effet, le rattacher aux pays septentrionaux.

Mais j'entends la voix grondeuse de la Critique qui, gourmandant mon ignorance et mon amour obstiné des légendes, me démontre

* Voir la livraison d'avril, pp. 275-289.

Digitized by Google

péremptoirement que celle-ci encore n'a pas le sens commun. Je ne puis que me taire et m'incliner devant l'arrêt de très-haute et très-pédante régente du monde intellectuel contemporain. Pour ne pas achever de me brouiller avec la terrible dame à lunettes et éviter de m'attirer de nouveaux coups de sa férule, je ferai sagement de laisser là légendes et histoire, choses auxquelles décidément je n'entends rien, me bornant à contempler la nature. Encore suis-je bien sûr que la Critique, me poursuivant jusque sur ce terrain, ne cherchera pas à me prouver que ces montagnes, ces cascades, cette plantureuse vallée, que je m'imagine voir de mes yeux, ne sont non plus que des « mythes » bons à reléguer dans le chimérique domaine des *Mille et une nuits*?

Avant de prendre place dans la voiture, je jette un dernier regard là-bas, vers la route du Saint-Gothard, espérant en voir descendre le cher couple P. Ch... Personne encore! (ils allaient me suivre à quelques heures d'intervalle).

Nous roulons le long de l'Aar et concurremment avec lui, au fond de la vallée du Hasli, pittoresque entre toutes celles de la Suisse. Montagnes à droite, montagnes à gauche. Cascades de toutes parts : on dirait des ondines déroulant au soleil leurs flottantes écharpes tissées d'argent... Soudain, tout là-haut, entre deux sommets, luit un éclair bleuâtre : c'est le glacier de Rosenlaui, ce palais aérien de cristal et de lapis, qui m'envoie un dernier rayon en façon d'adieu (il me doit bien un peu cette politesse, je suis allé le chercher assez loin et avec assez de peine).

Je suis assis dans la voiture à côté d'un jeune couple de tourtereaux britanniques en tournée de lune de miel (à ce qu'il me parut, l'astre était encore dans son plein). Tout à coup, le mari — avec cet accent et de ce ton naïvement ahuri qui ont rendu le type anglais si comiquement populaire sur nos théâtres, — me demande à brûle-pourpoint et sans autre préambule, dans quelle partie de la Suisse ou de la France *milady* pourrait trouver... une nourrice! Je compris tout de suite que j'étais en présence d'une situation des plus « intéressantes. » Malgré mon incompétence de célibataire en chose si délicate, je répondis de mon mieux à une confiance dont j'étais si peu digne. Et tout d'abord, mon patriotisme me fit un devoir de

Digitized by Google

vanter, parmi les « produits » les plus renommés en ce genre, ceux si plantureux de notre Normandie et de notre Bourgogne. J'ignore laquelle de ces deux provinces a eu l'honneur, le cas venu, de nourrir le tendre objet d'une aussi prévoyante sollicitude.

Le lac de Brienz et le Giessbach.

Arrivé à Brienz, très-ancien village, renommé pour ses jolies sculptures en bois, ses batelières et ses chanteuses, plus encore par le lac dans lequel se mirent ses châlets. De la voiture, embarqué sans transition à bord du paquebot le *Giessbach*. Quelques minutes plus tard, nous naviguions en plein lac, au nombre de cent à cent cinquante passagers, dont plusieurs Français, entre autres M. Milne-Edwards, le savant naturaliste, et sa famille.

Large de près d'une lieue, long de trois, le lac de Brienz est le plus profond de la Suisse, et même, si je ne me trompe, de l'Europe, après le lac Majeur. Il a des abîmes de plus de 1800 pieds (plusieurs mers, la Manche, la Baltique, certaines parties de la mer du Nord, de la Caspienne et de la Méditerranée, sont loin d'atteindre à ce chiffre)[1]. Des montagnes énormes, comme le Rothhorn et le Faulhorn, dominent ces gouffres d'une altitude trois ou quatre fois égale.

Nous voguons par le travers de cette vaste et profonde coupe de granit, suspendus entre les abîmes d'en haut et les abîmes d'en bas... Je débarque à l'escale du Giessbach, à deux pas du lieu où, dans une dernière chute, la célèbre cascade tombe dans le lac. *Quatuor* de jeunes chanteuses en costume national : sommes-nous à l'Opéra-Comique, à une représentation du *Châlet* d'Adam?

Autant le Reichenbach est austère et sauvage, autant le Giessbach vous captive par son charme grandiose. Au lieu des cinq chutes de son rival, il n'en compte pas moins de quatorze, se succédant sur une échelle de plusieurs milliers de pieds. Et quel cadre sans pa-

[1] J'ai sous les yeux le beau livre *La Terre* de mon jeune et érudit collègue Elisée Reclus : dans un tableau comparatif, je remarque cette particularité intéressante que le fond du lac de Brienz descend à quelque trente mètres au-dessous du niveau de la mer, la surface du lac s'élevant, par suite, à environ 1700 pieds au-dessus de celle de l'Océan.

Digitized by Google

reil ! Une épaisse forêt de pins s'étageant en abrupt amphithéâtre, vaste rideau de verdure sur lequel la cascade se détache, qu'elle raye de ses nappes éclatantes et frange de ses blanches guipures. Ce n'est plus de l'eau, c'est un fleuve de perles, un torrent d'argent liquide, toutes les mines du Potosi en fusion, versées du sommet du Schwarzhorn, bondissant de gradin en gradin, courant sur un fond d'émeraude en vagues pressées, jaillissant et rejaillissant en gerbes fumantes...

Je grimpe d'un pont à l'autre (il y en a un jeté sur chaque chute), de cataracte à cataracte. Me voici *sous* la sixième, celle que, paraît-il, M. Alphand a essayé (?) d'imiter dans sa cascade artificielle du Bois de Boulogne. Devant moi tombe, avec le bruit d'un tonnerre continu, une avalanche, une trombe, — voile transparent et mobile, au travers duquel j'aperçois une large bande du lac, le village de Brienz et les montagnes au pied desquelles il est assis et que dore le soleil à son déclin : un paysage à défier cent Longchamps ! Il n'y a décidément que le bon Dieu pour faire aussi bien les choses.

Et quel coin de l'Eden que cette terrasse où ces hôtels se cachent à moitié dans la verdure et les fleurs, devant cette cascade, la plus gracieuse de la Suisse, en vue de ce panorama du lac et de ses contours !

Le soir, changement de décor. Illuminé aux feux du Bengale, le fleuve d'argent devient un fleuve de flammes, un immense écrin de pierreries de toutes nuances, miroitant dans la nuit, tourbillonnant de cascade en cascade dans un désordre fantastique : indescriptible féerie que n'égaleront jamais toutes les *Poudre de perlinpinpin, Chatte blanche, Biche au bois* et autres trucs du *Châtelet* ou de la *Gaieté.*

Ayant déjà, il y a deux ans, de loin, il est vrai, joui de ce spectacle, je me rembarque à destination d'Interlaken.

Soirée magnifique... délicieuse navigation. Le soleil se couche au fond du lac, derrière Interlaken et sa vallée, qu'inonde une brume transparente et dorée. Tout au loin, des pics dont j'ignore les noms, un entre autres, pyramide altière, découpent énergiquement sur l'occident empourpré leur silhouette géante, noire au centre, ra-

Digitized by Google

dieuse sur les bords. Le lac dort immobile au fond de sa vasque de granit; seul, le sillage du bateau à vapeur le ride de son mobile triangle argenté. Les eaux, rayées au milieu de longues traînées lumineuses, sont déjà d'un bleu noirâtre au pied des monts. L'ombre envahissante monte progressivement vers les sommets, dont les dentelures, éclairées encore par le soleil, profilent sur l'azur, de chaque côté du lac, leur onduleuse ellipse...

VIII

INTERLAKEN.

Je revois ce val charmant, ses jardins parfumés, ses ombreuses allées de noyers séculaires, ses villas coquettes enguirlandées de fleurs, ses magnifiques hôtels : nid de verdure caché dans un creux des Alpes bernoises, entre le lac de Brienz et celui de Thun ; riant séjour, chaque année le rendez-vous des oisifs de l'Europe, pour ne pas dire des deux mondes. Interlaken est pour l'Oberland ce qu'est Lucerne pour le lac des Quatre-Cantons et ses environs : un centre d'excursions d'où partent les touristes pour rayonner à l'entour, et où ils reviennent pour repartir encore.

Au moment où je débarque, j'aperçois dans le ciel comme un nuage qui flamboie : c'est la cime de la Jungfrau, qu'incendient les derniers rayons du soleil. Il semble — phénomène paradoxal — que l'astre ait mis le feu à ces glaces et à ces neiges, tant est vive la lumière dont elles brillent.

D'ici, la colossale montagne s'étale dans son ampleur, majestueusement drapée de ses neiges et de ses glaces éternelles, — éblouissant manteau d'hermine, qui, deux fois le jour, au lever et au coucher du soleil, se transforme en manteau de pourpre.

Le front de la *Vierge* [1], dirait un poète, se colore d'une pudique

[1] *Jeune fille* ou *vierge*, telle est en effet la signification de *Jungfrau* ou *Yungfrau*, mot dont il faut chercher l'intéressante étymologie à l'origine même des idiomes européens, présents ou passés, dans l'antique langue âryenne, leur mère commune ou sœur aînée, dont le sanscrit hindou et le zend persan nous ont conservé les plus anciens spécimens.

Jung ou *Yung* signifie *jeune* et, suivant M. Ad. Pictet (*Essai de Paléontologie linguistique*), se rattacherait à la même racine que les mots *Iaones*, *Ioniens* (*peuple*

Digitized by Google

rougeur sous le dernier rayon que l'astre mourant lui envoie, du fond de l'Occident, comme un baiser d'adieu...

Demain, quand il surgira des profondeurs opposées de l'Orient, son premier rayon sera pour elle encore, et la Montagne-Vierge endormie, s'éveillant à ce rayon matinal, s'empourprera de nouveau, et ses pentes glacées ressembleront, comme ce soir, à un aérien parterre de roses...

— A l'*Hôtel de Belle-Vue*, je retrouve le brave père Hermann, un colosse bon enfant, au rire bruyant et sonore, aux redoutables poignées de main qui vous écrasent les phalanges comme un étau, un polyglotte sans le savoir répondant en sa langue à chacun de ses pensionnaires, de quelque pays qu'il vienne. Il y a deux ans, j'avais la Jungfrau devant ma fenêtre : c'est l'Aar qui coule au pied de ma chambre actuelle ; il ne tiendrait qu'à moi de me livrer, sans en sortir, aux douceurs de la pêche à la ligne.

Après dîner, je vais faire un tour au *Casino*... Bonne musique ; société nombreuse et élégante, cosmopolite et *pantoglotte*, une Babel pour la variété des idiomes. Point de tapage d'ailleurs. A Interlaken, la vie est calme, paisible, et ne rappelle en rien le tourbillon de Bade, Hombourg et autres tripots interlopes des bords du Rhin. Interlaken n'a ni roulette, ni *trente et quarante*. Il a mieux que cela : le charme de son site et son cadre merveilleux. Et ce sont là choses à côté desquelles les folies humaines se sentent déplacées : aussi vont-elles ailleurs. Une telle nature respire une douce

jeune), *Javan* (nom donné aux Grecs par la Bible), *juvenis*, d'où *juvare* (aider de sa force juvénile), *javanas* (jeune, en sanscrit), etc.

Frau signifie *femme libre* (dame). Ce mot, dont l'étymologie se rattache à l'adjectif *frei*, libre, semble particulier aux idiomes germaniques, et n'a rien de commun avec ceux qui dans plusieurs langues âryennes signifient tout à la fois (comme le θυγάτηρ grec) *jeune fille* et *trayeuse* de vache, fonction réservée, paraît-il, aux jeunes filles dans la vie toute pastorale de nos pères. Aussi la dot des jeunes épouses consistait-elle surtout en vaches, aussi bien dans l'Inde qu'en Irlande : coutume qui s'observe encore en Souabe.

Pourquoi la Jungfrau (pr. *Youngfraou*) a-t-elle reçu ce nom poétique et charmant? Est-ce à cause de ses neiges sans tache et vraiment virginales, ou bien parce qu'aucun homme n'avait encore escaladé son sommet? Cette cime altière si longtemps inviolée, ne l'est plus. Les frères Meyer, d'Aarau, la gravirent les premiers en 1805. Ils ont eu depuis plusieurs imitateurs.

Digitized by Google

austérité, qui provoque la rêverie et la méditation. En face de la Jungfrau, un jeu de roulette choquerait comme un contre-sens. En vue de ces neiges éternelles, devant la sereine et immobile majesté de ces géants de la création, j'allais dire de ces temples, le plaisir bruyant, l'explosion des basses passions humaines, blesserait le sens intime de l'âme à l'égal d'une profanation.

8 septembre.

Après de longues et infructueuses recherches d'un hôtel à l'autre, hier au soir et ce matin, je parviens enfin à découvrir les excellents amis M. et Mme J. Ch..., qui, venus directement de Lucerne, se reposent ici depuis quelques jours déjà. M. et Mme P..., leur frère et belle-sœur, manquent encore au rendez-vous. Nous étions en train de nous inquiéter quelque peu sur leur sort, de nous demander s'ils n'étaient pas tombés dans quelque précipice du Saint-Gothard, quand je les aperçois débarquant du paquebot de Brienz ! Échange empressé de cordiales poignées de main ; feu croisé de conversations. Et chacun de vanter ce qu'il a vu. M. et Mme J... célèbrent à l'envi les horreurs tartaréennes de la *Tamina* et de la *Via-Mala*, les vapeurs infernales des thermes de Pfœffers. L'ami P... et sa femme, pour ne pas être en reste de gaieté, chantent en strophes lyriques le *Lac des Morts* et son aspect funèbre, la pluvieuse *Furka* et son site désolé, le glacier du Rhône et la cataracte de la Handeck. Moi, je leur réplique triomphalement par le Rigi, le Brünig et le glacier de Rosenlaui.

Tout en nous livrant à ces affectueuses disputes, nous passons la journée à nous promener dans Interlaken et aux environs : à la *Heimwefluhe*, un délicieux point de vue d'où le regard domine les deux lacs et l'isthme d'Interlaken qui les sépare ; — au petit *Rugen*, ma promenade favorite d'il y a deux ans, un cône élevé, — monticule ici, qui serait une montagne ailleurs, — tout couvert d'une magnifique forêt de pins, aux fûts élancés, à la chevelure ondoyante et pleine d'harmonieux murmures.

Le jour s'écoule ainsi en amicales causeries, en flâneries à cinq, par un temps à souhait.

Digitized by Google

Encore la Jungfrau.

Ce soir, au coucher du soleil, la Jungfrau allume, plus vif qu'hier encore, son incendie aérien. La nuit est descendue dans le val, et là haut le colosse luit toujours. On dirait que le soleil et lui se quittent à regret, que la montagne se hausse sur sa large base pour voir plus longtemps l'astre descendre au dessous de l'horizon ; et que celui-ci ralentit son déclin pour envoyer à la montagne un rayon encore. Jusqu'à ce qu'enfin, l'astre disparu, les teintes, de plus en plus pâlissantes, aient passé du rose vif au blanc mat : il semble alors que la montagne, s'enveloppant de ses neiges comme d'un suaire, prenne le deuil du soleil absent.

Trinité sublime : Jungfrau, Eiger (l'*Aigle*), Mœnch (le *Moine*), trois pics fraternels jaillissant côte à côte, à des hauteurs de douze mille à douze mille cinq cents pieds, et dont la triple base paraît d'ici confondue dans un groupe unique et colossal : — l'*Aigle* planant immobile au sein de l'azur, comme l'oiseau dont il a reçu le nom ; le *Moine* portant sa solitaire contemplation jusque dans la nue, au pied du trône de Dieu ; la *Vierge*, entre l'un et l'autre et les dominant tous deux, vêtue comme d'un voile virginal de ses neiges immaculées, que le pied humain n'a violées que récemment...

La *Vierge*, le *Moine*, l'*Aigle* : n'admires-tu pas l'expressive poésie de ces noms, noms tout populaires cependant, ou plutôt qui ne sont si éminemment poétiques que précisément parce qu'ils sont populaires, nés spontanément de ce merveilleux instinct des peuples naïfs et simples pour la poésie, instinct dont notre vieille race armoricaine offre en particulier de si remarquables preuves. Une académie n'aurait pas trouvé ces noms-là?

Longtemps, la nuit venue, je me promène dans la campagne d'Interlaken, rêvassant, regardant l'énorme et blanc fantôme dont plusieurs lieues me séparent, mais que la transparence de l'air et l'illusion des ombres semblent rapprocher de moi à un ou deux kilomètres.

Demain, nous l'irons voir de plus près.

Digitized by Google

IX

LAUTERBRUNNEN ET LE STAUBBACH, GRINDELWALD ET SES GLACIERS.

9 septembre.

Radieuse et fraîche matinée. Nous nous installons tous les cinq dans une confortable calèche découverte, à deux chevaux, et fouette cocher! La charmante chose de voyager par ce beau temps, dans un tel pays, en si aimable et si sympathique société!

Au sortir d'Interlaken, prairies où se célèbrent les luttes annuelles de la Suisse, décrites par Mme de Staël... Ruines du château d'*Unspunnen;* ici, dit-on, habita le *Manfred* de Byron... La *Pierre du Diable* ou du fratricide, légende locale que je n'ai pas le temps de te conter... Gorge sauvage, où rugit le torrent de la *Lütschine*... Carrefour, confluent des deux vallées de Lauterbrunnen et de Grindelwald, et des deux Lütschine, la *blanche* et la *noire*.

Nous prenons à droite, par la vallée de Lauterbrunnen, le long de la Lütschine blanche.

J'essaierais bien de te décrire cette autre vallée (elle en vaudrait la peine!) ce *Rothenfluh* et cet *Hunnenfluh*[1] aux pentes abruptes, titanesques tours féodales, au sommet desquels le grand aigle des Alpes plane et bâtit son aire; ces bois, ces cascades; ces cyclopéennes murailles verticales, aux assises superposées; mais que ferais-je autre chose, sinon me répéter? Car je m'aperçois de plus en plus que j'ai entrepris une lutte inégale contre un sujet doublement écrasant, et par la proportion démesurée des détails, et par leur monotonie, monotonie sublime, il est vrai, mais réelle. Vallées, lacs, montagnes, cascades, glaciers : voilà toute la Suisse en cinq mots. Et le moyen de décrire sans redites chaque spécimen de ces cinq choses, de broder des variations nouvelles sur chacun de ces thèmes, à mesure qu'il se reproduit? Le dictionnaire entier n'y suffirait pas. Infinies sont les nuances à peindre, fort limité est le nombre des épithètes, seul coloris de ces croquis à la plume. C'est,

[1] *Rothenfluh* (la Roche Rouge), *Hunnenfluh* (la Roche des Huns), forteresse naturelle où, dit-on, se réfugièrent les habitants du pays lors de l'invasion de ces barbares.

Digitized by Google

me diras-tu, ta faute de t'être attaqué à sujet plus plus fort que toi; j'en conviens, mais ce sera aussi, j'espère, pour ta fraternelle indulgence, mon excuse de m'en si mal tirer.

Lauterbrunnen et le Staubbach.

Village de Lauterbrunnen, aux châlets épars. Telle est la ceinture d'escarpements qui l'encaisse, que certains jours de l'hiver le soleil ne s'y lève qu'à midi. Superbe vue des glaciers de la Jungfrau, dont nous sommes fort rapprochés (on en fait d'ici l'ascension), et que continuent ceux du *Tschingel* et du *Silberhorn* (pic d'argent). Ce site qui, il y a deux ans, vu par un temps brumeux, m'avait paru d'une morne tristesse, aujourd'hui par ce beau soleil d'été, rayonne à mes yeux d'une véritable splendeur. *Bruyantes fontaines,* dit le mot *Lauterbrunnen;* sens bien justifié: cercle de trente cascades, qui, lorsque la brume, ce qui arrive souvent, cache les sommets d'où elles jaillissent, semblent tomber directement des nues.

Le Staubbach est la plus célèbre de ces chutes et l'une des plus renommées de la Suisse, moins pour sa puissance et son volume que pour son élévation et la grâce particulière de sa physionomie. De loin, en apercevant ce mince filet, vous êtes désappointé; de près, il en est autrement. Ici, ni tonnerre, ni rugissement. Tombant à pic d'une hauteur de 925 pieds (c'est l'une des chutes les plus hautes de l'Europe), la cascade, ralentie à la fois par le frottement du roc et la résistance de l'air, glisse paresseusement le long de la muraille de granit, avec un bruissement léger, semblable au frôlement d'une étoffe : — ne dirait-on pas, en effet, d'une longue banderole de gaze flottant au vent et déroulant mollement ses plis?

A l'instant même où nous arrivons au pied de la chute, le soleil vient teindre le bas de l'écharpe liquide d'un magnifique arc-en-ciel, aux plus riches nuances prismatiques. Sous le souffle d'une brise légère, cascade et arc-en-ciel ondulent, se plient et se déplient. Les pieds trébuchant sur les galets humides, l'ami P. et moi nous nous avançons jusque sous la chute, prenant plaisir à nous

Digitized by Google

baigner dans cette bruine irisée que fait pleuvoir sur nous le *Fleuve de poussière*[1].

En revenant du Staubbach, un artiste du crû nous régale d'un *solo* d'*alpenhorn*. Je t'ai promis de te décrire cet instrument. Imagine un tube de bois de grosseur inégale, long de sept à huit pieds, presque droit, un bout légèrement évasé en manière de pavillon de cor de chasse, l'autre bout terminé en embouchure et percé d'un trou gros comme une tête d'épingle. Et maintenant essaie de tirer, si tu peux, un son de cette machine. Je doute que tu y réussisses. Vois plutôt comme ce gros et vigoureux montagnard peine et souffle, joues enflées, cou gonflé, visage empourpré de sang, yeux injectés et menaçant de sortir de leur orbite... Evidemment une telle flûte n'est pas à la portée de tous les poumons, et les phthisiques feront sagement d'y renoncer.

Mais aussi quels sons! Cela vibre, beugle, rugit, sur une échelle de deux ou trois octaves. C'est étrange, sauvage et puissant. Les quatre notes de l'accord parfait (seul *air* que sache ou puisse jouer notre virtuose), répercutées successivement à de longs intervalles par de multiples échos, produisent des sons simultanés qui s'harmonisent en *quatuor*. Harpes géantes touchées par une main invisible, montagnes, vallées et glaciers chantent les notes l'une après l'autre et se les transmettent à mesure. La Jungfrau fait, à son tour, sa partie dans cet étrange concert. Cela finit par des voix lointaines, à peine perceptibles, d'une singulière douceur; et votre oreille charmée se tend encore et écoute quand tout bruit s'est éteint...

Vraisemblablement la mode ne fera jamais de l'*alpenhorn* un instrument de salon. Par contre, dans ce sublime salon de la nature, les maigres notes du piano seraient d'un piètre effet. Pour prêter une voix à ces colosses de granit et de glace, il faut les sons retentissants du cor des Alpes, et, dans un tel milieu, ces sons ont une beauté sauvage qui vous émeut.

Comme bouquet au concert, un jeune artilleur, mèche allumée, s'apprête à saluer notre passage d'un coup de canon. M. J. Ch..., une

[1] Tel est en effet le sens du mot *Staubbach*, encore un nom populaire, aussi expressif et juste que poétique.

Digitized by Google

pièce blanche à la main, commande le feu. La détonation d'une batterie d'artillerie ne saurait se comparer au tapage assourdissant que fait à lui seul ce canon pour rire, gros comme mon poing, au fond de cet entonnoir de montagnes; le son, comme emprisonné et ne sachant par où sortir, s'en va se heurtant à tous les échos du pourtour, qui le grossissent, se le renvoient et le répètent à l'envi.

Départ pour Grindelwald. J'aurais vivement désiré m'y rendre à pied par le col de la Wengernalp, d'où l'on jouit, paraît-il, d'une vue admirable de la Jungfrau et de ses avalanches. Mais la perspective d'une marche de sept heures par ce soleil, et surtout l'ennui d'être seul, m'arrêtent; je me laisse doucement retenir par le charme de mon aimable compagnie.

Notre attelage rétrograde jusqu'au carrefour des deux vallées, pour s'engager dans celle de Grindelwald. Je m'abstiens de te la décrire, quelque magnifique qu'elle soit. Plus creuse et plus resserrée que le val de Sarnen, plus austère, d'une végétation moins riche, moins et plus pauvrement peuplée, elle l'égale par l'ampleur du panorama, si elle ne le surpasse.

Deux ou trois heures de lente montée, avec la perspective du Wetterhorn, dont le blanc spectre semble de là-bas vous indiquer le but et vous inviter à l'atteindre.

Grindelwald et ses glaciers.

En arrivant à Grindelwald, contraste saisissant : aux alentours du hameau, tout n'est que bois, prairies, verdure, fruits et fleurs; en haut, ce ne sont que pics neigeux et glaciers. En bas, tout à la fois, le printemps et ses fleurs, l'été et sa verdure; l'automne, ses fruits et ses moissons (tout près du glacier inférieur, un champ de blé mûr et doré attend la faucille); — là haut, l'hiver et ses frimas. C'est que, grâce à certaines conditions météorologiques, ce village, situé à plus de trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer, jouit d'une température exceptionnellement élevée eu égard à son altitude [1] et malgré la proximité de ses réfrigérants voisins.

[1] La température moyenne de Grindelwald paraît varier entre + 8° et + 10°, avec des oscillations extrêmes de — 18° à + 32°. (*Bulletin de la Société de Géographie*, janvier 1869, article de M. Ch. Grad.)

Digitized by Google

Et quels voisins ! le Wellhorn, le Wetterhorn, le Schreckhorn, le Finsteraarhorn, le roi des Alpes bernoises [1]; le Mittenberg, le Mœnch, l'Eiger, le Faulhorn, les deux Scheideck... J'en passe et des plus effrayants : tout un cercle de monts énormes, chenus et sourcilleux, au fond desquels verdoie et fleurit cette oasis. Ensemble merveilleux, surtout par ce beau soleil, qui fait mieux ressortir le paradoxal voisinage de cette verdure printanière et de ces neiges hivernales.

Après déjeuner, M. J. Ch... me prend pour monter de compagnie au glacier inférieur. Mais quoi ! est-ce bien là mon glacier d'il y a deux ans ? Qui l'a ainsi bouleversé et amoindri ? Là où je me promenais avec ravissement dans cette grotte de cristal (moins bleue toutefois que celle que je viens de voir à Rosenlaui), ce n'est que blocs erratiques, chaos d'énormes galets. Ces voûtes de glace cachant traîtreusement de caverneux abîmes lentement creusés en dessous par la fonte, et sur lesquelles, touriste inexpérimenté et inconscient du danger, ne comprenant pas les cris d'alarmes que de loin me jetaient les guides, je me promenais bravement, au risque de les effondrer sous le poids de mon corps et de rouler avec les débris au fond de la crevasse (j'apprenais plus tard que plus d'un habitant même de la localité a péri de la sorte [2]), — ces voûtes se sont affaissées, il n'en reste plus vestige. Et aujourd'hui, il nous faut monter quelque deux cents pieds plus haut pour atteindre le front du glacier, où sont percés de nouvelles grottes azurées, un autre tunnel, avec lampes suspendues à la voûte, nef d'une cathédrale de glace inachevée.

[1] Le Finsteraarhorn mesure quatre mille deux cent soixante-quinze mètres d'altitude, cent huit de plus que la Jungfrau et soixante-huit de plus que l'Aletschhorn.

[2] Un autre Grindelwaldais, Christian Bohren, fut plus heureux. Tombé au fond d'un précipice de ce genre, il eut la chance de ne se casser qu'un bras. Sentant, à ses pieds, un ruisseau fuir sous la glace, il eut l'étonnante présence d'esprit de se glisser, guidé par le cours d'eau, dans le ténébreux couloir, se traînant, rampant à tâtons, à une profondeur de cent à deux cents pieds ! Plusieurs heures après, il reparaissait au jour, à l'extrémité du glacier, dans la grotte d'où s'échappe la Lütschine. M. Ch. Grad vit encore Bohren en 1868 ; il était âgé de quatre-vingt-dix ans et comptait vingt-quatre enfants vivants.

Digitized by Google

Ce phénomène de recul, que j'ai déjà constaté à Rosenlaui, est actuellement commun d'ailleurs à la plupart des glaciers des Alpes. Quelques chiffres empruntés, à ce propos, à une intéressante étude d'un de mes collègues de la Société de Géographie, M. Ch. Grad.

En l'an 1600 (les renseignements ne remontent pas plus haut), une invasion subite des deux glaciers de Grindelwald ruine en partie le village ; puis, recul progressif jusqu'en 1750, date de leur moindre dimension connue. Accroissements successifs de 1750 à 1855, époque à laquelle ils atteignent leur maximum d'étendue calculé pour une période de deux siècles et demi. Depuis 1855, le bas du glacier inférieur a diminué, en longueur, de six cent dix mètres, et le glacier supérieur, de trois cent quatre-vingt-dix.

Jusqu'où se continuera ce mouvement de recul ? Personne ne le sait ; mais ce qu'il est permis de prévoir, c'est qu'il s'arrêtera, et sera suivi d'un mouvement contraire. De tous les glaciers alpins, ce sont d'ailleurs ceux de Grindelwald qui descendent encore à la distance la plus rapprochée (mille mètres environ) du niveau de l'Océan. Le glacier de Vlesch, en Valais (précisément de l'autre côté de Grindelwald), a perdu plus de six cents mètres depuis dix ans. En revanche, l'immense glacier d'Aletsch, également dans le Valais, qui, à la façon d'une envahissante dune de sable, a déjà snbmergé l'ancien village, paraît être en progression constante.

Comment expliquer cet étrange va-et-vient, cette périodique oscillation des glaciers, cette fonte tantôt plus active et tantôt ralentie de leur partie inférieure ? Ce n'est pas ici le lieu de discuter ce problème, encore peu éclairci d'ailleurs. Dans leur langue imagée, les montagnards disent d'un glacier qui recule, qu'il « se nettoie et fait sa toilette. » Les savants n'en savent guère davantage. Ce n'est que récemment d'ailleurs que les glaciers ont été soumis à une suite raisonnée d'observations, par les de Saussure, les Desor, les Forbes, les Hugi, les Martins, les Agassiz, les Tyndall, etc. Et que d'intéressantes questions ont surgi, dont plusieurs encore controversées ! Je ne puis ici que toucher, en passant, à la partie anecdotique et superficielle du phénomène ; je me réserve d'aborder quelque jour, dans un autre recueil, le côté scientifique du sujet,

Digitized by Google

l'un des plus beaux et des plus attayants qu'offre l'étude physique de notre globe.

La Mer de glace.

Si actuellement la plupart des glaciers de la Suisse reculent et diminuent par en bas, ils n'en continuent pas moins à descendre d'en haut. Ceux de Grindelwald, en particulier, s'alimentent à un bassin supérieur, à une *Mer de glace,* que j'allai chercher, il y a deux ans, jusque dans les hautes régions où elle étale ses flots figés, à l'altitude de 7 à 8,000 pieds. Le chemin qui y conduit, étroit et sinueux, serpente suspendu en lacet le long de la corniche du Mittenberg, à deux ou trois cents mètres au-dessus du glacier inférieur, qu'il surplombe. D'un côté, le roc, souvent à pic; de l'autre, le précipice; entre eux, un sentier où deux hommes ne pourraient marcher de front. Ce n'est qu'un jeu pour les grimpeurs émérites, solides des pieds et de la tête; pour un touriste novice, c'est différent : un faux pas, un moment de vertige (et la route dure cinq grandes heures, aller et retour), c'en est assez pour mettre votre vie en péril, surtout à certains passages, et lorsque la pluie, comme je l'ai expérimenté, a détrempé la voie et rendu la roche glissante.

Mais aussi, de là-haut, quel spectacle! A perte de vue, morne, silencieux, immobile, un océan glacé, sans limites, déroule sous votre regard ses vagues rigides, — miroitant au soleil et resplendissant par places à vous éblouir; ici, bossué de monticules ou mollement onduleux; là, hérissé d'aiguilles, de minarets, d'*icebergs* comme la mer de Baffin lors de la débâcle. Ne sommes-nous pas au pôle, en effet, dans les parages du Groënland ou du Spitzberg, et n'est-ce pas là un paysage tout arctique?

Que de torrents, de rivières et de fleuves dorment ici, emmagasinés par la prévoyante nature et qui, lentement épanchés de leur céleste réservoir, s'en iront porter en bas la fertilité et la vie! C'est là, si j'ose dire, l'une des mamelles de la grande nourrice, d'où découle en ruisseaux intarissables le fluide qui nous abreuve, nous et la terre, et sans lequel terre et hommes mourraient de soif. Plus de dix glaciers prennent leur source dans ces hauteurs et sur les pics voisins, pour descendre sur les deux ver-

Digitized by Google

sants, du côté de l'Oberland ou du côté du Valais, et porter leur tribut ceux-là au Rhin, ceux-ci au Rhône.

Cette mer de glace, ou plutôt cette agglomération de glaciers, la plus vaste de la Suisse et sans doute de l'Europe centrale, sans excepter celle du Mont-Blanc, recouvre tout le plateau et les vallées supérieures du massif des Alpes bernoises, depuis Grindelwald jusqu'au Grimsel, depuis le Jungfrau jusqu'à Brieg, au pied du Simplon. A vol d'oiseau, l'ensemble doit présenter la configuration d'une masse informe, aux bras énormes et multiples, quelque chose comme le lac des Quatre-Cantons fort agrandi, avec ses détroits resserrés, ses golfes démesurés, ses caps proéminents.

Quelle peut être l'étendue superficiélle de cet océan de glace et de ses dérivés? Juges-en par ce chiffre : le seul glacier d'Aletsch, le plus vaste, il est vrai, de ses affluents, ne mesure pas en surface moins de 110,000,000 de mètres carrés!

Et, pour compléter le tableau, ces géants de la *Haute-Terre* (Oberland), au front desquels l'hiver a mis une indestructible tiare de glace et de neige; ces monts aux noms formidables, le *Pic Ténébreux* (Finsteraarhorn), le *Pic des Tempêtes* (Wetterhorn), le *Pic de la Terreur* (Schreckhorn), etc., reposant dans leur majestueuse immobilité, avec la tranquille conscience, ce semble, de leur éternité relative; muets, dans un solennel silence, ou parfois, quand grondent les avalanches, tonnant, nouveaux Horebs, comme si le même Dieu habitait leur cime et s'y entretenait avec un autre Moïse, au milieu des éclairs et des foudres! Il y habite, en effet, et, l'athée s'en défendrait vainement, l'impression qui vous saisit à la vue de ces blancs Sinaïs est invinciblement religieuse.

L'*Aigle*, qui d'ici apparaît dans toute son envergure, a l'une de ses pointes percée d'un trou, œil de cyclope, au travers duquel, quatre fois l'an, le soleil glisse, comme un regard, un rayon qui s'en va, de sa périodique et courte lueur, frapper en bas l'église du village.

De même que le Mont-Blanc, les glaciers bernois ont leur *Jardin*, les verts pâturages et le châlet de *Zœsenberg*, l'habitation humaine la plus élevée de l'Oberland, qui d'ici se détache comme une émeraude sur ce fond blanc, oasis de ce désert de glace.

Digitized by Google

Mes compagnons de voyage, qui arrivent du Mont-Blanc, déclarent ce panorama supérieur à celui du Montanvers. N'ayant pas vu ce dernier, je ne puis en juger.

Des voyageurs, des navigateurs s'en vont bien loin explorer des régions inconnues, des mers ignorées. A quelques lieues de nous, au sein de notre vieux monde, les Alpes ont aussi leurs archipels, leurs océans, leurs déserts inexplorés. Combien de pics, de glaciers, de cimes, que le pied humain n'a pas plus foulés encore que le pôle ou l'Afrique intérieure! Et que de victimes pourtant! Le pôle arctique a ses Franklin, ses Bellot, ses de Blosseville; l'Océanie a son Lapérouse, sans compter tant d'autres; l'Afrique a vu toute une hécatombe de voyageurs expirer sur le seuil de ses mystérieuses régions centrales, et tout récemment encore un jeune Breton, Le Saint, que j'avais vu partir plein de force et de vie, et qui, quelques mois plus tard, mourait à son tour à la porte de l'inconnu, dans les parages malsains du Bahr-el-Ghazal. Les Alpes ont aussi leur martyrologe, que chaque année vient grossir. Il y a deux mois à peine, du Schreckhorn, que je vois d'ici, un Anglais, le R. Elliot, tombait de 4,000 pieds de haut et se broyait corps et membres [1].

Et si tu conservais encore quelques doutes sur le mouvement de progression des glaciers, écoute ce dramatique épisode, en deux actes, — il achèvera de te convaincre.

Le 20 août 1820, un Russe, le Dr Hamel, et deux gentilshommes anglais, accompagnés de douze guides, dont deux de l'héroïque famille des Balmat (c'est un Balmat qui, en 1786, un an avant de Saussure, eut la gloire de faire le premier l'ascension du Mont-Blanc), quittaient leur gîte de la nuit, aux *Grands-Mulets*, et s'apprêtaient à achever l'escalade du colosse. Inspection faite de l'état des neiges, les guides sont unanimes à déclarer qu'il y a danger de mort à continuer. — « Lâches! » leur crie le Dr Hamel furieux. — On marche, la rage et de funèbres pressentiments au cœur. On venait de franchir une crevasse profonde de 150 pieds et large de 60. Tout à coup, du cône supérieur du Mont-

[1] A quelques semaines d'intervalle, une dame allemande et son enfant périssaient, emportés par le torrent de la Lütschine noire, en montant au glacier supérieur.

Digitized by Google

Blanc, fond un ouragan de neige, qui renverse et roule pêle-mêle guides et voyageurs... La tempête passée, on se compte. Par un bonheur inouï, les trois touristes et sept des guides étaient restés accrochés au bord même du gouffre. Des cinq autres guides, l'avalanche en avait lancé deux par dessus les 60 pieds d'ouverture du précipice, les sauvant ainsi par un bonheur plus inouï encore. Quant aux trois autres, ils gisaient au fond de la crevasse sous cent pieds de neige, et vains furent les efforts tentés pour les retirer de leur tombeau glacé.

Quarante et un ans se passent, à peu près jour pour jour. Le 15 août 1861, un guide de Chamounix trouvait sur le glacier des Bossons deux crânes, une main et un bras, encore couverts de chairs sanguinolentes : c'étaient les restes de Pierre Balmat et de Pierre Carrier, deux des victimes de la catastrophe de 1820. Le 1er juillet 1863, par un hasard aussi étrange que douloureux, Joseph Teiraz, un petit-fils de la troisième victime, découvrait, sur le même glacier, un pied humain, — celui de son grand-père, Auguste Teiraz !

Le glacier avait mis ainsi un peu plus de quarante ans à charrier jusque-là ces funèbres débris.

Mais je m'oublie en ces digressions. Il est si captivant, ce chapitre des glaciers ! Que de pages restent au bout de ma plume ! Je t'en fais grâce pour cette fois, et reviens à ma très-paisible et très-prosaïque excursion de cette année, que n'est venu accidenter aucun de ces drames émouvants. Tout au plus un petit incident, plutôt plaisant que triste. Du glacier inférieur, M. J. Ch... et moi, dédaignant la direction d'un guide, sûrs que nous nous croyions de notre coup d'œil et de notre instinct de montagnards improvisés, nous nous étions bravement dirigés vers le glacier supérieur. Montées, descentes, marches, contre-marches : impossible d'arriver à cet insaisissable glacier, que nos yeux voyaient tout proche (les montagnes vous jouent de ces tours), et que nos pieds ne pouvaient atteindre. Nous le tenions enfin, quand notre obstiné guignon nous barre la route du double obstacle d'un énorme rocher et du torrent de la Lütschine noire ! Le jour baissant, il nous fallut renoncer à

Digitized by Google

l'objet de notre poursuite (le glacier supérieur est, du reste, plus petit et moins intéressant que l'inférieur), et revenir, harassés et quelque peu confus, conter au reste de la petite caravane notre mésaventure, dont nous prenions d'ailleurs, comme tu penses, gaiement notre parti. Les plaisanteries ne nous furent pas épargnées. Je ne suis pas même bien sûr que ces dames s'en soient abstenues tout à fait, malgré leur habituelle et tout évangélique charité (tu les connais, c'est à qui des deux sera la plus aimablement indulgente, la plus naturellement et simplement bonne).

J'en aurai à peu près fini avec Grindelwald, quand j'aurai ajouté que la glace s'y exploite en carrières, comme chez nous le granit, et que, taillée et équarrie en cubes, elle s'en va, de charrette en bateau, de bateau en chemin de fer, s'exporter un peu partout, et vient sans doute jusque sur le boulevard des Italiens frapper le champagne et se débiter en sorbets. S'appeler le Schreckhorn ou la Jungfrau, et finir en GLACE A LA VANILLE !

Retour à Interlaken. Nous dînons avec le desservant de la chapelle catholique [1], un aimable homme, aussi ventripotent que spirituel causeur, et, qui plus est, jésuite, en flagrant délit de contrebande (tu sais que, pour complaire à ses radicaux, la libérale Suisse a banni de chez elle les religieux de cet ordre). Le R. Père est Suisse de naissance, et, fort de ce titre, il fallait l'entendre défier tous les gouvernements des vingt-deux cantons de l'arracher à sa chapelle et à ses fonctions ! Dans sa bouche, les mots « citoyen Suisse » sonnaient ni plus ni moins haut que le *civis romanus* dans celle de saint Paul. Et, proportions à part, n'est-ce pas en effet le même droit à la même liberté ?

Je me sépare une fois encore de mes excellents amis. Eux restent à Interlaken ; je pars demain matin.

LUCIEN DUBOIS.

[1] Cette chapelle, des plus modestes, occupe le premier étage d'une vieille église (reste d'une antique et riche abbaye fondée au XIIe siècle), dont la chapelle anglicane occupe le chœur et le rez-de-chaussée.

Digitized by Google

S. A. R. MADAME

DUCHESSE DE BERRY

Le dix-septième jour du mois d'avril 1870, jour de Pâques, mourait, en son château de Brunsée en Styrie, Marie-Caroline-Ferdinande-Louise de Bourbon, depuis MADAME, Duchesse de Berry. La princesse était née le 5 novembre 1798, à Naples, de François-Xavier-Joseph, prince de Naples, qui, sous le nom de François Ier, fut roi des Deux-Siciles, et de Marie-Clémentine, archiduchesse d'Autriche. Elle avait soixante-douze ans.

C'est en vain que quarante années d'exil avaient éloigné MADAME de cette France qu'elle aimait ; c'est en vain que des événements et des efforts de plus d'une sorte s'étaient unis pour amoindrir ou effacer sa mémoire : le souvenir populaire lui était demeuré obstinément fidèle ; au dernier jour, il a imposé un langage dont on n'avait pas l'habitude, et des éloges dont on s'était désaccoutumé. C'est qu'en France, terre loyale, tôt ou tard l'heure vient où l'on rend hommage aux sentiments vrais ; c'est que, laissant à part les petits côtés des hommes, on y fait promptement le compte de ce qu'il y eut de grandeur ou de bassesse dans leurs actes ; c'est qu'en France, on recherche et l'on aime par dessus tout les caractères, et que MADAME fut et restera dans l'histoire un grand caractère.

Digitized by Google

A d'autres de raconter son enfance, sevrée des soins maternels, sa jeunesse, passée dans les angoisses d'une retraite mal assurée, en Sicile, alors que les victoires des Français avaient chassé les Bourbons de leur ville de Naples ; aux historiographes de cour de nous rappeler les négociations, les cérémonies et les fêtes de son mariage, en 1816, avec Mgr le Duc de Berry, et cette vie que Leurs Altesses Royales s'étaient faite à l'Élysée-Bourbon, à la fois près et loin de la cour; existence heureuse, simple, élégante, animée, bienveillante pour tous, qu'embellissaient les arts et que n'attristaient ni les intrigues politiques, ni les préventions amères.

Châteaubriand a buriné pour les siècles le tableau sublime du prince mourant en demandant grâce pour *l'homme* qui l'avait frappé. Breton et Vendéen, je veux rappeler, en quelques mots, cette dernière légende de la France chevaleresque, dont la Bretagne et la Vendée furent le théâtre.

I

1828.

C'est en 1828 que MADAME vint pour la première fois en Bretagne et en Vendée.

Elle partit de Paris le 16 juin et arriva à Nantes le 22 au soir, en descendant la Loire sur un bateau à vapeur appartenant à MM. Louis du Fort et William Arnous-Rivière. Dès le lendemain 23, elle partit pour Vannes.

Sur la route, la Bretagne se révéla tout d'abord : partout la princesse vit les populations dans l'attente, groupées aux pieds des croix, sous les plis des bannières paroissiales illustrées des effigies des saints. Le 24, MADAME entendit la messe à Sainte-Anne d'Auray. Au départ, le chef des prêtres bretons accourus là, lui remit, en souvenir de cette visite, un chapelet et un petit vaisseau, — en ivoire, c'est vrai, mais, enfin, un vaisseau, image de la vie du chrétien. On eût pu croire ce prêtre mû d'un esprit prophétique. Nous verrons MADAME, en Vendée, toujours occupée de Sainte-Anne et des Bretons.

Digitized by Google

De Sainte-Anne, MADAME fit ce pèlerinage que, tous, nous avons fait ou nous ferons : elle descendit le ravin qui vit la défaite et la mort du bienheureux Charles de Blois, et elle vint s'agenouiller au Champ-des-Martyrs. Des voix graves chantèrent, sous les arbres verts et devant le marais noir, l'austère *De profundis ;* puis, gravissant la colline, elle visita la Chartreuse. Le soir, elle était à Auray ; le lendemain, à Lorient, où elle inaugura le monument de Bisson, et où elle admit deux fois à sa table l'héroïque Trémintin. Le 26, elle entrait à Rennes, après avoir, dans la journée, fait halte sur la lande de Mi-Voie, près du monument des Trente.

Le 28, elle était de retour à Nantes. Là, elle se multiplia ; partout elle eut des mots heureux et laissa de charmants souvenirs : à la cathédrale, au château, chez les enfants et les pauvres, à l'asile de la Providence, aux hôpitaux, au collége.

Le 30, elle alla visiter les religieux de Mellerai; puis, en revenant par l'Erdre, elle descendit à la Desnerie, chez M. le comte Humbert de Sesmaisons, pair de France, et à la Trémissinière, alors à M. le baron de Charette. Le 1er juillet, MADAME partit pour la Vendée.

La Bretagne et la Vendée sont sœurs, dit-on souvent ; je le veux, mais alors sœurs différentes d'humeur et d'aspect. La première est sérieuse jusque dans ses joies ; l'autre a plus d'extérieur et mène plus de bruit. A Vannes, à Sainte-Anne, tout le long de la route, les prières ont dominé les *vivats*. Nous entrons dans l'Aquitaine sonore ; on y prie, mais on y chante ; chaque foyer a son poète et sa coupe de vin, au village comme au manoir. — « Comment fera MADAME pour aller en Vendée ? » — avait-on murmuré dans les antichambres, aux Tuileries. — « En Vendée, avait répliqué MADAME, je me ferai Vendéenne. »

Les mauvais chemins, les distances, les obstacles, rien ne l'arrête : elle se revêt d'une amazone verte ; elle coiffe un chapeau de feutre gris, qu'entoure un voile de gaze, et elle part, faisant à cheval, entourée, fêtée, complimentée, ces étapes que plus tard, à pied, poursuivie, insultée et proscrite, elle devra recommencer.

Qu'on fasse attention aux noms de ces villages, nous aurons à les

Digitized by Google

rappeler bientôt, en des circonstances différentes. Le premier est Pont-Rousseau ; le second, les Sorinières ; puis Aigrefeuille, Maisdon. Le curé de Maisdon est un saint ; l'évêque de Nantes est là, qui veut présenter lui-même à la princesse les premières troupes, débris des vieilles bandes. MADAME les trouve rangées en bataille sur la lande de la Grenouillère. Cet évêque, ces prêtres, ces propriétaires, ces soldats-paysans, si doux et si fiers, c'est la Vendée. L'histoire est là, mieux écrite que dans les livres à l'usage des cours, des partis ou des familles. La grande protestation de nos campagnes, si essentiellement catholique dans son explosion et dans son but, se dessine dans toute sa vérité. MADAME la comprend ; j'en ai pour preuve ces mots, qu'elle allait répétant et qui furent recueillis : « C'est ainsi que devaient être les Croisés. »

Les autres étapes furent : Saint-Hilaire-de-Loulay, Montaigu, Vieillevigne, Rocheservière, le château de la Grange, où l'on coucha, Legé, le château du Verger, Bourbon-Vendée, les Quatre-Chemins, Landebaudière, Tiffauges, Torfou, le Coubouréau, Vallet, Beaupreau, le Pin-en-Mauges, Jallais, Chemillé, Vezin, d'où, continuant son itinéraire par Chollet, Maulevrier, Saint-Aubin, Luçon et Fontenay-le-Comte, elle sortit de la Vendée, se dirigeant vers le Midi.

Partout ce ne furent que fêtes militaires, suivies des réceptions les plus enthousiastes ; partout la joie, des fleurs, des chansons, des vers éclos pour la circonstance : des vers et des chants à Torfou, des vers et des chants à Clisson, des vers et des chants à Beaupreau, des vers et des chants à Vezin. Ces vers, inspirés par le cœur, rimés et chantés par de jeunes officiers, nous semblent encore, après plus de quarante ans, les échos, pleins de charmes, d'une société élégante, riche d'avenir, coupée dans sa fleur, à jamais disparue. On ne chante plus en France, du moins on ne chante plus la gloire, l'honneur, les aïeux. Il y avait en ces chants plus que des mots : il y avait les affirmations ardentes d'un dévoûment à la fois religieux et patriotique, des engagements, des serments, et la mise en demeure d'un appel à la Vendée, en cas d'infortune. Voilà pourquoi je me suis appesanti sur ce voyage et sur

Digitized by Google

ces fêtes, qui ont leur importance historique. Qu'on en juge par ces courts extraits des couplets chantés par M. Louis de Bourmont au château de Vezin :

Fille des rois, regarde à ton passage
Ces Vendéens que le sort accabla;
Si la fortune a trahi leur courage,
L'honneur jamais ne les abandonna. (*Bis.*)
Comme autrefois au fort de la tempête,
Chacun ici veut signaler sa foi,
Et si beaucoup manquent à cette fête...
C'est qu'ils sont morts pour leur Dieu, pour leur Roi!

Un vent léger règne encore au *Bocage*,
Et loin de nous pourtant l'orage a fui;
Nous espérons qu'aucun autre nuage
N'obscurcira le beau ciel d'aujourd'hui. (*Bis.*)
Mais si jamais une secte abhorrée
Brisait encor le spectre de nos rois,
Ah! pense à nous, reviens dans la Vendée,
Amène Henri, nous défendrons ses droits.

Tels furent les adieux. MADAME devait croire et crut à ces paroles, qui d'ailleurs étaient sincères. Quatre ans après, le sceptre royal ayant été brisé, MADAME « revint dans la Vendée. »

Vte ÉDOUARD DE KERSABIEC.

(La suite à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

CATALOGUE COMPLÉMENTAIRE
DES EAUX-FORTES DE M. DE ROCHEBRUNE

Au mois de février dernier, j'ai publié dans la *Revue* une analyse des *Sept nouvelles eaux-fortes* de M. de Rochebrune, qui ornent si gracieusement le volume des *Chants du Boçage vendéen*, par M. Émile Grimaud.

Cette petite appréciation ayant été l'objet d'un tirage à part, j'ai pensé devoir joindre à ce nouveau tirage l'énumération des eaux-fortes parues depuis le mois de mars 1865, époque où je donnai, également dans la *Revue*, la première partie de l'œuvre de l'artiste fontenaisien [1].

Sur l'avis de quelques amateurs et pour compléter mon premier travail, je vais ici reproduire ce *Catalogue supplémentaire*, qui, malgré la monotonie inhérente à ces sortes de publications, sera toujours un document utile pour les nombreux collectionneurs des gravures de M. Octave de Rochebrune.

107. **Ruines de l'abbaye de Maillezais.** *O. de Rochebrune f.*, mars 1865 (2 états). Remorsures sur les premiers plans.

108. **Sainte-Chapelle de Champigny,** avec encadrement reproduisant des motifs de sculptures du porche et de l'intérieur de la chapelle. 10 juin 1865, à Terre-Neuve (3 états). Remorsures partielles; la planche a été coupée; on a enlevé l'entourage.

109. **Foussais,** sculptures du portail de l'église et maison du XVIe siècle. *O. de Rochebrune f.*, septembre 1865 (1 état).

110. **Châteaumur.** *O. de Rochebrune f.*, octobre 1865 (1 état).

[1] Le Catalogue des numéros précédents a été publié par la *Revue de Bretagne et de Vendée*, 1865, 2e série, t. VIII, pp. 121-128, et dans une brochure : *Etude sur les Eaux-fortes de M. O. de Rochebrune.* — Niort, Clouzot, 1865.

Digitized by Google

111. **Ecouen, façade dans la cour.** *O. de Rochebrune inv. et fec.*, à Terre-Neuve, 15 novembre 1865 (3 états). On remarque dans cette planche trois petites croix ttt au bas de la marge à droite. Ces croix signifient qu'il y a eu trois retouches. Pour toutes les autres grandes planches, ce sera la marque indicative des remorsures. — En haut de la marge à droite : Commencée le 23 octobre. Largeur, 42c, hauteur, 31c.

112. **Ecouen, façade des esclaves de Michel-Ange.** *O. de R. inv. et fec.*, à Terre-Neuve, 23 décembre 1865. — tt deux croix à gauche. 2 morsures, par conséquent. (2 états). C. 1er décembre. Largeur, 42c, hauteur, 31c.

113. Planche double. **Château de Montaigu (Vendée); l'Herbergement** (1 état).

114. **Entrée principale du château d'Ecouen sous Louis XIV.** *O. de R. inv. et fec.*, à Terre-Neuve, 10 février 1866. C. 22 janvier tt (2 états). Larg., 48c, haut., 27c.

115. **Marais de la Sèvre.** Sculptures, église de Benêt (1 état).

116. Planche quadruple. **La-Roche-sur-Yon.** *Raoul de R.* **Les Fontenelles, la Chaise-le-Vicomte, Trizais.** 22 mai 1866. O. R. (1 état).

117. Planche double. **Bressuire. Moncontour.** *Raoul de R.* **Château de Beauvais.** O. R (1 état).

118. **N.-D.-de-Paris** (3 états). 1er sans la lettre : parties non mordues dans les tours de l'église; 2e état, remorsures partielles, taches disparues dans le ciel; 3e E., avec la lettre : *Notre-Dame-de-Paris,* O. R., 15 novembre 1866, marque de l'imprimeur. Larg., 57c, haut., 44c.

119. **Château de Blois,** pavillon Louis XII. *O. de R. f.,* juin 1866 (1 état).

120. **Vue du donjon de Pierrefonds** (*prise de la cour du château*), 8 juin 1866, Viollet-le-Duc, architecte. *O. de R. fec.*, à Terre-Neuve, juillet 1866. C. juil. (2 états), retouches sur les premiers plans : Haut., 45c, larg., 36c.

121. **Le Chatellier-Barlot.** O. R., septembre 1866 (1 état).

122. **Château de Pierrefonds.** 10 juin 1866, Viollet-le-Duc, architecte. *O. de R. fec.*, à Terre-Neuve, 8 octobre 1866, C. 13 septembre. (2 états). Larg., 43c 1/2, haut., 31c.

Digitized by Google

123. **Château de Chambord** (3 états). 1er, sans la lettre : C. 20 mars 1867, O. R *f.*, 1er mai 1867; 2e E., retouches sur les devants; 3e E., avec la lettre (*flanc oriental du donjon de Chambord*) et la marque de l'imprimeur. Larg., 57c, haut., 44c.

124. **Tour de Bodet.** *O. de R. fec.*, février 1867 (1 état).

125. **Vue du château de Pierrefonds, XVe siècle.** *O. de R. fec.*, février 1867 (2 états).

126. **Haches celtiques en bronze.** *O. de R.*, août 1867 (1 état).

127. **Cariatides de Sarrazin au Louvre.** Étude pour la planche du Louvre. 1er état : la planche est jointe au No 128; 2e état : elle est séparée.

128. **Figures de Paul Ponce**, dans un des frontons du Louvre. Marque de la bibliothèque d'O. de Rochebrune. 1er état : jointe à la planche No 127; 2e état : séparée; 3e état : la légende : *Par la peine et le travail,* est remplacée par ces mots : *Labore surgo.*

129. **Grande planche du Louvre**. *O. de R. fec.*, à Terre-Neuve, février 1866. C. 15 octobre 1867 (3 états). Le premier sans le drapeau et la lettre, sans retouches, avec une seule croix †; 2e état, retouches remordues sur les premiers plans, avec deux †† ; 3e état, avec la lettre : *Le Louvre, façade de Henri II. — Fondations du vieux Louvre, découvertes en 1866.* Imp. Beillet, quai de la Tournelle, 35, Paris. Le drapeau est indiqué sur le pavillon de l'horloge; larg., 75c, haut., 54.

130. **Le grand ormeau de Terre-Neuve.** *O. R.*, d'après nature, juillet 1868 (2 états, remorsure générale).

131. **Ligny, le vieux châtaignier.** *O. de R. fec.*, juillet 1868, d'après nature (1 état).

132. **Métairie de Plaine.** *O. de R.*, d'ap. nature, juillet 1868 (2 états). Remorsures.

133. **Ligny, l'aire à battre le blé.** *O. de R.*, sur nature, juillet 1868 (1 état).

134. **Auzais, chêne frappé de la foudre.** *O. de R. fec.*, d'après nature, août 1868. « A ma cousine, Mme de Chabans. » (1 état).

135. **Ligny, un têtard.** *O. de R. fec.*, d'après nature, septembre 1868 (1 seul état).

Digitized by Google

136. **A Pont-Guérin**, 14 septembre 1868, *O. de R.*, d'après nature (1 état).

137. **Blois** (3 états). 1er E., sans la lettre, C. 1er juillet, *O. de R. f.*, à Terre-Neuve, 1er novembre 1868, Fontenay (Vendée); 2e état, remorsures partielles sur les piles de devant; 3e état, avec la lettre : *Château de Blois, grand escalier de François Ier*. Marque de l'imprimeur. Haut., 61c, larg., 46c.

138. **Cluny** (3 états). 1er état, sans la lettre. C. 1er décembre. *O. de R. f.* à Terre-Neuve, janvier 1869. Dédiée « à B. Fillon. » 2e état, remorsures sur la grande arcade; 3e état, la lettre : *Hôtel de Cluny*, imp. Cadart et Luce, Paris. Haut., 61c, larg., 46.

139. **Le Fougeroux**. *O. de R. f.*, juillet 1869. Dédiée « à mon beau-père, M. du Fougeroux. »

140. **Porte principale du château d'Anet** (*construit pour Diane de Poitiers, par Philibert de l'Orme, architecte, en 1552*). C. 1er juillet. *O. de R. f.*, septembre 1869 (2 états). Quelques retouches à la pointe sèche dans le ciel et le bâtiment du fond caractérisent le 2e état. Haut., 55c, larg., 44.

141 **Chaligny**. *O. de R. f.*, juillet 1869. Dédiée « à ma belle-mère, Mme E.-N. de Régnon de Chaligny. »

142. **Château d'Apremont**. *O. de R. f.*, août 1869. (1 état.)

143. **Vieux hêtres à la Forêt**. « A Berthe de la Roche-Saint-André » (1 état). *O. de R. f.*, août 1869.

144. **Chaumière de Cathelineau**. *O. de R. fec.*, octobre 1869 (1 état). (*Chants du Bocage vendéen*, d'Émile Grimaud.)

145. **Grande vue de Chambord** (3 états). 1er état, sans retouches. C. 1er octobre. *O. de R. del. et fec.*, à Terre-Neuve. Dédiée à « Alix de Rochebrune. » Janvier 1870, 2e état, une croix en bas, à droite. Légères remorsures dans le château. Les premiers plans ont été mordus du premier coup; 3e état, n'existe pas encore. Il aura la lettre : *Vue générale des constructions du château de Chambord, du côté de l'orient*. Long., 76c, larg. 54c.

146. **Ruines du château de Clisson**. *O. de R. f.*, octobre 1869 (1 état). (*Chants du Bocage vendéen.*)

147. **Ruines du château de Tiffauges**, côté de l'entrée. *O. de R. f.*, octobre 1869 (1 état). (*Chants du Bocage.*)

Digitized by Google

148. **Noirmoutier, bois de la Chaise.** *O. de R. f.*, octobre 1869 (1 état). (*Chants du Bocage.*)

149. **Grotte du père Montfort, forêt de Vouvant (Vendée)** (2 états). *O. de R. fec.*, nov. 1869. (*Chants du Bocage.*)

150. **Colonne de Torfou,** titre des *Chants du Bocage* (2 états). *O. de R. f.*, 1869.

151. **Souvenir du pont de Boussay, près de Torfou.** *O. de R. f.*, novembre 1869 (1 état). (*Chants du Bocage.*)

152. **Marque de la bibliothèque d'Élisabeth de Rochebrune** (1 état), O. R.

153. **Marque de la bibliothèque d'Henry de Rochebrune.** *O. de R. f.*, décembre 1869 (1 état).

154. **Marque de la bibliothèque de B. Fillon.** TRAVAIL EST HONNEUR. *O. de R. f.*, 1869, déc. (1 état).

155. **Première pierre du plafond de l'atelier de Terre-Neuve,** provenant du château de Coulonges. Ce plafond a été sculpté en 1550 par des artistes d'un rare talent. Il formera une suite de 30 à 32 planches reproduisant ces merveilleux cartouches de la belle renaissance de Henri II. On y trouvera environ 120 à 130 types de caissons, tous variés, pouvant servir de modèles aux sculpteurs, aux ornemanistes et aux architectes.

156. **Deuxième pierre** dudit plafond. *O. de R. fec.*, ad naturam, janvier 1870.

157. **Troisième pierre** dudit plafond. *O. de R. fec.*, janv. 1870.

158. **Quatrième pierre** dudit plafond. *O. de R. fec.* février 1870. Cette suite très-curieuse, avec texte in-folio vergé, paraîtra dans le cours de l'année 1871.

Nous tenons à faire remarquer que la planche inscrite sous le n° 145, figure en ce moment à l'Exposition des Champs-Élysées. Le livret la mentionne en ces termes : *Vue générale des constructions du château de Chambord, du côté de l'orient.* La *Revue* rendra prochainement à cette magnifique eau-forte toute la justice qui lui est due ; nous sommes heureux, en attendant, d'être le premier à déclarer publiquement ici que toutes les qualités de notre graveur s'y trouvent réunies à un éminent degré : c'est, en un mot, jusqu'à présent, la maîtresse pièce de l'œuvre de M. Octave de Rochebrune.

CHARLES MARIONNEAU.

Digitized by Google

NOTICES ET COMPTES RENDUS

PHILIPPE, pièce en cinq actes et en vers, par M. Achille du Clézieux. — Paris, Didier.

I

La tristesse saisit le cœur au spectacle des défaillances de notre temps. Nous voyons insulter nos croyances les plus chères, bafouer l'honneur éternel de la morale; la science est trop souvent détournée de son but le plus noble : au lieu d'exalter la vérité, elle propage l'erreur. L'Art, qui devrait refléter les splendides rayons du Beau et du Vrai, s'abaisse dans un abject réalisme.

Que dire des écrivains dont la mission devrait être d'illuminer notre intelligence, et qui ne savent plus que pervertir et corrompre? Du roman contemporain, si nous passons au théâtre, combien plus légitime est notre tristesse ! Nous parlons surtout de ces théâtres qui devraient demeurer toujours les parfaits modèles de la beauté du langage, de la pureté de la diction et de la dignité des mœurs. Que voyons-nous, au contraire? L'honneur y est persifflé sans pitié, le foyer domestique profané :

Plus le cœur monte haut, plus il est insulté.
.....
Le bon droit est blessé dans vos traits sarcastiques,
Toutes traditions sont préjugés gothiques,
Un nom porté sans tache offusque vos regards,
Et vos héros sont tous vagabonds ou bâtards.
.....
Qu'applaudir, en effet, dans vos méchantes scènes,
Sinon son propre orgueil, son envie et ses haines?
Qu'est ce rire malsain, ce flot d'émotions,
Sinon l'appât qu'on jette aux lâches passions?
.....
L'âme aspire aux hauteurs, on la jette en la boue;
Sa force, on l'allanguit; sa droiture, on la joue;
On siffle sa fierté comme un air mal appris,

Digitized by Google

Il faut qu'elle succombe ou passe un compromis.
Eh bien ! non ! le seul but que tente une âme honnête,
C'est de faire au devoir une éternelle fête;
De lutter pour le vrai, de venger son affront,
Et, vainqueur ou vaincu, de porter haut le front [1].

En écrivant ces beaux vers, voilà huit ans déjà, le poète des *Nobles causes* protestait contre la tendance fatale que nous signalons; mais ce n'était pas assez : M. Achille du Clésieux a compris qu'il avait une *noble cause* à servir, en travaillant à la régénération de l'art dramatique. Il vient de faire passer sur le théâtre un souffle chrétien et pur; il s'est souvenu des traditions du grand siècle, trop oubliées de nos jours : Racine et Corneille retrouveraient dans le poète de Saint-Ilan le fils de leur génie, car il puise à la même source féconde. Sans doute, il n'a point choisi le sujet de *Philippe* dans l'histoire des temps bibliques; mais il a saisi dans le vif la société contemporaine, pour en flétrir les écarts et en relever les défaillances.

M. du Clésieux a voulu « détourner nos populations d'une source » troublée, pour les faire se désaltérer à des eaux vives [2]; » il n'a pas craint de déchirer le voile et de montrer à nu « cette plaie du » sensualisme qui s'attache à la jeunesse comme le ver à la fleur [3]; » il a pénétré jusqu'au fond du gouffre, où se dépensent chaque jour tant de trésors d'innocence et de vertu. Mais, au milieu de cette société malsaine, la muse du poète demeure austère et ne reçoit pas plus de souillure que les ailes du cygne qui traverse un marais fétide : une invisible armure d'honneur et de foi la protége. Là n'est point son élément; elle reprend bien vite son essor, pour se retremper sur les sommets que baigne la vraie lumière et que vivifie un air pur et bienfaisant.

II

« Toute la grandeur ou l'abaissement de l'homme est dans les » amours auxquels il livre son cœur, » a dit un grand écrivain. Le drame de M. du Clésieux peut se résumer dans ces paroles.

Philippe, jeune paysan breton, abaissé par la société mauvaise

[1] *Nobles causes*, p. 128.
[2] Préface de *Philippe*, p. 14.
[3] *Id.*

Digitized by Google

qui l'entraîne dans son tourbillon, descend dans l'abîme du vice et veut y attirer une simple fille des champs. — S'il se relève et revient à ses sentiments d'autrefois, oubliés plutôt qu'effacés, il le doit à l'heureuse influence d'Alain, jeune gentilhomme qui se donne la mission de remettre dans les voies de l'honneur le compagnon des jeux de son enfance, devenu ainsi la conquête de l'amitié.

D'un côté se montre la passion dans ce qu'elle a de plus effronté et de plus cynique, représentée par le viveur Ferjou et la baronne Aglaure; et de l'autre, c'est l'amour d'Anna, amour coupable, mais constamment troublé par les souvenirs purs d'autrefois : l'honnêteté de cette enfant de village se révolte sans cesse.

Le devoir terrassé se redresse à son tour;
Je ne puis oublier ces voix de mon enfance.
J'avais pris de ma mère un cœur plein d'innocence,
Et vous l'avez troublé, vous l'avez profané [1]....

La scène se passe en Bretagne et à Paris. Quel saisissant contraste entre ces vies si différentes, entre cette paix de la chaumière bretonne, à l'abri du manoir où habite le vieil honneur dans des cœurs de vingt ans, et Paris avec ses plaisirs tumultueux et funestes où viennent échouer ces compagnons du jeune de Kermelan, qui déplore ainsi leur destinée :

..... Hélas! je les connais;
Ces hommes, comme nous ont-ils vécu jamais?
Savent-ils donc ce qu'est le foyer, la famille?
Ont-ils eu pour abri nos berceaux de charmille?
Pour souffle à respirer notre air de mer si pur?
Ont-ils foulé le sol qui rend le pied plus sûr?
Non, à peine sortis des liens d'un collége,
Munis de ce fardeau que chaque jour allége,
Le respect des parents, les principes appris,
De tout cela bientôt ils n'ont fait qu'un débris.
Paris engloutit tout. — On se met aux études,
Mais commencent bientôt certaines habitudes;
Le cours est moins suivi, s'il n'est pas supprimé;
Par un devoir quelconque on se sent opprimé :
La liberté! dit on; vive Paris moderne!
Et Paris c'est Mabille, ou bien quelque taverne [2].

Dans ce Paris passe et repasse, au centre d'un cadre animé, Ferjou, type de l'égoïste agioteur, entouré de satellites dignes de

[1] *Philippe*, p. 37.
[2] *Philippe*, p. 83.

Digitized by Google

lui. Mais voici apparaître le beau et chevaleresque caractère qui domine tout le drame; Alain de Kermelan, noble et sympathique figure de gentilhomme, veut arracher Philippe à ses désordres : avec son cousin Armand, il entreprend cette généreuse croisade; ils ont promis à la mère d'Anna, que la fuite de sa fille a tuée, de travailler à cette difficile conquête.

Les bornes de cette rapide analyse se refusent à de longs développements. Il faut lire en entier ces scènes vraiment palpitantes : le cœur est ému; on assiste à cette lutte, toujours ancienne et toujours nouvelle, où l'homme ne peut triompher sans un secours surhumain. Nous touchons ici à tout ce que l'âme a de plus intime et de plus poignant; c'est de la haute philosophie, une étude psychologique remarquable, une page détachée de l'histoire des orages du cœur.

Alain est bien le messager qui apporte, au milieu de ce déluge qui a tout dévasté dans ces âmes plutôt égarées que perverties, le présage du calme et de la paix réparatrice. Mais laissons parler Alain; on ne se lasse pas de l'entendre. Au quatrième acte, il évoque des souvenirs qui remportent sur Philippe une victoire décisive; il lui rappelle que c'est à son père, modeste paysan, qu'il doit d'avoir recouvré son manoir :

PHILIPPE.

Peut-être que sans lui le château féodal...

ALAIN.

Sans lui serait perdu... nous aurions l'hôpital.
Son dévouement si pur a sauvé ma famille.
Mon père avait l'épée, et le tien sa faucille;
Et quand, noble martyr de la fidélité,
Il nous légua l'honneur pour toute hérédité,
Un ami plus obscur, mais à l'âme attendrie,
Au fils de l'exilé prépara la patrie;
Il eût pu devenir le maître du château;
Il se fit son gardien, et, vendant son troupeau,
Il paya des deniers d'un labeur sans relâche
La gloire d'être pauvre et de rester sans tache,
Ne voulant rien pour lui, sa femme et ses enfants,
Qu'un pain noir... mais l'espoir de revoir ses absents;
Sublime dévouement! incomparable exemple!
Qui fait qu'avec respect je l'aime et le contemple,
Et qu'en voyant son fils mon cœur, chargé d'ennui,
S'ouvre... et pourtant! hélas! doute si c'est bien lui;

Digitized by Google

Si c'est là cet enfant qui jouait au village,
Si naïf et si doux compagnon de mon âge,
Que, le cœur tout à lui, je lui disais souvent :
« Nous n'aurons tous les deux qu'un même sentiment !
» Que les conventions du monde nous séparent,
» Nous nous retrouverons aux sources qui réparent :
» Ce chêne, cette grotte où nous sommes assis,
» Nous reverront tous deux d'un même cœur unis ! »
» T'en souviens-tu, Philippe [1] ?... »

Voilà des vers dignes d'être gravés dans la mémoire : *T'en souviens-tu, Philippe?*... Que cette parole contient de souvenirs puissants ! Elle fait au cœur de Philippe une salutaire blessure; elle ouvre en lui une source cachée d'émotions réparatrices.

Il faut nous arrêter. Philippe sera récompensé du triomphe remporté sur son cœur dompté : le baiser paternel, déposé sur le front du fils égaré, sera le gage du pardon, et il ira reprendre sur le cœur de ce père généreux celle qu'il avait voulu perdre, mais qui, quoique ballottée par l'orage, avait surnagé sur l'abîme, et que la souffrance a marquée de son sceau purificateur.

Il ne nous appartient pas de faire ressortir tout le mérite de cette pièce. Combien sont vrais les caractères, les situations, les peintures des mœurs ! combien les dialogues sont vifs et entraînants ! combien, enfin, ce drame offre à la fois une heureuse conception et un intérêt soutenu ! — Les éloges les plus flatteurs sont, nous le savons, donnés à cette œuvre par des autorités dans l'art dramatique et dans la poésie : nous pourrions citer ici le témoignage des hommes dont s'honorent le plus les lettres.

III

Pour nous, nous avons voulu faire connaître, par cette imparfaite étude, ce beau drame aux lecteurs de la *Revue de Bretagne et de Vendée*, et c'était justice : M. du Clésieux n'a-t-il point trouvé, en notre vieille Bretagne, les beaux caractères qu'il met en lumière ? Nous avons foi en notre pays; nous croyons que ses manoirs abritent encore des Alain de Kermelan. Oui, le château et la chaumière conservent parmi nous cette union qui les rendra forts pour résister à tout ce qui pourrait ébranler notre antique foi et corrompre la simplicité de nos mœurs.

[1] *Philippe*, p. 121.

Digitized by Google

Puisse enfin notre génération se désaltérer aux *eaux vives* que lui présente l'auteur de *Philippe!*

Que M. du Clésieux poursuive donc sa noble mission de poète : c'est le vœu que nous lui adressons, en empruntant ces vers du chantre de *Pernette* :

Puisque Dieu t'a donné le vers, arme tranchante,
Qui frappe encor mille ans après celui qui chante,
Sers-t'en pour la justice et pour la vérité!

Vte GOUZILLON DE BÉLIZAL.

L'abbé de la Roche-Saint-André et son livre posthume.

La notice qu'on va lire est extraite des *Élévations sur les Mystères*, qui vont prochainement paraître à la librairie Lecoffre, à Paris.

Louis-Joachim de la Roche-Saint-André naquit à Montaigu, petite ville du diocèse de Luçon, en 1706, de Louis-Gilles de la Roche-Saint-André, capitaine de vaisseau, chevalier de Saint-Louis, et de Charlotte de Saint-Legier. Son grand-père, Gilles de la Roche-Saint-André, chef d'escadre des armées navales, avait épousé Gabrielle d'Escoubleau de Sourdis, nièce du célèbre cardinal de ce nom, archevêque de Bordeaux.

Ayant embrassé l'état ecclésiastique, Louis-Joachim se fit recevoir bachelier de Sorbonne ; il se distingua par sa science et sa piété : il montra surtout sa soumission et son dévoûment envers l'Église, par le zèle qu'il mit à défendre la bulle *Unigenitus*, publiée par le pape Clément XI, afin d'arrêter les progrès du Jansénisme, qui causait alors tant de scandale en France. L'ardeur qu'il déploya dans cette circonstance, en parcourant le diocèse de Nantes, comme prédicateur, parut exagérée à Mgr de Sansay ; ce prélat, qui favorisait les Jansénistes [1], invita l'abbé de la Roche à s'éloigner [2]. Il se rendit à Paris, où Mgr Suarès d'Aulan, évêque de Dax, se l'attacha en qualité de vicaire général, et l'emmena dans son diocèse, en revenant des États-généraux en 1745 [3].

[1] Henrion, *Hist. ecclés.*, tome x, page 173.
[2] *Nouvelles ecclésiastiqnes*, ann. 1751, page 140.
[3] *Nouvelles ecclésiastiques*, ann. 1745, page 42.

Digitized by Google

La dignité dont venait d'être pourvu l'abbé de la Roche, ne l'empêcha point de continuer ses travaux apostoliques. Il se joignit comme prédicateur et comme confesseur aux missionnaires que l'évêque avait appelés à l'occasion du jubilé. Le nouveau vicaire général attaqua les partisans du Jansénisme, en chaire et au confessionnal, avec tant d'énergie, que, comme à Nantes, il souleva contre lui un grand nombre de mécontents ; on le dénonça à l'évêque; mais loin de blâmer son grand vicaire, le prélat le récompensa en le faisant nommer abbé commendataire de Ville-Dieu, en 1750[1]. Toutefois, l'animosité se montra si violente, que celui qui en était l'objet crut devoir mettre en pratique cette recommandation de Notre-Seigneur à ses apôtres : *Lorsqu'on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre*[2]. Il quitta Dax en 1751[3], et vint se fixer à Montaigu, au centre de sa famille. Il consacra la dernière partie de sa longue carrière aux travaux du saint ministère, aux œuvres de charité, à l'étude et à l'instruction de quelques élèves ecclésiastiques, au nombre desquels fut l'abbé Baudouin[4], que Dieu destinait à être le restaurateur du clergé dans les diocèses de La Rochelle et de Luçon, après les malheurs qui allaient fondre sur l'Église de France.

En effet, la révolution de 1793 éclata bientôt : elle surprit l'abbé de la Roche, pendant qu'il se préparait par la prière à rendre compte à Dieu d'une vie consacrée aux bonnes œuvres, en partageant la solitude de son beau-frère, l'amiral du Chaffault[5]. Le dé-

[1] Ville-Dieu, où Divielle (*Dei-Villa*), abbaye de l'ordre des Prémontrés dans l'ancien diocèse de Dax ou d'Acqs. Elle était taxée en cour de Rome 33 florins, et valait à son titulaire 3,000 liv. de rente. L'abbé de la Roche la résigna en 1786. (*Almanachs du roi*, de 1750 à 1786.)

[2] S. Matth., x, 23.

[3] *Nouvelles ecclésiastiques*, ann. 1751, page 140.

[4] *Vie du R. P. Louis-Marie Baudouin*, tome I, pages 5 et 6.

[5] Louis-Charles du Chaffault, veuf de Pélagie de la Roche-Saint-André, qu'il avait épousée en 1732. Cette union fut bénite par l'abbé de la Roche, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, de Montaigu. Élevé au grade d'amiral, en 1791, le comte du Chaffault, après avoir servi avec distinction dans la marine, pendant soixante-dix ans, s'était retiré au château de Melay, près de Montaigu. Arrêté par ordre du Comité révolutionnaire de Nantes, il fut enfermé au château de Lusançay, près de cette ville, où il mourut, après dix mois de captivité, âgé de quatre-vingt-sept ans, le 29 juin 1794.

Digitized by Google

voûment de ces deux vieillards à l'autel et au trône ne leur permettait pas de suivre le mouvement révolutionnaire : ils eurent le courage de s'y opposer ; tandis que le vieux marin usait de son influence pour l'arrêter et se servait de ses connaissances militaires pour le combattre, le vénérable prêtre déployait contre la constitution civile du clergé le zèle qu'il avait montré à défendre la foi attaquée par les Jansénistes. Il n'en fallait pas tant pour exciter la vengeance d'un pouvoir despotique et barbare, qui travaillait à détruire la religion, avec autant d'acharnement qu'il en avait mis à renverser la royauté. Vers la fin de 1793, les émissaires de Carrier, président du tribunal révolutionnaire de Nantes, étant venus à Montaigu, l'indiscrétion d'un domestique de l'abbé de la Roche leur découvrit l'endroit où son maître était caché ; ils le prirent dans l'une de ses métairies, en la paroisse de Treize-Septiers. Dieu réservait la palme du martyre à ce saint prêtre : il eut le courage et la gloire de la cueillir à quatre-vingt-huit ans. Amené à Nantes, le 19 décembre, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort pour être exécuté dans les vingt-quatre heures. Cette inique sentence était motivée sur ce que le *ci-devant abbé n'avait pas prêté le serment de fidélité à la République, prescrit par la loi, sur ce qu'il habitait un pays en insurrection, afin de mieux fanatiser les gens des campagnes* [1].

En entendant prononcer sa condamnation, le courageux confesseur de la foi entonna le psaume *Lætatus sum* ; il employa les quelques heures qui s'écoulèrent avant son supplice à exhorter les compagnons de sa captivité dans la prison du Bouffay ; il leur offrit le secours de son ministère et chercha à relever leur courage, par le chant d'un cantique qu'il avait composé pour les circonstances difficiles où se trouvaient alors les fidèles ; il marcha sans défaillir jusqu'à l'échafaud, en chantant l'hymne *Vexilla Regis* et le psaume *Miserere*. Les assistants versaient des larmes d'attendrissement et d'admiration. Arrivé au lieu du supplice, il récita le psaume *Laudate Dominum, omnes gentes* ; puis, se tournant vers ses bourreaux,

[1] Second registre des jugements rendus par le tribunal révolutionnaire séant à Nantes, fol. 122.

Digitized by Google

il leur dit : *Vous me faites mourir injustement; dans un an vous périrez comme moi* [1].

Quel exemple et quels enseignements ! Heureux ceux qui peuvent contribuer à en conserver le souvenir, en faisant passer à la postérité les œuvres des saints personnages, dont la vie et la mort renferment de si grandes vertus !

La Providence nous a ménagé cet avantage, en faisant tomber entre nos mains un manuscrit contenant une suite d'ÉLÉVATIONS SUR LES PRINCIPAUX MYSTÈRES DE LA VIE DE N.-S. J.-C. ET DE SA TRÈS-SAINTE MÈRE, composées par le vénérable prêtre dont nous venons de raconter la fin héroïque. Dieu a préservé des flammes révolutionnaires cet ouvrage instructif et édifiant. L'ayant reçu de notre mère, qui le tenait de son père, M. Henri de la Roche-Saint-André, neveu de notre généreux confesseur de la foi, nous ne pouvions avoir aucun doute sur l'authenticité d'un écrit qui, au surplus, porte le nom de son auteur, quoique celui-ci, par humilité, ne l'ait pas signé. On lit au titre : *Élévations sur les principaux mystères de la vie de N.-S. J.-C., etc., par M. l'abbé de la.....;* une autre plume a ajouté : *Roche-Saint-André, martyr.*

En lisant cet ouvrage, nous avons été frappé de la richesse du fond et des beautés de la forme d'un travail qui révèle une grande âme, formée à la vertu par une méditation des mystères de notre sainte religion.

L'abondance des pensées, la justesse des applications, toujours naturellement déduites du sujet, rendent ce livre aussi intéressant que pratique. A ceux qui désirent s'instruire des mystères de la vie de N.-S. J.-C., dont la connaissance est nécessaire à tous les chrétiens, il offrira une doctrine solide et développée ; ceux qui travaillent à avancer dans la voie de la perfection y puiseront des considérations propres à nourrir leurs âmes par l'exercice si recom-

[1] *Les Martyrs de la foi pendant la Révolution française*, par l'abbé A. Guillon, tome III, page 462, et *Vie du R. P. Baudouin*, tome I, page 26, note. C'était le 20 décembre 1793; Fouquet et Lamberty, exécuteurs des ordres sanguinaires de Carrier, furent guillotinés peu de temps après, et le 16 décembre 1794, l'inventeur des noyades de Nantes, mandé par le Comité révolutionnaire de Paris, reçut le châtiment de ses crimes en portant, lui aussi, sa tête sur l'échafaud (Feller, tome II, au mot Carrier).

Digitized by Google

mandé de l'oraison ; les ecclésiastiques et les personnes qui professent l'état religieux, goûteront surtout un livre rempli de réflexions aussi capables de les sanctifier que d'instruire et d'édifier les fidèles.

Nous avons donc cru faire une œuvre utile, en l'offrant au public. D'après l'avis des personnes compétentes que nous avons consultées, nous nous y sommes décidé, d'autant plus volontiers que notre tâche était facile ; le livre de l'abbé de la Roche est le fruit d'un travail sérieux : il l'a composé avec l'intention de le faire lire ; le soin avec lequel il a été transcrit, ces expressions qu'on y rencontre : *Qui que vous soyez qui lirez ceci ; ceux qui liront ces lignes,* ne permettent pas de douter que l'auteur n'ait eu la pensée que son écrit passerait sous les yeux d'un certain nombre de lecteurs, s'il n'obtenait pas l'honneur de l'impression.

Aussi n'avons-nous eu à y faire que des corrections peu importantes : les exigences du temps, la susceptibilité de certains esprits, nous ont engagé à remplacer quelques expressions ; il nous a semblé quelquefois qu'une inversion aurait pour résultat de mettre plus en lumière la pensée de l'auteur ; dans d'autres endroits, nous avons déplacé des applications qui paraissaient plus logiquement déduites de passages précédents ou subséquents.

Malgré ces modifications, peu importantes assurément, nous pouvons dire que nous donnons, non-seulement en substance, mais dans leur forme originale, les *Élévations* de notre grand-oncle.

En rendant par là un hommage bien mérité à sa mémoire chère et vénérée, nous nous estimerions heureux de faire passer dans l'âme du lecteur les impressions de piété que nous avons ressenties, en nous livrant à un travail que nous avons entrepris uniquement dans le but de faire mieux connaître notre divin Sauveur, d'exciter à l'aimer davantage et d'encourager à l'imiter avec plus d'ardeur. En récompense de notre désir, et pour prix de nos efforts, puissions-nous ressentir l'effet de cette promesse de l'Esprit-Saint : *Qui elucidant, me vitam æternam habebunt* [1] : Ceux qui me font connaître obtiendront la vie éternelle !

P. DE SUYROT.

[1] *Eccl.*, xx, 10, 31.

Digitized by Google

CHRONIQUE

SOMMAIRE. — *Une première Communion vendéenne sous la Terreur*, tableau de M. Gustave Marquerie. — *Brascassat et son œuvre*, par M. Charles Marionneau. — Une lettre inédite. — M. Villemain. — Un trait de générosité. — *Harmodius*, par M. Victor de Laprade.

Nous avons reçu, ces jours derniers, une lettre qui nous a jeté dans un certain embarras : le *Vendéen* qui l'a signée nous demandait, comme un service à rendre au pays, de la placer sous les yeux bienveillants qui daignent parcourir notre causerie mensuelle. Ce serait tout profit pour nous ; mais nous avions peur d'empiéter sur les droits de notre spirituel collaborateur, M. Lucien Dubois, qui, selon son habitude, viendra, d'ici peu, nous dire son avis sur les œuvres de nos artistes au Salon, ou sur celles qui concernent la Bretagne et la Vendée.

Tout bien pesé, nous nous rendons au désir de notre honorable correspondant : d'abord, parce qu'il y a urgence ; l'étude de M. Dubois ne devant paraître qu'après la fermeture du Salon, ceux de nos lecteurs qui seraient en position d'aller examiner le tableau qu'on leur recommande, pourraient regretter de n'avoir pas été avertis à temps ; puis, cette œuvre nous semble trop importante, pour qu'il ne soit pas facile à la plume, féconde en ressources, de notre critique de l'Exposition de revenir sur ce patriotique sujet et d'achever de peindre ce qui n'est qu'esquissé dans la lettre que voici :

« Voulez-vous m'accorder une place, dans votre chronique, pour signaler à nos compatriotes une toile que je viens de *découvrir* au Salon, et qui mérite bien, selon moi, d'attirer l'attention de ceux d'entre eux qui parcourront, d'ici le 15 juin, le Palais des Champs-Élysées ?

» J'avais fait la revue de presque toute la section de Peinture, et, la tête et les yeux quelque peu fatigués, comme vous pensez, je me hâtais d'aller prendre l'air, lorsque, dans la salle L M, une toile de vaste proportion, portant le numéro 1873, m'arrêta au passage et piqua fortement ma curiosité. Du premier regard, j'avais reconnu là une scène de notre glorieux pays. Le livret me montra aussitôt que je ne me trompais point : c'est UNE PREMIÈRE COMMUNION VENDÉENNE SOUS LA TERREUR.

Digitized by Google

» N° 1873. — « M. l'abbé Soyer, depuis évêque de Luçon [1], donnant la » première communion à plus de quatre cents enfants, dans un pré de » Chanzeaux (Vendée angevine), au risque d'être surpris par les Bleus. »

» Vous n'êtes pas sans connaître, Monsieur, *Une Paroisse vendéenne*, ce livre si émouvant de M. le comte de Quatrebarbes? Évidemment le peintre s'est inspiré du chapitre où est retracé avec tant de poésie ce religieux épisode, digne des premiers temps du christianisme, et que l'on pourrait appeler « une fête des catacombes en plein soleil. »

» Il est très-regrettable, et pour M. Gustave Marquerie, et pour le public lui-même, que le fâcheux hasard d'une lettre initiale ait fait reléguer une telle œuvre trop près de la porte de sortie. Les visiteurs y arrivent, comme c'était mon cas, l'esprit, le regard émoussé, et incapables de s'intéresser aux plus heureuses compositions. Placez, au contraire, cette *Première Communion* dans une des salles d'entrée, et vous verrez si elle n'obtient pas un succès du meilleur aloi; car la pensée et l'exécution, le style et le coloris y sont à la hauteur du sujet.

» — C'est aux premiers rayons d'une matinée de printemps. (Les haies, toutes blanches d'aubépine, et les fleurs de la prairie le font assez voir.) Un autel rustique est dressé entre deux troncs de vieux chênes festonnés de lierre. En face, à droite, à gauche, partout, des paysans, aux traits bronzés, fusil et chapelet en main, des femmes, des vieillards, dans l'attitude du plus profond recueillement, entourent le confesseur de la foi, frère d'un des chefs de l'armée de Stofflet, qui, au péril de sa vie, « pendant tout l'hiver, a parcouru les bois, les genêts, les fermes isolées, et bravé toutes les fureurs de la persécution pour l'exercice de son saint ministère. »

» Qu'elle est resplendissante de ferveur et d'émotion, cette noble tête de l'abbé Soyer, beau et majestueux dans la jeunesse, comme nous l'avons connu aux jours extrêmes de son épiscopat! Il élève vers le ciel l'hostie, dont la blancheur éclate sous l'ombrage comme une auréole de saint; — vers le ciel où se portent ses regards que les larmes sont près de baigner.

» Et ces jeunes communiants, et ces humbles jeunes filles, — pauvres plantes poussant au milieu des ruines, sous le souffle de la plus furieuse tempête qui fut jamais! — comme, à ce moment où ils vont se nourrir du pain des *forts*, on sent bien qu'il s'échappe « de leurs cœurs des prières dignes des anges!... »

» Un cercle de fer — fusils, fourches et faux retournées — protége cette fête pacifique du printemps de l'âme; mais on devine qu'elle peut à chaque minute être troublée, suspendue, ensanglantée même par l'irruption des ennemis sans pitié de Dieu et du Roi! Et c'est pour prévenir ce

[1] Il y est mort en 1845.

Digitized by Google

danger, toujours imminent, que des paysans, le fusil au poing, sont disséminés çà et là sur le sommet des coteaux, et scrutent tous les replis de l'horizon, qu'estompe encore la brume matinale...

» Je ne suis point un critique de profession, mais, si quelque goût du beau m'a été départi, je ne crains pas d'avancer que cette *Première Communion vendéenne* mérite, à bien des titres, d'éveiller la sympathie de nos compatriotes. Ils sont rares, hélas ! les artistes qui ont daigné consacrer leur talent aux épisodes de notre grande guerre. C'est pourquoi, nous, Vendéens de toute la Vendée militaire, nous serions ingrats de ne pas prendre le plus vif intérêt à la tentative si honorable de M. Gustave Marquerie. »

A cette pressante invitation, nous n'ajouterons qu'un mot. Tout le monde ne peut pas se donner le plaisir de visiter Corinthe, je veux dire l'Exposition. Par bonheur, la photographie est là qui, comme Mahomet, va vers les gens de province, qu'une chaîne retient dans leur ville ou dans leurs champs. Avant peu, nos librairies seront en possession d'épreuves grandes et petites de la *Première Communion vendéenne*, et chacun de nous pourra alors, et à peu de frais, se donner une idée suffisante de l'essai de M. Gustave Marquerie.

— Nous sommes sur le chapitre des beaux-arts ; ne le quittons pas sans nous réjouir d'un succès dont nous avons, ce semble, quelque droit de revendiquer la paternité ; — à peu près comme ce bon sacristain qui se vantait d'avoir contribué à l'éloquence d'un sermon par la façon engageante dont il l'avait sonné.

Le jour du mardi-gras 1867, apprenant la mort du célèbre peintre d'animaux Brascassat, dont, grâce à la générosité de M. Urvoy de Saint-Bedan, le Musée de Nantes possède de si remarquables toiles, nous allâmes apprendre cette triste nouvelle à un compatriote du défunt, M. Charles Marionneau. Bordelais et membre de la commission de notre Musée, il lui appartenait bien plus qu'à nous d'esquisser la vie de Brascassat pour nos lecteurs. De là cette excellente petite notice qui leur a été offerte à cette place même. De fil en aiguille, de recherche en recherche, notre collaborateur vint à se passionner pour ce sujet ; tellement qu'après beaucoup de démarches, de voyages et d'études, il est advenu que la petite notice s'est transformée en un fort volume, dont le manuscrit, présenté récemment au concours de l'Académie de Bordeaux, a eu l'honneur de remporter une médaille d'or de trois cents francs. Ce manuscrit, espérons-le, se métamorphosera lui-même, par l'opération de la typographie, et nous ne manquerons pas de le dire en temps opportun. Comme pierre d'attente, M. Marionneau — et il nous devait bien cela ! — nous permet d'y jeter un coup d'œil furtif et d'en extraire une lettre

Digitized by Google

de son héros, laquelle démontre, une fois de plus, que, quand on est peintre, on l'est en tout, aussi bien avec la plume qu'avec le pinceau.

Vers la fin de 1858, Brascassat avait acheté une maisonnette de campagne, à Magny (Seine-et-Oise). C'est de là que, le 19 mai 1859, il écrivait cette charmante page à M. Théodore Richard, son protecteur, son maître et son ami :

« Mon cher maître,

» Je suis ici depuis cette affreuse corvée du jury[1] que je commence à oublier, Dieu merci, et qui n'est plus qu'à l'état de rêve. J'ai même oublié un peu la peinture, dans l'extrême tranquillité dont je jouis ici. La campagne est ravissante, quand la végétation commence à renaître, et j'ai du plaisir à l'admirer. J'étais né pour être ermite ; j'en ai toujours eu le penchant, même à l'âge où on n'aime guère de l'être. Je suis à l'extrémité d'un village, triste comme tous les villages des environs de Paris, mais si perdu, hors des communications, que je me figure être à cent lieues de la capitale, et cela me plaît infiniment.

» La petite maison que j'habite est un ancien presbytère, qui est agréable (du moins, elle me paraît ainsi), quoiqu'elle ne soit pas encore meublée. Ce qui fait le charme, pour moi, de cette habitation, c'est une petite prairie, au bout du jardin potager, où je peux voir paître à mon aise deux ou trois petits moutons que je regarde avec la pensée que je peux les peindre quand la fantaisie m'en prendra ; mais je suis si heureux dans ma contemplation, que je n'ose prendre les pinceaux, crainte d'en rompre le charme. Un petit bois, sur le penchant d'une colline, termine, je crois, ma propriété. Je ne veux pas en connaître la limite au juste. Quand je me promène, je ne sais pas si je suis chez moi, ou chez les voisins, et, comme je ne rencontre jamais personne, je peux me faire illusion et croire que tout le pays m'appartient.

» Si la frugalité fait vivre longtemps, il est probable que je vivrai comme Mathusalem. Les ressources de la vie sont très-éloignées de mon endroit, et pour y bien vivre, il faudrait une prévoyance que je n'ai pas. Ma foi, mon estomac s'arrange fort bien de mon indolence, je n'en suis pas plus mal portant et je me trouve plus heureux que lorsque j'ai vécu de la vie de grands seigneurs... (quand je me suis trouvé chez eux). Mon jardinier est à la fois mon cuisinier, mon valet de chambre et mon berger...

» Vous serez, je pense, content, mon cher maître, de me savoir installé suivant mes goûts. A mon âge, et d'une nature délicate et faible, il me faut le calme. La seule chose que je demande à Dieu, c'est l'absence

[1] Le jury de peinture pour l'admission et les récompenses des ouvrages des artistes vivants au Salon de 1859.

Digitized by Google

de la peine et de la douleur. C'est tout le bonheur, quoiqu'il soit négatif, que je puisse espérer. Ce serait au moins de la liberté et de l'indépendance, et je voudrais finir mes jours ainsi dans ma modeste habitation, et que je puisse dire avec La Fontaine ce vers d'une si grande philosophie :

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux,

et la fin arrive si vite !... »

Toujours trop vite, surtout quand c'est celle d'un homme qui est l'une des gloires du pays, comme M. Villemain, qui vient de mourir dans sa quatre-vingtième année.

Né le 11 juin 1790, suppléant de M. Guizot dans la chaire d'éloquence française en 1816, membre, en 1821, de l'Académie française, où il succédait à Fontanes, pair de France en 1832, ministre de l'instruction publique en 1839, il fut élu secrétaire perpétuel de l'Académie en 1832. Nous ne rappellerons pas ses titres littéraires : ils sont dans la mémoire de tous.

L'abord de M. Villemain était sévère, mais le cœur ne lui faisait pas défaut. Jugez-en par ce fait que m'apporte un journal :

« On était en décembre. Victor Hugo venait de se montrer sur les barricades. La femme du grand poète voit accourir M. Villemain.

» — Grand Dieu ! madame, s'écrie-t-il, qu'est devenu votre mari ? Je tremble pour sa personne. Il peut lui arriver de grands malheurs.

» — Non, monsieur, répond Mme Hugo, rassurez-vous. Je sais qu'il n'est ni mort ni emprisonné. Seulement, hélas ! je ne le verrai plus, il doit être déjà hors de France.

» — Madame, dit alors M. Villemain, je n'étais pas l'ami de M. Hugo, je ne suis pas non plus son partisan ; mais je l'estime beaucoup, et je serais heureux de vous le prouver. Dans de semblables circonstances, on est souvent pris au dépourvu. Je ne suis pas riche ; toutefois j'ai là quinze mille francs qui pourront vous être utiles. Veuillez les accepter aussi simplement que je vous les offre. »

Par le temps qui court, ce trait n'est-il pas héroïque ?

LOUIS DE KERJEAN.

L'espace nous manque pour examiner aujourd'hui, comme nous le voudrions, la tragédie que vient de publier M. Victor de Laprade (in-12, Paris, Didier.) A ceux de nos lecteurs qui gardent encore le goût des beaux vers, nous dirons : Lisez *Harmodius ;* c'est un drame sculpté à l'antique, et d'une pureté de forme que Sophocle avouerait.

Le Secrétaire de la Rédaction, ÉMILE GRIMAUD.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE BRETONNE & VENDÉENNE

—

A Dieu ! a la France ! au bourreau de la Pologne (vers); par l'abbé Baudry. In-8o, 14 p. — Nantes, imp. Vincent Forest et Emile Grimaud.

Amiral (l') Charner; par Louis d'Estampes, rédacteur en chef du *Breton*. In-8o, 119 p. et portrait. — Saint-Brieuc, imp. Guyon-Francisque.

Anciens évêchés de Bretagne, histoires et monuments; par Geslin de Bourgogne et A. de Barthélemy. Diocèse de Saint-Brieuc. Tomes 3 et 4. In-8o, 1051 p. — Saint-Brieuc, imp. Guyon frères; Paris, lib. Hérold.

Annuaire de Saint-Malo, de Saint-Servan, de Dol et de l'arrondissement. Année 1870. In-16, 151 p. — Saint-Malo, imp. Renault.

Bulletin (le) blanc, par Goeau-Brissonnière, avocat. — Nantes, imp. Vincent Forest et Emile Grimaud..... 0 fr. 25

Chant (le) du frère lai. Poème; par Hippolyte de Lorgeril. In 8o, 20 p. — Nantes, imp. Vincent Forest et Emile Grimaud.
(Extrait de la *Revue de Bretagne et de Vendée*).

Dictionnaire topographique du département du Morbihan, comprenant les noms de lieu anciens et modernes, rédigé sous les auspices de la Société polymathique du Morbihan; par Rosenzweig, vice-président de cette société. In-4o, 369 p. — Paris, imp. impériale.
(*Dictionnaire topographique de la France*).

Élections (les) municipales depuis 1763 jusqu'à nos jours, et opinions des Etats de Bretagne sur cette question; par Edouard Quesnet, archiviste du département d'Ille-et-Vilaine. In-8o, 16 p. — Rennes, imp. Oberthur et fils.

Manuel de la congrégation de Jésus et Marie, par le R. P. Jean Eudes, instituteur et premier supérieur de ladite congrégation. Édition abrégée par ordre de l'assemblée générale de 1865. In-32, 163 p. — Redon, imp. Guillet.

Médecins (les) philosophes contemporains. — M. Lelut; par Emmanuel Chauvet, professeur de philosophie à la faculté des lettres de Rennes. In-18, 398 p. — Paris, lib. Durand et Pedone Lauriel.

Recueil de cantiques à l'usage des élèves du pensionnat des Ursulines de Redon. In-12, 240 p. — Redon, imp. Guillet.

Sainte Radégonde, reine de France, et son pèlerinage de la Genétouze (Vendée); par l'abbé A. Massé. Gr. in-32, 38 p. — Luçon, imp. Cochard-Tremblay.

Traité d'arithmétique très-complet pour faire apprendre vite et bien; par Fierabras, curé du Clion. In-12, 132 p. — Paimbœuf, imp. Fétu; Nantes, tous les libraires..... 1 fr. »

Un Hommage a la mémoire du Cte de Montalembert, avec quelques-unes de ses lettres inédites; par M. Robert Oheix. Pet. in-8o, 45 p. — Nantes, imp. Vincent Forest et Emile Grimaud. Chez les libraires de cette ville..... » 50 c.

Digitized by Google

LE PÈRE LACORDAIRE

TESTAMENT DU P. LACORDAIRE, publié par le comte de Montalembert. In-8° de 150 pages. Paris, Douniol, rue de Tournon, 29. — Le R. P. H. D. LACORDAIRE, DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS, *Sa vie intime et religieuse*, par le R. P. B. Chocarne, du même ordre (2e édition, 2 vol. in-8°, veuve Poussielgue et fils, rue Cassette, 27). — VIE DU R. P. LACORDAIRE, par M. Foisset, conseiller honoraire à la Cour impériale de Dijon (2 vol. in-8°. — Lecoffre, 90, rue Bonaparte.)

Le P. Lacordaire a été discuté toute sa vie; doit-il l'être de nouveau après sa mort? Je ne le pensais pas. Aussi me suis-je complu à ne voir en lui, dans les divers articles que j'ai consacrés à sa mémoire et à ses œuvres[1], que le grand orateur présentant sous une forme nouvelle des vérités toujours anciennes, *novè non nova*[2], le moine intrépide bravant les préjugés, disons mieux, les passions de son siècle, en faisant reparaître dans nos églises et dans nos rues le froc d'un ordre illustre mais impopulaire, en un mot le chrétien fort qui commença par se dompter et parvint ainsi à dompter les autres, qui résista à des entraînements de nature à le perdre et sut rompre avec le danger et avec lui-même : à la Chesnaie, à l'Assemblée constituante, à l'*Ère nouvelle*.

Depuis lors le P. Chocarne nous a révélé le secret de cette force dans un côté peu connu de la vie du P. Lacordaire, le côté pénitent, mortifié, crucifié même; car cet homme des temps nouveaux, que M. de Montalembert appelait *le plus pur des démocrates*, et qui disait qu'avant même de connaître M. de la Mennais, la liberté

[1] Voir *Revue de Bretagne et de Vendée*, 1re série, t. x, p. 489, et 2e série, t. iv, pp. 305 et 360.

[2] *Eadem quæ didicistis doce, ut, quum dicas* novè *non dicas* nova. — Vincent de Lérins.

Digitized by Google

était *le fonds de ses pensées et déjà toute sa vie*[1], ce *fils d'un siècle qui ne sait guère obéir*, suivant son mot[2], était, en même temps, un homme des vieux siècles par sa recherche des macérations, des humiliations, et par le sentiment profond des récompenses que Dieu réserve à la soumission[3]. Voilà ce qui explique comment l'homme nouveau ne prévalut jamais en lui, malgré les craintes qu'il fut plus d'une fois permis d'avoir. Rien ne manquait donc à la gloire du P. Lacordaire. Son oraison funèbre fut prononcée par M. de la Bouillerie, l'un des évêques de France les plus attachés aux doctrines romaines, et par l'éminent cardinal Donnet, qui tint à constater que, s'il paraissait dans la chaire pour faire son éloge c'était parce que, « après mûr examen et dans la longue série des questions toujours profondes, souvent indécises, soulevées par son mâle génie, aucune proposition n'avait été, de la part de Rome, l'objet d'une censure ou simplement d'une critique.[4] »

Ainsi l'accord était complet ou à peu près complet; mais voici qu'on veut faire revivre le *géant*[5] pour lui assigner une opinion et une place dans nos luttes présentes, et, sans son aveu, se faire une arme de son nom. Cette tentative est d'autant plus à regretter qu'elle vient d'un des hommes à qui nous devons le plus, de M. le comte de Montalembert. Peut-on au reste considérer comme définitif l'écrit dans lequel M. de Montalembert s'est exprimé, écrit posthume qu'il qualifiait lui-même de *projet*, et dont il disait : « *Il y aura beaucoup à revoir et à corriger.* » La mort a malheureusement empêché qu'aucune correction fût faite. M. de Montalembert constate, au reste, lui-même, que dans l'œuvre du P. Lacordaire qu'il s'occupait de publier sous le nom de *Testament*, le père garde le *silence sur tout ce qui nous agite aujourd'hui* et qu'on n'y trouve pas l'*allusion la plus lointaine à la situation actuelle de l'Église et de l'État*. De quel droit alors le faire parler? De quel droit, après avoir « salué avec bonheur ces *honnêtes gens* dont l'avènement au

[1] *Le P. Lacordaire*, par le comte de Montalembert, pp. 5 et 57.
[2] *Testament du P. Lacordaire*, p. 91.
[3] Voir *Vie du P. Lacordaire*, par M. Foisset, t. Ier, p. 280, t. II, p. 66.
[4] Cité par M. de Montalembert, p. 183.
[5] Mot de M. de Quélen, à propos de Lacordaire.

Digitized by Google

pouvoir a ramené, dit-on, la probité publique, » ajouter ces paroles si graves : « De cette heureuse et consolante rénovation de l'ordre politique, il (Lacordaire) aurait *peut-être* conclu avec nous à un changement plus ou moins rapproché, mais encore plus désirable et plus nécessaire, dans la sphère des intérêts religieux. *Peut-être* aussi eût-il pensé que le mal est trop enraciné, trop aggravé pour qu'un remède radical et souverain soit facile, pour que la délivrance soit prochaine et ne doive pas être précédée par une crise plus longue et plus cruelle encore. [1] »

Eh bien! j'ai besoin de le déclarer, je ne reconnais là ni le P. Lacordaire ni même M. de Montalembert, à qui Lamennais écrivait le 1er janvier 1834 : « C'est bien pour toi que le pape est Dieu [2]. » M. de Montalembert a dit de la papauté, peu d'années avant sa mort, qu'elle était *le seul pouvoir devant lequel on grandit en s'inclinant* [3]. Telle était sa pensée vraie et telle elle eût été jusqu'à la fin si Dieu lui eût accordé le temps de relire l'écrit dans lequel il était le premier à dire qu'il y aurait *beaucoup à revoir et à corriger*.

Si nous voulions, quant à nous, scruter la pensée de Lacordaire sur les questions qui nous agitent, nous interrogerions sa famille spirituelle, ce grand ordre de Saint-Dominique qu'il a fait refleurir à Nancy, à Chalais, à Flavigny, à Paris, à Bordeaux, à Dijon, à Toulouse, à Saint-Maximin ; nous écouterions son maître-général, cet illustre Père Jandel, l'une des premières conquêtes de Lacordaire et de qui il disait, d'une manière charmante, à ceux qui s'étonnaient de voir son disciple devenir son maître : « Le Père Jandel, c'est moi-même, sans les inconvénients de moi-même [4]. » Nous nous rappellerions cette lettre que M. de Montalembert a été le premier à citer, lettre dans laquelle Lacordaire disait, avec l'énergie qui lui était familière : « Nous aimons le temps présent, parce qu'il met en poudre l'esprit *affreux* du gallicanisme,

[1] *Testament du P. Lacordaire.* Avant-propos, p. 15.
[2] Cité par Foisset, t. Ier, p. 278.
[3] *Le P. Lacordaire,* par le comte de Montalembert, p. 81.
[4] A Mme Swetchine, 19 juillet 1850.

Digitized by Google

ce *schisme lent et sourd* qui désunit en ayant l'air de souder, *qui met le démon à l'aise et la conscience en paix* [1], » et nous ajouterions cette autre lettre, de laquelle il résulte que non-seulement Lacordaire croyait à l'infaillibilité pontificale, mais qu'en outre « il n'admettait pas aisément, — je cite M. Foisset, — que le Saint-Siége ne fût pas éclairé d'une manière très-particulière et très-précise quand il s'agit des intérêts de l'Église dont Dieu lui a confié la direction [2]. »

Si enfin je trouvais quelques nuages épars çà et là dans ses écrits, je n'oublierais pas et je ne pourrais pas oublier les déclarations explicites qu'il signa à Rome au mois de septembre 1850, ni ces paroles, d'une foi si ardente, qu'il adressait à M. de Montalembert, lorsque celui-ci hésitait à se séparer de la Mennais : « Les plus grands hommes de l'Église ont eu leur vie à briser en deux, et, dans un ordre inférieur, toute conversion n'est que cela... Écoute cette voix si dédaignée, car qui t'avertira, si ce n'est moi ? Qui 'aimera assez pour te traiter sans pitié ? Qui mettra le feu dans tes plaies, si ce n'est celui qui les baise avec tant d'amour et qui voudrait en sucer le poison au péril de sa vie ? [3] »

Je m'arrête là et ne me sens nullement le désir de supposer que le Père se fût démenti. Un prêtre doublement distingué et par son nom et par lui-même, l'abbé Foisset, disait, après les *Paroles d'un croyant,* de la Mennais, et la *Chute d'un ange,* de Lamartine : *Ce siècle est le siècle des suicides;* mot trop vrai malheureusement. Mais parce que les suicides sont nombreux de nos jours, n'allons pas de gaîté de cœur en augmenter le nombre [4].

L'écrit de Lacordaire, dont M. de Montalembert a procuré l'édition sous le titre de *Testament,* avait été simplement intitulé : *Notice sur le rétablissement en France de l'ordre des Frères prêcheurs.* Lacordaire n'a, en effet, nullement la prétention d'y faire une pro-

[1] *Le Père Lacordaire,* par le Cte de Montalembert, p. 196.

[2] T. II, p. 104. Les expressions sont de Lacordaire lui-même.

[3] *Le Père Lacordaire,* par le Cte de Montalembert, p. 79.

[4] Nous savons d'ailleurs par le nouveau biographe du P. Lacordaire (M. Foisset, frère de M. l'abbé Foisset), qui visita le Père un mois avant sa mort (10 octobre 1861), que sa *docilité* à l'endroit du Saint-Siége était *absolue et sans réserve.*

Digitized by Google

fession de foi. Il se borne à raconter, de son lit de mort, *quelque chose de ce qui lui est arrivé en ce monde,* persuadé que ce récit pouvait *être utile à quelques âmes* et surtout à l'ordre religieux qu'il avait eu *le bonheur de rétablir dans notre patrie* [1]. Ce récit, que le Père commença de dicter, sur la demande de M. de Montalembert, le 30 septembre 1861, fut arrêté par l'affaiblissement graduel du malade, le 24 octobre suivant. Il ne va que jusqu'au 2 décembre et n'est, je le répète, qu'une *Notice,* notice éloquente d'ailleurs, et dans laquelle le style semble à son ami avoir atteint la perfection. « Tous ceux qui l'ont connu de son vivant, dit M. de Montalembert, tous ceux qui ne le connaîtront que par ses œuvres, admettront volontiers qu'il n'a jamais rien dit, rien écrit de plus achevé [2]. »

Le style de Lacordaire a un éclat à lui qui se retrouve toujours, avec ses mille nuances, que le Père domine un auditoire ou qu'il écrive à ses amis. Partout et toujours on sent l'orateur à la pompe de sa parole et à la richesse de son coloris qui rappelle celui de Rubens ou du Titien. On dira de Bossuet que son style réunit la simplicité et la grandeur. Le style de Lacordaire est beaucoup moins simple et, par suite aussi, il est moins grand dans l'habitude. Ce qui le caractérise, c'est une beauté soutenue pour laquelle M. Foisset crée le mot de *vénusté*, mot impropre à mon avis, parce que le *venustas* latin indique surtout l'élégance et la grâce, qualités particulièrement féminines, mais non la beauté mâle des *Lettres à quelques jeunes gens* et des *Conférences.*

Telle est aussi la beauté du style de la *Notice.* Lacordaire l'a dictée mourant, interrompu sans cesse par la souffrance, et l'imagination n'y garde pas moins sa grande part par des descriptions d'un éclat sévère, et la parole sa solennité et sa fermeté. Les souvenirs du Père commencent par sa première confession et par son entrée au collége. Ce collége était le lycée de Dijon. « Mes camarades, dit-il, me prirent, dès le premier jour, comme une sorte de jouet ou de

[1] *Testament,* p. 11.
[2] *Testament,* p. 27.

Digitized by Google

victime; je ne pouvais faire un pas sans que leur brutalité ne trouvât le secret de m'atteindre. Pendant plusieurs semaines, je fus même privé par violence de toute autre nourriture que ma soupe et mon pain. Pour échapper à ces mauvais traitements, je gagnais, pendant les récréations, quand cela m'était possible, la salle d'études et je m'y dérobais, sous un banc, à la recherche de mes maîtres ou de mes condisciples.... Mon supplice cessa aux vacances, et à la rentrée scolaire, soit qu'on fût las de me poursuivre, soit que peut-être *j'eusse mérité ce pardon par une moindre innocence ou une moindre candeur*. [1]»

Qu'ajouter à ce mot poignant que rendent plus amer encore les pages qui suivent : « En entrant à l'École de droit de Dijon, je retrouvai la petite maison de ma mère et le charme infini de la vie domestique, tendre et modeste. Il n'y avait dans cette maison rien de superflu, mais une simplicité sévère, une économie arrêtée à point, le parfum d'un âge qui n'était plus le nôtre et quelque chose de sacré qui tenait aux vertus d'une veuve, mère de quatre enfants et les voyant autour d'elle adolescents déjà et lui présageant qu'elle laisserait derrière elle une génération d'honnêtes gens et peut-être d'hommes distingués. Seulement un nuage de tristesse traversait le cœur de cette femme bénie, lorsqu'elle venait à songer qu'elle n'avait plus autour d'elle un seul chrétien et qu'aucun de ses enfants ne pouvait l'accompagner aux sacrés mystères de sa religion [2]. »

Triste effet de ces éducations de lycée d'où Dieu, par le fait, est banni. Enfant, Lacordaire avait sa petite chapelle comme les enfants de Racine. Il s'essayait même à prêcher. « Asseyez-vous, Colette, disait-il à sa bonne, le sermon sera long aujourd'hui, » et il parlait avec une telle véhémence, que la pauvre Colette s'écriait en joignant les mains : « Mais, monsieur Henri, ne vous échauffez donc pas tant, vous allez vous faire mal [3] ! » D'autres fois, il déclamait Bourdaloue à la fenêtre pour les passants; et aujourd'hui

[1] *Testament*, p. 33.
[2] *Testament*, p. 37.
[3] *Vie du P. Lacordaire*, par M. Foisset, t. II, p. 513.

Digitized by Google

il laisse sa mère seule prendre le chemin de l'église, et un de ses amis, un de ses protecteurs lui parlant de se confesser : — « Oh ! moi, monsieur, répond-il, je ne fais pas ça [1]. »

Mais si l'esprit était incrédule, le cœur du moins n'était pas dépravé, et, loin de fuir les sociétés sérieuses, comme il arrive d'ordinaire à celui qui a cessé de prendre son âme au sérieux, il se trouva naturellement porté vers un certain groupe d'étudiants en droit comme lui, qui « presque tous, dit-il, devaient au christianisme leur supériorité naturelle et qui voulurent bien, quoique je n'eusse pas leur foi, me reconnaître comme l'un d'entre eux [2]. » De toutes ses relations de jeunesse, celles qu'il forma avec les membres de la *Société d'études* de Dijon sont les seules qui paraissent lui avoir laissé d'affectueux souvenirs. Ce fut là que commença sa liaison avec M. Foisset et avec M. Lorain, son premier biographe, auquel il écrivait de Paris, en 1829 : « Ma chambre ne sait ce que c'est que des pas d'amis... je suis seul, mais content d'être seul ; mes amis de *tous les temps* ont toutes les affections qu'ils m'ont connues pour eux, et leur ombre est la seule chose de la terre qui vienne m'émouvoir ici [3]. »

Lacordaire revient souvent sur cette solitude qu'il se fit à Paris, où cependant les relations furent loin de lui manquer; d'abord aux *Bonnes-Études* et, plus tard, à Saint-Sulpice. « Sachant ma nature aimante, dictait-il de son lit de mort, ma mère me disait quelquefois avec une sorte de mélancolie : — Tu n'as pas d'amis ! — Je n'en avais point, en effet [4]. » Je dois dire hautement que, si les amis manquaient à Lacordaire, c'était parce qu'il le voulait bien. Sans doute il avait des opinions libérales qui n'étaient celles ni des *Bonnes-Études* ni de Saint-Sulpice, mais l'accueil qui lui fut fait en l'un et l'autre lieu n'en fut pas moins plein de cordialité. J'ai raconté dans la *Revue* l'impression qu'il laissa aux membres de la *Société littéraire* qui se réunissait chez Bailly, rue Cassette, nº 7, et

[1] *Vie du P. Lacordaire*, par M. Foisset, t. Ier, p. 151.
[2] *Testament*, p. 38.
[3] Cité par M. Foisset, t. II, p. 456.
[4] *Testament*, p. 48.

Digitized by Google

se composait presque uniquement de jeunes gens des *Bonnes-Études* [1]. C'était au mois de mars 1824. « Un ami commun, disais-je, le présenta à une réunion littéraire dont les séances avaient lieu, chaque semaine, chez cet excellent Bailly, qui devait présider plus tard à la fondation de notre grande, de notre immortelle Société de Saint-Vincent-de-Paul. Pour être admis dans cette réunion, il fallait, avant tout, faire ses preuves, soit en prose, soit en vers. Lacordaire parut à la tribune et lut quelques pages sur l'amour de la patrie, pages brûlantes qui produisirent un long frémissement dans l'auditoire. Le récipiendaire fut admis par acclamation; mais, quelques semaines après, nous ne le vîmes plus. — Où est Lacordaire? qu'est devenu Lacordaire? nous demandions-nous les uns aux autres : Lacordaire était entré à Saint-Sulpice [2]. »

Notre sympathie, je me le rappelle encore, allait jusqu'à l'enthousiasme, et cette sympathie survécut à la séparation. Bien que Lacordaire n'eût fait que passer parmi nous, nous tînmes à conserver son nom sur nos listes. J'ai sous les yeux la liste imprimée de 1825, et j'y lis, à l'article des membres correspondants : *de Buzonnières,* à Orléans; *de Cambourg,* à Chartres; *Juliany,* à Marseille; *Le Normant,* à Rome; *Rzewuski*, à Varsovie; *Lacordaire...* Ici point de nom de lieu. Notre correspondant habitait, en effet, rue du Pot-de-Fer, c'est-à-dire une rue contiguë à la nôtre.

Puisque j'ai commencé à parler de cette liste, qu'il me soit permis de lui emprunter encore quelques noms. A la tête des membres honoraires figure le *vicomte de Bonald,* l'illustre auteur de la *Législation primitive,* un homme d'ancien régime à coup sûr, mais d'ancien régime à la manière de Bossuet. Viennent ensuite deux Belges illustres, le *comte de Beaufort,* connu par ses ouvrages sur la papauté, et le *comte de Mérode,* « l'un des hommes, dit M. Foisset, qui, par la noblesse du sang et celle du cœur, par la sincérité,

[1] Puisque je prononce le nom de Bailly, je tiens à rappeler que ce fut lui qui fonda le *Correspondant*, plus tard l'*Univers*, et que ce fut de ses salons que sortit la *Société de Saint-Vincent-de-Paul* dont il rédigea le règlement et fut élu président. S'il était fait, *de tous points, pour les seconds rôles*, comme le dit M. Foisset, l faut ajouter du moins que ses œuvres atteignirent souvent le premier.

[2] *Revue de Bretagne et de Vendée.* — Décembre 1861.

Digitized by Google

par le désintéressement, par le dévouement, par le bon sens, ont fait le plus d'honneur à la religion et à la liberté au XIXe siècle [1]. » Je remarque encore l'illustre abbé *Gerbet*, cet homme qui unissait tant de science à tant de poésie, tant de fermeté à tant de douceur, et l'évêque de Chartres, *Clausel de Montals*, le *vieil évêque polémiste*, comme M. Foisset l'appelle, et, j'ajouterai, le modèle parmi nous du *courage apostolique et chevaleresque*, du *courage vraiment épiscopal et vraiment français*, comme l'a dit de lui son illustre élève, le grand évêque de Poitiers.

Parmi les membres actifs, je vois d'abord *Hippolyte Régnier*, le compatriote de Lacordaire, son ami de *tous les temps* et son commensal à Paris; puis *Louis de Carné*, aujourd'hui membre de l'Académie française; *Edmond de Cazalès*, fils du grand orateur, écrivain distingué lui-même, qui devait quitter le monde pour le sacerdoce et dont la soutane devait rencontrer un jour le froc de Lacordaire à l'Assemblée constituante. Je lis encore *Albert du Boys*, dont le nom rappelle de savants travaux sur le droit criminel et un attachement à Lacordaire qui se manifesta surtout à l'époque de la prise de possession de Chalais, prise de possession qui fut pour les Dominicains une véritable victoire [2]; je lis *Victor-Alphonse Flayol*, l'élève chéri de Berryer, l'avocat dévoué et chaleureux qui a laissé tant de bons souvenirs au barreau de Paris. Devenu aveugle à la suite d'incessants travaux, Flayol se retira à Saint-Maximin, sa ville natale, et son adieu à la vie fut un chant de triomphe pour la résurrection de l'antique abbaye que venaient occuper les disciples de Lacordaire.

Qu'on me pardonne cette digression qui me reporte vers un temps aimé et vers des noms dont quelques-uns me sont restés bien chers; mais il le fallait pour ne pas rester sous le poids de l'espèce de condamnation que le P. Lacordaire semble, dans son dernier écrit, avoir prononcée contre nous. J'étais « attaché, dit-il, à une société de jeunes gens qu'on appelait des *Bonnes-Études*, société à la fois royaliste et catholique et où je me

[1] T. II, p. 120.
[2] Voir Foisset, t. II, p. 70.

Digitized by Google

trouvais, sous ce double rapport, comme un étranger... Aucune lumière ne me vint de ce côté, aucune amitié non plus. Je vivais solitaire et pauvre, abandonné au travail secret de mes vingt ans, sans jouissances extérieures, sans relations agréables.... sans passion du dehors dont j'eusse conscience, si ce n'est un vague et faible tourment de la renommée.[1] »

M. Foisset a bien raison lorsqu'il dit que Lacordaire s'*exagérait*, à son lit de mort, ses *dissentiments d'alors* avec les jeunes gens des *Bonnes Études*[2]; mais lui-même nous reproche plus loin un royalisme *phraseur et vide*[3]. Je suis obligé de dire que les deux grands phraseurs, parmi nous, étaient Berryer et Hennequin, qui voulaient bien nous donner de fréquentes séances et dont les idées ne nous étaient pas moins sympathiques que le talent. Or, Berryer et Hennequin n'ont jamais passé, je crois, pour d'ardents réactionnaires. Assurément nous n'étions point libéraux pour plusieurs bonnes raisons dont je me bornerai à dire la principale : c'est que le libéralisme se recrutait de préférence parmi les incrédules et les anciens dévots à l'empire, deux catégories auxquelles nous n'appartenions nullement. Nous voyions d'ailleurs chaque jour le libéralisme à l'œuvre, par delà la Manche où la libérale Angleterre soutenait péniblement ses dernières luttes contre l'Irlande qu'elle bâillonnait et opprimait depuis près de trois siècles, et, parmi nous, où les plus ardents prôneurs de liberté avaient entrepris contre les missionnaires et les missions cette guerre d'insultes et de pavés qui fut toujours et partout le dernier mot du libéralisme. Mais, si nous sympathisions peu avec la chose et avec le mot, nous étions d'ailleurs parfaitement de notre temps et nous croyions aux chartes de papier avec toute la candeur de la jeunesse. Un mot de M. Foisset me fournit d'ailleurs une formule très-simple pour préciser nos opinions et les divergences qui pouvaient exister entre Lacordaire et nous :

« La monarchie absolue pour nous, dit M. Foisset, c'était le

[1] *Testament*, p. 40.
[2] T. Ier, p. 54.
[3] T. Ier, p. 95.

Digitized by Google

sceptre dans la main de Mme de Pompadour ou de Mme Dubarry; c'étaient l'abbé Terray, Maurepas ou Calonne; la charte, c'étaient le duc de Richelieu, M. Lainé, M. de Serre, M. de Villèle.[1] »

Très-bien, mais pour nous la monarchie existait avant Mme de Pompadour et elle n'avait pas disparu avec Mme Dubarry. Avant, nous trouvions tout au moins Louis XIV; après, nous trouvions Louis XVI. Quant à la charte, elle n'était en question qu'autant qu'on prétendait faire d'elle l'expression des *principes de 89*, comme le voulait le libéralisme, et alors nous nous permettions de voir, avant le duc de Richelieu, le comte de Mirabeau; avant MM. Lainé, de Serre et de Villèle, MM. Barnave, Talleyrand et Robespierre. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que notre horizon était le plus étendu.

Je le répète d'ailleurs et je le constate, si Lacordaire se trouvait mal à l'aise avec nous, nous ne fûmes jamais mal à l'aise avec lui, et il nous laissa à nous, comme plus tard à ses condisciples de Saint-Sulpice, les meilleurs souvenirs. J'ai souvent rencontré des prêtres qui avaient passé les années du séminaire avec lui et j'atteste qu'ils parlaient beaucoup plus de son aménité et de sa modestie que de son libéralisme[2].

EUGÈNE DE LA GOURNERIE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

[1] T. II, p. 472.

[2] Parmi les condisciples de Lacordaire à Saint-Sulpice, je citerai l'abbé Pierre Lacroix, qu'il retrouva à Rome où il remplissait les fonctions de *clerc national* et qui lui rendit tous les bons offices de l'amitié; l'abbé Chalandon, aujourd'hui archevêque d'Aix, qui lui fit ouvrir, en 1837, les portes de la cathédrale de Metz, à une époque où, incertain de son avenir et en froid avec l'archevêque de Paris, il hésitait à rentrer en France. Je citerai MM. Saint-Marc, Maupoint, La Carrière, tous les trois devenus évêques, l'abbé Jules Morel, l'abbé de la Treiche, homme d'une *grande portée d'esprit*, écrivait Lacordaire, qui a passé humblement sa vie, comme chapelain, au pied de la *Santa Casa* de Lorette, où Dieu lui réservait la consolation d'assister à la mort nos jeunes martyrs de Castelfidardo, etc., etc.

Digitized by Google

LA POMME A SONNETTES

CONTE DU PAYS NANTAIS.*

III

Au temps de la féerie, Pancot, où trône aujourd'hui l'industrie au milieu de la nature en fleur, Pancot, dont les fours à chaux envoient déjà leurs produits par toute la France, était un inextricable fouillis de fougères, de mousses gigantesques et d'épines noires entrelacées, qui ne laissaient pas apparaître au voyageur un seul coin de l'azur. Les orties y étaient plus hautes que les plus hauts sapins de la Norwége. Les chauves-souris seules y gîtaient. Les hibous et les orfraies mêmes n'osaient approcher de ce repaire, où l'on n'entendait que les sifflements des aspics et les hurlements des loups-garous. Des serpents de toute nature et des formes sans nom grouillaient pêle-mêle dans cet affreux asile. Des fosses béantes s'y cachaient sous les branches grêles des plantes rampantes. Ces fosses étaient pleines d'animaux pétrifiés et changés en statues de chaux par la baguette de l'enchanteur qui régnait sur ces sombres domaines. Toutes, elles avaient conservé leurs formes primitives, depuis la petite coquille rondelette jusqu'à l'immense mastodonte. C'est parmi tant d'horreurs qu'habitait l'affreux géant Giboulée. Sa demeure était une vaste bulle d'eau gonflée d'air, errant et tournoyant sans cesse à travers les arbres de la forêt. L'enchanteur sortait ordinairement sous la forme d'un tourbillon. Alors il aimait à se passer la fantaisie de tordre, de la racine au sommet, les

* Voir la livraison de mai, pp. 348-358.

Digitized by Google

petites fougères de cinquante pieds de diamètre sur un kilomètre de haut, lesquelles, par l'exiguité de leur tiges, donnaient aisément prise à ses efforts. Parfois, mais rarement, il se montrait sous la figure d'un homme ; alors il était très-facile de l'entamer avec une arme tranchante ; ce qui l'obligeait à résigner son influence magique pour mille ans, durant lesquels il s'exilait dans un pays lointain.

L'enchanteur Giboulée avait à son service un singe maigrelet, nommé Malenpoint. Ce laideron avait reçu de son maître le pouvoir de se glisser dans toutes les chambres, pourvu que le propriétaire n'y fût pas. Seulement, son influence, comme celle de l'enchanteur, était nulle sur les personnes que ses malices n'avaient pas atteintes avant un certain âge, que les fées déterminaient pour chacun à l'heure de sa naissance.

Tels étaient, au joli temps de féerie, la forêt de Pancot et ses hôtes.

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que, malgré l'horreur de ces lieux et la noire réputation de leurs habitants, le fils unique du roi de Campbon s'éjouissait fort à venir guerroyer contre les sangliers, les tigres et les ours. Peut-être éprouvait-il un charme plus grand à dompter les premières terreurs d'une âme encore neuve et à étancher la soif de son ardente fantaisie, altérée d'aventures : car la jeunesse, la belle jeunesse, était apparemment la même alors qu'aujourd'hui.

L'enchanteur Giboulée le voyait avec un malin plaisir s'engager dans cette voie ; car le prince ne pouvait ainsi manquer d'offrir à ce méchant esprit mille occasions d'exercer son mauvais vouloir. Aimant, tel était le nom du prince. Il était gracieux, bien fait et beau. Il était bon, brave, instruit par ses précepteurs dans toutes les sciences, et mieux encore par la nature, dans le doux soin d'aimer. Quoiqu'il n'eût eu aucune fée pour marraine, on verra bien, dans le cours de cette mémorable et véridique histoire, que le prince Aimant, fils du roi de Campbon, ne fut point abandonné par la féerie.

Digitized by Google

IV

En ce temps-là, il y eut grande bataille terrestre, aérienne et navale entre les troupes du roi de Campbon et celles du roi de Pontchâteau. La rencontre eut lieu proche l'étang de Bâtines et sur l'étang même. Chaque armée de terre était de six cent mille chats fantassins et de soixante-dix mille singes montés sur de grands lévriers. Chaque armée navale comptait six cent cinquante jonques de jonc tressé, montées chacune par soixante grenouilles, y compris les rameurs, et autant de galères conduites par d'habiles rats d'eau qui avaient presque tous laissé leurs queues à la bataille. L'armée aérienne se composait de part et d'autre d'innombrables escarbots, dont le ciel était obscurci. Cette égalité numérique des troupes était exigée alors par le droit des gens. Au reste, on ne concevait pas l'idée de faire égorger, pour le caprice de quelques-uns, les hommes par les hommes.

La bataille de Bâtines devait, selon la convention qui venait d'avoir lieu entre les deux rois, décider à jamais des résultats d'une longue guerre. Robert et Rolland, depuis plusieurs siècles, se disputaient le droit d'aumône sur les habitants du village de la Caymarde, entre Campbon et Pontchâteau. Le droit en question n'existe plus depuis longtemps, et la race des anciens habitants du village, multipliée à l'infini, s'est répandue par toute la terre.

Le jour était donc enfin venu, qui devait décider lequel des deux rois aurait désormais l'honneur de faire distribuer chaque jour au village de la Caymarde les portions réglementaires de pain et de vin. Les pauvres gens mouraient de disette en attendant.

Deux grands ânes s'avancèrent des deux parts, entre les deux armées, et se mirent à braire avec tant d'harmonie, que c'était plaisir. Aussitôt chats et lévriers s'ébranlèrent ; grenouilles furent en train ; escarbots se mirent à l'œuvre. Ce n'était qu'un bruit confus d'aboiements, de miaulements, de coassements, de bourdonnements, de piétinements, dont les deux familles royales éclataient

Digitized by Google

de rire ; car elles avaient voulu assister à ce grand spectacle. Le prince Aimant s'y trouvait donc. La princesse Aimée, hélas ! s'y trouvait aussi. Elle avait quatorze ans, onze mois et vingt-neuf jours. Elle allait donc atteindre ses quinze ans le lendemain. Ses parents, sans consulter la fée, jugèrent que vingt-quatre heures étaient peu de chose et, n'écoutant que leur désir de produire la princesse, et celui de la princesse elle-même, avide d'un amusement tout nouveau, la couvrirent des plus beaux présents de la fée Soyeuse et la menèrent à la fête. Elle eut la joie d'y voir le triomphe complet de son illustre père. En effet, le sol demeura jonché de lévriers, de singes et de chats campbonnais. Le roi de Campbon regardait avec désespoir ses plus braves grenouilles, piteusement éventrées, rougir le cristal des ondes, où leurs beaux corps marbrés flottaient épars, et ses beaux cerfs-volants, percés de part en part, se débattre vainement sous les pinces victorieuses de leurs adversaires, qui ne voulaient pas lâcher prise. Il déplorait amèrement le sort de la guerre, et, quand le bon Robert s'avança pour lui serrer la main, il convint sans peine, avec son loyal ennemi, que les rois ont grand tort de sacrifier souvent à une vaine gloriole leurs belles moissons dorées, leurs animaux les plus forts et les plus intelligents.

Qui le croirait ? le vaillant prince Aimant sembla prendre peu d'intérêt aux péripéties du drame et à son issue. Aimée, dès le début, avait captivé ses regards, et de tout le spectacle il ne vit rien qu'elle. La princesse comprit bien qu'on l'aimait. Elle n'en conçut nulle vanité, mais beaucoup de reconnaissance et d'amour.

V

Le prince Aimant avait suivi au château de Coislin son illustre père ; mais il emportait dans son cœur l'image de la princesse Aimée. C'était une flèche aiguë qui l'avait pénétré profondément et qu'il ne pouvait arracher. Aimée, en quittant la fête, ressentait je ne sais quelle tristesse inexprimable, et un sentiment qui ressemblait au remords. Elle avait enfreint la défense des fées. Elle n'avait,

Digitized by Google

il est vrai, devancé l'époque de sa liberté que de vingt-quatre heures, et ses parents étaient les vrais coupables. Pourtant elle ne pouvait dominer ce sentiment pénible.

Aimée et sa famille étaient parvenues aux bords du Brivé, quand une carpe magnifique traversant la rivière s'arrêta un moment devant eux, puis s'élança des eaux et retomba sur le sol. Ce n'étai plus une carpe, c'était la fée Prudence : — Imprudente, dit-elle à la princesse, tu n'as pas résisté un jour à l'envie de voir un spectacle qui ne se renouvelle que trop souvent sur la face du monde. Quel féroce plaisir as-tu pu goûter à contempler ces êtres sensibles tout inondés de sang et poussant des cris lamentables? Et, pendant que tu repaissais tes yeux d'agonies sans nombre, le malin singe Malenpoint est entré dans ta chambre. Il est ton maître à présent.

La pauvre princesse était devenue pâle comme une morte, au discours de sa marraine. La fée, pour la rassurer, la prit dans ses bras en disant : — Écoute, mon enfant, sois prudente, il est encore un moyen de te sauver : ne regarde plus jamais dans ton miroir.

A ces mots, la fée disparut. Hélas ! tout habile qu'elle était, la pauvre dame n'avait pas réfléchi combien la défense a de charme. Aimée, qui, simple et modeste au dernier point, ne s'était jamais regardée au miroir, fut aussitôt prise du plus ardent désir de contempler sa beauté. Aussi bien les œillades amoureuses du prince Aimant l'avaient enivrée. Elle voulait voir, pour ainsi dire par sa propre observation, quel effet elle avait pu opérer sur lui ; car elle ne savait pas quel charme l'amour ajoute à la beauté.

A peine est-elle entrée dans sa chambre, qu'elle en verrouille la porte et s'approche du miroir; puis, songeant à la défense, elle recule ; puis, songeant encore à la défense, mais ne se rendant plus compte de sa pensée, elle avance ; il lui semble tout à coup qu'elle entend la fée lui reprocher sa faute, elle recule encore. Le singe malicieux, caché derrière la glace, attirait la princesse avec de la poudre d'*aimant* qu'il lui jetait sur les pieds. La poudre est victorieuse, Aimée s'approche, elle a vu son image ; la pauvre fille se retir incontinent. Inutile ! En moins d'une seconde, le malin singe,

Digitized by Google

au guet du moment, a gratté rapidement du bout de la griffe un petit coin du vif argent et tiré lestement par cet endroit l'image qui s'est formée entre le verre et l'amalgame. Puis il reste là, tapi, attendant l'heure prochaine où la princesse, qui atteint ses quinze ans le lendemain au matin, sortira de sa chambre. Depuis cette aventure, la princesse, vaincue par la tentation de la défense, s'approcha bien des fois du miroir, mais en vain. Son image était dérobée, volée ; et, dès l'aurore suivante, le singe s'enfuyait par le trou de la cheminée, muni de la précieuse ressemblance. Il en fut tellement aise, qu'il n'en put comprimer les éclats de sa joie et fit tant de bruit sur le toit, qu'on crut à un *champ de mai* de tous les chats du royaume.

VI

Un jour le prince Aimant poursuivait avec ardeur un énorme sanglier ; le soleil commençait à décliner ; le chasseur infatigable, suivi de sa meute fidèle, s'attachait à sa proie blessée, oubliant un moment sa propre blessure ; car il était frappé au cœur d'un amour profond. Tout à coup un ouragan violent s'élève dans la forêt ; il siffle, il souffle, il tempête, il court à travers les houx gigantesques et les robustes fougères qu'il déracine sans effort, comme il eût déraciné nos chênes d'à présent. Les arbres tordus sous ses étreintes s'enlèvent en tourbillonnant jusqu'aux nues, comme les brins de paille qu'enlève une trombe subite quand elle vient à souffler dans nos aires. Au milieu de ce désordre indicible, l'enchanteur Giboulée, invisible et présent, se dresse parmi les statues de chaux dont il ne reste aujourd'hui que de faibles échantillons appelés fossiles. Il leur commande, et les frappe de sa baguette. Aussitôt les statues ranimées se lèvent et bondissent dans les ravins. Un immense mastodonte se sépare de la foule et s'élance à la poursuite du prince, qui, avec le cerf blanc sur lequel il était monté, semblait un grain de mil auprès du colosse. « A moi ! » cria le prince en appelant ses chiens. En cet instant même, il traversait un torrent ; l'image d'Aimant se réfléchit dans l'onde ; un rocher voisin recueillit ses paroles et les relança au bord du torrent où le Malen-

Digitized by Google

point les attendait pour s'en emparer. Presque en même temps, le singe plongeait sous les flots écumants et saisissait au passage l'ombre du chasseur. Malenpoint avait désormais tout ce qui était nécessaire à ses mauvais desseins.

Le même jour, à l'aurore, on remit à la princesse Aimée sa pomme à sonnettes. Quand elle eut fait sonner à bien des reprises le précieux talisman, elle demeura quelques heures dans une sorte d'extase. La pomme à sonnettes disait de si belles choses, qu'Aimée ne se sentait pas de joie. Revenue à elle-même, la princesse s'élança du palais et se mit à jeter sa pomme. Celle-ci la mena droit chez sa marraine. « Mon enfant, lui dit la fée, du plus loin qu'elle la vit, votre curiosité vous a fait une bien triste carrière ! Faites en sorte, au moins, de ne jamais jeter votre pomme à plus de sept pas ; et, de peur d'aller au delà des limites, restez plutôt toujours en deçà. Et maintenant, ma fille, retournez chez vos parents. »

Après avoir pris congé de sa marraine, Aimée s'empressa de faire parler sa conseillère magique ; la pomme ne manqua pas de lui dire qu'il fallait s'en retourner chez elle. Mais comme elle avait la plus grande envie de poursuivre sa course, au lieu de : « *Retourne* » qu'on lui sonnait, elle entendit : « *Tourne.* » Elle demanda donc : « A droite ou à gauche ? » Et, comme il ne lui fut rien répondu, elle pensa que l'un valait l'autre, vu que sa pomme parlerait assez clairement par sa course même. Elle se hâta donc de la faire rouler. Quelle ne fut pas sa joie de courir sans fatigue à travers les plus beaux et les plus vastes pays. La pomme, impuissante à résister à la volonté humaine, traversait les rivières, et la princesse la suivait en marchant sur les eaux.

Le soir tombait déjà ; la princesse Aimée, se voyant bien loin du château de son père, songea en pleurant à sa faute et à l'inquiétude de ses parents. N'écoutant que son désir, elle jeta précipitamment sa pomme du côté de Coëdros, et se mit à la suivre en courant ; mais, au moment où elle allait la ramasser dans un buisson plein d'épines, un malin singe tomba sur le talisman, s'en empara, et prit la fuite en montrant son butin à la pauvre Aimée avec les grimaces les plus railleuses. C'était le méchant Malenpoint qui s'en allait devers Pancôt dérober l'ombre du prince Aimant.

Digitized by Google

VII

Trois jours après cet accident, la princesse Aimée s'en allait à travers les bois, les coteaux et les prairies, roulant sa pomme, comme si de rien n'eût été. Comment cela pouvait-il se faire ? Ah ! c'est que peu de choses sont impossibles aux fées. Quand la pauvre enfant eut poursuivi vainement le singe, qu'elle craignait en même temps d'atteindre, car il lui faisait grand'peur, elle s'assit sur un tertre de gazon vert et se prit à pleurer. Sa marraine, qui l'entendit de son palais enchanté, eut grande pitié d'elle, et de ses parents, plongés dans l'inquiétude par son absence. Pour lui donner une petite leçon, Prudence laissa douze heures s'écouler ainsi ; puis elle appela son chien. A-propos ne se fit pas attendre et, sur l'ordre de sa maîtresse, l'intelligent animal se mit à courir par monts et par vaux à la recherche de Malenpoint. Il le rencontra sur le toit de la Préverie.

Vous savez qu'A-propos avait le don de grimper comme un singe. Le méchant Malenpoint venait de se casser toutes les dents à mordre dans la pomme à sonnettes, qu'il ne pouvait entamer. Ce fut donc un jeu de lui enlever le talisman ; ses griffes n'y purent rien, et même A-propos avec ses crocs lui en arracha la moitié. Le pauvre singe, bien meurtri, s'en alla trouver son maître. Giboulée consola son fidèle serviteur, et lui recommanda de ne jamais retenir nul objet qui eût touché à la fée Prudence. « Il fallait, lui dit-il, égarer la pomme, mais non t'en emparer. » Le singe, instruit à ses dépens, jura bien qu'on ne l'y reprendrait plus.

Ainsi avait fait la princesse. Plût aux fées qu'elle n'eût jamais oublié son serment ! Que dis-je ? elle ne l'oublia point ; mais je ne sais quel mouvement convulsif lui fit lancer la pomme à sept pas et demi. Aussitôt le malin singe, qu'elle connaissait déjà, ramasse le talisman et le rejette au loin. L'enfant se précipite sur son trésor, qu'on veut lui ravir. Elle court, elle vole, et la pomme roule, roule sans cesse, et la pauvre Aimée ne peut l'atteindre. Elle roula vingt-quatre heures, durant lesquelles la petite princesse la suivit d'une

Digitized by Google

course désespérée et non interrompue, sans boire ni manger. La pomme enfin s'arrête dans un buisson ; mais toutes les recherches d'Aimée furent vaines ; la pomme était perdue ! En relevant la tête, qu'aperçut-elle, ô ciel ! Comment en croire ses yeux ? Le prince Aimant lui-même, monté sur son cerf blanc et fuyant au galop à travers la plaine. Elle avait cru tout à l'heure entendre une voix lui crier : « A moi ! » Et le prince répétait à chaque instant ces paroles. Que faire ? Elle n'ose suivre le prince ; mais elle l'aime ; mais, égarée, abandonnée, perdue, va-t-elle rester seule en cette forêt ? Non, elle va le prier de la prendre en croupe pour la ramener à son père, à sa mère, qui pleurent encore une fois son absence, peut-être éternelle. Elle hâte donc, poursuivie par l'effroi, sa course incroyable ; la soif, la faim, la fatigue, l'épuisent sans l'abattre, rien ne peut l'arrêter ; elle suit à grands pas, haletante, cette ombre trompeuse qui l'appelle sans l'attendre ; elle approche, elle le touche : ô bonheur ! elle va le saisir !... mais le fantôme en un moment s'est évanoui. La voilà seule avec ses terreurs ; elle tombe de lassitude, elle n'attend plus que la mort. Ses yeux vont se fermer, peut-être pour toujours, quand elle aperçoit tout au loin, tout là-bas, une petite lumière. Elle veut se relever pour se traîner jusque-là ; mais impossible. En ce moment, elle entendit une voix formidable qui disait : « C'est moi qui fais les grands changements ; c'est moi qui transporte au loin les personnes et les choses. » — « Ah ! dit presque involontairement la princesse, chez qui la fatigue, la douleur et le désir dominaient l'effroi, vous devriez bien me transporter jusqu'à cette maison ! » — « Que me donneras-tu ? » demanda le géant. — « Tous mes trésors. » — « Oh ! ce n'est point ce qu'il me faut. Je ne mange pas de métal. » — « Demandez donc ce qu'il vous plaira, et, foi de princesse, vous l'aurez. » — « Je vais vous le dire tout à l'heure ; mais auparavant éprouvez mon pouvoir. » Il lui toucha donc de son bâton le bout des orteils et l'enleva ainsi par dessus les arbres ; en une seconde, il la déposait à la porte de la cabane.

— A présent, lui dit-il, écoute, princesse, à quoi tu t'es engagée. Je viendrai tous les jours, quand le maître du logis sera décampé,

Digitized by Google

te demander ton petit doigt à sucer par dessous la porte. Car c'est ici que tu dois rester durant longtemps. Tu m'as donné ta foi de princesse. Ainsi c'est convenu. Je ne t'oblige point au silence ; mon pouvoir ne va pas jusque-là. Mais, néanmoins, si tu parles à qui que ce soit de notre petit contrat verbal, princesse, il t'en cuira. »

Cela dit, l'enchanteur Giboulée disparut.

La pauvre Aimée, plus morte que vive, heurte faiblement à la porte de la chaumine et tombe évanouie. Heureusement le maître du logis l'entendit et lui vint ouvrir. C'était un pauvre bûcheron qui demeurait seul et se faisait un plaisir d'offrir aux voyageurs égarés l'asile de sa cabane. Cela, d'ailleurs, lui donnait de la compagnie, agrément dont il était la plupart du temps privé. Le bonhomme s'empressa donc d'aller quérir tout le vinaigre qui était dans la chaumière, et d'en frotter vigoureusement les tempes et le visage d'Aimée. Elle ne tarda pas à rouvrir les yeux ; alors le bûcheron lui fit prendre du lait de sa chèvre, qui la restaura un peu ; un œuf de sa poule acheva de rappeler la princesse à la vie. Mais, hélas ! avec la vie lui revint la mémoire : elle se prit à pleurer amèrement ses parents qui la pleuraient sans doute et qu'elle ne reverrait plus. Elle songeait avec désespoir à la dette qu'elle avait contractée envers l'enchanteur, et la crainte de mourir au bout de son sang la faisait mourir par avance.

J. DU DOT.

(La fin à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

S. A. R. MADAME

DUCHESSE DE BERRY*

II

1830.

Je n'ai point à raconter la révolution de juillet 1830. Charles X, s'abandonnant lui-même, abdiqua ; le Dauphin en fit autant. Pour combler la mesure, on remit le soin d'assurer la couronne sur le front du Duc Bordeaux au Duc d'Orléans, sinon l'instigateur avoué de ces troubles, au moins le complice consentant. Pourquoi soustraire à MADAME la garde et le soin des intérêts de son fils ? La Duchesse de Berry était populaire. Au milieu des désordres de ces trois jours, aucun marchand bréveté de la princesse ne fut insulté ni forcé d'enlever son enseigne aux armes de MADAME. « Nous nous battons, sans savoir pour qui nous travaillons, disaient des combattants de Juillet. Eh bien ! que la Duchesse de Berry vienne, et qu'elle amène son fils ! [1] »

La Duchesse de Berry ne put venir. A Saint-Cloud, elle se consuma en efforts inutiles pour obtenir cette autorisation. A Rambouillet, un moment elle prit sur elle de demander des chevaux de poste pour rentrer dans Paris. « Pendant qu'on faisait ces dispositions, dit M. Nettement, MADAME descendit chez Charles X, qui lui dit que jamais il ne consentirait à ce que son petit-fils courût des chances aussi périlleuses et vînt s'exposer à la fureur des partis. MADAME répondit : — Eh bien ! je n'emmènerai pas Henri, j'irai

* Voir la livraison de mai, pp. 391-395.

[1] Voir *Biographie de* MADAME, par MM. Germain Sarrut et B. Saint-Edme. — Paris, impr. Baudouin, 1841.

Digitized by Google

seule ! j'irai seule ! — Mais les instances de Madame la Dauphine furent si vives, les ordres du roi si positifs, qu'après bien des efforts, la Duchesse dut renoncer à sa détermination. Cette lutte fut longue : la calèche attelée de six chevaux resta depuis midi jusqu'à sept heures dans la cour du palais, et l'on vit MADAME pleurer en contremandant le départ. »

Étranges scènes que ces scènes dont Rambouillet fut le théâtre ; événements marqués d'un sceau vraiment extraordinaire ! Comment expliquer ces découragements, ces inactions, ces refus persistants de résister, de se défendre, de se sauver, de sauver avec soi la dynastie, et aussi l'ordre matériel et moral dont tout peuple a surtout besoin ! L'armée était frémissante et fidèle ; en Vendée, on attendait le roi. — « Il n'y a rien à faire ! Tout est perdu ! Surtout ne parlez pas de la Vendée ! [1] » Telles étaient les incroyables paroles que, tout d'abord, et avant qu'ils eussent ouvert la bouche, on adressait aux arrivants. — La Vendée ! c'était pourtant le seul espoir qui restât. Et que fût-il arrivé, si MADAME, ne consultant que son courage, eût enlevé son fils et l'eût mené dans l'Ouest ?

Les trois commissaires du gouvernement provisoire terminèrent cette agonie ; le convoi de la monarchie se mit en marche ; MADAME le suivit en silence, mais non résignée.

La royale famille débarqua à Cowes, dans l'île de Wight ; de là, elle fut à Lullworth, d'où elle partit pour Édimbourg : l'Angleterre lui offrait l'hospitalité dans le palais désolé des Stuarts, à Holyrood. Madame la Duchesse de Berry ne put se résoudre à ce lointain et lugubre exil ; voulant se rapprocher de la France, où déjà elle avait noué des intelligences, elle vint passer les commencements de l'année 1831 à Bath, ville d'eaux, dans le comté de Sommerset.

III

1831.

Dès que les princes furent en exil, il se forma deux camps, chez eux et dans leur parti : ceux qui voulaient attendre, ceux qui voulaient agir. MADAME était pour l'action. Elle commença par faire

[1] *Biographie de* MADAME.

Digitized by Google

vendre, à Londres, sa bibliothèque et une partie de ses bijoux ; puis avec cet argent elle acquitta le reste de ses dettes en France. Un instant elle pensa à descendre sur les côtes du Morbihan, où, lui disait-on, elle était attendue ; mais, sur d'autres renseignements, qui lui annonçaient que le Midi comptait sur sa venue et réclamait la préférence, elle partit pour l'Italie, le 17 juin 1831.

En même temps que MADAME quittait l'Angleterre, le baron de Charette, qui y avait suivi les princes, rentrait en France. M. de Charette arriva le 22 juin 1831. Descendu sur la route, près d'Oudon et de la Conterie, il gagna la Trémissinière, propriété lui appartenant, située près de Nantes, au bord de l'Erdre, dans la paroisse Saint-Donatien. Le lendemain, il entra dans la ville. M. de Charette était sinon proscrit, au moins suspect, et soumis aux inquisitions de la police, puisqu'il était rentré en France sans passeport. Aussi dut-il se soustraire aux regards. Pour l'introduire à Nantes, Mlle Stylite de Kersabiec, costumée en femme du peuple, accompagnée de son cousin germain, le Cte Charles de Kersabiec, s'alla promener le soir sur le cours Saint-André. M. de Charette, fidèle au rendez-vous, et déguisé lui-même en jardinier du faubourg, les y rejoignit, et ce fut en donnant le bras à ma tante qu'il gagna le gîte qui lui avait été préparé chez Mme Billou. Il y resta peu de temps ; au bout de quelques jours, il vint chez mon père, qui demeurait à la Marionnière, dans la commune du Pont-Saint-Martin.

Avant de continuer, je dois une déclaration au lecteur : je parlerai souvent des miens dans ce récit; qu'on me le pardonne, ou plutôt que l'on comprenne qu'il n'en peut être autrement. Les circonstances ont, pendant ces quelques mois, tellement lié la vie de Son Altesse Royale à notre vie, qu'il m'est impossible, m'occupant d'Elle, de ne pas prononcer notre nom. Il y a là un écueil, entre plusieurs autres, je le sens. Valait-il mieux enfouir des souvenirs locaux et des détails qui, m'a-t-on assuré, ne sont pas sans intérêt?

A peine arrivé à la Marionnière, on eut une alerte causée par la venue de M. Henri de Puysieux, aide de camp du baron de Charette, qui, s'étant égaré au sortir de Nantes, avait été jusqu'au Pont-Saint-Martin, d'où il venait, après avoir demandé des ren-

Digitized by Google

seignements sur tout le pays, circonstance propre à attirer l'attention des soldats cantonnés en ce bourg. M. de Charette passa cette journée caché dans le lierre touffu d'un vieux chêne. La nuit suivante, mon père le conduisit à la Mouchetière, en Saint-Colombin, chez un de nos parents, M. de la Robrie.

Sur cent six combats livrés par l'armée du Bas-Poitou à la République, M. de la Robrie avait assisté à quatre-vingt-trois ; deux de ses frères étaient morts dans ces luttes et non sans gloire ; les paysans vendéens répétaient son nom dans les chants qu'ils avaient composés pour célébrer eux-mêmes leurs exploits. Homme d'expérience, ce vieux partisan ne pouvait se faire beaucoup d'illusions : pour qu'un mouvement populaire ait quelque chance de succès, il faut l'élan des masses; or cet élan faisait ici à peu près défaut. Néanmoins, M. de la Robrie, ayant été fort méconnu sous la Restauration, lors des fêtes, ne se crut pas en droit de refuser son concours, alors que, dans les jours de deuil, on venait à lui. Faisant taire ses prévisions, il accepta, en son nom et pour les siens, sa part de danger et de sacrifices; elle fut grande.

M. de Charette, chargé d'organiser l'insurrection sur cette partie du territoire qui de la rive gauche de la Loire s'étend jusqu'au delà de Fontenay et de Luçon, ne le fit pas sans rencontrer des difficultés. L'union était loin de régner parmi les royalistes ; si l'on tendait au même but, — le renversement de Louis-Philippe, — on différait sur les moyens à prendre. Il y avait les parlementaires et les gens d'action ; les uns, croyant à la puissance de la tribune et de la plume, estimaient plus sage de discourir et d'attendre ; les autres voulaient agir sans plus tarder ; d'autres encore prêchaient l'abstention : il fallait laisser faire, de l'excès du mal sortirait le bien ; la Providence seule ferait tout, Dieu étant tenu au triomphe de la bonne cause. D'autres, enfin, demandaient pour qui l'on se battrait : Charles X, Henri V ou Louis XVII ? A cela, il convient d'ajouter l'action, toujours si funeste, des comités, surtout celle du comité royaliste parisien, qui de loin prétendait régler et diriger toutes choses en cette Vendée qu'il n'avait jamais visitée, qu'il ne connaissait pas, contre laquelle il nourrissait plus d'une prévention et dont il redoutait autant l'explosion que l'inaction.

Digitized by Google

Le 25 septembre 1831, douze d'entre les chefs de division de ce corps d'armée se réunirent à la Fétellière, en Remouillé, sous la présidence de M. de Charette. Mme Auguste de la Rochejaquelein y ayant envoyé un représentant, on se trouvait quatorze à délibérer. M. de Charette apprit à ces messieurs que Madame la Duchesse de Berry se disposait à débarquer sur les côtes du Midi, vers le 3 octobre; qu'ordre lui avait été transmis, par M. Ulric Pelloutier, de se tenir prêt, et il leur posa cette question : — Doit-on prendre les armes immédiatement, ou doit-on attendre qu'un nouveau courrier annonce que le débarquement s'est opéré? — Ce dernier avis était celui de M. de Charette; il fut adopté. On convint, en outre, que la Vendée ne prendrait les armes qu'en cas d'un premier succès dans le Midi, ou de proclamation de la République à Paris, ou d'invasion étrangère attaquant l'intégrité du territoire ou l'honneur national. En ces différents cas, MADAME laissait au dévoûment des officiers généraux le soin de faire opérer le soulèvement au moment où ils le jugeraient le plus opportun.

Cette latitude de décision, et de décision grave, donnée, non pas à un chef unique, mais au sentiment particulier de chacun, devait produire et produisit des discussions, des divergences, des froissements, de l'hésitation. On était déjà loin des enthousiasmes et des promesses de 1828. Neuf voix contre cinq se prononcèrent pour une prise d'armes conditionnelle. Telle ne fut pas l'attitude du Maine : — « Point de conditions, point de réserves, disait le comte de Pontfarcy. Là où sera MADAME, là aussi sera notre épée. Peu importe le Midi. » — Sur la rive droite de la Loire, au contraire, on envisageait les choses froidement.

Ces impressions différentes arrivaient à MADAME, retirée à Massa, dans le duché de Modène. Pour s'éclairer, elle appela près d'elle tous ceux qui paraissaient posséder quelques lumières. Le vieux roi Charles X l'avait déclarée Régente de France pendant la minorité de son petit-fils. Le comité de Nantes députa mon oncle à la mode de Bretagne, le comte Charles de Kersabiec. Non-seulement mon oncle emporta les dépêches de M. le baron de Charette et celles du comité dont il était l'envoyé, mais, s'étant arrêté à Paris, il se chargea des paquets du comité de cette ville,

Digitized by Google

et aussi d'une longue note, dans laquelle M. le marquis de Coislin, commandant en chef du corps d'armée de la rive droite de la Loire, exposait toutes les difficultés qui s'opposaient à une prise d'armes immédiate. La mission de mon oncle dura deux mois; il put voir à Massa les mêmes perplexités qu'en Vendée : les uns reculant devant un soulèvement ; les autres y encourageant, et faisant parvenir à la princesse ou lui adressant de vive voix les reproches les moins mesurés : — « Chaque jour que vous dérobez à la patrie est un vol fait à l'héritage de votre fils ; » ou bien encore : « Si Votre Altesse Royale ne se décide pas à rentrer en France, je coupe mes moustaches ! » A quoi MADAME répondit : « Les miennes me poussent. »

La Duchesse de Berry prit à Massa les conseils de MM. de Pastoret, de Bourmont, de Saint-Priest, des Cars, de Kergorlay, de Choulot, Billot, ancien procureur du roi sous la Restauration; plus tard, Berryer y vint aussi. Le comte Humbert de Sesmaisons lui écrivit de Nantes : « Que Votre Altesse Royale vienne dans la Vendée, et elle saura que mon ventre, quoique européen pour sa grosseur, ne m'empêchera pas de sauter les haies et les fossés [1]. »

Ce fut à Massa encore, au milieu de toutes ces fidélités, que la princesse vit, pour la première fois, le Juif qui plus tard la livra. Laissons cet homme parler et se peindre : — « Au commencement de février 1832, dit Deutz, faisant lui-même son autobiographie, je fus présenté à MADAME. C'était la première fois que je la voyais. Elle me reçut avec bienveillance ; elle voulut bien m'offrir pour mon retour à Rome des lettres de recommandation, que j'acceptai en m'inclinant. Je retrouvai à Rome le cardinal Capellari, ou plutôt le pape Grégoire ; il n'avait point oublié son protégé ; il me témoigna la joie que lui causait mon retour et me conduisit dans les jardins du Vatican, où il m'entretint plus d'une heure. « Si j'avais un » fils, me dit-il, en me quittant, avec une tendre affection, je ne » saurais l'aimer plus que vous. » Sur ces entrefaites, je reçus de

[1] Lorsque, l'année suivante, MADAME vint dans l'Ouest, le *gros ventre* de M. de Sesmaisons ne lui permit pas de sauter haies et fossés, mais le noble pair sut payer des remplaçants : il envoya à Son Altesse Royale quatre-vingt mille francs. La princesse les accepta à titre de prêt et en envoya reçu ; Mme de Sesmaisons prit ce reçu et le jeta au feu.

Digitized by Google

M. le comte de Bourmont une lettre qui me rappelait indirectement à Massa. Je communiquai cette lettre au Pape. Quel ne fut pas mon étonnement de l'entendre m'engager avec chaleur à prendre part pour MADAME contre Louis-Philippe ! A peine arrivé à Massa, je m'aperçus facilement que l'on cherchait à me gagner au parti. Le Saint-Père avait parlé de moi à MADAME en termes obligeants, et m'avait peint comme un homme intelligent, actif, de courage et d'exécution, tenace dans ses résolutions, usant du crédit de ses amis et de sa faveur personnelle, non dans un intérêt privé, mais dans un intérêt général. MADAME m'accorda successivement plusieurs audiences ; dans la dernière, elle me remit des lettres de recommandation pour l'Infante dona Luisa-Carlotta et pour la reine d'Espagne, ses sœurs..... Au commencement d'avril, je quittai Massa, accompagné par M. le comte de Choulot. A une lieue environ de la ville, dans une vallée plantée d'oliviers, dont le nom ne me revient pas, je prêtai entre ses mains le serment accoutumé. En prêtant ce serment, je songeais déjà à préserver mon pays des malheurs de la guerre civile et de l'invasion étrangère [1]. »

On croit rêver ! Laissons-là ce Juif, prêtant, la trahison au cœur, un serment de fidélité, dans cette vallée des Oliviers ; revenons en Vendée.

En Vendée, il ne pouvait plus être question, en 1831, de prise d'armes immédiate. M. de Charette rentra à Nantes et prit gîte chez le colonel vicomte Sioc'han de Kersabiec, mon grand-père, qui demeurait rue Haute-du-Château, n° 8, à l'ancien hôtel de Jasson. Bientôt Mme la baronne de Charette, qui était restée en Angleterre, vint l'y rejoindre, et nous leur donnâmes l'hospitalité jusqu'à la fin des événements. Il ne me convient pas de raconter en détail cette vie d'incessantes fatigues à laquelle se soumirent M. de Kersabiec, ses fils et ses filles, durant cet hiver de 1831 à 1832, déjouant les continuelles investigations de la police : les unes passant les jours et les nuits à copier et recopier, cent et cent fois, une énorme quantité de lettres, tantôt chiffrées, tantôt conçues en style figuré ou bien écrites à l'encre sympathique ou

[1] *Arrestation de* MADAME, par Simon Deutz, avec cette épigraphe : *Me, me, adsum qui feci.* — Paris, 1835.

Digitized by Google

au citron ; les autres accueillant et conduisant en lieu sûr les étrangers aux provinces de l'Ouest qui venaient y attendre, plusieurs mois à l'avance, le moment de l'explosion. Il y avait encore les approvisionnements de toutes sortes à faire : armes et munitions à rassembler et à diriger de Nantes sur la campagne.

IV

1832.

Une dépêche datée de Massa, 20 avril 1832, et transmise de Paris le 27, par les soins du comité, ordonna aux provinces de l'Ouest de se tenir prêtes à agir. Elle indiquait le 3 mai comme date probable du mouvement. A cette nouvelle, les dissensions qui paraissaient assoupies se réveillèrent ; au moment d'agir, on se remit à délibérer. Les ordres reçus sont-ils bien de MADAME ? Et, sur une seconde dépêche partie de Marseille, annonçant que la princesse avait touché le sol de France : — Le fait est-il certain ? Et, dans l'affirmative, prendra-t-on les armes immédiatement, ou bien faut-il attendre l'arrivée d'un troisième courrier, apportant l'assurance qu'un succès a couronné les tentatives du Midi ? — Il fut convenu qu'on attendrait ; c'était conforme aux résolutions arrêtées à la Fétellière.

MADAME, en se décidant pour la lutte, n'avait point agi avec cette légèreté ou cette imprudence que, depuis, tant de gens, intéressés à se faire passer pour sages, lui ont bruyamment reprochée. Outre les preuves que j'ai déjà données des excitations à elle adressées de France, j'en ajouterai deux : « M. Berryer lui écrivit au citron, sur les blancs de chaque feuillet d'un *Annuaire du Bureau des Longitudes,* une dépêche qui se terminait par ces mots : « Hâtez-vous d'accourir, Madame, ou sinon, nous ferons le mouvement sans vous. » Du fond de son exil, le vieux roi Charles X bénissait les efforts de sa fille, et le Dauphin à cette bénédiction ajoutait ces mots : « Allez, ma sœur, et que le ciel veille sur votre entreprise ! A peine aurez-vous mis le pied en Vendée que je serai à vos côtés, comme votre premier et votre plus dévoué volontaire [1]. » Le mo-

[1] *Histoire de la Vendée militaire,* par Crétineau-Joly, t. IV, p. 514.

Digitized by Google

ment d'ailleurs paraissait bien choisi, les circonstances urgentes : d'un côté, le parti républicain se préparant ostensiblement à livrer bataille au gouvernement de Louis-Philippe, et il la livra, en effet, dans les rues de Paris, c'était une raison pour que l'étendard monarchique, relevé dans l'Ouest, opposât la Royauté à la République ; — de l'autre, les puissances étrangères malveillantes ou menaçant le sol, il fallait que des provinces un mouvement national s'opposât à leurs desseins, et, leur enlevant tout prétexte de lutte, leur montrât que le peuple armé contre l'étranger se réservait de rétablir chez lui l'ordre, la justice et la paix.

Le 21 avril 1832, MADAME partit de Massa, sur un bateau à vapeur sarde qu'elle avait frété, le *Carlo-Alberto ;* elle relâcha à Nice, se remit en mer et arriva le 28 dans les eaux de Marseille. Elle était accompagnée du maréchal de Bourmont, du comte de Kergorlay, du vicomte de Saint-Priest, de MM. Emmanuel de Brissac, de Mesnard, Adolphe Sala, Édouard Led'huy, du vicomte de Kergorlay, de Charles et d'Adolphe de Bourmont, d'Alexis Sabbatier, du subrécargue de Ferrari, et de Mlle Lebeschu. Déguisée en matelot napolitain, la Duchesse abandonna, non sans dangers, le *Carlo-Alberto :* la mer était houleuse, et l'on était au large ; la lame poussait le bateau pêcheur où l'on devait descendre, sous les roues du steamer : MADAME s'élance à travers la vague et atteint la frêle embarcation qui s'éloigne : les matelots génois se signent, pleins d'admiration.

Les pêcheurs devaient se diriger vers un point du rivage de facile accès ; mais l'obscurité était profonde, et l'on vit une flamme briller au loin. C'est, pense-t-on, le feu de quelque poste de douaniers ; on change de direction, et l'on aborde, vers trois heures du matin, la côte escarpée de Carry. Ce fut en gravissant ces rochers, que de robustes contrebandiers peuvent à peine escalader, que la Duchesse de Berry arriva sur cette terre de France, où récemment encore tant d'hommages lui avaient été prodigués.

MADAME, dont les vêtements étaient trempés d'eau de mer, était glacée, néanmoins calme, heureuse, presque gaie. L'horizon commençant à blanchir, on se mit en route ; il fallait faire plusieurs

Digitized by Google

lieues par des sentiers à peine tracés au milieu des bois et des rochers; MADAME les fit, sous la conduite de M. de Bermond, naguère un des plus brillants officiers de l'armée, actuellement démissionnaire, et errant sur le rivage depuis plusieurs jours, caché sous une peau de chèvre, dans l'attente de ce débarquement. Enfin, après trois heures de marche et de rude travail, on atteignit la maison du garde-chasse Maurel, et la fille de Henri IV et de Louis XIV y put reposer sa tête proscrite.

MADAME se hâta d'écrire au duc des Cars, enfermé dans Marseille. Elle est arrivée, elle attend le résultat des promesses qui lui ont été faites et qui l'ont déterminée à venir. Le soir, le même émissaire lui apporte une courte réponse : « Félicitations sur l'heureuse arrivée ; Marseille fera son mouvement demain. » MADAME se livre à l'espérance; elle croit à des mesures bien prises, à un accord qui rendra tout facile; souvent elle répète : « Il n'y aura pas de sang répandu. » Et, comme elle sait qu'à Nîmes surtout, les mouvements populaires se compliquent des dissentiments profonds qui divisent les protestants et les catholiques, elle ajoute : « Je me rendrai sans tarder à Nîmes; j'ordonnerai à l'évêque de sortir avec tout son clergé ; nous irons nous jeter entre les protestants et les catholiques car je veux protection à tous, et pas de massacres. »

Vains espoirs! le mouvement de Marseille échoue : à quatre heures de l'après-midi, le 30, MM. de Bonrecueil, de Bermond, de Lachaud et de Candoles, qui se sont échappés de la ville, arrivent porteurs de ce billet : « Le mouvement a manqué, il faut sortir de France. » — « Sortir de France! dit MADAME, c'est ce qui ne m'est pas prouvé ; ce qui est urgent c'est de sortir d'ici, tant pour notre sûreté que pour ne pas compromettre ces bonnes gens; on peut avoir suivi les émissaires. »

Deux partis se présentaient : ou bien gagner les Alpes et descendre dans le Piémont, ou bien traverser la France et arriver en Vendée. La princesse adopta ce projet. Une fois décidée, MADAME était prompte à l'action; elle ordonna le départ. Le pauvre garde-chasse pleurait.

La nuit était obscure ; à peine voyait-on où mettre le pied. Après

Digitized by Google

cinq heures de marche, le guide s'arrête et déclare qu'il ne sait plus où il est; MADAME, brisée de fatigue, s'enveloppe dans son manteau, se couche à terre et s'endort. Elle se réveille glacée; heureusement on découvre une cabane où les pâtres cherchent un abri pendant les orages; on y allume un feu de bruyères et l'on attend, en se chauffant, que M. de Bonrecueil, qui est allé chercher une voiture, soit de retour. Il arrive enfin; la voiture n'a que trois places; MADAME y monte avec MM. de Bonrecueil et de Mesnard, et donne rendez-vous à ses autres compagnons chez le premier de ces messieurs.

On devait s'arrêter, chemin faisant, chez un royaliste dévoué : il est absent. Son frère, il est vrai, demeure tout près; c'est un brave homme, mais ses opinions politiques sont tout autres. — « Allons chez lui, dit MADAME; je me nommerai, je suis sûre qu'il sera très-bien. » — Qui fut dit fut fait; on arrive chez le frère de ce royaliste absent; la Duchesse entre et va droit à lui : — « Monsieur, lui dit-elle, vous êtes républicain, je le sais, mais pour une proscrite il n'y a pas d'opinions : je suis la Duchesse de Berry. » MADAME ne s'était pas trompée : cet homme fut très-bien. Le reste de la journée se passa dans un bourg. Enfin, l'on arriva au château de Bonrecueil, situé dans une paisible petite vallée, sur la route de Lambesc à Salon. Le lendemain, MADAME fut rejointe par plusieurs de ses compagnons du *Carlo-Alberto,* le maréchal de Bourmont, le comte, aujourd'hui duc, de Lorges, et avec eux le duc des Cars et le duc de Beaufort. La princesse resta trois jours à Bonrecueil; en partant, elle donna rendez-vous à ses amis en Vendée. « Si je sortais de France sans aller dans la Vendée, leur dit-elle, ces braves populations, qui ont donné tant de preuves de dévouement à ma famille, ne me le pardonneraient jamais, et je mériterais plus que mes parents les reproches qui leur ont été faits tant de fois, puisque je leur ai promis, il y a quatre ans, de venir au milieu d'elles, en cas de malheur, et que déjà je suis en France; je n'en sortirai pas sans tenir ma promesse. » Et, comme on ne lui dissimulait pas les dangers qu'elle allait courir : « Dieu et sainte Anne m'aideront, » répondit-elle.

Ainsi, 1832 se souvenait des engagements pris par 1828 en Bre-

Digitized by Google

tagne et en Vendée; au moins, Madame la Duchesse de Berry ne voulait pas qu'on pût l'accuser de les avoir oubliés ou tenus pour frivoles. Fidèle à ses promesses, elle comptait, ou venait voir s'il fallait compter, sur celles qui lui avaient été faites.

Il fut convenu que le maréchal de Bourmont, commandant en chef des provinces de l'Ouest, se séparerait de MADAME : « Il ne faut pas, disait-elle, mettre tous les œufs dans le même panier. » M. de Bourmont lui fit donc ses adieux et prit par Lyon et Moulins; on décida que le premier arrivé donnerait l'ordre du soulèvement. « Allons, Messieurs, en Vendée! » Tels furent les adieux de MADAME. La nuit suivante, elle partit dans la voiture de M. de Bonrecueil; à un kilomètre de Lambesc, une calèche attelée de chevaux de poste l'attendait; elle y prit place et commença, sous les yeux de la police ébahie, son étonnant voyage à travers tout le Midi. MM. de Mesnard, de Lorges et de Villeneuve l'accompagnaient. M. de Villeneuve, devant voyager pour sa santé, s'était muni d'un passeport pour lui, sa femme et un domestique; la princesse fut censée Mme de Villeneuve; le duc de Lorges endossa la livrée.

A peine en marche, la calèche fut rejointe et suivie pendant plusieurs lieues par un gendarme. Il disparut enfin. « Ou c'est un fier nigaud qui ne sait pas son métier, dit gaiement la princesse, ou c'est un compère pas mal avisé; en tous cas il pourra se vanter de nous avoir fait grand'peur; je n'en disais rien, mais j'avais une fameuse *venette.* »

Le 4 mai, la Duchesse continua sa route sur Toulouse par Nîmes, Montpellier, Narbonne, Carcassonne, allant nuit et jour, ne s'arrêtant que le matin de bonne heure pour déjeuner, faire sa toilette, donner le temps de graisser la voiture. Son Altesse Royale arriva ainsi à Toulouse, le 5 mai, à sept heures et demie du soir. Elle était en calèche découverte et sans déguisement. La voiture, arrêtée devant la poste aux chevaux, fut à l'instant même entourée de curieux. Il y en eut un dont les regards restaient obstinément fixés sur MADAME. La princesse fermant les yeux paraissait dormir. Enfin elle put dire au duc de Lorges : « Pendant que l'on changera les » chevaux, allez m'acheter un chapeau qui me couvre davantage

Digitized by Google

» la figure. » Ce curieux suivit M. de Lorges, et quand celui-ci eut fait emplette, il lui dit rapidement : « MADAME est là; où va-t-elle? » — « En Vendée. » — « La Vendée est pleine de troupes, nos provinces sont fidèles et bien disposées; que MADAME reste à Toulouse; je veux lui parler. » — « Eh bien! parlez à MADAME, » répondit M. de Lorges, qui avait reconnu son interlocuteur.

M. de Lorges ayant remis le chapeau à Son Altesse Royale : — « Partons vite, » dit celle-ci. L'inconnu monte lestement sur le siège et l'on part; on s'était arrêté à Toulouse une demi-heure,... un siècle! Quelle différence entre ce séjour en fugitive, si court et si long, et les brillantes réceptions de 1828! Alors ce n'avaient été qu'impatiences et délirants transports du peuple, hommages des grands, fêtes et repas où se pressaient cardinaux, évêques, ducs et pairs de France, députés, préfets, magistrats et fonctionnaires de tout ordre.

Hors des barrières, l'inconnu se penche vers la princesse : — « Ah! c'est vous! je suis tranquille; la Providence vous envoie; j'ai perdu quelques adresses lors de mon débarquement, vous allez me les donner. » Et la conversation continue comme elle avait commencé, à voix basse. — « Que MADAME n'aille pas en Vendée; qu'elle reste à Toulouse : elle y trouvera repos et sûreté. » — « Ne craignez rien, fut-il répondu; les soldats ne tireront pas sur moi; je ne suis pas venue en France pour y porter la guerre civile, mais pour la préserver de la honte d'une invasion étrangère. Je veux aller visiter mes fidèles Vendéens; je le leur ai promis; à présent que je suis en France on aura bien de la peine à m'en faire sortir. » — Ainsi, toujours deux idées : crainte d'une invasion étrangère; volonté ferme de tenir à une promesse faite. Le Toulousain prit congé de MADAME, et, peu après, vint la rejoindre en Vendée.

En quittant Toulouse, continue le général Dermoncourt, à qui j'ai emprunté beaucoup de ces détails, MADAME passa par Moissac et Agen, où elle laissa la route de Bordeaux pour suivre celle de Villeneuve d'Agen, Bergerac, Sainte-Foy, Libourne et Blaye. En 1828, MADAME avait couché à Blaye, elle y passait en hâte, elle y devait revenir. Quels contrastes dans cette vie de princesse! Pour être héroïque, MADAME ne faisait pas profession de stoïcisme; natu-

Digitized by Google

relle et vraie, jamais elle ne sut se composer un personnage; ceux qui l'ont vue et connue le savent. Ces contrastes s'offraient à son âme, et, sans la faire fléchir, l'inclinaient à de tristes pensées; dans ce long voyage, plus d'un soupir lui échappa, plus d'une larme furtive brilla dans ses yeux.

MADAME arriva enfin au château de Plassac, à quelques lieues de Blaye, chez M. le marquis de Dampierre, ami de M. de Lorges. M. de Dampierre n'était point prévenu de cette visite, mais il était de ceux avec qui la royale proscrite pouvait agir sans façons. C'était le 7 mai, à onze heures du soir; il y avait vingt personnes au château. Comment faire? — « Monsieur, dit MADAME à son hôte, n'avez-vous pas une cousine qui demeure à quelques cinquante lieues d'ici? » — « Oui, MADAME. » — « Eh bien!... » — Ce fut un trait de lumière. Son Altesse Royale et M. le duc de Lorges furent présentés sous le nom de M. et Mme de la Myre, nom supposé de la cousine de cinquante lieues. M. de Villeneuve repartit pour la Provence.

MADAME passa neuf jours au château de Plassac, du 7 au 16 mai. Avec cette activité prodigieuse dont elle était douée, elle ne perdit pas un instant pour ranimer les courages et renouer les fils brisés de son entreprise. Le 13, elle expédia, par le même courrier, M. le Vte d'Alès, deux billets, l'un à M. Guibourg, l'autre à M. de Charette. M. Achille Guibourg était un jeune avocat de Nantes, ancien procureur du roi à Châteaubriant, qui avait donné sa démission en 1830 et qui, vers la fin de 1831, avait été nommé par MADAME son commissaire civil près des provinces de l'Ouest.

M. Guibourg partit immédiatement pour Plassac. La princesse était impatiente d'avoir quelques nouvelles du maréchal de Bourmont, dont elle n'avait pas entendu parler depuis leur séparation à Bonrecueil. Elle apprit qu'il n'avait pas encore paru à Nantes. Que faire? Une plus longue inaction devait tout compromettre; M. de Bourmont pouvait être arrêté; MADAME était en France depuis déjà près de vingt jours; on avait perdu sa trace, mais on pouvait facilement la retrouver. Par ailleurs, la plus grande, la seule chance de succès étant dans l'instantanéité des efforts et la surprise et le désarroi où cet imprévu devait jeter tous les petits postes isolés,

Digitized by Google

dont les campagnes étaient couvertes, surseoir était laisser le temps à l'autorité militaire de réfléchir à ses dangers, de concentrer les troupes et d'enlever ainsi toute espérance de réussite. En outre, il avait été convenu entre S. A. R. et le maréchal que le premier arrivé donnerait sans plus tarder l'ordre du soulèvement. MADAME signa donc cet ordre, le 15 mai. Le jour indiqué pour prendre les armes fut le 24. M. Guibourg, chargé de l'annoncer, quitta Plassac le jour même.

Le lendemain, 16 mai, à quatre heures du matin, Madame la Duchesse de Berry monta en calèche, accompagnée de M. et de Mme de Dampierre, et de MM. de Lorges et de Mesnard, le premier ayant repris son rôle de domestique. A la première poste, elle prit des chevaux et, continuant sa route, elle traversa en plein jour Saintes, Saint-Jean-d'Angély, Niort, Fontenay, Luçon, Bourbon-Vendée et Montaigu. A Bourbon seulement, on lui demanda son passeport; elle montra celui de Mme la vicomtesse Alban de Villeneuve-Bargemont et elle passa. Au relai de Montaigu, MADAME fit demander des chevaux pour aller à Nantes, puis, chemin faisant, elle s'informa du postillon s'il ne connaissait pas, aux environs, un M. de Nacquart. Il lui fut répondu que le château de la Preuille, où demeurait ce propriétaire, était tout près de là. — « Si l'on vous payait une poste de plus et un déjeuner, consentiriez-vous à nous y conduire? » — « Oh! bien volontiers. »

Il était neuf heures et demie, lorsque les claquements répétés du fouet du postillon apprirent aux habitants de la Preuille qu'une voiture était arrêtée au bas du perron. M. de Nacquart, chef de division pour Montaigu, avait en ce moment un certain nombre de ses officiers chez lui. Tous ignoraient, non-seulement la prochaine venue de la princesse, mais même sa présence en France; cependant les circonstances étaient telles, qu'on aimait à se réunir pour causer. On venait d'apprendre, depuis peu, le débarquement du *Carlo-Alberto*, la fâcheuse issue du mouvement de Marseille; on se demandait ce qu'était devenue la princesse, à quoi l'on s'allait résoudre? On était à table. Seul, M. de Nacquart savait depuis la veille au soir, par M. Guibourg qui vers dix heures et demie était descendu à la Preuille en revenant de Plassac, et par M. de Cha-

Digitized by Google

rette qui arrivait de Nantes, que d'un moment à l'autre MADAME était attendue.

A la vue de l'héroïque voyageuse, M. de Nacquart se trouble; il lui présente le bras, et l'introduit, en la faisant passer par la salle à manger, sous les yeux de tous les convives. Malgré son déguisement incomplet et son voile, MADAME est reconnue, mais on se tait : chacun respecte en silence cet incognito doublement sacré. Pendant qu'à l'office, M. le duc de Lorges verse d'abondantes rasades au postillon, MADAME change de costume avec la femme de son hôte, et celle-ci, le déjeuner terminé, monte en voiture, accompagnée de M. Guibourg, qui représente, quoique imparfaitement, lui jeune homme, le vieux M. de Mesnard, resté à la Preuille. Le postillon, qui n'y regarde pas de près, fouette gaillardement ses chevaux, et les pousse sur la route de Nantes, où il croit conduire les généreux voyageurs qu'il a pris à Montaigu.

Ce fut en arrivant à la Preuille que Son Altesse Royale, s'adressant à M. de Charette, lui dit qu'elle voulait une femme pour l'accompagner en Vendée, et qu'elle lui parla de Mlles de Kersabiec. — « Vous les connaissez, lui dit-elle; dépeignez-les moi. » — M. de Charette alors lui parla de Mlle Stylite; mais, comme celle-ci était déjà suspecte et tenait d'ailleurs en main tous les fils de la conspiration, il ne pouvait être question de lui faire quitter Nantes; on passa à la seconde, Eulalie. — « C'est celle-là, dit MADAME, après les premiers mots; je la veux. » — Il fut inutile de poursuivre. M. Guibourg fut chargé d'annoncer à ma tante l'honneur qui lui était fait. Personne ne paraissait moins apte que Mlle Eulalie de Kersabiec à mener une vie aventureuse : outre que sa santé, très-délicate, exigeait les plus grands ménagements, elle avait les goûts les plus sédentaires, les habitudes les plus douces, avec un esprit d'ailleurs très-indépendant; elle accepta. On commanda, entre autres choses, deux amazones, une pour MADAME, l'autre pour ma tante.

Vte ÉDOUARD DE KERSABIEC.

(La suite à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

POÉSIE

ALINE

LE CHANT DU PÊCHEUR

A M. ÉMILE GRIMAUD

Heureux le fils du roi d'Espagne
Qui renferme, dans son trésor,
Plus de diamants qu'en Bretagne
Il n'est aux ajoncs de fleurs d'or !

Mais bien fou s'il dit à son père :
« Il faut aller chercher pour moi
La fille du roi d'Angleterre
Ou de quelque autre puissant roi. »

Moi je dirais : « Au bord des landes,
A l'ombre de deux sapins noirs
Où les corbeaux en longues bandes
Vont se reposer tous les soirs,

» Il est une pauvre chaumière :
Si vous y passez à minuit,
Un feu pétillant de bruyère
Dans le modeste foyer luit.

Digitized by Google

» Nette et blanche comme l'hermine
Ou le beau cygne du château,
C'est là qu'Aline, mon Aline,
La nuit fait tourner son fuseau,

» Pour sa mère qui, le dimanche,
Du clocher n'entend plus la voix,
Ou le recteur à tête blanche,
Quand il lui parle d'autrefois;

» Pour sa mère, hélas ! pauvre et vieille,
Sans craindre fantôme ou lutin,
La douce enfant travaille et veille,
Jusqu'à l'étoile du matin.

» Je veux qu'Aline soit ma reine,
Pour la voir dans les diamants
Se mirer, comme à la fontaine
Où le soir causent les amants.

» Je veux que duchesse et baronne,
Toute la cour de son époux,
S'inclinent devant sa couronne
Et ne la servent qu'à genoux ! »

Je ne suis point du roi d'Espagne
Le fils, mais d'un pauvre pêcheur,
Qui des sombres mers de Bretagne
Cent fois affronta la fureur.

Il fut célèbre sur la côte;
Il était fort entre les forts;
Lui seul il osait, à mer haute,
Braver le coup de vent des morts.

Je n'ai pour tout trésor, ma belle,
Que les trésors des matelots :
Barque, filets neufs, chien fidèle,
Blanche cabane au bord des flots.

Digitized by Google

Mais, quand l'odorante aubépine
Ombragera le rossignol,
Que vers le toit de mon Aline
Les martinets prendront leur vol,

Si tu veux que je te conduise
Vers le clocher qu'on voit là-bas,
Tous les vieux saints de notre église
Béniront chacun de tes pas.

Ta mère alors sera la mienne :
Pour elle ma blanche maison ;
Quand ma barque reviendra pleine,
Pour elle mon plus beau poisson.

Elle aura des œufs, du laitage,
Du pain de froment chaque jour,
Et, pour réchauffer son vieil âge,
Le meilleur cidre d'alentour.

HIPPOLYTE DE LORGERIL.

Digitized by Google

A TRAVERS LA SUISSE

A M. L'ABBÉ H. DUBOIS.

X*

LE LAC DE THUN. — BERNE. FRIBOURG.

10 septembre. — Le lac de Thun. — Formation des lacs.

Parti d'Interlaken et d'Unterseen, deux moitiés d'une même ville, séparées par l'Aar [1]. Embarqué, au port de Neuhaus, sur le bateau à vapeur de Thun.

Large d'une lieue, long de cinq, profond de 200 à 250 mètres, le lac de Thun s'élève à environ 1700 pieds au-dessus du niveau de l'Océan, comme son voisin le lac de Brienz, et est formé, comme lui, d'un renflement de l'Aar, qui les traverse tous les deux.

Car ces lacs, ainsi que leurs analogues, sont comme les ganglions, si j'ose dire, de la circulation des eaux.

Un torrent tombe d'un glacier; il coule d'une vallée à l'autre. Une cavité se rencontre; le torrent s'y précipite : la cavité se fait lac. Le creux rempli, le torrent s'en échappe par l'extrémité opposée à celle par laquelle il y est entré, et continue son cours. Trouve-t-il sur son chemin une cavité nouvelle, il la transforme en lac comme la première, la traverse et en sort pour aller se jeter dans la mer ou dans quelque fleuve plus puissant qui l'absorbe.

Ainsi fait l'Aar. Tombé des glaciers du Grimsel, il arrose la double vallée supérieure et inférieure du Hasli, forme le lac de Brienz (combien de temps lui a-t-il fallu pour combler ce gouffre !), coupe

* Voir la livraison de mai, pp. 372-390.

[1] Les deux mots ont d'ailleurs le même sens : *entre la s.*

Digitized by Google

la vallée d'Interlaken, descend dans cet autre précipice, plus vaste encore, dont il fait le lac de Thun, s'en dégage après l'avoir rempli, et s'en va promener ses eaux rapides et bleues à travers les fertiles campagnes de Berne et de Soleure, puis, grossi de la Sarine et de la Reuss, se jette, entre Constance et Bâle, dans le Rhin, qui porte le tout à la mer du Nord.

Il ne s'est pas formé autrement, cet admirable lac des Quatre-Cantons, dans lequel la Reuss, descendue des glaciers du Saint-Gothard, entre à Fluelen, pour en sortir, à l'autre bout, à Lucerne, et aller s'unir à l'Aar.

Ainsi font le Rhin pour le lac de Constance et le Rhône pour celui de Genève.

Ce sont également les cours d'eau voisins qui, après avoir drainé la région ambiante, ont créé les lacs de Neuchâtel et de Bienne, en leur apportant leur tribut.

A cette action prépondérante des torrents principaux ajoute l'afflux des torrents ou cours d'eau secondaires, et tu auras toute la théorie de la formation des lacs de la Suisse, pour ne pas dire des lacs en général.

Pour en revenir au lac de Thun, il a ses fanatiques qui volontiers lui donneraient la primauté pittoresque sur tous ses rivaux. Je n'irai pas aussi loin; mais je ne puis oublier l'impression que je reçus, lors de mon précédent voyage, quand, venant de Berne, par une belle après-midi, je vis s'ouvrir devant moi cette belle nappe liquide, d'un bleu verdâtre, comme écrasée sous un cercle de montagnes, au-dessus desquelles se dressaient à droite, comme deux sentinelles, le pic aigu du Stokhorn et la pyramide du Niesen ; puis, dans le ciel, dominant le tout, ces blancs colosses de l'Oberland, que j'apercevais pour la première fois : l'Eiger, semblant ouvrir ses ailes immenses comme pour prendre son vol ; le Mœnch, vêtu de son froc au capuchon de neige ; la Jungfrau, chastement enveloppée de ses voiles sans tache ; la Blümlisalp (l'Alpe fleurie), étalant ses larges pentes pareilles à une prairie tout émaillée de marguerites et de lys...

Aujourd'hui, — est-ce parce que le temps est couvert, ou bien

Digitized by Google

plutôt ce que je viens de voir n'a-t-il pas un peu blasé et lassé mon admiration? — l'impression est moins vive, quoique forte encore.

Du pont du bateau, je vois passer la *Grotte de Saint-Béat*, où, suivant la tradition, habita cet ancien apôtre des Helvètes; — la rivière de Kander, dont Lyell a étudié le delta comme un curieux chronomètre géologique; — le vieux château d'*Operhofen* et sa tour carrée; — celui de *Spiez*, fondé, dit-on, par Attila (le barbare avait du goût et avait bien choisi le site!), habité depuis trois siècles par l'héroïque famille d'Erlach; — les castels de plaisance, tout modernes, Rougemont et Pourtalès; — enfin, au fond du lac, dans une situation ravissante, la ville de Thun, que dominent les tourelles de son château gothique et la flèche de son église.

Le lac de Thun est, de ce côté, la porte de l'Oberland, et tu le vois, la porte est digne du temple.

Avant d'avoir vu les montagnes, celles de l'Oberland surtout, la mer me paraissait le spectacle le plus magnifique que l'œil pût contempler. Aujourd'hui, j'hésiterais à choisir.

La mer a pour elle son immensité, mais cette immensité est horizontale et plate; en la contemplant, l'œil ne s'élève pas. Les montagnes, si elles bornent votre horizon, ont une immensité verticale qui vous soulève au-dessus de la terre et ravit vers le ciel votre regard et votre pensée. Si la mer a son mouvement et sa grande voix, les montagnes, celles-ci du moins, ne sont non plus ni immobiles ni muettes. Elles ont aussi leurs grondements et leur tonnerre, leurs tempêtes et leurs houles mouvantes. Leur aspect varie à chaque heure du jour. Si elles ont comme la mer la sublime monotomie du colossal et de l'immense, si leur vue, comme celle de l'Océan, vous plonge dans une austère et religieuse mélancolie, comme lui aussi elles ont leurs beautés souriantes et se parent d'éclatantes couleurs qui enchantent le regard.

De Thun à Berne. — Je politique.

Du bateau à vapeur, vous ne faites qu'un pas pour monter en wagon, la voie ferrée aboutissant au bord même du lac. La machine siffle; nous voilà partis, mais lentement, d'un pas mesuré et sûr.

Digitized by Google

Les locomotives suisses ressemblent à ces chevaux percherons, robustes et forts, mais sans folles ardeurs. Il n'y a pas à craindre que celle qui nous traîne prenne le mors aux dents. Ici, pas de trains express ; rien que des trains dits *omnibus*, desservant toutes les stations, et il y a autant de celles-ci que de villages. Je retrouve la sage lenteur des chemins de fer des bords du Rhin, dont la devise est celle du législateur du Parnasse : « Hâte-toi lentement, » comme si chaque tour de roue était un hémistiche et si nous avions pour conducteur un poète en gésine d'une épopée. En revanche, en Suisse comme en Allemagne, l'installation des wagons respire un comfort inconnu aux nôtres. Au lieu d'être parqués en étroites *boxes*, à l'instar du bétail, les voyageurs trouvent ici, à leur choix, de vastes salons, avec tables, fauteuils, divans et le reste ; ou de longues galeries coupées de stalles transversales, entre lesquelles règne un couloir où il vous est loisible de vous promener et de vous dégourdir. (Les wagons des troisièmes, ainsi aménagés, et fort longs, contiennent chacun jusqu'à cent et cent-vingt personnes.) Vous pouvez d'ailleurs oublier de prendre votre billet au bureau : un employé circule incessamment d'un bout à l'autre du train, et vous donne le *ticket* exigé.

En sortant de la gare de Thun, vous côtoyez à gauche de grandes et belles casernes, avec préaux, où s'exercent des troupes. Thun est, en effet, le Metz de la Suisse, le siége de ses écoles du génie et d'artillerie. Parmi les officiers qui firent ici leur éducation militaire, il en est un qui a eu depuis un avancement tout exceptionnel. C'est, chez nous, un axiome que chaque soldat a dans sa giberne son bâton de maréchal (presque tous, il est vrai, le perdent en route). L'officier en question avait mieux que cela, il avait une couronne, et non des moins brillantes, et devait s'appeler un jour Napoléon III. Voilà un avancement qu'il est difficile de proposer sérieusement en exemple à l'ambition la plus effrénée d'un troupier.

En Suisse, ni conscription, ni armée permanente, mais seulement une sorte de *landwehr*. Tous les hommes sont soldats de vingt à quarante ans, âge où l'on entre dans les cadres de la réserve. Ceux qui, par les exigences de leur position, ne peuvent prendre part aux exercices militaires, paient de leur bourse, à dé-

Digitized by Google

faut de leur personne. Ces exercices n'ont lieu qu'à certaines époques de l'année, quand chôment les travaux des champs. Le reste du temps, la Suisse n'a pas un seul soldat sur pied. Pas un soldat! Volontiers nous nous demanderions, nous autres Français, comment un pays peut vivre ainsi, exposé tout ensemble à l'anarchie du dedans et aux attaques du dehors. Celui-ci vit pourtant, et fort paisiblement avec lui-même et avec ses voisins. Maintenant que j'y songe, je me demande si, en traversant la Suisse de part en part, il m'est arrivé de rencontrer une seule fois un gendarme ou un sergent de ville. Point de soldats, peu ou point de sergents de ville et de gendarmes! Pour le coup, le paradoxe est complet, et on est tenté de se demander à quels antipodes existe cet invraisemblable pays. En fait de gendarmes, je n'ai guère vu que des poteaux surmontés d'une inscription portant en tête le mot *Verboten* ou *Défense*, selon que j'étais dans la Suisse allemande ou dans la française, et finissant par mettre l'objet de la *défense* sous la sauvegarde du public. Et il paraît qu'ici cela suffit. Pour gendarmes, un mot; un public qui respecte la loi et la fait respecter : n'y a-t-il pas là de quoi faire rêver un Français?

C'est que, depuis que ces rustres fils des Suèves et des Alémans, ces héroïques *hommes des bois (Waldlüte)* fondèrent, il y a cinq siècles et demi, le premier État libre du monde moderne, dans un coin de la Suisse centrale ignoré de ces Grecs et de ces Romains dont ils devaient, sans le savoir, faire revivre la liberté républicaine, — c'est que, depuis ce temps lointain, ce petit peuple s'est habitué à se gouverner, à s'administrer, à compter sur soi, à se suffire. Chacun de ces vingt-deux cantons est une petite république ayant son gouvernement local, son conseil électif, ses diverses responsabilités immédiates et directes. La puissante république américaine, cette autre confédération de petites républiques locales, s'est formée sur le même modèle et suivant les mêmes errements, non point d'un seul coup et d'après un système préconçu, mais avec le temps, au moyen d'États successivement annexés et conservant leur autonomie.

Ainsi vécurent également isolées ou alliées entre elles les petites

Digitized by Google

républiques grecques, ainsi que les municipalités républicaines d'Italie au moyen âge et à la Renaissance.

Et il y a tout lieu de penser que le régime républicain, vraiment démocratique et libéral, n'est possible que dans ces conditions, sous cette forme fédérative. Je ne parle pas de la république romaine, qui ne fut en réalité que la domination d'une ville sur le reste du monde.

Rêver la république dans un grand pays fortement centralisé, puissamment unifié, comme font nos hommes d'État des clubs, c'est rêver la prééminence d'une capitale, une présidence ou une Convention, sinon forcément sanglante, du moins forcément despotique, mais de ce despotisme spécial, le pire et le plus lourd, du despotisme impersonnel, s'exerçant au nom de tous sur tous.

Pour en finir avec la milice suisse, j'ajoute qu'en cas de danger national, elle pourrait s'élever à 150,000 hommes. Milice toute défensive, mais fort respectable, comme tu vois; l'une des mieux armées de l'Europe (le soldat achète lui-même son fusil, aussi le fusil suisse est-il le plus perfectionné et le mieux entretenu), et l'une des mieux exercées (pas un village qui n'ait son tir, où plusieurs fois la semaine retentit la fusillade). Si à tout cela tu ajoutes cette prodigieuse forteresse naturelle des Alpes, dont le Vauban de là-haut a pris soin de munir ce petit pays, comme pour protéger son indépendance, tu avoueras que même un puissant État trouverait ici à qui parler.

Pendant que je te redis ces intéressants renseignements que veut bien me communiquer un obligeant cicerone, un officier qui, en 1866, fut envoyé sur la frontière surveiller les garibaldiens, dont, par parenthèse, il n'a pas gardé un souvenir précisément flatteur, — le train continuait *piano*, à travers un pays agréable et fertile, sa marche vers la ville de Berne.

Berne.

Nous entrons en gare.

Pittoresquement située sur une montueuse presqu'île que l'Aar ceint du ruban moiré de ses eaux bleues, Berne, que l'épidémie de l'haussmannisation n'a pas encore découpée en damier de boulevards, a de la physionomie, chose qui devient de plus en plus

Digitized by Google

rare par le temps d'« embellissements » qui court. Vieilles maisons, mais propres et robustes ; vieux édifices à tourelles ouvragées ; rues bordées d'arcades, fontaines à sujets, beffrois monumentaux, anciens couvents devenus musées ou académies ; églises, jadis catholiques, aujourd'hui réformées, et tout d'abord la cathédrale, vaste et beau vaisseau gothique du xve siècle, aussi vide et nu à l'intérieur que le Münster de Bâle ; magnifiques promenades aux environs : — tout un ensemble qui me rappelle Francfort, et que ne dépare pas la nouvelle cathédrale catholique romano-ogivale, à peine achevée, non plus que le Palais fédéral, tout neuf aussi, long bâtiment un peu lourd, mais d'un grand air, siége du Conseil des États de toute la Confédération.

Münster et Palais fédéral se succèdent sur la haute terrasse au pied de laquelle coule l'Aar, et qui domine un panorama que j'admire encore, après tout ce que j'ai vu. D'ici la blanche armée des pics neigeux de l'Oberland défile au loin sous votre regard, cime par cime : Wetterhorn, Schreckhorn, Finsteraarhorn, Eiger, Mœnch, Jungfrau, jusqu'au Doldenhorn et aux sept sommets de la Blümlisalp. On dirait d'une immense draperie tendue sur le ciel bleu et dont le soleil déclinant commence à colorer de sa pourpre la blancheur ouatée.

Pendant que je contemple pour la dernière fois ces pics amis, que je ne reverrai sans doute de longtemps, sinon jamais, tout un essaim de petites filles sort d'une école voisine en bourdonnant et se joue autour de moi, hâvre-sac au dos, épaules et bras nus (costume que j'avais déjà remarqué chez les écolières de Bâle.)

En touriste qui sait vivre, je ne puis décemment me dispenser d'aller porter ma carte aux célèbres pensionnaires que Berne entretient à titre d'armoiries vivantes [1], bourgeois à quatre pattes, des ours, pour les appeler par leur nom, dûment rentés et dotés, coulant leurs jours dans un doux *farniente* aux frais de l'Etat (je ne parle pas de l'Anglais qui tombe dans la fosse et se fait croquer de temps à autre).

[1] La ville de Berne porte un ours dans son blason ; le mot *Bern* lui-même signifie *ours* (de l'allemand *Bær*) : le tout en souvenir de l'ours que tua, dit-on, le duc Berthold de Zœrhingen, en 1191, sur l'emplacement des futurs remparts de la cité.

Digitized by Google

Ma politesse faite à ces dignes personnages officiels qui, je dois l'avouer, semblent y être médiocrement sensibles, et plus rien ne me retenant à Berne, je reprends le chemin de fer.

Je dépasse, sans m'y arrêter, Fribourg, dont précédemment j'ai vu la cathérale et ses orgues, ainsi que les non moins fameux ponts suspendus, dont l'un, d'une seule arche d'environ six cents pieds d'ouverture, s'élève, en hauteur, à près de trois cents.

Le soir, arrivé à Lausanne, où je couche.

XI

GENÈVE. — LE CONGRÈS DE LA PAIX.

11 septembre.

Il pleut. Si la Suisse est par un beau temps un pays magnifique entre tous, elle est, en revanche, particulièrement maussade et triste quand le temps est mauvais. Est-ce contraste ou impression toute locale? Sur ces montagnes, ces lacs et ces vallées, tout à l'heure si riants, la pluie jette comme un linceul qui en rend l'aspect quasi funèbre et vous plonge dans la mélancolie.

Je me demande un instant si je ne fuirai pas, avec mon bagage d'impressions acquises. Irai-je à Marseille et à Nice, chercher le soleil? ou bien, traversant toute la France d'une traite, vous tomberai-je à Nantes comme un aérolithe? A tout hasard, je prends à la gare mon billet pour Genève.

Là, grâce à la façon embrouillée dont les Suisses comptent le temps (il y a ici l'*heure de Genève*, l'*heure de Berne* et l'*heure de Paris*), je manque tout à la fois le train du Midi et celui de l'Ouest. Force m'est de rester. D'ailleurs, le temps se rassérène, le ciel s'essuie, le soleil a reparu.

Je ne te décrirai pas Genève (tu l'as visitée depuis moi, à ton retour de Rome), ses brillants quartiers neufs, ses hôtels somptueux, ses larges squares ombreux et fleuris, gracieuses corbeilles de verdure encadrant l'azur du lac; cette belle rue et ce beau pont du *Mont-Blanc*; jusqu'à cette jolie petite île où Jean-Jacques allait rêver, et où rêve seule aujourd'hui sa statue sous la verte pyramide des peupliers. De cette ville agrandie et embellie Voltaire ne pour-

Digitized by Google

rait plus dire aussi dédaigneusement : « Rien qu'à secouer ma perruque, je poudre la république. »

Quels anathèmes indignés l'atrabilaire Calvin, s'il revoyait ces lieux, ne lancerait-il pas contre cette ville pimpante, qui ressemble si peu à sa Genève claustrale et sombre du XVIe siècle ! Alors, monuments, sculptures, images, statues, ornements de tout genre, étaient proscrits comme « engins de superstition. » Proscrits le rire, les chants, instruments de musique, dentelles, bijoux, « cheveux pendants », « culottes bouffantes. » Les tombes de pierre deviennent des auges à laver ; du bois des autels on dresse des échafauds. Tout est réglé : l'heure des repas, le nombre des mets, les pièces et l'étoffe des vêtements, jusqu'aux particularités les plus intimes de la vie domestique. Pour quelques mots chuchotés à l'oreille pendant le prêche, la prison ; — le fouet pour d'innocents ébats d'enfants. La torture, la mort. Partout une police secrète qui révèle, dans tous ses détails, la vie des familles au terrible *Consistoire*, mille fois plus tyrannique et redoutable que le Conseil vénitien des Dix. Une vie glacée, morne, muette, étouffée, étouffante [1].

Et tout cet effroyable despotisme, si savamment organisé, et qui, bien que fort atténué, n'est pas encore, après trois siècles, complétement éteint [2], — pour se soustraire à la « tyrannie papiste » !

J'assiste aux préparatifs d'une prochaine fête nationale qui fait ici grand bruit, et par laquelle Genève va célébrer l'anniversaire de sa délivrance du joug français, en 1814, et de son annexion à la Confédération suisse. Il ne m'est pas difficile de flairer là-dessous une petite manifestation antifrançaise peu déguisée.

En même temps, les journaux nous apportent l'écho des creuses déclamations du Congrès ouvrier communiste de Bâle, où la propriété vient d'être bien et dûment à jamais abolie par assis et levé.

[1] Voir dans la *Revue des Deux Mondes*, du 1er août 1869, un curieux travail de M. Marc-Monnier, un Génevois et protestant, témoin peu suspect, — article écrit d'après les *Registres* mêmes *du Consistoire*.

[2] Voir la *Paule Méré*, de M. Victor Cherbulliez, autre Génevois protestant.

Digitized by Google

Comme pendant, voici, collées aux murailles, des affiches qui annoncent la prochaine ouverture, à Lausanne, du deuxième *Congrès de la paix.*

Il y a deux ans, au moment où j'arrivais à Genève, venaient de se clore les orageux débats du premier, dans cette salle dont le fameux sobriquet de *Boîte-aux-Giffles* dit assez les pacifiques habitudes. Le président, tu t'en souviens, était Garibaldi, un homme également pacifique, s'il en fut.

Je faillis assister à la grandeur et à la décadence du « héros des Deux Mondes. » L'avant-veille, le parangon de la démocratie universelle avait fait son entrée dans Genève avec une pompe toute royale (ce dont son cœur de républicain dut bien vivement souffrir), — traîné par quatre coursiers superbes, dans un équipage d'une somptuosité on ne peut moins spartiate. Illuminations, tentures, oriflammes : rien n'avait manqué à l'enthousiasme. Le triomphateur parle : changement à vue. A peine l'Athènes du Léman avait-elle eu l'honneur de recevoir « dans ses murs » Aristide Garibaldi, qu'elle l'exile. Ces ingrates républiques n'en feront jamais d'autres ! Le matin même du jour de mon arrivée, Aristide s'était esquivé, dès l'aurore, *incognito*, quelque peu mis à la porte, me dit-on, par ces impolis et inconstants Génevois. Il est vrai que le « héros » avait hâte d'inaugurer l'ère de la paix universelle qu'il venait de proclamer : à la tête de ses bandes, il allait voler vers les champs de Mentana, au cri tout pacifique de : *Rome ou la mort !* — Il ne prit ni Rome, ni la mort : il prit la fuite.

Le Garibaldi du prochain Congrès de cette année allait être, comme tu sais, M. Victor Hugo, « frère » du héros, son émule en gloire et en solennelles inepties, avec la sincérité en moins. Le poète-prophète allait daigner descendre de sa Pathmos de la Manche, d'où il vaticine de temps à autre des oracles dans lesquels le sublime côtoie de si près son contraire, et où les quatre vents du ciel lui apportent en retour l'enivrante fumée de l'encens que brûlent en son honneur des dévots plus ou moins sincères. Le front cerclé de rayons, d'un ton sibyllin, avec cette majesté olympienne et superbe d'un dieu qui s'adore dans chaque parole qui s'échappe de sa bouche inspirée, il allait prononcer, que dis-je ? chanter un

Digitized by Google

de ces discours épiques qui veulent paraître brûlants comme un cri spontané du cœur, et ne sont au fond que de froides amplifications de rhéteur, longuement limées, lustrées, cadencées, sentant l'huile ; un de ces dithyrambes sublimement bouffons, quadrilles étourdissants de métaphores gigantesques, de hardiesses voulues, de témérités préméditées à froid, d'effets préparés ; chassé-croisé d'antithèses, où le « soleil-progrès », le soleil Victor Hugo, ne manque jamais de faire *vis-à-vis* à la « nuit-ignorance. » Une parole qui sonne creux et faux, une chaleur factice, un cœur sec, un incommensurable orgueil : pour tout dire, un rôle joué.

Tout naturellement dans ces Congrès de la paix il n'a été question que de guerre.

La guerre! avait été le cri du héros des Deux Mondes, au Congrès de la paix de Genève. — La guerre! va, comme de juste, répondre en écho la voix du président du Congrès non moins pacifique de Lausanne. Guerre finale, il est vrai, guerre générale et dernière ; après quoi, les hommes s'étant tous entretués, sauf bien entendu MM. Garibaldi et V. Hugo, qui resteront pour faire le bonheur de la terre déserte et purgée de ses tyrans, — une paix inaltérable et universelle, l'âge d'or. Le procédé, tu en conviendras, est aussi simple qu'héroïque, et bien difficile serait celui que ne satisferait pas la perspective d'un tel avenir.

Non content de nous dévoiler ces arcanes, M. V. Hugo a bien voulu nous apprendre que, dès 1828, il était socialiste (un mot et une chose qui, à cette date, n'étaient pas encore inventés, que je sache). On s'en doutait d'autant moins que, pour mieux cacher son jeu, le socialiste par prescience poussait l'astuce au point de chanter alors Charles X et de tendre la main pour toucher (autant de pris sur les despotes) une pension de 3,000 francs sur la cassette particulière du tyran ! On n'est pas plus machiavélique.

Mais je m'oublie à te parler des hommes et de leurs ridicules, au lieu de continuer à t'entretenir de la nature, un sujet bien autrement digne d'intérêt. Car, après la débauche de descriptions à laquelle je viens de me livrer, au risque de lasser ta patience, il me reste encore quelque chose à décrire, et quelque chose qui en vaut la peine. Ce sera pour demain.

Digitized by Google

XII

Le lac de Genève et les gorges du Trient.

12 septembre. Le lac de Genève.

C'est dimanche. Messe entendue à la belle et toute neuve cathédrale catholique, encore inachevée et attendant le couronnement de sa double flèche.

Je prends passage sur le bateau le *Léman* pour Villeneuve et la vallée du Rhône. A peine avons-nous doublé la jetée du port que le temps, menaçant dès le matin, tourne décidément au plus mauvais. Pluie, vent, tempête. Le lac se donne des airs d'océan en fureur. Le paquebot roule et tangue, à faire craquer sa membrure. Dans les quelques courtes traversées qu'il m'est arrivé de faire tant sur la Manche que sur l'Atlantique, je n'ai rien vu de pareil. Les visages blêmissent, les haut-le-cœur s'accentuent : c'est bel et bien le mal de mer qui sévit, et quasi universellement, et dans toute son intensité. Je ne suis pas moi-même fort rassuré; je tiens bon pourtant, et l'honneur de la marine française est sauf.

Dans ce lac maussade, bouleversé et furieux, comment reconnaître cette ravissante et tranquille nappe azurée, sur laquelle, dans mon premier voyage, quasi à pareil jour, je naviguais aussi, mais dans un véritable enchantement?

C'était également le matin, mais une de ces matinées automnales, à souhait, tièdes, souriantes, demi voilées. Une légère brume, estompant les lointains de sa gaze nacrée, dérobait les contours du lac et lui prêtait les dimensions d'une mer. Assis à l'avant du bateau, je ne pouvais me lasser de contempler cette eau d'un bleu cristallin, nuance charmante dont la science a vainement cherché à pénétrer le secret[1], et que devaient me

[1] On ignore, en effet, la cause qui produit cette teinte si singulièrement bleue du Léman. Suivant Tyndall, il faudrait en chercher l'origine dans les débris de roches et de cailloux qui tapissent le fond.

Dans un travail récemment présenté à l'Académie des sciences, un savant Génevois, M. Sorel, attribue, de son côté, cette nuance de saphir à la présence d'innombrables corpuscules solides en suspension dans ces eaux, et analogues aux amas d'infusoires auxquels est due la phosphorescence de la mer.

Digitized by Google

rappeler plus tard les grottes de glace ; cette transparence qui permet de voir les poissons se jouer à une profondeur de vingt, trente pieds et plus[1] ; ces cascades de perles jaillissant et ruisselant sous les roues, et que mon œil suivait s'enfuyant derrière en longues traînées d'écume neigeuse : — un glacier de Rosenlaui fondu. Au loin, de grands chalands aux longues voiles en ciseaux, pareilles à des ailes éployées d'oiseaux marins ; çà et là, des canots de plaisance éparpillés comme de blanches mouettes. En haut, un ciel d'un bleu pâle, rayé de cirrus. En bas, ce semble, un autre ciel, de la même nuance opaline teintée d'azur, un ciel liquide, à la surface duquel nous glissions mollement. — Quatre heures de la plus délicieuse navigation dont il me souvienne. — En nous baignant dans ce lapis fluide, — à Ouchy, port de Lausanne, au pied du superbe hôtel de *Beau-Rivage,* — il nous semblait, à mon ami de la T.... et à moi, être suspendus dans l'air, nager au sein de quelque milieu éthéré.

Et c'est ce même lac, alors si calme et si riant, qui aujourd'hui, est transporté d'une aussi violente colère, — au point qu'à l'escale d'Ouchy, l'équipage tient conseil et se demande si la prudence ne commande pas de s'arrêter là et si le bateau est de force à lutter plus longtemps contre l'ouragan. Presque tous les passagers profitent du répit pour débarquer. Quelques braves et moi nous attendons. On décide que nous continuerons. Nous mettons le cap sur Evian, pour aller nous abriter derrière les montagnes de la rive savoisienne. Nous marchons vent debout, en plein travers du lac, qui ici atteint le maximum de sa largeur (trois lieues). Aussi la houle est-elle énorme et nous roulons de plus belle. L'eau balaie le pont et, par les fissures des sabords fermés, pénètre jusque dans les salons intérieurs[2]. Une grosse tempête dans un verre d'eau (un verre d'eau, il est vrai, de quarante lieues de tour). De toutes parts un chaos de vagues couronnées, à la crête, de *moutons* écumeux. Et, par un

[1] Certains jours et à certains endroits, on voit, dit-on, le fond à plus de 80 mètres.

[2] Sans le savoir, nous subissions le contre-coup de l'ouragan qui, ce même jour, sévissait sur le nord de la France et engloutissait des bateaux corps et biens jusqu'au pied des quais de Paris.

J'estime que nous nous trouvions sur le bord méridional du cyclone.

Digitized by Google

bizarre contraste, ces eaux si follement agitées ont conservé leur nuance bleue ; c'est à peine si l'azur en paraît plus assombri : preuve, pour le dire en passant, que ce n'est pas, ainsi qu'on l'a dit souvent, le reflet de la teinte du ciel qui se peint sur ces eaux comme sur un miroir et leur communique sa couleur ; car, en ce moment, le ciel est d'un noir d'encre, tout couvert d'épais et sombres nuages gonflés de pluie, qui courent effarés sous le vent, semblables à une flotte de vaisseaux-fantômes désemparés.

Il est écrit que nous n'atteindrons pas notre destination. L'extrémité du lac étant la partie la plus dangereuse, le capitaine déclare ne pas oser l'affronter. Force nous est de faire relâche à l'escale de Clarens.

Je venais de prendre mon billet à la gare pour continuer ma route en voie ferrée, quand je m'entends appeler... Qui peut bien me connaître en ce pays? Je regarde, et aperçois, encadrée dans la portière d'un wagon, la bonne figure épanouie de P. Ch..., que je croyais encore à Interlaken ou tout au moins à Berne ! D'un bond, je suis installé à côté de lui et de sa charmante jeune femme, d'autant plus enchanté de les revoir que j'y comptais moins. Ils s'en vont en Italie par le Simplon, visiter le lac Majeur, Milan, Venise, Gênes, la Corniche, — digne couronnement d'un tour de Suisse : pour les suivre, ce n'est pas l'envie qui me manque. Mes regrets devaient être plus vifs encore quand, quelques semaines plus tard, je les entendais narrer leurs impressions.

D'une causerie à l'autre, nous voici rendus à la gare de Vernayaz, en plein Valais, au cœur de la vallée du Rhône. Je m'arrête ici. Je serre la main aux deux chers voyageurs en leur souhaitant, non sans quelque envie, une heureuse excursion, et je descends.

Les Gorges du Trient.

Accompagné de M. X..., conservateur de la bibliothèque de Limoges, dont j'ai fait la connaissance sur le paquebot, je vais d'abord faire une visite obligée à une cascade toute voisine et des plus renommées. Cette chute répond au nom fort réaliste de... *Pissevache* (sommes-nous assez loin de ces appellations si poétiques de l'Oberland !); la métaphore est d'ailleurs, avouons-le, aussi juste qu'expressive, comme toute figure populaire. Mais quelle « vache »

Digitized by Google

énorme que ce rocher vertical des flancs duquel jaillit le torrent, comme d'une source, sans qu'on aperçoive la fissure supérieure d'où il s'épanche! Si je ne venais de voir le Reichenbach, le Giessbach, le Staubach, l'Alpbach et autres *bach* célèbres, dont le souvenir lui est redoutable, cette cataracte me paraîtrait fort belle, car elle l'est réellement et mérite sa réputation. Cela vaudrait déjà la peine de venir jusqu'ici ; mais, à quelques pas existe une curiosité naturelle bien autrement saisissante, une chose d'un fantastique effrayant : les *Gorges du Trient.*

Figure-toi une montagne de mille pieds de haut, fendue en deux du sommet à la base, mais irrégulièrement, en zigzags, les parois à angles rentrants ou sortants, bosselées ou creuses, s'écartant ou se rapprochant quasi à former tunnel. Au fond de cette fente étroite et tortueuse, mugit un torrent écumeux, aux eaux tumultueuses et blanchâtres, bouillonnant et tourbillonnant dans ce dédale de granit, dont elles battent et ravinent la base, avec un bruit caverneux. Contemplée du dehors, la scène, ou plutôt le peu qu'on en voit, est déjà passablement sauvage. Mais c'est bien autre chose lorsqu'on entre dans cet infernal corridor et qu'on se promène au milieu de ces magnifiques horreurs. Car on s'y promène. Comment? Par quel magique sortilége? Ce torrent en bas, ces hautes murailles abruptes qui le surplombent, ne laissent nulle part prise au pied humain. Un chamois ne trouverait pas place ici pour son sûr et agile sabot, si habitué pourtant à braver les précipices ; une chute doublement mortelle ne tarderait pas à punir l'imprudent. Ce qui pour le chamois lui-même serait impossible, l'homme l'a réalisé. Non-seulement il a trouvé où poser son pied, mais il a construit un pont dans toute la longueur de cet effrayant labyrinthe. Par quels moyens? Je vois bien çà et là une légère poutrelle mal étayée, une cordelette en fils de fer, grosse comme la moitié de mon petit doigt, pendue à une tringle enfoncée dans le roc. Mais comment s'y est-on pris pour placer là cette poutrelle, planter cette tringle et suspendre ces fils? [1] Toujours est-il qu'il y a un pont jeté sur cet abîme (jeté est

[1] Je suppose que c'est pendant l'hiver, le torrent étant alors gelé ou la fonte du glacier supérieur étant arrêtée, que l'on a pu construire ce pont et qu'on le répare

Digitized by Google

le mot), pont des plus légers d'ailleurs, en minces planchettes mal jointes, d'un travail grossier. La passerelle court d'angle en angle, s'accrochant à l'une ou à l'autre muraille, suivant tous les détours du ténébreux couloir. N'appuyez pas d'un pied trop pesant, vous sentiriez craquer et osciller le fragile support. Ne vous fiez pas trop au garde-fou, il ploierait aisément sous le poids de votre corps, lequel ne ferait qu'un saut dans le précipice, d'où il ne sortirait vraisemblablement ni vivant ni mort, pas plus que cette pièce de bois qui, tombée du pont, tourbillonne dans ce remou sans changer de place. Et pourtant dix mille visiteurs ont, cette année même, éprouvé avant nous la solidité de cette frêle passerelle.

Vous vous en allez ainsi, suspendu entre le torrent qui gronde sous vos pieds, pareil à un monstre réclamant sa proie, et cette prodigieuse tranchée d'où vous apercevez là-haut, comme du fond d'un puits, un étroit pan bleu du ciel. Dire que l'on marche d'un pas sûr et délibéré, d'un cœur dégagé et allègre, serait peut-être se vanter quelque peu. Et lorsque, après avoir parcouru les *six cent quarante* pas (je les ai comptés) qui mesurent la longueur de ce pont fantastique, vous arrivez à la cascade qui termine cette étrange promenade, vous éprouvez en foulant le roc un involontaire soulagement. Ici, la gorge s'élève et le torrent aussi, jusqu'à ce qu'ils aient atteint le glacier d'en haut, où celui-ci prend sa source. Impossible de les y suivre. Il faut revenir sur ses pas, reprendre cet admirable et effrayant chemin entre ces deux abîmes du torrent et de la gorge, écrasé de la double masse de ces colossales murailles qui pèsent sur votre tête, du haut de leurs mille pieds, vous étreignant comme les deux branches d'un formidable étau, toutes prêtes, ce semble, à se rejoindre pour vous broyer.

Voilà, j'espère, un décor tout fait pour quelque sombre drame. Jamais le théâtre n'atteindra à ce sauvage sublime. La guerre a joué ici, d'ailleurs, quelqu'une de ses sanglantes tragédies. En 1847, m'a-t-on conté, lors des affaires du *Sunderbund* (nous sommes ici en pleins cantons catholiques), une rencontre eut lieu dans la partie supérieure de la gorge. Quant à la partie inférieure,

chaque année. Le droit d'entrée (1 franc) forme le principal revenu de la pauvre commune de Salvent, aux frais de laquelle ce pont fut bâti, il y a dix ans.

Digitized by Google

elle ne peut servir de champ de bataille qu'aux torrents et au granit, les uns, agresseurs infatigables, acharnés, attaquant incessamment l'autre, qu'ils entament à la longue et démolissent, et qui, réduit à la défensive, n'a pour arme que la dureté de son grain.

La nature, qui n'oublie jamais ces contrastes, a suspendu aux parois verticales du précipice de verts arbustes, de jolies fleurs alpestres, l'ornement et la grâce de ces grandioses horreurs.

Quel cataclysme a fendu cette montagne, ou quel titan l'a, de ses puissantes mains, ainsi écartelée? Ce titan n'est autre, sans aucun doute, que le torrent lui-même, qui, à force de siècles, s'est creusé dans le rocher cette gigantesque rigole. Combien de temps a-t-il employé à un tel labeur? Le calcul seul épouvante l'imagination [1].

Si le temps et l'espace me le permettaient, ce serait ici le cas d'étudier l'influence géologique des eaux, même à notre époque et sans parler des âges paléontologiques où elles pétrirent peu à peu les continents actuels; de les suivre dans leur travail insensible, mais infatigable et continu, modifiant sans cesse et sculptant le relief de la terre, qu'elles tendent à niveler; préparant les continents futurs; comblant progressivement lacs et mers; écimant et abaissant les montagnes, dont elles érodent le granit ou le calcaire au profit des vallées et des plaines, qu'elles créent et élèvent. Le sol de cette vallée du Rhône, par exemple, d'où vient-il et qui l'a apporté là? Il est descendu, molécule à molécule, du Saint-Gothard, des montagnes de l'Oberland et du Valais qui l'entourent; il est sorti de cette gorge que je viens de parcourir et qui s'est vidée, si j'ose dire, pour l'exhausser. Et c'est le Rhône, c'est le Trient, ce sont les torrents secondaires qui l'ont charrié, atome par atome, et le charrient incessamment, l'élevant chaque année d'une couche nouvelle d'alluvions, portant le surplus jusqu'au lac de Genève, où se forme un delta toujours grandissant, qui d'année en année allonge la vallée au détriment du lac, lequel toujours recule et finira peut-être par se combler tout à fait. Ainsi l'Aar et ses affluents ont formé le val du Hassli; de

[1] La cascade voisine de Pissevache m'a paru en voie d'opérer le même travai au sein de la montagne d'où elle tombe; elle l'a déjà percée à la moitié de sa hauteur.

Digitized by Google

même les deux Lütschine réunies ont jeté, comme un pont, entre les lacs de Thun et de Brienz, l'isthme charmant d'Interlaken [1].

Mais ce n'est pas ici le lieu d'insister sur cet intéressant sujet.

Remontons plutôt en wagon et retournons sur nos pas.

Ce gros bourg que nous traversons t'intéressera. C'est ici que, l'an 286 de notre ère, la légion thébéenne, son chef Maurice en tête, se laissa massacrer plutôt que de sacrifier aux idoles. Aussi le nom de *Saint-Maurice* est-il fort justement resté au village actuel. Tout auprès, on vient de découvrir une vaste caverne, avec cascade et lac intérieur, où l'on suppose que les chrétiens cherchaient jadis un refuge.

Mon compagnon me propose de gagner, par le col de Balme, Chamounix et le Mont-Blanc, qui ne sont éloignés que de sept ou huit heures de marche. La proposition est tentante ; malheureusement mes moments de liberté sont comptés désormais; ce sera pour un autre voyage.

A Villeneuve, dîner et coucher au somptueux *Hôtel Byron*. Admirable situation à mi-côte, avec la nappe du Léman étalée sous les yeux ; splendides salons à colonnades de marbre ; garçons-*gentlemen* en habit noir, gantés et cravatés de blanc, une tenue de parfait notaire, à faire honte à notre plus que modeste équipage de touristes. Malgré toutes ces magnificences, on ne nous écorche pas trop au vif.

13 septembre. — Encore le lac de Genève.

Ce matin, temps superbe. N'était l'agitation du lac et une brise assez forte qui persistent, aucune trace de la tempête d'hier. En nous levant, de nos fenêtres, vue magnifique sur cette partie du Léman qui, pour son pittoresque grandiose et son cadre de hautes montagnes, a mérité d'être comparée au lac des Quatre-Cantons. En bas, à nos pieds, la masse trapue et rougeâtre du célèbre château de Chillon, qui, dans ses cachots huit fois séculaires, vit gémir Bonivard, un héros peu héroïque et surfait, une façon de Montaigne panaché de Rabelais, élevé à la dignité de demi-dieu dans l'olympe

[1] N'avons-nous pas vu de nos yeux, par un phénomène analogue, le lit de notre Loire se modifier, ses rives s'échancrer profondément, et sur d'autres points, par le déplacement des sables, des îles naître et grandir progressivement, dont une portant un nom qui nous est cher ?

Digitized by Google

libéral, grâce à l'apothéose purement imaginaire du *Prisonnier de Chillon,* que Byron composa un jour de pluie, dans une auberge d'Ouchy [1].

Nous descendons au port et nous embarquons sur le paquebot l'*Helvétie.* Nous allons traverser le lac d'un bout à l'autre, dans les vingt lieues de sa longneur ; et, par ce beau temps, c'est un plaisir qui a son prix.

A gauche, la rive savoisienne, d'abord austère et farouche, toute hérissée de ses *Dents d'Oche* et des sept pics de sa *Dent du Midi,* sans parler de ses autres montagnes, qui élèvent leur cime dans les nues et plongent leur base à mille pieds sous les eaux ; puis, s'abaissant peu à peu, se parant de verdure et de jolies villes, Evian, Thonon, Amphion ; se terminant enfin par de simples collines, aux pentes peu accentuées.

A droite, la rive suisse, plus riante et plus verte, son amphithéâtre de vignes étagées en escalier ; sa gracieuse couronne de châteaux de plaisance de tous les styles, de villas, de châlets épars, de villages, de villes, se succédant quasi sans interruption : Montreux, Clarens, Vevey (où, en ce moment, cache sa gloire naissante un jeune tribun, dont la voix, assurent ses flatteurs, va ébranler, de ses éclats de trompette, les murailles du Jéricho gouvernemental ; quelques mois plus tard, nous devions entendre ensemble un *duo,* étrangement discord, chanté par ce baryton et certain ténor à portefeuille) ; — Lausanne, assis plus haut et dominant, de la terrasse de sa belle cathédrale, un panorama unique sur le Léman et les chaînes montagneuses de la Savoie, au-dessus desquelles plane le Mont-Blanc ; — Morges, où l'on vient de découvrir des traces de palafittes et d'antiques habitations lucustres, analogues à celles trouvées en si grand nombre dans plusieurs lacs de la Suisse et du Jura ; — Prangins, à demi-caché dans ses bois, gai et blanc castel, jadis habité par Voltaire, aujourd'hui pavoisé du pavillon tricolore et où Son Altesse Impériale le prince Napoléon vient, une ou deux fois l'an, se reposer de ses fatigues politiques ; — Nyon, Coppet, etc., etc. : — tous noms plus ou moins célèbres dans le roman ou la

[1] Les écrits de Bonivard, récemment publiés par M. Revilliod, ont jeté un jour inattendu et décisif sur le personnage.

Digitized by Google

littérature, et qui rappellent Rousseau et sa *Nouvelle Héloïse*, Byron et *Child-Harold*, Shelley, Voltaire, Gibbon, Bayle, Mme de Staël, Châteaubriand, que sais-je ?

Après tous ces illustres, je me garderai d'essayer de décrire plus au long ces lieux, ce lac bleu et sa verte ceinture, saphir enchâssé dans une émeraude. Coin de terre privilégié, recherché par la fortune, chanté par le génie, et digne d'être tout cela, tant la nature s'est plu à l'embellir.

Nous avions vu, près de Villeneuve, le Rhône se jeter dans le lac, tout souillé de limon. A Genève, nous l'en voyons sortir, purifié, limpide, bleu comme un fleuve d'indigo. Quant à pouvoir discerner son cours entre ces deux points extrêmes, dans la traversée du lac, c'est une plaisanterie que ne répètent plus guère que certains géographes de cabinet. La masse du Léman n'étant en réalité que le renflement et l'expansion du Rhône, fleuve et lac ne doivent faire et ne font qu'un.

— Le soir, je prenais le train *express* pour Paris, emportant une provision d'impressions aussi variées que profondes, et que j'ai, trop longuement et, je le crains, sans y réussir, essayé de te peindre et de te faire partager.

Que parlé-je d'impressions? Les rôles ne sont-ils pas intervertis, et ne serait-ce pas plutôt à toi à me faire part des tiennes, toi qui viens de contempler à Rome ces incomparables cérémonies du Concile, sous la voûte du Saint-Pierre de Michel-Ange ; de fouler cette terre toute pétrie de la cendre de tant de générations illustres ; d'admirer ces ruines presque aussi colossales que les montagnes que je viens de voir : de te promener dans les rues de Pompéi exhumé; de visiter ces villes dont rêve l'imagination : Naples, Florence, Bologne, Milan, Gênes, Venise ; de passer enfin, en plein hiver, au milieu des neiges, sur ce vertigineux chemin de fer Fell, ce col du Mont-Cenis, « l'une des merveilles du monde, » me disait M. de Quatrefages qui, en revenant d'Égypte, franchissait le même passage quelques jours après toi ?

Je me tais enfin, et te passe la parole, — et pourquoi pas la plume ?

LUCIEN DUBOIS.

Digitized by Google

LE VICE-AMIRAL DE GRIMOUARD*

Citoyen désintéressé et marin intrépide, le comte de Grasse était un chef de division aventureux et compromettant. Le 5 septembre 1781, après avoir combattu non sans succès l'amiral Graves, il l'avait empêché de venir au secours de lord Cornwallis, et, combinant ses opérations avec celles de Washington, de Rochambeau, de Lafayette et de Saint-Simon, il avait puissamment contribué à le rejeter dans York-Town. Bloqué du côté de la terre par les Américains, et la mer lui étant fermée par la flotte française, Cornwallis, peu de temps après, avait été obligé de mettre bas les armes. Ce n'était pas seulement la garnison de la place, c'étaient aussi trente bâtiments de guerre qui tombaient entre les mains de Washington. De Grasse avait eu une trop grande part à cet événement décisif, pour que son nom et sa personne fussent oubliés. La France le salua comme un de ses enfants les plus illustres, et le Congrès lui offrit, *comme un témoignage des services inappréciables qu'il en avait reçus*, quatre pièces de canon que de Grasse plaça à la porte de son château.

La fortune a ses retours, et nul ne peut se flatter qu'elle lui sera toujours fidèle. En 1782, peu de temps après que le *Magnifique* eût rejoint sa division, de Grasse, hier encore couvert de tant d'applaudissements, allait voir la gloire de ses succès disparaître sous la honte de sa défaite.

* Voir la livraison de mai, pp. 337-347.

Digitized by Google

Attaqué une première fois, le 9 avril, par l'amiral Rodney, il fut assez heureux, grâce au comte de Vaudreuil, pour voir l'avant-garde ennemie repoussée. Mais ce n'était là qu'un engagement de peu d'importance, avant-coureur d'un de nos plus grands désastres maritimes. Le 12 avril, comme la flotte française cherchait à se réunir à la flotte espagnole et pouvait y arriver facilement sans combattre, en raison de l'avance qu'elle avait sur l'ennemi, de Grasse, pour sauver un vaisseau que des avaries avaient mis en retard, fit faire un mouvement rétrograde à la flotte, mouvement qui permit à Rodney de l'atteindre entre la Dominique et les Saintes. Ayant pour lui l'avantage du nombre et celui des vents, l'amiral anglais coupe notre ligne et vient fondre sur la *Ville-de-Paris*, qu'il entoure de tous côtés. En vain, pour débarrasser ce vaisseau de tant d'assaillants, les commandants français font le sacrifice de leur vie, rien ne fait lâcher prise aux nombreux ennemis acharnés à sa perte. Cinq capitaines, du Pavillon, de la Clocheterie, Bernard de Marigny, La Vicomté, Sainte-Cesaire, tombent frappés mortellement; le *César* saute en l'air, l'*Hector*, l'*Ardent*, le *Glorieux*, amènent leur pavillon; la *Ville-de-Paris*, enfin, ce glorieux vaisseau que le patriotisme de la capitale avait donné à la France, la *Ville-de-Paris*, épuisée et coulant bas, se rend, après dix heures de combat. L'amiral de Grasse est fait prisonnier, et bientôt on le verra à Londres rehaussant le triomphe de son vainqueur.

De Grimouard eut le bonheur d'échapper à cette grande défaite. Le *Magnifique*, dont les manœuvres reçurent l'éloge de M. de Vaudreuil, de l'escadre duquel il faisait partie, se réfugia au Cap avec les débris de la flotte.

Moins d'un mois après, le 6 mai 1782, le *Magnifique* se perdait sur un rocher, à l'entrée du port de Boston, et, le lendemain, de Grimouard prenait le commandement du vaisseau de 74, le *Scipion*.

Le *Scipion* croisait, depuis six mois, dans les parages de Saint-Domingue, et revenait, avec la frégate la *Sybille*, d'escorter un convoi parti de cette île pour l'Europe, lorsque, le 17 octobre 1782, il fit la rencontre d'une division anglaise.

Il était huit heures du matin, le vaisseau et sa conserve se trouvaient à l'entrée du canal de Porto-Rico, courant des bordées par

Digitized by Google

des vents d'est sud-est, quand la *Sybille,* qui était un peu en avant, aperçut d'abord deux bâtiments et bientôt après trois autres qu'elle s'empressa de signaler. Ayant mis toutes voiles dehors, ainsi que le *Scipion* qui la suivait, elle s'en approcha assez pour tâcher de les reconnaître. Le capitaine de la *Sybille,* Kergariou-Locmaria, s'étant bientôt aperçu que les vaisseaux portaient directement sur lui, fit au *Scipion* le signal de se préparer au combat. Cependant, voulant savoir à qui il avait à faire, il mit en panne, pendant quelques instants, et fit aux vaisseaux, qui continuaient à s'approcher, les signaux ordinaires de reconnaissance auxquels il ne fut pas répondu. La *Sybille,* ne pouvant plus douter que ce ne fussent des ennemis et s'apercevant qu'ils étaient en force bien supérieure, remit toutes voiles dehors, vira de bord et fit au *Scipion* le signal de prendre chasse. Ce signal fut bientôt suivi de celui de chasser dans le vent, de manœuvrer enfin de manière à éviter un combat que la disproportion des forces aurait nécessairement rendu fatal aux deux bâtiments français. La division anglaise se composait, en effet, du *London*, de 90, du *Torbay,* de 64, de deux frégates et d'une goëlette. Toutes ces forces n'étaient pas sur la même ligne : le *London* se trouvait dans les eaux du *Scipion* et de la *Sybille,* le *Torbay,* plus au vent, les trois autres voiles en arrière.

De Grimouard continua à gouverner sur Saint-Domingue, faisant tous ses efforts pour se tenir hors de portée des deux vaisseaux qui le suivaient de plus près. Cependant le *London* gagnait sur lui, et comme dans l'après-midi il s'en était très-rapproché, de Grimouard, tout en poursuivant sa route, lui envoya quelques coups de canon de retraite. Le *London* répondit par deux bordées, qui furent plus avantageuses au *Scipion* qu'elles ne lui furent préjudiciables ; elles ne lui firent, en effet, aucun mal, et la manœuvre qu'elles exigèrent de la part du *London* retarda la poursuite. S'apercevant de la faute qu'il avait commise, le *London* cessa son feu et s'attacha uniquement à continuer la chasse qu'il avait commencée. Meilleur voilier que le *Scipion*, il le gagna tellement de vitesse, que, entre huit et neuf heures, il ne se trouvait plus qu'à une seule encâblure de son arrière.

Ne pouvant pas éviter le combat, de Grimouard s'y prépara bra-

Digitized by Google

vement, et l'habileté des manœuvres vint compenser l'inégalité des forces. S'étant aperçu que son adversaire cherchait à prendre le *Scipion* par la hanche et à l'écraser, il manœuvra pour le prévenir. Loin donc de changer de route, il ne fit rien pour empêcher le *London* d'approcher. Quand il ne fut plus qu'à portée de pistolet, il laissa arriver sur lui, et passant à son avant, il lui envoya une bordée à double charge.

Cette manœuvre avait pour le *Scipion* le double avantage de faire au *London* un mal considérable et de l'éloigner du *Torbay* qui se trouvait au vent et avait déjà commencé à le canonner. Elle réussit au delà de toutes ses espérances. Dans la position qu'il avait prise, pas un boulet de sa bordée ne fut perdu. Quelques instant après, le *London* répondait par toute la sienne.

Ce n'était pas seulement contre un vaisseau beaucoup plus fort que le sien que de Grimouard avait à combattre, il allait être en butte au feu du *Torbay*. La résistance contre cette double attaque ne pouvait pas être de longue durée; d'ailleurs, avant même l'arrivée du *Torbay*, le *London*, revenu d'un moment de surprise, reprenait le vent, et, courant sur son aire, allait doubler de l'avant, quand de Grimouard, comprenant le danger, manœuvra pour lui présenter le travers. Se trouvant ainsi bord à bord, les deux vaisseaux ne firent qu'une seule masse, et le *Torbay*, dans la crainte que ses boulets n'atteignissent amis aussi bien qu'ennemis, discontinua son feu.

Le combat durait ainsi depuis deux heures, et de Grimouard allait donner le signal de l'abordage, quand le *London*, redoutant une pareille attaque, abandonna la partie, et, laissant porter en dépendant, s'éloigna. Ce fut au tour du *Torbay*. Ne craignant plus que ses boulets ne vinssent à s'égarer, il avait recommencé à canonner le *Scipion*, quand de Grimouard, qui avait à dessein laissé au *London* le temps de courir en avant, profita de son mouvement pour arriver sur lui, et, dans cette position avantageuse, le combattre en présentant son travers à sa poupe; il s'écartait en même temps du *Torbay* dont il n'avait plus à redouter le feu.

Très-maltraité, le *London* s'éloigna pendant quelques instants et

Digitized by Google

permit au *Scipion* de reprendre sa route et de réparer son gréement et sa voilure.

Les Anglais cependant ne pouvaient pas se résigner à voir échapper de leurs mains une proie qu'ils avaient cru leur appartenir. Après quelques instants donnés à réparer leurs avaries, ils reprirent la poursuite du *Scipion* qui gouvernait sur le cap d'Inganno, dont il n'était plus éloigné que d'une douzaine de lieues.

Malgré toute l'ardeur qu'ils y mirent, les Anglais ne gagnèrent pas sur de Grimouard, et, au point du jour, le *Scipion* n'était plus qu'à quatre lieues de terre. Il s'agissait pour lui de trouver un bon mouillage qui le mît à l'abri de la poursuite des ennemis, sans s'exposer en le cherchant à se briser contre quelque roche ; il se rapprocha donc le plus qu'il le put de la partie de la côte comprise entre le cap d'Inganno et la pointe d'Icague, dans la baie de Samana, pensant arriver sans encombre jusqu'au Port aux Anglais qui devait lui servir de refuge. L'espoir qu'il en avait était d'autant plus fondé, que son pratique lui en donnait l'assurance, affirmant que personne mieux que lui ne connaissait ce mouillage, pour l'avoir sondé bien souvent.

Le *London* mit en panne, et de Grimouard s'aperçut, sans en deviner la cause, qu'il envoyait des canots à bord des autres bâtiments de son escadre. Quant au *Torbay*, il continuait sa chasse, gagnant beaucoup sur le *Scipion* dont le pilote, la sonde à la main, serrait de fort près la terre pour arriver à son mouillage. Le plan du *London* était de lui couper le chemin de Samana. Au moment où de Grimouard doublait la pointe d'Icague, le *Torbay* qui, par prudence, ne voulait pas s'aventurer davantage sur un fond qu'il ne connaissait pas, lui envoya, en signe d'adieu, sa bordée qui, en raison de la distance, ne pouvait pas lui faire grand mal, pour aller rejoindre le *London*.

De Grimouard se croyait sauvé; ses voiles étaient larguées et amenées, la sonde donnait sept brasses de profondeur, le vent ne soufflait presque plus et la mer était calme, quand le *Scipion* toucha sur un rocher qu'aucune carte ne signalait, et ne put pas se relever.

Digitized by Google

Quoique légèrement blessé pendant l'action, de Grimouard présida au sauvetage de son équipage et voulut sortir le dernier de son vaisseau. Pendant le combat, il avait eu treize hommes tués et quarante-trois blessés ; il n'en perdit pas un seul dans le naufrage.

Ce combat héroïque fut considéré, en France et aux Antilles, comme un véritable triomphe ; le nom de de Grimouard fut dans toutes les bouches, et l'on ne trouva pas assez de louanges pour célébrer sa valeur. Arrivé au Cap, le 8 du mois de décembre 1782, il y fut l'objet d'un enthousiasme général. Le gouverneur de Saint-Domingue écrivit au ministre de la marine :

« Au Cap, le 11 décembre 1782.

» Monseigneur, M. le chevalier de Grimouard, dont j'ai eu l'honneur de vous faire connaître le combat glorieux du 17 octobre dernier, sur le vaisseau le *Scipion,* contre les deux vaisseaux anglais le *London,* de 90, et le *Torbay,* de 64, est arrivé ici avec la majeure partie de son équipage, le 8 de ce mois. Il y a été accueilli avec les transports d'admiration qu'ont excités sa valeur et ses talents, et les sentiments du public ont paru adoucir un peu l'amertume du regret qu'il a d'être réduit à l'inaction. C'est à vous qu'il appartient, Monseigneur, de lui faire oublier les pertes que lui a causé son naufrage. Entièrement occupé de secourir les malades et les blessés qu'il avait à son bord, lorsqu'ils ont été sauvés, ainsi que tout l'équipage, il n'était déjà plus possible de rien retirer du vaisseau, et M. de Grimouard est resté avec l'habit et la chemise qu'il avait quand le bâtiment a échoué.

» Vous savez, Monseigneur, combien un pareil événement est ruineux pour un officier qui commande. Il a, Monseigneur, tant de titres pour mériter les bontés du roi et pour vous intéresser, qu'il me suffit de vous faire connaître sa situation pour être sûr que vous viendrez à son secours.

» Le reste des malades et des blessés de son brave équipage vient d'arriver sur un bateau américain, qui les a pris à Samana, où il les avait laissés, pour attendre une occasion de se rendre par mer, la plupart étant hors d'état de marcher.

» Je n'ai rien à ajouter à l'éloge que vous a fait M. de Grimouard des officiers de son état major. Permettez-moi de me joindre à lui pour les recommander à vos bontés. »

Eh bien, cette population blanche de Saint-Domingue qui n'avait pas assez de louanges pour célébrer sa gloire, cette population qui, dans son ivresse, se serait volontiers attelée à son char triomphal,

Digitized by Google

devait, dix ans après, alors qu'humain autant que brave, de Grimouard, par des mesures de prudence et de conciliation, les seules qui pussent la sauver d'une affreuse catastrophe, venait d'acquérir de nouveaux titres à l'estime des honnêtes gens, cette population, oublieuse du passé, méconnaissant les nécessités présentes et détournant les yeux de l'orage affreux qu'elle accumulait sur sa tête, poussait l'ingratitude et l'aveuglement jusqu'à le couvrir de huées et à traîner son nom aux gémonies!

Non-seulement le ministre de la marine vint au secours de Grimouard dans sa détresse, mais le roi, en récompense de sa belle conduite, lui accorda, avec le titre de comte, une pension de 800 livres sur l'Ordre de Saint-Louis.

Pour rentrer en France, de Grimouard s'embarqua sur un bâtiment portugais, qui ne mit pas moins de deux mois à faire la traversée. Le temps n'y avait point refroidi l'enthousiasme, et, à son arrivée, le commandant du *Scipion* fut accueilli par d'unanimes applaudissements.

Le 20 mai 1783, la paix fut signée entre les parties belligérantes, paix profitable surtout à l'Amérique, mais honorable aussi pour la France, paix dans laquelle notre marine joua un grand rôle et dont Grimouard put réclamer sa part.

C. Merland.

(La suite à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

MONSEIGNEUR FOURNIER

Par décret, en date du 17 mai 1870, M. l'abbé Fournier, curé de Saint-Nicolas, a été nommé évêque de Nantes.

Ce décret, revêtu de la signature impériale, vers les dix heures du soir, fut annoncé dès le lendemain matin par dépêche télégraphique, et le destinataire en recevait avis, au moment même où il quittait les ornements avec lesquels il venait de célébrer la messe. Comme une étincelle électrique, la bonne nouvelle se répandit en un instant; chacun s'empressa d'aller présenter au digne curé ses plus respectueuses félicitations, et, dans ce joyeux et immense concert de légitime enthousiasme, se fondirent trois ou quatre notes discordantes, ainsi qu'à l'aurore d'un beau jour se dissipent les dernières ombres de la nuit.

C'est, en effet, un heureux événement, un insigne honneur pour la ville, de voir un de ses enfants prendre place sur le siége épiscopal. De nombreuses et profondes sympathies, dont nul ne peut douter, unissent M. l'abbé Fournier, non-seulement à sa vaste paroisse, mais encore à la cité et au diocèse entier, qui connaît et apprécie ses vertus, ses talents, son aimable bienveillance, le charme de son esprit, et surtout son inépuisable charité, qui, dès le principe, s'inspirant de la généreuse pensée d'Ozanam, fonda et développa chez nous la belle œuvre des Sociétés de Saint-Vincent-de-Paul.

Parmi les Nantais, prédécesseurs de Mgr Fournier, l'histoire nous montre : saint Pasquier, un enfant de Nantes, *civis Nannetensis,* l'ami de saint Hermeland, le pieux abbé du premier monastère

Digitized by Google

nantais, établi à l'île d'Aindre; saint Émilien, le précurseur de Godefroy de Bouillon, mort dans les plaines d'Autun, en combattant contre les Sarrazins, qui voulaient asservir la France, 725; Guerech et Judicaël, évêques et comtes de Nantes, 981-990; Bernard d'Escoublac et Robert, son neveu, mort des fatigues de son pèlerinage à Jérusalem, en 1184; Geoffroi Pantin, 1199-1213; Clément de Châteaubrient, 1227; Jacques de Guérande, 1267; Daniel Vigier, 1307-1337; Jean de Montrelais, 1383-1391; les deux Bonabes de Rochefort, 1338 et 1392-1398; Jean de Malestroit, qui s'associa au duc Jean V, dans la reconstruction de la cathédrale, et auquel nous devons l'adoption du plan d'ensemble et les cinq portes de la façade; Pierre du Chaffault, le saint évêque, qui fit imprimer le premier missel nantais, 1477-1487; enfin le neveu du cardinal de Nantes Robert Guibé, François Hamon, 1511-1532 [1].

Mgr Félix Fournier est né à Nantes, quai de la Fosse, le 13 floréal an XI (3 mai 1803). Son père, M. Jean-Baptiste Fournier, fils de M. Fournier, doyen des notaires de Limoges, et de dame Catherine Bardy, né lui-même à Limoges, paroisse de Saint-Michel-des-Lions, était, depuis environ huit mois, fixé à Nantes, lorsque, le 13 vendémiaire an III (4 octobre 1794), il épousa Françoise-Eulalie Soret, fille d'Antoine Soret, rentier, et de Marie Corf, née paroisse de Saint-Nicolas, le 26 juin 1773.

Quatre enfants furent les fruits de cette union:

1° Mlle Eugénie Fournier, née le 4 vendémiaire an V (15 octobre 1796), sœur Marie-Albertine, religieuse au monastère de la Visita-

[1] Par Nantais, nous entendons surtout nés dans le diocèse, car à l'égard du lieu de la naissance, il n'y a guère de certitude que pour saint Pasquier et saint Émilien, et de grandes probabilités pour Pierre du Chaffault.

Le clergé de Nantes compte dans l'épiscopat deux évêques seulement, Mgr Ridel, évêque de Philippopolis, et Mgr Fournier. Les RR. PP. trappistes abbés de Melleray, de Fontgombault et de Gethsemani (États-Unis), appartiennent également au diocèse par leur naissance. A part Mgr Angebault, évêque d'Angers, qui, bien que né à Rennes, était Nantais par sa famille et les fonctions qu'il exerça, le dernier évêque originaire du diocèse a été Mgr Henri-Marie-Claude de Bruc, évêque de Vannes en 1817.

Digitized by Google

tion de Nantes, et qui, après cinquante ans de religion, a renouvelé ses vœux, le 9 juin 1869[1];

2° Jean-Baptiste Fournier, né en 1798, décédé à l'âge de cinq ans, le 27 ventôse an XII (18 mars 1804);

3° Mgr l'évêque nommé de Nantes;

4° Mlle Victorine-Eugénie Fournier, née le 2 avril 1808.

Brillant élève, charmant condisciple, M. Fournier, à peine ses études terminées, fut chargé de la chaire de philosophie, qu'il quitta bientôt pour exercer le saint ministère dans la paroisse de Saint-Nicolas, dont, en 1836, il était nommé curé, par Mgr de Guérines.

Les bonnes œuvres de l'abbé Fournier, pendant ce rectorat de trente-quatre ans, ne cherchons pas à les énumérer. Quelque longue que nous la fissions, la liste en serait trop incomplète. Dieu seul en connaît le nombre, et il s'en est souvenu pour couronner son serviteur de l'auréole de la plénitude du sacerdoce. Plusieurs fois il avait été question de notre curé pour l'épiscopat, mais la Providence avait sur lui ses vues : il devait triompher, là où il avait si utilement et si laborieusement travaillé.

Chanoine honoraire de Rennes et vicaire général de Mgr Saint-Marc, chargé de la paroisse la plus importante de Nantes, que l'abbé Chevriau appelait *mon petit évêché*[2], M. l'abbé Fournier est parfaitement au courant de toutes les questions d'administration diocésaine. Sa haute intelligence, et sa connaissance particulière des intérêts de la province ecclésiastique confiée à ses soins, lui en rendront la conduite douce et facile; son aménité et sa bienveillance lui aplaniront toutes les difficultés.

Du reste, clergé et fidèles, avec une noble émulation, désirent, par de riches offrandes, témoigner au pontife, sorti de leurs rangs, combien ils sont heureux et fiers de le voir à leur tête, et veulent lui offrir des gages précieux et durables de leur allégresse et de

[1] Mme Fournier, nommée Eugénie dans l'acte de l'état civil, reçut au baptême le nom de Mélanie.

[2] M. l'abbé René Chevriau, mort curé de Saint-Nicolas, le 18 août 1823, à l'âge de quatre-vingt-un ans.

Digitized by Google

leurs espérances. Le clergé destine à son évêque une superbe crosse ornée de pierreries, exécutée dans le style du XIIIe siècle, style qui nous a laissé de si beaux modèles en ce genre. Les fidèles présentent à leur pasteur la croix pectorale, les mitres, les ornements sacrés, etc..., etc...

Ceux qui connaissaient l'ancienne église de Saint-Nicolas, et à qui il est donné d'admirer la nouvelle, savent quels prodiges de volonté, d'énergie et de persévérance il a fallu opérer, pour terminer une œuvre si difficile et couronnée d'un pareil succès. Grâce aux sacrifices de toutes sortes, aux dons, aux bazars, aux quêtes, provoqués, soutenus, encouragés, par la voix éloquente et aimée du digne curé, toujours à l'œuvre et jamais rebuté, Nantes est doté d'un splendide monument, qui restera, dans l'avenir, le premier et l'un des plus élégants spécimens de la renaissance de l'art ogival au XIXe siècle.

Aussi, Mgr Fournier a voulu placer sur son écusson ce temple magnifique, « *mon titre de noblesse,* » nous disait-il, que, prêtre il a élevé, et qu'il lui sera donné de consacrer comme évêque ; de même qu'autrefois saint Félix, son illustre patron, — rapprochement d'heureux augure, — dédia la cathédrale de Nantes, alors l'une des plus belles du monde chrétien.

Le blason épiscopal, lisons-nous dans l'introduction à l'*Armorial des évêques de Nantes,* est un signe de ralliement, une marque de reconnaissance entre le pasteur et le troupeau. Cette pensée a été comprise et résolue par Mgr Fournier, de la façon la plus simple et la plus ingénieuse à la fois. Les armes du nouvel évêque sont :

De gueules, à l'église de Saint-Nicolas d'argent, la flèche surmontée d'une croix d'or, au chef d'argent, chargé de cinq hermines de sable.

Devise : FRATRUM AMATOR ET POPULI ISRAEL. (J'aime mes prêtres et les fidèles de mon diocèse.)

L'écu, accosté à dextre d'une mitre précieuse tarée de front, à senestre d'une crosse tournée à gauche, et timbré d'une couronne comtale ; le tout timbré d'un chapeau de sinople (*vert*), à dix houpes de chaque côté.

Digitized by Google

Quelques mots feront mieux comprendre le sens et le choix délicat de ces divers emblèmes.

Le gueules, ou rouge vermillon, la première des couleurs héraldiques, exprime, d'après les anciens héraults d'armes, « charité et justice, qui sont vertus chrétiennes, vigilance et hardiesse, qui sont qualités, des jours de la semaine le mardi, » celui précisément de la nomination du nouveau prélat, etc...., etc...; mais ici, il a encore une signification plus particulière et toute locale : de même que le chef et les cinq hermines, il est emprunté à l'écu des armes de la ville de Nantes, et symbolise, en outre, le souvenir des deux Enfants Nantais, les illustres martyrs, si chers à notre Église. La basilique de Saint-Nicolas ne rappelle pas seulement le temple splendide dont nous venons de parler, elle représente la chrétienté nantaise, et la croix, que l'évêque fait planer sur elle, de même que la flèche élégante et hardie la fait planer sur la ville entière, à une hauteur qu'elle n'avait jamais atteinte.

La couronne comtale, déjà portée par Mgr de Guérines, et adoptée avec raison par Mgr Fournier, fait allusion à l'étendue du diocèse, formé par le vieux comté nantais, le département de la Loire-Inférieure, à très-peu de chose près.

La devise qui complète cet heureux ensemble, est tirée du second livre des *Macchabées*. Il suffira d'en citer le texte entier, pour que chacun comprenne combien Mgr de Nantes est dévoué de cœur et d'âme à l'Église catholique, apostolique et romaine, à son clergé, à son peuple, à sa ville : *Hic est* FRATRUM AMATOR ET POPULI ISRAEL ; *hic est qui multum orat pro populo et universa sancta civitate.* (Chap. XV, v. 14).

S. DE LA NICOLLIÈRE-TEIJEIRO.

Digitized by Google

NOTICES ET COMPTES RENDUS

LE GALLICANISME ET LE JANSÉNISME COMPARÉS, *depuis 1682 jusqu'à nos jours,* par M. l'abbé Planté, curé des Sorinières. — Un vol. in-12. Nantes, Mazeau; Paris, Vaton.

Il y a deux mois, nous recommandions à l'attention des lecteurs de ce recueil un remarquable traité de philosophie politique, le *Souverain*, de M. l'abbé Joly. Aujourd'hui, c'est un ouvrage d'un autre membre du même clergé nantais (preuve d'une vitalité intellectuelle que nous nous plaisons à constater dans ce corps vénérable) qui sollicite, à son tour, une mention, dont il est digne d'ailleurs à tous égards.

Une mention, ai-je dit: il ne m'est guère permis, et je le regrette, de lui donner mieux, le sujet traité par M. l'abbé Planté excédant de beaucoup ma compétence, par son côté théologique du moins. Tout en faisant l'histoire du passé, l'auteur touche aux plus brûlantes questions religieuses actuelles. Ai-je besoin d'ajouter que, lui du moins, y touche avec la double autorité que lui donnent sa science et son caractère de prêtre, d'un ton discret et bienveillant pour les personnes, sans sarcasme et sans injure, en supposant toujours, avec sa charité vraiment chrétienne, la bonne foi chez ceux qui ne partagent pas l'opinion qu'il défend ? — Ces questions, il ne m'appartient pas d'en rien dire. Nons taire et attendre : à cela doit se borner notre rôle, à nous autres laïques (et plût à Dieu que tous les laïques usassent de la même réserve !).

La partie historique de l'ouvrage nous est plus accessible. Il y a là, et je ne sais aucun autre livre présentant un tel ensemble, toute une succession de faits qui se déroulent dans le développement logique des doctrines et l'ordre des dates. Le Jansénisme surtout est suivi pas à pas du XVIIe au XIXe siècle, à travers les parlements, ses fidèles sectaires, la Révolution, la *Constitution civile du clergé*, qui fut son œuvre; les *articles organiques* qu'il inspira ; le schisme constitutionnel, avec Grégoire, son principal représentant. Toute cette partie du livre de M. l'abbé Planté est d'un vif intérêt, et sera

Digitized by Google

neuve pour plus d'un lecteur. — Le Gallicanisme, avouons-le, est aussi fort maltraité. Pour l'auteur, comme pour Joseph de Maistre, il n'est guère que le frère inconséquent et timide du Jansénisme subordonnant comme lui la primauté de juridiction du pape à la suprématie de l'État.

Mais j'ai hâte de sortir de ce terrain scabreux, où je me sens mal à l'aise. J'aime bien mieux insister sur le mérite du livre qui nous occupe. Et ce mérite, la très-affectueuse gratitude qui, depuis de longues années, nous lie à l'auteur, nous défend-elle de reconnaître qu'il est considérable, tant pour le fond que pour la forme? Le fond, riche d'aperçus historiques, intéressera tous ceux que préoccupent les graves questions actuelles, et qui ne préoccupent-elles pas? La forme est nette, serrée, rapide, et permet de lire ce volume sans efforts, malgré le sérieux du sujet.

M. l'abbé Planté n'est pas d'ailleurs un nouveau venu pour les lecteurs de cette *Revue*. Nous avons eu déjà l'occasion de leur recommander quelques-uns de ses opuscules antérieurs, notamment la *Vie de M. Durand*, un prêtre que, dès notre enfance, nous apprîmes à vénérer, longtemps desservant de notre paroisse natale, mort récemment en odeur de sainteté curé de Saint-Jacques de Nantes. LUCIEN DUBOIS.

LA PREMIÈRE AUBE, *ou l'Evangile raconté aux enfants*, par Mme O. Delphin-Balleyguier. — Un vol. in-12. Paris, Bouquerel.

Écrit par une mère, ce petit livre est surtout destiné aux mères. C'est assez dire la douceur, l'onction, la tendresse, qu'il respire et qu'il inspire. Il distille, si j'ose dire, le lait maternel, en même temps que cet autre lait, plus fortifiant encore, le lait spirituel de l'Évangile. C'est une suite de notions présentées avec une simplicité ingénieuse et naïve, une série de récits enfantins (je ne dis pas puérils), sur le corps, sur l'âme, le monde, Dieu, le premier homme et les principales scènes évangéliques. L'Évangile ne présente-t-il pas ce caractère divinement unique qu'il est fait tout aussi bien pour le petit enfant que pour l'homme de génie, étonnant celui-ci par sa grandeur, attirant celui-là par sa simplicité? Aussi Mme Delphin-Balleyguier n'a-t-elle point eu besoin de l'affadir et de le rapetisser pour le présenter à ses jeunes lecteurs; elle n'a eu qu'à le leur offrir tel qu'il est en substance, sous une forme toutefois appropriée à leur intelligence naissante. Son livre, à ces divers titres, se recommande à tous ceux qui s'occupent de l'éducation de l'enfance, et tout d'abord aux mères de famille. L. D.

Digitized by Google

CHRONIQUE

SOMMAIRE. — Mgr Fournier, évêque nommé de Nantes. — Mgr Ridel, vicaire apostolique de la Corée. — Le général de la Jaille. — M. Paul Baudry, membre de l'Institut. — M. Ambroise Baudry. — Une conférence de M. Cochin au cercle des Beaux-Arts de Nantes.

Depuis notre dernière chronique, un grand événement s'est accompli dans notre ville : le veuvage de l'Église de Nantes a cessé; M. l'abbé Fournier, curé de Saint-Nicolas, a été appelé à succéder à Mgr Jaquemet sur le siége illustré par saint Clair et par saint Félix. La *Revue de Bretagne et de Vendée* connaît trop tout le mérite dont a fait preuve, depuis près de quarante ans, le pasteur de la paroisse où elle se publie, pour ne pas accueillir avec joie son élévation à ce haut rang d'honneur, et ne pas joindre son humble voix à toutes celles qui l'ont saluée dès le premier jour.

L'article spécialement consacré à notre nouveau prélat nous dispense d'étudier sa vie au point de vue biographique. Préconisé dans peu de jours, Mgr Fournier sera vraisemblablement sacré vers la fin du mois prochain, et dans l'une des églises de sa ville natale. Ce jour-là, nous ne manquerons pas d'être à notre poste, pour tout examiner, tout entendre, et tout redire à nos lecteurs.

Par une curieuse coïncidence, le clergé de notre diocèse voit deux de ses fils promus presque en même temps à l'épiscopat; mais, si l'un est chargé de la direction spirituelle d'une de premières cités de la France, l'autre est préposé à la garde d'une de ces régions infidèles, où le témoignage de la foi va trop souvent jusqu'à l'effusion du sang : M. l'abbé Ridel, de Chantenay, près Nantes, et ancien vicaire de la Remaudière, est donné, comme vicaire apostolique de la Corée, pour successeur à NN. SS. Imbert, Berneux et Daveluy, de glorieuse mémoire. Son sacre, auquel présidait Mgr de Bonnechose, archevêque de Rouen, a eu lieu à Rome, le jour de la Pentecôte, dans l'église du Gésu. Mgr Ridel est évêque *in partibus* de Philippopolis et chanoine d'honneur de notre cathédrale.

Digitized by Google

— Nantes a droit, ces temps-ci, d'être fière de ses enfants. Ce n'était pas assez de voir sortir de son sein même l'évêque qu'elle attendait avec une si vive impatience; voici qu'un de ses plus valeureux fils est élevé au rang de général de brigade : M. François-Charles-Louis de la Jaille, colonel du 2e régiment de chasseurs d'Afrique, avec lequel il vient de prendre une part brillante à l'expédition d'Aïn-Chaïr. Le général de la Jaille est tout jeune encore, et il n'est point téméraire de penser que son épée se transformera, quelque jour, en un bâton de maréchal de France.

Qui vient de conquérir le sien, et bien jeune aussi lui, c'est un Vendéen, célèbre dans une autre armée, — celle, moins disciplinée, des artistes, — M. Paul Baudry, de Napoléon-Vendée, que, dans sa séance du 21 mai, l'Académie des Beaux-Arts a élu à la place vacante dans sa section de peinture, par suite du décès de M. Schnetz.

Quand M. Baudry ne sera plus — et je prie Dieu qu'il siége bien des années au palais Mazarin ! — sa vie sera des plus curieuses à étudier, et des plus propres à être offertes en exemple aux jeunes hommes qui affrontent cette carrière épineuse des beaux arts, où, pour parvenir, il faut savoir joindre la passion du travail aux facultés naturelles départies par la Providence. M. Paul Baudry est un éloquent témoin des féconds résultats qu'enfante presque inévitablement cette alliance.

Nous ne pouvons penser à sa naissance obscure — son père était sabotier — sans que la belle *Harmonie* adressée par Lamartine à Reboul, le poète boulanger, ne se représente à notre mémoire. *Le souffle inspirateur*, disait à son frère le grand poète,

> Il s'abat au hasard sur l'arbre solitaire,
> Sur la cabane des pasteurs,
> Sous le chaume indigent des pauvres de la terre,
> Et couve en souriant un glorieux mystère
> Dans un berceau mouillé de pleurs.

Né en 1828, à Bourbon-Vendée, le jeune Paul Baudry fut élevé à l'école communale. Un homme de cœur, professeur de dessin au collége royal, M. Sartoris, donnait aussi des leçons dans la classe que fréquentait notre futur membre de l'Institut. Ses dispositions étaient surprenantes, à ce point que le maître, tout fier d'un tel disciple, se mit en devoir d'appeler sur lui l'attention des hommes intelligents du chef-lieu de la Vendée. Il fut, grâce à Dieu, compris et secondé. Une modique souscription fut recueillie qui aida le jeune écolier à se rendre à Paris et à entrer dans l'atelier de M. Drolling. La municipalité lui vota d'abord une petite subvention ; puis le conseil-général l'imita, sur la demande qui lui fut présentée par le préfet, M. Gauja, un des plus chauds patrons de Paul Baudry. Le département n'eut pas à inscrire bien longtemps cette allocation dans son budget.

Digitized by Google

En 1847, son protégé obtenait le second grand prix de Rome (qui l'exemptait de la conscription), et, dans sa reconnaissance, il faisait hommage de sa composition : *Vitellius traîné aux gémonies,* à sa ville natale, qui en a orné son musée de l'hôtel-de-ville. Trois ans après, Paul Baudry remportait le premier grand prix avec son tableau de *la reine Zénobie retrouvée sur les bords de l'Araxe.*

Pendant son séjour à la villa Médicis, il envoya plusieurs œuvres qui commencèrent à attirer sur lui les regards des connaisseurs : cette ravissante toile de la *Fortune et l'Enfant,* que nous avons jadis admirée à une exposition de Nantes; — *Jacob luttant avec l'ange,* que possède aussi la ville de Napoléon; et, au moment où il allait rentrer en France, l'*Ensevelissement d'une vestale,* dont toute la presse artistique retentit.

Depuis, le jeune peintre ne s'est point reposé : les Salons nous ont montré tour à tour ces portraits dans lesquels il est passé maître, M. Beulé, M. Guizot, son frère Ambroise, M. Garnier; — puis une *Léda,* la *Toilette de Vénus* (au musée de Bordeaux), la *Perle et la Vague,* la *Madeleine, Charlotte Corday* (ces deux dernières au musée de Nantes).

Mme la marquise de Païva, en lui faisant peindre un plafond de son hôtel, le préparait, sans le savoir, à cette immense décoration du plafond du foyer de l'Opéra, dont notre compatriote s'occupe si énergiquement depuis plusieurs années, et qui, au dire des juges compétents admis à en voir les parties achevées, sera l'œuvre capitale du jeune maître, et peut-être même de notre temps.

Pour se retremper dans la solitude et poursuivre les études auxquelles l'obligent ces grands travaux, il s'est retiré à Rome, où l'est allée chercher sa nomination à l'Institut, laquelle, ainsi que nous le disions tout à l'heure, équivaut pour lui au bâton de maréchal de France.

M. Paul Baudry n'était pas le seul enfant bien doué de sa famille : nous avons écrit plus haut le nom de son frère Ambroise, et nous nous plaisons à constater qu'il marche dignement sur les traces de son aîné, qui lui a généreusement ouvert les voies de la carrière artistique. Il nous est arrivé de parler déjà du mérite dont il a fait preuve comme architecte. A l'exposition qui se ferme, son succès a été complet : son projet d'hôtel de ville de Vienne, qui lui a valu le premier prix en Allemagne et un nouveau travail sur le forum romain, lui ont fait décerner la première des médailles réservées à l'architecture.

Ne pouvant plus, comme autrefois, produire des héros, la Vendée enfante des artistes : Paul Baudry, Ambroise Baudry, Octave de Rochebrune : c'est un charmant et précieux fleuron à ajouter à sa couronne guerrière.

La Vendée! je veux être ici son interprète et remercier, en son nom, l'orateur si éminent et si sympathique qui, le mois dernier, dans la salle du

Digitized by Google

Cercle des Beaux-Arts, a fait, d'un seul mot, un magnifique éloge de cette *terre de géants.* — Une véritable bonne fortune était échue aux Nantais : M. Augustin Cochin, dont la parole est si goûtée à Paris, et à qui ses conférences sur Abraham Lincoln et le comte de Montalembert ont valu de si chaleureux applaudissements ; M. Cochin avait consenti à venir parler au profit de l'œuvre de nos Crèches et de nos Salles d'Asile. Son sujet était vaste : *Paris et la France.* En voici le début :

Mesdames et Messieurs,

Plus d'un orateur, embarrassé de son commencement, s'est servi de cette phrase banale : « La parole me manque pour exprimer ma reconnaissance. » Ce n'est pas la parole, c'est la voix qui me manque ce soir ; vous vous en apercevez déjà, et je suis obligé de vous imposer la fatigue d'entendre un orateur enroué. Heureusement, ma conférence n'est que le prétexte de cette réunion nombreuse, la bienfaisance en est le but véritable. Vous venez ici pour vous associer à la bienfaisance des dames de votre ville en faveur des enfants pauvres des Crèches, des Salles d'Asile et de l'œuvre de la Maternité. Si donc votre soirée est occupée par une mauvaise conférence et par une bonne action, elle ne sera pas perdue, et, quant à moi, je serai bien récompensé de mes efforts, puisque j'aurai pu seconder votre charité, remercier en votre nom les membres du Cercle qui nous accordent une si généreuse hospitalité, et, surtout, trouver l'occasion d'exprimer à la Bretagne et à la ville de Nantes les sentiments que depuis longtemps elles m'inspirent.

J'appartiens, Messieurs, à votre ville par des souvenirs de famille et par des occupations qui, en me consacrant depuis bien des années à l'administration de votre chemin de fer, me mettent en rapport pour ainsi dire journalier avec ces petits enfants de vos Salles d'Asile, fils de vos ouvriers intelligents, et avec tous ces commerçants et ces armateurs qui ont maintenu Nantes au premier rang des villes de France, en ont fait le second de nos quatre grands ports maritimes, le premier marché d'exportation des céréales des côtes de l'Océan.

Mais je tiens surtout à Nantes et à la Bretagne par des côtés plus élevés. Tout citoyen français doit à la Bretagne, à la Vendée, à l'Anjou, à toute cette région dont votre ville est le cœur et le centre, un hommage de reconnaissance patriotique, car vous avez sauvé devant l'histoire notre honneur national. *Comment la France se serait-elle lavée de la Terreur sans votre Vendée?*

J'aime à joindre à ce grand souvenir des sentiments plus intimes et plus personnels. J'ai eu l'honneur d'appeler du nom d'ami deux grands citoyens de votre ville, et quand j'aurai prononcé leurs noms, vos souvenirs fidèles élèveront comme un arc de triomphe au-dessus de ma tête pour les inscrire en caractères glorieux. L'un, c'était le modèle de la probité, de la modestie consciencieuse, de l'aptitude universelle, de la sincérité libérale, de l'intégrité politique, c'était Victor Lanjuinais.

L'autre !... comment faire assez l'éloge de cet homme intrépide, qui, n'ayant à dépenser qu'une courte vie, a trouvé moyen de la donner trois fois, à l'armée ; à la paix publique, à la religion? Vous avez tous nommé l'héroïque, aimable et généreux Lamoricière.

Digitized by Google

Je suis fier de pouvoir invoquer de pareils noms et j'ai besoin de leur appui pour aborder une thèse hardie, qui est la défense de Paris contre les reproches de la France.

Il nous est malheureusement interdit de poursuivre : *latet anguis in herbâ ;* en avançant, nous mettrions le pied sur la politique, qui ne se gênerait guère pour nous piquer au talon. Mais ce qu'il ne nous sera pas défendu de dire, c'est que, malgré une chaleur sénégalienne, la vaste salle des Beaux-Arts était remplie, — premier triomphe, — et que, — second triomphe non moins éclatant, — l'orateur a tellement tenu son auditoire sous le charme, pendant près d'une heure et demie — les bravos les plus retentissants l'ont bien prouvé — que, quand il s'est arrêté, ce n'a été de toutes parts qu'un cri de regret : « Quoi ! c'est déjà fini !... »

Voilà, n'est-ce pas? qui en dit plus que des amas de louanges, et nous espérons bien qu'un tel accueil, par une telle température, nous vaudra le bonheur d'entendre plus d'une fois encore M. Cochin,... avec ou sans rhume de poitrine.

LOUIS DE KERJEAN.

— Nous annonçons aujourd'hui la mort de M. le Cte Adolphe de Bremond, ancien officier de la garde royale, chevalier de Saint-Louis et de Charles III d'Espagne, un des combattants de 1832 en Vendée, décédé à Niort le 16 mai dernier. Nous lui consacrerons bientôt une notice spéciale.

—Nous lisons dans la *Revue bibliographique universelle :* — « M. Alexandre Moreau de Jonnés, né en Bretagne le 19 mars 1776, mort à l'âge de quatre-vingt-treize ans, était, depuis 1849, membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques. C'est sous sa direction qu'a été publiée par le ministère la *Statistique générale de la France.* Il est auteur d'un grand nombre de travaux statistiques sur la France, les Antilles, l'Espagne, la Grande-Bretagne et l'Irlande et les peuples de l'antiquité. »

— Le 16 mai a eu lieu la distribution des récompenses aux artistes et aux industriels qui se sont le plus distingués à l'Exposition internationale de Rome. — M. Henri Charpentier, imprimeur-lithographe à Nantes, a obtenu, pour sa *Vie de la Vierge* et *Rome dans sa grandeur,* la croix de commandeur de saint Grégoire, et l'un des dessinateurs de ces ouvrages, M. Benoist, la croix de chevalier du même ordre.

— Il vient de se fonder à Paris, sous la direction de M. H. Gaidoz, un nouveau recueil, la *Revue celtique,* auquel nous souhaitons la bienvenue et tout le succès que mérite une pareille publication. Nos compatriotes de la Bretagne sont spécialement intéressés à ce succès.

Le Secrétaire de la Rédaction, ÉMILE GRIMAUD.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE BRETONNE & VENDÉENNE

—

CATALOGUE méthodique de la bibliothèque publique de la ville de Nantes; par Emile Péhant, conservateur de cette bibliothèque. 5e vol. Histoire (2e partie). In-8o, 728 pp. — Nantes, imp. Vincent Forest et Emile Grimaud.

ELÉVATIONS SUR LES PRINCIPAUX MYSTÈRES DE N.-S. JÉSUS-CHRIST ET DE SA TRÈS-SAINTE MÈRE, par M. de la Roche-Saint-André, ancien vicaire général de Dax et abbé commendataire de Ville-Dieu, né à Montaigu et mort à Nantes, sur l'échafaud, en 1793. Un vol. in-18 jésus, 376 pp. — Nantes, imp. Vincent Forest et Emile Grimaud. Paris. Lecoffre... 2 fr.

EXCURSION EN POITOU ET EN TOURAINE. Lettre à M. de Caumont; par M. de Cougny, inspecteur divisionnaire de la Société française d'archéologie. In-8o, 280 p. — Caen, imp. et lib. Le Blanc-Hardel.

EXTRAIT du traité de la composition des inscriptions monétaires, monogrammes, symboles et emblèmes. De l'œuvre de Pepin et de Charlemagne, touchant le temporel du Saint-Siége; par J.-M.-R. Lecoq-Kerneven. In-8o, 20 p. — Rennes, imp. Leroy fils.

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE, écrite sur des documents inédits et authentiques; par Alfred Nettement. 2e édition. In-18 jésus, 384 p. — Nantes, imp. Vincent Forest et Emile Grimaud; Paris, lib. Lecoffre fils et Cie.

ITINÉRAIRE PITTORESQUE de Vannes à Sainte-Anne-d'Auray, à Carnac, à Quiberon, dans la baie du Morbihan et sur les côtes du Finistère, 2e éd. revue et augmentée, par M. E. du Laurens de la Barre. In-18, 50 p. — Vannes, Cauderan..... » 50 c.

LA PRESQU'ILE GUÉRANDAISE et les bains de mer de la côte, Saint-Nazaire, Portnichet, le Croisic, etc. Guide du touriste; par Desmars. In-18. — Rennes, imp. Oberthur et fils; Redon, lib. Guihaire..... 1 fr. 25

NANTES ET LA LOIRE; par M. C. Lechalas, ingénieur en chef des ponts et chaussées. Chambre de Commerce de Nantes. In 8o, 133 p. — Nantes, imp. Ve Mellinet.

NOMINATION (DE LA) DES MAIRES PAR LE SUFFRAGE UNIVERSEL; par Ch. Perint, conseiller municipal. In-8o, 47 p. — Lorient, imp. Grouhel; Paris, lib. Dentu..... 1 fr.

ORAISON funèbre de Mgr Martial-Guillaume-Marie Testard du Cosquer, archevêque de Port-au-Prince, prononcée à ses obsèques, le 9 août 1869, dans l'église Saint-Michel, à Lesneven; par l'abbé de Léséleuc, chanoine théologal et vicaire général de Quimper. In-8o, 47 p. — Quimper, imp. de Kérangal; lib. Salaun; Paris, lib. Lecoffre.

RÉCITS HISTORIQUES, TRADITIONS ET LÉGENDES DE HAUTE-BRETAGNE. Ille-et-Vilaine. Arrondissement de Redon, par l'abbé Guillotin de Corson. In-18, VIII — 205 p. — Redon, Guillet, Rennes, Hauvespre et Fougeray..... 1 fr. 25

Digitized by Google

TABLE GÉNÉRALE DU TOME VINGT-SEPTIÈME

ANNÉE 1870. — PREMIER SEMESTRE.

JANVIER.

A travers la Suisse, par M. *Lucien Dubois*..... 5

Othon, poème héroïque, par M. *Hippolyte de Lorgeril*..... 16

Vieilles chroniques. — La blonde Inoguen — XIe siècle —, par M. *Louis de Kermalo*..... 28

Documents inédits. — Les Événements de Rennes, au mois d'avril 1814, par M. *Coudé*, précédés d'un Avertissement, par M. *Arthur de la Borderie*..... 33

Oraison funèbre de Monseigneur Jaquemet, évêque de Nantes, par M. *l'abbé Picaud*, chanoine honoraire, vice-official..... 51

Bibliographie bretonne et vendéenne..... 88

FÉVRIER.

Du vrai dans la littérature, par M. *J. du Dot*..... 89

Contes populaires des Bretons armoricains. — Le Filleul de la sainte Vierge. Recueilli par M. *F.-M. Luzel*..... 97

Sept nouvelles eaux-fortes de M. de Rochebrune, par M. *Charles Marionneau*..... 105

Othon, poème héroïque, — II, — par M. *Hippolyte de Lorgeril*.... 111

Célébrités bretonnes. — Elleviou, par M. *Adolphe Orain*.... 125

Variétés historiques. — Un duel pour un verre d'eau..... 133

Biographies vendéennes. — M. Cardin, par M. *Alfred Biré*..... 137

A travers la Suisse (suite), par M. *Lucien Dubois*..... 143

Notices et comptes rendus. — *Histoires du foyer*, de M. Louis d'Estampes, par M. *le Vte de Bélizal*..... 160

Chronique, par M. *Louis de Kerjean*..... 162

Bibliographie bretonne et vendéenne..... 166

Digitized by Google

MARS.

Les Césars du IIIe siècle (de M. le comte Franz de Champagny), par M. *Eugène de la Gournerie* 169

Othon, poème héroïque (fin), par M. *Hippolyte de Lorgeril* 187

Contes et récits populaires des Bretons. — Le Sifflet merveilleux, par M. *Adolphe Orain* 203

Revue poétique. — *Poèmes italiens et bretons* de M. Joseph Rousse; — *Chants du Bocage vendéen* de M. Émile Grimaud, par M. *Arthur de la Borderie* 217

Poésie. — L'Ile de Sein vers l'an 48 de J.-C., ou la fin des prêtresses d'Armorique, traduit de l'anglais de M. *James Kenward* 226

Notices et comptes rendus. — *France et Chine*, de M. l'abbé Girard, par M. *Lucien Dubois*. — *Mon Sillon; Ce pauvre Vieux*, de Mlle Zénaïde Fleuriot; *La Harpe de Guingamp*, de M. Lescour, par M. *Hippolyte Le Gouvello* 233

Chronique, par M. *Louis de Kerjean* 243

Bibliographie bretonne et vendéenne 248

AVRIL.

Voyage d'un bibliophile à travers ses bouquins. — I. Joachim Blanchon, par M. *Yan Kilpennec* 249

Études héraldiques. — Les Armoiries de la ville de Nantes, par MM. *S. de la Nicollière* et *A. Perthuis* 261

A travers la Suisse (suite), par M. *Lucien Dubois* 275

Le Terme échu, comédie en un acte et en vers, par M. *Hippolyte Minier* 290

Notices et comptes rendus. — *Le Souverain*, de M. l'abbé Joly, par M. *Lucien Dubois*. — *Études médicales sur les Serpents de la Vendée et de la Loire-Inférieure*, de M. le Dr A. Viaud-Grand-Marais, par M. *Aimé de Soland* 324

Chronique, par M. *Louis de Kerjean* 332

Bibliographie bretonne et vendéenne 336

MAI.

Biographies vendéennes. — Le vice-amiral de Grimouard, par M. *C. Merland* 337

La Pomme à sonnettes, conte du pays nantais, par M. *J. du Dot* ... 348

Écrivains bretons du XVIe siècle. — Pierre Boaistuau, sieur de Launay, par M. *Arthur de la Borderie* 359

Digitized by Google

A travers la Suisse (suite), par M. *Lucien Dubois*..... 372

S. A. R. MADAME, Duchesse de Berry, par M. *le Vte Édouard de Kersabiec*..... 391

Beaux-arts.— Catalogue complémentaire des eaux-fortes de M. Octave de Rochebrune, par M. *Charles Marionneau*..... 396

Notices et comptes rendus. — *Philippe*, pièce en cinq actes et en vers, de M. Achille du Clézieux, par M. *le Vte de Bélizal*. — L'abbé de la Roche-Saint-André et son livre posthume, par M. *l'abbé P. de Suyrot*..... 401

Chronique, par M. *Louis de Kerjean*..... 411

Bibliographie bretonne et vendéenne..... 416

JUIN.

Le Père Lacordaire, par M. *Eugène de la Gournerie*..... 417

La Pomme à sonnettes, conte du pays nantais (suite), par M. *J. du Dot*..... 428

S. A. R. MADAME, Duchesse de Berry (suite), par M. *le Vte Édouard de Kersabiec*..... 438

Poésie. — Aline, le chant du pêcheur, par M. *Hippolyte de Lorgeril*. 454

A travers la Suisse (fin), par M. *Lucien Dubois*..... 457

Biographies vendéennes. — Le vice-amiral de Grimouard (suite), par M. *C. Merland*..... 477

Mgr Fournier, par M. *S. de la Nicollière-Teijeiro*..... 484

Notices et comptes rendus. — *Le Gallicanisme et le Jansénisme*, de M. l'abbé Planté; — *La première Aube*, de Mme Delphin-Balleyguier, par M. *Lucien Dubois*..... 489

Chronique, par M. *Louis de Kerjean*..... 491

Bibliographie bretonne et vendéenne..... 496

Digitized by Google

TABLE DES ARTICLES

PAR ORDRE DE MATIÈRES.

RELIGION.

Oraison funèbre de Mgr Jaquemet, évêque de Nantes, par M. *l'abbé Picaud,* 51-87. — L'abbé de la Roche-Saint-André et son livre posthume, par M. *l'abbé P. de Suyrot,* 406-410. — Le P. Lacordaire, par M. *Eugène de la Gournerie,* 417-427. — Mgr Fournier, par M. *S. de la Nicollière,* 484-488.

HISTOIRE.

ETUDES ET DOCUMENTS HISTORIQUES. — Les Evénements de Rennes, au mois d'avril 1814, par M. *Coudé,* avec un Avertissement, par M. *A. de la Borderie,* 33-50. — Un Duel pour un verre d'eau, 133-136. — S. A. R. MADAME, duchesse de Berry, par M. *le Vte Edouard de Kersabiec,* 391-395, 483-453.

BIOGRAPHIE. — Elleviou, par M. *Adolphe Orain,* 125-132. — M. Cardin, par M. *Alfred Biré,* 137-142. — Le vice-amiral de Grimouard, par M. *C. Merland,* 337-347, 475-483. — Le P. Lacordaire, par M. *Eugène de la Gournerie,* 417-427. — Mgr Fournier, par M. *S. de la Nicollière,* 484-488.

CRITIQUE HISTORIQUE. — *Les Césars du IIIe siècle,* de M. le Cte Franz de Champagny, par M. *Eugène de la Gournerie,* 169-186.

FAITS CONTEMPORAINS. — Chronique de février, 162-165; — de mars, 243-247; — d'avril, 332-336; — de mai, 411-415; — de juin, 491-495, par M. *Louis de Kerjean.*

LITTÉRATURE.

RÉCITS ET NOUVELLES. — A travers la Suisse, par M. *Lucien Dubois,* 5-15, 143-159, 275-289, 372-390, 457-476. — La blonde Inoguen, chronique du XIe siècle, par M. *Louis de Kermalo,* 28-32. — Le Filleul de la sainte Vierge, conte recueilli par M. F.-M. Luzel, 77-104. — Le Sifflet merveilleux, par M. *Adolphe Orain,* 203-216. — La Pomme à sonnettes, par M. *J. du Dot,* 348-358, 428-437.

CRITIQUE LITTÉRAIRE. — Du vrai dans la littérature, par M. *J. du Dot,* 89-96. — *Histoires du foyer,* de M. Louis d'Estampes, par M. *le Vte de Bélizal,* 160-161. — *Poèmes italiens et bretons,* de M. Joseph Rousse; — *Chants du Bocage vendéen,* de M. Emile Grimaud, par M. *Arthur de la Borderie,* 217-225. — *France et Chine,* de M. l'abbé Girard, par M. *Lucien Dubois,* 233-238. — *Mon Sillon;* — *Ce pauvre Vieux,* de Mlle

Digitized by Google

Zénaïde Fleuriot; — *La Harpe de Guingamp,* de M. Lescour, par M. *H. Le Gouvello,* 238-242. — Joachim Blanchon, par M. *Yan Kilpennec,* 240-260. — *Le Souverain,* de M. l'abbé Joly, par M. *Lucien Dubois,* 324-325. — Pierre Boaistuau, sieur de Launay, par M. *Arthur de la Borderie,* 359-371. — *Philippe,* pièce en vers de M. Achille du Clézieux, par M. *le Vte de Bélizal.* 401-406. — *Le Gallicanisme et le Jansénisme* de M. l'abbé Planté, 489-490; — *La première Aube,* de Mme Delphin-Balleyguier, 490, par M. *Lucien Dubois.*

Poésie. — Othon, poème héroïque, par M. *Hippolyte de Lorgeril,* 16-27, 111-124, 187-202. — L'île de Sein vers l'an 48 de J.-C., ou la fin des prêtresses d'Armorique, traduit de l'anglais de M. James Kenward, 226-232. — Le Terme échu, comédie en un acte, en vers, par M. *Hippolyte Minier,* 290-323. — Aline, par M. *Hippolyte de Lorgeril,* 454-456.

SCIENCES. — BEAUX-ARTS.

Etudes médicales sur les serpents de la Vendée et de la Loire-Inférieure, de M. le Dr A. Viaud-Grand-Marais, par M. *Aimé de Soland,* 326-331. — Les Armoiries de la ville de Nantes, étude héraldique, par MM. *S. de la Nicollière et A. Perthuis,* 261-274. — Sept nouvelles eaux-fortes de M. de Rochebrune, par M. *Charles Marionneau,* 105-110. — Catalogue complémentaire des eaux-fortes de M. Octave de Rochebrune, par M. *Charles Marionneau,* 396-400.

BIBLIOGRAPHIE.

Bibliographie bretonne et vendéenne, 88, 166-168, 248, 336, 416, 496.

Digitized by Google

TABLE DES ARTICLES

PAR NOMS D'AUTEURS.

De Bélizal (Vte). — *Histoires du foyer*, par M. Louis d'Estampes, 160-161. — *Philippe*, pièce en vers, par M. Achille du Clézieux, 401-406.

Biré (Alfred). — M. Cardin, 137-142.

De la Borderie (Arthur). — Avertissement des Événements de Rennes, au mois d'avril 1814, par M. Coudé, 33-36. — *Poèmes italiens et bretons*, par M. Joseph Rousse, 217-222. — *Chants du Bocage vendéen*, par M. Emile Grimaud, 222-225. — Pierre Boaistuau, sieur de Launay, 359-371.

Coudé. — Les Événements de Rennes, au mois d'avril 1814, 33-50.

Du Dot (J.). — Du Vrai dans la littérature, 89-96. — La Pomme à sonnettes, 348-358, 428-437.

Dubois (Lucien). — A travers la Suisse, 5-15, 143-159, 275-289, 372-390, 457-476. — *France et Chine*, par M. l'abbé Girard, 233-238. — *Le Souverain*, par M. l'abbé Joly, 324-325. — *Le Gallicanisme et le Jansénisme* de M. l'abbé Planté, 489-490. — *La première Aube*, de Mme Delphin Balleyguier, 490.

De la Gournerie (Eugène). — Les Césars du IIIe siècle, par M. le Cte Franz de Champagny, 169-186. — Le P. Lacordaire, 417-427.

Le Gouvello (Hippolyte). — *Mon Sillon ; Ce pauvre Vieux*, par Mlle Zénaïde Fleuriot, 238-241. — *La Harpe de Guingamp*, par M. Lescour, 241-242.

Kenward (James). — L'île de Sein vers l'an 48 de J.-C., ou la fin des prêtresses d'Armorique, 226-232.

De Kerjean (Louis). — Chronique de février, 162-165; de mars, 243-247; d'avril, 332-336; de mai, 411-415; de juin, 491-495.

De Kermalo (Louis). — La blonde Inoguen, chronique du XIe siècle, 28-32.

De Kersabiec (Vte Edouard). — S. A. R. Madame, duchesse de Berry, 391-395, 438-453.

Kilpennec (Yan). — Joachim Blanchon, 249-260.

Digitized by Google

De Lorgeril (Hippolyte). — Othon, poème héroïque, 16-27, 111-124-187-202. — Aline, poésie, 454-456.

Luzel (F.-M.). — Le Filleul de la sainte Vierge, 97-104.

Marionneau (Charles). — Sept nouvelles eaux-fortes de M. de Rochebrune, 105-110. — Catalogue complémentaire des eaux-fortes de M. de Rochebrune, 396-400.

Merland (Constant). — Le vice-amiral de Grimouard, 337-347, 475-483.

Minier (Hippolyte). — Le Terme échu, comédie en un acte, en vers, 290-323.

De la Nicollière (Stéphane). — Les Armoiries de la ville de Nantes, en collaboration avec M. A. Perthuis, 261-274. — Mgr Fournier, 484-488.

Orain (Adolphe). — Elleviou, 125-132. — Le Sifflet merveilleux, 203-216.

Perthuis (A.). — Les Armoiries de la ville de Nantes, en collaboration avec M. de la Nicollière (Stéphane), 261-274.

Picaud (Abbé). — Oraison funèbre de Mgr Jaquemet, évêque de Nantes, 51-87.

De Soland (Aimé). — *Études médicales sur les serpents de la Vendée et de la Loire-Inférieure*, par M. le Dr A. Viaud-Grand-Marais, 326-331.

De Suyrot (Abbé P.). — L'abbé de la Roche-Saint-André et son livre posthume, 406-410.

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES

APPRÉCIÉS OU MENTIONNÉS DANS CE VOLUME.

—

Chants du Bocage vendéen, par M. Émile Grimaud, 222-225.

Études médicales sur les Serpents de la Vendée et de la Loire-Inférieure, par M. le Dr Viaud-Grand-Marais, 326-331.

Élévations sur les principaux mystères, par M. de la Roche-Saint-André, 406-410.

France et Chine, par M. l'abbé Girard, 233-238.

Histoires du foyer, par M. Louis d'Estampes, 160-161.

La Harpe de Guingamp; par M. Lescour, 241-242.

La première Aube, par Mme Delphin Balleyguier, 490.

Le Gallicanisme et le Jansénisme, par M. l'abbé Planté, 489-490.

Le R. P. H. D. Lacordaire, par le P. Chocarne, 417-427.

Le Souverain, par M. l'abbé Joly, 324-325.

Les Césars du IIIe siècle, par M. le Cte Franz de Champagny, 169-186.

Mon Sillon ; Ce pauvre Vieux, par Mlle Zénaïde Fleuriot, 238-242.

Philippe, par M. Achille du Clézieux, 401-406.

Poèmes italiens et bretons, par M. Joseph Rousse, 217-222.

Testament du P. Lacordaire, publié par M. de Montalembert, 417-427.

Vie du R. P. Lacordaire, par M. Foisset, 417-427.

Nantes, imp. Vincent Forest et Émile Grimaud, place du Commerce, 4.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

NON-CIRCULATING BOOK

Digitized by Google

Digitized by Google